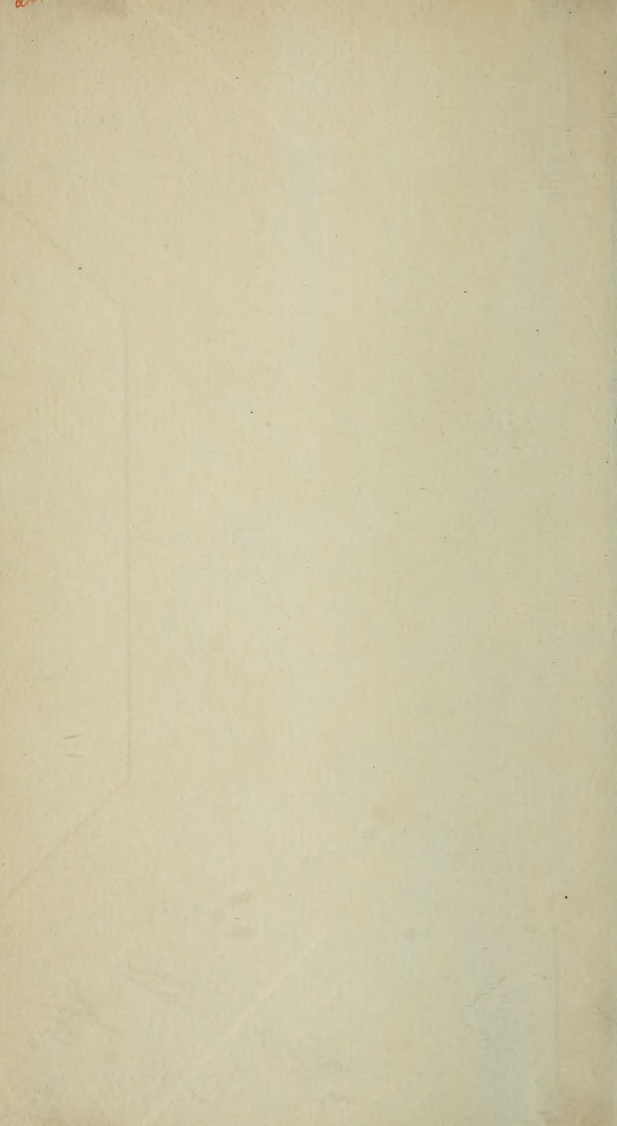




OEUVRES D'HORACE

EN LATIN ET EN FRANCOIS,

AVEC

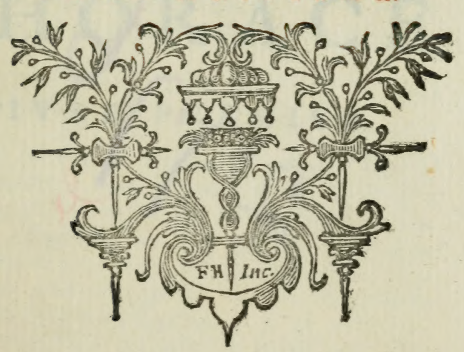
DES REMARQUES

CRITIQUES ET HISTORIQUES,

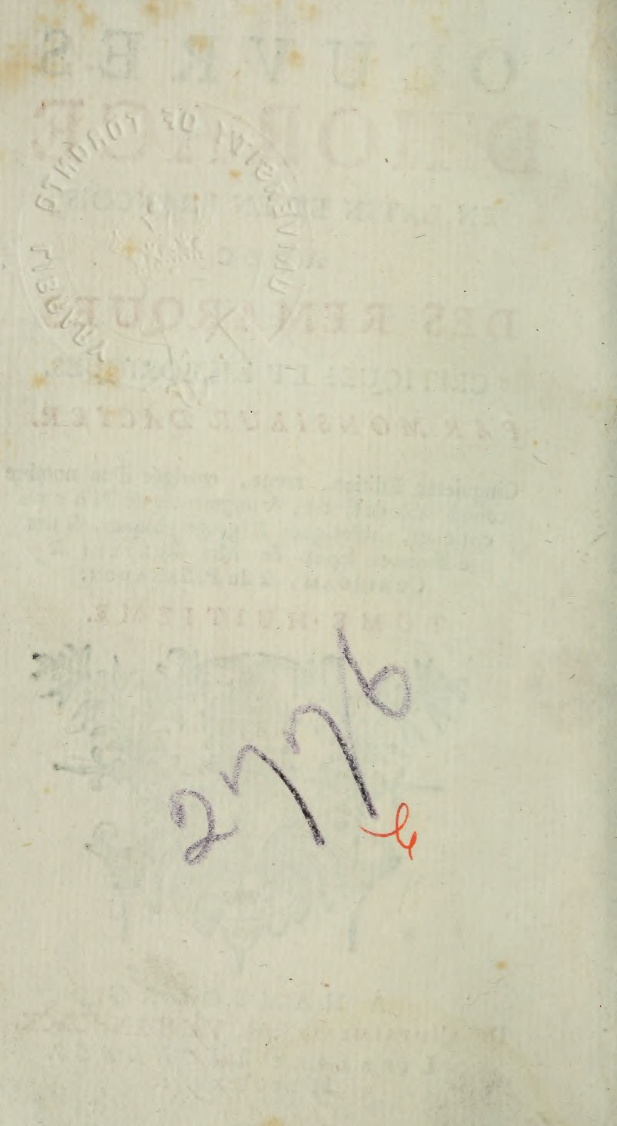
PAR MONSIEUR DACIER.

Cinquieme Edition, revue, corrigée d'un nombre considerable de fautes, & augmentée de NOTES critiques, historiques & géographiques, & des differentes leçons de Mrs. BENTLEI & CUNINGAM, & du P. SANADON.

TOME HUITIEME.



A HAMBOURG,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE à *LONDRES*.
M DCC XXXIII.


2376

Q. HORATII FLACCI

EPISTOLARUM

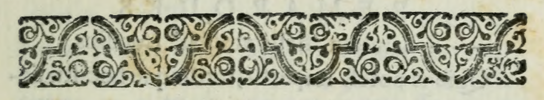
LIBER PRIMUS.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LES EPITRES

D'HORACE.

LIVRE PREMIER.



REMARQUES
SUR LE TITRE
DES EPITRES.

QUOI *qu'on ait donné aux pieces de ces deux Livres le titre de* Lettres, *ou d'*Epitres, *elles ne laissent pas de pouvoir être apellées* Satires, *comme celles des deux Livres précédens. Le nom qu'elles ont aujourd'hui a été pris, sans doute, de la derniere Epitre du Livre second, où il écrit à Julius Florus :*

-------- ne mea sævus
Jurgares ad te quòd epistola nulla veniret.

Afin que vous ne pussiez me gronder de ce que vous ne receviez aucune Lettre de moi.

Mais le nom de Lettres *est un nom géneral qui convient à toutes sortes d'écrits, de quelque nature qu'ils soient, quand on les adresse à quelqu'un. Ainsi dans les deux premiers Livres, les deux Satires qu'Horace adresse à Mécénas, peuvent fort bien être apellées des* Epitres, *comme parmi les Satires de Lucilius il y en avoit plu sieurs qui auroient pu porter le même nom. Celle-ci par exemple :*

 ---- Sa-

------ Salutem fictis versibu' Lucilius
Quibus potest impertit, totumque hoc studiosè, &
Sedulò.

Lucilius, dans ses vers, souhaite santé & prosperité à tous ceux à qui il peut; & il fait ce souhait de tout son cœur.

Et celle-ci :

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum.

Albinus, la vertu consiste à donner à chaque chose son juste & veritable prix.

Et celle-ci encore :

Quo me habeam pacto, tamen etsi non quæri', docebo.

Je vous dirai l'état de ma santé, quoique vous ne m'en demandiez pas de nouvelles.

On ne peut pas douter que ce ne soient de veritables Epitres, aussi-bien que les Satires que Perse, très exact imitateur d'Horace, adresse à Plotius Marcinus, à Annéus Cornutus, & à Cesius Bassus. Les Savans, qui ont prétendu que ces Epitres d'Horace n'avoient rien de commun avec ses Satires, & qu'elles ne pouvoient être comprises sous ce nom géneral, ont fondé ce sentiment sur ce qu'Horace loue Mécénas & ses autres amis dans ses Epitres; ce qui ne convient point du tout, disent-ils, à la Satire, & c'est ce qui

qui les trompe. Les louanges peuvent être aussi-bien la matiere de la Satire, que les railleries, comme on a pu le voir par le petit Traité que j'en ai fait. Lucilius, qui passoit pour l'inventeur de cette sorte de poëme, ne faisoit pas toujours la guerre au vice dans ses Satires ; il y louoit aussi très souvent la vertu. Horace lui-même n'a-t-il pas loué Auguste & Mécénas dans les siennes ? & Perse n'a-t-il pas loué Cornutus ? Mais voici ce qui décide entierement la question : personne ne doit être mieux cru que ce Poëte sur le nom qu'il faut donner à ses derniers Livres. Il les apelle lui-même Sermones, *c'est-à-dire* Discours, *ou* Satires, *dans la Lettre qu'il écrit à Tibulle.*

Albi, nostrorum sermonum candide judex.

Et après lui les Anciens les ont cités sous le nom de Satires, comme Suétone dans la Vie de ce Poëte.

Ce n'étoit pas là la difference qu'on devoit établir entre les Satires & les Epitres ; il y en a une plus essencielle, & plus digne de notre curiosité. Il falloit faire voir qu'Horace s'étant aperçu que le defaut de ceux qui, avant lui, avoient entrepris de combatre les vices, & de donner des préceptes pour la vertu, venoit de ce qu'ils n'avoient aucun ordre ni aucune méthode, il a voulu rendre son ouvrage plus complet, & mieux suivi ; & pour cet effet il a divisé & rangé sa matiere avec beaucoup de jugement. Il a mis d'abord ses deux premiers Livres de Satires, parceque dans le premier il travaille à deraciner les vices, & que dans le second il s'efforce d'arracher les erreurs & les fausses opinions. Après ces deux Livres, viennent les Epitres, qui peuvent fort bien être apellées la suite de ses Satires, *& il les a mises apres les Satires, parcequ'il s'attache à y donner des préceptes pour la vertu, & à allumer*

dans nos cœurs l'amour qu'elle merite. Ainſi ces quatre Livres ſont un cours de morale entier & parfait. Les deux premiers ſont proprement Ἐλεγκτικοὶ, *pour parler comme les Platoniciens, c'eſt-à-dire* deſtinés à redarguër & à refuter; *& les deux derniers ſont* Διδακτικοὶ *&* Παραινετικοὶ, *c'eſt-à-dire* deſtinés à inſinuer & à enſeigner. *Dans cette diviſion Horace ſuivoit les maximes de Socrate, qui n'enſeignoit jamais rien qu'il n'eût auparavant deraciné du cœur de ſes diſciples tout ce qui pouvoit être contraire aux ſentimens qu'il leur vouloit inſpirer, & cette méthode eſt très conforme à la nature & à la raiſon. Il faut arracher d'un champ toutes les épines & les méchantes herbes, & le bien préparer, avant que d'y ſemer le bon grain. Un bon Medecin tâche de diſſiper & de chaſſer les mauvaiſes humeurs de ſon malade, avant que de lui donner les alimens ſolides, pour lui faire revenir la ſanté avec l'embonpoint. C'eſt, ſans doute, de cette pratique des Medecins que Socrate & Platon ont pris ces purifications, ou plutôt ces purgations dont il eſt tant parlé dans leurs Livres. Il y a ſur cela un beau paſſage dans le Sophiſte de Platon, où un étranger dit à Théetete:* Mon fils, ceux qui pratiquent cette maniere de purgation dont je parle, ſont du ſentiment des Medecins, & ils croyent que comme le corps ne peut ſe bien nourir d'une viande ſolide, avant qu'on ait chaſſé toutes ſes mauvaiſes humeurs, qui pouroient la corrompre, tout de même, l'ame ne peut profiter d'une pure & ſaine doctrine, avant que celui qui a ſoin d'elle, ait réduit ſon malade à avoir de la honte, qu'il en ait arraché toutes les opinions contraires aux verités qu'il lui veut enſeigner, & qu'il l'ait rendu ſi pur & ſi net, qu'il ne penſe ſavoir que ce qu'il ſait veritablement,

& rien davantage. *Socrate ne ſuit pas ſeulement cette méthode dans chaque Dialogue, où il refute toujours avant que d'enſeigner : il lie auſſi par là pluſieurs Dialogues enſemble, comme Horace a lié ces quatre Livres. Par exemple, ces trois Dialogues, le* Théetete, *le* Sophiſte, *& le* Politique, *ne ſont, à proprement parler, qu'un même Traité, comme un fort ſavant homme l'a remarqué avant moi. Dans le premier, Socrate refute un grand nombre de definitions qu'on fait de la ſcience : dans le ſecond il tourne en ridicule pluſieurs definitions du Sophiſte : & dans le troiſieme il établit ce que c'eſt que l'homme politique, ou l'homme d'Etat. Cela explique admirablement le deſſein d'Horace. Ses deux premiers Livres de Satires ſont les purgations,* καθαρμοὶ, *dont il ſe ſert pour combatre nos paſſions, & pour nous delivrer des erreurs dont nous ſommes remplis : & les deux derniers ſont les enſeignemens,* μαθήματα, *la doctrine pure & ſaine, qu'il fait ſuccéder à ces maladies de l'ame dont il nous a gueris. C'eſt pourquoi ces deux derniers Livres plairont toujours davantage à ceux qui ſe trouveront libres de toutes ſortes de faux préjugés.*



Q. HORATII FLACCI
EPISTOLARUM
LIBER PRIMUS.
AD MÆCENATEM.
EPISTOLA PRIMA.

Primâ dicte mihi, summâ dicende camœnâ,
pectatum satis, & donatum jam rude, quæris,
Mæcenas, iterum antiquo me includere ludo.
Non eadem est ætas, non mens. Veianius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro:
Ne populum extremâ toties exoret arenâ.
Est mihi purgatam crebrò qui personet aurem:
Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.
Nunc itaque & versus, & cætera ludicra pono:

LES EPITRES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

A MECENAS.

EPITRE PREMIERE.

Mecenas, que j'ai chanté dans mes premiers vers, & que je dois chanter encore dans mes derniers, après m'avoir éprouvé tant de fois, & malgré un congé obtenu dans toutes les formes, vous cherchez à m'engager de nouveau dans mon ancienne lice; mais je n'ai plus ni le même âge, ni les mêmes ſentimens. Le gladiateur Veïanius, après avoir une fois conſacré ſes armes dans le temple d'Hercule, vit retiré dans ſa petite maiſon de campagne, pour n'être pas ſi ſouvent obligé de demander grace au peuple au bout de l'arene, après avoir vaincu ſon ennemi. J'entens inceſſamment à mes oreilles une voix qui me dit fort clairement: Si tu es ſage, laiſſe de bonne heure en repos le cheval qui commence à vieillir, de peur qu'enfin il ne vienne à batre du flanc dans quelque grande occaſion, & qu'il ne perde toute la gloire qu'il a acquiſe. Voilà pourquoi je quite preſentement les vers, & tous les frivoles amuſemens qui les accompagnent:

Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc sum:
Condo & compono quæ mox depromere possim.
Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter:
Nullius addictus jurare in verba magistri,
Quo me cunque rapit tempestas, deferor hospes.
Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis,
Virtutis veræ custos rigidusqae satelles:
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus submittere conor.
Ut nox longa, quibus mentitur amica, diesque
Longa videtur opus debentibus; ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum.
Sic mihi tarda fluunt, ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum pueris senibusque nocebit.
Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis:
Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,

Non

gnent : je ne m'attache plus qu'à connoître le vrai & l'honnête : je tâche de m'en instruire par toutes sortes de voies, & je m'occupe à cela tout entier : c'est-à-dire, que j'amasse & que j'arrange des tresors dont je puisse faire à l'heure même un bon usage. Et afin que vous ne me demandiez pas sous quel chef & dans quelle compagnie je suis enrolé, je vous dirai que sans m'assujetir à obéïr aux ordres de celui-ci, ni de celui-là, je sers également partout où la tempére me jette. Tantôt je me plonge dans la mer du monde, & deviens homme d'Etat, tel qu'un rigide sectateur de Zénon, & qu'un zelé partisan de la vertu la plus austere : tantôt je passe insensiblement sous l'étendart d'Aristippe, & je tâche de me soumettre les choses, sans leur être jamais soumis. Autant qu'une nuit paroît longue, quand une maitresse manque à un rendez-vous qu'elle a donné ; qu'un jour d'été paroît long à des ouvriers qui doivent fournir leur journée, & que l'année est longue pour de jeunes pupilles qui sont détenus sous la dure tutelle d'une mere avare ; autant me paroissent longs & ennuyeux tous les momens, qui, en retardant mes desseins & mes esperances, m'empêchent d'exécuter courageusement ce qui est aussi utile aux riches qu'aux pauvres, & qui étant négligé, nuira toujours également aux jeunes & aux vieux. Après tout le tems que j'ai perdu, il ne me reste que la consolation de m'entretenir moi-même de ces pensées, qui sont comme les élémens de la sagesse : Tu ne saurois avoir la vue si bonne qne Lyncée ; il ne faut pourtant pas laisser de remédier au mal que tu

Non tamen idcirco contemnas lippus inungi:
Nec, quia deſperes invicti membra Glyconis,
Nodoſâ corpus nolis prohibere chiragrâ.
Eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultra.
Fervet avaritiâ miſeroque cupidine pectus?
Sunt verba & voces, quibus hunc lenire dolorem
Poſſis, & magnam morbi deponere partem.
Laudis amore tumes? Sunt certa piacula, quæ te
Ter purè lecto poterunt recreare libello.
Invidus, iracundus, iners, vinoſus, amator;
Nemo adeo ferus eſt ut non miteſcere poſſit,
Si modò culturæ patientem commodet aurem.
Virtus eſt, vitium fugere, & ſapientia prima,
Stultitiâ caruiſſe. Vides, quæ maxima credis
Eſſe mala, exiguum cenſum, turpemque repulſam,
Quanto devites animi capitiſque labore.
Impiger extremos curris mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes:
Ne cures ea quæ ſtultè miraris & optas,

as aux yeux : & parceque tu ne peux jamais parvenir à avoir la force & l'agilité de l'invincible Glycon, voudrois-tu par cette raison ne pas travailler à te garantir de la goute ? On peut toujours avancer jusqu'à un certain point, s'il n'est pas permis d'aller plus avant. Ton cœur est - il embrasé par l'avarice & par les desirs ? Il y a des paroles & des chants qui peuvent apaiser ce feu , & emporter une grande partie de ta maladie. Es - tu enflé d'orgueil , & bouffi de l'amour des louanges ? Il y a dans les Livres de certaines expiations , qui , étant lues trois fois , pouront diminuer considerablement cette enflure. Que tu sois envieux , colere , pareſſeux, adonné au vin, perdu d'infames débauches, en un mot l'homme du monde le plus brutal, tu peux enfin t'adoucir, si tu écoutes patiemment les avis qu'on te donne : car le commencement de la vertu, c'est de fuir le vice ; & le premier dégré de la sageſſe, c'est de n'avoir plus de folie. Tu vois quelles peines d'esprit & de corps on est obligé de prendre, pour éviter deux choses que tu crois les plus grands de tous les maux ; un petit revenu , & la honte d'un refus. A toute heure , en tout tems tu es prêt d'aller trafiquer au bout des Indes , pour fuir la pauvreté au travers des ondes, des feux & des rochers ; & lorsqu'il s'agit d'aprendre à ne te pas soucier des choses que tu admires sotement , & dont tu fais l'objet de tes desirs, tu ne veux ni écouter ni croire tes maîtres. Où seroit le gladiateur de campagne, qui étant accoutumé à combatre dans les bourgs & dans les villages , refuseroit d'aller être couronné aux grands Jeux Olympiques, surtout

Discere, & audire, & meliori credere non vis?
Quis circum pagos & circum compita pugnax
Magna coronari contemnat Olympia, cui spes,
Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ?
Vilius argentum est auro, virtutibus aurum.
O cives, cives, quærenda pecunia primùm est,
Virtus post nummos. Hæc Janus summus ab imo
Perdocet: hæc recinunt juvenes dictata senesque,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto.
Si quadringentis sex septem millia desunt,
Est animus tibi, sunt mores, & lingua fidesque;
Plebs eris. At pueri ludentes, Rex eris, *aiunt,*
Si rectè facies. *Hic murus aëneus esto,*
Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.
Roscia, dic sodes, melior lex, an puerorum
Nænia, quæ regnum rectè facientibus offert,
Et maribus Curiis & decantata Camillis?
Isne tibi melius suadet, qui rem facias, rem,
Si possis, rectè; si non, quocunque modo rem;

tout si on lui avoit fait esperer le prix, & qu'on se fût engagé à le lui faire avoir, sans qu'il se donnat aucune peine, & sans qu'il s'exposat au moindre danger ? L'or est plus précieux que l'argent, la vertu est plus précieuse que l'or. Mais d'un autre côté on nous crie : Romains, il faut chercher l'argent avant toutes choses, & la vertu après l'argent. Voilà les leçons que l'on donne continuellement depuis le haut jusques en bas de la rue de Janus, & que l'on entend répéter incessamment aux vieillards & aux jeunes gens, qui ont tous sous le bras leur bourse de jettons & leur porte-feuille. N'est-il pas vrai que s'il manque seulement six ou sept mille sesterces aux quatre cents mille qu'il faut avoir pour entrer aux charges, quoique vous ayez du courage, des mœurs, de l'éloquence, & la bonne foi, vous serez dans le rang du peuple? Mais les enfans, par une maxime bien plus sage, disent dans leurs jeux même : *Vous serez Roi, si vous faites bien.* Que ce soit là notre retranchement, & une muraille d'airain pour nous, d'avoir la conscience nette, & de ne rien faire qui puisse nous forcer à pâlir. Dites-moi, je vous prie, la loi de Roscius, qui ordonne qu'il faut avoir tant pour entrer dans les charges, est-elle meilleure que le refrain de la chanson des enfans, qui donne l'empire à ceux qui ont bien fait, de cette chanson qui a été chantée & partiquée par les Curius & par les Camilles ? Celui qui nous conseille d'amasser du bien par de bonnes voies, si cela se peut, sinon par toutes sortes de voies, afin que nous puissions voir de plus près les touchantes tragédies de Pupius, nous donne-t-il un meilleur conseil que celui qui n'a d'autre but que de nous

Ut propiùs ſpectes lacrymoſa poëmata Puppi.
An qui Fortunæ te reſponſare ſuperbæ
Liberum & erectum præſens hortatur & optat?
Quòd ſi me populus Romanus fortè roget, cur
Non, ut porticibus, ſic judiciis fruar iiſdem,
Nec ſequar, aut fugiam, quæ diligit ipſe, vel odit:
Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Reſpondit, referam: Quia me veſtigia terrent
Omnia te adverſum ſpectantia, nulla retrorſum.
Bellua multorum es capitum; nam quid ſequar? aut quem?
Pars hominum geſtit conducere publica: ſunt qui
Cruſtis & pomis viduas venentur avaras,
Excipiantque ſenes, quos in vivaria mittant.
Multis occulto creſcit res fœnore: verùm
Eſto aliis alios rebus ſtudiiſque teneri;
Iidem eadem poſſunt horam durare probantes?
Nullus in orbe ſinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives, lacus & mare ſentit amorem

nous mettre en état de tenir tête à la Fortune, ſans plier jamais ſous ſes coups, & qui nous y exhorte par ſon exemple ? Que ſi le peuple me demande par avance pourquoi je ne fais pas des choſes les mêmes jugemens que lui, puiſque je me promene dans les mêmes portiques ; & pourquoi je ne cours pas après ce qu'il aime, & ne fuis pas ce qu'il hait, je lui répondrai ce que le renard fort aviſé répondit au lion malade : *C'eſt que je ſuis épouvanté de voir toutes les traces des bêtes qui ſont entrées chez toi, & de n'en voir aucune qui marque qu'elles en ſoient ſorties.* Tu es une bête à pluſieurs têtes ; car que ſuivre, ou à qui m'attacher ? Ceux-ci n'aſpirent qu'à être Fermiers géneraux, ceux-là ne ſongent qu'à prendre à l'hameçon d'un preſent des veuves avares, & des vieillards ſans enfans ; & les autres font profiter leur argent par une uſure cachée. Cependant à la bonne heure qu'ils euſſent tous differentes inclinations, & que l'un fût mené par une choſe, & l'autre par une autre. Mais le même homme peut-il être une heure entiere dans les mêmes ſentimens ? Si un grand Seigneur s'aviſe de dire qu'il n'y a point de lieu au monde qui aproche de la beauté & de l'*aménité* de Baïes, ſur l'heure même le lac Lucrin & la mer voiſine ſentent l'empreſſement d'un maître qui va bâtir. Les fondemens ſont-ils jettés ? Si cet homme, ſi amoureux de Baïes, va prendre un deſir vicieux & dereglé pour un augure qu'il doit ſuivre, dès le lendemain les ouvriers n'auront

Festinantis heri: cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis, Fabri. Lectus genialis in aulâ est?
Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vitâ.
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
Quid pauper? ride; mutat cœnacula, lectos,
Balnea, tonsores: conducto navigio æquè
Nauseat ac locuples, quem ducit priva triremis.
Si curtatus inæquali tonsore capillos
Occurri, rides: si fortè subucula pexæ
Trita subest tunicæ, vel si toga dissidet impar,
Rides: quid, mea quum pugnat sententia secum?
Quod petiit, spernit? repetit quod nuper omisit?
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto?
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis?
Insanire putas solennia me: neque rides,
Nec medici credis, nec curatoris egere
A Prætore dati: rerum tutela mearum

n'auront qu'à tranſporter leurs outils dans quelque campagne aride, comme celle de Téanum. Eſt-il marié ? il trouve qu'il n'y a point de vie ſi heureuſe que celle de garçon. Eſt-il garçon ? il jure qu'il n'y a de gens heureux que ceux qui ſont mariés. Quelle chaine aſſez forte peut-on trouver pour retenir un Protée ſi changeant ? Et que fait donc le pauvre, me direz-vous ? Cela va vous faire rire : il change de chambre, de meubles, de bains, de barbiers ; & dans la barque, qu'il loue pour s'aller promener, il bâille & s'ennuie tout comme le riche qui ſe promene dans une gondole qui eſt à lui. Si je me preſente devant vous les cheveux mal faits, ſi vous me voyez la robe mal miſe, ou une chemiſe uſée ſous une tunique neuve, vous ne manquez jamais de vous moquer de moi. Eh quoi ! quand je ne ſuis pas un ſeul moment d'accord avec moi-même ? que je quite ce que j'ai recherché avec empreſſement, & que je recherche ce que j'ai rejetté avec mépris ? que vous voyez que ma vie n'eſt qu'un flux & reflux continuel, & une ſuite de contradictions manifeſtes ? que je ne fais que bâtir & abatre ? que je change un quarré pour un rond, & un rond pour un quarré ? vous traitez cela de folie ordinaire & commune ; vous ne vous moquez point de moi, & vous ne croyez pas que j'aye beſoin ni de Medecin, ni de Curateur : vous, dis-je, qui d'ailleurs m'honorez de votre affection, qui êtes mon unique apui, & qui ne pouvez ſuporter qu'un homme,

Quum sis, & pravè sectum stomacheris ob unguem
De te pendentis, te respicientis amici.
Ad summam, sapiens uno minor est Jove; dives,
Liber, honoratus, pulcer, rex deniqueregum:
Præcipuè sanus, nisi quum pituita molesta est.



me, qui eſt auſſi attaché à vous que je le ſuis, ait ſeulement un ongle mal fait. Enfin, *pour revenir à mon ſujet, & pour dire en peu de mots tout ce qui m'oblige à m'apliquer à l'étude de la ſageſſe*, le Sage ne voit que Jupiter au-deſſus de lui; il eſt riche, libre, comblé d'honneurs, beau & bien fait, & pour ſa ſanté, elle eſt merveilleuſe, à moins qu'il ne ſoit incommodé de la pituite.



REMARQUES

SUR L'EPITRE I.

MECENAS s'étoit ſouvent plaint à Horace, & lui avoit fait des reproches de ce qu'il avoit ceſſé de faire des vers liriques: & Horace lui écrit ici pour s'excuſer. Il lui dit donc qu'à l'âge où il eſt, ces vains amuſemens, qui l'ont occupé pendant ſes jeunes années, ont fait place à des ſoins plus utiles & plus preſſans; qu'il n'a plus d'amour que pour la philoſophie, qui ſeule peut lui enſeigner la verité, & former ſes mœurs; & que tout ce qui l'empêche de faire quelque progrès dans une ſcience ſi néceſſaire aux jeunes gens & aux vieillards, lui devient inſuportable. Sur cela il prend occaſion de faire voir les grands avantages que cette étude de la ſageſſe procure aux hommes, en leur aprenant les pernicieux effets de l'ambition, & les ſuites malheureuſes qu'a d'ordinaire l'envie démeſurée d'amaſſer du bien; & en les convainquant par mille & mille experiences, que les honneurs & les richeſſes ne peuvent nullement procurer le veritable bonheur, & que ceux qui les diſpenſent ſont beaucoup moins ſages que les enfans, qui dans leurs jeux même donnent toujours les premieres places à ceux qui ont mieux fait que les autres. Il parle enſuite de l'inconſtance, qui nous empêche de connoître notre veritable bien, & de nous y arréter. Il ajoute à cela une peinture très agréable de l'aveuglement des gens du monde, qui ne manquent jamais de ſe moquer de leurs amis, s'ils ont un méchant habit, une robe mal miſe, ou les cheveux mal faits; & qui, ſi ces mêmes amis ſont inconſtans & dereglés dans leurs deſirs, s'ils jouent tous

tous les jours un nouveau personnage, & s'ils condamnent le soir ce qu'ils ont aprouvé le matin, non seulement ne leur font pas la guerre de ces defauts, mais n'y prennent pas seulement garde, parceque ces vices sont trop ordinaires & trop communs: ils sont accoutumés à voir des esprits de travers; mais une robe de travers leur est insuportable. Il finit par l'énumeration des biens qui suivent ordinairement la sagesse, selon le sentiment des Stoïciens. Mais il leur donne en passant un ridicule qu'ils ont bien merité; & par ce ridicule il prouve fort bien ce qu'il a dit, qu'il ne s'entêtoit point de toutes les maximes des Philosophes, & qu'en prenant dans leur doctrine ce qui l'accommodoit, il abandonnoit le reste, & ne se rendoit qu'à la verité, en quelque lieu qu'il la trouvat, ou dans l'Ecole d'Epicure, ou dans celle de Zénon. Il ne faut pas oublier une chose qui me paroît très remarquable; c'est que cette premiere Epitre répond directement à la premiere Satire, où il a aussi traité de l'inconstance & de l'avarice. Ici il ajoute à ces deux dereglemens de l'ame celui de l'ambition, parcequ'à le bien prendre l'ambition n'est qu'une branche de l'inconstance, & qu'une espece d'avarice plus rafinée que l'avarice ordinaire. Il ne faut pas priver ici Jule Scaliger de la louange qui lui est dûe, d'avoir bien jugé de cette Epitre. *Prima verò Epistola*, dit-il, *quovis melle dulcior est. Sententiæ apposita, dictio casta, rotunda, suavis: quapropter arbitror postremam omnium factam, primam positam ob luculentam raritatem. La premiere Epitre est plus douce que le plus excellent miel; les sentences y sont convenables & à propos, & la diction en est chaste, ronde, coulante. C'est pourquoi je crois qu'elle fut faite après toutes les autres, & placée la premiere à cause de sa rare beauté.*

1 *Primâ dicte mihi, summâ dicende camœnâ*] On a cru que ces Epitres avoient été faites après toutes les Odes & après toutes les Satires; mais on verra manifestement le contraire dans la suite de ces Remarques, où je prouverai qu'il y a des Odes

&

& des Satires qui ont été faites après plusieurs Epitres. Ce qui a trompé ces Savans, c'est ce qu'Horace dit ici : O *vous qui avez été chanté dans mes premiers vers, & qui le devez être encore dans mes derniers.* Il n'étoit pourtant pas difficile de voir que cette piece est un des derniers ouvrages d'Horace, qui l'a mise à la tête de ses Epitres, non pas à cause de sa rare beauté, comme l'a cru Scaliger, mais pour en faire une espece de dédicace, comme il a fait dans les Livres précédens. Il imite ici ce que Virgile avoit dit à Auguste dans la VIII. Eclogue:

A te principium tibi desinet....

Ce qui est pris d'Homere: ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι. *Je finirai par vous, & je commencerai par vous.* Et Horace traite par-là Mécénas comme une Divinité que l'on doit invoquer au commencement & à la fin de ses ouvrages. Je ne suis pas content de la maniere dont on a expliqué ce premier vers; *prima camœna* n'est point ici la premiere Ode, *Mecænas atavis edite regibus:* ni *summa camæna* n'est point cette Epitre seule. Horace a des vues plus grandes & plus generales. Il partage sa poësie en deux, en lirique & en morale. Comme il a chanté Mécénas dans la premiere, il veut aussi le chanter dans la derniere. Ce sens-là me paroît plus noble & plus beau.

2 *Spectatum satis*] *Spectatus*, éprouvé, c'est un terme emprunté, ou de l'argent qu'on éprouve, ou des gladiateurs qui ont souvent combatu avec succès. Terence dans l'Andriene: *Enimvero spectatum satis putabam. Enfin je crus que je l'avois assez éprouvé.*

Et donatum jam rude] Quand les maîtres d'armes donnoient leçon à leurs gladiateurs, ils les faisoient combatre avec des fleurets, comme on fait aujourd'hui dans nos salles d'armes: & quand ces gladiateurs avoient servi trois ans dans l'arene, on leur donnoit leur congé: ou sans attendre même ces trois années, lorsqu'ils donnoient en quelque occasion des marques

ques extraordinaires de leur adresse & de leur courage, le peuple leur faisoit donner ce congé sur le champ même. La marque de ce congé étoit un de ces fleurets, qui n'étoient pas de fer comme les nôtres, mais de bois; car Polybe les apelle *ξυλίνας μαχαίρας*; Dion, *ξίφη ξύλινα*, *épées de bois*; & Capitolin *baculos*, des *bâtons*. Ceux qui avoient reçu ce fleuret étoient apelés *Rudiarii*, & ils étoient entierement libres: ou, s'ils étoient esclaves, on les retenoit pour être les maîtres des autres. Ils avoient l'emploi des *Laniſtæ*, & ils portoient toujours ce fleuret pour marque de leur maitrise. Cette comparaison d'Horace est fort belle : il compare la poësie lirique à un amphithéâtre, & les Poëtes à des athletes, à des gladiateurs: & comme dans l'amphithéâtre il y avoit des regles exactement observées, pour empêcher qu'un homme ne vieillît, comme on dit, sous le harnois, & qu'il ne combatît plus lorsque ses forces seroient amorties, & qu'il ne pouroit plus donner de plaisir aux spectateurs; il en doit être de même dans la poësie lirique. Un Poëte qui a paru avec succès, doit se servir du privilége de l'âge, qui est pour lui ce que le fleuret étoit pour les gladiateurs; & ne plus paroître dans cette lice, quand les années ont glacé ses esprits.

3 *Iterum antiquo me includere ludo*] Les gladiateurs apeliés *Rudiarii*, c'est-à-dire qui avoient eu leur congé, ne pouvoient plus être forcés à combatre; mais on en voyoit tous les jours qui pour de l'argent retournoient dans l'arene, & s'exposoient encore aux mêmes dangers. Suétone dit de Tibere, qu'il donna deux combats de gladiateurs au peuple; l'un en l'honneur de son pere, & l'autre en l'honneur de son aïeul Drusus: le premier dans la place Romaine, & l'autre dans l'amphithéâtre, où il fit revenir des gladiateurs qui avoient eu leur congé, & ausquels il promit cent mille sesterces de récompense, c'est-à-dire douze mille cinq cents livres. *Munus gladiatorium in memoriam patris, & alterum in avi Drusi dedit, diver-*

ſis temporibus ac locis: primum in foro, ſecundum in amphitheatro: Rudiariis quoque quibuſdam revocatis, auctoramento centum millium. Ainſi la comparaiſon d'Horace eſt fort juſte & fort bien ſuivie.

Antiquo me includere ludo] On apelloit *ludum* le lieu où les gladiateurs s'exerçoient, & celui où ils combatoient. Le mot *antiquo* prouve bien que cette Epitre fut faite longtems après qu'Horace eut ceſſé de faire des vers liriques, & par conſéquent c'eſt un de ſes derniers ouvrages.

4 *Non eadem eſt ætas, non mens*] Il ne ſuffiſoit pas de dire, *non eadem eſt ætas*, je n'ai plus le même âge; il falloit ajouter, *nec mens*, ni le même eſprit. Quand l'âge marche ſeul, & que l'eſprit demeure derriere, il n'y a point de folie dont les hommes ne ſoient capables: il faut toujours que l'âge & l'eſprit aillent enſemble, & qu'ils marchent d'un pas égal. Mais il eſt bien rare que les hommes faſſent marcher ainſi de conſerve leur âge & leur eſprit.

Veianius armis Herculis ad poſtem fixis] Horace veut autoriſer ſa retraite par l'exemple d'un celebre gladiateur apellé Veïanius, qui après avoir combatu ſouvent avec ſuccès, & avoir merité ſon congé, ſe retira dans une petite maiſon de campagne, & eut la prudence de ne plus s'expoſer à combatre. Ce Veïanius deſcendoit peut-être de ces Veïaniens, habitans du pays des Faliſques, dont il eſt parlé dans Varron.

Armis Herculis ad poſtem fixis] Il a été remarqué ailleurs que quand on renonçoit à quelque métier ou à quelque art, on avoit accoutumé d'en conſacrer les inſtrumens au Dieu qui preſidoit à la choſe qu'on abandonnoit. Voilà pourquoi Veïanius avoit conſacré ſes armes à Hercule; car Hercule étoit le Dieu des gladiateurs. Auprès de tous les amphithéâtres il y avoit une chapelle d'Hercule: & dans les lieux où il n'y avoit point d'amphithéâtre, on plaçoit ordinairement les temples de ce Dieu dans le Cirque. Vitruve dans le I. Livre: *Herculi, ubi gymnaſia aut amphitheatra non ſunt, in Circo. Il faut placer les temples d'Hercule dans le Cirque, lorsqu'il n'y a ni amphitheâtre ni lieux d'exercices.* Il paroît même

même par un passage de Varron, qu'anciennement quand on recevoit un gladiateur, la cerémonie se faisoit dans la chapelle d'Hercule, *ad Herculis athletæ facti erant*. Sur tous les lieux d'exercices il y avoit aussi une figure d'Hercule qui tenoit sa massue. Au reste les gladiateurs n'étoient pas les seuls qui alloient apendre leurs armes au temple d'Hercule, après avoir obtenu leur congé; les soldats *honestâ missione dimissi* faisoient la même chose; ils alloient consacrer leurs armes & leurs boucliers, ou dans le temple d'Hercule apellé *Defenseur*, *Herculis defensoris*, ou dans celui de Jupiter, *Jovis propugnatoris*.

5 *Latet abditus agro*] Le mot *abditus* marque une retraite entiere & sans retour; comme dans Terence, *senex rus abdidit se*, notre bon-homme s'est retiré aux champs. Mais ce mot n'est pas toujours pris en bonne part.

6 *Ne populum extremâ toties exoret arenâ*] Ce vers est assez difficile; c'est pourquoi on ne l'a pas entierement éclairci. Pour le bien entendre, il faut savoir seulement que quand un gladiateur, qui avoit eu son congé, se laissoit tenter ou par l'envie de combatre, ou par les récompenses qu'on lui promettoit, & qu'il revenoit sur l'arene; il ne dépendoit pas de lui d'en sortir quand il vouloit; il falloit qu'il gagnat la faveur du peuple, & que le peuple l'en retirat. C'est pourquoi ce gladiateur, après avoir heureusemeut combatu, alloit au bout de l'arene, près du lieu où étoit le peuple, & là il le prioit de lui procurer son congé. C'est ce qu'Horace a voulu dire par *extrema arena*, & c'est une particularité que le vieux Commentateur n'a pas oubliée. *Gladiatores*, dit-il, *petituri rudem ex mediâ arenâ consueverunt se ad crepidinem Circi ita conferre proximos, ut possent populum tristi vultu exorare: stabat autem populus ad podium unde ferè spectabat, ibique consuetudinis erat stantem gladiatorem petere missionem.* Ce Veïanius donc ne paroissoit plus dans l'amphithéâtre, de peur d'être obligé de faire ce qu'il avoit fait tant de fois, de demander grace au peuple. Cela suffit pour détromper ceux qui, au lieu d'*exoret*, avoient

voulu lire *exornet*, qui eſt entierement ridicule, comme Torrentius l'a fort bien vu.

7 *Eſt mihi purgatam crebrò qui perſonet aurem*] Horace imite ici les manieres de Socrate, qui dit dans le Théagès, que par une grace particuliere des Dieux il avoit toujours avec lui un Génie qui l'accompagnoit depuis ſon enfance: que ce Génie étoit une voix divine, & que quand cette voix ſe faiſoit entendre à lui, elle le détournoit toujours de ce qu'il avoit penſé; juſques-là même que ſi ſes amis lui propoſoient quelque choſe pour lui demander conſeil, & qu'il entendît en même tems cette voix, c'étoit une marque ſûre qu'ils ne devoient pas faire ce qu'ils lui propoſoient. Cela donne beaucoup de grace à ce paſſage : ce Génie d'Horace n'étoit que ſa propre raiſon, & c'eſt cette raiſon que Simplicius apelle *le Pédagogue* qui regle & modere les deſirs de l'ame, quand elle s'abandonne à ſes apétits comme un enfant.

Purgatam aurem] Une oreille purgée & nétoyée de toutes ſortes de ſaletés, & par conſéquent très diſpoſée à entendre cette voix divine. Ce *purgatam* eſt encore pris de la philoſophie de Socrate; & Horace fait une manifeſte alluſion à ces purgations dont il a été parlé dans la Remarque ſur le titre de ces Epitres. Cela meritoit d'être remarqué. Perſe a imité ce paſſage, quand il a écrit dans la Satire V.

. . . . Purgatas inſeris aures
Fruge Cleantheâ.

Tu ſemes la doctrine de Cléanthe dans des oreilles que tu as purgées & préparées.

Perſonet aurem] Le verbe *perſonare* eſt actif en cette occaſion, & cela eſt aſſez remarquable. Virgile a dit de même de Cerbere:

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Perſonat.

8 *Sol-*

8 *Solve senescentem maturè sanus equum*] Ce sont les paroles que le Génie d'Horace fait retentir à ses oreilles. Et il emprunte une métaphore des courses de chariots dans les jeux Olympiques. Les chevaux qui ont remporté le prix dans ces courses, ne doivent plus se presenter aux barrieres quand ils sont vieux. Horace avoit sans doute en vue ces beaux vers d'Ennius dans le XVIII. Livre de ses Annales :

Sicut fortis equus, spatio qui fortè supremo
Vicit Olympia, nunc senio confectu' quiescit.

Maintenant accablé de vieillesse il se repose comme un génereux coursier, qui à la fin de sa course a heureusement remporté le prix.

Ciceron fait bien connoître la noblesse de cette comparaison, quand il dit, *sua enim vitia insipientes & suam culpam in senectutem conferunt, quod non faciebat is cujus modò mentionem feci, Ennius, & equi fortis & victoris senectuti comparat suam. Les fous rejettent leurs vices & leurs fautes sur la vieillesse; ce que ne faisoit nullement cet Ennius, dont j'ai deja parlé, qui compare sa vieillesse à celle d'un génereux coursier qui a été couronné aux jeux Olympiques. Solvere*, dételer, détacher du char. *Sanus*. Si tu es sage, si tu as du sens, ou étant devenu sage. Il faut sous-entendre *factus*.

9 *Et ilia ducat*] *Ilia ducere* se dit d'un cheval qui devient poussif, & qui bat du flanc.

10 *Nunc itaque & versus*] Voilà une obéissance bien prompte, & c'est l'effet & la suite du mot *purgatam aurem*. Quand notre ame est purgée & dégagée de toutes les passions, & que rien ne l'empêche d'être pénétrée des avis salutaires qu'on lui donne, elle obéit sans hesiter.

Versus & cætera ludicra] Les vers liriques, les vers d'amour, & toutes les folies qui vont à leur suite, comme les galanteries, les débauches, les festins,

 les

les courſes de nuit. Torrentius s'eſt fort trompé à ce paſſage, & on voit bien par-là qu'il n'a point du tout connu le deſſein de cette Lettre.

11 *Quid verum atque decens*] Voilà les deux choſes qui doivent faire toute l'étude & toute l'aplication des hommes; la verité & l'honnêteté, ou *ce qui eſt ſeant à l'homme*, que les Grecs apellent *πρέπον*, & les Latins *decens* & *decorum*. La premiere dépend de cette partie de la philoſophie, qui conſiſte dans la contemplation & dans la connoiſſance des choſes; & l'autre dépend de celle qui conſiſte dans la pratique des vertus, & celle-ci eſt viſiblement la fille de la premiere; car c'eſt la Verité qui chaſſe les vices & qui produit les vertus comme Platon le dit admirablement dans le VI. Livre de la République: ſes termes meritent d'être raportés, pour leur grande beauté. Ηγȣμένης δ' ἀληθείας ȣ̓κ ἂν ποτὲ, οἶμαι, φαῖμεν αὐτῇ χορὸν κακῶν ἀκολȣθῆσαι, πῶς γὰρ; ἀλλ' ὑγιές τε καὶ μέτριον ἦθος, ᾧ καὶ σωφροσύνην ἕπεσθαι. *Quand la verité eſt notre guide, il ne ſe peut, & nous n'oſerions le dire, que la troupe ou la cohorte des vices ſe trouve à ſa ſuite: car comment cela ſeroit-il poſſible? Mais au contraire elle eſt toujours accompagnée des bonnes mœurs & de la ſageſſe, qu'elle produit immanquablement.* On peut voir toute l'étendue du mot *decens* dans le premier Livre des Offices, où Ciceron prouve que ce mot renferme la pratique de toutes les vertus, & de tout ce qui eſt digne de l'excellence de l'homme.

Curo & rogo, & omnis in hoc ſum] Horace exprime admirablement la ſoif qu'il avoit de la verité & de la vertu. *Curo* marque le ſoin qu'il prenoit de s'en inſtruire par lui-même & par ſon propre travail. *Rogo* fait voir qu'il ne ſe contentoit pas de ſes propres lumieres, & que pour arriver à la connoiſſance qu'il cherchoit, il demandoit le ſecours de ceux qui y avoient fait quelque progrès. Et *omnis in hoc ſum* témoigne qu'il ne pouvoit ſouffrir que rien d'étranger vînt partager ſes ſoins, & interrompre ſon étude. Ces trois moyens ſont les ſeuls que les hommes ayent

pour

pour parvenir à la connoiſſance de la verité : mais il faut les joindre tous enſemble ; car ſi on en laiſſe un, les deux autres ſont inutiles. C'eſt à cela que toute la vie de Socrate a été uniquement occupée, & c'eſt de lui qu'Horace avoit apris ce chemin.

12 *Condo & compono quæ mox depromere poſſim*] Ce n'eſt qu'un vain & inutile travail que d'acquerir des connoiſſaeces, quand ces connoiſſances n'operent pas les actions qui en ſont la fin ; & ceux qui les acquierent ſont entierement ſemblables à de groſſes nuées, qui dans un tems de ſechereſſe paſſent ſur notre tête ſans verſer ces eaux ſalutaires, dont elles ſont inutilement remplies, & qui feroient renaître l'eſperance des laboureurs ; *nubes & pluviæ non ſequentes.* Horace ne faiſoit ces utiles proviſions que pour s'en ſervir dès le moment qu'il les avoit faites. Mais il faut bien remarquer les termes dont il ſe ſert, *condo & compono.* Il ne dit pas ſeulement *condo*, *j'amaſſe, je ſerre en lieu ſûr* ; car ces richeſſes entaſſées ſans ordre & ſans choix, ſont auſſi inutiles que la pauvreté : il ajoute, *& compono,* qni marque l'arrangement & l'ordre, qui ſont comme les clefs qui nous rendent veritablement les maîtres de ce que nous avons amaſſé.

Quæ mox depromere poſſim] *Mox*, tout à l'heure, ſans attendre un moment : *depromere*, tirer comme on tire d'une Office tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie.

13 *Ac ne fortè roges quo me duce*] Il apelle *Chefs* les Auteurs de chaque ſecte, ἄρχοντας.

Quo lare tuter] Il dit ici *quo lare*, dans quelle maiſon, comme il a dit *Socraticam domum* dans l'Ode XXIX. du Livre I. *la maiſon* de Socrate, pour la ſecte de Socrate : & cela vient de ce qu'on apelloit les ſectes des Philoſophes *familias*, des familles.

14 *Nullius addictus jurare in verba magiſtri*] *Addicti* ſe diſoit proprement des débiteurs que le Préteur avoit ajugés à leurs créanciers, qui en pouvoient diſpoſer à leur volonté. On apelloit auſſi *addictos* les ſoldats qui en s'enrôlant prétoient le ſerment entre les

mains de leur Capitaine. C'eſt en ce dernier ſens qu'Horace dit ici :

Nullius addictus jurare in verba magiſtri :

Et cette idée lui eſt venue du mot *duce*, qui eſt un terme de milice. Théodore Marcile avoit cru qu'Horace faiſoit ici alluſion à la coutume des Philoſophes, des Rhéteurs, & des Grammairiens, qui exigeoient le ſerment de leurs diſciples, quand ils les recevoient dans leurs écoles. Mais je crois que cette coutume étoit inouie du tems d'Horace, & qu'elle n'avoit jamais été pratiquée ni par les Grecs ni par les Romains. Les premiers ne faiſoient préter ſerment qu'aux Juges & aux Medecins. Si les Philoſophes l'avoient exigé de leurs diſciples, Ariſtophane n'auroit pas oublié de donner ce ridicule à Socrate. On verroit dans les Nuées ce Philoſophe faire jurer entre ſes mains Strepſiade & Phidippide. Le ſerment étoit un peu plus en uſage parmi les Romains. Cependant je ſuis perſuadé qu'on ne trouvera aucune preuve que ni les Grammairiens, ni les Rhéteurs, ni les Philoſophes l'ayent reçu de leurs diſciples avant le tems que j'ai marqué. Ce que ce ſavant homme dit pour autoriſer ſon opinion, que le mot *Magiſter*, maître, convient plutôt à un Docteur, qu'à un homme de guerre, eſt détruit par le ſeul titre de *Magiſter equitum*, que les Romains donnoient au Géneral de la cavalerie, comme nous donnons celui de *Grand Maître* à celui qui commande l'artillerie.

Jurare in verba Magiſtri] Horace n'étoit dévoué ni aſſervi à aucune ſecte ; il prenoit dans chacune ce qui lui étoit propre & qui lui paroiſſoit vrai. Une longue experience lui ayant fait connoître le fort & le foible de toutes les ſectes, il avoit ſu profiter admirablement de la liberté qu'il s'étoit aquiſe par ſon travail : auſſi ne falloit-il pas être moins libre de préjugés qu'il l'étoit, pour écrire comme il a fait contre les Philoſophes, & pour refuter leurs fauſſes opinions. Car s'il avoit eu toujours une ſecte affectée, il n'auroit

roit jamais écrit avec tant de ſuccès contre les ſectes opoſées à celle dont il auroit fait profeſſion; parceque l'on auroit toujours pu croire que ſes railleries ne venoient pas tant d'un eſprit perſuadé & convaincu de la verité, que d'un eſprit de parti. Le ſavant Heinſius a cru qu'Horace ſe déclare ici ſectateur de la ſecte Eclectique, comme qui diroit *de la ſecte du choix*, que Potamon d'Alexandrie fonda à Rome avant la mort d'Auguſte. Mais je doute qu'Horace eût jamais entendu parler de ce Potamon: & il eſt certain qu'avant lui l'indépendance, qu'il profeſſoit, étoit fort connue. Ciceron la pratiquoit longtems auparavant; car il écrit au commencement de ſon quatrieme Livre des Tuſculanes: *Sed defendat quidem quod quiſque ſentit; ſunt enim judicia libera: nos inſtitutum tenebimus, nulliſque unius diſciplinæ legibus aſtricti, quibus in Philoſophia neceſſariò pareamus, quid ſit in quaque re maximè probabile, ſemper requiremus. Mais que chacun defende ſon ſentiment; car les jugemens ſont libres: pour nous, nous conſerverons notre coutume, & ſans nous aſtraindre à ſuivre les loix d'une ſeule ſecte, pour leur obéir néceſſairement, nous rechercherons toujours ce qu'il y a de plus probable dans chaque ſujet.* Lambin a eu tort de croire qu'Horace & Ciceron ſuivoient en cela la doctrine des Académiciens; car il n'y a rien de plus opoſé a leurs maximes, qui conſiſtoient à combatre toujours le ſentiment des autres, & à ne déclarer jamais le leur: *Hic enim erat mos patrius Academiæ, adverſari ſemper omnibus in diſputando.* Ciceron, dans le I. Livre de l'Orateur. D'ailleurs les Académiciens n'avoient-ils pas leur Fondateur?

15 *Quo me cunque rapit tempeſtas, deferor hoſpes*] Ce vers eſt fort beau, mais il a été mal expliqué. Horace compare les Philoſophes à des gens qui ſont ſur la mer, & qui par conſéquent doivent être préparés à vivre dans tous les pays où la tempête les poura jetter, comme s'ils y étoient naturaliſés. Cette mer où ſont les Philoſophes, c'eſt le monde: les vents & les tempêtes ce ſont les affaires & les acci-

dens, qui obligent quelquefois un Philoſophe à ſe mêler dans le commerce, & à devenir homme d'Etat; & quelquefois lui permettent de vivre dans une retraite aiſée & commode. Il faut donc qu'un Philoſophe ſache ſe démêler de ces deux differents états, qui partagent la vie des hommes; & c'eſt ce qu'Horace ſavoit faire admirablement. Ciceron s'étoit ſervi de la même figure dans le II. Livre de ſes Queſtions Académiques, où en parlant de ceux qui ſont attachés à une ſeule ſecte; il dit : *Et ad quamcumque ſunt diſciplinam quaſi tempeſtate delati, ad eam tamquam ad ſaxum adhæreſcunt. Et dans quelque ſecte que la tempête les ait portés, ils y demeurent comme ſur un rocher.* Il y a de l'aparence qu'Horace avoit ce paſſage devant les yeux.

16 *Nunc agilis fio, & merſor civilibus undis*] Horace exprime fort bien ici l'adreſſe & la ſoupleſſe qu'il faut avoir pour vivre dans le monde , & pour ſe tirer heureuſement de tous ſes embaras; *agilis fio*: ſi l'on n'a cette agilité, pour me ſervir de ſon terme, on eſt perdu ſans reſſource.

Et merſor civilibus undis] Cette expreſſion eſt née du vers précédent. Il apelle *civiles undas*, toutes les affaires & tous les ſoins dont il parle dans la Satire VI. du Livre II.

-------- aliena negotia centum
Per caput & circa ſaliunt latus.

De tous côtés je ſuis aſſailli de mille affaires qui ne me regardent point.

Ce qu'Horace dit ici *civiles undas*, Quintilien dit *civilia officia. Militiæ-ne utiles an civilibus officiis ?* Declamat. CCLXVIII.

17 *Virtutis veræ cuſtos rigidusque ſatelles*] Il dit qu'il ſe plonge dans les affaires de la vie civile, en homme entierement attaché à la vertu, & comme un Stoïcien rigide & ſévere. Car les Stoïciens permettoient à leur Sage de ſe mêler de l'adminiſtration

de

de la République ; ils l'y exhortoient même. Quintilien, *hi nos ad administrationem Reipublicæ hortantur.* Et ils trouvoient fort mauvais qu'un homme, qui ne devoit se regarder que comme une petite partie d'un tout, voulût se tirer de cette société, qui engage tous les hommes à des devoirs réciproques, pour aller faire seul un tout à part, contre l'ordre qui leur paroissoit si sagement & si géneralement établi par la Providence. C'est pourquoi Ciceron fait dire par Caton dans le III. Livre *de fin. Cùm autem ad tuendos conservandosque homines hominem natum esse videamus, consentaneum est huic naturæ ut sapiens velit gerere & administrare Rempublicam. Puisque nous voyons que l'homme est né pour defendre & pour conserver les autres hommes, il est convenable à cette naissance que le sage veuille se mêler des affaires, & exercer les principaux emplois.*

Rigidusque satelles] Horace s'apelle ici *le satellite & le gardien de la vertu*, comme il a apellé Charon *le satellite des enfers* dans l'Ode XVIII. du Livre II.

----- nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus.

Le satellite des enfers n'a jamais pu être gagné par argent, pour repasser le rusé Promethée.

18 *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor*] De la secte des Stoïciens, qui vouloient que le Sage menat une vie active, Horace passoit à celle d'Aristippe qui avoit fondé la secte Cyrénaïque, & qui faisoit consister toute sa philosophie à vivre pour soi-même, à ne se soucier de rien, à user de tout, & à chercher la volupté partout où elle pouvoit être. On peut voir son portrait dans l'Epitre XVII. de ce Livre. Ce passage est remarquable en ce qu'Horace apelle manifestement *préceptes d'Aristippe* la doctrine d'Epicure, dont il avoit toujours fait profession. Et c'est ce qu'on peut confirmer par un passage de Lucien,

qui dit qu'Epicure avoit été disciple d'Aristippe. Mais il ne faut pas prendre cela à la lettre, comme si Epicure n'avoit rien ajouté aux sentimens de son maître; car on pouroit prouver le contraire fort aisément.

Furtim præcepta relabor] Il dit *relabor, je retombe*, parcequ'il avoit toujours suivi la secte d'Epicure: car Horace avoit plus de quarante-sept ans qu'il étoit encore Epicurien. Ce n'est pas-là ce qui fait la difficulté de ce passage, c'est le mot *furtim*. Si par ce mot Horace a voulu dire, comme on l'a pretendu, que quand il retombe de la secte des Stoïciens dans celle d'Aristippe, il le fait à la derobée, & en se cachant aux yeux des hommes, il fait ici une chose de très mauvais sens de s'en vanter. D'ailleurs il détruit par-là tout l'édifice qu'il a dessein de bâtir, & dont il a jetté de si beaux fondemens dans les Satires. Mais ce n'a jamais été sa pensée. Par le mot *furtim* il a voulu faire entendre qu'en repassant des sentimens de Zénon à ceux d'Aristippe, il ne faisoit pas comme ceux qui passent, pour me servir de notre proverbe, du blanc au noir; mais insensiblement, & sans qu'il parût de contrariété dans sa conduite. En effet, en choisissant ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque secte, il en avoit fait un corps de morale fort suivi; & il seroit ridicule de penser, qu'il fût tombé dans le defaut dont il parle dans son Art Poëtique:

---------- ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè.

Il y seroit pourtant tombé, si ce que l'on a dit étoit veritable.

19 *Et mihi res, non me rebus submittere conor*] Afin qu'on ne puisse pas croire que quand il dit qu'il retombe dans les préceptes d'Aristippe, il donne dans tous les defauts de sa morale, & se plonge sans aucune retenue dans toutes sortes de voluptés, il a soin d'expliquer dans ce vers ce qu'il choisissoit dans les sentimens de ce Philosophe. *Je tâche*, dit il, *de*

me

me rendre les choses soumises, & de ne me soumettre pas moi-même aux choses. En effet, voilà ce qu'il y avoit de meilleur dans la secte d'Aristippe & dans celle d'Epicure, de pouvoir se servir indifferemment de tout, sans être jamais asservi à rien. Une preuve de cette indépendance, c'est ce qu'Aristippe dit à ceux qui lui reprochoient qu'il étoit entierement possédé par Laïs: ἔχω κ᾽οὐκ ἔχομαι. *Je la possede, mais je n'en suis pas possédé;* comme Ciceron le raporte dans une Lettre à Pétus: *Sed tamen ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm esset objectum habere eum Laïda.* Habeo, *inquit*, non habeor *à Laïde.* Et voilà ce que Scaliger n'a point du tout entendu. Cette doctrine d'Aristippe peut être excellente avec les bornes qu'elle doit avoir; mais elle seroit dangereuse, poussée à un certain point, & meneroit à ces sentimens impies qui ont été malheureusement renouvellés de nos jours.

20 *Ut nox longa quibus mentitur amica*] Horace ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ardeur qu'il avoit pour la philosophie, qu'en la comparant à l'impatience d'un homme qui attend sa maitresse, qui lui a promis de l'aller trouver la nuit; & il en pouvoit parler par experience, témoin ce qu'il dit dans la Satire V. du Livre I.

Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
Ad mediam noctem expecto. Somnus tamen aufert
Intentum Veneri.

Je fus assez sot pour passer la plus grande partie de cette nuit-là sans dormir, en attendant une jeune fille qui m'avoit promis, & qui me manqua de parole. Mais enfin le sommeil vint fermer mes yeux, que l'amour avoit tenu trop longtems ouverts, &c.

Rien n'est plus fort que cette comparaison tirée du vice, & employée pour la vertu.

Dis que longa videtur opus debentibus] * Il n'y a nulle raison de changer *longa* en *lenta.* Cette répé-

 tition

tition de *longa* est en grace. * Ce qu'Horace apelle ici *opus*, c'est ce qui est apellé dans le Digeste *officium diurnum*: car il met *opus* pour *opera*. Il y a pourtant cette difference entre l'un & l'autre, que *opus* est l'ouvrage, ce qui resulte du travail d'un homme; & *opera* est le travail qui parfait l'ouvrage. Terence a conservé à ces deux mots leur propre signification dans ce vers de l'Heautontimorumenos:

Quod in opere faciundo opera consumis tua.

Dans le droit il y a un titre *de operis libertorum*, & non pas *de operibus*. Mais avant Horace, Ciceron avoit mis tout de même *opus* pour *opera*.

21 *Ut piger annus*] *Piger*, paresseux, pour long, qui coule lentement.

22 *Quos dura premit custodia matrum*] Il parle des pupilles, qui, quoique sortis des mains de leurs tuteurs, ne laissent pas d'être encore sous la garde de leur mere, comme Séneque dit en parlant du fils de Martia: *Pupillus relictus sub tutorum curâ usque ad decimum quartum annum fuit sub matris custodiâ semper*. Il n'est pas nécessaire qu'Horace ait mis ici *matres*, les meres pour les marâtres, comme Cruquius l'a prétendu.

23 *Sic mihi tarda fluunt*] C'est une métaphore prise du cours des rivieres.

Quæ spem consiliumque morantur] Parceque le mot *spes* est vague, & qu'il regarde le futur, Horace ajoute *consilium*, qui marque une chose presente, & un dessein formé sans aucune remise. D'ailleurs il joint ces deux mots, *spem* & *consilium*, pour nous instruire de cette verité constante, que tout ce qui nous derobe les momens que nous avions pris pour nous donner à l'étude de la sagesse, & à la pratique des vertus, emporte aussi en même tems toutes nos esperances; car l'avenir est incertain, & nous ne sommes maîtres que du present. C'est dans cette pensée qu'Epictete dans l'Art. LXXX. de son Manuel, où il traite des remises, qui sont les prétextes ordinaires

naires de la pareſſe, dit admirablement, *παρὰ μίαν ἧτταν καὶ ἔνδοσιν ἢ ἀπόλλυται προκοπὴ, ἢ σώζεται.* *Si quelque choſe de pénible ou d'agréable, de glorieux ou de honteux s'offre à toi ; ſouviens-toi que voilà le combat ouvert, que voilà les jeux Olympiques qui t'appellent, qu'il n'eſt plus tems de differer, & enfin que d'un moment & d'une ſeule action de courage ou de lâcheté dépendent ton avancement ou ta perte.* Quelle beauté & quelle nobleſſe dans cette idée! Les veritables jeux Olympiques pour nous, ce ſont toutes les occaſions où il s'agit de combatre les vices, & de les vaincre ou d'en être vaincu.

25 *Æque pauperibus prodeſt, locupletibus æquè*] Voici en deux vers une louange excellente de la ſageſſe; car puiſque ſa recherche eſt également utile aux riches & aux pauvres, & que le mépris qu'on en pouroit faire, ſeroit également funeſte aux jeunes & aux vieux, il s'enſuit delà par une démonſtration très évidente, qu'elle eſt la ſeule qui puiſſe faire le bonheur des hommes, & que tout le reſte leur doit être indifferent.

26 *Æquè neglectum pueris ſenibusque nocebit*] Car cette philoſophie, qui traite des vertus, eſt proportionée à tous les âges; les enfans n'en ſont pas moins capables que les vieillards; &, comme diſoit Montagne, elle a des diſcours pour la naiſſance des hommes, comme pour la décrépitude.

27 *Reſtat ut his ego me ipſe regam ſolerque elementis*] On a toujours mal expliqué ce paſſage, & le ſavant Heinſius a eu tort de croire que par le mot *elementis* Horace a fait alluſion aux élémens de Potamon, qui avoit fait *στοιχείωσιν* les élémens de la philoſophie. *Elementis* ne ſe raporte point à ce qui précede, mais à ce qui ſuit; c'eſt pourquoi il faut mettre deux points après ce mot:

Reſtat ut his ego me ipſe regam ſolerque elementis :

Car les élémens dont il parle, ce ſont les reflexions ſuivantes: *Non poſſis oculo, &c. Nec quia deſperes,*

res, &c. Est quodam prodire tenus, &c. Et il apelle avec raison ces reflexions *des élémens*, parceque c'étoient ces principes qui lui avoient servi d'introduction. Mais ce n'est pas-là ce qui fait la difficulté de ce passage; elle consiste dans une ellipse fort familiere à Horace, qui ne s'amuse pas toujours à lier son discours. Il prévient ici tout d'un coup l'objection que Mécénas pouvoit lui faire, qu'il prenoit bien tard le parti de s'apliquer à l'étude de la sagesse, & qu'à l'âge où il étoit, & menant une vie si tumultueuse & si embarassée, il ne pouvoit pas esperer d'y faire un fort grand progrès.

28 *Non possis oculo quantùm contendere Lynceus*] Voici ce qu'Horace apelle les élémens de sa philosophie ; & ce sont des raisonnemens très simples & très naturels. Mais tout naturels & tout simples qu'ils sont, ils marquent assez que celui qui les fait est déja fort avancé dans l'étude de la sagesse; car un veritable Philosophe est le seul qui puisse bien comprendre la nécessité qu'il y a de suivre la raison, quelque tard qu'on s'en avise : le moindre retardement est toujours funeste, & comme Hesiode l'a fort bien dit ;

Αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει.

Tout homme qui aime à differer, a toujours à combatre contre ses malheurs.

Ce passage me fait souvenir d'une fable d'Esope, qui dit qu'un homme s'étant assis sur le rivage de la mer pour compter ses ondes, & s'étant mépris au compte, il s'affligeoit au lieu de recommencer. Mais le renard qui voyoit ses regrets, lui dit: *Mon ami, pourquoi t'affliges-tu tant pour les ondes qui sont passées? Compte seulement celles qui passent, il y en a encore assez pour toi.*

Oculo quantùm contendere] C'est ainsi qu'il faut écrire ce passage; & non pas *oculos contendere*, comme on avoit mal corrigé. *Contendere oculo*, & *con-*

tendere

tendere oculos, ſont deux choſes bien differentes: *contendere oculos*, c'eſt *attacher ſa vue*, *apliquer ſes yeux*: & *contendere oculo*, c'eſt *faire à qui aura de meilleurs yeux, à qui verra de plus loin*; & c'eſt de quoi il s'agit dans ce paſſage.

Lynceus] C'eſt Lyncée fils d'Apharéus, dont il eſt parlé dans la ſeconde Satire du Livre I. Il avoit trouvé les métaux: c'eſt pourquoi on diſoit de lui qu'il avoit de ſi bons yeux, qu'il voyoit dans les entrailles de la terre. Il y avoit auſſi un autre Lyncée, qui du port de Carthage voyoit & comptoit les navires d'une flote qui partoit de Sicile.

29 *Non tamen idcirco contemnas lippus inungi*] Horace prend ici deux exemples qui le touchoient de plus près que ceux qu'il auroit pu prendre ailleurs: car il avoit mal aux yeux, & étoit aſſez infirme. Dans la V. Satire du Livre I. il parle du ſoin qu'il prenoit de ſes yeux.

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere.

Je fus obligé de mettre là du collire ſur mes yeux.

30 *Nec quia deſperes invicti membra Glyconis*] C'eſt ce que diſoit Epictete: οὐδὲ γὰρ Μίλων ἔσομαι, καὶ ὅμως οὐκ ἀμελῶ τοῦ σώματος. *Je n'aurai jamais la force de Milon, mais je ne laiſſerai pas d'avoir ſoin de mon corps.* Ce Glycon étoit un Philoſophe, qui, en combatant ſans ceſſe avec les athletes avoit acquis une force invincible, & une complexion ou habitude de veritable athlete, comme Diogene Laërce dit de lui, εὐέκτης τήν τε πᾶσαν σχέσιν ἀθλητικὴν ἐπιφαίνων. Il étoit auſſi apellé ὠτοθλαδίας, c'eſt-à-dire qui avoit toujours les oreilles déchirées des coups qu'il recevoit; & ἐμπινὲς, parcequ'il étoit toujours froté d'huile. Son veritable nom étoit Lycon; mais Laërce dit qu'on y ajouta un G. pour mar-

marquer la douceur de ſon langage, comme Heinſius l'a fort bien remarqué.

32 *Eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultra*] Si les hommes ne pouvoient combatre leurs vices qu'après être parvenus au plus haut dégré de la ſageſſe, ils auroient ſujet de perdre courage en chemin. Mais heureuſement tous les pas qu'ils font vers le ſommet de cette rude montagne, ſont autant de victoires qu'ils remportent ſur l'ennemi. D'ailleurs la ſageſſe n'eſt autre choſe que l'eſprit de Dieu; & pourvu qu'on en ſoit éclairé, comme diſoit Pythagore, un ſeul de ſes rayons ſuffit pour chaſſer les ténebres de notre ame, & pour nous delivrer de tous les maux dont nous ſommes environnés.* Au lieu de *quodam*, Cruquius a lu *quadam*, comme dans un MS. & M. Bentlei a fort bien prouvé que c'eſt la veritable leçon; car *tenus* ſe joint toujours avec le féminin, *Eatenus*, *quatenus*, *quadamtenus*.

33 *Fervet avaritiâ miſeroque cupidine pectus*] Il compare l'avarice à un feu; & cette comparaiſon eſt fort juſte; car l'avarice n'eſt jamais contente, & le feu ne dit jamais, c'eſt aſſez. *Ignis verò nunquam dicit, ſufficit.* Il y a cette difference entre l'avarice & la cupidité, que l'avarice peut n'aller qu'à épargner ce que l'on a, & que la cupidité va toujours à deſirer ce qu'on n'a pas. Voilà pourquoi Horace les met ici enſemble, pour exprimer toute la force de cette paſſion.

34 *Sunt verba & voces*] Ce paſſage eſt pris mot à mot de l'Hippolyte d'Euripide, où la Nourice dit à Phedre :

Εἰσὶν δ' ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι θελκτήριοι.

Il eſt des chants & des diſcours qui adouciſſent le mal.

Verba, des paroles, des diſcours; *voces*, des chants. Et Horace, auſſi-bien qu'Euripide, fait alluſion aux paroles & aux enchantemens apelés ἐπῳδαὶ, dont les premiers Medecins, qui joignoient la magie à la me-

medecine, ſe ſervoient dans toutes leurs cures; car ils étoient perſuadés que les maladies du corps venoient de l'ame, comme les fluxions des yeux viennent de la tête. C'eſt pourquoi en apliquant les remedes convenables au corps, ils employoient auſſi ceux qui étoient propres à l'ame, c'eſt-à-dire *verba & voces*, ces enchantemens, ἐπῳδάς. Et ces enchantemens n'étoient que de beaux diſcours qui pouvoient faire naître la temperance dans l'ame de ceux qui les écoutoient; après quoi il n'étoit pas mal-aiſé de redonner la ſanté au corps, comme dit fort bien Platon dans le Charmidès.

Quibus hunc lenire dolorem] Horace apelle l'avarice *une douleur*; & cela me paroît aſſez remarquable.

35 *Et magnam morbi deponere partem*] Quand une maladie eſt invéterée, qu'on ne commence que tard à la traiter, on ne peut pas toujours eſperer de la guerir entierement; mais c'eſt toujours beaucoup d'en guerir une partie, & d'arréter tous les deſordres qu'elle cauſeroit.

36 *Laudis amore tumes*] C'eſt le propre de la louange d'enfler; c'eſt pourquoi Horace a dit dans la V. Satire du Livre II.

Creſcentem tumidis infla ſermonibus utrem.

Enflez toujours cette outre du vent de vos louanges.

Mais cette enflure ne fait qu'augmenter celle que l'amour de la louange cauſoit auparavant: car l'amour de la louange, qui n'eſt autre choſe que l'orgueil, γαύνοι τὴν ψυχὴν, καὶ πρὸς τὸ ἐκτὸς ἕλκει, *enfle l'ame, & l'attire au dehors*, comme dit fort bien Simplicius. L'amour de la louange eſt comme le feu que le vent ranime.

Sunt certa piacula] *Piacula* ſont ce que les Grecs apelloient καθάρματα, les purgations dont on ſe ſervoit pour expier ceux qui avoient commis des crimes, & les paroles & les parfums, θυμιάματα,

τα, qu'on employoit pour delivrer & exorciser ceux qui étoient possédés par quelque démon. Et ce mot convient fort bien aux remedes dont les Philosophes se servent pour purger notre ame de ses vices. Par exemple, pour corriger ou pour chasser l'amour de la louange, les purgations, *piacula*, dont les Stoïciens se servoient, étoient à peu près celles-ci: Que la louange est un son inutile, un vain phantôme qui naît & s'évanouït dans un moment: que la renommée la plus étendue n'est qu'un oubli, si l'on prend garde à tous les lieux qu'elle n'a pu pénétrer, & à tous les hommes, ou plutôt à tous les peuples qui l'ignorent: que tout ce qui est beau, l'est par lui-même sans aucun secours, & sans que la louange fasse partie de sa beauté; & qu'ainsi ce qui est loué ne pouvant devenir ni plus beau ni plus laid par cette louange, il doit être indifferent à un homme d'être loué, mais non pas de faire des choses louables. Enfin que si l'on considere l'inconstance de l'esprit humain, on connoitra évidemment qu'on est injuste & fou de souhaiter que tous les hommes conspirent à dire & à penser toujours du bien de nous, lorsqu'ils ne sauroient être d'accord un seul moment sur eux-mêmes. L'Empereur Marc-Antonin disoit admirablement : *Tu veux être loué d'un homme qui se maudit lui-même trois fois dans une heure? Tu veux plaire à un homme qui se déplait à lui-même? Car peux-tu croire qu'un homme se plaise à lui-même, quand tu vois qu'il se repent presque de tout ce qu'il fait?* Tous ceux qui sont entétés d'un vain desir de gloire, disent comme Alexandre: O *Athéniens, si vous saviez ce que je souffre pour être loué de vous!* Mais ceux qui connoissent que la veritable gloire ne consiste qu'à bien faire, disent : O *Athéniens, ce n'est pas pour être loué de vous que je suis le pénible chemin de la vertu*; mais pour la vertu seule, & pour me rendre plus conforme à celui dont je porte l'image. Je travaille à vaincre, pour demeurer Seigneur & maître, & non pas pour servir à une vaine opinion. Le mot d'A-

lexandre

lexandre eſt une preuve bien ſenſible de ce qu'Horace a dit dans la III. Satire du Livre II.

---------- quem cepit vitrea fama,
Hunc circum tonuit gaudens Bellona cruentis.

Quiconque ſe laiſſe éblouïr à l'éclat de la réputation, plus fragile que le verre, on peut dire que Bellone, qui n'aime que le ſang & que le carnage, lui a tourné l'eſprit.

37 *Ter purè lecto poterunt*] Il dit *ter*, trois fois, en riant, & en faiſant alluſion à la vaine ſuperſtition des Stoïciens, qui tenoient le nombre ternaire pour miſterieux & ſacré. C'eſt pourquoi Chryſippe dit dans Lucien, que l'on ne ſauroit être ſage ſans s'être purgé trois fois le cerveau avec de l'hellébore.

Purè] Ce mot eſt né du mot *piacula*: car avant que d'aprocher de ces miſteres, on avoit ſoin de ſe purifier. Et Horace fait en même tems alluſion aux purgations dont il a déja été parlé.

Recreare] C'eſt un mot emprunté de la magie & de la medecine; car c'eſt proprement *faire revenir*, *ἀναψύχειν*, *ranimer*, *redonner la vie*. Et cela convient fort bien à la philoſophie, qui redonne la vie à l'ame, en la purgeant de ſes vices qui la tiennent dans la mort.

38 *Invidus*] De tous les Philoſophes Païens, les Stoiciens ſont ceux qui ont donné les meilleurs remedes contre l'envie: car ils ſe ſont attachés à faire voir que c'eſt une paſſion, une affection vicieuſe, qui naît de l'ignorance, & qui ſuit toujours de faux biens, en les prenant pour des biens veritables. En voici la preuve, qui a la force d'une démonſtration. Dieu a mis dans la main de l'homme ce qui peut faire ſon veritable bonheur. Tout ce qui n'eſt pas en ſon pouvoir n'eſt qu'un bien imaginaire, comme les richeſſes, la réputation, les grandeurs. Or eſt-il, que perſonne ne s'aviſe d'envier ce qui dépend de lui & qu'il a en ſa puiſſance: il eſt donc conſtant que l'envie

vie ne s'attache jamais qu'à de faux biens, & que ceux qui ne cherchent qu'à être libres, ne peuvent être sujets à cette passion. C'est dans cette vue qu'Epictete disoit: ἐὰν γὰρ ἐν τοῖς ἐφ' ἡμῖν ἡ οὐσία τοῦ ἀγαθοῦ ᾖ, οὔτε φθόνος, οὔτε ζηλοτυπία χώραν ἕξει. *Car si tu es une fois bien persuadé que l'essence de notre veritable bien consiste dans les choses qui sont en notre puissance, ni l'envie, ni la jalousie n'auront plus de lieu, &c.*

Iracundus] La colere ne peut plus avoir de lieu, dès qu'on est persuadé, comme les Stoïciens, que tout ce qui est hors de nous ne nous peut faire aucun mal, & que ce qui nous blesse n'est autre chose que notre opinion, ou le jugement que nous faisons de ce qui nous arrive. Epictete: ὅταν οὖν ἐρεθίσῃ σέ τίς, ἴσθι ὅτι ἡ σὴ ὑπόληψις ἠρέθισε. *Quand quelqu'un te met en colere, ce n'est pas celui que tu en accuses, mais ta seule opinion.* Salomon apelle la colere, *iram stulti*, la colere du fou; car elle vient toujours de la foiblesse & de l'ignorance; c'est pourquoi les enfans y sont très sujets. Quand Homere dit dans le XVIII. Liv. de l'Iliade, que la colere met quelquefois en fureur les Sages, il parle en Poëte, & non pas en Philosophe. Voici le passage, qui merite bien d'être raporté :

----- χόλος, ὅς τ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι,
Ὅς τε πολὺ γλυκίων μέλιτος καταλειβομένοιο
Ἀνδρῶν ἐν στήθεσσιν ἀέξεται, ἠΰτε καπνός.

La colere, qui met souvent les Sages hors de leur assiete ordinaire, & qui, plus douce que le miel, s'enfle & s'augmente dans le cœur des hommes comme la fumée.

Qui ne voit qu'Achille se flate, en se mettant au nombre des Sages ? Quelle sagesse que celle d'Achille!

Iners

Iners] Pareſſeux, qui n'aime qu'à dormir & qu'à ne rien faire: ce qui eſt manifeſtement contre l'ordre de la nature, qui a creé l'homme pour le travail, afin qu'il s'aplique à l'avancement de la ſocieté. Quand on refuſe d'obéïr à la voix de cette mere commune, on déchire ce lien, qui ne fait de tous les hommes qu'une ſeule famille; & c'eſt être injuſte de vouloir jouïr des biens qu'elle fait, ſans lui payer le tribut qu'elle demande. C'étoit un peu le defaut d'Horace, & il avoit bien de la peine à s'en corriger.

Vinoſus] C'étoit encore un defaut d'Horace, d'aimer un peu le vin, comme il nous le dit lui-même. Il n'y a point de malheur que l'excès du vin ne puiſſe cauſer aux hommes, ſans compter qu'il abrutit leur raiſon. C'eſt pourquoi Salomon diſoit dans ſes Proverbes : *Ne intuearis vinum quando flaveſcit, cùm ſplenduerit in vitro color ejus; ingreditur blandè, ſed in noviſſimo mordebit ut coluber, & ſicut regulus venenas diffundet. Ne regarde point le vin quand ſa couleur plait aux yeux & qu'il brille dans le verre: il coule agréablement quand tu le bois; mais à la fin il mord comme un ſerpent, & répand ſon venin comme un baſilic.* Les Carthaginois defendoient l'uſage du vin aux Magiſtrats, & à ceux qui portoient les armes. Sous la loi, il étoit defendu aux Sacrificateurs; & Platon veut que les Magiſtrats prennent grand ſoin que dans les fêtes on ne paſſe pas les bornes de la ſobriéte, & qu'ils empêchent que les hommes ne convertiſſent en poiſon un remede que Dieu leur a donné pour entretenir la force & la ſanté, & pour nourir dans leur cœur la joie & l'eſperance.

Amator] Horace étoit d'un temperament fort enclin à l'amour. Damaſippe lui reproche dans la Satire III. du Livre II.

Mille puellarum, puerorum mille furores.

Mais enfin l'étude de la philoſophie adoucit ce naturel

naturel vicieux & corrompu, & il en eut obligation aux Stoïciens, qui avoient plus contribué que les autres à lui faire voir que l'amour est une folie, ou plutôt une veritable fureur, & que le plus sûr moyen de s'en guerir est de peser les faux plaisirs qu'elle donne, avec les veritables déplaisirs dont elle est toujours suivie.

39 *Nemo adeò ferus est*] Par ce mot *ferus*, il compare ceux qui sont possédés par les passions dont il parle, à des bêtes sauvages: & c'est ce qui me fait souvenir d'un mot d'Alexandre, qui ordonna qu'on fît mourir, comme bêtes sauvages nées pour la ruïne des hommes, deux Macédoniens accusés d'avoir violé les femmes de quelques soldats. Ce qu'Horace dit ici, prouve fort bien la verité de ce que j'ai avancé sur le dix-huitieme vers, qu'en retombant dans la doctrine d'Aristippe, il ne donnoit pas dans les defauts de sa morale, & ne se plongeoit pas dans toutes sortes de voluptés.

40 *Si modò culturæ patientem præbeat aurem*] *Cultura* est un mot emprunté de l'agriculture, & qui convient parfaitement à l'esprit. *Cultura animi philosophia est*. Ciceron. *La philosophie est la culture de l'esprit*.

41 *Virtus est vitium fugere*] Horace imite ici les manieres de Socrate, qui aimoit les definitions courtes ; & il dit en trois mots ce que Lucilius avoit dit avant lui en treize vers fort imparfaitement. *La vertu c'est d'éviter le vice.* Cette definition est fort bonne dans le sens qu'il l'employe. Lactance a pourtant tâché de la combatre. *Sed ineptè*, dit-il, *Horatius, quòd eam contrario terminavit, ut si diceret, bonum est quod malum non est. Cùm enim quid sit virtus nescio, ne vitium quidem quid sit scio. Mais Horace a fait ridiculement, en ce qu'il definit la vertu par son contraire; comme s'il disoit, le bien est ce qui n'est pas le mal; car lorsque je ne sais pas ce que c'est que la vertu, je ne sais pas non plus ce que c'est que le vice.* Mais quelque respect que j'aye pour ce Philosophe, j'oserai dire qu'il n'a point du tout connu la pensée d'Horace, qui sous

ſous le mot de *vice*, comprend toutes les paſſions qui troublent l'ame, & l'empêchent d'agir conformement à ſon origine. Quand il dit donc, *la vertu c'eſt de fuir le vice*, cette definition eſt juſte, & il n'eſt pas néceſſaire que l'eſprit aille chercher ce que c'eſt que vice, le cœur a fait dans un moment tout ce chemin, & il entend ces trois mots auſſi clairement que tout ce que Lactance ajoute pour les mieux expliquer. Il n'étoit pas difficile de ſentir, qu'Horace ſuit dans cette definition la même méthode que ſon pere avoit ſuivie dans les préceptes qu'il lui avoit donnés, qui étoit de commencer toujours par la fuite des vices. On peut voir la Satire IV. du Livre I. vers 105.

Et ſapientia prima ſtultitiâ caruiſſe] Le commencement de la ſageſſe c'eſt d'être exempt de toute ſorte de folie. C'eſt la même definition que la précédende; les Grecs l'apellent *κατ' ἀφαίρεσιν τοῦ ἐναντίου*, *par le retranchement du contraire.* Notre cœur eſt une citadelle que la Sageſſe ou la Folie doivent néceſſairement occuper; quand l'une la tient, l'autre l'aſſiége; & quand les troupes de l'une en ſortent, les troupes de l'autre s'en emparent en même tems. La ſcience & l'ignorance font la même choſe à l'eſprit. S. Jerôme avoit en vue ce paſſage d'Horace quand il écrivoit: *Prima namque ſapientia eſt caruiſſe ſtultitiâ; ſed ſtultitiâ caruiſſe non poteſt, niſi qui intellexerit illam.*

42 *Vides quæ maxima credis eſſe mala*] Ce raiſonnement dépend de ce qui précede. Horace a dit qu'il n'y a point d'homme ſi corrompu qui ne puiſſe ſe corriger, s'il veut écouter patiemment les avis qu'on lui donne:

Si modò culturæ patientem præbeat aurem.

Car la premiere choſe qu'il faut faire pour revétir les vertus, c'eſt de dépouiller les vices; ce qui ne peut ſe faire que par la ſoumiſſion & par la docilité. Et c'eſt bien la moindre choſe que l'on puiſſe aporter

de ſon côté, que cette patience & cette attention. Cependant on voit tous les jours des gens qui s'expoſent à toutes ſortes de dangers pour fuir la pauvreté, & pour parvenir aux charges; & qui ne veulent pas ſeulement ſe donner la peine d'entendre, quand on veut les corriger de leurs préjugés vicieux, & leur faire connoître l'inutilité, la vanité, & les pernicieux effets des choſes qu'ils admirent, & qu'ils deſirent par conſéquent. Cela ne vient que de la fauſſe opinion où ils ſont, que la pauvreté & le mépris ſont les plus grands de tous les maux, & que l'admiration & le deſir ne ſont tout au plus que des maux très médiocres.

43 *Exiguum ſenſum*] Un petit revenu, qui n'étoit pas ſeulement incommode, mais qui empéchoit même de parvenir aux charges & aux dignités, comme il va le dire tout à l'heure.

Turpemque repulſam] Il apelle le *refus*, *honteux*, pour ſe conformer au ſentiment du vulgaire; car pour lui, il étoit d'un ſentiment opoſé. Le refus ne peut jamais être honteux, quand il ne vient que du caprice du peuple accoutumé à juger preſque toujours mal de tout, qui donne les honneurs à ceux qui en ſont les plus indignes, & qui ne juge des hommes que par leurs vains titres, & jamais par leur vertu, comme il eſt dit dans la Satire VI. du Livre I.

------- populo, qui ſtultus honores
Sæpe dat indignis, & famæ ſervit ineptus;
Qui ſtupet in titulis & imaginibus.

Dans l'eſprit du peuple même, qui accoutumé, comme vous ſavez, à ſe tromper en tout, donne ſouvent les honneurs à ceux qui en ſont les plus indignes, qui ſe rend ſotement eſclave de la renommée, & qui n'admire que les grands titres, & les portraits d'une longue ſuite d'aïeux.

45 *Impiger extremos curris mercator ad Indos*] Du tems d'Horace il n'y avoit qu'une partie des Indes

qui

qui fût bien connue, & peu de Marchands avoient éte jusques au bout; ils n'avoient de commerce que dans la partie qui est en deçà du Gange. Voyez le quinzieme Livre de Strabon.

46 *Per ignes*] Ce mot comprend les excessives chaleurs de l'été, & tous les dangers où les voyageurs s'exposent, en un mot tout ce qui est compris dans ces deux vers de la Satire premiere:

------ cùm te neque fervidus æstus
Demoveat lucro, neque hyems, ignis, mare, ferrum.

Au lieu que ni les brulantes chaleurs de l'été, ni les frimats de l'hiver, ni les mers, ni le fer, ni le feu ne sauroient t'empécher de courir incessament après ton gain.

47 *Ne cures ea quæ stultè miraris & optas*] Horace joint ici *miraris & optas*, tu admires & tu desires, parceque l'admiration est toujours la mere des desirs. C'est pourquoi il dit dans l'Epitre VI. *que la seule chose qui puisse rendre l'homme heureux, c'est de ne rien admirer.*

Nil admirari propè res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.

On peut voir là les Remarques.

48 *Discere & audire, & meliori credere non vis*] Il paroît beaucoup plus aisé d'écouter les préceptes de la philosophie, que de courir jusqu'au bout du monde, au travers d'un nombre infini de dangers. Mais notre foiblesse & notre ignorance sont si grandes, qu'elles nous font presque toujours prendre le parti le plus difficile & le plus faux.

Meliori] A celui qui est plus sage que toi, & qui par conséquent peut te donner les avis qui te sont le plus nécessaires.

49 *Quis circùm pagos & circùm compita pugnax*] Y a-t-il un ſeul de ces gladiateurs qui vont combatre dans les bourgs & dans les villages, qui refuſat de s'aller faire couronner aux jeux Olympiques, s'il étoit bien aſſuré d'y remporter facilement le prix? Il compare tacitement les hommes, qui pour des récompenſes fort légeres s'expoſent à de grands dangers, à ces gladiateurs de campagne, qui pour gagner ſeulement leur vie alloient combatre à outrance dans tous les bourgs. Et les hommes, qui pleins d'une noble fierté n'aſpirent qu'à des choſes vertueuſes, il les compare à ceux qui alloient combatre aux jeux Olympiques, pour gagner une couronne qui leur devoit procurer des honneurs preſque divins. Cette comparaiſon eſt parfaitement belle.

Circùm pagos & circùm compita pugnax] Les gladiateurs étoient comme ſont aujourd'hui les comédiens : avant que d'aller à Rome, ils faiſoient leur aprentiſſage dans les villes des provinces, & dans les bourgs, comme les comédiens avant que de venir à Paris ; & parceque dans tout les lieux où ils paſſoient, il n'y avoit pas toujours d'amphithéâtre, ils combatoient dans les places publiques & dans les carrefours.

50 *Magna coronari contemnat Olympia*] *Coronari Olympia* eſt une phraſe Greque, στεφανοῦσθαι Ὀλύμπια, pour dire, être couronné dans les combats Olympiques. On ſous-entend ἄεθλα, *certamina*: & Horace les apelle grands, *magna*, parceque c'étoient les jeux les plus celebres de toute la Grece. Pindare a dit de même, μεγάλων ἀέθλων ἁγνὰν κρίσιν, *le ſaint jugement des grands Jeux.*

Cui ſpes, cui ſit conditio dulcis ſine pulvere palma] Il ne ſe contente pas de dire, *cui ſpes*, qui auroit eſperance ; il ajoute, *cui conditio*, qui ſeroit même aſſuré de gagner le prix, & à qui on auroit promis poſitivement de le couronner. Cette circonſtance ſert infiniment au but d'Horace, & met dans un fort grand jour la folie des hommes, qui s'expoſent à des dangers certains pour des choſes

fort

fort légeres, ausquelles même ils ne sont pas assurés de réussir, & qui ne veulent pas seulement se donner la peine de recevoir la couronne que la Sagesse leur offre, & qui seule peut les rendre heureux. C'est pourtant la Sagesse qui a seule dans sa main droite la longueur des jours, & dans sa gauche les richesses & la gloire : *Longitudo dierum in dexterâ ejus, & in sinistrâ illius divitiæ & gloria.* C'est elle seule *quæ dabit capiti tuo augmenta gratiarum, & corona inclyta proteget te.* Salomon, Proverb. chap. 3 & 4.

51 *Sine pulvere*] C'est-à-dire sans aucun danger, sans coup ferir ; & c'est pour exprimer l'*ἀκονιτὶ* des Grecs.

52 *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum*] C'est ce que la Sagesse crie aux hommes : Vous courez les mers pour gagner de l'or & de l'argent, & vous ne voulez rien faire pour acquerir la vertu; cependant la vertu est plus précieuse que tout l'argent & que tout l'or du monde. C'est ce que Salomon dit dans le même sens, & en suivant la même figure : *Melior est acquisitio ejus negotiatione argenti & auri primi & purissimi; fructus ejus pretiosior est cunctis opibus, & omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari. L'acquisition de la sagesse est meilleure que tout l'or & l'argent que l'on gagne dans le commerce; ses fruits sont plus utiles & plus purs, elle est plus précieuse que toutes les richesses : & tout ce qui peut être l'objet des desirs des hommes, ne sauroit lui être comparé.*

53 *O cives, cives, quærenda pecunia primùm est*] Si la Sagesse crie d'un côte aux hommes, *la vertu vaut mieux que l'or*; la Folie leur crie d'un autre coté, *l'or vaut mieux que la vertu.* Et comme la Sagesse est seule, & que la Folie a toujours après elle une foule de gens qui répetent ce qu'elle dit, il ne faut pas s'étonner si la voix de la premiere n'est pas entendue, & si celle de l'autre est suivie. Tout ce passage est fort beau; mais le tout, qui en est fort brusque, a été cause qu'on ne l'avoit pas bien éclairci.

54 *Virtus post nummos*] Il faut répéter *quærenda*. La Folie n'ose pas dire qu'il ne faut pas chercher la vertu, elle se découvriroit trop par là: mais elle dit qu'il faut la chercher après l'argent; & que quand on est bien riche on peut travailler à être vertueux. La vertu après le bien, mais le bien avant toutes choses. C'est un mot de Phocylide, δεῖ ὅταν τῷ ἤδη βίος ᾖ, ἀρετὴν ἀσκεῖν. *Il faut travailler à acquerir la vertu, quand on a déja de quoi vivre.* Le peuple ne comprend pas que la vie n'est veritablement vie que par la vertu, & que le vice est une veritable mort.

Hæc Janus summus ab imo] Il y avoit à Rome une rue qui étoit la rue des Banquiers & qu'on apelloit *la rue des Janus*, ou *des deux Janus*, parcequ'à chaque bout il y avoit une statue de ce Dieu. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 18. vers de la III. Satire du II. Livre :

-------- postquam omnis res mea Janum
Ad medium fracta est, aliena negotia curo.

Depuis que j'ai perdu tout mon bien dans la rue de Janus, n'ayant plus d'affaires pour moi-même, je me mêle des affaires des autres.

55 *Perdocet*] Enseigne d'un bout à l'autre, & du soir jusqu'au matin. C'est la force de *perdocet*.

Hæc recinunt juvenes dictata senesque] Ce mot, *dictata*, fait le ridicule de ce passage. Horace veut faire entendre par là que ces gens-là reçoivent & redisent ce beau mot, comme les écoliers reçoivent & répetent les leçons que leurs maîtres leur dictent.

56 *Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto*] Ce vers est répété de la VI. Satire du Livre I. où il dit que les Centurions envoyoient leurs enfans à l'école pour aprendre à compter, & que ces enfans portoient eux-mêmes leur porte-feuille & leur bourse de jettons. On peut voir là les Remarques.

57 *Si quadringentis sex septem millia desunt*] Ce passage n'est pas difficile par lui-même; mais com-

comme le raisonnement d'Horace n'est pas lié, cela a fait qu'on s'y est mépris, & que l'on a cru qu'il falloit lire:

Sed quadringentis sex septem millia desunt.

Mais il vous manque, &c. comme si c'étoit le peuple qui, pour excuser l'amour qu'il a pour l'argent, & tout ce qu'il fait pour en gagner, répondît à Horace: *Vous en parlez bien à votre aise; mais s'il me manque seulement six ou sept mille sesterces aux quatre cents mille qu'il faut avoir pour entrer dans les charges, j'en serai exclus, quelque honnête homme d'ailleurs que je puisse être.* Mais ce n'est pas là le sens. C'est Horace qui parle; il veut faire voir la fausseté de cette maxime, *virtus post nummos*, que la vertu doit marcher après l'argent; & pour en venir à bout, il prouve que ceux qui ont établi cette loi, qu'il falloit avoir une certaine somme pour être admis aux charges, étoient moins sages que les enfans, qui agissant dans leurs jeux par les mouvemens d'une nature, qui n'est pas encore corrompue, donnoient les principales places à ceux qui avoient le mieux fait, & nullement à ceux qui étoient le plus riches. Voici son raisonnement: *S'il vous manque six ou sept mille sesterces*, c'est-à-dire sept cents cinquante ou huit cents soixante-quinze livres, *pour parfaire les quatre cents mille*, c'est-à dire les cinquante mille livres, *qui sont nécessaires pour monter aux dignités, quelque probité & quelque vertu que vous puissiez avoir, vous demeurerez dans votre bassesse. Mais parmi les enfans, celui qui a la vertu nécessaire, & qui fait bien son devoir dans le jeu qui les occupe, monte aux premieres charges, quelque pauvre qu'il soit.* Et par conséquent la vertu est plus estimable que les richesses, & les enfans sont plus sages que ces graves Législateurs, & que tous ceux qui suivent aveuglément leurs maximes.

Quadringentis] Quatre cents mille sesterces, c'est-à-dire cinquante mille livres, qu'il falloit avoir pour être Chevalier; mais bientôt on fit plus que doubler

la ſomme, car on la porta à *decies*, c'eſt-à-dire à ſix millions de ſeſterces qui font cent vingt-cinq mille livres.

Sex ſeptem] *Six ou ſept.* Car il faut bien ſe garder de joindre *ſex* avec *quadringentis* ; cela eſt ridicule.

58 *Eſt animus tibi*] Quoique vous ayez du courage, &c. Il a dit de même dans l'Ode IX. du Livre IV. *Eſt animus tibi, &c.* Ce vers n'eſt nullement tranſpoſé, & il ne faut point le mettre avant le précédent. Le ſens eſt net & clair.

59 *Plebs eris*] Car le peuple Romain étant partagé en trois claſſes, celle des Sénateurs, celle des Chevaliers, & celle du peuple, & les Chevaliers devant avoir quatre cents mille ſeſterces de bien, ou cinquante mille livres, & les Sénateurs huit cents mille, c'eſt-à-dire cent mille livres, & par la taxation d'Auguſte douze cents mille, c'eſt-à-dire cent cinquante mille livres, il eſt viſible que ceux qui n'avoient pas aſſez de bien pour être Chevaliers, pouvoient encore moins parvenir à l'ordre des Sénateurs, & qu'ainſi ils reſtoient néceſſairement dans le rang du peuple.

At pueri ludentes] Il n'y a rien de plus propre à confondre la politique des hommes, que les raiſonnemens tirés des jeux des enfans. Socrate s'en eſt ſervi quelquefois avec beaucoup d'adreſſe. Mais ce qui montre plus que tout la ſageſſe & la force de ces raiſonnemens, c'eſt que Notre Seigneur même n'a pas dédaigné de s'en ſervir, comme dans ce beau paſſage de l'onzieme chapitre de Saint Matthieu, où pour confondre l'opiniâtreté & l'endurciſſement des Juifs, il employe une comparaiſon tirée des enfans qui ſont aſſis dans une place, & qui crient à leurs compagnons, & leur diſent : *Nous vous avons joué de la flute, & vous n'avez pas danſé : nous vous avons chanté des airs lugubres, & vous n'avez point pleuré.* Cela ſuffit pour faire ſentir la beauté de ce paſſage, & la ſolidité du jugement qu'Horace fait.

Rex eris, aiunt, ſi rectè facies] On avoit cru qu'Horace fait alluſion à un jeu que les enfans jouoient

en Grece & en Italie, & qu'ils apelloient βασιλίνδα. Mais cela ne peut être, parcequ'à ce jeu c'étoit le ſort & non pas l'adreſſe qui décidoit de la royauté. Il parle aſſurément du jeu apellé ὀρανία, comme Muret l'a fort bien remarqué; & il avoit ſans doute en vue un beau paſſage de Platon, qui fait dire par Socrate dans le Théetete: ὁ μὲν ἁμαρτῶν ϗ ὃ ἂν ἀεὶ ἁμαρτάνῃ καθεδεῖται, ὥσπερ φασὶν οἱ παῖδες σφαιρίζοντες, ὄνος, ὃς δ' ἂν περιμένηται ἀναμάρτητος, βασιλεύσει ἡμῶν ϗ ἐπιτάξει ὅ τι ἂν βούληται. *Celui qui manquera, & autant de fois qu'il manquera, s'ira aſſeoir comme un âne, pour me ſervir des propres termes dont les enfans ſe ſervent quand ils jouent à la paume. Et celui qui ne manquera point ſera notre Roi, & nous commandera tout ce qu'il voudra, &c.* Quand les enfans jouoient à ce jeu, ils jettoient une balle en l'air, & celui qui l'attrapoit le plus ſouvent, avant qu'elle eût touché à terre étoit le Roi: & celui qui la manquoit, étoit apellé l'âne, & il étoit obligé de quiter le jeu. Horace aplique cela avec beaucoup d'eſprit à la vertu, qui ne dépend point du caprice du peuple, & qui brille toujours d'un éclat que rien ne ſauroit ternir; comme il a dit dans l'Ode II. du Livre III. & dans l'Ode IX. du Livre IV.

60 *Hic murus aeneus eſto*] Comme s'il diſoit: Pour combattre l'avarice & le vain deſir de gloire, & pour vous defaire de ceux qui vous diſent que la vertu doit aller après les richeſſes, opoſez-leur cette fortereſſe, & tenez-vous ferme dans ce retranchement, que le ſouverain bien de l'homme c'eſt d'avoir ſa conſcience pure & nette, & de n'avoir rien à ſe reprocher. Imitez les enfans, faites bien, & mépriſez tout le reſte.

Aeneus] Un habile Critique a trouvé mauvais qu'on n'eût pas recherché pourquoi Horace avoit dit, *une muraille d'airain*: car chacun ſe fait des difficultés à ſa mode, & demande des remarques proportionnées à ſon goût. Il a donc voulu faire lui-même cette pénible recherche; & ayant lu heureuſement un

paſſage de Végece, qui apelle *une muraille d'airain*, des ſoldats armés de pied en cap, qui couvrent les autres, il a cru que c'étoit ſon veritable fait, & que la muraille d'airain de Végece étoit la même que celle d'Horace. Mais rien n'eſt plus éloigné. Il ne faloit pas beaucoup creuſer pour trouver que les Anciens diſoient des murailles d'airain ou de fer, pour des murailles très fortes. C'eſt ainſi que Virgile a dit:

> -------- *Cyclopum educta caminis*
> *Mœnia.*

Des muralles ſorties des fourneaux des Cyclopes.

Et dans un autre endroit:

> --------- *Stat ferrea turris ad auras.*

61 *Nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ*] Il explique le *rectè facies* du vers précédent. Car celui *qui fait bien* a toujours ſa conſcience pure, & il n'a point de triſte ſouvenir qui puiſſe l'épouvanter. C'eſt ce qu'il a dit dans l'Ode XXII. du Livre I.

> *Integer vitæ, ſceleriſque purus.*

Celui dont la vie eſt innocente, & qui n'a point de crime à ſe reprocher.

Cette façon de parler, *nil conſcire ſibi*, eſt belle & forte: *ne ſavoir rien de ſoi-même, n'être complice de rien avec ſoi-même*, ὁ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον συνειδὼς comme dit Platon dans le premier Livre de ſa République. Le paſſage merite d'être raporté tout entier, à cauſe de ſon élégance & de ſa beauté: τῷ δὲ μηδὲν ἑαυτῷ ἄδικον ξυνειδότι ἡδεῖα ἐλπὶς ἀεὶ πάρεσι, καὶ ἀγαθὴ γηροτρόφος, ὡς καὶ Πίνδαρος λέγει. Χαριέντως γάρ τοι, ὦ Σώκρατες, τοῦτ' ἐκεῖνος εἶπεν, ὅτι ὃς ἂν δικαίως καὶ ὁσίως τὸν βίον διαγάγῃ, γλυκεῖά οἱ καρδίαν ἀτάλλοισα

σα γηροτρόφος συναορεῖ ἐλπὶς, ἁ μάλιστα θνατῶν πολύστροφον γνώμαν κυβερνᾷ. Celui qui n'a aucune injustice à se reprocher, passe sa vie avec l'Esperance qui le soutient & le nourit dans sa vieillesse, comme dit Pindare : car, Socrate, ce grand Poëte a dit avec beaucoup de grace & d'élégance, que celui qui vit saintement & justement, a toujours pour sa compagne la douce Esperance, qui lui remplissant le cœur de joie, le nourit & le soutient dans sa vieillesse : la douce Esperance, qui plus qu'aucune autre Divinité, gouverne l'esprit changeant de tous les mortels.

62 *Roscia, dic sodes, melior lex, an puerorum*] Il a fait voir par un exemple si sensible, que ceux qui preferent les richesses à la vertu sont moins sages que les enfans, qu'il est persuadé qu'il n'y a point d'homme, quelque entêté qu'il soit de cette folle maxime, qui ose soutenir que la loi *Roscia* vaut mieux que le refrain de la chanson des enfans, dont il vient de parler : *Rex eris si recte facies : Tu seras Roi si tu fais bien.* La loi *Roscia*, qui avoit été faite par L. Roscius Otho, Tribun du peuple, assignoit les premieres places à ceux qui avoient un certain bien, comme quatre cents mille sesterces, cinquante mille livres, & elle portoit expressément, qu'aucun affranchi, ni fils d'affranchi ne pouroit être fait Chevalier. Ainsi Roscius donnoit les dignités à la naissance & aux richesses, & nullement à la vertu : au lieu que les enfans les donnoient à la vertu, sans aucun égard aux richesses.

An puerorum nænia] *Nænia* signifie proprement une chanson plaintive, ce que l'on chantoit aux enterremens, pour pleurer les morts. Mais on n'a pas laissé de se servir de ce mot pour toutes sortes de chansons badines, comme Arnobe apelle *nænias* les chansons que les nourices chantoient pour endormir les enfans. Cela venoit sans doute de ce que toutes les reprises de ces chansons finissoient par le même refrain, comme la chanson de ces enfans, dont la fin étoit toujours *rex eris, tu seras Roi.* Et comme dans Callimaque la chanson que les enfans & le peuple

 chan-

chantent à Apollon, finit toujours par ce refrain, Ἰὴ Ἰὴ Παιῆνον, *Io Io Paan.* Horace a dit dans l'Ode XXVIII. du Livre III.

Dicetur meritâ Nox quoque naniâ.

Nous ne manquerons pas par nos chansons de remercier la Nuit de tous les plaisirs qu'elle nous aura donnés.

64 *Et maribus Curiis & decantata Camillis*] Ce vers peut recevoir deux explications; car il peut signifier simplement que *Curius* & *Camillus* avoient chanté cette chanson dans leur enfance: ainsi ce ne seroit que pour vanter l'antiquité de cette chanson, & pour faire voir que dans ces vieux tems de la République on acoutumoit de bonne heure les enfans, dans leurs jeux même, à donner tout au merite, & à compter les richesses & la naissance pour rien. Il peut signifier aussi que ces grands hommes avoient suivi dans la conduite de leur vie ces maximes qu'ils avoient aprises étant enfans. Mais je crois qu'il faut joindre ces deux sens; le passage n'en est que plus beau.

Maribus Curiis] Il parle de Man. Curius Dentatus, & de M. Furius Camillus, qu'il apelle mâles, *mares*, à cause de leur courage & de leur vertu. Camillus sauva Rome, & defit tous les Gaulois trois cents soixante ans avant la naissance de Notre Seigneur. Et soixante & douze ou soixante & quinze ans après Camillus, Man. Curius Dentatus triompha des Samnites, des Sabins, & des Lucaniens, chassa Pyrrhus de l'Italie, & répondit aux Ambassadeurs des Samnites, qui vouloient le corrompre: *J'aime mieux manger ces raves dans mes assiettes de terre*, (car ils le trouverent qu'il faisoit cuire lui-même des raves sous les charbons) *& commander à ceux qui ont toutes les richesses du monde.* Horace a fait un bel éloge de ces deux grands personnages dans l'Ode XII. du Livre I.

65

65 *Isne tibi melius suadet, qui rem facias*] Ceux qui, comme Roscius, régloient les rangs & les dignités à proportion du bien que chacun possédoit, portoient par-là les hommes à tout sacrifier pour acquerir les richesses, qui seules pouvoient les faire distinguer. Mais ceux qui, comme les enfans, ne donnent ces rangs & ces dignités qu'au merite, obligent par-là les hommes à mépriser les richesses & la fortune, pour ne suivre que la vertu.

66 *Si non, quocumque modo rem*] Dans tous les tems il y a eu des hommes corrompus qui ont enseigné qu'il falloit amasser du bien par toutes sortes de voies, *& oportere unumquemque etiam ex malo acquirere.* Comme parle l'Auteur de la Sagesse, XV. 12. Un ancien Poëte a dit :

Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.

Horace combat admirablement cette malheureuse morale.

67 *Ut propiùs spectes lacrymosa poemata Puppi*] Pour avoir les premieres places dans le théâtre, selon la distinction que Roscius en avoit faite.

Lacrymosa poemata Puppi] Ce Puppius, ou Pupius, est un Poëte tragique, inconnu d'ailleurs. Il ne nous reste de lui que ces deux vers, qu'Acron nous a conservés:

Flebunt amici & bene noti mortem meam;
Nam populus in me vivo lacrymavit satis.

Mes amis, & tous ceux qui me connoissent, pleureront seuls ma mort ; car le peuple a assez pleuré pendant ma vie.

Il paroît par-là qu'il étoit très propre à émouvoir les passions; c'est pourquoi Horace apelle ses tragédies, *lacrymosa*, qui font pleurer. Mais peut-être aussi que ce *lacrymosa* est un mot satirique, comme nous dirions les pitoyables tragédies, les lamentables

tragédies: car ce qui fait pleurer le peuple est souvent fort mauvais.

68 *An qui Fortunæ te responsare superbæ*] *Responsare*, *resister*, *tenir tête*, comme il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per leve morari.

Qui a la force de résister à ses passions, & de mépriser les honneurs, qui est tout renfermé en lui-même, & qui ne donne aucune prise à rien d'étranger.

Fortunæ superbæ] *A la Fortune superbe*, c'est-à-dire insolente, méprisante, & dont Horace a fait ce beau portrait dans l'Ode XXIX. du Livre III.

Fortuna sævo læta negotio, &
Ludum insolentem ludere pertinax.

La Fortune qui se plaît aux coups les plus cruels, & qui s'opiniâtre toujours à jouer les jeux les plus insolens :

69 *Præsens hortatur & optat*] Le mot *præsens* fait une des grandes beautés de ce passage ; car il signifie *qui ne nous abandonne jamais*, qui se tient-là près de nous pour nous secourir, & pour nous fortifier dans toutes nos foiblesses. En effet la Sagesse est un secours qui ne manque jamais; c'est une ressource toujours sûre: au lieu que la Folie, quand elle a une fois engagé les hommes, les abandonne enfin à leur desespoir.

Hortatur & optat] Horace ne se contente pas de nous dire que la Sagesse nous exhorte à sacrifier la fortune à la vertu; il ajoute, *& optat*, qu'elle n'a d'autre vue que cela, qu'elle ne travaille uniquement qu'à cela, & que c'est-là le seul but où elle vise pour l'amour de nous. Au lieu que la Folie ne souhaite que pour l'amour d'elle-même, de nous voir sacrifier

la

la vertu à la fortune. * Au lieu d'*optat* M. Bentlei a lu *aptat*, *te forme*, *te rend propre* &c. Cela feroit fort bon, fi l'on pouvoit dire *aptare* avec l'infinitif, *aptare refponfare*, *aptare pugnare*; mais je ne crois pas qu'il y en ait un feul exemple; on a dit *aptare pugnæ*, & jamais *aptare pugnare*; ce qui eft barbare. Il ne faut donc rien changer. *

70 *Quòd fi me populus Romanus fortè roget cur*] Horace prévient fort plaifament la demande que les Romains en fureur pouvoient lui faire, pour favoir de lui ce qui lui faifoit prendre la liberté de condamner une loi auffi fagement établie que la loi de Rofcius, & le grand refpect que tout le peuple avoit pour elle. Ce n'eft pas à un particulier à condamner un ufage fi géneralement fuivi, & fondé fur des autorites fi fpécieufes. Quoi! prétendre que de graves Légiflateurs font moins fages que les enfans? Voilà les préventions ordinaires au peuple.

71 *Non ut porticibus, fic judiciis fruar iisdem*] Le peuple s'imagine que parceque l'on refpire le même air que lui, qu'on marche fur la même terre, & qu'on eft dans l'enceinte des mêmes murs, il faut auffi avoir les mêmes penfées, aprouver ce qu'il aprouve, & condamner ce qu'il condamne, Mais le Sage raifonne bien differemment; fon efprit n'eft pas l'efclave d'un ufage, quand il eft convaincu que cet ufage eft contraire à la juftice & à la raifon. C'eft ce que difoit le fage Empereur Marc-Antonin, dans ce beau précepte qu'on n'a pas affez bien éclairci : Ὁμοθαμνεῖν μὲν. μὴ ὁμοδογματεῖν δέ. *Il faut être branche du même arbre, mais n'avoir pas les mêmes opinions.* Cette idée eft très belle : tous les hommes compofent un même arbre, ils ne doivent jamais fe féparer du tronc; mais comme l'efprit eft d'une nature differente, le Sage lui conferve fa fuperiorité, & le rend indépendant, fans rompre le lien de la focieté, qui le fait membre d'un même corps.

Sic judiciis fruar iisdem] Le Sage ne fait pas des chofes le même jugement que le peuple. Celui-ci eftime les honneurs & les richeffes, & le Sage ne connoît

connoît d'autres honneurs ni d'autres richesses que la sagesse, la justice & la sainteté. Quand le peuple vante le bonheur des Princes & des Rois, le Sage, comme dit très bien Socrate, croit entendre vanter le bonheur d'un berger qui tire beaucoup de lait de son troupeau, avec cette difference pourtant que le berger trait un bétail doux & aprivoisé, & que les Princes ont à traire un animal feroce & dangereux. Quand le peuple admire les richesses d'un homme qui possede vingt mille arpens de terre, le Sage, qui est accoutumé a voir le monde entier devant ses yeux, croit qu'on parle d'un grain de sable. Si le peuple fait grand cas d'un homme qui montre des titres de noblesse depuis son dixieme aïeul, le Sage ne trouve là que misere & que petitesse, parcequ'il porte sa vue sur cette suite innombrable d'aïeux qui ont précédé celui qui a commencé à se faire connoître. Enfin tout ce que le peuple admire en gros, & sans y faire de reflexion, le Sage le divise, pour en considerer toutes les parties; & il est impossible que cet examen ne donne du mépris pour tout ce qui ne vient pas de la vertu.

72 *Nec sequar aut fugiam*] *Sequar* répond à *diligit*, & *fugiam* à *odit*.

37 *Olim quod vulpes ægroto cauta leoni*] Cette fable d'Esope est admirable & très connue. Un lion accablé de vieillesse, & ne pouvant plus aller chercher la proie, eut recours à la ruse. Il fit semblant d'être malade, & se coucha dans son antre, où il se nourrissoit des animaux qui alloient le visiter. Le renard, qui n'avoit pas jugé à propos de se tant hâter, sentit ce piége; il ne laissa pas pourtant d'y aller, mais se tenant hors de l'antre, il demanda d'un peu loin à ce bon Sire des nouvelles de sa santé. Le lion lui dit q'uil étoit fort mal, & lui demanda pourquoi il n'entroit pas. Le renard lui répondit sans façon, *parceque je vois bien les traces de ceux qui sont entrés, mais je ne vois pas celles de ceux qui sont sortis*. L'aplication qu'Horace fait de cette fable, est très ingenieuse & très solide. Le lion c'est la République, & le Gouver-

Gouvernement; les animaux ce ſont les particuliers; le renard c'eſt le Sage. Le peuple ſe laiſſe étourdir par les grandes promeſſes qu'on lui fait de le rendre heureux, & il croit que les richeſſes & les honneurs ſont le ſouverain bien de l'homme ; il ſuit donc ces faux biens, & néglige le veritable; mais la fin de cela eſt qu'il ſe trouve dans un abime de maux dont il ne ſauroit plus ſe retirer. Le ſavant Muret a fort bien vu qu'Horace avoit emprunté cette aplication de Lucilius, qui diſoit dans ſa trentieme Satire, en parlant du peuple & du gouvernement de la République :

Deductâ tunc voce leo, cur tu ipſa venire
Non vis huc? *****
Quid ſibi vult? quare fit ut introverſus & ad te
Spectent atque ferant veſtigia ſe omnia prorſus?

Le lion lui dit alors d'une voix foible: Pourquoi ne voulez-vous pas entrer ici? Le renard lui répondit ſagement: Que veut dire cela? & d'où vient que les traces des animaux qui vous ſont allé voir ſont toutes tournées de votre côté?

76 *Bellua multorum es capitum*] Le peuple n'eſt pas ſeulement un lion, c'eſt un monſtre à pluſieurs têtes, qui ne ſont jamais animées par le même eſprit. Platon l'apelle θηρίον πολυκέφαλον. * Il faut bien ſe garder de lire *bellua eſt*. *Es* eſt la veritable leçon; *toi, peuple Romain, tu es*, &c. *

Nam quid ſequor aut quem] Comment le peuple pouroit-il procurer la veritable felicité, puiſqu'il n'eſt pas même d'accord avec lui-même , & que pour parvenir à ce bonheur qu'il promet aux autres, il n'a point de route certaine, & qu'ils prennent tous differens chemins. La diſſention eſt toujours la marque de l'ignorance & du menſonge ; & pour être heureux, il faut ſuivre la verité, qui, comme Pindare l'a fort bien dit, eſt le fondement & le principe de tou-

tes

tes les vertus, & par conféquent la fource de la fouveraine felicité.

77 *Pars hominum geftit conducere publica*] C'eft ce que nous difons prendre les fermes, les partis, comme les dixmes, les entrées , les tributs; ces derniers feuls montoient à plus de cent cinquante millions par an. Il y avoit outre cela le vingtieme, le vingt-cinquieme & le centieme denier. Le vingtieme denier étoit la taxe que payoient ceux à qui il arrivoit des fucceffions ou des legs par teftament. Le vingt-cinquieme étoit la taxe que le Prince prenoit fur tous les efclaves qu'on vendoit; ce qui montoit à une fomme fort confiderable: & le centieme denier étoit ce que l'on payoit pour toutes les chofes qu'on vendoit. Si l'on joint à cela les amendes & les confifcations, quelles richeffes ont jamais égalé celles de l'Empire Romain ?

78 *Cruftis & pomis viduas venentur avaras*] Dans la V. Satire du Livre II. Horace a parlé de toutes les cajoleries que l'on mettoit en ufage auprès des veuves & des vieillards, pour avoir part à leur teftament.

79 *Excipiantque fenes quos in vivaria mittant*] Il regarde ces vieillards qu'on prend à l'apât, comme de gros poiffons que l'on prend pour les jetter dans des viviers, d'où l'on eft bien affuré qu'ils ne pouront échaper. Et il fuit la figure dont il s'eft déja fervi dans la Satire V. du Livre II.

Plures annabunt thynni, & cetaria crefcent.

Comptez que voilà plufieurs poiffons qui croiffent pour vous, & que vos viviers fe garniffent.

Au refte *vivaria* ne font pas feulement les viviers où l'on referve les poiffons, mais auffi les parcs où l'on conferve les bêtes. Procope: *Les Romains apellent viviers les parcs où ils enferment les bêtes.*

80 *Multis occulto crefcit res fœnore*] *Occultum fœnus*, une ufure cachée, c'eft-à-dire defendue par les loix, & par conféquent exceffive. Il y avoit à Rome

Rome des usuriers qui prenoient cinq pour cent par mois. On peut voir les Remarques sur le passage de la Satire II. du Livre I.

Quinas hic capiti mercedes exsecat, atque
Quanto perditior quisque est, tanto acrius urget.

Il donne son argent à cinq pour cent par mois, dont il se paye par avance; & plus il voit qu'un homme est perdu, plus il est ardent à le ruiner.

81 *Esto aliis alios rebus studiisque teneri*] Ce seroit peu de chose que les hommes fussent en different entre eux, s'ils étoient toujours bien d'accord avec eux-mêmes; car parmi le grand nombre de ceux qui ont pris divers chemins, on pouroit croire qu'il y en a qui ont trouvé celui de se rendre heureux, si on leur voyoit toujours continuer la même route. Mais la vie de chacun d'eux en particulier est une suite continuelle de contradictions monstrueuses, & de déplorables repentirs: ce qui est une preuve certaine & évidente qu'ils n'ont nullement trouvé le bonheur qu'ils promettent aux autres.

82 *Iidem eadem possunt horam durare probantes?*] L'Empereur Marc-Antonin pousse si loin cette malheureuse contradiction que tout le monde sent en soi-même, qu'il dit en quelque endroit, qu'il est naturel à l'homme de ne pouvoir être une heure sans se maudire trois fois, & de ne pouvoir faire une seule action qui ne soit suivie d'un repentir.

83 *Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis*] Il prouve cette contradiction par des choses sensibles, & dont on voyoit tous les jours des exemples. Baïes, aujourd'hui Baïa, un des plus agréables lieux du monde, entre Cumes & Naples, au fond du golfe de Pussole, & celebre par ses bains & ses étuves, qu'on recherchoit & pour la volupté & pour la santé. C'est pourquoi tout le rivage & le golphe même étoient remplis de maisons superbes, que les Romains y faisoient

faiſoient bâtir à l'envi les uns des autres. Strabon apelle ces maiſons βασιλείας, *des palais.*

Prælucet] *eſt preferable, plus beau, plus aimable.* Il a employé de même le verbe *prænitere* dans l'Ode XXXIII. du Livre I.

------------- cur tibi junior
Læſâ præniteat fide.

De ce que cette infidelle vous prefere un nouveau venu.

84 *Si dixit dives*] Voilà le ridicule. Le peuple ne juge jamais des choſes par lui-même; il ſuit ordinairement le caprice des gens de qualité, & veut imiter toutes leurs manieres, auſſi-bien pour les bâtimens que pour la table. C'eſt comme il a dit dans la Satire II. du Livre II.

------------ ergo
Si quis nunc mergos ſuaves edixerit aſſos,
Parebit pravi docilis Romana juventus.

J'ai donc raiſon de conclure de-là, que ſi quelqu'un s'aviſoit de publier que les plongeons ſont excellens rotis, toute la Jeuneſſe Romaine, trop docile pour le mal, ne manqueroit pas d'aplaudir à cette nouveauté, & de ſuivre ce goût.

Lacus & mare ſentit amorem feſtinantis heri] Cela exprime admirablement la précipitation de ces impatiens, qui n'ont pas plutôt entendu parler des beautés de Baïes, que ſans conſulter davantage, ils vont faire de grandes jettées dans la mer & dans le lac voiſin, pour y aſſeoir leurs palais. C'eſt ce qu'il a dit dans la I. Ode du Livre III.

Contracta piſces æquora ſentiunt
Jactis in altum molibus; huc frequens

Cæmenta

Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis, dominusque terræ
Fastidiosus.

Les poissons sentent la mer retressie par les grandes masses de pierres que l'on a jettées dans son sein. Partout sur le rivage on ne voit que des entrepreneurs, que des ouvriers & des maîtres qui, dégoutés de la terre ferme, font de superbes bâtimens dans la mer.

Ce lac dont Horace parle, est le lac Lucrin, qui joignoit Baïes, comme le raporte Strabon.

85 *Cui si vitiosa libido fecerit auspicium*] On ne sauroit trouver d'expression plus heureuse, ni qui contienne plus de sens & plus de raison. Mais il faut la bien faire entendre. *Vitiosa libido, un desir vicieux*, c'est-à-dire un desir corrompu, qui vient du caprice, du dégoût & du dereglement, & non pas de la nécessité. Celui qui a ce desir, *laborat suo vitio*, & non pas *vitio rerum*, comme Horace s'explique dans la Satire II. du Livre I. Par exemple, ce riche, dont il est ici question, cherche un beau lieu pour bâtir: on lui parle de Baïes, il est ravi: il va donc retressir la mer par les fondemens d'un palais magnifique. Ces fondemens ne sont pas plutôt jettés, que son inconstance & le dereglement de son esprit le portent à se dégouter de la mer, & à souhaiter d'avoir sa maison dans la terre ferme. Voilà un desir vicieux, parcequ'il ne vient pas de la nature. Et comme tous les desirs, qui viennent de notre corruption, nous sont plus chers, & ont plus de force que ceux qu'excite la vertu, l'amour propre nous les déguise sous des aparences trompeuses, & nous leur obéïssons comme à une nécessité, ou plutôt comme à une autorité absolue, qui prend dans notre cœur la place de la religion. C'est pourquoi Horace dit, *fecerit auspicium*, que ces desirs corrompus sont les auspices que suit cet inconstant, & qui reglent toute sa conduite. Ses desirs sont le Dieu auquel il obéït. Virgile, qui étoit aussi grand Philosophe que

que grand Poëte, a expliqué admirablement les deux principes de toutes nos actions, dans ces vers du IX. Livre de l'Enéïde, où Nisus dit,

--------- Düne hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale, an sua cuique Deus fit dira cupido?

Euryalus, sont-ce les Dieux qui nous inspirent cette ardeur? ou nos propres desirs prennent-ils dans notre cœur la place d'un Dieu?

86 *Teanum*] Ville dans la Campanie, ou Terre de Labour, au-dessus de Baïes. Elle étoit aussi fort celebre par ses bains d'eau chaude, & on l'apelloit *Teanum Sidicinum*, pour la distinguer d'une autre ville de même nom, qui étoit dans la Pouille.

87 *Lectus genialis in aulâ est*] *Lectus genialis*, c'est le lit de noces que l'on dressoit pour la nouvelle mariée, & que l'on apelloit *genialis*, parceque l'on invoquoit le Dieu *Génie*, qui presidoit à la generation. Horace dit que ce lit étoit *in aulâ*. Mais *aula* est ici pour *atrium*, la sale qui étoit à l'entrée de la maison, & où l'on avoit les images de ses ancêtres, comme dans l'ancien Glossaire, *αὐλη*, *atrium*. Il paroît par beaucoup d'endroits de l'antiquité, que le lit de la nouvelle mariée étoit toujours dans cette sale, parceque c'étoit le lieu où elle devoit se tenir ordinairement pour filer & pour faire des étofes. Arnobe dans le II. Livre: *Matresfamilias vestræ in atriis operantur domorum, industrias testificantes suas. Vos femmes travaillent dans la sale de l'entrée, pour faire voir à tout le monde qu'elles ne sont pas oisives.* On avoit un grand respect pour ce lit; on le gardoit pendant que la femme, pour qui il avoit été dressé, étoit en vie; & quand le mari se remarioit, il en faisoit tendre un autre. C'est pourquoi Ciceron traite de crime atroce l'action de la mere de Cluentius, qui devenue éperdument amoureuse de son gendre, l'épousa, & se fit tendre le même lit qu'elle avoit dressé deux ans auparavant à sa propre fille, & dont

dont elle la chaſſa. *Lectum illum genialem, quem biennio ante filiæ ſuæ nubenti ſtraverat, in eâdem domo ſibi ornari & ſterni, expulsâ atque exturbatâ filiâ, jubet.* C'eſt de ce changement de lit dont Cornelie parle à ſes enfans, dans la derniere Elégie de Properce:

Si tamen adverſum mutarit janua lectum,
Et ſederit noſtro cauta noverca toro;
Conjugium, pueri, laudate & ferte paternum.

Si vous voyez qu'on change le lit de noces qui eſt dans la ſale, & qu'une marâtre prenne ma place, gardez-vous de blâmer ce ſecond mariage de votre pere.

Dans ce paſſage de Properce, *adverſus lectus* eſt le même que *lectus genialis*: & il étoit apellé *adverſus*, parcequ'on le mettoit vis-à-vis de la porte. Laberius parle de ce lit dans ſes *Compitalia.*

Nunc lentus es tu, nunc tu ſuſque deque fers:
Materfamilias tua in lectulo adverſo ſedet
Servis ſex tantis vernulis nefariis.

Tu te tiens là les bras croiſés, & tu ne te mets nullement en peine de voir ta femme aſſiſe ſur ſon lit de noces, au milieu de ſix grands eſclaves plus méchans les uns les autres.

88 *Cœlibe vitâ*] *Cœlebs* eſt un mot Grec; il ſignifie qui n'a point de lit nuptial, comme il a été expliqué ailleurs. Horace a dit *cœlebs vita*, comme Catulle *cœlebs lectus*.

90 *Quo teneam vultu mutantem Protea nodo?*] Protée étoit fils de Neptune, & Roi d'Egypte. Il avoit l'art de prophétiſer; mais il refuſoit toujours de répondre à ceux qui le conſultoient; & pour échaper à leurs pourſuites, il prenoit toutes ſortes de formes. Le ſeul ſecret d'en tirer des réponſes, c'étoit de le lier ſi bien qu'il ne pût plus échaper, & de l'obliger

l'obliger par-là à reprendre ſa premiere forme, & alors il rendoit des oracles certains. Les Philoſophes ont expliqué cela de notre ame, qui étant d'une nature toute divine, pouroit connoître l'avenir, ſi elle n'étoit entierement maitriſée par les paſſions qui lui font prendre toutes ſortes de formes. Le ſeul moyen de la faire retourner dans ſon premier état, c'eſt de la lier ſi bien avec les chaines de la vertu & de la raiſon, que ſes vices ne puiſſent plus ni la defigurer, ni la corrompre.

91 *Quid pauper ?*] Il ſemble que cette inconſtance, ce dégoût & ce dereglement dont Horace parle, ne devroient être le vice que des riches. Mais cela eſt ſi attaché à la nature humaine, que les pauvres n'y ſont pas moins ſujets. Ils font en petit ce que les autres font en grand, & la corruption eſt égale dans les uns & dans les autres. Après qu'Horace a donc parlé du dereglement des riches, il introduit Mécénas qui lui demande: *Et le pauvre eſt-il plus ſage ? Quid pauper ?* Et c'eſt peut-être pour dire: Et vous-même faites-vous mieux que ceux dont vous vous moquez? Le Poëte répond, *ride : mutat cœnacula, lectos*, &c. Et il y a bien de l'aparence qu'il dit cela de lui-même; car Horace étoit fort inconſtant, & il ſe dégoutoit bientôt des choſes qu'il avoit le plus aimées, comme ſon valet le lui reproche dans la VII. Satire du Livre II.

Romæ rus optas , abſentem ruſticus urbem
Tollis ad aſtra levis. -----

Quand vous êtes à Rome, vous voudriez être aux champs, & quand vous êtes aux champs, votre inconſtance vous porte à ne vanter que le ſejour de Rome.

* *Ride*] Horace dit à Mecenas *riez de cette folie.* M. Bentlei condamne très ſerieuſemeut ce *ride*. Parce, dit-il, qu'il n'y a rien là qui puiſſe obliger Mécénas à rire. Il faut que M. Bentlei rie difficilement ;
car

car il me paroît pour moi qu'il n'y a rien de plus risible que de voir les pauvres vouloir imiter les riches & faire comme eux. D'où vient donc le dégoût de ce savant homme? Il vouloit corriger ce vers & lire: *Viden ut mutat.* On ne peut rien voir de plus froid *.

Mutat cœnacula] *Cœnacula* sont proprement les chambres les plus hautes de la maison, celles qui sont sous les tuiles; & à Rome aussi bien qu'ici, c'étoit l'habitation des pauvres; comme Suétone a dit du Grammairien Orbilius: *Orbilius sub tegulis habitare se fassus. Orbilius a avoué qu'il logeoit sous les tuiles,* c'est-à-dire *in cœnaculo*. & comme nous dirions aujourd'hui *dans un grenier.* Comme le riche change d'apartement, le pauvre veut changer de chambre, & avoir sa chambre d'hiver & sa chambre d'été. Horace apelle plaisament son logement, *cœnaculum,* par raport au logement ordinaire des gens pauvres. Au reste les grands Seigneurs à Rome donnoient en cela dans un si grand luxe, qu'ils ne se contentoient pas d'avoir des apartemens pour toutes les saisons, ils en avoient pour tous les mois de l'année.

Lectos] Il parle des lits de table; car les Romains avoient des lits pour toutes les saisons, comme en Grece ceux qui étoient les plus delicats & les plus magnifiques, se piquoient d'avoir de la vaisselle d'argent fort pesante pour l'hiver, & d'autre fort légere pour l'été. Cela paroît manifestement par une comédie du Poëte Alexis, où l'on parle d'un bourgeois qui étoit si vain, que quoiqu'il n'eût pas pour une pistole d'argenterie chez lui, il apelloit tout haut son unique valet en lui donnant plusieurs noms, pour faire croire qu'il avoit plusieurs valets; & lui ordonnoit de ne pas servir sa vaisselle d'hiver, mais celle d'été.

---------- Παῖ Στρομβιχίδη μὴ τῶν χειμερινῶν
Ἡμῖν παραθῇς, ἀλλὰ θερινῶν ἀργυρωμάτων.

Le luxe & la delicatesse qui étoient du tems d'Hora-

ce, augmenterent beaucoup dans les ſiecles ſuivans: car on eut des bagues & des pierreries pour l'été, & d'autres plus groſſes & plus peſantes pour l'hiver. C'eſt pourquoi Juvénal a dit de Criſpinus:

Ventilat æſtivum digitis ſudantibus aurum.

92 *Balnea*] Il change de bains, il veut avoir ſes bains pour l'été, & ſes bains pour l'hiver.

Tonſores] Il a des barbiers qui ſervent par quartier, comme les valets de chambre chez les Princes.

Conducto navigio æquè nauſeat ac locuples] Les Romains qui étoient riches, avoient preſque tous des barques ou de petits vaiſſeaux pour la promenade: & les pauvres, qui n'en pouvoient avoir en propre, en louoient pour avoir la ſatisfaction de faire comme eux. Auſſi dans le Rudens de Plaute, Gripus n'eſt pas plutôt devenu riche, qu'il ſonge à avoir un vaiſſeau pour ſe promener.

Poſt animi cauſſâ mihi navem faciam, atque imitabor Stratonicum;
Oppida circumvectabor. --------

Après cela je ferai bâtir un navire pour me divertir; j'imiterai Stratonicus, j'irai me promener de ville en ville.

Æquè nauſeat ac locuples] *Nauſeare* ſignifie proprement être incommodé du branle du vaiſſeau, être dégoûté, avoir envie de rendre ce que l'on a mangé &c. Mais ce mot exprime auſſi admirablement les dégoûts de l'ame, lorſqu'un homme, qui fait tout ce qu'il peut pour contenter ſes paſſions, n'en ſauroit pourtant venir à bout, & traine partout avec lui ſes chagrins, ſes dégoûts & ſon inconſtance. Car, comme il l'a dit dans l'Ode XVI. du Liv. II.

Scan-

Scandit æratas vitiosa naves
Cura.

Le Souci, qui naît toujours d'un naturel vicieux & corrompu, monte avec nous sur les vaisseaux.

94 *Si curtatus inæquali tonsore capillos*] Horace veut dire : Puisque les vices dont je viens de parler, sont si naturels à l'homme, qu'ils sont même la seule cause de son malheur, ne vaudroit-il pas mieux s'attacher à lui en faire la guerre & à l'en corriger, que de s'amuser à le railler & à le reformer sur un exterieur, qui ne peut tout au plus que choquer les yeux, & qui devroit être indifferent à un homme sage? C'est pourtant tout le contraire: nos meilleurs amis ne prennent garde qu'à cet exterieur, & ne sont pas choqués de nos vices, parcequ'ils sont trop ordinaires & trop communs. C'est la liaison naturelle de ce passage. On a eu tort de lire *curatus* au lieu de *curtatus*. Le mot *inæqualis* demande nécessairement le dernier.

Inæquali tonsore] *Tonsor* peut être ici pour *tonsura*, comme *textor* pour *textura*, & *artifex* pour *artificium*. Mais j'aime encore mieux croire qu'Horace a dit *inæqualis tonsor*, un barbier inégal, pour un barbier qui n'a pas la main sûre, la main égale, & qui coupe les cheveux inégalement & en échelle. Les premiers Romains portoient les cheveux fort longs, comme cela a été remarqué ailleurs. On commença à les faire couper l'an de Rome CCCCLIV. & on les porta fort courts ; mais on avoit grand soin de les faire bien couper. Ovide dit dans l'Art d'aimer :

Nec malè deformet rigidos tonsura capillos
Sit coma, sit doctâ barba resecta manu.

Que votre barbe & vos cheveux soient bien faits ; ayez toujours le barbier le plus habile.

95 *Si fortè ſubucula pexa trita ſubeſt tunicæ*] *Subucula*, l'habit de deſſous, ὑποδύτης. C'étoit proprement une chemiſe de lin; c'eſt pourquoi on l'apelloit *linea*; & la tunique qu'on mettoit par deſſus étoit, par cette raiſon, apellée *ſuperaria*; ἐπενδύτης. *Subucula trita*, une chemiſe uſée, *tunica pexa*, une tunique neuve, qui a tout ſon poil, ἀκρόμαλλος.

96 *Vel ſi toga diſſidet impar*] C'eſt ce qu'il dit dans la Satire III. du Livre I. *toga defluit*, c'eſt-à-dire qu'elle pend plus d'un côté que d'autre; que d'un côté elle balaye la terre, & de l'autre elle ne paſſe pas le genou. On peut voir là les Remarques.

97 *Quid mea cùm pugnat ſententia ſecum*] Dans la Satire VII. du Livre II. Horace a fort bien peint ſon inconſtance, & la contrariété de ſes ſentimens, en ſe repreſentant tantôt partiſan du vice, & tantôt amoureux dela vertu, comme un homme,

Qui jam contento, jam laxo fune laborat:

Qui tantôt reſiſte à ſes paſſions, & tantôt ſe laiſſe entrainer ſans faire de reſiſtance.

Cette inégalité d'ame eſt bien plus vicieuſe que l'inégalité d'une robe, & que celle des cheveux.

99 *Æſtuat*] *Æſtus* ſignifie proprement le mouvement que cauſe le flux & reflux de la mer: & delà *æſtuare* ſe dit de ceux qui ſentent dans leur cœur des mouvemens contraires, & qui ſont cruellement combatus.

Et vitæ diſconvenit ordine toto] Toute ſa vie n'eſt qu'un derangement continuel, & une ſuite de contrariétés monſtrueuſes. On peut voir les Remarques ſur le 25. vers de la Satire VII. du Livre II.

100 *Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis*] Dans la Satire III. du Livre II. Damaſippe reproche à Horace la folle dépenſe qu'il faiſoit en bâtimens:

------- Primùm
Ædificas, hoc eſt, longos imitaris.

Premie-

Premierement vous bâtissez, c'est-à-dire, vous voulez imiter les Grands.

Et il lui dit ensuite: *Est-il juste que vous fassiez tout ce que fait Mécénas, & que nonobstant la grande difference qu'il y a, vous tâchiez d'aller de pair avec lui, & de le surpasser même, s'il étoit possible ?*

101 *Insanire putas solennia me, neque rides*] *Insanire solennia*, c'est avoir une folie qui est commune à tout le monde. On sous-entend le mot πάθη. Voilà le funeste aveuglement des hommes; ils croyent que l'on se porte bien quand on n'a que la maladie de tout le monde, & ils sont toujours en état de dire à leur ami ce que Stertinius disoit à Damasippe dans la III. Satire du Livre II.

---------- pudor inquit, te malus urget
Insanos qui inter vereare insanus haberi.

C'est une sotte honte d'apréhender de passer pour fou quand on vit avec des fous.

Malheureuse consolation dans les maladies de l'ame! On peut voir là les Remarques.

102 *Nec curatoris egere à Prætore dati*] Les fous étoient mis sous la curatelle de leurs parens; & s'ils n'avoient point de parens, ou qu'ils n'en eussent que d'incapables, le Préteur en nommoit un. Voyez le §. III. du XXIII. chapitre du I. Livre des Instit. de Justinien.

103 *Rerum tutela mearum cùm sis*] C'est un reproche plein de douceur & de tendresse. Vous êtes mon protecteur & mon Dieu tutelaire; cependant vous ne me corrigez que de certains defauts qui ne sont pas fort importans; & vous laissez croître dans mon cœur des vices essenciels, dont les effets ne peuvent être enfin que très funestes. Ce ne sont pas-là des marques d'une veritable amitié. La veritable amitié doit porter les hommes à suporter les defauts

de leurs amis, & à combatre leurs vices : & vous faites tout le contraire ; vous souffrez mes vices & vous combatez mes defauts. Voyez les Remarques sur la Satire III. du Livre I. où Horace enseigne admirablement de quelle maniere on doit excuser & déguiser les defauts de ses amis.

105 *De te pendentis, te respicientis amici*] Si d'un côté Horace adoucit les reproches qu'il fait à Mécénas, par la maniere tendre avec laquelle il parle de l'attachement qu'il a pour lui ; d'un autre côte il aggrave par-là l'injustice de Mécénas, de laisser un si bon ami & un si fidele serviteur dans un état si déplorable, & de ne lui pas donner les conseils qui pouroient le corriger : car il n'y a rien de si fort pour nous retirer du vice, que les avis & les remontrances d'un veritable ami.

* *Te respicientis amici*] *Te respicientis*, proprement qui a toujours les yeux attachés sur vous, comme un serviteur sur son maître, pour être toujours prêt à obéïr à ses ordres. C'est la force de ce mot. Il ne faut donc pas recevoir la correction d'Heinsius qui lisoit *te suspicientis amici*, de votre ami qui vous admire. Je n'aime point qu'Horace dise en face à Mécénas *qu'il l'admire*. *

106 *Ad summam sapiens uno minor est Jove*] Horace revient ici à son sujet, & pour ne pas ennuyer Mécénas par un plus long détail des raisons qui l'avoient porté à quiter tous ces vains amusemens, qui avoient occupé toute sa jeunesse, & à s'apliquer à l'étude de la vertu, il lui dit : *Enfin, pour tout dire en deux mots, le Sage ne reconnoît que Jupiter au-dessus de lui.* Mais ce soubresault, qui est fort bon dans les vers Latins, est insuportable dans une traduction Françoise ; c'est pourquoi j'ai ajouté quelque chose pour l'adoucir, & pour faire une espece de liaison. *Ad summam*, c'est-à-dire enfin, pour le faire court, pour tout dire en géneral. C'est ce qu'on disoit autrefois *en somme*, & qu'on dit encore *somme toute*. Car c'est une expression tirée des comptes, lorsqu'on rassemble divers articles pour en faire un total. Cruquius s'est lourdement trompé à ce passage. Il a cru qu'Ho-

qu'Horace avoit dit *ad ſummam ſapiens, celui qui eſt ſavant à amaſſer des ſommes d'argent*; comme on a dit *ſapiens ad quæſtum*. On ne ſauroit rien voir de plus ridicule. Horace finit cette Epitre comme Ciceron a fini le troiſieme Livre *de finibus*. *Quod ſi ita eſt ut neque quiſquam niſi bonus vir & omnes boni beati ſint, quid philoſophiâ magis colendum, aut quid eſt virtute divinius? S'il eſt donc vrai qu'il n'y ait d'heureux que les gens de bien, qu'y a-t-il que l'on doive plus cultiver que la philoſophie, & de plus divin que la vertu?*

Uno minor eſt Jove] Il y avoit des Stoïciens qui ſoutenoient que le Sage étoit égal à Dieu, & qu'il pouvoit diſputer avec lui de la felicité. Et c'étoit même le ſentiment d'Epicure, qui dit : Ἑτοίμως ἔχω καὶ τῷ Διὶ περὶ εὐδαιμονίας διαγωνίζεσθαι, μᾶζαν ἔχων καὶ ὕδωρ. *Pendant que j'aurai de l'eau & du pain, je ſerai toujours prêt à diſputer de la felicité avec Jupiter.* Mais Horace, qui faiſoit profeſſion de choiſir ce qu'il y avoit de vrai dans toutes les ſectes, ſuit ici le parti des Philoſophes plus moderés, qui reconnoiſſant que Dieu eſt le ſeul Sage, reconnoiſſoient en même tems que c'eſt lui ſeul qui donne & qui ôte la ſageſſe; & qu'ainſi les hommes doivent toujours ſe tenir ſous la dépendance de cet Etre ſouverain. Horace dit au peuple Romain, dans l'Ode VI. du Livre III.

Diis te minorem quòd geris, imperas.

Souvien-toi que tu ne regnes que parceque tu reconnois des Dieux au-deſſus de toi.

Cela eſt encore plus vrai du Sage.

Dives] Le Sage eſt ſeul riche, parcequ'il poſſede la veritable ſource des richeſſes, & qu'il n'a beſoin de rien. Caton dit dans le troiſieme Livre *de finib. bon. & mal.* de Ciceron: *Sapiens rectiùs dives quàm Craſſus, qui niſi eguiſſet, nunquam Euphratem nullâ belli cauſâ tranſire voluiſſet. On dira juſtement qu'il*

eſt plus riche que Craſſus ; car ſi Craſſus ne ſe fût ſenti pauvre, il n'auroit pas porté la guerre au delà de l'Euphrate ſans aucun ſujet. On peut voir les Remarques ſur la Satire III. du Livre I.

107 *Liber*] Il eſt ſeul libre, parcequ'il ſe poſſede lui-même, & qu'il eſt le maître de ſes paſſions. Le même Caton : *Rectè ſolus liber, nec dominationi cujuſquam parens, neque obediens cupiditati : rectè invictus, cujus etiamſi corpus conſtringatur, animo tamen vincula injici nulla poſſint. Il eſt ſeul veritablement libre ; car il n'eſt ſoumis à perſonne, & n'obéït point à ſes paſſions. Il eſt invincible ; car lors même qu'on lie & qu'on garrote ſon corps, on ne ſauroit retenir ſon eſprit dans les chaines.* Le Sage répond à ceux qui le veulent mettre dans les fers, ce qu'Horace dit à la fin de l'Epitre XVI.

Ipſe Deus, ſimulatque volam, me ſolvet, opinor.

Je ſuis perſuadé que Dieu viendra me delivrer, quand je l'apellerai à mon ſecours.

Honoratus] Car les veritables honneurs ſont ceux qui viennent de la vertu, & les ſeuls qui ne finiſſent jamais. Voyez lOde II. du Livre III. & l'Ode IX. du Livre IV.

Pulcer] Le Sage eſt le ſeul beau ; parcequ'il n'y a de veritable beauté que celle de l'ame. Caton : *Rectè etiam ſapiens pulcer appellabitur ; animi enim lineamenta ſunt pulchriora quàm corporis. Le Sage peut auſſi fort bien étre apellé beau ; car les traits de l'ame ſont plus beaux que ceux du corps.*

Rex denique regum] Voilà un titre bien ſpécieux. Le Sage eſt Roi des Rois. Et ce ſont ces ſortes de titres dont les ignorans ſe moquent, comme dit fort bien Caton, *irrideri ab imperitis ſolent.* Mais quand ils ſont bien entendus, on en découvre la verité. Les Rois, entant que Rois, ne ſont pas toujours les maîtres d'eux-mêmes, ni de leurs peuples ; & le Sage eſt toujours le maître de ſes paſſions. C'eſt pourquoi Salomon

Salomon a dit: *Melior est qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* La couronne des Rois est sujette aux caprices de la Fortune, comme il le dit dans l'Ode XXXIV. du Livre I.

---------- hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hìc posuisse gaudet.

La Fortune avec un bruit éclatant enleve le diadême de dessus la tête de l'un, & se plaît à en couronner la tête de l'autre.

Mais la couronne du Sage ne peut jamais lui être ôtée. Les Rois ont besoin du conseil des hommes sages pour gouverner leurs Etats. Euripide:

Σοφοὶ τύραννοι τῶν σοφῶν συνουσίᾳ.

Mais le Sage se suffit à lui-même.

108 *Præcipuè sanus, nisi quum pituita molesta est*] Les Stoïciens poussoient si loin les avantages de leur Sage, qu'ils soutenoient non seulement qu'il étoit heureux dans les tourmens, mais qu'il jouïssoit d'une santé parfaite dans ses plus grandes maladies. Horace, qui n'étoit pas homme à donner dans des paradoxes si outrés, finit cette Epitre par une raillerie qu'il fait d'une opinion si contraire à la nature. Il dit fort plaisamment que le Sage se porte fort bien quand il n'est pas malade, & qu'il n'est pas incommodé de quelque fluxion. Et le ridicule qu'il donne par-là aux Stoïciens, prouve encore ce qu'il a dit au commencement de cette Epitre, qu'il n'épousoit les sentimens d'aucune secte, & qu'il prenoit partout ce qui lui paroissoit vrai :

Nullius addictus jurare in verba Magistri.

Nisi quum pituita molesta est] Il ne dit pas que le Sage est sain quand il n'a pas la fievre, ou quelque autre mal considerable; mais qu'il est sain quand il

n'eſt pas incommodé de la pituite. Ainſi bien loin de donner dans le ſentiment des Stoïciens, qui ſoutenoient que les plus grandes maladies n'alteroient pas la ſanté du Sage, il eſt perſuadé que cette ſanté eſt alterée par le mal le plus léger, par une ſimple pituite, qui ne peut paſſer pour une maladie, mais pour une incommodité. * Et il finit plaiſament cette Epitre par une maxime Epicurienne; car il eſt ſi vrai que les Epicuriens regardoient la pituite, χορύζαν, comme un mal qui derangeoit la ſanté, qu'ils s'en ſervoient pour accuſer la Providence. En voici la preuve dans un paſſage d'Epictete qu'Arrien nous a conſervé: *Y a-t-il une Providence? dit un Epicurien; il me coule inceſſament du nez une pituite qui me deſole. Vil eſclave que tu es, répond Epictete, pourquoi as-tu donc des mains? N'eſt-ce pas pour te moucher? Mais, répond l'Epicurien, ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eut point de pituite au monde? Et ne vaudroit-il pas mieux encore, répond Epictete, te moucher que d'accuſer la Providence?* Cela met la plaiſanterie d'Horace dans tout ſon jour. *

NOTES

SUR L'EPIT. I. LIV. I.

P*rimâ dicte mihi &c.*] Le P Sanadon croît qu'Horace a fait cette Epitre pour être miſe à la fin de ſes poëſies morales, ſans pourtant qu'il ſoit vrai que ce Poëte n'ait point fait d'autres pieces depuis. Ainſi, ſuivant ce Pere, Horace ne veut dire ici autre choſe, ſinon, qu'ayant offert à Mécene ſes premiers hommages, il lui preſente auſſi les derniers, & en effet cette Epitre eſt un des derniers ouvrages d'Horace.

16 *Nunc agilis fio &c.*] Le P. S. a arrangé, corrigé & entendu d'une autre maniere ce vers & les trois ſuivans, & il lit:

Nunc

Nunc agilis fio & merſor civilibus undis ;
Nunc mihi res, non me rebus, ſubjungere conor,
Virtutis veræ cuſtos, rigiduſque ſatelles ;
Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor.

Ce Pere fait donc paſſer ici Horace par trois états. Le premier, où le Poëte ſe plonge jusqu'au cou dans les affaires du monde. Le ſecond, où il gouverne ces mêmes affaires, ſans s'en laiſſer gouverner ; & le troiſieme, où il ſuit *furtivement* les préceptes d'Ariſtippe. Car quoi qu'en diſe M. Dacier, *furtim* ſignifie ici *à la dérobée*, comme le P. S. l'a bien traduit, & le ſcrupule que M. Dacier ſe fait eſt mal fondé. Horace n'avoit rien de ſecret pour Mécene, & il pouvoit ſans façon lui revéler ce qu'il cachoit au commun des hommes, d'autant plus que Mécene n'étoit pas lui-même fort rigide. Je reviens à l'ordre dans lequel le P. S. a diſpoſé ces vers. Ses raiſons ſont que le ſecond ne peut convenir avec le premier, ni le quatrieme avec le troiſieme. Comment allier, dit-il, cette flexibilité d'eſprit néceſſaire pour bien manier les affaires, avec cette roideur d'une vertu rude & auſtere? Quoi de plus opoſé au caractere d'Ariſtippe ſouple & pliant quelquefois jusqu'à la baſſeſſe, que cette indépendance d'un eſprit imperieux, qui maitriſe & gourmande pour ainſi dire les affaires. Je ſuis perſuadé que le P. S. a raiſon, quant à cet arrangement ; mais je ne puis gouter ſon explication, non plus que celle de M. Dacier, qui eſt à peu près la même. Voici donc ce que je penſe. *Nunc agilis fio &c.* c'eſt le premier état d'Horace, où il ſe laiſſe entrainer au torrent des affaires du monde. *Agilis fio*, c'eſt-à-dire, *j'en deviens le jouet.* Ce ſens eſt confirmé par le vers ſuivant: *Nunc mihi res &c.* Car c'eſt une opoſition au premier état ; & puiſque dans celui-ci il dit qu'il maitriſe les affaires, il s'enſuit que là il en étoit maitriſé ; il en étoit *le jouet*, comme je l'ai dit. Dans cette ſeconde ſituation il eſt Stoïcien ; il ſe roidit contre le torrent,

Virtutis veræ custos rigidusque satelles.

Et comme il le dit ailleurs: *Meâ virtute me involvo.* Tel étoit Horace en public. Mais en particulier il redevenoit Epicurien :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Et voilà le troisieme état, & celui qui étoit le plus de son goût. On ne voit nulle part qu'Horace se soit jamais beaucoup soucié de se *plonger dans les affaires* & encore moins de *les gouverner*; & ce ne pouvoit même être l'humeur d'un homme moitié Stoïcien & moitié Epicurien. Au contraire on voit en plus d'un endroit de ses ouvrages qu'il étoit ennemi mortel des affaires, & particulierement dans la Sat. VI. du Liv. II.

21 *Longa*] Le P. S. lit *lenta*. Trois celebres Editeurs, dit-il, ont rapellé cette leçon d'un ancien manuscrit, & cela varie avec grace les épithetes, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué.

32 *Est quodam prodire tenus*] Le P. S. a mis *est quadam prodire tenus*. C'est, dit-il, la vraie leçon, qui s'est conservée dans deux excellens manuscrits, & que quatre de nos plus celebres Editeurs ont ramenée dans le texte. *Quodam tenus*, ajoute-t'il, n'est point Latin.

34 *Dolorem*] M. Cuningam a lu *laborem*, & le P. S. l'a suivi.

47 *Ne cures ea &c.*] La construction, comme le dit le P. S. est : *Non vis discere & audire, & meliori credere, ne cures ea quæ stultè miraris & optas.*

55 *Perdocet*] Presque tous les manuscrits & surtout les plus anciens portent *prodocet*, & le P. S. l'a employé, après cinq des meilleures éditions.

56 *Lævo suspensi loculos &c.*] Le P. S. a fait encore ici un changement aussi nécessaire que remarquable; car il a retranché ce vers, *lævo suspensi* &c. & de plus il lit :

Est

Est animus tibi, sunt mores, est lingua fidesque;
Sed quadringentis sex septem millia desint,
Plebs eris.

Moyennant cela, tout ce passage qui étoit fort embarassé, & très obscur, devient parfaitement clair. Venons aux preuves sur lesquelles le P. S. s'apuye. I. Le vers qu'il a retranché ne convient point ici, où il s'agit de marchands & de banquiers qui sont dans leur boutique & dans leur comptoir, & non point de jeunes écoliers qui reviennent de chez leur maître. II. La transposition que ce Pere a faite est autorisée par quatre manuscrits & deux éditions. III. *Sed, desint*, *est*, pour *si desunt*, *&c*, se trouvent dans le plus grand nombre des manuscrits.

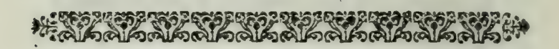
67 *Lacrymosa poemata Puppi*] Le P. S. lit *Pupi*, après les anciens manuscrits & suivant l'étimologie, ce nom venant de *Pupus*; & il remarque que *lacrymosa* marque le caractere des tragédies de Pupius, qui étoient très touchantes comme le témoigne l'endroit de son épithaphe raporté par M. Dacier, qui ne permet pas d'y reconnoitre ce sens desavantageux que le même M. Dacier y découvre. Horace a dit ailleurs dans le même sens : *Lacrymoso non sine fumo.*

69 *Optat*] Le P.S. lit *aptat*, sur l'autorité de plus de dix manuscrits, & après plusieurs savans Critiques: *Aptat te responsare fortunæ.*

76 *Es*] Trois savans Critiques ont lu *est*, que le P.S. a employé.

94 *Curtatus*] Le P. S. lit *curatus*, après les premieres éditions de Venise, tous les manuscrits & trois ou quatre savans Editeurs. Les Anciens disoient *curare capillos* pour *tondere*, *secare*, comme on le trouve dans Properce, dans Phedre & dans Pétrone.



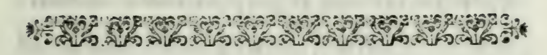


AD LOLLIUM.

EPISTOLA II.

TROJANI belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi:
Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo & Crantore dicit.
Cur ita crediderim, nisi quid te detinet, audi.
Fabula, quâ Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ lento collisa duello,
Stultorum regum & populorum continet æstus.
Antenor censet belli præcidere causam.
Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus,
Cogi posse negat. Nestor componere lites
Inter Peleiden festinat & inter Atreiden:
Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.

Quid-



A LOLLIUS.

EPITRE II.

LOLLIUS, pendant que vous faites admirer à Rome votre éloquence, je relis à Préneste l'Ecrivain de la guerre de Troye, qui enseigne beaucoup mieux & avec plus de suite que Chrysippe & que Crantor, ce qui est honête ou deshonête, utile ou pernicieux. Si vous n'avez rien de plus important à faire, écoutez un moment les raisons que j'ai d'en juger ainsi. La Fable qui nous aprend que l'amour de Pâris pour Helene arma si longtemps la Grece contre l'Asie, est un fidele tableau des mouvemens insensés des Rois & des peuples. Dans le Conseil des Troyens Anténor est d'avis d'ôter au plutôt la cause de la guerre. Que croyez-vous que Pâris réponde à cette proposition? Il déclare, que quelque bonheur qu'on lui promette, & de quelque esperance qu'on le flate, on ne le portera jamais à y consentir. Dans l'assemblée des Grecs, Nestor fait tous ses efforts pour accorder le differend qui est entre Agamemnon & Achille. Le permier est aveuglé par son amour, & ils sont tous deux également maitrisés par la colere. Et ce qui arrive de ce desordre, c'est que les Sujets portent la peine des folies des Rois. Enfin & dans la ville & dans le camp on ne voit que séditions, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur. Voilà pour l'Iliade. Mais d'un autre

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, scelere, atque libidine & irâ,
Iliacos intra muros peccatur & extra.
Rursus, quid virtus, & quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis exemplar Ulissem:
Qui domitor Troiæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit, latumque per æquor,
Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
Sirenum voces & Circæ pocula nosti:
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub dominâ meretrice fuisset turpis & excors:
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.
Nos numerus sumus, & fruges consumere nati,
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoique
In cute curandâ plus æquo operata juventus,
Cui pulcrum fuit in medios dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

autre côté, dans l'Odyssée, pour nous aprendre ce que peuvent la vertu & la sagesse, Homere nous propose fort utilement l'exemple d'Ulysse, qui après avoir saccagé Troye, voyagea dans plusieurs pays, & s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples; & qui, pendant qu'il travailloit à ramener chez lui sa flote victorieuse, souffrit sur mer des maux sans nombre, & ne put jamais être submergé par les flots de l'adversité. Vous connoissez les chants des Sirenes, & les breuvages de Circé; si ce Heros avoit suivi l'exemple de ses compagnons, & qu'il eût bu dans la coupe de cette enchanteresse comme un fou, & comme un homme qui ne songe qu'à assouvir sa passion, il seroit demeuré-là honteusement asservi à une courtisane, & auroit vécu comme une bête qui se veautre dans la fange, & qui n'aime que l'impureté. Nous pouvons nous reconnoître dans les vivans portraits que ce Poëte fait de ces hommes qui ne sont bons qu'à faire nombre, & qu'à consumer inutilement les biens de la terre; de ces poursuivans de Pénelope; de ces debauchés: enfin de cette jeunesse de la cour d'Alcinoüs, toujours trop apliquée à faire bonne chere, & à vivre dans les plaisirs, & qui ne trouvoit rien de plus beau que de dormir jusqu'à midi, & d'aller ensuite chercher à calmer ses chagrins par la danse & par la musique. Les voleurs se levent en plein minuit pour égorger les hommes; & vous, lorsqu'il s'agit de votre propre conservation, vous ne sauriez vous lever? Cependant si vous refusez de courir quand vous êtes encore en parfaite santé, on vous forcera de courir quand l'hidropisie sera formée: & si avant la pointe du jour vous ne demandez de la lumiere & des livres, si vous n'apliquez votre esprit à l'étude de la vertu, & à la médita-

Ut jugulent homines, ſurgunt de nocte latrones:
Ut teipſum ſerves, non expergiſceris? Atqui
Si noles ſanus, curres hydropicus: & ni
Poſces ante diem librum cum lumine, ſi non
Intendes animum ſtudiis, & rebus honeſtis,
Invidiâ vel amore vigil torquebere. Nam cur,
Quæ lædunt oculos, feſtinas demere: ſi quid
Eſt animum, differs curandi tempus in annum?
Dimidium facti, qui cœpit, habet: ſapere aude:
Incipe. Qui rectè vivendi prorogat horam,
Ruſticus expectat dum defluat amnis: at ille
Labitur, & labetur in omne volubilis ævum.
Quæritur argentum, pueriſque beata creandis
Uxor, & incultæ pacantur vomere ſylvæ:
Quod ſatis eſt, cui contigit, hic nihil amplius optet.
Non domus, & fundus, non æris acervus & auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas: valeat poſſeſſor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum ſic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram,
Auriculas citharæ collectâ ſorde dolentes.

Sincerum

méditation des choses honnêtes, vous serez dévoré par l'amour ou par l'envie, qui ne vous permettront pas de fermer l'œil. Dites-moi, je vous prie, d'où vient que vous vous hâtez tant de guerir le mal que vous avez aux yeux, & que vous differez des années entieres de remédier à celui qui vous consume l'ame? C'est avoir fait la moitié du chemin que d'avoir bien commencé: ayez le courage d'être vertueux, commencez. Celui qui remet d'une heure à l'autre à bien vivre, est semblable au villageois de la Fable, qui attendoit, pour passer, que le fleuve eût achevé de couler: mais le fleuve coule encore, & coulera jusqu'à la fin des siecles. On ne s'occupe qu'à amasser du bien, qu'à chercher une femme riche pour avoir des enfans, & fonder une maison, & qu'à defricher des terres, pour augmenter son revenu. Mais celui qui a le nécessaire ne doit rien souhaiter davantage. Ni la plus belle maison, ni les terres, ni les monceaux d'or & d'argent ne pouront jamais guerir la fievre de leur maître, ni calmer ses chagrins. Il faut se bien porter pour bien jouïr des provisions que l'on a faites. Cette maison, ces terres, & tous ces autres biens servent autant à un homme dévoré par le desir ou par la crainte, que les tableaux servent à celui qui a aux yeux une douleur continuelle; que les fomentations soulagent la goute, ou que l'harmonie d'un concert est agréable à des oreilles tourmentées par les douleurs d'un abcès. Si un vaisseau n'est bien net, tout ce que vous y versez s'aigrit. Fuyez la volupté. La volupté nuit; on ne manque jamais de l'acheter par des douleurs cuisantes. L'avare est toujours pauvre: mettez une borne à vos desirs: l'envieux maigrit en voyant la prosperité des autres. Jamais

les

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit.
Sperne voluptates: nocet empta dolore voluptas.
Semper avarus eget: certum voto pete finem.
Invidus alterius macrescit rebus opimis:
Invidiâ Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum. Qui non moderabitur iræ,
Infectum volet esse, dolor quod suaserit & mens,
Dum pœnas odio per vim festinat inulto.
Ira, furor brevis est: animum rege, qui nisi paret,
Imperat: hunc frenis, hunc tu compesce catenâ.
Fingit equum tenerâ docilem cervice magister
Ire viam quam monstrat eques: venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latravit in aulâ,
Militat in sylvis catulus. Nunc adbibe puro
Pectore verba puer, nunc te melioribus offer.
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu. Quòd si cessas, aut strenuus anteis,
Nec tardum opperior, nec præcedentibus insto.



les Tirans de Sicile n'ont inventé un ſuplice plus cruel que l'envie. Celui qui ne maitriſera pas ſa colere, ſe repentira tôt ou tard d'avoir écouté ſa douleur & ſon emportement, pour aſſouvir ſa haine & pour ſe venger de ſon ennemi. La colere eſt une fureur de peu de durée; rendez-vous le maître de votre eſprit; il eſt ou votre Tiran, ou votre eſclave: donnez-lui un frein, chargez-le de chaines. Un Ecuyer dreſſe un jeune cheval à obeïr à la main qui le guide. Depuis qu'un jeune chien de chaſſe a aboyé dans une cour après une peau de cerf, il combat dans les forêts contre les bêtes. Dès aujourd'hui, pendant que votre eſprit eſt tendre & pur, rempliſſez-le de ces maximes; profitez de ces momens, pour vous mettre entre les mains des meilleurs maîtres. Un vaiſſeau conſerve longtems l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a verſée. Je vous déclare que *dans ce chemin de la vertu où je vous apelle*, comme je ne vous attendrai point, ſi vous demeurez derriere, je ne tâcherai pas non plus de vous atteindre, ſi vous me devancez.



R E-

REMARQUES

SUR L'EPITRE II.

HORACE étant à la campagne, & ayant relu l'Iliade & l'Odyssée d'Homere, prend de là occasion d'écrire à Lollius, pour le fortifier contre l'envie, l'avarice, la débauche, & l'emportement, qui étoient les vices ausquels il voyoit que Lollius étoit le plus porté. Mais il lui donne ses avis avec tant d'adresse, qu'il semble n'avoir d'autre but que de lui proposer de quelle maniere il faut lire ce Prince des Poëtes Grecs, & le profit que tout le monde doit faire de cette lecture. Toutes ses précautions furent pourtant inutiles; il falloit des remedes plus violens pour guerir un temperament comme celui de Lollius, qui, bien loin de se corriger, ne chercha qu'à déguiser ses vices. Cette Epitre est parfaitement belle. Elle fut faite longtems avant l'Ode IX. du Livre IV. comme on le verra dans les Remarques.

Le Cardinal Noris aussi respectable par son profond savoir, que par sa dignité, étoit persuadé que cette Epitre & la XVIII. de ce même Livre n'ont pas été écrites au même Lollius à qui Horace adresse l'Ode IX. du Liv. IV. mais à son fils. L'autorité d'un si grand homme est pour moi d'un très grand poids; cependant comme tout ce qui est dit ici de Lollius convient parfaitement au caractere connu de Lollius le pere, je crois que c'est à lui qu'Horace parle, & qu'il n'y a qu'à bien distinguer les tems de l'Ode & des deux Epitres, comme je l'ai fait. On verra les Remarques sur l'Epitre XVIII.

1 *Trojani belli ſcriptorem*] La guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Illiade, c'eſt la ſeule colere d'Achille; mais comme Homere attache ſon ſujet à cette fameuſe guerre, dont il raconte les principaux évenemens dans ſes épiſodes, il en eſt regardé comme l'Hiſtorien.

Maxime Lolli] C'eſt le même Lollius à qui Horace adreſſe l'Ode IX. du Livre IV. Il fut Conſul, Géneral d'armée, & Gouverneur de Caïus Ceſar, petit-fils d'Auguſte. Toutes les grandes qualités, qui lui avoient attiré la confiance de ce Prince, & l'eſtime des Romains, n'empêcherent pas que ce ne fût le plus corrompu de tous les hommes. Mais il ſut ſi bien cacher ſes vices, que les Romains ne furent detrompés que longtems après la mort d'Horace. On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'Ode IX. *Maxime*, n'eſt point ici par raport à l'âge de Lollius, mais par rapport à ſa réputation & à ſes vertus.

2 *Dum tu declamas Romæ*] *Déclamer* dans ſa premiere origine eſt un mot tiré de l'école des Rhéteurs, & il ſignifie s'exercer à l'éloquence ſur des ſujets feints, pour paroître enſuite dans le Bareau avec ſuccès en plaidant des cauſes veritables. Suétone dit de Ciceron dans ſon Traité *de claris Rhetoribus*, qu'il déclama en Grec juſqu'à ſa Préture, & en Latin dans un âge même plus avancé. *Ad Præturam uſque Græcè declamavit, Latinè verò ſenior quoque.* Ainſi *déclamer* étoit ſouvent opoſé à *plaider*. Voilà ſa ſignification la plus génerale. Il ſignifie auſſi réciter, répéter chez ſoi les cauſes que l'on doit plaider; & enfin on l'a pris pour plaider veritablement. On le trouve en ce ſens-là dans Ciceron & dans Pline. Horace l'employe de même en cet endroit: &, quoi qu'en veuille dire M. Maſſon, ce ſeul mot prouve que Lollius étoit encore jeune, quand Horace lui écrivit cette Epitre. Car de quelque maniere même qu'on entende ce terme *déclamer*, ou de la plaidoirie, ou de la déclamation, il eſt certain que c'étoit plus ordinairement l'occupation des jeunes gens que des autres. Quand les jeunes gens commen-

çoient

çoient à entrer dans le monde, ils cherchoient à se signaler, soit en defendant en jugement les foibles que l'on vouloit oprimer, soit en accusant les puissans qui avoient malversé dans leurs charges: & comme les defenses faisoient d'ordinaire plus d'honneur que les accusations, on louoit plus par cet endroit que par l'autre ceux qui étoient entrés dans cette carriere. C'est ainsi qu'Horace a dit de Q. Fabius Maximus, dans l'Ode I. du Livre IV.

Namque & nobilis & decens
Et pro solicitis non tacitus reis.

Maxime est d'une naissance illustre, il est jeune, de bonne grace, bien fait; & son éloquence est l'apui des malheureux.

Cette Epitre est donc par conséquent fort anterieure à l'Ode IX. du Livre IV. qui fut écrite après le Consulat de Lollius, & lorsqu'il étoit déja Gouverneur du petit-fils d'Auguste. Je ne dis rien de la ridicule explication de celui qui a cru que Lollius déclamoit à Rome l'Ecrivain de la guerre de Troye. Il y a près de vingt ans que je l'avois averti de cette faute; il n'a pas laissé d'y retomber, & ce qui est plus surprenant, il a entrainé de savans hommes dans la même erreur.

Praeneste] Préneste, ville du Latium, sur une montagne, à dix-huit milles de Rome. C'est un lieu froid. C'est pourquoi Horace y alloit souvent passer les plus grandes chaleurs de l'été.

3 *Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non*] Ce jugement d'Horace est certain. L'Iliade & l'Odyssée sont deux tableaux très parfaits de la vie humaine, où tout ce qui est digne de louange ou de blâme, utile ou pernicieux, en un mot tous les maux que la folie peut produire, & tous les biens que la sagesse peut causer, sont representés avec une admirable variété. Mais tout le monde ne peut pas mettre ces tableaux dans leur verita-

ble jour : & quand ils ſont mal placés, au lieu d'y voir ces beautés naturelles que les plus grands maîtres ne peuvent s'empécher d'admirer, on n'y découvre que des ombres, & une épouvantable confuſion. C'eſt pourquoi Platon banniſſoit Homere de ſa République, & ce jugement m'a toujours paru merveilleux. Cet homme divin connoiſſoit parfaitement la portée du peuple, & il ſavoit bien que les ignorans ne pouroient démêler une verité utile au travers d'une fiction ingénieuſe, & d'une fine imitation.

Quid pulcrum, quid turpe] ***Pulcrum***, καλὸν, ***beau***, c'eſt-à-dire qui merite l'amour & la louange de tous les hommes : *turpe*, αἰσχρὸν, ce qui merite la haine & le mépris. Le premier regarde la juſtice, & l'autre l'injuſtice, qui ſont toutes deux le fondement & le ſujet de l'Iliade & de l'Odyſſée, comme Platon l'a fort bien dit.

Quid utile, quid non] *Utile, honnête* & *beau* ſont toujours ſinonimes dans le langage des Philoſophes, qui ne reconnoiſſent rien d'utile que ce qui eſt honnête.

4. *Pleniùs ac meliùs*] On diſpute beaucoup ſur le premier mot de ce vers, pour ſavoir s'il faut lire *pleniùs* ou *planiùs*. Le ſavant Torrentius & Théodore Marcile ſe ſont déclarés pour *planiùs*, c'eſt-à-dire *plus ouvertement*, *plus clairement* ; parcequ'Homere n'enſeigne que par des exemples, qui ſont toujours moins obſcurs & moins embaraſſés que les préceptes. D'ailleurs Théodore Marcile prétend que par le mot *planiùs*, Horace ſe moque des ſubtilités obſcures des Stoïciens & des Académiciens. Cela peut être ſoutenu avec beaucoup de vraiſemblance; cependant comme il me paroît que les exemples dont Homere ſe ſert pour nous inſtruire, ne ſont pas ſi clairs ni ſi ſenſibles, qu'ils ſont abondans & bien remplis, j'aime mieux *pleniùs*. Dans les préceptes que les Académiciens & les Stoïciens ont donnés, il y a toujours quelque choſe à deſirer. Ce ſont de petites ſources dont il faut ramaſſer toutes

les eaux pour trouver dequoi étancher sa soif. Au lieu qu'Homere a une abondance merveilleuse; c'est un fleuve toujours profond.

Ac meliùs] Comme le mot *pleniùs* marque l'abondance & la richesse des caracteres qu'Homere a formés, & qui peignent la vie entiere des hommes; *meliùs* marque les graces merveilleuses de ses peintures, & l'utilité qu'on en peut tirer. Ce qu'Horace dit ici, qu'Homere enseigne mieux que les Philosophes ce qui est utile ou pernicieux, a si fort choqué Scaliger le pere, qu'il a fait de cette Epitre ce jugement, dans le VI. Livre de sa Poëtique: *Horace est si inepte dans sa seconde Epitre, que les Savans ne peuvent le souffrir. Car qui oseroit dire que les badineries d'Homere sont plus utiles que les préceptes des Philosophes? Agamemnon fait-il donc fort bien, lorsqu'il refuse une fille à son pere? Est-ce là ce qu'il faut suivre? &c.* Pitoyable prévention! Il n'y a rien de plus juste ni de mieux fondé que la preference qu'Horace donne ici à Homere. Les préceptes des Philosophes sont ordinairement secs & steriles; mais la fable, qui déguise la verité sous une fiction bien entendue, a pour tous les hommes des charmes merveilleux. Si Horace avoit dit d'Esope ce qu'il dit d'Homere, Scaliger n'auroit pas eu raison de s'en étonner. Or Homere a sur Esope un avantage très considerable: c'est qu'ayant fait comme lui une fable, pour la rendre plus utile, il l'a réduite à une parfaite imitation qui instruit par des exemples, qui ont toujours plus de force que la fable pour persuader; comme Aristote en a fort bien jugé dans le II. Livre de sa Rhétorique. Le même Aristote dans le IX. chapitre de sa Poëtique assure que la poësie est plus grave & plus morale que l'Histoire, & il en dit la raison. Or elle a certainement sur la philosophie les mêmes avantages que sur l'Histoire. Le refus qu'Agamemnon fait de rendre Chryseïs, est une de ces fautes instructives qu'Horace apelle *les fureurs des Rois insensés.*

Chry-

Chryſippo] C'eſt le Philoſophe Chryſippe qui ſuccéda à Zenon, & qui fut le ſoutien du Portique. Il en a été aſſez parlé dans les Satires. Il avoit fait un nombre prodigieux de livres qui ſe ſont tous perdus.

Crantore] Crantor grand Philoſophe Académicien. Il avoit été diſciple de Xénocrate. Ciceron parle très avantageuſement d'un petit ouvrage qu'il avoit fait ſur le deuil, *de luctu*. *Sed ego*, dit-il dans ſa conſolation, *Crantorem ſequor, cujus legi brevem illum quidem, ſed verè aureum, & ut Panætio placuit, ad verbum ediſcendum, de luctu librum, quo acutè univerſam doloris medicinam complexus eſt. Pour moi je marche ſur les pas de Crantor, de qui j'ai lu un petit livre à la verité, mais un livre tout d'or &, comme diſoit fort bien Panétius, un livre que l'on doit aprendre mot à mot. C'eſt le livre qu'il a fait ſur le deuil; dans lequel il a renfermé tous les remedes qu'on peut aporter à la douleur.* Il dit la même choſe dans le II. Livre des Queſtions Académiques. Ce livre du deuil eſt le même qu'il apelle *le livre de la conſolation*, dans le I. Livre de ſes Tuſculanes: *Simile quiddam eſt in conſolatione Crantoris.*

5 *Cur ita crediderim, niſi quid te detinet, audi*] Horace parle ici à Lollius, comme à un jeune homme qui n'a pas encore beaucoup d'experience, ni beaucoup d'étude, & à qui par conſéquent ce qu'il vient de dire d'Homere devoit paroître nouveau. Les jeunes gens qui liſent Homere, le liſent comme un Roman, où l'on ne cherche pas tant le profit que le plaiſir.

6 *Fabula quâ*] *Fabula*, μῦθος, la diſpoſition du ſujet, l'arrangement de toutes les matieres qui doivent entrer dans la compoſition d'un poëme, σύνθεσις τῶν πραγμάτων; en un mot *la fable*: car le ſujet de l'Iliade n'eſt pas moins une fable que les ſujets qu'Eſope a traités. La ſeule difference, c'eſt qu'Eſope fait parler des animaux, & qu'Homere fait

parler des hommes: & que l'un fait une fable morale, & l'autre une fable raisonnable.

7 *Græcia Barbariæ*] *Barbare* ne signifie qu'étranger. *Barbaria* est ici la Phrygie : comme dans l'Ode IV. du Livre II. *Barbaræ turmæ, les troupes Barbares*, pour les troupes Phrygiennes.

Lento collisa duello] *Collidere* se dit proprement de deux corps qui se choquent & qui se froissent. *Duellum* pour *bellum*: car *duellum* étoit le propre terme ; il signifie le combat de deux partis qui disputent la victoire. De *duellum* on a fait ensuite *bellum*; comme de *duis* on a fait *bis*; de *duonum*, *bonum*; de *duidens*, *bidens*. Horace apelle cette guerre de Troye *lentum*, longue, parcequ'elle dura dix ans.

8 *Stultorum regum & populorum continet æstus*] En effet l'Iliade represente admirablement les folies que font les Chefs & les peuples, tant du côté des Grecs que du côté des Troyens.

9 *Antenor censet belli præcidere causam*] Il commence par les Troyens. Et tout cet endroit est pris du VII. Livre de l'Iliade. Anténor dit dans un conseil qui se tient dans la haute ville, à la porte du palais de Priam : *Ecoutez-moi, Troyens, Dardaniens, & vous Chefs des troupes auxiliaires, que je vous dise les sentimens de mon cœur. Allons sans perdre tems, rendons aux Grecs leur Helene, avec toutes les richesses qui ont été enlevées avec elle. Car c'est contre la foi des sermens que nous avons repris les armes ; & je suis persuadé que nous attirerons sur nous de très grands malheurs, si nous ne faisons ce que j'ai dit.* Pâris lui répond: *Anténor, vous dites là des choses qui ne me sont pas fort agréables; & si vous vouliez, vous pouriez ouvrir un meilleur avis. Mais s'il est vrai que vous ayez parlé serieusement, il faut donc que les Dieux vous ayent ôté votre prudence ordinaire. Et moi je déclare à tous les Troyens, & je leur dis en face, que je ne rendrai jamais ma femme. Pour ce qui est des richesses que nous avons amenées d'Argos, je consens qu'on*

les

les rende, & qu'on y en ajoute encor d'autres pour contenter les Grecs. Ces passages sont fort beaux, & prouvent admirablement la pensée de Socrate, qui dit dans le premier Alcibiape, que les malheurs, que causa la guerre de Troye, comme ceux que causent toutes les autres guerres, ne viennent que du differend que l'on a sur le sujet du juste & de l'injuste, qu'il est bien difficile d'éclaircir; & que c'est ce differend qui a produit les deux poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée. *Ταῦτα ποιήματα ἐςὶ περὶ διαφορᾶς δικαίων τε καὶ ἀδίκων.*

10 *Quid Paris? ut salvus regnet vivatque beatus*] On a expliqué ce vers fort differemment. Les uns ont mis le point interrogant à la fin:

Quid Paris, ut salvus regnet, vivatque beatus?

Que fait Pâris pour conserver sa vie, & pour vivre heureux? Il dit qu'il ne sauroit se resoudre à la rendre.

Les autres laissent la ponctuation ordinaire, mais ils l'expliquent : *Que fait Pâris ? il dit qu'il ne sauroit se resoudre à rendre sa femme, sans laquelle il ne sauroit étre heureux.* Il y a un troisieme parti de ceux qui prennent cet *ut* pour *quamvis*, & qui l'expliquent de cette maniere: *Que fait Pâris? quoique ce soit le seul parti qu'il ait à prendre pour conserver sa vie & pour vivre heureux, il ne sauroit pourtant se resoudre à rendre Helene.** Enfin est venu le savant M. Bentlei qui ayant lu dans ses MSS. *quod*, au lieu de *quid*, a embrassé cette leçon; il prétend qu'il faut lire :

Quod Paris ut salvus regnet vivatque beatus
Cogi posse negat.

Quod, scilicet belli precidere caussam, Paris negat posse cogi ut salvus regnet &c. Mais cela est dur & très oposé au génie d'Horace. Qui est-ce

 qui

qui a jamais dit *cogor iſtud*, je ſuis forcé à cela: je n'en ai point vu d'exemple, quoique j'aye vu beaucoup de paſſifs avec l'accuſatif. Le ſens que j'ai ſuivi eſt le plus naturel, & l'expreſſion plus vive. *Ut ſalvus regnet*, c'eſt le prix &c.*

11 *Neſtor componere lites*] Comme du côté des Troyens il y a un homme juſte, qui va à terminer les differens en rendant Helene, il y en a un autre du côté des Grecs, qui ne tâche qu'à apaiſer le démêlé qui s'éleve entre Achille & Agamemnon.

13 *Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque*] Voici un jugement d'Horace, qui eſt très remarquable. En parlant d'Achille & d'Agamemnon, il dit que l'amour brûle le dernier, & que l'un & l'autre ſont également enflamés de colere. Achille n'eſt donc point amoureux. Et cela eſt vrai. Homere qui connoiſſoit parfaitement les paſſions, avoit fort bien vu que celle de l'amour ne pouvoit occuper un homme du caractere d'Achille. Auſſi dans la plainte qu'il fait à ſa mere, après avoir rendu Briſeïs aux Herauts que le Roi avoit envoyés, il ſe contente de dire:

Η' γάρ μ' Ατρείδης Ευρυκρείων Αγαμέμνων
Ητίμησεν. ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.

Le fils d'Atrée, le puiſſant Agamemnon m'a deshonoré en m'enlevant lui-même le preſent que les Grecs m'avoient fait. Et enſuite :

Τὴν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
Κούρην Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Αχαιῶν.

Les Herauts viennent d'emmener de ma tente la fille de Briſeïs, que les Grecs m'avoient donnée.

Achille n'eſt ſenſible qu'à l'affront qu'on lui faiſoit en lui ôtant un prix dont on avoit honoré ſa valeur; l'amour n'a aucune part à ſes plaintes. Il

n'en

n'en est pas de même d'Agamemnon, il aimoit Chryseïs ; voici comme la passion s'exprime :

----------- ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
Οἴκοι ἔχειν, καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα
Κουριδίης ἀλόχου. ἐπεὶ οὔ ἑθέν ἐστι χερείων
Οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, οὔτ' ἄρ φρένας, οὔτε τι ἔργα.

Parceque j'aime beaucoup mieux l'avoir dans mon palais ; car je la prefere même à la Reine Clytemnestre. Aussi n'est-elle en rien inferieure à cette Princesse, ni en beauté, ni en vertu, ni en esprit, ni en adresse pour les beaux ouvrages. Il étoit fort important de distinguer ces deux caracteres d'Achille & d'Agamemnon : car on s'y est souvent trompé, en croyant qu'Homere avoit fait Achille amoureux de Briseïs. Horace n'avoit garde de faire cette faute. Mais, dira-t-on, dans l'Ode IV. du Livre II. Horace dit manifestement qu'Achille aimoit Briseïs.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu ; priùs insolentem
Serva Briseïs niveo colore
Movit Achillem.

Que l'amour que vous avez pour une esclave ne vous fasse point rougir, Phoceus : avant vous le superbe Achille aima sa belle captive Briseïs.

Ce n'est pas la même chose : dans l'Ode, Horace parle en Poëte galant, qui donne un beau nom au commerce qu'Achille avoit avec son esclave. Et dans cette Epitre il parle en Philosophe, qui sait faire la difference des passions qui peuvent ou qui ne peuvent pas entrer dans le caractere du Heros qu'Homere a chanté.

14 *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*]

 Cela

Cela est certain, *le peuple paye les fautes des Rois*, comme dit Hesiode. Aussi Achille prie sa mere de demander à Jupiter qu'il favorise les Troyens, & que les Grecs soient repoussés jusques dans leurs vaisseaux avec une très grande perte :

---------- ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος;

afin, dit-il, *qu'ils jouïssent tous de leur Roi.*

Cette expression est belle & forte. En effet les peuples jouïssent de leurs Rois, ou en goûtant les biens qu'ils leur procurent par leur sagesse, ou en souffrant les maux qu'ils leur attirent par leur imprudence. Ce qu'il y a de remarquable dans ces vers d'Horace, c'est que le mot *Achivi* signifie simplement des peuples, & qu'il ne designe pas moins les Troyens que les Grecs : comme le mot *Reges* comprend également les uns & les autres. Tout le sujet de l'Iliade est expliqué dans ce vers ; car, à proprement parler, l'Iliade n'est qu'un fidele tableau des malheurs que les fautes des Rois font tomber sur les peuples. * Et les peuples sont punis des fautes des Rois, parceque Dieu ne peut punir plus séverement les Rois qu'en détruisant leurs peuples ; car comme dit fort bien l'Auteur des questions aux orthodoxes, πικροτάτη τιμωρία τῶν ἡμαρτηκότων βασιλέων ἡ τιμωρία τοῦ λαοῦ. *La plus cruelle punition des Rois qui ont péché, c'est la punition des peuples.* Ainsi quand David eut péché en faisant le dénombrement, Dieu ne fit pas tomber les châtimens sur la personne de ce Prince, mais sur son peuple: il envoya une peste qui dura trois jours & qui emporta soixante & dix mille hommes.*

15 *Seditione, dolis, scelere atque libidine & irâ*] Cette remarque d'Horace est certaine: du côté des assiégés, & du côté des assiégeans on ne voit que sédition, que tromperie, que crimes, que convoitise, & qu'emportement; tout cela regne également dans

dans le camp des Grecs, & dans les retranchemens des Troyens. C'eſt pourquoi il faut rejetter la diſtinction, que le vieux Commentateur a faite, en donnant *la ſedition* & *la fraude* aux Grecs, *le crime* & *la convoitiſe* aux Troyens, & *l'emportement* aux deux partis. *Seditione, dolis, apud Græcos : ſcelere atque libidine, apud Trojanos : & irâ apud utroſque.* Ce paſſage d'Horace condamne le ſentiment de ceux qui ont cru que le poëme épique devoit être l'éloge des vertus d'un Heros. Cela eſt entierement faux. Les vices ne ſont pas moins le ſujet d'un poëme épique que les vertus. Il n'y a que vices dans l'Iliade, comme Horace l'a fort bien remarqué.

17 *Rurſus quid virtus & quid ſapientia poſſit, utile propoſuit*] Après avoir parlé du ſujet de l'Iliade, il propoſe celui de l'Odyſſée, dont le but n'eſt autre que de faire connoître que la vertu & la ſageſſe ſont le ſouverain bien des hommes, & qu'il n'y a qu'elles qui puiſſent les conduire ſurement au travers de tous les précipices qui s'offrent à eux pendant tout le cours de leur vie.

18 *Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem*] *Exemplar* eſt proprement l'original qui ſert de modele, & ſur lequel on fait les copies ; comme il a dit dans l'Art Poëtique :

Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Je veux qu'un ſavant Peintre regarde l'original de la vie & des mœurs, & qu'il tire de là des traits naturels qui expriment vetitablement ce qu'il veut peindre.

Ulyſſe eſt donc l'original qu'Homere nous propoſe, & que nous devons imiter dans toute la conduite de notre vie.

19 *Qui domitor Trojæ multorum providus urbes & mores hominum*] Horace a traduit ici le commencement de l'Odyſſée.

 Ἄνδρα

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε·
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moi cet homme prudent, qui après avoir ravagé la sacrée ville de Troye, fut longtems errant, visita les villes de plusieurs peuples, & s'instruisit à fond de leurs mœurs, &c.

Providus] πολύτροπος, prudent, sage, qui se fait à tout, qui s'accommode à tout.

20 *Latumque per æquor*] C'est encore la suite de ces vers de l'Odyssée :

Πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν.

Il souffrit sur la mer des maux & des inquiétudes sans nombre.

21 *Dum sibi, dum sociis reditum parat*] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce vers:

Ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων ;

tâchant de conserver sa vie, & de ramener ses compagnons.

22 *Adversis rerum immersabilis undis*] Voilà un beau trait qu'Horace a ajouté à ce qu'il a imité d'Homere. *Immersabilis* est un très beau mot: Horace l'a forgé sur le mot ἀβάπτιστος, dont Pindare s'est servi dans la seconde Ode des Pyth. en disant de quelle maniere il souffroit les calomnies. Ce passage est fort beau.

Ἅτε γὰρ εἰνάλιον πόνον ἐ-
χοίσας βαθὺ σκευᾶς ἑτέρας, ἀβά-
πτιστός εἰμι φελλὸς ὣς
ὑπὲρ ἕρκος ἅλμας.

Car

Car comme le liége nage sur la surface de l'eau pendant que les filets souffrent au fond de la mer tous les efforts des ondes; je surmonte de méme les flots de la calomnie sans pouvoir jamais en être submergé.

23 *Sirenum voces*] Il dit la voix des Sirenes, parceque les Sirenes étoient des courtisanes qui habitoient trois petites isles près de Caprée, vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les passans par les charmes de leur voix, & les retenoient toujours. Voici ce qu'Homere en dit dans le XII. Livre de l'Odyssée, vers 38. *Vous arriverez premierement chez les Sirenes, qui enchantent tous les hommes qui abordent près d'elles. Quand quelqu'un s'en est aproché par mégarde, & qu'il a une fois entendu leur voix, jamais sa femme ni ses enfans n'ont le plaisir de le voir de retour dans sa maison, & de l'embrasser; ces Sirenes, par les douceurs de leurs chants, le retiennent toujours. Elles sont dans une prairie où on voit tout autour des monceaux d'ossemens, & des cadavres encore entiers, que le soleil acheve de secher. Passez donc sans vous arréter. Mais ne manquez pas d'emplir de cire les oreilles de vos compagnons, afin qu'aucun d'eux ne puisse entendre la voix de ces enchanteresses. Pour vous, vous pouvez jouir de ce plaisir, si vous voulez, pourvu que vous ayez auparavant la précaution de vous faire bien lier au mât de votre vaisseau, & d'ordonner que quand vous commanderez de vous delier, au lieu de vous obéir, on vous lie alors davantage &c.* Les louanges qu'Homere donne aux chansons de ces Nymphes, ne sont point outrées; voici ce qu'elles chantent à Ulysse sur son passage. C'est au vers 184. *Aprochez d'ici, génereux Ulysse, l'ornement & la gloire des Grecs; arrétez votre vaisseau près de ce rivage, afin que vous puissiez entendre notre voix. Jamais personne n'a passé ces lieux sans avoir auparavant admiré la douce harmonie de nos chants. On continue sa route après avoir eu ce plaisir, & après avoir apris de nous une infinité de choses; car nous savons tous les travaux que les Grecs & les Troyens ont*

 essuyés,

essuyés, par la volonté des Dieux, dans cette sanglante guerre; & rien de tout ce qui se passe dans ce vaste univers ne nous est caché. Il y a là un naturel merveilleux; & je suis persuadé que ceux qui blâment aujourd'hui Homere, ne le connoissent que par quelques traductions qui en ont été faites en notre langue. Mais ils me permettront de les avertir que ce n'est point Homere qu'ils lisent, & qu'au lieu de tout ce que ce grand Poëte a dit, ces Traducteurs ont pris la liberté de substituer tout ce qu'ils ont pensé eux-mêmes. Et cela n'est pas égal; car assûrément Homere pensoit mieux qu'eux; comme on peut le justifier par les deux passages que j'ai traduits. Ciceron étoit si touché de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son cinquieme Livre *de finibus*, où il nous fait remarquer une grande adresse du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais aprouvée, s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pût être retenu par la seule douceur de quelques petites chansons, lui fait promettre la science qui, sans miracle, pouvoit faire oublier à Ulysse l'amour qu'il avoit pour son pays: car il n'y a rien de si fort dans l'esprit des hommes que la curiosité & l'envie de tout savoir.

Et Circæ pocula nosti] Du fromage, de la farine, & du miel nouveau, détrempés dans du vin, avec certaines drogues, voilà la boisson avec laquelle Circé changea vingt-deux des compagnons d'Ulysse en pourceaux. Ulysse auroit eu le même sort, si Mercure ne lui avoit donné un preservatif admirable. Et ce preservatif étoit une plante qu'Homere apelle *moly*, qui a la racine noire, & les fleurs blanches comme le lait. Homere dit qu'il est impossible aux hommes d'arracher cette racine; il n'y a que les Dieux qui puissent l'arracher. Il n'est pas difficile de voir que c'est l'emblême de la sagesse, que les hommes ne peuvent acquerir par tout leur travail, si Dieu ne la donne. C'est pourquoi Socrate disoit à Théagès: *Si Dieu le veut, vous ferez de grands progrès dans*

l'étude

l'étude de la ſageſſe; mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.

24 *Quæ ſi cum ſociis ſtultus cupiduſque bibiſſet*] Ce paſſage n'eſt nullement difficile, cependant on y a fait une lourde faute: car on s'eſt imaginé qu'Horace diſoit que ſi Ulyſſe avoit été aſſez fou pour boire, comme ſes compagnons, ce breuvage de Circé, il auroit été comme eux. Et c'eſt ce qu'Horace ne dit point du tout; car il ſavoit qu'Ulyſſe avoit bu le breuvage que Circé lui donna. Ulyſſe le dit lui-même dans le Livre X. vers 318.

Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν
Ῥάβδῳ πεπληγυῖα.

Après qu'elle m'eut donné la coupe, & que j'eus bu, elle me frapa de ſa baguette, mais ſans aucun effet, &c.

Que dit donc Horace? Il dit que ſi Ulyſſe avoit bu comme un fou, & comme un homme entierement poſſédé par ſa paſſion vicieuſe, &c. *ſtultus cupiduſque.* Il faut ſous-entendre *ut*. Ulyſſe ne but pas ce breuvage comme un fou, mais après avoir pris le preſervatif dont il avoit beſoin, & qui le mit en état d'être avec Circé ſans aucun danger. Tous les plaiſirs ne ſont pas defendus au Sage; il n'y a que ceux qui corrompent l'ame: les autres lui ſont non ſeulement permis, mais on peut dire même néceſſaires. Et Socrate a fort bien prouvé que la ſageſſe même ne pouroit être le ſouverain bien de l'homme, ſi elle n'étoit accompagnée de la volupté.

25 *Sub dominâ meretrice*] Horace donne à Circé ſon veritable nom; car c'étoit une courtiſane fort débauchée. On lui defera pourtant les honneurs divins, & du tems même de Ciceron elle étoit encore adorée par les habitans de Circéii.

26 *Vixiſſet canis immundus, vel amica luto ſus*] Horace choiſit les deux animaux les plus immondes, le chien & le pourceau. Car d'ailleurs Homere ne

dit point que Circé changeat les hommes en chiens, il ne parle que de loups, de lions & de pourceaux. * L'incomparable la Fontaine a fait une fable de ces compagnons d'Ulysse. Il feint que Circé ne les change pas en chiens & en pourceaux seulement, mais qu'elle les change en ours & en éléphans. En quoi il s'éloigne trop d'Homere. Ce n'est pourtant pas-là la plus grande faute qu'il ait faite; il en a fait une bien plus considerable, en disant que dès qu'ils eurent avalé le breuvage que la Déesse leur presenta, ils perdirent la raison.

Elle leur fit prendre un breuvage
Delicieux, mais plein d'un funeste poison:
D'abord ils perdent la raison.

Homere dit formellement le contraire. *Ils avoient,* dit-il, *la tête, la voix, les soies, enfin tout le corps de veritables pourceaux, mais leur esprit étoit entier comme auparavant.* Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que le Poëte François, après avoir dit qu'ils avoient perdu la raison, les fait tous raisonner, comme les hommes du monde les plus sages. Voilà deux grands defauts dans cette fable qui d'ailleurs est fort belle, bien contée, & pleine de traits charmans. *

27 *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati*] Après qu'Horace nous a representé la prudence d'Ulysse, & le malheur que ses compagnons s'attirerent par leur brutalité, il fait voir qu'Homere ne s'est pas contenté de nous donner une seule image de nos desordres. Non seulement nous ressemblons aux compagnons d'Ulysse; mais tout ce que ce divin Poëte dit des amans de Pénelope, & de toute la Jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, nous convient parfaitement; il ne faut que changer les noms.

Numerus sumus] *Numerus* est un terme de mépris, quand on dit qu'un homme n'est qu'un nombre; car c'est ainsi que parlent les Grecs & les Latins; c'est-à-dire qu'il ne sert qu'à faire nombre, & qu'il

qu'il n'a aucune qualité qui puiſſe le faire eſtimer. Euripide a dit de même :

> Ε'ιδὼς μὲν ἐκ ἀριθμὸν, ἀλλ' ἐτητύμως
> Ανδρ' ὄντα τὸν σὸν παῖδα. -----

mot à mot, *ſachant bien que votre fils n'étoit pas un nombre, mais un veritable homme de cœur.*

Quand on vouloit extrêmement raváler quelqu'un, on diſoit qu'il ne meritoit pas même d'être compté, & de faire nombre ; & c'eſt de-là que nous avons pris cette façon de parler, *ne faire aucun compte de quelqu'un.*

Fruges conſumere nati] Il faut joindre cette fin de vers avec *Sponſi Penelopæ.* Car c'eſt de ces pourſuivans de Pénelope qu'Homere a fait entendre qu'ils n'étoient nés, qu'ils ne vivoient que pour manger, & qu'ils ne penſoient à autre choſe ; tout leur ſoin étoit de manger, danſer & chanter. *Quand ils ſont bien raſſaſiés,* dit Homere, *d'autres ſoins ſuccedent aux premiers ; ils ne penſent qu'au chant & à la danſe, qui ſont les ſuites & les ornemens des feſtins.*

28 *Sponſi Penelopæ*] C'étoient les Princes des iſles voiſines d'Ithaque, & les principaux d'Ithaque même, qui s'étoient tous rendus chez Pénelope, pour lui faire la cour.

Nebulones] Des débauchés qui n'aiment que les ténebres, & qui ne font que des œuvres de ténebres ; comme Socrate s'exprime en quelque endroit.

Alcinoïque in cute curandâ] *Juventus Alcinoï.* la Jeuneſſe d'Alcinoüs, c'eſt-à-dire les jeunes gens de la Cour d'Alcinoüs, Roi de l'iſle des Phéaques, aujourd'hui *Corfu.* La vie de ces jeunes gens étoit pleine de molleſſe & d'oiſiveté. Voici comme Alcinoüs parle de ſa Cour dans le VIII. Livre de l'Odyſſée :

'Αιεί

*Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη, κίθαρίς τε, χοροί τε,
Εἵματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ, καὶ
εὐναί.*

Les festins, la musique, la danse, les habits, les bains chauds, le sommeil, & l'oisiveté, voilà toute notre occupation.

29 *Plus æquo*] Car il est permis d'avoir soin de son corps jusqu'à un certain point, c'est-à-dire autant que le demandent la santé & la propreté.

30 *Cui pulcrum fuit in medios dormire dies*] C'est ainsi qu'Horace traduit le mot *εὐναὶ* du passage d'Homere, que je viens de raporter.

31 *Ad strepitum cithara cessatum ducere curam*] C'est ainsi qu'il faut lire & non pas *cessantem. Cessatum ducere*, c'est-à-dire aller assoupir, divertir son ennui, &c. *Cessare* signifie proprement *feriari.* Cela paroît clair.* Cependant M. Bentlei fait de grandes difficultés sur ce passage, & après avoir raporté la correction de Scaliger, qui lisoit *cessatam ducere curam*, qu'il condamne avec raison, il nous fait part de ses conjectures; & sur ce que dans quelques MSS. il a trouvé *somnum*, & que dans un autre il a trouvé *curam*, mais avec une rature qui marque, dit-il, qu'il y avoit eu un autre mot, il lit:

Ad strepitum cithara certatim ducere noctem.

Mais sur l'heure même il s'aperçoit que dans le vers suivant se trouve le mot *nocte.* Cette répétition l'importune; sans cela il auroit juré que ce vers étoit de la main d'Horace. Mais il n'y a pas moyen : *noctem* & *nocte* dans deux vers de suite, cela n'est pas soutenable; il change donc d'avis, & lit *ad strepitum cithara cessantem ducere somnum*, qu'il explique *somnum tardantem ac morantem allicere, invitare.* Voilà des efforts bien inutiles pour gâter & corrompre un vers très sain. *

32 *Ut jugulent homines, surgunt de nocte latrones*] La

La force de ce raiſonnement eſt très ſenſible. Il n'y a point de peine que les voleurs ne prennent, point de danger auquel ils ne s'expoſent pour aller voler quelqu'un la nuit: & vous, pour faire quelque progrès dans l'étude de la ſageſſe, vous ne pouvez vous reſoudre à vous lever matin, & à combatre cette lâche moleſſe qui vous retient dans votre lit, où vous ne faites qu'échauffer vos vices.

De nocte] à *minuit*; comme *de die*, à midi.

33 *Ut te ipſum ſerves*] Car les paſſions ſont autant de maladies de l'ame, & elles ſont bien plus dangereuſes que les maladies du corps.

34 *Si noles ſanus, curres hydropicus*] Il compare les maladies de l'ame à l'hidropiſie, qui eſt une des maladies qu'on augmente le plus quand on la flate. On peut voir les Remarques ſur ce vers de l'Ode ſeconde du Livre II.

Creſcit indulgens ſibi dirus hydrops.

L'hidropique, qui a de l'indulgence pour ſon mal, l'augmente en le flatant.

Curres hydropicus] On a mal expliqué ce *curres*, quand on a cru qu'il ſignifioit, *tu courras au Medecin.* On devoit ſuivre le vieux Commentateur, qui a fort bien vu qu'Horace, en diſant *cûrres hydropicus*, vous courrez hidropique, a fait alluſion à la maniere dont on traitoit l'hidropiſie: car on faiſoit fort courir le malade, afin que cet exercice violent diſſipat ſon enflure. Celſus dans le XXIII. chapitre du Livre III. en parlant des remedes que doit faire l'hidropique: *Multùm ambulandum, currendum aliquando eſt. Il faut qu'il ſe promene beaucoup, & qu'il coure quelquefois.* Et il ajoute que les valets gueriſſent de cette maladie plus facilement que les maîtres; *faciliùs in ſervis eum quàm in liberis tolli*; parceque les valets courent & font beaucoup d'exercice, au lieu que les maîtres ſont ordinairement pareſſeux. * Je ne crois pas que perſonne puiſſe aprouver la conjecture

ture de M. Bentlei, qui voudroit corriger ainſi ce paſſage:

Si noles ſanus, cures hydropicus,

qu'il fait dépendre du vers précédent & qu'il explique : *Si noles ſanus expergiſci, cures expergiſci hydropicus. Si vous ne voulez pas vous lever pendant que vous êtes en ſanté, tâchez de vous lever au moins étant devenu hidropique*, de peur que ce ſommeil continuel ne rende votre maladie mortelle. Rien ne reſſemble moins à Horace. L'imagination de M. Bentlei eſt trop fertile. *

35 *Ni poſces ante diem librum cum lumine*] Les ouvriers des métiers les plus vils perdent le manger & le dormir pour avancer leur ouvrage; on n'en voit point qui ne ſoit avant le jour à ſon travail. Mais les hommes du monde, comme dit fort bien Marc-Antonin, ont moins d'eſtime pour la ſageſſe, qu'un forgeron & un tourneur n'en ont pour leur art. Il n'y a qu'un ſeul moyen d'acquerir la ſageſſe, un travail aſſidu, qui prévienne même le jour. C'eſt ce que la Sageſſe dit elle-même dans le VIII. chapitre des Proverbes: *Ego diligentes me diligo, & qui manè vigilant ad me, invenient me. J'aime ceux qui m'aiment, & ceux qui me cherchent de grand matin, me trouveront.* Et dans le VI. chapitre de la Sageſſe l'Auteur dit: *Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit; aſſidentem enim illam foribus ſuis inveniet. Celui qui ſe levera de grand matin pour la chercher, ne ſe travaillera point; il la trouvera aſſiſe à ſa porte.*

Si non intendes animum ſtudiis & rebus honeſtis] Il ne ſuffit pas de ſe lever matin pour acquerir la ſageſſe. il faut joindre à cette diligence une aplication ſerieuſe, & la pratique des vertus. Autrement on feroit comme ces Philoſophes dont parle Ciceron, *qui diſciplinam ſuam, oſtentationem ſcientiæ, non legem vitæ putant; qui travaillent à acquerir la ſageſſe pour*

pour une vaine ostentation, & non pas pour en faire la regle & la loi de leur vie.

37 *Invidiâ vel amore vigil torquebere*] Le mot *vigil* fait la beauté & la force de ce passage. Car voici le raisonnement d'Horace. Si vous ne vous levez avant le jour pour étudier, & pour remplir les devoirs ausquels la Nature vous a destiné, l'envie, l'amour & toutes les autres passions se fortifieront si fort dans votre ame, qu'enfin elles vous empêcheront entierement de dormir. Ainsi pour n'avoir pas voulu derober à votre sommeil les momens que vous lui donniez de trop, vous serez tombé dans une insomnie continuelle, causée par le feu de vos passions, qui ne vous laisseront pas fermer l'œil. C'est une verité constante; cependant on l'a si mal comprise, qu'on a expliqué ce passage comme si Horace disoit: *Quand vous serez éveillé, vous serez tourmenté par l'amour & par l'envie.* Voilà des passions bien paisibles & bien débonnaires, de laisser dormir jusqu'à midi ceux qu'elles possedent, & d'attendre ainsi leur réveil. Horace ne met ici que l'anvie & l'amour, parcequ'il n'y a point de passion que l'on ne puisse raporter à l'une ou à l'autre de ces deux-là.

38 *Quæ lædunt oculos, festinas demere, si quid est animum*] Voilà le funeste aveuglement des hommes; dès qu'ils sont malades, ils abandonnent au plus vîte leur corps entre les mains d'un Medecin, & souvent même d'un charlatan. Mais quand ils sont en proie aux passions qui les dévorent, ils different d'une année à l'autre de s'aller jetter entre les mains des Sages, qui ont seuls les remedes assurés contre leur mal. Cependant notre corps n'est que l'instrument de notre ame, & notre ame c'est nous-mêmes. Il est donc bien ridicule d'avoir tant de soin de ce qui n'est à nous que pour un moment, & de négliger si fort ce qui est *nous*, cet Etre immortel qui fait notre essence.

39 *Est animum*] *Est* pour *edit*, *dévore, ronge consume.*

40 *Dimi-*

40 *Dimidium facti, qui cœpit, habet*] Les hommes ſont naturellement ſi pareſſeux, & leurs paſſions leur font trouver tant d'obſtacles à faire le bien, que quand ils ont pu ſurmonter toutes ces difficultés, & qu'ils ſont parvenus à l'entrée de la carriere, on a raiſon de dire que ce commencement eſt la moitié de l'action, & que leur courſe eſt à moitié faite; car ce qui leur reſte à faire n'eſt plus ſi difficile; il n'y a pas de comparaiſon. Heſiode eſt le premier Auteur de ce proverbe, ἀρχὴ δὲ τ' ἥμισυ παντός, *le commencement eſt la moitié du tout.* Mais Platon a encore encheri ſur Heſiode, car il a dit, *que le commencement étoit la plus grande partie de toutes les actions*; ἀρχὴ παντὸς ἔργȣ μέγιςον.

Sapere aude] Pour aſpirer à la ſageſſe, il faut du courage, & ne pas ſe rebuter par les difficultés. C'eſt pourquoi Horace dit *aude*, oſe. Virgile s'eſt ſervi heureuſement du même mot en parlant du mépris des richeſſes, dans le VIII. Liv. de l'Enéïde.

Aude, hoſpes, contemnere opes.

Mon hôte, ayez le courage de mépriſer les richeſſes.

42 *Ruſticus expectat dum defluat amnis*] Il compare un homme qui differe toujours d'exécuter les reſolutions qu'il a faites de s'apliquer à l'étude de la ſageſſe, & que les moindres difficultés rebutent, à ce payſan de la Fable, qui n'ayant jamais vu de riviere, & en trouvant une ſur ſon chemin, s'arrête, & attend, pour continuer ſon voyage, que la riviere ait achevé de couler. On ne ſauroit voir d'image plus ſimple ni plus naturelle, & ces deux vers ſont d'un fort grand prix. Je ne doute pas qu'Horace ne faſſe alluſion à quelque fable qui étoit fort commune en ce tems-là. C'eſt pourquoi j'ai expliqué *ruſticus expectat*: Il attend comme ce villageois de la Fable.

44 *Qua-*

44 *Quæritur argentum, puerisque beata creandis*] On ne s'est pas attaché à faire voir la liaison que ces vers ont avec les précédens, ni celle qu'ils ont entre eux. Cela étoit pourtant fort nécessaire. Horace fait voir ici les attachemens ordinaires des hommes, qui au lieu de chercher la sagesse, ne s'amusent qu'à amasser du bien à chercher quelque bon parti, & à faire travailler leurs terres, pour les rendre plus fertiles: soins entierement inutiles quand on a ce qui suffit.

Puerisque beata creandis uxor] *Uxor beata*, une femme riche, bien faite, & de qualité. On cherche donc des femmes pour avoir des enfans, afin d'établir son nom sur la terre, comme si cela pouvoit rendre heureux.

45 *Et inculte pacantur vomere sylvæ*] On s'amuse à faire defricher des forêts, pour en faire des terres labourables, parceque les terres où l'on a coupé les bois, sont bien souvent plus fertiles que les autres. Cruquius a fait ici une faute fort grossiere.

Pacantur] C'est une belle métaphore; les terres deviennent douces & traitables par la charue: avant cela elles sont sauvages & indociles. Virgile a dit de la même maniere, *tellus mansuescit*.

---------- ea nec mansuescit arando.

On ne l'adoucit point en la labourant.

46 *Quod satis est cui contigit*] Ce vers dépend de ce qui précede Les hommes cherchent du bien, des enfans, des terres fertiles. Cependant ce n'est pas-là ce qui peut rendre heureux: quand on a une fois ce qui suffit, on ne doit rien demander davantage. Voyez la Remarque sur le vers, *desiderantem quod satis est*, de l'Ode I. du Livre III. Horace ne blâme pas les gens qui travaillent à avoir ce qui leur est nécessaire pour vivre même avec assez de commodité; ce soin est louable. Mais il blâme ceux qui ne trouvant jamais de fin à leurs desirs, n'en donnent jamais à leurs soins.

47 *Non*

47 *Non domus & fundus, non æris acervus & auri*] Une preuve certaine que tout ce qu'on a au-delà de ce qui ſuffit, eſt entierement inutile, c'eſt qu'il ne ſauroit ni guerir nos maux, ni ſoulager nos ennuis; au lieu que la ſageſſe peut l'un & l'autre. Horace comprend dans ce ſeul vers ce qu'il a exprimé dans les vers 44. & 45. car *acervus æris & argenti* répond à *quæritur argentum*; *fundus* répond à *incultæ pacantur vomere ſylvæ*; & *domus* répond à *pueriſque beata creandis uxor*: car le mariage eſt le fondement des maiſons. * Et il faut penſer à avoir une maiſon avant que de penſer au mariage, comme Heſiode l'enſeigne dans ce précepte :

Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκά τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα.

Il faut avoir premierement une maiſon, uue femme, & des bœufs pour labourer. *

48 *Ægroto domini deduxit*] On peut voir les Remarques ſur ce vers de la premiere Ode du Livre III.

Quòd ſi dolentem non Phrygius lapis, &c.

S'il eſt donc certain que les colomnes de marbre ne peuvent apaiſer les douleurs du corps, & moins encore calmer les troubles de l'eſprit, &c.

49 *Non animo curas*] C'eſt ce que Varron avoit dit élégament:

Non fit theſauris non auro pectu' ſolutum:
Non demunt animi curas ac relligiones
Perſarum montes, non atria diviti' Craſſi.

Tous les treſors du monde ne peuvent rendre à l'eſprit ſa liberté. Les montagnes d'or des Perſes, & les maiſons plus ſuperbes que celles de Craſſus n'apaiſent ni les troubles de l'ame, ni la triſte ſuperſtition.

Valeat poſſeſſor oportet] Il faut qu'il ſoit ſain

de

de corps & d'esprit. Car *valeat* sert à l'un & à l'autre.

50 *Si comportatis*] *Res comportata*, les biens qu'on a amassés. Cruquius a fait ici une distinction ridicule entre *bona comportata* & *bona portata*.

51 *Qui cupit aut metuit*] C'est la preuve de ce qu'il a dit, que pour être heureux, & pour jouïr tranquilement de ses richesses, il faut être sain de corps & d'esprit. La santé du corps toute seule est inutile: car dès qu'une ame est dévorée par le desir ou par la crainte, elle n'est plus en état de goûter aucun plaisir. Il seroit encore plus aisé qu'un esprit fort sain fût heureux dans un corps malade, qu'il ne seroit possible qu'un esprit malade fût heureux dans un corps fort sain.

Aut res] Ce mot *res* comprend tous les biens qu'un homme peut avoir, meubles & immeubles.

52 *Ut lippum picta tabula*] Il y a des gens qui ont mal aux yeux, & que leur mal n'empêche pas de jouïr de la vue des tableaux, & d'y prendre plaisir. Mais ce n'est pas de ceux-là dont Horace parle, & c'est avoir envie de chicaner, que de critiquer sur cela ce vers. Il parle de ceux qui ont une ophthalmie seche, & que leur mal oblige d'avoir toujours ou du colire, ou des emplâtres sur les yeux; plus les couleurs sont vives, plus elles irritent leur mal.

Fomenta podagram] La goute est une humeur si âcre & si interieure, qu'il n'y a point de remede exterieur qui puisse en arrêter le cours. Il faut une regle de vie toute particuliere pour la guerir. Il en est de même des passions de l'ame; tous les remedes exterieurs n'y font presque rien, & le malade, qui espere de tromper son mal par le secours des grandeurs & des richesses, doit dire ce qu'Anacréon disoit de son combat contre l'Amour:

Τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω
Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης.

A quoi ſert de ſe defendre au dehors, lorſque l'ennemi eſt au dedans ?

* Comme Horace a mis *lippum*, M. Bentlei a cru qu'il faloit lire auſſi *podagrum*. Mais on peut aſſurer que cela n'eſt point d'Horace *

53 *Auriculas citharæ collectâ ſorde dolentes*] Cette comparaiſon eſt encore fort juſte & fort ſenſible: comme des oreilles travaillées par la douleur que cauſe l'abcès qui s'y eſt formé, ne ſont point du tout en état de goûter les plaiſirs de la muſique; tout de même, une ame tourmentée par ſes paſſions ne ſauroit jouïr ni des grandeurs, ni des richeſſes, &c.

54 *Sincerum eſt niſi vas, quodcumque infundis aceſcit*] C'eſt la conſéquence ſûre & inconteſtable qui ſe tire de toutes les vérités qu'il vient d'établir. Car puiſque ni les honneurs, ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ne peuvent guerir ni apaiſer une ame déchirée par ſes paſſions, il eſt aiſé de voir que c'eſt la faute du vaiſſeau, qui corrompt tout ce qu'on y verſe. Horace a pris cette belle idée du VI. Livre de Lucrece; les vers en ſont ſi beaux & ſi utiles, que je ne ſaurois m'empécher de les raporter ici: on ne ſera pas fâché de les lire.

Nam cùm vidit hic ad victum quæ flagitat uſus,
Et per quæ poſſent vitam conſiſtere tutam,
Omnia jam ferè mortalibus eſſe parata:
Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ:
Nec minus eſſe domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infeſtis cogi ſervire querelis:
Intellexit ibi vitium vas efficere ipſum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ conlata foris & commoda cumque venirent,
Partim quòd fluxum, pertuſumque eſſe videbat,
Ut nullâ poſſet ratione explerier unquam:

Partim

Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcumque receperat intus.
Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum, quò tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono.
&c.

Car ce Génie incomparable voyant que les hommes avoient déja trouvé & préparé tout ce qui est nécessaire pour l'entretien, pour le plaisir & pour la sureté de leur vie; qu'ils avoient à souhait les richesses, les honneurs, la réputation; que leurs enfans remplissoient leurs desirs, & couronnoient leur gloire, & que cependant il n'y en avoit pas un seul qui chez lui n'eût l'ame chagrine & inquiete, & qui ne fût forcé de s'abandonner aux plaintes & aux soupirs, il connut alors que c'étoit-là le defaut du vaisseau, & que tout ce que l'on y versoit se gâtoit & se perdoit par ce defaut, tant parceque c'étoit un vaisseau percé que l'on ne pouvoit remplir en aucune maniere, que parceque la liqueur empoisonnée, dont il avoit d'abord été imbibé, corrompoit tout ce qui entroit dedans. Pour remédier donc à ce desordre, il purgea les hommes par des paroles de verité; il marqua une fin à leurs desirs & à leurs craintes; il leur expliqua quel étoit le souverain bien où nous tendons tous, & leur donna un chemin aisé qui pouvoit les y conduire.

Voilà l'explication de ce vers d'Horace, qui est parfaitement beau. *Sincerum vas*, est un vaisseau bien entier, bien net, & qui n'a nulle mauvaise odeur. On peut voir les Remarques sur le vers 56. de la III. Satire du Livre I.

Sincerum cupimus vas incrustare. . , .

55 *Sperne voluptates*] Il donne à Lollius des preservatifs contre les passions les plus dangereuses, &

qui ſont les liqueurs empoiſonnées qui corrompent tout ce qu'il peut voir, goûter & ſentir. Ces paſſions ſont l'amour des plaiſirs, l'avarice, l'envie & la colere, quatre vices auſquels Lollius étoit le plus porté, comme on l'a déja dit dans l'argument.

Nocet empta dolore voluptas] Horace ne dit pas que *les plaiſirs nuiſent quand ils cauſent des douleurs*, ou, *quand on les achete au prix de la douleur*; cela eſt de trop mauvais ſens, & eſt même contraire au but d'Horace, qui prétend qu'il n'y a point de plaiſir criminel (car c'eſt de ces plaiſirs dont il eſt ici queſtion) qui ne ſoit ſuivi de la douleur. Ces plaiſirs donc, dit-il, ſont nuiſibles. Pourquoi? parcequ'on les achete toujours par la douleur. *Voluptas nocet, quia nimirum ſemper dolore empta eſt.* La douleur eſt toujours le prix des plaiſirs, comme la mort eſt le prix du péché. Horace a traduit ici ce vers du Poëte Phénicides:

φεῦγ' ἡδονὴν φέρουσαν ὕστερον βλάβην.

Fui la volupté, qui amene toujours enfin la douleur.

56 *Semper avarus eget*] Au lieu du précepte, *fuyez l'avarice*, il preſente tout d'un coup les maux que l'avarice produit; & le plus grand de ces maux c'eſt que l'avare eſt toujours pauvre; & que, comme dit fort bien Pub. Syrus, ce qu'il a lui manque autant que ce qu'il n'a pas: *Avaro tam deeſt quod habet, quàm quod non habet.* C'eſt ce que les Arabes ont expliqué admirablement par cette fable très ingénieuſe, qui dit que l'avare & ſon or ne vivent jamais enſemble. Quand l'avare eſt ſur la terre, ſon or eſt dans le tombeau, & quand l'avare eſt dans le tombeau, ſon or en ſort & revient ſur la terre.

Certum voto pete finem] C'eſt ce que Lucrece dit, *ſtatue finem cuppedinis*; marquez à vos deſirs une fin que vous ne puiſſiez paſſer. Et cette fin doit être *quod ſatis eſt.* Cruquius s'eſt trompé à ce paſſa-

ge,

ge, quand il l'a expliqué, *demandez aux Dieux immortels une fin pour vos desirs.* Ce n'étoit pas là la philosophie d'Horace, comme nous l'avons vu ailleurs. On peut voir ce qui a été remarqué sur le 15. vers de la Satire VI. du Livre II.

57 *Invidus alterius macrescit rebus opimis*] L'envie est une passion de l'ame, qui s'afflige du bien, & qui se réjouït du mal d'autrui. Et Platon dit fort bien qu'elle est fille de l'Emulation; c'est pourquoi elle ne subsiste jamais qu'entre égaux.

58 *Invidiâ Siculi non invenere Tyranni*] La Sicile semble avoir été la nourice des Tirans; car il n'y a point de pays au monde où il y en ait tant eu. Chaque ville avoit son Tiran: Τύραννοι κατὰ ἦσαν, comme dit Denys d'Halicarnasse, & Justin dans le Livre IV. chap. II. *Post quem singula civitates in Tyrannorum imperium concesserunt, quorum nulla terra feracior fuit. Après le regne de Cocalus, chaque ville tomba entre les mains d'un Tiran; car jamais pays n'a été si fertile en Tirans que la Sicile.* Horace, en parlant des tourmens que ces Tirans avoient inventés, fait sans doute allusion au taureau d'airain que Phalaris, ce cruel Tiran d'Agrigente, fit faire pour y bruler tout vifs ceux qu'il vouloit faire mourir. Pindare parle de la cruauté de ce Phalaris dans l'Ode I. des Pith.

Τὸν δὲ ταύρῳ χαλκέῳ καυ-
Τῆρα νηλέα νόον
Ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις.

La Renommée rend partout odieux le nom de l'impitoyable Phalaris, qui bruloit les hommes dans un taureau d'airain.

Ce taureau d'airain étoit fait de maniere que les cris des miserables qui y étoient enfermés, ressembloient parfaitement au mugissement des taureaux.

59 *Qui non moderabitur iræ, infectum volet esse*] Les hommes sont toujours forcés de se repentir de ce que la colere les a obligés de faire; car c'est une

mauvaiſe conſeillere, & l'on trouve enfin, comme dit un Poëte Grec, que tout ce qu'elle a fait faire eſt toujours mal fait:

Ἅπανθ' ὅς' ὀργιζόμενος ἄνθρωπος ποιεῖ
Ταῦτ' ὕςερον λάβοις ἡμαρτημένα.

60 *Dolor quod ſuaſerit & mens*] *Dolor & mens*, la douleur & l'emportement. Car *mens* eſt ici dans la ſignification que lui donne ſon origine, *mens* venant de μένος. comme *gens* de γένος. Or μένος ſignifie la violence, l'emportement, *animi impetum*. C'eſt la veritable ſignification de ce paſſage, où il ne faut rien changer; car on pouroit peut-être s'imaginer qu'Horace avoit écrit, *dolor quod ſuaſerit amens*.

61 *Dum pœnas odio per vim feſtinat inulto*] J'ai vu des gens qui expliquoient ce vers de cette maniere: *Pendant qu'il ſe hâte de punir par la force ſon ennemi, dont il ne s'eſt pas encore vengé*; en mettant *odio* au datif, & en le prenant pour *inimico*, la haine, pour celui qui en eſt l'objet. On ne peut pas dire que cette explication ſoit mauvaiſe; mais elle ne me paroît pas ſi naturelle que celle-ci: *Pendant que ſa haine n'étant pas encore aſſouvie, il ſe hâte de punir par la force ſon ennemi. Odio inulto* eſt un ablatif. Et par cet ablatif Horace marque fort bien la cauſe du deſir qu'on a de ſe venger, c'eſt que la haine dont la colere a rempli notre cœur, n'eſt pas encore aſſouvie.

62 *Ira furor brevis eſt*] Cette definition eſt certaine, la colere n'eſt que l'agitation d'un ſang bilieux, qui ſe porte au cœur avec rapidité; c'eſt pourquoi cette agitation violente ne peut être de longue durée. Thémiſtius diſoit dans l'Oraiſon de l'amitié: ἐγὼ δὲ οἶμαι τὴν ὀργὴν μανίαν ὀλιγοχρόνιον εἶναι. *Je ſuis perſuadé que la colere eſt une fureur qui dure peu de tems.* Et Ciceron dans le IV. Livre des Tuſculanes: *An eſt quidquam ſimilius inſaniæ quàm ira? quam bene Ennius initium dixit inſaniæ. Eſt-il rien*

qui ressemble davantage à la fureur que la colere? Ennius l'apelle admirablement le commencement de la fureur. C'est dans cette idée qu'Homere, qui peint toujours les choses par des images qui en expliquent la nature & les effets, compare la colere à une vapeur, à une fumée qui s'éleve dans le cœur.

---- ἐν στήθεσσιν ἀέξεται ἠΰτε καπνός.

Il seroit difficile d'accorder cette definition de la colere avec les principes de Monsieur Descartes, qui établit deux sortes de colere, l'une prompte, & l'autre lente. Je ne crois pas que cela soit dans la nature, & je crains bien que M. Descartes n'ait apellé colere lente la haine que la colere laisse dans le cœur, pour y nourir le desir de la vengeance.

Furor brevis est] On regarde la colere comme une chose peu importante qu'on peut négliger, & à laquelle on peut s'abandonner sans honte. C'est ce qu'Horace combat par cette definition. La colere est une fureur, courte à la verité, mais toujours une fureur. Qui est-ce qui ne doit pas travailler à se delivrer au plutôt d'un mal si funeste? Il faut être bien ennemi de soi-même pour ne vouloir pas s'empécher d'être furieux. C'est une fureur courte, mais elle aura tout le tems de nous perdre, si nous ne la prévenons.

Animum rege] *Animus* est ce qu'il a dit deux vers plus haut *mens*: c'est ce que les Grecs apellent θυμὸν, un esprit possédé par la colere.

Qui nisi paret, imperat] Socrate est le premier qui a démontré cette verité. Comme il n'y a point de milieu entre le bon & le mauvais, le bonheur & le malheur, la santé & la maladie, la folie & la sagesse; il n'y en a pas non plus pour un esprit emporté, entre l'obéïssance & la tirannie. Il faut qu'il commande en maître imperieux & absolu, ou qu'il obéisse en esclave; en un mot, qu'il soit ou notre sujet, ou notre tiran.

63 *Hunc frænis, hunc tu compesce catenâ*] Il parle d'un esprit furieux comme d'un cheval indompté, dont on ne peut se rendre le maître.

64 *Fingit equum tenerâ*] Cette comparaison est née de l'idée du vers précédent. Comme un Ecuyer dresse un jeune cheval, & lui enseigne de bonne heure à obéir à la main de celui qui le monte; tout de même les hommes doivent s'accoutumer de bonne heure à obéir à la raison.

66 *Cervinam pellem latravit in aulâ*] Pour accoutumer les jeunes chiens à suivre la proie, l'exercice le plus ordinaire qu'on leur faisoit faire, c'étoit de les faire courir & aboyer après une peau de cerf qu'on leur montroit toute seule, ou après l'avoir fourée de paille, afin que ce fût comme un veritable cerf.

67 *Militat in sylvis catulus*] *Militat*, combat: car la chasse est une espece de guerre, comme Xénophon l'a fort bien dit: ἔοικεν τῇ πολεμικῇ ἐπιστήμῃ ἡ κυνηγετική.

Nunc adbibe puro pectore, verba puer] *Puro pectore, pendant que votre esprit est encore pur & net à cause de votre grande jeunesse*: ou bien, *après avoir purifié votre esprit par les avis que je vous donne, & par les verités que je vous enseigne*. Dans le premier sens, c'est une honnêteté qu'Horace fait à Lollius, en feignant d'être persuadé que les vices, dont il lui parle, n'ont point fait encore d'impression sur lui, & cela s'accorde fort bien avec la suite. Ce passage prouve incontestablement que Lollius étoit fort jeune quand Horace lui écrivit cette Epitre. Il faut bien se garder de lire *adhibe* pour *adbibe*, comme il y a dans la plupart des éditions. C'est une ignorance grossiere. On peut voir sur ce sujet la Preface qu'Henri Etienne a faite à sa plainte, *de illiteratis Typographis*.

68 *Nunc te melioribus offer*] Laissez-vous conduire par des maîtres plus sages & meilleurs que les passions.

69 *Quo semel est imbuta recens*] Il reprend la méta-

métaphore du vaisseau, dont il s'est servi dans le 54. vers. L'ame est un vaisseau; si la premiere teinture qu'on verse dans l'ame est bonne, elle s'y conservera toujours, & corrigera même la mauvaise odeur de ce qu'on y versera dans la suite: mais si elle est mauvaise, elle corrompra toujours tout; comme la premiere liqueur qu'on met dans un vaisseau neuf, lui donne un bon ou un mauvais goût, qui se communique à toutes les autres liqueurs dont on le remplit. C'est pourquoi quand un vaisseau étoit mal cuit, ou qu'il avoit quelque mauvaise odeur, les Anciens faisoient une espece de lessive dont ils l'imbiboient, & qui en lui faisant perdre ce mauvais goût, lui en donnoit un fort bon qui duroit autant que le vaisseau même.

70 *Quòd si cessas, aut strenuus anteis, nec tardum, &c.*] Horace dit à Lollius: Si vous voulez marcher avec moi dans l'étude de la sagesse, nous irons d'un pas égal, & nous ferons le même progrès; mais si vous voulez ou demeurer derriere, ou passer devant, je ne vous attendrai ni ne tâcherai de vous devancer. Ces deux derniers vers ne paroissent d'abord qu'une raillerie; mais cette raillerie renferme un précepte excellent, & un des plus beaux fruits de la sagesse. Quand on est dans cette heureuse lice, il faut aller son chemin sans regarder ceux qui courent avec nous; car d'attendre les derniers, c'est une marque de paresse & de lâcheté; & de vouloir passer les premiers, c'est une marque d'empressement & d'envie. Or la sagesse ne se trouve jamais ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux états. Et c'est à quoi se raporte cette belle reflexion de l'Empereur Marc-Antonin, qui dit en quelque endroit, que la perfection des mœurs consiste à n'être ni empressé, ni paresseux ou lâche: *μήτε σφύζειν, μήτε ναρκᾷν*.

NOTES

SUR L'EPIT. II. LIV. I.

LE sentiment du Cardinal Norris, que M. Dacier rejette, est celui que le P. Sanadon a embrassé. Lollius, dit ce Pere, passoit encore pour un très honnête homme en 752. & son vrai caractere ne fut connu, de l'aveu de tous les Historiens, qu'en 754. c'est-à-dire huit ans après la mort d'Horace. A cette raison, qui est sans replique, continue le P. S. j'en ajoute une autre prise de la piece même, où il y a des choses qui presentent naturellement l'idée de Lollius le fils, & nullement celle du pere. Quant à la date de cette piece, le P. S. croit qu'elle est de 725. ou 726. comme les v. 67. & 68. lui paroissent le donner à entendre.

1 *Maxime Lolli*] C'est-à-dire, suivant le P. S. le plus grand, l'ainé des deux freres, car Lollius à qui Horace adresse l'Ode IX. du Liv. IV. eut deux fils.

2 *Dum tu declamas Romæ*] Le P. S. fait voir que ceci ne peut s'entendre de Lollius le pere, parceque depuis la bataille d'Actium il fut employé à des occupations importantes, qui ne lui laisserent pas le tems de s'amuser à Rome à faire parade de son éloquence, & qu'avant cette bataille, s'il étoit jeune, Horace ne l'étant pas moins, il ne convenoit pas à ce Poëte de lui donner des instructions. Enfin, conclud le P. S. Lollius étoit-il dès l'âge de seize ans un envieux, un débauché, un avare, un emporté ? Et est-il possible qu'Horace fût le seul à démêler sitôt les vices dont Lollius deroba pendant plus de trente années la connoissance aux yeux les plus clairvoyans de la Cour d'Auguste?

4 *Plenius*] Le P. S. lit *planius*, qui est la leçon du Scholiaste, de près de la moitié des manuscrits & de plusieurs excellentes éditions, tant anciennes que nouvelles.

10 *Quid Paris*] Le P. S. a suivi M. Bentlei qui lit *quod*; c'est-à-dire *ad quod Paris negat se posse cogi, etiam ut salvus regnet*, &c. raportant *quod* à *belli præcidere causam*.

17 *Rursus*] Un manuscrit & deux excellentes éditions portent *rursum*, & le P. S. a adopté cette leçon, qui ôte la consonance desagréable de *rursus* & de *virtus*.

31 *Cessatum ducere curam*] Le P. S. a reçu la correction de M. B. *cessantem ducere somnum*. *Somnum* s'est conservé dans quatre ou cinq manuscrits, & trois des premieres éditions portent *cessantum*, qui paroît, dit-il, n'être qu'une alteration de *cessantem*.

32 *Homines*] Le P. S. lit *hominem*, comme au v. 38. *oculum*, pour *oculos*, après tout ce qu'il y a d'anciens manuscrits.

34 *Si noles sanus, curres*] On trouve dans un grand nombre des plus vieux manuscrits & dans deux des premieres éditions, *si nolis sanus, cures*, & le P. S, a reçu cette leçon Le sens est, dit-il, *si nolis sanus expergisci, cures expergisci hydropicus*. Au reste, ajoute-t'il, Horace donne à entendre que celui à qui il écrit est encore *sanus*; c'est-à-dire exempt des vices contre lesquels il veut le prémunir: ce qui ne sauroit convenir à Lollius le pere, qui selon la supposition de M. Dacier, paroissoit déja porté à la jalousie, à l'avarice, à la débauche, & à l'emportement.

52 *Podagram*] Le P. S. lit. *podagrum*, après M. Bentlei, & cela est plus exact.

65 *Viam quam monstrat*] Trois des meilleures éditions ont rapellé des manuscrits *quâ monstret*, & le P. S. a employé cette leçon qui est d'un tour poëtique & élégant.

67 *Puro pectore*] Voy. ce que j'ai raporté sur *sanus* du v. 34.



AD JULIUM FLORUM.

EPISTOLA III.

JULI FLORE, *quibus terrarum militet oris*
Claudius, Augusti privignus, scire laboro.
Thracane vos, Hebrusque nivali compede vinctus,
An freta vicinas inter currentia turres,
An pingues Asiæ campi collesque morantur?
Quid studiosa cohors operum struit? hæc quoque curo,
Quis sibi res gestas Augusti scribere sumit?
Bella quis & paces longum diffundit in ævum?
Quid Titius, Romana brevi venturus in ora?
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus & rivos ausus apertos?
Ut valet? Ut meminit nostri? Fidibusne Latinis
Thebanos aptare modos studet, auspice Musâ?
An tragicâ desævit & ampullatur in arte?

A JULIUS FLORUS.

EPITRE III.

JULIUS FLORUS, je suis fort en peine de savoir en quels lieux du monde est presentement Tibere. Etes-vous dans la Thrace & sur les bords de l'Hebre, dont les neiges & les glaces retardent le cours ? Etes-vous retenus par l'Hellespont, qui sépare les celebres châteaux de Seste & d'Abyde ? Ou faites-vous quelque séjour dans les fertiles plaines, & sur les delicieux coteaux de l'Asie ? A quoi s'occupe la savante Cour de ce jeune Prince ? Je n'ai pas moins d'envie de savoir qui se charge d'écrire les actions d'Auguste. Qui est-ce qui entreprend de consacrer à l'immortalité l'histoire de ses guerres & de ses traités de paix ? Que fait Titius, dont les écrits seront bientôt les delices des Romains ; & qui méprisant de boire dans les ruisseaux trop communs, & dans les sources trop fréquentées, a eu le courage d'aller, sans pâlir, étancher sa soif dans la fontaine de Pindare. Comment se porte-t'il ? Se souvient-il un peu de moi ? Sous les auspices d'une Muse favorable, tâche-t-il d'accommoder les vers du Chantre de Thebes à nos tons Latins ? Ou s'efforce-t-il d'étaler sur la Scene les fureurs & la grandeur de la tragédie ? Quelle est l'occupation de Celsus, qu'on a

Quid mihi Celsus agit? monitus, multùmque monendus,
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo:
Ne, si fortè suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula risum,
Furtivis nudata coloribus. Ipse quid audes?
Quæ circumvolitas agilis thyma? Non tibi parvum
Ingenium, non incultum est, nec turpiter hirtum:
Seu linguam causis acuis, seu civica jura
Respondere paras; seu condis amabile carmen,
Prima feres ederæ victricis præmia. Quòd si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis Sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Debes hoc etiam rescribere, si tibi curæ
Quantæ conveniat Munatius. An malè sarta
Gratia nequicquam coit, & rescinditur? At vos
Seu

averti ſi ſouvent, & qu'on ne doit jamais ſe laiſſer d'avertir de chercher des richeſſes dans ſon propre fonds, & de ne pas piller les écrits de la bibliotheque d'Apollon Paatin, de peur qu'une troupe d'oiſeaux venant à redemander chacun ſes plumes, la corneille dépouillée de ſes couleurs derobées, ne ſoit expoſée à la riſée de tout le monde? Mais vous-même qu'entreprenez-vous? Quelles fleurs & quel thin allez-vous butiner, en voltigeant légerement comme l'abeille? Vous avez beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de politeſſe, & vous réuſſirez également à plaider, & à répondre à ceux qui vous conſulteront. Que ſi vous prenez le parti de vous attacher à la poëſie, perſonne ne poura vous diſputer la couronne deſtinée à ceindre le front du vainqueur. Avec tous ces avantages ſi vous pouviez renoncer aux attachemens, qui ne font qu'irriter vos paſſions, vous iriez auſſi loin que la Sageſſe deſcendue du ciel pouroit vous mener. Voilà l'aplication que nous devons tous avoir, petits & grands: voilà l'étude que nous devons faire, ſi nous voulons être chers à notre patrie & à nous-mêmes. Vous êtes auſſi obligé de me mander ſi vous avez pour Munatius les ſentimens de tendreſſe que vous devez avoir. Votre ancienne plaie a-t-elle été ſi mal fermée qu'elle ſe r'ouvre encore? Mais enfin ſoit que la chaleur du ſang, qui bout dans vos veines, ou que l'ignorance des choſes emporte votre eſprit jeune & fougueux, en quelque endroit que vous ſoyez tous deux, vous qui êtes les gens du monde qui

Seu calidus ſanguis, ſeu rerum inſcitia vexat
Indomitâ cervice feros, ubicunque locorum
Vivitis indigni fraternum rumpere fœdus,
Paſcitur in veſtrum reditum votiva juvenca.



devriez le moins rompre l'union fraternelle, je vous avertis que j'éleve une génice, que j'ai fait vœu de facrifier à votre retour.



REMARQUES

SUR L'EPITRE III.

HORACE écrit à Julius Florus, comme pour lui demander des nouvelles de ce qui se passoit à la Cour de Tibere, qui, par l'ordre d'Auguste, étoit allé en Orient avec une puissante armée. Mais son veritable dessein est de lui representer le grand préjudice que lui causent son avarice & son ambition ; & de lui recommander de vivre bien avec son frere, & de ne plus rompre les liens d'une amitié qui doit être sainte & inviolable. Cette Epitre fut écrite l'an de Rome 733. ou 734. Horace étant âgé de quarante-six ou quarante-sept ans : ainsi elle est fort anterieure aux Odes IV. XIV. & XV. du Livre IV.

1 *Juli Flore*] Théodore Marcile prétend qu'il faut lire *Luci Flore*, parceque *Julius* ne peut être ni le nom ni le surnom de ceux qui ne descendoient pas de la famille des Juliens ; & que ce Florus à qui Horace écrit, étoit Lucius Aquilius Florus qui sortoit de la famille de ces Aquiliens dont parle Dion. Je répons premierement, que Florus ne pouvoit pas être de la famille de ces Aquiliens, puisqu'Auguste les avoit fait mourir après la defaite d'Antoine, comme le raporte Dion dans le Livre LI. Et en second lieu je dis qu'il y avoit beaucoup de familles qui ne descendoient pas des Juliens, & qui en portoient pourtant le nom : mais c'étoit des familles de province, à qui Jules César, en leur donnant le droit de bourgeoisie, avoit aussi donné la permission de porter le nom des Juliens. Ce privilége pouvoit donc avoir

été

été accordé à la famille de Florus, comme a beaucoup d'autres, & cela suffit pour ne rien changer. Ce Florus est le même à qui il écrit l'Epitre II. du Livre II. & qu'il apelle *l'ami de Neron.* C'est encore le même que Posthumus, à qui il adressa ensuite l'Ode XIV. du Livre II. qui fut faite longtemps après cette Epitre. Monsieur Masson a voulu combatre ce sentiment dans une nouvelle Chronologie qu'il a donnée de la Vie d'Horace. Mais ses raisons au lieu de le détruire, serviroient plutôt à le confirmer.

2 *Claudius*] Claude Tibere Neron, qui succéda à Auguste, & qui étoit fils de Tibere Neron, & de Livie. Il avoit quatre ans quand Auguste épousa sa mere. Et quand Auguste l'envoya en Orient, pour remettre Tigrane sur le trône d'Arménie, il en avoit vingt-deux.

3 *Thracane vos*] Horace ignoroit où étoit Tibere, parceque cette expédition fut beaucoup plus prompte qu'on ne pensoit, & qu'on ne pouvoit pas toujours savoir à Rome les lieux où il s'arrêtoit. *Thraca*, comme les Grecs disent Θρήκη.

Hebrusque nivali compede vinctus] L'Hebre, fleuve de Thrace, qui est presque toujours couvert de glaces & de neiges. C'est pourquoi Horace l'a apellé *le compagnon de l'hiver*, dans l'Ode XXV. du Livre I.

Aridas frondes hyemis sodali
Dedicet Hebro.

4 *An freta vicinas inter currentia turres*] C'est le détroit de l'Hellespont, sur les rivages duquel sont les deux châteaux, *Seste*, du côté de l'Europe, & *Abyde*, du côté de l'Asie, si celebres par les amours de Hero & de Léandre. Ce sont aujourd'hui les Dardanelles. Musée les apelle *vicinas urbes*, villes voisines.

Σηστὸς ἔην καὶ Ἄβυδος ἐναντίον ἐγγύθι πόντου.

Té-

Γείτονες εισι πόληες.

Seste & Abyde sont vis à-vis l'une de l'autre, sur le rivage de la mer, deux villes voisines.

Du tems de Musée il y avoit à chacune de ces villes, du côté de la mer, une tour qui servoit de forteresse. Le même Musée parle aussi de la tour de Seste.* Mais, dit M. Bentlei, on connoît la tour de Seste, si fameuse par l'histoire de Hero & de Leandre, & personne n'a parlé de la tour d'Abyde: c'est pourquoi il faut lire *inter currentia terras*, la mer qui sépare l'Europe & l'Asie. Belle raison! Comme s'il ne suffisoit pas qu'Abyde fût un château comme Seste. Où est donc l'esprit poëtique de M. Bentlei? D'ailleurs ne devoit-il pas voir que *terras* est trop vague, & ne designe point de lieu?*

5 *An pingues Asiæ campi collesque morantur*] Il lui demande si la Cour de Tibere, pour se delasser de ses fatigues, fait quelque séjour dans les delicieuses & fertiles plaines de l'Asie Mineure, qui sont embellies de mille coteaux, &c.

6 *Quid studiosa cohors*] Le vieux Commentateur s'est trompé à ce passage, quand il a écrit qu'Horace parle de la cohorte Prétorienne qui étoit dans la légion de Drusus, & qui étoit toute composée de gens de la famille des Nerons: *Literata, laboriosa Drusi legio, in quâ cohors erat Prætoria de familiâ Neronum, qui literarum erant amantes.* D'où venoit cette légion de Drusus dans l'armée de Tibere? & comment peut-on penser que la cohorte Prétorienne, qui étoit comme la Compagnie des Gardes du corps, fût toute composée de gens de la famille des Nerons? Il est certain que les amis du Prince, & les volontaires étoient ordinairement dans cette Compagnie. Mais ce Florus, Titius, Celsus étoient-ils de la famille des Nerons? cela est ridicule. *Cohors* ne signifie ici que ce que l'on apelle la Cour d'un Prince,

ceux qui ſuivent un Prince, & qui s'attachent à lui. Cette Cour de Tibere étoit pleine de gens de Lettres qu'Auguſte lui avoit donnés : c'eſt pourquoi Horace l'apelle *ſtudioſa cohors*.

* *Hæc quoque curo, quis*] M. Bentlei lit *hoc quoque curo*, en mettant un point après *curo*, & en le raportant à ce qui précede. Cela n'eſt pas néceſſaire, & la leçon reçue me paroît beaucoup meilleure. *

7 *Quis ſibi res geſtas Auguſti*] Qui eſt-ce qui entreprend d'écrire les actions de Tibere, qu'il apelle *res geſtas Auguſti, les actions d'Auguſte*, parceque Tibere les faiſoit avec les troupes & ſous les auſpices de ce Prince, qui lui avoit prêté ſes troupes & ſes Dieux, comme Horace s'explique dans l'Ode XIV. du Livre IV.

> *Te copias, te conſilium & tuos*
> *Præbente Divos.*

Vous lui aviez donné vos conſeils, vous lui aviez donné vos troupes, & vous lui aviez prêté vos Dieux.

Mais ce qui me paroît bien remarquable, c'eſt qu'Horace écrivoit ſans doute ainſi pour faire plaiſir à Auguſte, & pour réprimer l'ambition & la vanité de ce jeune Prince, qui voyant qu'on avoit ordonné des ſacrifices aux Dieux pour l'heureux ſuccès de ſon expédition, en devint ſi fier & ſi orgueilleux, qu'il croyoit avoir tout fait lui ſeul, & qu'il penſoit déja à s'emparer de la Monarchie. Dion dans le Livre LIV. Ὁ δ' οὖν Τιβέριος, ἄλλως τῆς καὶ ἐπειδὰν θυσίαι ἐπὶ τούτῳ ἐψηφίσθησαν, ἐσεμνύνετο ὡς καὶ κατ' ἀρετήν τι ποιήσας, καὶ ἤδη γε καὶ περὶ τῆς Μοναρχίας ἐνενόει.

8 *Bella quis & paces*] pendant le voyage de Tibere, Auguſte, qui fut preſque toujours en Bithynie, en Syrie, ou à Samos, finit pluſieurs guerres, & donna la paix à pluſieurs peuples. C'eſt pour-

pourquoi Horace demande avec raison qui étoit celui qui se chargeoit d'aprendre à la posterité les guerres qu'Auguste avoit heureusement finies, & les avantageux traités de paix qu'il avoit faits.

9 *Quid Titius*] C'est Titius Septimius, à qui il adresse l'Ode VI. du Liv. II. & pour lequel il avoit déja écrit l'Epit. IX. de ce Livre. Il avoit fait des vers liriques, & des tragédies. Le vieux Commentateur dit qu'on voyoit de son tems, au dessous d'Aritia, le tombeau de ce grand Poëte: *Hujus autem insigne monumentum est infra Aritiam.* Il n'y a pas d'aparence qu'il fût de la famille de ce Titius qui fut Consul, & qui quita le parti d'Antoine pour suivre Auguste. Quelques Savans ont prétendu qu'une médaille, où l'on voit d'un côté la tête de la Victoire, & de l'autre le cheval Pégase, avec ces mots au bas, *Q. Titi.* est une médaille du Poëte Titius, dont Horace parle, & qu'elle fut frapée pour marquer son génie poëtique, & quelque victoire qu'il avoit remportée sur ses rivaux. Mais je croirois plutôt que c'est une médaille de quelqu'un de la famille des Titiens, differente de celle du Poëte.

Romana brevi venturus in ora] Qui doit être bientôt celebre parmi les Romains, &c. Les ouvrages de Septimius n'avoient pas encore paru quand Horace écrivoit cette Epitre.

10 *Pindarici fontis qui non expalluit haustus*] Un beau vers & une heureuse expression, *qui n'a pas pâli en buvant dans la fontaine de Pindare.* Il apelle boire dans la fontaine de Pindare, imiter son stile; comme si Pindare avoit une fontaine particuliere, dont les eaux communiquassent l'enthousiasme, & la fureur: ou plutôt comme si les ouvrages de Pindare étoient eux-mêmes cette fontaine: car il le compare ailleurs à un fleuve impétueux. C'est dans l'Ode II. du Livre IV.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,

Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Tel qu'est un fleuve impétueux qui descend des montagnes, & à qui les pluies ont fait franchir ses bords; telle est la profonde éloquence de Pindare, dont rien ne peut arrêter la rapidité.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Auteur moderne, & les ridicules personnages qu'il introduit, s'y soient noyés dès le premier pas.

Expalluit] Ce mot répond fort bien à l'idée qu'Horace avoit de Pindare. Il trouvoit que la plus difficile & la plus dangereuse de toutes les entreprises étoit celle de l'imiter; comme il s'en explique si noblement dans la même Ode:

Pindarum quisquis studet æmulari, I-
ule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Celui qui se propose de suivre Pindare, vole avec des ailes de cire, comme un Icare audacieux, & il laissera bientôt son nom à la mer qu'il rendra celebre par sa chute.

11 *Fastidire lacus & rivos ausus apertos*] Il appelle des lacs & des ruisseaux exposés à tout le monde, les ouvrages des Poëtes Latins; & il loue Septimius d'avoir eu le courage de les mépriser, pour ne s'attacher qu'à suivre Pindare.

Lacus] Properce s'est servi de la même figure, quand il a apellé des plaisirs ordinaires & communs, une eau puisée dans un lac.

Ipsa petita lacu nunc mihi dulcis aqua est.

Presentement je trouve fort bonne l'eau qui est puisée dans le lac.

Aper-

Apertos] Où tout le monde peut aller puiser, qui sont exposés à tout le monde. Au lieu que Pindare est un fleuve dangereux, dont tout le monde n'aproche pas impunément. Quand des gens sans force veulent puiser de ses eaux, il ne manque jamais de les entrainer avec ses rivages, comme Horace a dit de l'Aufide:

Cum ripâ simul avulsos ferat Aufidus acer.

13 *Thebanos aptare modos*] *Les modes Thébains.* C'est-à-dire les mesures des vers de Pindare, qui étoit de Thebes ville de Béotie. Horace demande si Septimius fait en Latin des vers liriques, à l'imitation de Pindare, & non pas s'il traduit Pindare en vers Latins.

14 *Desævit*] C'est pour *valdè sævit*, est extrêmement furieux, car la fureur doit régner dans la tragédie.

Et ampullatur] *Ampulla* en Grec, λήκυθος, signifie proprement une phiole, une ampoule; d'où les Latins ont apellé *ampullas*, & les Grecs ληκύθους, ces bouteilles; *bullas*, πομφόλυγας, qu'on éleve dans l'eau en soufflant dans un tuyau, parcequ'elles ressemblent au ventre des phioles; & comme ces bouteilles sont fort enflées & pleines de vent, on pouroit croire qu'on a apliqué cela à la tragédie, dont la composition est enflée & majestueuse, & qu'on a dit *ampullas & ampullari*, pour dire une composition enflée, *tumidam*, *inflatam*, comme dans l'Art Poëtique, *projicit ampullas.* Le Scholiaste d'Hephéstion remarque que Callimaque avoit apellé de même la tragédie, *Musam Lecythiam*, *Musam ampullatam*; nous dirions *Muse empoulée.* Mais comme en Latin *ampulla* & *ampullari*, & en Grec λήκυθος & ληκυθίζειν, sont toujours pris en bonne part, il y a plus d'aparence qu'ils ont été empruntés d'ailleurs. Les Latins apelloient *ampullas*, & les Grecs ληκύθους, les phioles où l'on mettoit l'huile, les boëtes où les peintres mettoient leurs couleurs, & les petits vases où les damen serroient leur

leur fard. Et de-là ils ont ſans doute employé ces mots pour marquer des diſcours bien travaillés, & où l'on avoit employé tout le fard & toutes les couleurs de la rhétorique. Ciceron écrivant à Atticus, dit dans la XIV. Lettre du Livre I. *Totum hunc locum, quem ego varie meis orationibus, quarum tu Ariſtarchus es, ſoleo pingere, de flammâ, de ferro, noſti illas ληκύθους, valde graviter pertexuit. Enfin il a fait entrer dans ſon diſcours, avec beaucoup de force & de gravité, tout cet endroit que je peins & que j'embellis de tant de manieres dans mes Oraiſons, dont vous êtes l'Ariſtarque, & où j'employe tous ces ornemens, du fer, du feu, & vous connoiſſez toutes ces couleurs.* Dans Ariſtophane, quand Eſchyle dit d'Euripide, ληκύθιον ἀπώλεσεν, *ampullam perdidit, il a perdu ſon ampoule*; il veut dire qu'il a perdu ſa peine, & qu'il n'a fait que gâter & employer inutilement ſes couleurs.

15 *Quid mihi Celſus agit*] Celſus Albinovanus, qui étoit Secrétaire de Tibere, comme cela paroît par l'Epitre VIII. C'eſt le même que Pédo Albinovanus, dont il eſt parlé dans Ovide, & qui avoit entrepris de faire la Theſeide, comme Virgile avoit fait l'Enéïde. Il ne nous reſte rien d'entier de lui qu'une élégie ſur la mort de Mécénas, & une conſolation à Livie ſur la mort de Druſus. Mais ces deux pieces furent faites quelque tems après cette Epitre. Et c'eſt peut-être pourquoi on y trouve moins de ces larcins qu'Horace reproche ici à Albinovanus, qui aparemment avoit profité de cet avis.

16 *Privatas ut quærat opes*] Qu'il cherche des richeſſes qui lui apartiennent, & qui viennent de ſon fonds.

Et tangere vitet] *Tangere*, toucher, pour *furari*, derober, d'où l'on a fait *tagax* pour *voleur*.

17 *Palatinus quæcumque recepit Apollo*] Il parle de la bibliotheque Palatine, qu'Auguſte avoit faite tout autour du temple qu'il avoit dédié à Apollon dans ſon palais. Dion dans le Livre LIII. Τό τῆς Ἀπολλώνειον τὸ τῆς ἐν τῷ παλατίῳ καὶ τὸ τεμένισμα

νισμα τὸ περὶ αὐτὸ, τάς τε ἀποθήκας τῶν βιβλίων ἐξεποίησε καὶ καθιέρωσε. *Il acheva & dédia le temple d'Apollon dans son palais, avec un bois tout autour & une grande bibliotheque.* Le plus grand honneur qui pouvoit arriver à un Poëte, c'étoit de voir ses ouvrages & son portrait consacrés dans cette bibliotheque, comme on l'a déja remarqué sur la Satire IV. du Liv. I. Le vieux Commentateur nous aprend ici une particularité remarquable. Il dit qu'Auguste avoit mis dans cette bibliotheque sa statue sous la figure d'Apollon. *Cæsar in bibliothecâ sibi statuam posuerat habitu ac statu Apollinis.* On sait qu'Auguste vouloit passer pour fils & pour favori d'Apollon; voilà pourquoi il se faisoit peindre sous la figure de ce Dieu; & dans ses festins, comme dans ses statues, il en prenoit l'habit & tout l'équipage. Cette ambition si desordonnée ne plaisoit pas trop aux Romains; car ils apelloient ces déguisemens, *des mensonges impies*, comme cela paroît par l'épigramme que raporte Suétone:

Impia dum Phœbi Cæsar mendacia fingit.

Et cela lui attira des railleries piquantes, témoin ce mot, *que s'il étoit Apollon, c'étoit l'Apollon qui étoit adoré dans un quartier de la ville sous l'horrible nom de* Tortor, c'est-à-dire de *bourreau.* Mais on s'y accoutuma si bien que ceux qui frapoient des médailles en l'honneur de ce Prince, & en Grece & en Italie, le representoient souvent en Apollon: & la même flaterie continua ensuite pour ses successeurs, ausquels on donna aussi dans leurs médailles la figure de quelque Divinité, comme de Jupiter, de Neptune, de Mars, &c. Ce que le même Commentateur ajoute, qu'Horace avertit Celsus de ne pas piller les Livres des Sibylles, est ridicule.

19 *Grex avium plumas, moveat cornicula risum*] Horace fait allusion à la fable d'Esope, que Gabryas a mise en vers.

Α'λλο-

Ἀλλοτρίοις πτεροῖσιν ἠμφιεσμένος
Ηὔχει κολοιὸς ὀρνέων ὑπερφέρειν,
Πρῶτον δὲ δῶρον ἡ χελιδὼν ἥρπακει,
Μετ' ἣν ἅπαντες, εἶτα γυμνὸς εὑρέθη.
Ἐπιμύθιον ὅτι
Τὸ ἐξ ἐράνου κάλλος διαλύεται.

Le geai ſe voyant paré des plumes de tous les autres oiſeaux, ſe vantoit d'être plus beau qu'eux. Mais l'hirondelle étant venue reprendre ce qui lui apartenoit, & tous les autres ayant ſuivi ſon exemple, le pauvre geai ſe trouva tout nu. Le ſens de la fable eſt, que les beautés empruntées ne durent pas longtems.

Horace a mis la corneille pour le geai & avec raiſon, car le geai eſt aſſez paré de ſes plumes; au lieu que la corneille étant toute noire, a beſoin d'emprunter des plumes pour ſe parer. Heſychius explique même κολοιὸς, une petite corneille. Lucien a profité de ce paſſage d'Horace, & comme lui, il a comparé à la corneille un homme qui ſe pare des ouvrages d'autrui. Phedre a changé la fable d'Eſope, en faiſant que la choſe ſe paſſe entre le geai & les paons. Liv. I. Fab. III.

21 *Quæ circumvolitas agilis thyma?*] Il compare Florus à une abeille. On peut voir les Remarques ſur l'Ode II. du Liv. IV.

------------ *Ego apis Matinæ*
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, &c.

Et moi je reſſemble à une petite abeille, qui avec beaucoup de peine & de ſoin butine le thin, &c.

Non tibi parvum ingenium] Toutes ces négatives ne ſont point pour diminuer les louanges qu'il donne à Florus, mais au contraire pour les augmenter;

ter ; car c'eſt une figure de diminution qui donne de la force à l'expreſſion, lorſqu'elle ſemble l'affoiblir. *Non tibi parvum ingenium eſt*, vous n'avez pas un petit eſprit ; c'eſt pour *tibi magnum ingenium eſt*, vous avez un eſprit fort vaſte. On peut voir ce qui a été remarqué ſur le 21. vers de la premiere Ode du Livre I. Horace donne ici à Florus trois louanges conſiderables ; qu'il a beaucoup d'eſprit ; un eſprit bien cultivé, c'eſt-à-dire enrichi de toutes ſortes de belles connoiſſances ; & un eſprit qui n'a rien de ſauvage ni de dur, c'eſt-à-dire un eſprit poli, & capable de faire paroître avec éclat toutes ſes richeſſes.

23 *Seu linguam cauſis acuis*] Juſques-ici on a fait dépendre ce vers de ce qui ſuit ; au lieu qu'il faut le faire dépendre de ce qui précede. Car Horace ne dit pas à Florus que ſoit qu'il plaide, qu'il explique le droit, ou qu'il faſſe des vers, il remportera la couronne de lierre. Cela eſt ridicule. Le lierre n'étoit point du tout la couronne des Orateurs, ni des Juriſconſultes. Voici comment il faut diſtinguer & ponctuer ce paſſage, où l'on s'eſt toujours trompé.

------------ Non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt, nec turpiter hirtum,
Seu linguam cauſis acuis, ſeu civica jura
Reſpondere paras. Seu condis amabile carmen,
Prima feres ederæ victricis præmia.

Vous avez un eſprit fort vaſte, fort bien cultivé, & fort poli, ſoit que vous vous prépariez à déployer les voiles de l'éloquence dans le bareau, ou que vous preniez le parti de répondre à ceux qui iront vous conſulter. Que ſi vous vous attachez à la poëſie, il ne faut pas douter que vous ne remportiez le premier prix, & que vous n'ayez la couronne de lierre, qui eſt la récompenſe des Poëtes.

Linguam cauſis acuis] Mot à mot, *ſoit que vous aiguiſiez votre langue pour les cauſes* ; c'eſt-à-dire, ſoit que vous travailliez à vous former pour le bareau.

reau. Car Horace parle à Florus comme à un homme qui n'a point encore pris de parti. Ciceron a dit de même dans le Brutus, *linguam acuere exercitatione dicendi.*

Seu civica jura respondere paras] *Respondere* est le propre terme en parlant des Avocats Consultans; c'est pourquoi on apelle leurs avis, *responsa*. C'est ce qu'Horace dit dans la premiere Epitre du Livre second, *clienti promere jura.*

24 *Paras*] Florus étoit encore alors trop jeune pour pouvoir être Avocat Consultant. C'est pourquoi Horace dit, *paras*, vous vous préparez.

Seu condis amabile carmen] On prétend que Florus prit ce dernier parti, & qu'il prefera la poësie à l'éloquence, & à la science du droit ; car on le compte parmi les Poëtes satiriques. Cette expression, *amabile carmen*, convient pourtant moins à la satire qu'à la poësie lirique.

25 *Prima feres edera victricis præmia*] Ce vers ne se raporte qu'au dernier vers précédent, *seu condis amabile carmen*, comme je l'ai déja dit: car je ne crois pas qu'on puisse trouver d'exemple où l'on promette ni à un Orateur, ni à un Jurisconsulte, une couronne de lierre, ni dans le stile propre, ni dans le stile figuré. Mais c'étoit la couronne ordinaire des Poëtes. C'est pourquoi Horace dit dans l'Ode I. du Livre I.

Me doctarum ederæ præmia frontium
Diis miscent superis. ----------

Pour moi, les couronnes de lierre, qui sont la récompense des Poëtes, m'élevent au rang des Dieux.

Et Virgile:

Pastores ederâ crescentem ornate Poëtam.

Bergers, couronnez de lierre ce Poëte naissant.

 Quòd

Quòd si frigida curarum fomenta] Il apelle l'avarice & l'ambition, avec tous les honneurs & toutes les richesses qu'elles produisent, de froids remedes contre les soucis, parcequ'au lieu de les apaiser, elles ne font que les irriter davantage. Aussi Ovide a fort bien apellé les richesses *irritamenta malorum.*

27 *Quò te cœlestis sapientia duceret, ires*] Car il n'y a que nos passions vicieuses qui nous empêchent de suivre la sagesse, & de parvenir à ce souverain bien qu'elle seule peut donner. *Cœlestis sapientia,* la sagesse celeste; car les Philosophes Païens étoient persuadés, comme nous, que la veritable sagesse ne vient que du ciel.

28 *Parvi properemus & ampli*] *Ampli* se dit proprement de ceux qui sont d'une naissance illustre, ou que la vertu a élevés aux premieres dignités. Ciceron, *ampli homines.*

29 *Si patriæ volumus, si nobis vivere cari*] Voilà quels doivent être le principe & la fin de toutes les actions des hommes, l'amour de leur patrie, & l'amour d'eux-mêmes. Les méchans, c'est-à-dire les vicieux, ne jouissent jamais ni de l'un ni de l'autre de ces deux biens; ils sont toujours l'objet de l'aversion du public, & de leur haine particuliere: au lieu que les gens de bien, c'est-à-dire les Sages & les vertueux, goûtent toujours & au-dehors & au-dedans une paix profonde que rien ne sauroit troubler. C'est une verité que Socrate a souvent démontrée. C'est pourquoi Platon dit fort bien dans une Lettre qu'il écrit aux amis & aux parens de Dion, que quoi qui puisse arriver à un homme qui souhaite de grandes & de belles choses pour soi-même & pour son pays, il ne peut lui rien arriver qui ne soit beau & honnête: *τὸν γὰρ τῶν καλλίστων ἐφιέμενον αὐτῷ τε καὶ πόλει, πάσχειν, ὅ τι ἂν πάσχῃ, πᾶν ὀρθὸν καὶ καλόν.* Celui qui veut meriter l'amour de sa patrie, doit nécessairement aimer son prochain; & celui qui veut s'aimer & être bien avec lui-même, doit nécessairement aimer Dieu. Ainsi ces deux principes

cipes qu'Horace explique dans ce vers, & les preuves que Socrate en a données, ſe trouvent parfaitement conformes aux deux grands préceptes de la religion Chrétienne qui ſont l'accompliſſement & la perfection de la loi.

30 *Si tibi curæ quantæ conveniat Munatius :* Voici la conſtruction de ce paſſage : *Si Munatius tibi eſt tantæ curæ quantæ conveniat eum eſſe tibi* : *Si vous avez pour Munatius autant de tendreſſe que vous en devez avoir.* Il eſt vraiſemblable que quelques interêts domeſtiques avoient brouillé ces deux freres, Julius Florus, & Munatius Plancus, & que le raccommodement qu'on avoit fait n'étoit pas trop ferme : de la maniere même dont Horace écrit, il paroît que le plus grand tort étoit du côté de Florus.

31 *Munatius*] Ce Munatius étoit ſans doute le fils de L. Munatius Plancus, à qui Horace adreſſe l'Ode VII. du Livre I. & Julius Florus étoit aparemment ſon frere de mere. Rien n'empêche pourtant qu'ils ne puſſent être freres germains; car la difference des noms ne marque pas le contraire. Julius Florus & Munatius Plancus ne ſont pas plus differens que Muréna & Proculeïus, qui étoient bien aſſurément freres de pere & de mere.

32 *An malè ſarta gratia nequicquam coit & reſcinditur*] Il parle de l'accommodement peu ferme de ces deux freres, comme d'une plaie qui ſe ferme avant que d'être bien guerie, & qui ſe r'ouvrant enſuite, n'en devient que plus difficile à guerir. Car *ſarcire*, *coire* & *reſcindere*, ſont des termes empruntés des plaies & des cicatrices, &c. Il en eſt de l'amitié comme des corps naturels & artificiels. Quand on a joint enſemble deux corps étrangers, s'ils ſe deſuniſſent & ſe décolent, on peut toujours les remettre & les recoler. Mais quand un corps naturel vient à ſe rompre, on ne peut jamais remettre & réunir ſes parties comme elles étoient auparavant. Tout de même, quand la né-

cessite a fait naître l'amitié entre deux personnes, elles peuvent quelquefois se séparer, il y a mille moyens de les remettre bien ensemble; mais l'amitié, dont la nature a lié les freres, ne revient que très difficilement, quand elle est une fois rompue; & quand même elle revient, elle laisse toujours une cicatrice que la moindre chose fait r'ouvrir : θεραπεύονται μὲν ἕλκος, ἡ οὐλὴ μένει: *la plaie guerit, mais la cicatrice demeure.*

32 *At vos*] Horace ne veut point entrer dans leurs differens; & malgré leur division, il veut toujours les traiter comme freres, & ne pas séparer leurs interêts. Il paroît par ce passage que ces deux freres étoient ensemble auprès de Tibere. * Il ne faut rien changer. *

33 *Seu calidus sanguis*] Ces deux mots prouvent que Julius Florus & Munatius Plancus étoient fort jeunes, quand Horace écrivoit cette Epitre; & par conséquent Munatius, dont il est ici parlé, ne peut être celui de l'Ode VII. du Livre I. qui étoit Consul plus de vingt ans avant que cette Lettre fût écrite. Assurément c'étoit son fils, & le même qui fut Consul avec C. Silius, vingt ans après la mort d'Horace, c'est-à-dire l'an de Rome DCCLXV.

Seu rerum inscitia vexat] Horace attribue la dissention ou la division des freres, des amis, & en géneral des familles, à l'une de ces deux causes, ou à l'ignorance, ou à l'emportement; car l'une & l'autre aveuglent également l'esprit, & l'empêchent de se rendre à la raison qu'il ne sauroit reconnoître. Tous les desordres & tous les malheurs des hommes ne viennent que de ces deux sources-là. Torrentius, au lieu de saisir le beau sens que ce vers presente naturellement, a mieux aimé suivre je ne sais quel méchant manuscrit qui avoit :

Heu calidus sanguis, heu rerum inscitia vexat.

Mais

Mais il s'en faut bien que ce ſens-là ne ſoit auſſi juſte & auſſi poli que le premier; il dit trop, & l'exclamation eſt peu juſte, elle n'a rien de naturel.

34 *Indomitâ cervice feros*] Il leur parle comme à de jeunes chevaux indomtés que l'on ne peut atteler.

35 *Indigni fraternum rumpere fœdus*] Il leur dit, que de rompre l'union fraternelle, c'eſt une action indigne d'eux. Les honnêtes gens, les hommes vertueux ne doivent jamais ſe porter à une extrémité ſi condamnable. Il n'y a rien de plus ſaint que l'amitié des freres, & rien de plus horrible que de la rompre. C'eſt comme ſi les pieds, les mains, les yeux, &c. qui ſont faits pour ſe ſecourir & ſe ſoulager les uns les autres, tâchoient de ſe ruïner & de ſe détruire. Cependant il n'y a rien de plus rare que de voir des freres unis; ils ſont le plus ſouvent comme les plats des balances, qui quand l'un baiſſe, l'autre hauſſe, & ne ſont pas un moment égaux.

36 *Paſcitur in veſtrum reditum votiva juvenca*] Horace étoit fort tendre pour ſes amis; & quand ils étoient abſens, il promettoit volontiers aux Dieux des ſacrifices, s'il les voyoit heureuſement de retour. C'eſt ce qu'il fit pour Plotius Numida, quand il revint de la guerre d'Eſpagne; comme il le dit dans l'Ode XXXVI. du Livre I.

Et thure & fidibus juvat
Placare & vituli ſanguine debito
Cuſtodes Numidæ Deos.

Avec l'encens, la muſique & la victime que j'ai vouée, je veux remercier & apaiſer les Dieux tutelaires de Numida.

Et pour Auguſte quand il revint des Gaules, Ode II. Liv. IV.

Me tener ſolvet vitulus relictâ
Matre, qui largis juveneſcit herbis,
In mea vota.

[r] *Et moi, pour me dégager de mon vœu, je n'aurai qu'à immoler un jeune taureau, que j'ai déja fait ſevrer, & qu'on éleve exprès dans nos pâturages.*



N O-



NOTES

SUR L'EPIT. III. LIV. I.

LE P. Sanadon s'accorde avec M. Dacier ſur la date de cette piece.

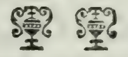
4 *Turres*] Quatre manuſcrits portent *terras*, & le P. S. l'a reçu dans le texte, après trois ſavans Critiques, d'autant plus que toute l'antiquité ne dit pas un mot de la prétendue tour d'Abyde, que M. Dacier ſupoſe avoir exiſté vis-à-vis celle de Seſte.

8 *Paces*] Voy. NOTES ſur l'Epit. I. Liv. II. v. 102.

9 *Quid Titius*] Le P. S. croit, contre M. Dacier, que c'eſt le fils de ce Titius qui tua le jeune Pompée à Milet.

30 *Si tibi*] Le P. S. lit *ſit tibi*, ſuivant les manuſcrits & d'habiles Commentateurs.

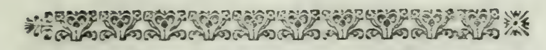
33 *Fraternum rumpere fœdus*] Cela ne veut pas dire, remarque le P. S. que Florus & Munatius fuſſent veritablement freres, comme l'a entendu M. Dacier.



AD ALBIUM TIBULLUM.

EPISTOLA IV.

ALBI, nostrorum sermonum candide judex,
Quid nunc te dicam facere in regione Pedanâ?
Scribere quod Cassî Parmensis opuscula vincat?
An tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quicquid dignum sapiente bonoque est?
Non tu corpus eras sine pectore. Dî tibi formam,
Dî tibi divitias dederant, artemque fruendi.
Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Quàm sapere & fari ut possit quæ sentiat, & cui
Gratia, fama, valetudo contingat abunde,
Et mundus victus, non deficiente crumenâ?
Inter spem curamque, timores inter & iras,
Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora.
Me pinguem & nitidum bene curatâ cute vises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.



A TIBULLE.

EPITRE IV.

TIBULLE, qui êtes un Juge ſi ſincere de mes Epitres & de mes Satires, que faites-vous donc maintenant dans votre maiſon de campagne? Avez-vous l'ambition de faire plus d'ouvrages que n'en fit jamais Caſſius de Parme? ou vous contentez-vous de vous promener en ſilence dans les forêts ſalutaires de l'Académie, & de vous attacher à tout ce qui eſt digne d'un homme de bien & d'un homme ſage? Vous êtes né avec beaucoup d'eſprit; les Dieux vous ont fait d'une figure agréable; ils vous ont donné des richeſſes, avec le ſecret d'en jouïr. Que peut ſouhaiter davantage une nourice à ſon nouriçon, ſinon qu'il ait de la ſageſſe, qu'il puiſſe exprimer avec grace tous ſes ſentimes, qu'il ait de la réputation, du crédit, de la ſanté, une table toujours propre, & aſſez d'argent pour fournir à tous ſes beſoins? Au milieu de l'eſperance & de l'inquiétude, de la colere & de la crainte, croyez que chaque jour eſt le dernier qui vous éclaire. Ainſi tous les momens que les Dieux ajouteront à votre vie, vous ſeront agréables, parceque vous ne les aurez pas attendus. Quand vous voudrez rire & vous moquer d'un pourceau d'Epicure, vous n'avez qu'à me venir voir; vous me trouverez gros & gras, & en bon point.

REMARQUES

SUR L'EPITRE IV.

TIBULLE ayant consumé presque tout son bien en folles dépenses, & se voyant accablé de dettes, se retira à une maison de campagne qu'il avoit dans le pays des Pédaniens, où il étoit dévoré par ses chagrins. Le souvenir de ce qu'il avoit perdu, & la crainte de perdre encore ce qui lui restoit, le tourmentoient sans cesse, & ne lui laissoient pas un seul moment de repos. Horace le sachant dans cet état, lui écrit pour le consoler, & pour lui redonner courage, sans qu'il paroisse qu'il ait ce dessein; car il lui écrit d'une maniere à lui persuader que le desordre de ses affaires étoit inconnu à Rome, & qu'on attribuoit sa retraite à l'amour de l'étude, & à la passion qu'il avoit pour la poësie. Mais il lui fait sentir en même tems qu'il peut être riche avec le bien qui lui reste; & il lui donne un conseil qui étoit fort propre à lui faire suporter courageusement son malheur, & qu'il pouvoit lui donner, sans lui faire connoître qu'il avoit découvert le veritable sujet de son absence & de son déplaisir. Il finit par une plaisanterie sur lui-même, & sur la secte d'Epicure, dont il faisoit encore alors profession. Voilà le sujet de cette Epitre, qui fut écrite quelque tems après l'Ode XXXIII. du Livre I. & peu de tems avant la mort de Tibulle. Horace étoit âgé de quarante-six ou quarante-sept ans.

1 *Albi*] Le Poëte Tibulle étoit apellé *Albius Tibullus*. C'étoit un Chevalier Romain, & il descendoit sans doute de quelque branche des Albiens, qui étoit une famille Consulaire.

Sermo-

Sermonum nostrorum candide judex] *Sermones* est un nom géneral qu'Horace donne à ses Satires & à ses Epitres. Quoique Tibulle fût fort jeune, (car il étoit de vingt-trois ans moins âgé qu'Horace, & il n'en avoit pas encore vingt-quatre quand il mourut) il ne laissoit pas d'avoir une politesse infinie, & un goût exquis, qui rendoient ses ouvrages parfaits, & sa critique également fine & sûre. Rien n'échapoit à sa pénétration, & au sentiment delicat qu'il avoit de toutes les beautés & de tous les defauts d'un ouvrage. Aussi la Nature lui avoit-elle donné deux talens, qu'elle met rarement ensemble, la force & la douceur, la tendresse & la majesté. Par l'un il réussissoit admirablement à *pleurer les amours* dans des élégies. Et par l'autre il chantoit noblement en vers heroïques les actions des Rois. Domitius Marsus, dans les quatre vers qu'il fit sur la mort de ce Poëte, dit fort bien:

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysios:
Ne foret aut Elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Tibulle, une mort injuste vous a envoyé à la fleur de votre âge dans les champs Elysées en même tems que Virgile, afin qu'il n'y eût plus sur la terre de Poëte qui dans ses elégies pût pleurer les tendres amours, ni chanter en vers heroïques les grandes actions des Rois.

2 *In regione Pedanâ*] Le pays des Pédaniens, dans le Latium, c'étoit le territoire de la ville apellée *Pedum*, dont il est parlé dans Tite-Live, & qui étoit aparemment la ville *Scaptia*. On prétend qu'elle étoit entre Préneste & Tibur.

3 *Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat*] C'est une raillerie. Horace ne parle pas seulement ici de la beauté des ouvrages, mais de leur nombre; & c'est un ridicule qu'il donne en passant à ce Cassius

ſius Parmenſis, qui ſe piquoit d'avoir plus de fertilité que perſonne, & de travailler le mieux ſur le champ. Horace en a fait le portrait & l'hiſtoire dans ce peu de vers de la Satire X. du Liv. I,

----------- amet ſcripſiſſe ducentos
Ante cibum verſus, totidem cœnatus, Etruſci
Quale fuit Caſſi rapido ferventius amni
Ingenium, capſis quem fama eſt eſſe libriſque
Ambuſtum propriis. -----

Qu'il s'admire d'avoir fait deux cents vers avant ſouper, & autant après, comme Caſſius le Toſcan, dont la fertile veine plus rapide qu'un fleuve impétueux, avoit produit tant de Livres, qu'on dit que ſes écrits ſuffirent ſeuls à bâtir le bucher fatal où il fut brulé.

On peut voir là les Remarques.

Opuſcula] Horace ſe ſert de ce diminutif, parceque Caſſius n'écrivoit preſque que des élégies & des épigrammes. On lui attribue auſſi des tragédies, & ſur cela le vieux Commentateur raporte que Varus, qu'Auguſte envoya pour le tuer, & qui le brula avec ſes écrits, ſauva du feu le Thyeſte, cette belle tragédie dont il eſt parlé dans Quintilien, & ſe l'attribua. Mais c'eſt aſſurément une mépriſe du Commentateur, ou de ceux qui lui ont donné ſes mémoires. Ils ont confondu Varus avec Varius. La tragédie étoit de ce dernier, & ce dernier n'avoit jamais eu la commiſſion d'aller tuer Caſſius.

4 *An tacitum ſylvas inter reptare ſalubres*] On a pris ce vers au pied de la lettre, comme ſi Horace demandoit à Tibulle s'il ſe promenoit dans ſes bois. Mais ce n'eſt pas là le ſens. Les bois dont il s'agit ici, ſont les bois qu'Horace apelle *Academi ſylvas*, dans l'Epitre II. du Liv. II.

Atque inter ſylvas Academi quærere verum.

Et

Et chercher la verité dans les bois d'Académus.

C'est-à-dire dans les écrits de Platon & des Philosophes Académiciens. Horace demande donc à Tibulle si son occupation ordinaire n'est pas l'étude des Livres des grands Philosophes, qui seuls peuvent contenter la curiosité, & apaiser la soif d'un homme qui cherche la verité, & qui travaille à se rendre veritablement vertueux. Ceux qui ont cru qu'Horace traite ici Tibulle d'Epicurien, se sont fort trompés. L'antiquité n'a jamais attribué des bois aux Epicuriens, mais des jardins: c'est pourquoi on les apelloit plaisament τυραννοκήπες, *les Rois des jardins.* Au lieu qu'elle a toujours donné les bois aux Académiciens, comme on le verra dans les Remarques sur la seconde Epitre du Liv. II.

Tacitum] Dans un profond silence, comme un homme qui médite serieusement sur ce qui fait le sujet de son étude.

5 Curantem quicquid dignum sapiente bonoque est] Car on trouve tout dans les écrits des Philosophes Académiques, la douceur, la modestie, la temperance, la patience, la sagesse, en un mot toutes les vertus que doivent chercher les Sages & les gens de bien. Et ce sont les seuls qui puissent former le sens & la raison. C'est pourquoi Horace a fort bien dit dans l'Art Poëtique :

Scribendi rectè, sapere est principium & fons;
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Le commencement & la source de bien écrire, c'est le bon sens. Et c'est ce que les écrits de Socrate vous pouront aprendre.

Sapiente bonoque] Il joint toujours le Sage & l'homme de bien, parceq'u'il n'y a point d'autre sagesse que celle qui rend l'homme tel, & qui lui fait

fait produire des fruits dignes d'elle. Dans l'Epitre XVI.

Neve putes alium ſapiente bonoque beatum.

Et que vous ne croyez qu'il y a d'autres gens heureux, que celui qui eſt ſage & homme de bien.

Il n'y a plus de veritable ſageſſe, quand on ſépare l'homme de bien du Sage. Ciceron dans le III. Livre des Offices : *Hæc igitur eſt illa pernicies quòd alios bonos, alios ſapientes exiſtimant. Voilà donc le mal, c'eſt que ces gens-là ſéparent le Sage de l'homme de bien*, &c.

6 *Non tu corpus eras ſine pectore*] Horace ne dit pas à Tibulle qu'il avoit autrefois de l'eſprit & du bien. Cela ſeroit trop groſſier, & il y auroit là un reproche trop dur & trop ſenſible: aſſurément il a mis, à la maniere des Grecs, *eras* pour *es, vous étiez* pour *vous étes*: & *Dii dederant*, les Dieux vous avoient donné, pour *Dii dederunt*, les Dieux vous ont donné. Mais cela ne ſauve pas encore toute la difficulté de ce paſſage. Car comment Horace s'aviſe-t-il d'écrire à un homme ruïné, & que le deſordre de ſes affaires a obligé de ſe retirer à la campagne, comment s'aviſe-t-il, dis-je , de lui écrire, *les Dieux vous ont donné des richeſſes, & le ſecret d'en jouïr* ? N'eſt-ce pas faire ſouvenir Tibulle de ſon malheur, & faire repaſſer dans ſon eſprit des idées fort triſtes? Pour ſe tirer de l'embaras où cela jette, il ne faut que ſe ſouvenir de ce que j'ai dit dans l'argument. Le but d'Horace eſt d'obliger Tibulle à ſe contenter des biens qui lui reſtent, & de ne plus penſer à ceux qu'il a perdus. D'ailleurs il n'écrit pas à ſon ami une Lettre ſerieuſe, mais une Lettre badine ; comme ſi le veritable ſujet de ſa retraite étoit inconnu à Rome, & comme s'il ne s'étoit retiré que pour étudier avec plus de loiſir. Ces ſortes

tes de ménagemens ſont néceſſaires, ſurtout dans les commencemens d'un malheur comme celui qui étoit arrivé à Tibulle, & diſpoſent même celui à qui on écrit, à mieux recevoir les avis qu'on lui donne pour le fortifier contre ſon mauvais deſtin.

Sine pectore] Les Anciens diſoient *pectus*, la poitrine, pour la ſageſſe, la prudence, l'eſprit, à cauſe du cœur, que les Stoïciens regardoient comme le principe & la ſource de toutes les vertus & de toutes les facultés de l'ame. C'eſt pourquoi Scipion étoit apellé *corculum*, c'eſt-à-dire *ſage*, *prudent* &c.

Dii tibi formam, Dii tibi divitias] Tibulle étoit un des plus beaux hommes de Rome, & des mieux faits. Pour ſes richeſſes elles étoient immenſes. Il ne faut que voir ce qu'il en dit lui-même dans l'Elégie III. du Livre III. & dans le panégirique de Meſſala, où il aſſure que ſes biens étoient aſſez grands pour lui, pour les loups, & pour les voleurs:

Et domino ſatis, & nimium furique lupoque.

Mais Horace ne parle point ici des richeſſes que Tibulle avoit perdues; il parle de celles qui lui reſtoient; & par là il veut lui inſinuer qu'il doit en être content, & ne pas ſe croire pauvre.

7 *Artemque fruendi*] Les Dieux lui avoient ſi bien donné le ſecret de jouïr de ſon bien, qu'à l'âge de vingt-deux ans il l'avoit preſque tout mangé. Mais ce n'eſt pas ce qu'Horace veut dire. Il veut faire entendre à Tibulle que l'art de jouïr de ſon bien n'eſt pas de le prodiguer & de le jetter par les fenêtres; c'eſt d'en faire un uſage légitime, & de ne s'en ſervir que pour ſes néceſſités.

8 *Quid voveat dulci nutricula majus alumno*] Il n'y a rien de plus tendre que l'affection des nourices pour leurs nouriçons; elles font pour eux tous les vœux dont elles peuvent s'aviſer; & comme dit Perſe,

Hunc

Hunc optent generum Rex & Regina: puellæ
Hunc rapiant, quidquid calcaverit hic rosa fiat.

Qu'un Roi & une Reine le demandent pour gendre : que les jeunes filles transportées d'amour pour lui, l'enlevent, & que les roses naissent sous ses pas.

Et comme les nourices sont ordinairement des personnes grossieres & mal élevées, & qu'elles ne connoissent point les biens qu'il faut demander aux Dieux, Perse ajoute :

Ast ego nutrici non mando vota: negato
Jupiter hæc illi, quamvis te albata rogarit.

Mais moi je ne me repose pas sur les vœux d'une nourice : Jupiter, refusez à cet enfant ce qu'elle vous demande pour lui, quoiqu'elle vous le demande en habit blanc.

Séneque a dit de la même maniere dans l'Epitre LX. *Etiamnum optas quod tibi optavit nutrix aut pædagogus, aut mater; nondum intelligis quantum mali optaverint. Tu souhaites encore ce que ta nourice, ton précepteur ou ta mere ont souhaités pour toi; & tu ne comprends pas encore quels grands maux ils t'avoient souhaités.* Mais Horace en mettant parmi les vœux de cette nourice, *sapere & fari quæ sentiat*, *qu'il soit sage, & qu'il puisse bien exprimer ce qu'il sentira*, a raison de dire qu'on ne peut rien demander de mieux ; cela corrige tout le reste.

9 *Quàm sapere & fari quæ sentiat*] D'être sage, & de pouvoir bien exprimer ses pensées & ses sentimens; c'est ce qu'il entend dans le 6. vers : *Non tu corpus eras sine pectore.* Tibulle n'avoit, à proprement parler, que la derniere de ces deux qualités ; car il étoit fort peu sage. Mais Horace ne lui donne pas tant cela comme une louange que comme un avis.

Il

Il eſt vrai que cet avis venoit un peu tard ; car, comme dit fort bien Heſiode :

Ἀρχομένου δὲ πίθου καὶ λήγοντος κορέσασθαι,
Μεσσόθι φείδεσθαι. δειλὴ δ' ἐνὶ πυθμένι φειδώ.

Buvez largement d'un tonneau quand il commence & quand il finit ; épargnez-le quand il eſt à la barre ; c'eſt s'aviſer trop tard que de l'épargner quand il eſt au bas.

Cependant l'avis n'étoit pas entierement hors de ſaiſon ; Tibulle avoit encore alors aſſez de bien pour vivre à ſon aiſe, en le ménageant, & en ſe corrigeant de ſes folies.

Et cui gratia, fama] Théodore Marcile liſoit *& qui* pour *& ut*. Cela eſt aſſez vraiſemblable, & ôte toute la difficulté de la conſtruction. Cependant le *cui* peut ſubſiſter, les Latins ayant mis quelquefois *cui* pour *ei*.

10 *Gratia*] Ce mot ne ſignifie pas ici la bonne grace, mais le crédit, les amis. Un homme comme Tibulle, jeune, riche, bien fait, de grande naiſſance, & de beaucoup d'eſprit, ne pouvoit pas manquer d'être fort eſtimé, & d'avoir beaucoup de crédit dans un ſiecle comme celui-là, qui étoit favorable au merite. Quand Ciceron écrit à Licinius Craſſus : *Et tuis præcipias ut operâ, conſilio, auctoritate, gratiâ meâ ſic utantur, &c.* ce ſeroit une plaiſante choſe que l'on expliquat ce mot *gratiâ meâ utantur*, qu'ils ſe ſervent de ma bonne grace, au lieu de dire, *qu'ils ſe ſervent de tout mon crédit.*

Valetudo contingat abunde] C'eſt ce que Perſe dit :

Poſcis opem nervis corpuſque fidele ſenectæ.

Un corps fidele à la vieilleſſe me paroît heureuſement dit.

11 *Et mundus victus*] Une table propre, c'eſt-à-dire également éloignée de la meſquinerie & de la magnificence. Voyez les Remarques ſur la Satire II. du Livre II.

Mundus erit qui non offendet ſordibus, atque
In neutram partem cultûs miſer. -----

L'homme propre eſt celui qui ne choque ni par la ſaleté, ni par la magnificence, & qui n'a le malheur de pancher vers aucun de ces deux excès.

Non deficiente crumenâ] Sans avoir le déplaiſir de voir ſon dernier écu, comme dit Perſe, ſoupirer inutilement au fond de ſa bourſe :

Nequicquam fundo ſuſpiret nummus in imo.

Horace veut faire ſentir à Tibulle que, quoiqu'il n'ait pas ces richeſſes immenſes qu'il avoit autrefois, il lui en reſte encore aſſez pour vivre content, & même pour ſe dire riche. Je ne ſais ſi Tibulle profita de ces leçons, ou ſi ſon naturel le porta à les pratiquer; mais il paroît qu'il s'accoutuma enfin à ſa pauvreté, qui ne lui parut plus ſi terrible : car il dit lui-même dans la I. Elégie :

Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
Dum meus aſſiduo luceat igne focus :

Que ma pauvreté me faſſe paſſer une vie oiſive, pourvu que dans ma chambre j'aye toujours bon feu.

12 *Inter ſpem curamque, timores inter & iras*] De l'intelligence de ces vers dépend celle de toute l'Epitre : car on voit par là l'état où Tibulle ſe trouvoit, & ce qui oblige Horace à lui écrire. Tibulle s'étant retiré à la campagne, après avoir mangé la plus

plus grande partie de son bien, se voyoit encore en danger d'être persécuté par ses créanciers, & de perdre ce qu'il avoit sauvé de ses débauches. Il ne faut qu'imaginer un homme en cet état, pour voir tout d'un coup que son cœur est en même tems rongé par la crainte, par l'esperance, par la colere & par le chagrin. Voici comme il se peint lui-même dans le panégyrique de Messala : après avoir parlé des grandes richesses qu'il n'avoit plus, il ajoute :

Nunc desiderium superest: nam cura novatur,
Quum memor anteactos semper dolor admonet annos.
Sed licet asperiora cadant, spolierque relictis.

Je n'en conserve que le regret de les avoir perdues ; car mon chagrin se renouvelle tous les jours, lorsqu'une douleur trop fidelle me remet devant les yeux mes années passées. Mais quoiqu'il m'arrive encore de plus grands malheurs, & que je me voye dépouillé des biens qui me restent &c.

Voilà donc le chagrin & la douleur d'avoir perdu la plus grande partie de son bien, & la peur de perdre le reste. Ces passions ne peuvent être dans le cœur sans la colere & sans l'esperance. Ainsi voilà l'état, où Tibulle étoit alors, fort bien éclairci. Dans cette extrémité, quel meilleur conseil pouvoit lui donner Horace, que de se regarder comme devant mourir tous les jours? C'étoit le plus court chemin pour le delivrer de toutes ces cruelles passions, & pour faire naître à leur place une joie qui ne pouvoit manquer d'être toujours égale, parceque les jours qui la feroient naître, & qui l'entretiendroient, seroient toujours égaux , & qu'il les recevroit tous comme un gain & comme un present que la fortune lui offriroit. Je me suis un peu étendu sur ce passage, parcequ'il met cette Epitre dans tout son jour, & qu'on n'avoit pas seulement pensé à l'expliquer.

13 *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum*] C'étoit

C'étoit la maxime des Epicuriens. Séneque, en expliquant ce mot d'Heraclite: *Unus dies par omni est: Un jour est égal à tous les autres*; dit dans l'Epitre XII. *In somnum ituri, læti hilaresque dicamus*;

Vixi & quem dederat cursum Fortuna peregi.

Crastinum si adjecerit Deus, læti recipiamus. Ille beatissimus est & securus sui possessor, qui crastinum sine solicitudine expectat. Quisquis dixit vixi, quotidie ad lucrum surgit. Quand nous allons nous coucher, disons gaiement: J'ai vécu, & j'ai achevé la course que la Fortune m'avoit donnée. Si Dieu ajoute le lendemain à notre vie, recevons-le avec joie. Celui-là est seul heureux, & se possede tranquilement lui-même, qui attend le lendemain sans chagrin. Tout homme qui peut dire le soir, j'ai vécu, se leve tous les matins pour un nouveau gain. C'est pourquoi Horace écrit à Thaliarchus, dans l'Ode IX. du Livre I.

Quem fors dierum cumque dabit, lucro
Appone.

Et comme si vous aviez dû mourir aujourd'hui, comptez que vous gagnez les jours que la Fortune vous accordera.

Les Chrétiens peuvent pratiquer utilement cette maxime, mais par d'autres principes, & pour une autre fin.

14 *Grata superveniet*] C'est-à-dire, vous la recevrez avec joie, & vous en aurez de l'obligation comme d'une chose purement gratuite, qui ne vous étoit point dûe, & que vous n'attendiez point.

Hora] Les Grecs & les Latins disoient *l'heure* pour le tems.

15 *Me pinguem & nitidum*] Il se donne pour un exemple de ce qu'il lui conseille. Et cette raillerie est fondée sur sa taille; car Horace étoit petit & gros

gros. Auguste, dans une Lettre qu'il lui écrivoit: *Sed si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, cùm circuitus voluminis tui sit oncodestatos, sicut est ventriculi tui. Mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas. Et je pense que vous pouriez tenir & écrire dans un boisseau; car la taille de votre Livre ressemble à la vôtre, elle est toute en grosseur comme votre ventre.*

16 *Quum ridere voles Epicuri de grege porcum*] Il y avoit du tems d'Horace deux sortes d'Epicuriens; les Epicuriens rigides, c'est-à-dire les Epicuriens sages qui corrigeant la doctrine de leur maître ou la prenant du bon côté, faisoient consister la volupté dans la pratique des vertus. Et les Epicuriens relâchés, qui prenant cette doctrine grossierement & au pied de la lettre, la faisoient consister dans les infames plaisirs de la débauche. Ces derniers avoient si fort décrié cette secte (car les hommes sont naturellement portés à juger de tout par le méchant côté) qu'il n'y avoit point de raillerie qu'on ne fît des Epicuriens sans distinction. On les traitoit tous de pourceaux; on leur reprochoit qu'ils n'aimoient que la cuisine, & qu'ils n'étoient nés que pour leur ventre. On peut voir l'argument de la Satire IV. du Livre II. C'est sur cela qu'est fondée cette raillerie d'Horace, qui s'apelle lui-même pourceau d'Epicure, pour faire rire Tibulle, & pour entrer dans ses sentimens: car Tibulle étant Philosophe Académicien, il y a de l'aparence qu'il n'épargnoit pas les Epicuriens, qui étoient ordinairement le jouet de tous les autres Philosophes. Ciceron, qui étoit Stoïcien, traite Pison de pourceau d'Epicure, dans la 16. section de l'Oraison qu'il fait contre lui. *Confer nunc, Epicure noster, ex harâ producte, non ex scholâ; confer, si audes, absentiam tuam cum meâ. Notre Epicure, qui sortez de l'étable, & non pas de l'école, comparez maintenant, si vous l'osez, comparez votre absence avec la mienne.* Quoique le mot

pour-

pourceau, ne ſoit ni fort poli ni fort agréable en notre langue, il a fallu pourtant le conſerver dans la traduction : car c'eſt le mot eſſenciel, & le beau nom que l'on donnoit à Epicure & à ſes diſciples.

NOTES

SUR L'EPIT. IV. LIV. I.

Suivant le P. Sanadon, cette piece peut être de l'année 720. Quant au ſujet, il croit qu'elle eſt adreſſée au Poëte Tibulle; mais il le prouve en renverſant toutes les preuves dont M. Dacier ſe ſert pour établir ce ſentiment qui leur eſt commun. Ce Pere, après avoir prouvé que Tibulle vint au monde en 690. & que par conſéquent il avoit trente ans en 720. lorſqu'Horace en avoit environ trente & un, ajoute: Dans le ſentiment de M. Dacier, Tibulle n'auroit eu que vingt-trois ans, & Horace en avoit au moins quarante-cinq. Cette difference d'âge ne devoit-elle pas faire ſentir au Commentateur le foible de ſon ſentiment? Quelle aparence qu'Horace, dans un âge avancé, & dans le tems de ſa plus grande réputation, ſe ſoit adreſſé en ces termes à un jeune homme, qui auroit eu à peine le loiſir de ſe faire connoître par quelques eſſais de poëſie ? Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur de M. Dacier, qu'il n'eût pas cité à cette occaſion l'épitaphe de Tibulle, que l'on attribue à Domitius Marſus. Il ſe ſeroit épargné deux mépriſes. Il aplique le dernier vers à Tibulle, & il ne peut convenir qu'à Virgile. Le mot *juvenem*, qui ſe trouve au ſecond vers, eſt un terme équivoque, qui ne marque pas toujours une auſſi grande jeuneſſe qu'il

qu'il le prétend. De plus, conclud le P.S. ſi Tibulle étoit mort à la fleur de l'âge, Ovide auroit-il laiſſé échaper cette circonſtance, qui fourniſſoit une ſi belle matiere à ſes regrets, dans l'élégie qu'il nous a laiſſée ſur la mort de ce Poëte ? Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de raporter les autres raiſons du P. S. que l'on fera bien de conſulter, principalement ſur l'article des prétendues débauches de Tibulle, qu'il juſtifie pleinement de ce reproche.

7 *Dederant*] D'excellens manuſcrits portent *dederunt*, & le P. S. a employé cette leçon après les meilleurs Critiques. L'abréviation de la ſeconde ſillabe de *dederunt*, dit - il, eſt une licence des plus autoriſées.

9 *Quàm ſapere & fari ut poſſit*] Le P. S. a mis *qui ſapere & fari poſſit*, ſuivant cinq ou ſix manuſcrits & quatre des meilleures éditions.



AD TORQUATUM.

EPISTOLA V.

SI potes archaïcis conviva recumbere lectis,
Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ,
Supremo te sole domi, Torquate, manebo.
Vina bibes iterum Tauro diffusa, palustres
Inter Minturnas, Sinuessanumque Petrinum.
Sin melius quid habes, arcesse, vel imperium fer.
Jamdudum splendet focus, & tibi munda supellex.
Mitte leves spes, & certamina divitiarum,
Et Moschi causam. Cras nato Cæsare festus
Dat veniam somnumque dies: impunè licebit
Æstivam sermone benigno tendere noctem.
Quo mihi fortunas, si non conceditur uti?
Parcus ob heredis curam, nimiùmque severus,
Assidet insano: potare & spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.
Quid non ebrietas designat? Operta recludit:

Spes

A TORQUATUS.

EPITRE V.

TORQUATUS, si vous pouvez vous resoudre à manger sur des lits à l'antique ailleurs que chez vous, & que vous soyez homme à vous contenter d'un petit plat d'herbes que nous mangerons tout entier, je vous attendrai chez moi après le coucher du soleil. Vous boirez d'un vin qui a été serré sous le second Consulat de Taurus, & qui est de la côte d'entre les marêts de Minturnes, & les montagnes de Sinuesse. Si vous avez quelque chose de meilleur à me donner, ordonnez que j'aille chez vous, si-non souffrez que je vous attende. Dès le matin on a travaillé à mettre la maison en état de vous recevoir, & tout y est d'une propreté charmante. Renoncez donc aux esperances toujours incertaines, aussi-bien qu'à l'envie demesurée d'amasser tant de bien, & remettez à un autre jour la cause de Moschus. Nous avons demain la fête de la naissance de Cesar, & cette fête nous donne une entiere liberté de dormir la grasse matinée. Nous pourons impunément passer la nuit à causer. A quoi nous sert la fortune, si l'on ne nous permet pas d'en jouïr? Celui qui épargne pour son heritier, & qui dans ce dessein mene une vie trop resserrée, n'est pas fort different du fou. Je commencerai le premier à boire & à ré-

Spes jubet eſſe ratas: in prælia trudit inermem:
Solicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere diſertum?
Contractâ quem non in paupertate ſolutum?
Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non
Invitus, ne turpe toral, ne ſordida mappa
Corruget nares: ne non & cantharus, & lanx
Oſtendat tibi te: ne fidos inter amicos
Sit qui dicta foras eliminet. Ut coeat par
Jungaturque pari, Brutum tibi, Septimiumque,
Et niſi cœna prior potiorque puella Sabinum
Detinet, aſſumam: locus eſt & pluribus umbris.
Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ.
Tu, quotus eſſe velis, reſcribe: & rebus omiſſis,
Atria ſervantem poſtico falle clientem.

pandre des fleurs. Je souffrirai de passer même pour un franc débauché. Quels miracles ne fait pas tous les jours le vin ? Il découvre les secrets les plus cachés ; il fait qu'on prend pour argent comptant toutes ses esperances ; il donne du courage aux plus poltrons ; il ôte aux cœurs abatus le pesant fardeau de leurs inquiétudes ; & il enseigne dans un moment tous les arts. Qui est celui que la bouteille n'a pas rendu éloquent ? Où est le pauvre qu'elle n'a pas delivré de sa misere ? Du reste, la seule chose à quoi je suis propre, & dont je me charge fort volontiers, c'est d'avoir soin que les couvertures des lits soient propres, que les serviettes soient bien blanches, que vous puissiez vous mirer dans les coupes, dans les assiettes, & dans les plats ; & qu'il n'y ait personne de contrebande qui puisse aller raporter ce qu'on aura dit. Et afin qu'il n'y ait personne qui ne vous convienne, je m'en vais prier Brutus & Septimius. Nous aurons peut-être aussi Sabinus, s'il n'est pas déja prié ailleurs, ou s'il n'a pas en tête quelque maitresse qu'il nous prefere. Vous pourez amener avec vous qui il vous plaira ; mais souvenez-vous que dans la saison où nous sommes, il n'est pas bon d'être trop pressé à table, & que l'odorat en pâtit. Mandez-moi quel nombre vous voulez être, & toutes choses cessantes, derobez-vous par la porte de derriere à cette troupe de cliens qui assiégent votre cour.



REMARQUES

SUR L'EPITRE V.

HOrace écrit à Manlius Torquatus, pour le prier à souper la veille d'une grande fête. Il ne lui promet pas de lui faire bonne chere ; mais il s'engage à ne manquer à rien de ce qui regarde la propreté, & à ne faire manger avec lui personne de contrebande, & dont on ne soit fort assuré. On verra dans les Remarques, qu'il y a beaucoup d'aparence que cette Epitre fut écrite l'an de Rome DCCXXVIII. Horace étant dans sa quarantieme année.

1 *Si potes archaïcis conviva recumbere lectis*] *Archaïci lecti*, ce sont de vieux lits, des lits à la vieille mode, qui se sentoient de la modestie des premiers Romains, & qui n'étoient enrichis ni d'or ni d'ivoire, comme ceux que le luxe avoit fait inventer depuis quelque tems. *Archaïci* est un mot Grec, & Horace a dit *archaïci lecti*, comme Denys d'Halicarnasse, ἀρχαικὰς τραπέζας. *J'ai vu*, dit-il, *dans les temples servir des soupers aux Dieux sur de vieilles tables de bois:* Ἐγὼ γοῦν ἐθεασάμεν ἐν ἱεραῖς οἰκίαις δεῖπνα προθειμένα Θεοῖς ἐν τραπέζαις ξυλίναις ἀρχαικαῖς. * Et Plutarque dans la Vie de Publicola écrit, ἁπλοῦς ἀνδριὰς καὶ ἀρχαικὸς τῇ ἐργασίᾳ. *Une statue simple & d'un travail antique*. Ces autorités peuvent suffire pour faire voir qu'Horace, grand imitateur des Grecs, a pu écrire *archaïcis lectis*, pour des lits grossiers & faits à l'antique. Mais M. Bentlei qui méprise ce qui se presente naturellement, & qui cherche tout ce qui est extraordinaire, trouve ce mot impertinent, & il a lu

lu *Archiacis*, & il entend par là de petits lits faits par un menuiſier ou par un tourneur apellé *Archias*, dont perſonne ne parle & que perſonne n'a jamais connu. *

Conviva] Ce mot n'eſt pas mis ſimplement pour remplir le vers; il explique une circonſtance néceſſaire au fait. C'eſt que les hommes ſont ordinairement fort difficiles ſur les repas qu'on leur donne; un mets, dont ils ſeroient fort contens chez eux, les choque chez les autres, & leur orgueil leur perſuade toujours qu'on ne les traite pas aſſez bien. Horace dit donc à Torquatus en raillant : *Si vous peuvez vous reſoudre à manger chez les autres ſur des lits antiques, &c.*

2 *Nec modicâ cœnare times olus omne patellâ*] Horace ne promet à Torquatus que des herbes, & encore en ſi petite quantité, qu'on ſera obligé de manger tout, & qu'il n'y aura rien de reſte. Dans le 74. vers de la Satire I. du Livre II. Horace dit de même que les ſoupers de Scipion & de Lelius conſiſtoient en herbes: *Donec decoqueretur olus, en attendant leur plat d'herbes.* On peut voir là les Remarques.

Times] *Si vous ne craignez pas, &c.* Ce mot eſt plaiſant, comme ſi c'étoit une grande expédition pour un grand Seigneur comme Torquatus, de ſe contenter d'un plat d'herbes.

Patellâ] Un petit plat, comme une aſſiete creuſe, ſur laquelle on offroit aux Dieux les prémices des viandes avant que d'en manger.

3 *Supremo te ſole*] *Au dernier ſoleil*; c'eſt-à-dire au ſoleil couchant. Dans la loi des douze tables: *Sol occaſus ſuprema tempeſtas eſto. Que le ſoleil couchant ſoit la derniere heure du jour.* Un homme employé comme Torquatus ne pouvoit pas ſouper avant cette heure-là, non plus que Mécénas, dont il a dit dans la Satire VII. du Livre II.

---------- juſſerit ad ſe
Mecenas ſerum ſub lumina prima venire.

Mécénas vous ordonne-t-il d'aller le ſoir chez lui un peu avant qu'on allume les bougies? &c.

Torquate] J'avois cru que c'étoit le même L. Manlius Torquatus, qui fut Conſul l'année de la naiſſance d'Horace. Et comme ce Conſul auroit été fort vieux dans le tems que ce Poëte lui écrivoit, j'avois eu recours aux diſpenſes d'âge que l'on donnoit dans le tems de la République, comme on les donna ſous les Empereurs. Scipion l'Afriquain fut fait Conſul dans le tems qu'il demandoit l'Edilité, c'eſt-à-dire à trente-ſix ans, & pour nous aprocher plus près du tems d'Horace, le jeune Marius le fut à vingt-cinq. Mais après avoir plus murement conſideré les termes de cette Epitre, & recherché avec plus de ſoin tout ce qui peut avoir raport à ces tems-là & à cette famille, j'ai vu que je m'étois trompé; car par quelques endroits de Ciceron il paroît que ce Torquatus mourut quelques années après ſon Conſulat. J'avois cru enſuite qu'Horace écrivoit au fils de ce Conſul, à L. Torquatus, contre lequel Ciceron defendit Sylla l'an de Rome 691. & c'eſt la conjecture de pluſieurs ſavans hommes qui m'en ont écrit. Mais cela ne peut être encore. En voici la raiſon : Ce Torquatus le fils eſt le même que Ciceron fait parler dans les premiers Livres *de Finibus.* Ces Livres furent faits l'an de Rome 708. Or dans la XIX. Lettre du XIII. Livre à Atticus, Ciceron déclare que tous ceux qu'il fait parler dans ces Livres étoient morts lorſqu'il les compoſa, & qu'il les avoit choiſis même, parcequ'ils étoient morts. *Ita confeci quinque libros περὶ τελῶν (de finibus) ut Epicurea L. Torquato, Stoica M. Catoni, Peripatetica M. Piſoni darem, ἀζηλοτύπητον id fore putaram, quòd omnes illi deceſſerant.* Dans ce même tems-là il y avoit un A. Torquatus qui étoit en exil à Athenes, & auquel Ciceron écrit les quatre premieres Lettres du VI. Livre. Mais ce ne peut être non plus le Torquatus d'Horace; car il paroît qu'il étoit déja vieux en 708. quand Ciceron lui écrivoit. Il faut que le Torquatus

de

de cette Epitre fût ou un petit-fils, ou un neveu du Consul. Théodore Marcile a cru trop légerement qu'ici Torquatus étoit C. Nonius Asprénas, qui étant tombé de cheval dans un tournoi qu'Auguste faisoit faire, & sa chute l'ayant rendu boiteux, reçut de ce Prince, pour récompense, un colier d'or avec le privilége de porter le nom de *Torquatus*.

4 *Vina bibes iterum Tauro diffusa*] *Du vin qui a été serré sous le second Consulat de Taurus. Iterum Tauro*, on sous-entend *Consule*. Horace parle ici de Statilius Taurus, qui étant d'une naissance obscure, parvint par sa vertu, & par la faveur d'Auguste, aux plus grandes dignités. Il vainquit Lépidus, triompha de l'Afrique, fut Gouverneur de Rome & de toute l'Italie, & deux fois Consul: & l'élévation de sa maison fut si grande, que la fille de son petit-fils fut mariée à l'Empereur Neron. Son premier Consulat est marqué à l'année DCCXVI. Il avoit pour Collegue Agrippa. Et le second est à l'année DCCXXVII. Auguste étoit son Collegue. Horace promet donc à Torquatus du vin de ce second Consulat de Taurus. Il n'y a pas d'aparence qu'il veuille louer l'ancienneté de ce vin, qui n'étoit pas assez estimé pour être gardé fort longtems. Je suis persuadé qu'il y a ici une raillerie, & que cette Epitre fut écrite l'année après ce second Consulat de Taurus. Horace dit à Torquatus qu'il lui donnera du vin du second Consulat de . . . Torquatus croit qu'il va lui nommer quelque ancien Consul; & au lieu de cela, Horace lui nomme le Consul de l'année précédente, & lui promet par conséquent du vin qui n'avoit pas encore un an. Cela fait une plaisanterie qu'on ne trouvera peut-être pas indigne d'Horace.

Diffusa] C'est-à-dire du vin qui a été mis du tonneau ou de la cuve, dans les urnes & dans les vaisseaux où on vouloit le conserver : car voilà ce que signifie proprement *diffundere vinum*. *Defundere* est tout le contraire; car il signifie, *vinum diffusum fundere de cadis*, le verser des vaisseaux dans la tasse.

Paluſtres inter Minturnas Sinueſſanumque Petrinum] Le vin qu'Horace promettoit à Torquatus, étoit du vin qui croiſſoit dans le terroir marécageux de Minturnes, ſur les limites de la Campanie, & qui par conſéquent n'étoit pas des meilleurs. Mais pour déguiſer un peu la choſe, & pour ſe faire honneur, ſans pourtant rien dire de contraire à la verité, il lui dit que c'eſt un vin cru entre Minturnes & Sinueſſe ou Sinope, parcequ'aux environs de Sinope, & ſur une montagne qui étoit tout auprès, & qu'Horace apelle ici *Petrinum Sinueſſanum*, aujourd'hui *Rocca di monte Ragone*, on cueilloit un des meilleurs vins de l'Italie. C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage.

6 *Sin melius quid habes arceſſe, vel imperium fer*] On a fort mal expliqué ce vers : *Si vous avez de meilleur vin, faites-le porter, ou contentez-vous du mien.* Cela eſt ridicule, & ne peut jamas s'ajuſter avec ces mots, *arceſſe & imperium fer.* Horace dit à Torquatus: *Si vous avez quelque choſe de meilleur à me donner, priez-moi à ſouper chez vous, & ſoyez le Roi du feſtin; ſi-non, venez chez moi, & ſouffrez que je ſois le maître. Imperium fer*, c'eſt-à-dire, *ſine me regem eſſe cœnæ*: venez chez moi, & permettez que je ſois le Roi du feſtin. Et ce Roi du feſtin c'eſt celui qu'il apelle dans les Satires *cœnæ pater & parochus.*

7 *Jamdudum ſplendet focus*] Il paroît par la ſuite que cette Lettre fut écrite en été. Et par là il eſt aiſé de voir qu'Horace ne parle pas ici du feu de ſa chambre, ni du feu de ſa cuiſine. Pour un plat d'herbes il ne falloit pas grand feu. *Focus* ſignifie ici la maiſon, qu'Horace deſigne par-là, à cauſe des Dieux Lares qui étoient près du foyer. Et ces mots, *jamdudum ſplendet focus*, ſignifient proprement, *il y a longtems que ma maiſon eſt propre, & qu'on vous attend*; *ſplendet*, comme nous diſons, *reluit de propreté.* Horace écrivoit de même à Phylis dans l'Ode XI. du Livre IV. *Ridet argento domus.*

On peut voir là les Remarques. Si on aime mieux

mieux entendre ceci du feu, il faut croire que c'étoit le feu qu'on faisoit pour chauffer les bains, que celui, chez qui on soupoit, fournissoit ordinairement. C'est pourquoi dans l'Ode XIX. du Livre III. il demande à Telephus:

> --------- *quis aquam temperet ignibus?*
> *Quo præbente domum ?* -------

Qui nous fera chauffer le bain? Qui nous donnera sa maison ?

Tibi munda supellex] *Tibi, pour vous, en votre honneur.*

8 *Mitte leves spes*] Horace apelle l'esperance *légere*, comme Euripide l'apelle *ailée*.

Πτηνὰς διώκεις, ὦ τέκνον, τὰς ἐλπίδας.

Mon fils, tu poursuis toujours des esperances ailées.

Car c'est le propre de l'Esperance de fuir & de s'éloigner toujours, & nous n'éprouvons que trop que ce que nous esperons, nous échape lorsque nous croyions le tenir. C'est pourquoi Sophocle, dans l'Antigone, apelle aussi l'Esperance πολύπλαγκτον, *vagabonde, qui ne s'arrête jamais*, & dont les démarches sont incertaines.

> Ἁ γὰρ δὴ πολύπλαγκτος ἐλπὶς,
> Πολλοῖς μὲν ὄνησις ἀνδρῶν,
> Πολλοῖς δ' ἀπάτα
> Κουφονόων ἐρώτων.

Car si l'Esperance toujours errante & incertaine a été utile à plusieurs, elle en a trompé un plus grand nombre, en leur remplissant l'esprit de passions.

Torquatus étoit d'une naissance & d'un merite qui pouvoient lui fournir de grandes esperances.

Et certamina divitiarum] Ces combats des richesses, c'est-à-dire cette envie qui porte les hommes à vouloir surpasser les autres, & amasser plus de bien qu'eux. Cette expression ne peut être mieux expliquée que par les derniers vers de la Satire premiere du Livre I.

Sic festinanti semper locupletior obstat:
Ut quum carceribus missos rapit ungula currus,
Instat equis auriga suos vincentibus, illum
Præteritum temnens extremos inter euntem.

Ainsi dans ces empressemens inquiets on trouve toujours un plus riche, qui fait obstacle: comme dans les courses, quand les chariots sont partis de la barriere, le cocher ne pense qu'à passer ceux qui le devancent, & ne songe plus à ceux qu'il a laissés derriere.

9 *Et Moschi causam*] Ce Moschus étoit un Rhéteur de Pergame, qui avoit été accusé d'empoisonnement, & dont Torquatus, qui étoit fort éloquent, devoit defendre la cause.

Cras nato Cæsare festus] Horace ne peut pas parler ici du jour de la naissance d'Auguste; car ce Prince étant né le 23. de septembre, la veille de ce jour-là ne sauroit être apellée *une nuit d'été*, comme il la designe dans l'onzieme vers. Il y a de l'aparence que c'est du jour de la naissance de Jule Cesar, qui naquit le 12. de juillet: & c'est ainsi que Porphyrion l'a entendu: *Divi Cæsaris natalem significat.* Torrentius a cru qu'Horace pouvoit parler ici du jour de la naissance de quelque jeune Prince, de quelque petit-fils d'Auguste. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une conjecture sans fondement, puisqu'il est constant que le jour de la naissance de Jule Cesar étoit celébré avec beaucoup de pompe & de magnificence, & même de religion. Car le 1. de janvier de l'an de Rome DCCXI. deux ans après sa mort, les Triumvirs ordonnerent que le mois où il étoit né seroit

ſeroit apellé de ſon nom *Julius, Juillet*, au lieu de *Quintilis*, & que le jour de ſa naiſſance, qui étoit le 4. des Ides, c'eſt-à-dire le 12. du même mois, ſeroit celébré avec beaucoup de joie par tout le peuple couronné de laurier : que ceux qui y manqueroient ſeroient maudits & dévoués à la colere de Jupiter, & à celle du defunt même : & que ſi un Sénateur ou fils de Sénateur y manquoit, il ſeroit condamné à une groſſe amende. Mais comme le jour de la naiſſance de ce Prince le 4. des Ides de juillet, le 12. étoit la fête des Jeux Apollinaires, que le Préteur celébroit tous les ans, & que par un oracle des Sibilles il étoit defendu de fêter ce jour-là en l'honneur d'aucun autre Dieu que d'Apollon, on ordonna que la naiſſance de Ceſar ſeroit celébrée la veille de ce jour, c'eſt à-dire le 5. des Ides, le 11. du mois. Ainſi voilà non ſeulement l'année & le mois, mais le jour précis de la date de cette Epitre ; elle fut écrite le 10. de juillet de l'an de Rome DCCXXVIII.

10 *Dat veniam ſomnumque dies*] C'eſt une façon de parler aſſez remarquable, *ce jour de fête vous donne le congé & le ſommeil*, pour dire, ce jour de fête, en vous donnant congé, vous laiſſe la liberté de dormir juſqu'à midi ; vous pourez vous lever fort tard.

Impune] *Impunément*. C'eſt-à-dire, ſans qu'on ſe puiſſe plaindre de vous, & ſans que vous en ſoyez incommodé.

11 *Æſtivam ſermone benigno tendere noctem*] *Tendere noctem* faire durer la nuit ; *ſermone benigno*, avec des diſcours ſur pluſieurs ſujets ; c'eſt-à-dire, en parlant de pluſieurs choſes agréables ; & comme dit Varron, *ſermone jucundo & invitabili, & cum quadam illecebrâ & voluptate utili ex quo ingenium venuſtius fiat & amœnius*. *Æſtivam noctem*, cette nuit d'été, qui par conſéquent eſt fort courte, & qui finiroit bientôt, ſi la converſation ne la prolongeoit. Monſieur Maſſon, qui veut qu'Horace parle de la fête pour la naiſſance d'Auguſte, ſoutient qu'il a pu apeller une nuit

d'automne, c'eſt-à-dire la nuit du 22. de ſeptembre, *une nuit d'été*, parceque Virgile en parlant de l'automne a dit, *mollior æſtas*. Par la même raiſon on poura dire qu'Horace a donné le nom d'hiver au printems, quand il a dit dans l'Ode VII. du Liv. IV. adreſſée à ce même Torquatus, *frigora miteſcunt Zephyris*. Qui ne voit que Virgile & Horace en diſant, l'un que *l'été s'eſt adouci*, & l'autre, que *le froid s'eſt temperé*, ont voulu dire que l'automne eſt venu temperer les exceſſives chaleurs de l'été, & le printems adoucir les rigueurs de l'hiver. On peut voir la réponſe que j'ai faite à ce Critique.

12 *Quo mihi fortunas*] *Fortunas* au pluriel pour les richeſſes. * On peut lire *fortunam* comme M. Bentlei, & je l'aime mieux. *

13 *Parcus ob heredis curam*] Torquatus travailloit beaucoup pour ſes heritiers, qu'il ne connoiſſoit pas peut-être. Horace tâche de lui faire voir ici le ridicule de cette aplication, & de le guerir de cette folie. C'eſt dans ce même eſprit qu'il lui dit dans l'Ode VII. du Livre IV.

Cuncta manus avidas fugient heredis, amico
Quæ dederis animo.

Rien n'échapera des mains de votre avide heritier, que ce que vous aurez donné à vos plaiſirs.

Nimiùmque ſeverus] *Severus*, triſte, morne, cruel, qui ſe traite durement.

14 *Aſſidet inſano*] *Eſt aſſis près du fou*. C'eſt-à-dire, eſt ſemblable au fou. Le contraire de *aſſidere* c'eſt *diſſidere*, être aſſis loin, pour dire n'être pas d'accord, être en d'autres ſentimens, & par conſéquent ne reſſembler point.

15 *Patiarque vel inconſultus haberi*] Horace dit que dans la joie & dans la débauche il ne ſe ſouciera pas de paſſer pour fou. Car, comme il dit dans l'Ode

l'Ode XII. du Liv. IV. il faut interrompre quelquefois par des momens de folie ses occupations serieuses; & il est bon de savoir être fou à propos.

Misce stultitiam consiliis brevem,
Dulce est desipere in loco.

16 *Ebrietas*] Il ne faut pas entendre ici l'ivresse, mais une debauche moderée, & qui ne passe pas certaines bornes. Jule Scaliger juge à son ordinaire quand il écrit : *Exit ad loquendum de ebrietate præter propositum.* Ce jugement est très grossier.

Designat] *Designare* est un mot plein de force; il signifie proprement faire des choses surprenantes, inouïes, & qu'on ne pouroit attendre d'ailleurs. Et il se prend en bonne & en mauvaise part. Il est ici de la premiere maniere, & de la derniere dans la seconde scene du premier Acte des Adelphes de Terence.

------ modò quid designavit?

Quelle action ne vient-il pas de commettre?

Operta recludit] Si Horace veut dire par-là que le vin tire les secrets des cœurs, il le blâme, bien loin de le louer : aussi a-t-il mis dans l'Ode XVIII. du Livre I. parmi les effets pernicieux du vin, les secrets découverts:

Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

Et l'infidelité prodigue du secret, & plus transparente que le verre.

Mais *operta recludere* doit être expliqué plus favorablement, & Horace ne parle que de ces petits secrets qu'on peut dire à table, sans blesser la fidelité que l'on doit à ses amis. C'est ainsi qu'il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. en parlant à une bouteille:

------ *Tu*

--------- *Tu ſapientium*
Curas & arcanum jocoſo
Conſilium retegis Lyæo.

Vous ſeule vous avez l'art d'adoucir les ſoucis des Sages, & de vous rendre, en badinant, la maitreſſe de leurs ſecrets.

On peut voir des exemples de ces ſecrets découverts à table, dans l'Ode XXVII. du Liv. I. & dans l'Ode XI. du Livre V.

17 *Spes jubet eſſe ratas*] Horace dit ailleurs à la bouteille :

Tu ſpem reducis mentibus anxiis.

Vous rétabliſſez l'eſperance dans les ames les plus abatues.

Et d'un tonneau, *qu'il eſt prodigue de nouvelles eſperances: Spes donare novas largus.* Mais tout cela eſt foible auprès de cette expreſſion, *ſpes jubet eſſe ratas*, qui ſignifie proprement, que le vin fait joüir de tout ce qu'on eſpere; qu'il change la nature de de l'eſperance, & la convertit en poſſeſſion. Car l'eſperance eſt de ce qu'on ne voit point; & l'homme qui a bu, voit tout ce qu'il eſpere; tout ce qu'il eſpere lui eſt hoc, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme. C'eſt pourquoi Anacréon dit, que quand il a bu, il croit avoir toutes les richeſſes de Creſus, & qu'il ne ſonge qu'à chanter.

In prælia trudit inermem] C'eſt ce qu'Horace a parfaitement bien exprimé dans l'Ode XXI. du Livre III.

-------- *addis cornua pauperi*
Poſt te neque iratos trementi
Regum apices, neque militum arma.

Vous donnez de la force & du courage au pauvre, qui après vos faveurs, ne craint ni la puiſſance

sance formidable des Rois , ni les armes des soldats.

Il semble qu'il ait eu en vue ces vers de Diphilus :

Ὦ πᾶσι τοῖσι φρονοῦσι προσφιλέστατε
Διόνυσε καὶ σοφώτατ᾽ ὡς ἡδύς τις εἶ·
Ὅταν ταπεινὸν μέγα φρονεῖν ποιεῖς μόνος,
Τὸν τὰς ὀφρῦς αἴροντα συμπεῖθεις γελᾶν,
Τὸν τ᾽ ἀσθενῆ τολμᾶν τι, τὸν δειλὸν, θρασεῖν.

O Bacchus , que les Sages vous font à bon droit la cour , & que vous faites de bien aux hommes , puisque vous savez seul enfler d'orgueil le pauvre , forcer à rire celui que les soucis rendoient chagrin , donner de la force aux foibles, & inspirer du courage aux poltrons!

18 *Addocet artes*] Il veut dire que celui qui a bu, est Orateur, Poëte , & qu'il fait de son esprit tout ce qu'il veut. Le Poëte Amphis avoit dit dans le même sens.

Ἐνῆν ἄρ᾽ ὡς ἔοικε, κἀν οἴνῳ λόγος,
Ἔνιοι δ᾽ ὕδωρ πίνοντες εἰσ᾽ ἀβέλτεροι.

Il me semble donc qu'il y a de l'éloquence dans le vin, & que l'eau émousse l'esprit à ceux qui la boivent.

Et Théopompus:

Ἡ τρύξ ἄριστόν ἐστιν εἰς εὐβουλίαν,
Ταύτην πίνῃς, καὶ ῥᾷον ἔσῃ τὴν οὐσίαν.

Le jus de la vendange est merveilleux pour donner la sagesse ; vous n'avez qu'à en boire, vos affaires en iront mieux.

19 *Fœcundi calices quem non fecere disertum*]
C'est

C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire, *addocet artes.* Dans l'Epitre XIX. Horace ſe moque des Poëtes de ſon tems, qui ſur ce qu'ils avoient ouï dire que le vin enſeignoit à faire des vers, ne ceſſoient de boire nuit & jour.

---------- non ceſſavere Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

Après cet arrêt ſi formel, les Poëtes jour & nuit n'ont ceſſé de boire.

20 *Contractâ quem non in paupertate ſolutum*] *Contracta paupertas*, une étroite pauvreté, pour dire une fort grande néceſſité, une grande miſere. Le vin dégage les hommes des liens de la pauvreté. C'eſt ce qu'il a dit dans l'Ode XVIII. Livre I.

Quis poſt vina gravem militiam aut pauperiem
crepat?

Qui eſt celui qui après avoir bu, parle des peines de la guerre, ou des rigueurs de la pauvreté?

21 *Hæc ego procurare*] *Hæc*, les choſes qui ſuivent: *ne turpe toral, ne ſordida mappa: procurare*, avoir ſoin, &c.

Et idoneus imperor] Horace veut dire qu'il n'eſt propre qu'à avoir ſoin de ce qui regarde la propreté, & le choix des convives; & qu'il ne s'entend point à faire bonne chere.

Imperor] On veut qu'Horace ſoit le premier qui ait dit peut-être avec trop de licence, *imperor* au paſſif. Mais on ſe trompe, & ce ſeul mot, *imperata facere*, prouve que ce verbe étoit paſſif longtems avant qu'Horace s'en fût ſervi.

Et non invitus] Car Horace étoit naturellement fort propre; & il trouvoit que la meilleure partie de la bonne chere, c'eſt la propreté.

22 *Ne turpe toral*] C'eſt ce qu'il apelle *illota toralia* dans la Satire IV. du Livre II.

Et Tyrias dare circùm illota toralia veſtes?

Et vous mettriez les plus beaux tapis de pourpre ſur des lits dont les matelas n'auroient point été lavés.

Toralia étoient les matelas des lits ſur leſquels on ſe couchoit pour manger. Quand on prioit quelqu'un, on les couvroit d'ordinaire de beaux tapis. Mais ici Horace ne parle que des *toralia* ſans tapis, des couvertures des matelas, afin que tout réponde à la ſimplicité des lits antiques qu'il décrit dans le premier vers.

Ne ſordida mappa] *Mappa*, une ſerviete, *mantile*, une nape. On peut voir la Remarque ſur ce vers de la IV. Satire du Livre II.

Vilibus in ſcopis, in mappis, in ſcobe quantus
Conſiſtit ſumptus?

Les balais, les ſervietes, & la ſciure pour couvrir le plancher, ſont de ſi peu de frais, qu'il eſt honteux à tout le monde de n'en point avoir.

23 *Corruget nares*] *Ride les narines*, pour *faſſe rider les narines*. Car c'eſt ce qui arrive à ceux qui voyent quelque choſe de mal-propre. Horace eſt le premier qui ait haſardé ce mot, comme Quintilien l'a remarqué.

Ne non & cantharus & lanx oſtendat tibi te] Ces deux négatives, *ne non*, ſont ici pour l'affirmative *ut: procurare ne non cantharus & lanx oſtendat tibi te; prendre ſoin que les coupes & les plats vous repreſentent votre image*; c'eſt-à-dire qu'ils ſoient ſi propres & ſi luiſans, que vous puiſſiez vous y voir comme dans un miroir. Horace a parlé de cette propreté dans la Satire quatrieme du Livre ſecond.

Magna

Magna movent ſtomacho faſtidia, ſeu puer unctis
Tractavit calicem manibus, dum furta ligurit:
Sive gravis veteri crateræ limus adhæſit.

On ſe dégoûte quand on voit empreinte ſur une coupe la main du valet qui l'a lavée, après avoir trempé ſes doigts dans la ſauce, ou quand une vieille coupe eſt comme incruſtée de la craſſe que le tems y a attachée.

24 *Ne fidos inter amicos ſit qui dicta foras eliminet*] C'eſt ce qu'il y a de plus important. Celui qui donne à manger, doit ſurtout prendre garde que parmi les conviés il n'y ait perſonne de ſuſpect & qui puiſſe raporter ce qu'on aura dit à table. Un raporteur trouble toute la joie d'un repas, en ôtant la liberté de parler. C'eſt pourquoi à tous les feſtins publics des Lacédémoniens, il y avoit toujours un des plus vieux qui diſoit aux autres, en leur montrant la porte: *Rien de ce qu'on a dit ici ne paſſe par là:* διὰ τούτων ἔξω λόγος οὐκ ἐκπορεύεται. Et c'eſt à quoi répond ce proverbe des Grecs: *Je hais le convié qui a de la mémoire:* μισῶ μνάμονα συμπόταν. Cette fidelité & ce ſecret avoient paru ſi néceſſaires à table, que l'antiquité a conſacré à Bacchus l'oubli. Aujourd'hui les honnêtes gens ſeroient trop heureux que l'on ne raportat que ce qu'ils diſent. Mais il y a une eſpece d'animaux encore plus dangereux que les raporteurs. Ce ſont ceux qui empoiſonnent tout ce qu'ils ont entendu, & qui rediſent toujours les choſes autrement qu'on ne les a dites. Au reſte la ſagacité de M. Maſſon ſur ce paſſage eſt fort plaiſante: il conjecture finement qu'Horace, en diſant qu'il aura ſoin que parmi les conviés il n'y ait perſonne qui ſoit capable de redire ce qu'on aura dit à table, a égard au malheur tout récent de Cornelius Gallus, qui ayant été accuſé par Valerius Largus ſon ami de s'être mal gouverné en Egypte, & d'avoir mal parlé contre Auguſte, fut condamné au baniſſement, & ſe tua lui-même l'an 727.

qui

qui est justement l'année qui précede la date que je donne à cette Lettre. Je laisse à juger de la conformité de ce qu'Horace dit dans ce passage, avec le malheur de Gallus. Cela a été traité à fond dans la réponse que j'ai faite à ce nouveau Critique.

25 *Ut coeat par jungaturque pari*] Le maître du festin ne doit pas seulement prendre garde qu'il n'y ait personne de suspect ; mais il doit aussi faire en sorte que tous les conviés conviennent les uns aux autres, qu'ils soient amis, & qu'ils ayent à peu près les mêmes inclinations. Car sans cela il n'y a point de souper qui puisse être agréable. Et Epicure a fort bien dit: *Ante circumspiciendum est cum quibus edas & bibas, quàm quid edas & bibas : nam sine amico visceratio leonis ac lupi vita est. Avant que de demander ce qu'on mangera, il faut s'informer avec qui on mangera. Car la plus grand-chere sans amis est un repas de lion & de loup.*

26 *Brutum tibi Septimiumque*] Pour faire voir à Torquatus qu'il observe exactement ce qu'il vient de dire, il lui nomme ceux qui souperont avec lui, & il fait ainsi leur éloge. Cela fait assez voir qu'on a eu tort de changer ces deux noms d'homme en deux noms de femme, & de lire, *Brutam Septimiamque*; * & que le vieux Commentateur a mal fait de lire *Butram tibi Septiciumque*. Il est vrai que *Butra* & *Septicius* sont des noms d'homme. Mais j'ose assurer que jamais Horace n'a connu ces hommes-là. * Il ne faut pas s'imaginer que ce Brutus fût celui qui avoit tué Cesar; il y avoit longtems qu'il étoit mort. Je ne sais si celui-ci étoit de la même famille, ou si c'étoit quelque autre qui portoit ce nom. Il y a eu encore des Brutus sous le bas Empire.

Septimiumque] C'est le même Septimius dont il a été parlé dans l'Epitre III.

27 *Cœna prior*] Un meilleur souper, ou plutôt un souper auquel il sera déja engagé, où il aura déja promis d'aller.

Potiorque puella] Quelque jeune fille qu'il aimera mieux que notre souper. C'est le sens de ce *potior*. Car

on

on a eu tort de conclure de là qu'il devoit y avoir des femmes à ce ſouper d'Horace, & que ce *potior puella* devoit être expliqué, *ſi quelque maitreſſe plus jolie que les femmes que nous aurons, ne le retient.* Cela eſt ridicule; Horace n'étoit pas aſſez peu galant pour dire une choſe ſi groſſiere, & qui auroit pu ſi fort mortifier celles qu'il auroit priées à ſouper.

Sabinum] C'étoit ſans doute Aulus Sabinus, Chevalier Romain, & grand Poëte. Il avoit fait des Epitres comme celles d'Ovide, qui en parle en deux ou trois endroits de ſes ouvrages. Les trois Epitres qu'on a encore, & qui portent ſon nom, ſont des ouvrages ſupoſés. Il ne nous reſte rien de lui, à moins que quelques-unes des Epitres que l'on donne à Ovide, ne ſoient de ſa main. Le ſavant M. Voſſius étoit perſuadé qu'on lui devoit celle de Pâris à Helene, & celle d'Helene à Pâris: celle de Léandre à Hero & celle d'Hero à Léandre: celle d'Acontius à Cydippe, & celle de Cydippe à Acontius. Il avoit entrepris des Faſtes, & un autre ouvrage qu'il apelloit *Trœzene*; mais il mourut avant que de les avoir achevés. Ovide dans la XVI. Elégie du IV. Livre *de Ponto.*

Quique ſuam Trœzena, imperfectumque dierum
Deſeruit celeri morte Sabinus opus.

Et Sabinus qui, emporté par une mort trop prompte, n'a pu achever ſes Faſtes ni ſa Trézene.

28 *Locus eſt & pluribus umbris*] On apelloit *ombres*, σκιὰς, ceux qu'un convié menoit à un feſtin ſans qu'ils y fuſſent invités. Il en a été parlé ſur ce vers de la Satire VIII. du Livre I.

----- *quos Mæcenas adduxerat umbras.*

Quand on invitoit quelqu'un, c'étoit une civilité qu'on lui rendoit, de lui faire entendre qu'il y auroit place à table pour ceux qu'il voudroit mener;

ner; & cela se faisoit afin qu'il eût le plaisir de mener ceux dont la compagnie lui étoit la plus agréable. Plutarque remarque fort bien qu'en cela on imitoit ceux qui, en sacrifiant à quelque Dieu, sacrifioient en même tems aux Dieux qui habitoient dans le même temple, & qui avoient un autel commun, quoiqu'ils ne les nommassent pas chacun par leurs noms.

29 *Sed nimis arcta premunt olidæ convivia capræ*] Ce passage prouve clairement que cette Epitre fut écrite pendant les grandes chaleurs; c'est-à-dire au mois de juillet, & non à la fin de septembre; car à la fin de septembre on ne s'aviseroit pas de donner cet avertissement, qu'il ne faut pas être pressé à table de peur des mauvaises odeurs. Voyez la remarque sur l'onzieme vers. Voilà une maniere de parler bien singuliere : *Les puantes chevres incommodent un festin où l'on est trop pressé.* Pour dire que cette puante bête, dont il a dit dans l'Ode XII. du Livre V.

----- *gravis hirsutis cubat hircus in alis,*

se fait sentir, quand on est trop pressé à table pendant les chaleurs de l'été. Mais il est aisé de voir qu'en notre langue une pareille expression seroit très choquante, & surtout dans une Lettre. Voila pourquoi j'ai pris un autre tour. Chaque langue a ses tours & ses manieres, & ce qui est insupportable dans l'une, fait souvent une grace dans l'autre.

30 *Tu quotus esse velis rescribe*] Pour s'empécher d'être surpris, & afin que celui que l'on invitoit ne fût pas réduit à mourir de faim, s'il menoit avec lui une compagnie trop nombreuse, on le prioit d'en déterminer & d'en marquer le nombre.

31 *Atria servantem*] *Atria*, les sales où se tenoient ordinairement les cliens, les plaideurs qui attendoient leur Patron, leur Avocat. C'étoit aussi

le

le lieu où ſe tenoient ceux qui alloient faire la cour aux Grands. C'eſt pourquoi Séneque diſoit avec raiſon, *errat qui amicum in atrio quærit*; *celui qui cherche un ami dans ſa ſale, ſe trompe fort.*

Poſtico] C'eſt la porte de derriere, que les Grecs apelloient ψευδόθυρον, *fauſſe porte.* C'eſt ce que Virgile dit *cæca fores.* Toutes les maiſons des Grecs & des Romains avoient de ces fauſſes portes, comme cela paroît par tous leurs écrits. Ces peuples étoient trop amis de leur liberté pour ne pas ſe reſerver une ſortie toujours libre, & un moyen ſûr d'éviter les importuns qui les iroient aſſiéger.

NOTES

SUR L'EPIT. V. LIV. I.

IL paroît par le 9. vers, dit le P. Sanadon, que cette piece eſt de l'année 734.

1 *Archaïcis*] Le P. S. a embraſſé ici le ſentiment de M. Bentlei, quoique condamné par M. Dacier, & il lit *Archiacis*, après tous les manuſcrits & trois autres ſavans Editeurs. Il eſt étonnant, dit le P. S. qu'*Archaïcis*, dont la ſeconde ſillabe eſt longue, & qui ne fut jamais Latin, ſe ſoit tant multiplié dans les éditions.

2 *Olus omne*] C'eſt-à-dire differentes ſortes de légumes, *ex omni olerum genere*, comme le P. S. l'a entendu.

3 *Torquate*] On ne ſait point poſitivement quel étoit ce Torquatus à qui Horace a déja adreſſé l'Ode VII. Liv. IV. Le P. S. croit que ce pouroit bien être le petit-fils du Conſul.

6 *Arceſſe, vel imperium fer*] C'eſt-à-dire: *Si vous*

vous avez de meilleur vin que moi, faites-en aporter quelques bouteilles avec vous; sinon passez-en par la condition que je vous propose, & c'est l'explication du P. S. qui est sans doute preferable à celle de M. Dacier, quoi qu'il en dise. Voy. les Notes sur l'Ode XX. Liv. I.

9 *Cras nato Cæsare*] Le P. S. croit qu'il faut apliquer ce vers à Caïus Cesar fils d'Agrippa & de Julie, qui vint au monde en 734. dans les premiers jours du mois de septembre. *Nato Cæsare*, dit-il, signifie *ob Cæsarem recens natum*, à cause d'un Cesar nouvellement né. Ce jeune Prince étoit le premier fruit du mariage d'Agrippa avec la seule heritiere du nom des Cesars, & sa naissance donnoit à Auguste un petit-fils, qui pouvoit le consoler de la perte du jeune Marcellus.

17 *Inermem*] On trouve dans quantité de manuscrits *inertem*, & le P. S. a adopté cette leçon, après trois savans Editeurs. *Inermem* ne sauroit faire ici un si bel effet qu'*inertem*, comme le P. S. le remarque.

22 *Mappa*] Ce mot ici, suivant le P. S. signifie en géneral tout le linge de table que devoit fournir le maître du repas, c'est-à dire les napes qui couvroient les tables, & quelquefois les lits, & les serviettes dont on se servoit pour s'essuyer les mains, avant que de se mettre à table. Car pour ce qui est des serviettes que les convives avoient devant eux pendant le repas, ajoute le P.S. l'usage étoit que chacun les aportat de chez soi, comme il paroît par deux épigrammes, l'une de Catulle & l'autre de Martial.

26 *Brutum tibi Septimiumque*] Le P. S, a suivi ici M. Bentlei & M. Cuningam, en rapellant dans le texte *Butram tibi Septiciumque*, qui se trouve dans quantité de manuscrits. Ces deux noms, dit ce Pere, étoient connus chez les Romains, & on les trouve ailleurs.



AD NUMICIUM.

EPISTOLA VI.

Nil admirari propè res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.
Hunc solem, & stellas, & decedentia certis
Tempora momentis, sunt qui formidine nullâ
Imbuti spectent. Quid censes munera terræ?
Quid, maris extremos Arabas ditantis & Indos?
Ludicra quid, plausus, & amici dona Quiritis?
Quo spectanda modo, quo sensu credis & ore?
Qui timet his adversa, ferè miratur eodem
Quo cupiens pacto. Pavor est utrique molestus:
Improvisa simul species exterret utrumque.
Gaudeat, an doleat: cupiat metuatne: quid ad rem?
Si, quidquid vidit melius pejusve suâ spe,
Defixis oculis, animoque & corpore torpet?
Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.
I nunc, argentum, & marmor vetus, æraque & artes



A NUMICIUS.

EPITRE VI.

NE rien admirer eſt preſque l'unique choſe, Numicius, qui puiſſe nous rendre & nous faire vivre toujours heureux. Il y a des hommes qui regardent ſans aucun mouvement d'admiration ou de crainte le ſoleil, les étoiles, le cours réglé des cieux, & le changement certain & invariable des ſaiſons. Quels ſentimens croyez-vous donc que nous devions avoir pour les preſens de la terre, & pour les treſors de la mer, qui enrichit les Indiens & les Arabes? De quels yeux devons-nous regarder les ſpectacles, les aplaudiſſemens & les faveurs du peuple? Celui qui craint le contraire de toutes ces choſes, eſt dans le même dégré d'admiration que celui qui les deſire; & une égale frayeur les ſaiſit l'un & l'autre, dès qu'un objet terrible & imprévu ſe preſente à eux. Car qu'importe qu'ils ſoient dans la joie ou dans la triſteſſe, dans le deſir ou dans la crainte, ſi la premiere choſe, bonne ou mauvaiſe, qui leur arrive contre leur eſperance, ils ont toujours les yeux attachés ſur cet objet, ils en perdent la raiſon, & deviennent entieremenr immobiles? Le ſage paſſe pour fou, & le juſte pour injuſte, s'ils recherchent la vertu même avec des empreſſemens trop inquiets, & des deſirs trop exceſſifs. Allez preſentement, admirez les richeſſes, les vieilles ſtatues de marbre, les ouvrages de bronze, & tous les beaux arts; ſoyez fra-

Suspice, cum gemmis Tyrios mirare colores:
Gaude quòd spectant oculi te mille loquentem:
Gnavus manè forum, & vespertinus pete tectum:
Ne plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius: indignum, quòd sit pejoribus ortus.
Hic tibi sit potius quàm tu mirabilis illi?
Quidquid sub terrâ est, in apricum proferet ætas,
Defodiet condetque nitentia. Quum bene notum
Porticus Agrippæ & via te conspexerit Appî,
Ire tamen restat Numa quò devenit & Ancus.
Si latus aut renes morbo tentantur acuto,
Quære fugam morbi. Vis rectè vivere? quis non?
Si virtus hoc una potest dare, fortis omissis
Hoc age deliciis. Virtutem verba putas, ut
Lucum ligna? cave ne portus occupet alter;
Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas.
Mille talenta rotundentur, totidem altera, porro
Tertia succedant, & quæ pars quadret acervum.
Scilicet uxorem cum dote, fidemque, & amicos,
Et genus & formam regina Pecunia donat:
Ac benè nummatum decorat Suadela, Venusque.

Man-

pé de l'éclat des pierreries, & de la beauté de la pourpre de Tyr : felicitez-vous de ce que quand vous parlez en public, le silence regne, & que tout le monde vous écoute avec attention: ne perdez point de tems, allez dès le matin à la place, & ne retournez chez vous que le soir bien tard. NUM. Quoi! Mucius auroit eu plus de bien de sa femme que je n'en aurai de la mienne? HOR. Vous avez raison, cela est indigne, car il est bien moins que vous. Quoi! vous seriez forcé d'admirer Mucius, plutôt que Mucius forcé de vous admirer? Mon cher Numicius, le tems met au jour ce qui étoit câché dans les ténebres, & cache dans les ténebres ce qui étoit au jour. Quand vous aurez reçu bien des honneurs dans le portique d'Agrippa, & que votre gloire & votre pompe auront été souvent admirées dans la voie Appienne, il faut pourtant enfin aller joindre les bons Rois Ancus & Numa. Si vous aviez quelque grand mal de reins, ou une violente douleur de côté, n'est-il pas vrai que vous chercheriez à guerir promptement de cette maladie? Voulez-vous être heureux? Qui est-ce qui ne le veut pas? Si la vertu seule peut vous procurer ce bonheur, attachez-vous à elle, en renonçant courageusement aux plaisirs. Etes-vous persuadé que la vertu n'est qu'un nom, comme un bois sacré n'est que du bois? partez, que personne n'arrive avant vous aux ports: ne perdez pas l'occasion de trafiquer à Cibyra & en Bithynie : achevez d'amasser mille talens, ajoutez-en encore mille, poussez jusqu'au troisieme millier : ne demeurez pas en si beau chemin; que le quatrieme vienne bientôt

Mancipiis locuples eget æris Cappadocum rex.
Ne fueris hîc tu. Chlamydes Lucullus, ut aiunt,
Si posset centum scenæ præbere rogatus,
Quî possim tot? ait: tamen & quæram, & quot habebo
Mittam. Postpaulo scribit, sibi millia quinque
Esse domi chlamydum: partem, vel tolleret omnes.
Exilis domus est, ubi non & multa supersunt,
Et dominum fallunt, & prosunt furibus. Ergo
Si res sola potest facere & servare beatum,
Hoc primus repetas opus, hoc postremus omittas.
Si fortunatum species & gratia præstat,
Mercemur servum, qui dictet nomina, lævum
Qui fodicet latus, & cogat trans pondera dextram
Porrigere. Hic multum in Fabiâ valet, ille Velinâ:
Cuilibet hic fasces dabit, eripietque curule
Cui volet, importunus, ebur. Frater, pater, adde:
Ut cuique est ætas, ita quemque facetus adopta.
Si bene qui cœnat, bene vivit: lucet, eamus
Quò ducit gula: piscemur, venemur: ut olim
Gargilius, qui manè plagas, venabula, servos,

Dis-

rendre le nombre pair. Car la Richesse est une Reine qui donne une femme avec une grosse dot, la fidelité, les amis, la noblesse & la beauté: Vénus elle-même, & la Déesse de la persuasion font la cour à un homme riche. Le Roi de Cappadoce a une infinité d'esclaves; mais il manque d'argent: gardez-vous bien d'être comme lui. On dit qu'un jour Lucullus ayant été prié de préter cent manteaux de pourpre pour la representation d'une tragédie: Le moyen, dit-il, d'en avoir un si grand nombre? Cependant je chercherai & je vous envoyerai tous ceux qui seront chez moi. Le lendemain il écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'on pouvoit les prendre tous, ou en partie. Une maison est pauvre, quand il n'y a pas beaucoup de choses superflues, que le maître ignore, & qui accommodent les voleurs. Après cela donc si le bien est l'unique chose qui puisse vous rendre & vous faire vivre toujours heureux, travaillez plus que personne pour en amasser, ne vous lassez point. Si c'est le faste & le crédit qui seuls puissent procurer ce bonheur, achetons un esclave qui nous aprenne les noms de chaque citoyen, qui nous pousse doucement, pour nous avertir de leur donner la main pour leur aider à passer quelque embaras; & qui nous dise à l'oreille, celui-là est tout puissant dans la Tribu Fabienne, celui-ci est le maître dans la Tribu de Velies. Le vieillard qui vient à vous, peut donner & ôter les faisceaux & le siége Curule à qui il voudra. Sur ces avis, apellez l'un votre frere, & l'autre votre pere, & en habile flateur adoptez-les chacun selon son âge. Si celui qui fait grand-chere est heureux, dès la poin-

Differtum tranſire forum populumque jubebat:
Unus ut è multis populo ſpectante referret
Emtum mulus aprum. Crudi tumidique lavemur,
Quid deceat, quid non, obliti: Cerite cerâ
Digni, remigium vitioſum Ithacenſis Ulyſſei:
Cui potior patriâ fuit interdicta voluptas.
Si, Mimnermus uti cenſet, ſine amore, jociſque
Nil eſt jucundum, vivas in amore jociſque.
Vive, vale; ſi quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti: ſi non, his utere mecum.



te du jour allons où la bouche nous mene. Ne pensons qu'à la pêche, qu'à la chasse, comme faisoit, il n'y a pas encore longtems, Gargilius, qui le matin passoit au travers de la place Romaine & de l'assemblée du peuple, avec ses toiles, ses pieux & ses esclaves, afin qu'au milieu de tout cet épuipage on lui vît le soir raporter sur son mulet un sanglier qu'il avoit acheté. Jettons-nous dans le bain à l'issue de table, sans nous mettre en peine ni d'honnêteté, ni de bienséance, dignes d'être écrits sur les registres de ceux de Ceré, & plus corrompus que les compagnons d'Ulysse, qui preférerent à leur patrie des plaisirs defendus. Enfin, si comme Mimnerme l'a soutenu, il n'y a rien d'agréable sans l'amour & sans les jeux, j'y consens, vivez dans les jeux & dans l'amour. Adieu. Si vous avez de meilleures maximes, faites-m'en part; sinon, servez-vous des miennes.



REMARQUES

SUR L'EPITRE VI.

LE plus court chemin pour guerir les hommes de leurs passions, ce n'est pas toujours de leur donner des armes pour les combatre séparément les unes après les autres; il vaut mieux tâcher, s'il est possible, de les réduire toutes à un seul & même principe. Car ce principe étant bien expliqué & bien connu, on réussira toujours mieux à les deraciner de notre cœur. Voilà le dessein d'Horace dans cette Epitre, où il veut faire voir, que c'est à tort que nous cherchons notre veritable bien dans les richesses & dans les honneurs; que tout ce qui excite dans nos cœurs la crainte ou le desir, ne peut que nous être funeste; que cette crainte & ce desir ne naissent que de l'admiration & de la surprise, & que par conséquent, pour être veritablement heureux, il faut se defaire de cette admiration, qui est la seule cause de tous nos maux, & entierement oposée à la vertu qui consiste à avoir son esprit dans une assiete ferme & tranquile, sans qu'il puisse être surpris, ému, ni étonné de quoi que ce soit. Ce précepte est merveilleux, quand on s'en sert avec les ménagemens nécessaires, & qu'on lui donne les bornes qu'il doit avoir. Car les Epicuriens le poussoient à un excès très pernicieux; & le raisonnement même qu'Horace tire de leurs principes, pouroit être fort nuisible, si on ne le corrigeoit par les lumieres de la verité & de la raison. Et c'est ce que je vais tâcher de faire dans les Remarques. Il n'y a dans cette Epitre aucun caractere qui puisse mener à sa veritable date. Tout ce qu'on peut dire, c'est que comme

il y eſt parlé des portiques d'Agrippa, qui ne les fit que l'an de Rome 728. cet ouvrage eſt poſterieur à cette année, qui étoit la 41. de l'âge d'Horace.

1 *Nil admirari*] Il y a une admiration raiſonnable & intelligente, qui porte les hommes à la vertu, & que Platon apelle, par cette raiſon, *la mere de la Sageſſe*. Il eſt aiſé de juger que ce n'eſt pas de cette admiration qu'Horace a voulu parler. Il parle de l'admiration vicieuſe & folle qui naît de l'ignorance, & qui porte les hommes à deſirer ou à craindre les objets auſquels elle s'attache. Pour être exempt de cette derniere admiration, il faut avoir une ame grande & genereuſe, s'être acquis par ſon travail une connoiſſance exacte des choſes du monde, & de leurs principes, & avoir toujours preſens les exemples que nous fourniſſent les ſiecles paſſés, pour nous aprendre que hors la vertu, tout nous doit être indifferent dans cette vie, & qu'il n'y a rien qui puiſſe nous faire ni bien ni mal: car Dieu, par ſon infinie ſageſſe, n'a pas mis entre les mains d'un autre le pouvoir de nous rendre ni heureux, ni malheureux. Ainſi il n'y a qu'un veritable Philoſophe qui ſoit capable de ſurmonter cette admiration, & d'aquerir ſon contraire, c'eſt-à-dire l'*inadmiration*, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce mot, l'*athaumaſtie*, que Démocrite & les autres Philoſophes ont tant vantée, & qui ne ſe trouve jamais que dans une ame intrépide, & que rien ne ſauroit ni étonner ni troubler. Démocrite & les autres Philoſophes avoient tiré ce ſentiment de l'école de Socrate, qui enſeignoit qu'il n'y avoit rien d'admirable pour nous que notre ame. Et c'eſt ce que Séneque a fort bien employé dans ſa Lettre VIII. *Cogita in te præter animum nihil eſſe mirabile, cui magno nihil magnum eſt. Penſez qu'il n'y a rien d'admirable en vous que votre ame; ſi elle eſt grande, elle ne trouve rien de grand.* On verra dans la ſuite que l'admiration dont il s'agit ici, embraſſe le deſir & la crainte. Tout cela eſt parfaitement beau, & ſi Jule Scaliger l'avoit bien compris, il ſe ſeroit épargné le ridicule jugement qu'il a porté

de cette piece: *At ſexta nugatrix de beatitudine*, dit-il, *utitur autem verbo admirari ambiguè*. Ce Critique ne jugeoit pas mieux de la philoſophie que de la poëſie.

Propè res eſt una] Il a été remarqué ailleurs que les Latins ſe ſervoient de *ferè* & de *propè* pour affirmer les choſes plus modeſtement, ſans pourtant affoiblir ou diminuer une propoſition univerſelle.

Numici] On ne ſauroit dire qui eſt ce Numicius à qui Horace écrit. Il y avoit à Rome une famille Patricienne de Numiciens, *gens Numicia*, qui portoit le nom du fleuve Numicius, dans le Latium, d'où elle étoit originaire; & l'on voit un Conſul de ce nom, l'an de Rome CCLXXXIV. C'eſt ſans aucun fondement qu'on a voulu mettre ici *Munati* à la place de *Numici*, comme ſi cette Epitre s'adreſſoit à Munatius Plancus, à qui il écrit l'Ode VII. du Liv. I. Horace a fait la premiere ſillabe de *Munatius* longue, & celle de *Numicius* il l'a fait breve.

2 *Facere & ſervare beatum*] Ces deux mots contiennent une definition admirable du veritable bonheur : c'eſt celui qui eſt durable, & qui ne doit jamais finir. Toutes les choſes qui nous procurent un bonheur d'un moment, un bonheur à tems, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ſont fauſſes ; & nous ne devons rechercher que celles qui nous rendent & qui nous font toujours vivre heureux ; *quæ poſſunt facere & ſervare beatos*.

3 *Hunc ſolem & ſtellas*] A parler naturellement, s'il y a quelque choſe qui puiſſe imprimer de la crainte aux hommes, ou exciter leur deſir, en un mot, qui puiſſe attirer leur admiration, c'eſt ſans doute la ſtructure merveilleuſe de ce monde, le ſoleil, les étoiles, la conſtante variété des ſaiſons, le mouvement réglé des cieux, &c. Cependant il y a eu des Philoſophes qui ont regardé tout cela ſans étonnement & ſans ſurpriſe. Comment donc eſt-il poſſible que nous admirions des choſes auſſi viles & auſſi mépriſables que l'or, les pierreries, les charges,

les

les dignités, les aplaudissemens, les honneurs, lorsque nous voyons qu'il y a des Sages qui ont eu la force de ne pas admirer ce qu'il y a de plus étonnant & de plus merveilleux dans le monde ? Voilà le raisonnement d'Horace. Il l'a tiré des principes de Démocrite, c'est - à - dire des principes d'Epicure : mais il faut marquer ce qu'il a de bon & de mauvais, afin qu'on ne puisse pas se tromper dans l'usage qu'on en doit faire. Il est certain que dans l'univers nous ne voyons rien qui merite par lui-même notre admiration. Les cieux, le soleil, les étoiles, les saisons, &c. obéïssent comme nous aux ordres du maître souverain qui a tout créé par sa parole. Tous ces grands objets peuvent bien nous servir à nous faire mépriser tout ce qui leur est inferieur; mais dans le même tems qu'ils refusent notre admiration, ils nous crient de la donner à celui qui les gouverne, & de ne la donner qu'à lui. Et c'est ce que ces Philosophes insensés ne faisoient pas; au contraire, par un aveuglement trop ordinaire à la sagesse des hommes, de cette verité, que tous ces objets sensibles ne pouvoient faire ni notre bonheur ni notre malheur, ils tiroient cette conséquence fausse & pernicieuse, que rien ne le pouvoit faire, & qu'il n'y avoit rien que nous dussions ni craindre ni desirer; au lieu d'en tirer celle-ci, que toutes ces grandes choses, qui ne pouvoient par elles-mêmes nous faire aucun bien ni aucun mal, nous disoient qu'il y avoit au-dessus d'elles un Etre superieur qui s'étoit reservé ce droit, & qui seul pouvoit nous rendre veritablement heureux ou malheureux: par conséquent que c'étoit le seul que nous devions aimer & craindre.

Et decedentia certis tempora momentis] *Tempora*, les saisons, qui sont si réglées, qu'elles finissent toujours dans le tems qui leur est marqué. Manile s'est servi de même de *tempora:*

----- *mittant in tempora signum.*

Ils donnent le ſignal pour les ſaiſons.

4 *Sunt qui formidine nullâ imbuti ſpectent*] *Formido* ne ſignifie pas ſimplement ici *frayeur*. C'eſt un mot qui, comme celui d'*admiration*, n'embraſſe pas moins l'eſperance & le deſir que la crainte, car il eſt impoſſible que la crainte ne ſoit pas toujours accompagnée du deſir: ce ſont deux choſes inſéparables, & c'eſt ce que Lucrece apelle *religion*. Quand Horace dit donc qu'il y a des hommes qui regardent les cieux ſans être pénétrés d'aucune crainte; il veut dire qu'ils les regardent ſans admiration, & ſans avoir leur eſprit troublé ni par la crainte ni par l'eſperance; ils n'en attendent ni bien ni mal. Et Horace veut ſans doute parler d'Epicure, qui, comme dit Lucrece, travailla le premier à ſoulager les hommes du peſant fardeau de la ſuperſtition qui les oprimoit, &

Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum, ſed eò magis acrem
Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum clauſtra cupiret.

Que ni tout ce qu'on diſoit des Dieux, ni les fondres, ni le bruit menaçant du ciel ne pût retenir; mais qui au contraire ſentit relever par-là ſon courage, & augmenter l'envie qu'il avoit de rompre le premier les barrieres de la Nature.

Il avoit connu que l'admiration & la ſuperſtition ne venoient que de l'ignorance :

Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quòd multa in terris fieri, cæloque tuentur,
Quorum operum cauſſas nullâ ratione videre
Poſſunt, ac fieri divino numine rentur.

Car les miſerables mortels ſont retenus dans la crainte,

crainte, parcequ'ils voyent ſur la terre & dans le ciel une infinité de choſes dont ils ne peuvent en aucune maniere pénétrer les cauſes, & qu'ils attribuent à la Divinité.

Mais longtems avant Epicure, Pythagore avoit dit que tout le fruit qu'il avoit tiré de la philoſophie, c'étoit de *ne rien admirer*, c'eſt-à-dire de ne rien deſirer & de ne rien craindre.

5 *Quid cenſes munera terræ*] *Munera terræ*, *les preſens de la terre*; c'eſt-à-dire l'or, l'argent, & tous les métaux que la terre donne, ou plutôt qu'on lui arrache.

6 *Quid maris extremos Arabas ditantis & Indos*] Il faut répéter le mot *munera*, *les preſens de la mer qui enrichit les Arabes les plus éloignés, & les Indiens.* C'eſt-à dire les perles, qui naiſſent principalement dans le *Sinus Perſicus*, & dans la mer des Indes, aux environs de l'iſle de Zeïlan. Pline, Liv. IX. chap. XXXV.

7 *Ludicra*] Les jeux, les ſpectacles, qui font l'occupation d'une infinité de gens. Si c'eſt une marque d'ignorance que d'admirer les ſpectacles que la Nature fournit, que peut-on penſer de ceux que l'art ſeul donne? Les Stoïciens avoient ce précepte, Μὴ θαυμάζειν τὴν θέαν, *n'admirez point les ſpectacles.* Car ils étoient perſuadés que les ſpectacles étoient contraires à la ſageſſe, & qu'ils ne corrigeoient perſonne de ſes defauts. L'Empereur Marc-Antonin a dit dans cette vue, en parlant des pieces de théâtre: Ἀλλὰ ἡ ὅλη ἐπιβολὴ τῆς τοιαύτης ποιήσεως καὶ δραματουργίας πρὸς τίνα ποτὲ σκόπον ἀπέβλεψε; *Mais au fond quel eſt le ſujet & le but de toutes ces repreſentations* ? Liv. XI. Art. VI.

Plauſus] Tous les aplaudiſſemens du peuple, les aplaudiſſemens que le peuple donnoit aux grands Orateurs, quand ils parloient en public, ou aux grands Seigneurs, quand ils revenoient à Rome après quelque voyage, ou qu'ils paroiſſoient dans les théâtres & dans les lieux publics. Un homme raiſonnable

nable peut-il faire cas des aplaudissemens d'un peuple, dont les jugemens sont toujours faux, qui est inconstant dans son choix, & qui n'admire que des chimeres ?

Et amici dona Quiritis] *Quiris* n'est pas ici Mécénas, ou quelque autre Grand; car il n'est pas ici question des presens que Mécénas pouvoit avoir faits à Numicius. *Quiris* c'est le peuple; comme dans cette formule des cris des enterremens; *Ollus Quiris letho datus est; un tel citoyen est mort.* On peut voir les Remarques sur l'Ode VII. du Livre II. *Dona Quiritis*; *les presens du peuple*; c'est-à-dire les charges, les emplois, dont le peuple étoit le maître, comme nous l'avons deja vu ailleurs; & qu'il donnoit le plus souvent à ceux qui les meritoient le moins. Voyez la Satire VI. du Livre I.

9 *Qui timet his adversa*] Après qu'Horace a parlé de ceux qui desirent les richesses, les spectacles, les aplaudissemens, & les emplois, il parle ici de ceux dont l'ambition n'est pas si déclarée, & qui semblent ne desirer pas tant toutes ces choses, que craindre leurs contraires, la pauvreté, la solitude, le mépris & les refus. Il fait voir que cela ne vient que d'un seul & même principe, & que ces derniers, c'est-à dire ceux qui craignent, ne sont pas moins dans cette admiration vicieuse que ceux qui desirent; car il est impossible que la crainte soit sans le desir, comme le desir ne sauroit être non plus sans la crainte. Ce passage est fort beau & fort delicat, & la verité qu'il explique est d'une très grande utilité pour la morale.

Ferè miratur eodem quo cupiens pacto] Il n'y a presque point de difference: celui qui craint la pauvreté & les refus, admire autant que celui qui desire les richesses & les emplois; & comme ils sont tous deux également dans l'admiration, ils sont aussi tous deux également dans la crainte. C'est pourquoi Ciceron a fort bien dit dans l'Oraison pour Sextius : *Ei qui tali rumore tenetur ac ducitur, plausum immortalitatem, sibilum mortem videri necesse est.* Celui

lui qui eſt charmé de ces ſortes de bruits, doit néceſſairement regarder les aplaudiſſemens comme l'immortalité, & le mépris comme la mort.

10 *Pavor eſt utrique moleſtus, improviſa ſimul ſpecies*] Une preuve que celui qui craint & celui qui deſire ſont tous deux également dans l'admiration, c'eſt qu'ils ſont frapés également des accidens imprévus qui leur arrivent. Celui qui craint le refus, & qui eſt refuſé contre ſon eſperance, eſt dans la même ſurpriſe & dans le même étonnement que celui qui deſire une charge, & qui n'a pu l'obtenir. Il faut donc néceſſairement que cela vienne du même principe. *Pavor* eſt une crainte, ou plutôt une ſurpriſe & un étonnement qui trouble l'eſprit, & qui l'empêche de trouver aucun expédient. Dans cet état, pour me ſervir des paroles de Sophocle dans l'Oedipe :

οὐδ' ἔνι φροντίδος ἔγχος,
ᾧ τις ἀλέξεται.

On ne trouve dans ſon eſprit accablé aucune force pour donner du remede à ſes maux.

11 *Improviſa ſimul ſpecies*] Ce mot, *ſpecies*, eſt très remarquable ; il ſe dit proprement des accidens extraordinaires & ſurprenans, & il ſe prend en bonne & en mauvaiſe part, mais plus ſouvent en mauvaiſe part. Virgile dans le ſecond Livre de l'Enéide :

Non tulit hanc ſpeciem furiatâ mente Chorœbus.

Alors Chorébus, ſaiſi de fureur, ne put ſoutenir cet horrible ſpectacle.

Et dans le Livre IV. en parlant de Didon :

-------- *neque enim ſpecie famâve movetur.*

Elle

Elle n'eſt émue ni de l'horrible idée de ſon action, ni du bruit qui alloit s'en répandre.

Exterret] Etonne, & trouble l'eſprit.

12 *Gaudeat an doleat, cupiat metuatne, quid ad rem*] Horace prévient l'objection que Numicius pouvoit lui faire : *Quoi ! celui qui a de la douleur, admire comme celui qui a de la joie ? & celui qui craint, admire comme celui qui deſire? Oui*, répond Horace; qu'un homme ait de la joie ou de la douleur, qu'il deſire ou qu'il craigne, cela ne fait rien à la choſe, & ne change pas la nature de la propoſition; c'eſt toujours l'admiration qui produit en lui cette douleur ou cette joie, cette crainte ou ce deſir, puiſque les biens & les maux qui lui arrivent contre ſon eſperance, produiſent en lui les mêmes effets. Ce paſſage étoit difficile, & l'on s'y étoit trompé.

13 *Melius pejuſve ſuâ ſpe*] *Spes* & *ſperare* ſont des termes communs qui ſe prennent en bonne & en mauvaiſe part, & qui marquent ſimplement l'attente où l'on eſt, ſoit du bien, ſoit du mal; comme Didon a dit dans Virgile, *ſperare dolorem.*

14 *Defixis oculis*] Les yeux entierement attachés ſur l'objet de ſa crainte ou de ſes deſirs. Ce qu'Horace dit ici *defixis oculis* , c'eſt ce qu'il a dit *fixa pupulæ*, dans l'Ode V. du Livre V.

Interminato cùm ſemel fixæ cibo
Intabuiſſent pupulæ.

Et qu'après que ſes yeux ſeroient éteints, en regardant toujours avec de violens deſirs ces viandes defendues.

Car on a toujours les yeux attachés ſur ce que l'on craint, comme ſur ce que l'on deſire. Torrentius s'étoit trompé à ce mot.

Animoque & corpore torpet] Il eſt dans une langueur, dans un étonnement, & dans une eſpece de léthargie,

léthargie, que la grande attention qu'il a ſur l'objet de ſa crainte ou de ſes deſirs, ne manque jamais de cauſer.

15 *Inſani ſapiens ... ultra quàm ſatis eſt virtutem ſi petat ipſam*] Pour faire voir qu'il ne peut y avoir aucune exception à cette regle, & que l'admiration qui excite la crainte & le deſir, ne peut être que vicieuſe, & par conſéquent nuiſible, c'eſt que quand elle auroit même la vertu pour objet, elle ne laiſſeroit pas d'être condamnable, ſi elle excitoit pour cette vertu des deſirs trop violens; & qu'un homme qui voudroit pouſſer à l'excès la plus eſtimable de toutes les vertus, paſſeroit pour fou plutôt que pour ſage. Car la vertu ne ſe trouve jamais dans l'excès. Et c'eſt dans ce ſens que Ciceron dit dans le IV. Livre de ſes Tuſculanes: *Studia vel optimarum rerum ſedata tamen & tranquilla eſſe debent.* Que *l'étude des plus excellentes choſes doit être moderée & tranquile.* Et quelques pages après: *Etiamſi virtutis ipſius vehementior appetitus ſit, eadem ſit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio. Si les deſirs, que la vertu même excite dans nos cœurs, ſont trop violens, nous devons tous employer les mêmes remedes pour les moderer.*

17 *I nunc argentum*] Horace a ſi bien prouvé ſa propoſition, que l'admiration eſt la cauſe de tous nos maux, & ſon contraire la cauſe de tous nos biens, qu'il ne craint pas de dire à ſon adverſaire: *Allez preſentement malgré tout ce que j'ai dit; laiſſez-vous éblouïr à l'éclat de l'or, admirez les ſtatues, &c.* C'eſt une conceſſion ironique, ou plutôt un defi qu'Horace fait á Numicius.

Marmor vetus, æraque & artes] *Marmor vetus*, de vieilles ſtatues de marbre. *Æra*, des ſtatues de bronze, ou des cuvetes; comme dans l'Ode VIII. du Livre IV. *Artes*, les arts, pour les ouvrages de l'art, les tableaux, les ſtatues; comme dans la même Ode:

—— divite me ſcilicet artium

Quas

Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas.

Si j'avois les beaux ouvrages qu'ont mis au jour Parrhasius & Scopas.

18 *Suspice*] *Suspicere* & *admirari* sont sinonimes. Le premier signifie proprement *regarder en haut.* Car tout ce qu'on admire, on le regarde toujours au-dessus de soi.

Tyrios mirare colores] La pourpre de Tyr. Les meilleures huitres pour la pourpre se trouvoient dans les mers d'Afrique & de Tyr.

19 *Gaude quòd spectant oculi te mille loquentem*] Comme les deux vers précédens ont un raport assez manifeste avec le 5. & le 6. vers, celui-ci explique une des sortes d'aplaudissemens dont il a parlé dans le septieme vers.

20 *Gnavus manè forum, & vespertinus pete tectum*] Ce vers, & les trois qui le suivent, sont plus embarassés qu'ils ne paroissent; & je ne saurois me dispenser de raporter ici les principales difficultés qu'on y peut trouver. Premierement , on ne sait si Horace veut parler dans ce premier vers de l'exercice du bareau, ou du commerce, ou des brigues & des sollicitations que ceux qui prétendoient aux charges alloient faire dans la place aux assemblées, pour gagner les suffrages du peuple. Après cela on est en doute si ce vers, *ne plus frumenti*, est une suite du précedent, & s'il marque la fin & le but de celui qui va à la place Romaine. Tirons-nous de ces embaras avant que de toucher aux autres. Je ne crois pas qu'on puisse recevoir l'opinion de Torrentius, qui soutient qu'Horace dit à Numicius : *Allez plaider des causes depuis le matin jusqu'au soir , afin que personne n'amasse plus de bien que vous.* Du tems d'Horace l'éloquence n'étoit pas un métier mercenaire ni lucratif, comme elle l'a été depuis; & les plus grands Orateurs, qui étoient l'apui des affligés, ne raportoient le soir chez eux que la gloire & le plaisir d'avoir defendu l'innocence & protégé la vertu. Toutes les Orai-

Oraiſons de Ciceron n'ont pas valu à cet Orateur Romain ce qu'un ſimple avis vaut aujourd'hui à un médiocre Avocat. Aſſurément Horace parle ici de la place Romaine, où ſe faiſoit le commerce, & où on ſe rendoit pour les brigues & pour les ſollicitations. Mais ce qui marque manifeſtement que c'eſt pour les brigues & pour les ſollicitations qu'Horace dit ici à cet admirateur de ſe rendre de bon matin à la place, d'y être des premiers, & d'en ſortir des derniers, c'eſt que ce vers ſe raporte viſiblement à ce qu'il a dit dans le 7. *amici dona Quiritis. Les preſens du peuple qui vous eſt favorable.* On ne ſauroit le conteſter. Paſſons aux autres difficultés.

21 *Ne plus frumenti dotalibus emetat agris*] On peut ſoutenir que ce vers dépend du précédent. Cependant je n'en crois rien, & je ſuis perſuadé qu'Horace les a ſéparés. Après avoir dit: *Allez faire votre cour au peuple depuis le matin juſques au ſoir, & n'oubliez rien pour contenter votre ambition;* il ajoute: *Faites vos efforts pour empécher que Mucius n'ait eu plus de bien de ſa femme que vous n'en aurez de la vôtre.* L'ambition & le deſir des richeſſes ſont ſouvent deux paſſions très differentes. Ce ſens-là eſt fort naturel. Mais voici une penſée qui, j'eſpere, ne déplaira pas. Siméon du Bois, ſavant & exact Critique, a trouvé dans un manuſcrit ancien *me* au lieu de *ne*.

Me plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius? --------

Et je ne doute pas que ce ne ſoit la veritable leçon: car elle nous découvre un ſens qui me paroît très juſte & très beau. L'admirateur, à qui tout ceci s'adreſſe, voyant qu'Horace lui a fermé la bouche, & qu'il ne peut plus defendre l'admiration, prend un autre parti, & pour excuſer ſon ambition & le deſir qu'il a d'amaſſer du bien, il veut faire entendre qu'il ne recherche pas les biens & les em-

emplois pour eux-mêmes, mais pour n'avoir pas le déplaisir de voir qu'un faquin, un vil esclave ait trouvé un meilleur parti que lui. Voilà le dernier retranchement de cet ambitieux, qui dit avec indignation : *Quoi ! Mucius auroit plus de bien de sa femme que je n'en aurois de la mienne ?* Horace lui répond, *indignum, &c. Vous avez raison ; cela est indigne, qu'un homme de néant soit plus riche que vous. Quoi ! il seroit au-dessus de vous plûtôt que vous au-dessus de lui ?* Voici le passage entier écrit comme il le doit être:

NUM. *Me plus frumenti dotalibus emetat agris*
Mucius? HOR. *Indignum, quòd sit pejoribus ortus.*
Hic tibi sit potius quàm tu mirabilis illi?

On ne peut pas nier que ce tour-là ne soit plus vif & plus fin, & qu'il ne sente mieux le génie d'Horace. Quoique je n'aye rien changé au texte, je n'ai pas laissé de le suivre dans la traduction.

Dotalibus emetat agris Mucius ?] Je ne saurois souffrir cette leçon qu'on prétend avoir trouvée dans les meilleurs manuscrits:

-------- *Dotalibus emetat agris mutus &c.*

Mutus un muet, pour dire un homme qui n'est pas éloquent, qui ne plaide point. Cette correction est venue de ceux qui prétendoient que ce vers, *gnavus mane forum*, devoit être expliqué du bareau. Mais ce n'est pas aux manuscrits à corriger la raison, c'est à la raison à corriger les manuscrits. Ce *mutus* est entierement ridicule. Je sais bien que pour faire voir que *Mucius* ne peut être ici, Torrentius allegue que la famille des Muciens étoit une des plus nobles & des plus considerables de Rome. Mais cela ne conclud rien. La famille des Muciens pouvoit être la plus noble de Rome, sans qu'on puisse inferer de là qu'il n'y avoit alors à Rome aucun homme de basse naissance qui portat ce nom de Mucius. Le Mucius

cius dont Horace parle, ne pouvoit-il pas être un affranchi des Muciens, qui portoit le nom de ſon maître, & qui s'étant pouſſé dans les charges, avoit trouvé quelque grand parti? C'eſt aſſurément le ſens narel de ce paſſage. Horace y donne en paſſant un coup de dent à Mucius, & à ceux qui lui avoient donné une femme ſi riche. * Mais M. Bentlei vient nous dire que *mutus* n'eſt pas ici un muet, & que c'eſt le nom propre d'un homme, *Mutus*. En verité je ne comprends pas l'averſion que ce ſavant homme a pour les noms les plus connus; il leur fait une cruelle guerre, & les chaſſe de leur place pour ſubſtituer les noms les plus obſcurs. Nous avons vu dans l'Epitre précédente qu'à la place de *Brutus* & de *Septimius*, il a mis *Septicius* & *Bruta*, deux quidams aſſurément très inconnus à Horace & à Torquatus; & ici au lieu de *Mucius*, il met *Mutus* qui ne leur étoit pas plus connu. S'il en uſe ainſi avec ſes amis & qu'il leur prefere ſes nouvelles connoiſſances, je le plains; car il viole un précepte bien ſage, *vin vieux & vieux amis.**

23 *Hic tibi ſit potius quàm tu mirabilis illi*] Il faut lire ce vers avec un point interrogant à la fin. Horace dit en ſe moquant: *Quoi! vous ſeriez forcé d'admirer cet homme-là plutôt que lui forcé de vous admirer?* Admirer quelqu'un, c'eſt le voir au-deſſus de ſoi, le regarder avec envie.

24 *Quidquid ſub terrâ eſt in apricum proferet ætas*] Je puis dire qu'on n'a point connu le ſens de ces deux vers, ni le raport qu'ils ont avec ce qui précede. On a cru ſe tirer aſſez bien d'affaires en expliquant ſimplement les mots, qui ſont aſſez intelligibles d'eux-mêmes. Mais je compte cela pour rien; il faut déveloper la penſée d'un Auteur, & éclaircir la force & la fineſſe de ſon raiſonnement. Après qu'Horace s'eſt aſſez moqué de cet admirateur, qui pour excuſer ſon ambition & ſon avarice, dit qu'il ne recherche les biens & les emplois que pour ſoutenir l'éclat de ſa naiſſance, & pour n'avoir pas le déplaiſir de voir des inconnus beaucoup plus élevés que lui,

lui, il lui parle ici ſerieuſement. Il lui fait voir que ce prétexte eſt ridicule; que cette envie ou cette jalouſie eſt vicieuſe en tout, & que de vouloir empécher qu'un inconnu ne nous devance & ne s'éleve au-deſſus de nous, c'eſt vouloir s'opoſer au cours de la Nature, & à la loi du Tems, qui éleve les uns & qui rabaiſſe les autres. Car & la Nature & le Tems doivent être regardés comme une roue qui en tournant, mene au-deſſus ce qui étoit au-deſſous, & au-deſſous ce qui étoit au-deſſus. Voilà la penſée d'Horace, qui aplique admirablement à ſon ſujet deux vers que Sophocle dit en un autre ſens dans ſon Ajax, vers 658.

Ἅπανθ' ὁ μακρὸς κ' ἀνάρ'τμητος χρόνος
φύει τ' ἄδηλα, καὶ φανέντα κρύπτεται.

La durée infinie du tems éleve ce qui étoit caché, & cache ce qui étoit élevé.

Marc-Antonin dit dans ſon IX Livre, que toutes les choſes du monde font un cercle, qui en roulant ramene les ſiecles, & fait monter ce qui étoit en bas, & deſcendre ce qui étoit en haut.

25 *Quum bene notum*] C'eſt la preuve de ce qu'il vient de dire. En effet quand un homme a bien paru dans le monde, quelque conſtante qu'ait été ſa grandeur, il faut enfin qu'il faſſe place à un autre qui pouſſé par le tems, viendra lui ſuccéder, & jouer ſon rôle.

26 *Porticus Agrippæ*] Agrippa avoit fait deux portiques dans Rome. Le portique de Neptune, qui étoit auſſi apellé le portique des Argonautes, parcequ'Agrippa l'avoit embelli de tableaux qui repreſentoient l'hiſtoire de Jaſon; & l'autre le portique d'Agrippa, qui fut auſſi apellé enſuite le *portique de l'heureux accident*, *porticus boni eventûs*, & qui étoit près du Panthéon, à l'entrée du Champ de Mars: Horace parle ici de ce dernier, parceque c'étoit le lieu le plus fréquenté de Rome, à cauſe du voiſinage du Champ

Champ de Mars, qui, comme la grande place Romaine, étoit le rendez-vous ordinaire des gens qui vouloient paroître & se faire voir.

Et via te conspexerit Appi] La voie Appienne, qui étoit le chemin le plus fréquenté de tous ceux qui menoient à Rome: car c'étoit le grand chemin de Brindes. Ceux qui avoient de grands équipages, & qui se piquoient de vivre avec éclat, aimoient fort à passer par ce chemin. C'est pourquoi Horace dit dans l'Ode IV. du livre V. en parlant de Ménas, affranchi de Pompée:

Et Appiam mannis terit:

Et il embarasse de son pompeux équipage toute la voie Appienne.

27 *Ire tamen restat Numa quò devenit & Ancus*] Horace, en lui disant qu'il faut enfin mourir, le lui dit d'une maniere qui fait bien voir que cela est indispensable, & que toute sa grandeur ne l'empêchera pas de payer à la mort un tribut que les plus grands & les meilleurs des Rois, comme Numa & son petit-fils Ancus Martius, n'ont pu se dispenser de payer. Voyez l'Ode VII. du Livre IV. Il est donc aisé de voir que les plus grandes élévations sont d'un très petit secours aux hommes, & que ce n'est pas ce qu'ils doivent chercher.

28 *Si latus aut renes morbo tentantur acuto*] Pour détruire tous les vains prétextes de cet ambitieux, il lui enseigne que le veritable bonheur de l'homme ne consiste pas dans les emplois & dans les richesses, mais dans la santé du corps, & dans la tranquilité de l'esprit. Lucrece dans le Livre II.

----------- nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, curâ semota, metuque ?

Les hommes ne devroient-ils pas voir que la Nature ne demande ſinon que n'ayant point de doulenr, ils puiſſent jouir tranquilement & agréablement de leur eſprit hors de toutes ſortes de chagrins & de craintes?

Ainſi donc, comme dans les maladies du corps on cherche les remedes qui peuvent guerir & non pas flater le mal, il faut faire de même dans les maladies de l'ame.

29 *Vis rectè vivere*] Vivre bien, c'eſt-à-dire vivre heureux, ſans chagrin, ſans crainte, &c.

30 *Si virtus hoc una poteſt dare*] Si les richeſſes, les honneurs, les charges ne ſauroient ſoulager les maladies du corps, moins encore ſauroient-elles guerir les maladies de l'ame. Il faut donc néceſſairement que ce ſoit la vertu ſeule qui ait ce pouvoir. Cela a été prouvé au long dans l'Epitre II.

Fortis omiſſis hoc age deliciis] Dès qu'on eſt perſuadé que c'eſt la vertu ſeule qui peut apaiſer les troubles & les inquiétudes de l'ame, il n'y a plus qu'à renoncer aux honneurs, aux richeſſes, aux plaiſirs, qui non ſeulement ſont des remedes inutiles, mais qui ne ſervent qu'à irriter le mal. Ceſt ce qu'Horace entend par le mot *deliciæ*, *delices*, qu'il a pris ſans doute de ces beaux vers de Lucrece :

Delicias quoque uti nullas ſubſternere poſſint ;
Gratius interdum neque Natura ipſa requirit.

Quand même on ne lui procureroit point de delices ; car la Nature ne demande jamais rien de plus agréable ni de plus delicieux.

31 *Virtutem verba putas ut lucum ligna?*] Quand on a bien pris de la peine pour prouver aux hommes que la vertu eſt leur ſouverain bien, il ſe trouve ſouvent que l'on n'a encore rien fait; car il y en a d'aſſez aveugles pour demander qu'on leur prouve l'exiſtence de la vertu, ſi j'oſe parler ainſi; & qu'on leur ôte la prévention où ils ſont, que ce n'eſt qu'un vain nom

nom & qu'une chimere que l'opinion a produite. Que répondre à des gens si injustes & si entêtés ? On n'en peut rien esperer : il n'y a donc qu'à les abandonner à leurs passions ; & c'est ce qu'Horace fait. On a prétendu qu'il avoit en vue un mot de Brutus, qui après sa defaite à la bataille de Philippes, prononca, en se tuant, ces deux vers, qu'un Poëte Grec donne à Hercule :

Ὦ τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ' ἦσθ', ἐγὼ δέ σε
Ὡς ἔργον ἤσκουν. σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ,

Miserable Vertu, tu n'es qu'un nom frivole ;
Je te croyois un bien, tu ne l'es qu'en parole,
Vile esclave du sort. ----------

Mais je n'ai garde de faire à Brutus cette injustice, de croire qu'il ait jamais dit une chose si indigne de lui, & qu'à sa mort il se soit assez démenti lui-même pour ruïner par un seul mot toute la gloire qu'il avoit acquise par toute la conduite de sa vie. Que Dion les lui attribue tant qu'on voudra, Plutarque, qui traite plus à fond l'histoire de Brutus, & qui parle au long de sa mort, n'en dit rien ; les dernieres paroles qu'il raporte de Brutus, sont même entierement contraires à celles que Dion n'a pas fait difficulté de lui donner. Et ce n'est pas là une des moindres marques que Plutarque ait données de sa sagesse & de son bon jugement, d'avoir rejetté un conte qui ne pouvoit avoir aucune aparence de verité. Du tems d'Horace il y avoit des Philosophes qui soutenoient encore cette malheureuse opinion, que la vertu n'étoit qu'un vain nom, & que la volupté étoit le souverain bien des hommes. Voilà les gens qu'Horace combat. L'Empereur Marc-Antonin a dit admirablement sur ce sujet, dans l'onzieme Livre, en parodiant un vers d'Hesiode avec un vers d'Homere,

Μέμψονται δ' ἀρετὴν χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσσιν

-------- ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ.

Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil; mais mon cœur n'en fait que rire.

Car c'eſt ainſi qu'il faut expliquer ce paſſage que l'on n'avoit point du tout entendu, & dont on avoit fait très mal à propos deux articles.

32 *Ut lucum ligna*] Les Philoſophes qui ſoutenoient que la vertu n'étoit qu'une chimere, la comparoient ordinairement à la religion qu'on attribuoit aux bois ſacrés. Le peuple croyoit qu'il y avoit dans ces bois quelque choſe d'extraordinaire; & la plupart des gens du monde & des Savans reconnoiſſoient qu'il n'y avoit rien de ſurnaturel. Cependant ces derniers ne laiſſoient pas de parler comme les autres, & d'attribuer à ces bois une eſpece de Divinité. Il en eſt de même de la vertu, diſoient ces Philoſophes: les ignorans & les crédules la croyent quelque choſe de réel, & les Savans reconnoiſſent que ce n'eſt qu'un vain phantôme. Cependant les Savans, pour obéir à la coutume, en parlent comme les ignorans. Horace dit donc à cet ambitieux: *Mais peut-être que vous êtes du ſentiment de ces Philoſophes qui croyent que la vertu eſt une chimere, comme les bois ſacrés ſont des bois qui ne different en rien des bois ordinaires & communs.* C'eſt, à mon avis, la veritable explication de ce paſſage. Horace ſe contente de propoſer la choſe comme elle eſt, ſans découvrir ſon ſentiment ſur ce qui fait la comparaiſon; cela n'eſt pas de ſon deſſein. Ceux qui veulent lire comme il y a dans quelques manuſcrits, *& lucum ligna*, de peur qu'il ne paroiſſe qu'Horace ait les ſentimens qu'il attribue aux autres, ſont ſans doute trop ſcrupuleux. Il eſt certain qu'il faut lire, *ut lucum ligna*. Car cette comparaiſon eſt néceſſaire, & fonde tout le raiſonnement. Au lieu que ſi on lit, *& lucum ligna*, cela s'éloigne, & n'eſt plus

du

du ſujet. Horace traite de la vertu indépendamment de la religion ; & il ſuit en cela ſes principes.

Cave ne portus occupet alter] C'eſt tout ce qu'il y a à dire à un homme qui croit que la vertu eſt une chimere : Allez, ſuivez vos paſſions, courez toutes les mers pour vous enrichir : que vos vaiſſeaux arrivent les premiers dans les ports des villes marchandes. Car tout l'avantage eſt pour ceux qui arrivent les premiers. C'eſt ainſi que j'explique ce paſſage. On pouroit croire auſſi qu'Horace a dit *portus occupare*, pour *portoria conducere*, *prendre la ferme des ports* pour les entrées & pour les ſorties. Mais j'aime mieux le premier ſens.

33 *Ne Cibyratica, ne Bithyna negotia perdas*] *De peur que tu ne perdes l'occaſion du commerce de Cibyra & de Bithynie.* Cibyra étoit une grande ville de la Piſidie, à l'Orient du fleuve Xanthus. Elle avoit cent ſtades de tour ; ſon reſſort s'étendoit depuis Mylias juſques aux bords de la mer, vis-à-vis de Rhodes. Et elle ſeule armoit trente-deux mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Les Cibyrates parloient quatre ſortes de langues ; celle de Piſidie, celle des Solymes, la Greque, & la Lydiene. Leur principal commerce étoit en fer. Il y avoit une autre Cibyra dans la Phrygie, près de Ptolémaïs. Strabon en apelle les habitans les *petits Cibyrates*, pour les diſtinguer de ceux qui habitoient la premiere *Cibyra*, qui étoit apellée *la grande*, Κίβυρα ἡ μεγάλη. Strab. Le nom même *Cibyra* eſt un mot Phénicien qui ſignifie *grande*.

Bithyna] La Bithynie, région de l'Aſie Mineure, entre la Propontide, & le Royaume de Pont, avec lequel elle étoit jointe. C'étoit le rendez-vous pour le commerce de l'Aſie & de l'Europe. Voyez les Remarques ſur l'Ode VII. du Livre III.

34 *Mille talenta rotundentur*] *Rotundare*, *arrondir*, pour *perficere*, *parfaire*. Cela merite d'être remarqué. Nous diſons de même *un compte rond*.

35 *Et quæ pars quadret acervum*] C'eſt pour

 dire,

dire, amassez mille autres talens, pour achever le nombre de quatre mille. Ciceron a dit de même *quadrare sestertia*, pour dire, achever le nombre des sesterces, le remplir.

36 *Scilicet uxorem cum dote*] Ceci dépend du 21. vers,

Me plus frumenti dotalibus emetat agris
Mucius ?

Quoi! Mucius auroit trouvé un meilleur parti que moi ?

Car c'est le sens de ce passage. Horace parle à un homme qui n'étoit pas marié.

37 *Et genus & formam regina Pecunia donat*] Horace parle ici selon le sentiment des avares, qui disoient des richesses ce que les Stoïciens disoient de la vertu. On peut voir la Satire III. du Livre II. vers 95.

Regina Pecunia] *Regina*, *Reine*, pour *Déesse*. Car les Romains en avoient fait une Divinité, quoiqu'ils ne lui ayent jamais consacré de temple.

38 *Decorat Suadela Venusque*] *Suadela*, la Déesse de la persuasion, que les Grecs apelloient *Peitho*. Plutarque met cette Déesse au nombre des Dieux qui presidoient au mariage; & c'est peut-être par cette raison qu'Horace la joint ici avec Vénus. Il vaut pourtant mieux prendre la chose en géneral. *Suadela* rend éloquent, & *Vénus* rend aimable.

39 *Mancipiis locuples eget æris Cappadocum Rex*] Horace veut faire voir à cet avare & à cet ambitieux, qui croit que le souverain bien est dans les richesses, il lui veut faire voir qu'il n'est pas aisé de devenir riche; que ce dessein est plus vaste qu'il ne paroît, & qu'ainsi il n'est pas possible qu'un homme, qui prend ce parti, soit jamais heureux, parcequ'il ne peut jamais amasser les richesses qui peuvent procurer ce bon-

bonheur, & que quand il a une chose, il lui en manque une autre. Or pour être heureux il faut ne manquer de rien. C'est le sens de ce passage, qui avoit été caché.

Cappadocum Rex] Quelques Interpretes ont cru qu'Horace met ici *le Roi des Cappadociens*, pour un Marchand d'esclaves, parceque les Romains apelloient les esclaves *Cappadociens.* Perse dans la Satire VI.

> -------- *Ne sit præstantior alter*
> *Cappadocas rigida pingues plausisse catastâ.*

Que personne ne s'entende mieux que vous à faire valoir & à bien vendre les Cappadociens dans leur petite loge.

Mais cela me paroît ridicule. Horace seroit fort grossier de dire à Numicius, *ne soyez pas comme les marchands d'esclaves.* D'ailleurs qu'est-ce qui empêchoit un marchand d'esclaves d'avoir de l'argent? Ce commerce étoit assez lucratif. *Cappadocum Rex* est ici assurément le Roi de Cappadoce. Horace dit de ce Roi qu'il étoit riche en esclaves, mais qu'il n'avoit point d'argent, & cela est vrai. Les Cappadociens étoient tous esclaves. Ces peuples étoient si fort nés pour la servitude, que quand les Romains voulurent les rendre libres, ils les refuserent en disant qu'ils ne pouvoient souffrir la liberté. D'un autre côté l'argent y étoit si rare, qu'ils payoient les tributs au grand Roi en chevaux & en mulets; & que lorsque Lucullus étoit en Cappadoce, un bœuf ne s'y vendoit qu'une drachme, dix sols, & un homme quatre drachmes, c'est-à-dire quarante sols. C'est pourquoi Ciceron dans la premiere Lettre du VI. Livre à Atticus, dit en parlant de la Cappadoce, & de son Roi Ariobarzanès: *Et mehercule ego ita judico, nihil illo regno spoliatius, nihil rege egentius. En effet je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus dénué d'argent que ce Royaume, rien de plus pauvre que son Roi.* Et c'est

ce qui fonde la raillerie cachée qui est dans le raisonnement d'Horace. La Cappadoce étoit un Royaume de l'Asie Mineure, entre le Pont-Euxin, la petite Arménie, le Mont Taurus, & la Galatie.

40 *Ne fueris hic tu*] Gardez-vous bien d'être comme le Roi de Cappadoce. C'est une raillerie fort delicate. Horace veut faire comprendre à cet ambitieux & à cet avare, que puisqu'un Roi même ne peut être riche en tout, il est ridicule à un particulier de prétendre trouver un veritable bonheur dans les richesses.

Chlamydes Lucullus, ut aiunt] Pour être riche il ne suffit pas d'avoir toutes les choses nécessaires, & de ne manquer de rien; il faut avoir de tout dans une si grande abondance, qu'on en ait pour soi & pour les voleurs, & qu'on n'en sache pas même le compte. Et c'est ce qu'il prouve par l'exemple de Lucullus. Qu'y a-t-il donc de plus ridicule que de faire consister son bonheur dans des biens dont on ne doit faire aucun usage, & que l'on doit même ignorer? Il n'y a rien de plus fin & de plus delicat que la maniere dont Horace combat cet ambitieux, en faisant semblant de lui céder & de lui accorder tout.

41 *Si posset centum scenæ præbere rogatus*] Celui qui demanda ces manteaux à Lucullus, étoit un Préteur qui vouloit donner des jeux au peuple, selon la coutume; & ces manteaux étoient des manteaux de pourpre, les mêmes que les Romains apelloient *paludamenta*.

43 *Sibi millia quinque*] Plutarque n'en met que deux cents; mais Horace embellit le conte.

45 *Exilis domus est*] C'est la conséquence qu'Horace tire de ce qu'il vient de raconter de Lucullus. En effet il s'ensuit de cet exemple, qu'un homme ne peut être apellé veritablement riche, s'il ne l'est en tout, comme Lucullus l'étoit en manteaux. Et cela prouve incontestablement, que les hommes ne sauroient trouver le veritable bonheur dans les richesses.

Plutarque

Plutarque a parlé de cet endroit d'Horace en racontant cette histoire de Lucullus, Εἰς ὃ καὶ φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν, *&c.* ce qu'Amiot me paroît avoir mal traduit, *& pourtant le Poëte Horace faisant ce conte, y ajoute une belle exclamation contre la superfluité.* Ce qu'Horace dit ici n'est point une exclamation: c'est une sentence qui fait un sens entier, qui resulte de ce qui précede; les maîtres de l'art l'apellent un *épiphoneme*, qui ne doit point être confondu avec l'exclamation. D'ailleurs ce n'est pas contre la superfluité, au contraire c'est pour prouver la nécessité de la superfluité à ceux qui font consister le souverain bien dans les richesses. Le mot *exilis* signifie *pauvre, vuide, chétive*; comme dans l'Ode IV. du Livre I. *& domus exilis Plutonia*, la maison de Pluton, où il n'y a rien à prendre. Plutarque l'avoit fort bien expliqué : *Il n'y a point de richesses dans une maison, quand, &c.*

46 *Et dominum fallunt*] *Fallunt*, trompent, pour *latent*, sont cachées, inconnues, *&c.*

Ergo si res sola potest] Si après ce que je viens de dire, pour établir la nécessité du superflu, tu crois encore que les richesses seules peuvent te rendre heureux, va donc, travaille sans relâche à devenir riche. C'est une concession pleine de moquerie, dont on se sert avec succès, quand on a prouvé le contraire de ce qu'on semble accorder.

47 *Facere & servare beatum*] Il employe encore les mêmes termes dont il s'est servi dans le second vers. Car ce sont les termes essenciels, & qui contiennent la seule veritable definition de ce qui peut faire le bonheur des hommes.

48 *Hoc primus repetas opus*] *Opus*, les moyens d'amasser des richesses.

49 *Si fortunatum*] Après avoir parlé des richesses en géneral, il parle des differens usages qu'on en peut faire: car ceux-ci les aiment pour être magnifiques, & pour avoir du crédit: ceux-là pour faire bonne chere; & ces autres pour vivre dans l'amour & dans les plaisirs. Horace examine ces trois

 diffe-

differens uſages. Mais ſi tout cela enſemble ne peut rendre heureux, comme cela eſt certain, il eſt ridicule de penſer que chacune de ſes parties le puiſſe faire.

Species & gratia præſtat] *Species*, la belle aparence, comme la magnificence dans les habits, dans le train, l'éclat des charges, &c. *Gratia*, l'autorité, le crédit. Torrentius a eu tort de prendre *ſpecies* pour la beauté, & *gratia* pour la bonne grace. Il n'eſt pas queſtion de cela ici.

50 *Mercemur ſervum qui dictet nomina*] Les Romains, qui prétendoient aux charges, & qui vouloient gagner la faveur du peuple, avoient toujours auprès d'eux des eſclaves, dont la ſeule fonction étoit d'aprendre les noms de tous les Romains, & de les nommer à leurs maîtres, afin qu'ils puſſent ſaluer chacun par nom & ſurnom. Car cette ſorte de ſalut étoit une marque d'eſtime chez les Romains, comme chez les Grecs. Ces eſclaves étoient apellés *Nomenclatores*.

51 *Lævum qui fodicet latus*] *Fodere* & *fodicare latus*, c'eſt pouſſer quelqu'un pour l'avertir de faire quelque choſe, ſans qu'il paroiſſe qu'on l'ait averti. Terence dans l'Hécyre, Act. III. ſcene V. LACH. *Dic juſſiſſe te.* PHIDIP. *Noli fodere, juſſi.* LACH. *Dites que vous l'avez fait.* PHIDIP. *Oui, mais ne m'enfoncez pas les côtes*, &c. Horace met *le côté gauche*, parceque les eſclaves ſe tenoient toujours à la gauche de leur maître.

Et cogat trans pondera dextram porrigere] Et qui oblige ſon maître à donner la main à un bourgeois qui paſſe dans la rue, pour lui aider à paſſer un embaras, comme une poutre qu'on traine, une groſſe pierre qui occupe la rue. C'eſt le ſens naturel de ce paſſage, qu'on a voulu à toute force mal expliquer. Théodore Marcile lui a fait la violence la plus outrée dont on ait jamais oui parler : car il a expliqué, *trans pondera dextram porrigere, corrompre le peuple par des largeſſes au-delà des meſures preſcrites* :

&

& cela fondé ſur ce que dans Feſtus on trouve *publica pondera*, les meſures publiques, comme *quadrantal vini*, *congius vini*, qui doivent peſer tant de livres. Quelle miſere d'être ſi ſavant! Sigonius n'a pas mieux réuſſi, quand il a expliqué *trans pondera dextram porrigere*, tendre la main en la tirant de deſſous ſa robe, parcequ'en marchant on ſoutenoit de ſa main droite ſa robe retrouſſée. Mais ce qui m'étonne davantage, c'eſt que Grévius, ce Critique ſi ſage, en reprenant Sigonius, explique ce *trans pondera*, contre toute ſorte de gravité & de bienſéance, *contra gravitatem*, *contra quàm viros graves decet*. Et cela, parceque *pondus* ſignifie quelquefois *gravité*, comme notre mot *poids*. *Cela a du poids*. J'oſe dire que *trans pondera* en ce ſens-là n'eſt pas Latin. C'eſt un veritable monſtre.

52 *Hic multùm in Fabiâ valet*] C'eſt ce que l'eſclave dit à ſon maître.

Fabiâ, Velinâ] Ce ſont les noms de deux Tribus du peuple Romain. La Fabiene, ainſi apellée de la famille des Fabiens qui étoient de cette Tribu. Et la *Veline*, qui n'a pas eu ce nom de la ville de Velies dans la Lucanie, mais du Lac Velin, dans le pays des Sabins; dont Virgile parle dans le VII. Liv. *fonteſque Velini*, & *qui roſea rura Velini*.

53 *Cuilibet hic faſces dabit, eripietque Curule*] *Faſces*, les faiſceaux de verges, *ebur curule*, la chaiſe d'ivoire, qui étoient les enſeignes des premieres dignités, comme des Conſuls, des Préteurs, des Ediles, &c.

54 *Importunus*] Inquiet, remuant, fâcheux, qui aime à faire du déplaiſir, & à s'opoſer à ce qu'on deſire.

Frater, pater adde] C'eſt Horace qui reprend la parole, & qui dit à cet ambitieux: Ne vous contentez pas de faire ce que cet eſclave vous dit, & de ſaluer chacun par ſon nom; apellez encore l'un votre pere, l'autre votre frere, ſelon les dégrés de l'âge.

55 *Ita quemque facetus adopta*] *Facetus*, plai-

 ſant,

ſant, ἀρέσκος, flateur, courtiſan. C'eſt celui que les Latins apelloient *blandum* & *feſtivum*. Comment peut-on penſer que le veritable bonheur ſe trouve dans une choſe qui, en ôtant le repos, oblige à faire mille lâchetés & mille baſſeſſes?

56 *Si bene qui cœnat, bene vivit*] Voici le ſecond uſage qu'on peut faire des richeſſes, la bonne chere. Mais il faudroit être inſenſé pour croire pouvoir trouver là le veritable bonheur.

58 *Gargilius qui manè plagas*] Horace donne ici un plaiſant ridicule à ce Gargilius, qui étant fort riche, & voulant paſſer pour grand chaſſeur, traverſoit Rome dès le matin à la vue de tout le peuple, avec un grand équipage de chaſſe, & revenoit le ſoir avec un ſanglier qu'il avoit acheté. La folie de ceux qui prétendent trouver le ſouverain bien dans les richeſſes, eſt ſemblable à celle de ce Gargilius.

Plagas] Des filets fort ſerrés, des toiles à prendre les bêtes.

Venabula] Une eſpece de demi-pique dont le fer étoit fort large. C'eſt pourquoi Virgile a dit, *lato venabula ferro*. On s'en ſervoit à la chaſſe des bêtes fauves Varron: *Nempe ſues ſylvaticos in montibus ſectaris venabulo, aut cervos. Tu pourſuis dans les montagnes les ſangliers ou les cerfs avec ta pique.*

59 *Diſſertum tranſire forum populumque jubebat*] Voici une façon de parler bien extraordinaite, *tranſire forum diſſertum populumque*, pour *tranſire forum diſſertum populo*. Je ne crois pas qu'on en puiſſe trouver d'exemple. D'ailleurs voilà encore *populo* dans le vers ſuivant. Horace n'écrivoit pas avec tant de négligence. Monſieur le Févre, dont la critique étoit ſi fine & ſi exacte, a eu raiſon d'en être choqué, & de corriger:

Diſſertum tranſire forum, pontemque jubebat.

Ce pont étoit le pont Sublicius ou Æmilius. Car ce

ce chasseur ne pouvant aller chasser que dans la Toscane, il falloit nécessairement qu'il passât par la place Romaine, & par le pont Æmilien. * M. Bentlei vient après M. le Févre & profite de sa critique; mais pour y mettre quelque chose du sien, au lieu de *pontemque*, il lit *campumque*, le champ de Mars: ce qui ne peut subsister; car outre que *campumque* est trop éloigné de *populumque*, il n'est pas croyable que ce Gargilius revenant de la chasse passat par le *forum Romanum* & par le champ de Mars. La position des lieux ne le souffre point. D'ailleurs ce savant homme se trompe encore, quand il croit que ce mot *manè* se doit entendre du tems du retour de cette chasse, & que ce chasseur revenoit avant midi. Comment conçoit-il qu'un homme qui part le matin avec un grand équipage de chasse pour le sanglier, revienne le matin même avant midi. La chasse du sanglier n'est pas sitôt finie. Horace dit assurément que Gargilius partoit le matin, & qu'il revenoit le soir & repassoit par les mêmes endroits. On voit bien que M. Bentlei n'est pas chasseur. *

60 *Populo spectante referret emptum mulus aprum*] Comme ce Gargilius se trompoit le premier en faisant consister son bonheur à tromper le peuple, & à lui faire accroire qu'il avoit tué les sangliers qu'il venoit d'acheter: tout de même, ceux qui veulent nous persuader qu'ils sont heureux par leurs richesses, se trompent en voulant nous tromper. Les richesses seules ne peuvent jamais donner que de faux plaisirs.

61 *Crudi tumidique lavemur*] Mettons-nous au bain d'abord après le repas, & avant que la digestion soit faite, pour pouvoir toujours manger, & par ce moyen être toujours heureux. • Les Anciens ont parlé du bain après le repas, comme d'une intemperance horrible & funeste. Perse dans la III. Satire.

Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur,

Cutture ſulphureas lentè exhalante mephites.

Celui-là plein de viande, & le ventre tendu ſe jette dans le bain, ſon goſier exhalant avec peine une odeur empeſtée.

Juvénal a auſſi parlé de ces bains après le repas dans ſa premiere Satire:

Pœna tamen præſens cùm tu deponis amictus
Turgidus, & crudum pavonem in balnea portas.
Hinc ſubitæ mortes, atque inteſtata ſenectus.

Tu ne portes pas loin la peine de ton intemperance, lorſque le ventre plein, & ſans te donner le tems de digerer un paon que tu viens de manger, tu te jettes dans le bain. Voilà d'où viennent tant de morts ſubites; voilà ce qui emporte tant de vieillards qui meurent ſans faire teſtament.

62 *Quid deceat, quid non obliti*] Car ces bains après le repas étoient non ſeulement contre la coutume, mais auſſi contre les bonnes mœurs.

Cerite cerâ digni] Cere étoit une ville conſiderable de la Toſcane, ſur les bords de la mer, au voiſinage de Rome. On n'en voyoit plus que les maſures du tems de Strabon. Les Romains donnerent le droit de bourgeoiſie plein & entier à tous ſes habitans, parcequ'ils avoient retiré les Prêtres & les Veſtales qui s'y étoient refugiés pendant la guerre des Gaulois. Quelque tems après, ces mêmes habitans s'étant révoltés, & ayant fait quelques courſes dans le territoire de Rome, les Romains leur déclarerent la guerre; & enfin leur ayant pardonné leur crime, à cauſe de leur premier bienfait, ils leur laiſſerent le droit de bourgeoiſie; mais pour les punir, & pour en faire un exemple, ils les priverent du droit de ſuffrage. Depuis ce tems-là, quand les Cenſeurs ôtoient ce droit de ſuffrage à quelqu'un, pour le noter d'infamie, on apelloit cela *l'écrire ſur le livre des Cerites*;

rites; & le livre où on écrivoit étoit lui-même apellé *Tabulæ Cerites*, & *cera Ceritis*. Voilà l'histoire des Cerites, qu'on n'avoit point bien démêlée, & à laquelle Aulugelle même s'est trompé. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cela à fond, contentons-nous d'expliquer le passage d'Horace. L'aplication qu'il fait de l'histoire de ces Cerites à ceux qui abandonnant la vertu, suivent les richesses, & se livrent à leurs passions, est fort heureuse. En effet, par cette lâche desertion, les hommes se privent du droit de suffrage, que la vertu seule peut donner, & qui est le veritable caractere des hommes libres. Et on peut leur apliquer justement ce vers raporté par Philon, & que Marc-Antonin a adopté dans l'onzieme Livre:

Δοῦλος πέφυκας, οὐ μέτεστί σοι λόγου:

Tu es esclave, il ne t'apartient pas de parler & de dire ton avis.

63 *Remigium vitiosum Ithacensis Ulyssei*]. *Remigium* pour *remiges*, comme *servitium* pour *servi*. Horace apelle ici les rameurs d'Ulysse ceux qu'il apelle ailleurs ses compagnons.

64 *Cui potior patriâ fuit interdicta voluptas*] Il n'est question ici que de la bonne chere; c'est pourquoi on a bien vu qu'Horace ne veut parler que des bœufs du Soleil, que les compagnons d'Ulysse mangerent en Sicile, quoiqu'Ulysse le leur eût defendu, & qu'il leur eût déclaré de la part de Tiresias & de Circé, que s'ils contrevenoient à ses ordres, jamais ils ne reverroient leur pays. Homere dans le douzieme Livre de l'Odyssée.

65 *Si, Mimnermus uti censet*] Voilà le troisieme usage que l'on peut faire de ses richesses, c'est de s'en servir pour vivre dans l'amour, dans les jeux & dans les plaisirs.

Mimnermus] Mimnerme étoit un Poëte d'Ionie, qui vivoit du tems de Cresus & de Solon, plus de six cents ans avant Notre Seigneur. Il ne nous reste

te que des fragmens de ses élégies & de ses ïambes ; mais ces fragmens nous font voir que c'étoit un fort grand Poëte. Il réussissoit surtout admirablement à peindre l'amour & la volupté. Son stile est simple, poli & riche ; & l'on pouroit le comparer en tout à Ovide, si le stile du Poëte Latin étoit aussi serré & aussi plein que celui du Poëte Grec. Le vieux Commentateur dit que c'étoit un Poëte Epicurien ; mais il faut expliquer cela favorablement. Il a voulu dire que ce Poëte faisoit consister le souverain bien dans la volupté, comme Epicure le fit après lui. Car Mimnerme étoit plus de trois cents ans avant Epicure.

Sine amore jocisque nil est jucundum] Horace avoit en vue ces vers de Mimnerme :

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης ;
Τεθναίην ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι.

Quelle vie peut-on mener, & qu'y a-t-il d'agréable sans la belle Vénus ? Que je meure quand je n'aurai plus de part à ses plaisirs.

66 *Vivas in amore jocisque*] Horace dit cela en se moquant. Car il n'y a personne qui puisse soutenir que le souverain bien se trouve dans les jeux & dans l'amour. C'est un sentiment trop indigne de l'homme, & il est aisé de voir que la Nature nous a créés pour quelque chose de plus grand & de plus parfait. *Ad majora enim quædam nos Natura genuit & conformavit.* Ciceron dans le premier Livre *de finib.*

67 *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti ; si non, his utere mecum*] Horace, pour excuser la liberté de cette Epitre, qui est un peu forte, finit par un précepte des Stoïciens, qui enseignoient que les hommes doivent se faire part de leurs lumieres, & suivre toujours celui qui a la verité de son côté, sans écouter ni la honte, ni la jalousie; & pour empécher

ces

ces deux passions, qui sont les plus grands ennemis de la raison & de la verité, ils prouvoient que l'homme est aussi libre quand il se rend aux avis des autres, que quand il suit ses caprices & ses opinions. Il y a sur cela un passage admirable dans les Livres de l'Empereur Marc-Antonin, comme on peut le voir dans la traduction que nous en avons donnée avec des Remarques. Mais comme ceux qui ont la raison de leur côté ne peuvent pas toujours la faire connoître & aimer aux autres, les mêmes Stoïciens donnoient sur cela un précepte qui n'est pas moins utile que le premier. Car ils disoient qu'il faut ou corriger les hommes, ou les souffrir, *δίδασκε οὖν, ἢ φέρε*, *enseigne-les donc, ou les souffre.*

NOTES

SUR L'EPIT. VI. LIV. I.

LE P. Sanadon convient avec M. Dacier sur la date de cette Epitre.

1 *Nil admirari prope*] Le P. S. joint *prope* avec *admirari*, parceque sans cela la proposition est génerale & fausse, & qu'avec cela elle se trouve exactement vraie.

20 *Gnavus manè forum*] Quoique l'éloquence ne fût point alors une profession mercénaire & lucrative, dit le P. S. elle ne laissoit pas d'ouvrir la voie aux charges, & de mener par là à des fortunes considerables, comme il paroît par plusieurs endroits des anciens Auteurs. Ciceron de simple Chevalier d'une petite ville de province, s'éleva par ce moyen aux premieres dignités de la République, & mit de grands biens dans sa maison. Voilà pourquoi Hora-

ce

ce propofe à Numicius de fréquenter le bareau, & je ne vois pas, ajoute le P. S. quelles difficultés M. Dacier peut trouver dans cette explication, qui n'a rien que de naturel ; & tout bien examiné, je ne trouve d'embaras que dans le parti qu'il a pris, qui donne également un tour forcé au texte & à la penfée.

22 *Mucius: indignum*] Le P. S. lit *Mutus, & indignum*, comme portent les manufcrits & quelques-unes des premieres éditions, de l'aveu de Torrentius & de M. Bentlei; & ce nom propre n'eft pas inconcu chez les Romains, puifqu'on le trouve dans les anciennes infcriptions.

31 *Putas, ut*] On trouve dans les plus anciens manufcrits, *putes, &*. C'eft la leçon que le P. S. a employée, après M. Bentlei.

51 *Trans pondera dextram porrigere*] C'eft-à-dire, *tendre la main à ceux qui paffent, même au milieu des plus grands embaras*, comme le rend le P. S. J'ai fuivi, dit-il, l'explication qui m'a parue la plus naturelle. Les rues de Rome étoient fouvent embaraffées par les voitures publiques, qui étoient chargées de poutres, de pierres & d'autres chofes femblables, comme Horace le dit dans une autre Epitre. Sa penfée eft donc qu'un homme, qui brigue les fuffrages du peuple, doit mettre ces embaras & ces retardemens à profit, pour faire amitié à ceux qui fe trouvent arrétés comme lui dans le chemin, falût-il pour cela fe gliffer au travers des embaras, pour joindre ceux qui font de l'autre côté de la rue.

53 *Hic fafces dabit*] Quatre manufcrits & une des meilleures éditions portent *is fafces dabit*, & le P. S. a reçu cette leçon. *Is*, comme il le remarque, defigne une troifieme perfonne, & vient parfaitement bien après *hic*, & *ille*. En lifant ici *hic*, ajoute ce Pere, on donne à croire que ceci convient encore à celui qui difpofe des fuffrages dans les deux tribus dont il a été parlé; ce qui n'eft point du tout l'intention du Poëte.

59 *Forum populumque*] Cette leçon eft inconteftablement defectueufe, & comme le P. S. l'a fort bien

bien remarqué, *populum* & *populo* mis dans deux vers de ſuite, font un très mauvais effet. D'ailleurs on n'entend point ce que veut dire *diſſertum forum populumque* : l'épithete ne peut convenir qu'au premier des deux ſubſtantifs; car jamais on n'a dit *populus diſſertus*. On a propoſé de lire *campumque*, ou *pontemque*, ou *clivumque*, & le P. S. a preferé la premiere correction, qui eſt de M. Bentlei. Sa raiſon eſt, qu'Horace ne veut pas parler de deux endroits de paſſage, comme ſont un pont ou une rue, mais de deux grandes places, où le peuple ſe trouve toujours aſſemblé en grand nombre ; ce qui convient tout à fait à la place Romaine & au champ de Mars. De plus M. Bentlei a bien prouvé que les Auteurs joignent ordinairement ces deux endroits enſemble, & que ce n'eſt pas la premiere fois que les abréviations des copiſtes ont donné lieu de confondre *campus* & *populus*. La diſtance, qui ſe trouvoit entre ces deux places, conclud le P. S. ſert à donner du relief à la forfanterie de Gargilius.



AD MÆCENATEM.

EPISTOLA VII.

QUINQUE *dies tibi pollicitus me rure futurum,*
Sextilem totum mendax deſideror. Atqui
Si me vivere vis ſanum, rectèque valentem,
Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mæcenas, veniam, dum ficus prima calorque
Deſignatorem decorat lictoribus atris:
Dum pueris omnis pater & matercula pallet:
Officioſaque ſedulitas & opella forenſis
Adducit febres, & teſtamenta reſignat.
Quòd ſi bruma nives Albanis illinet agris,
Ad mare deſcendet vates tuus, & ſibi parcet,
Contractuſque leget: te, dulcis amice, reviſet
Cum Zephyris, ſi concedes, & hirundine primâ.
Non, quo more piris veſci Calaber jubet hoſpes,

A MECENAS.

EPITRE VII.

APRES vous avoir promis que je ne ſerois à la campagne que cinq ou ſix jours, il ſe trouve que je ſuis un menteur ; car j'y ai déja paſſé tout le mois d'août. Mais ſi vous voulez que je conſerve ma ſanté, & que je me porte bien, Mécénas, la même liberté que vous me donneriez ſi j'étois malade, vous me la donnerez, s'il vous plaît, pendant que je crains de le devenir, ſurtout lorſque les premieres figues & les exceſſives chaleurs font marcher à toute heure les Crieurs d'enterrement, accompagnés de la noire troupe de leurs Officiers, que les peres & les meres ſont dans des allarmes continuelles pour leurs enfans, & que la néceſſité de faire ſa cour, & les diverſes affaires que l'on a au Palais, ou pour ſoi, ou pour ſes amis, cauſent des fievres mortelles, & font ouvrir tous les jours des teſtamens. Que ſi l'hiver couvre de neiges les campagnes d'Albe, votre Poëte ſe retirera vers la mer, ſe ménagera beaucoup, lira tout courbé & bien empaqueté dans ſa robe de chambre, & ſi vous le voulez bien, il ſe rendra près de vous au retour de la premiere hirondelle, & des premiers Zéphyrs. *Tout le bien que je poſſede, je le tiens de votre liberalité :* & en m'enrichiſſant

Tu me fecisti locupletem. Vescere, sodes.
Jam satis est. At tu quantumvis tolle. Benignè.
Non invisa feres pueris munuscula parvis.
Tam teneor dono quàm si dimittar onustus.
Ut libet: hæc porcis hodie comedenda relinques.
Prodigus & stultus donat quæ spernit & odit.
Hæc seges ingratos tulit, & feret omnibus annis.
Vir bonus & sapiens dignis ait esse paratus,
Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis.
Dignum præstabo me etiam pro laude merentis.
Quòd si me noles usquam discedere, reddes
Forte latus, nigros angustâ fronte capillos;
Reddes dulce loqui; reddes ridere decorum, &
Inter vina fgam Cynaræ mœrere protervæ.
Fortè per augustam tenuis vulpecula rimam
Repserat in cumeram frumenti: pastaque, rursus
Ire foras pleno tendebat corpore, frustrà.
Cui mustella procul, si vis, ait, effugere istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.
Hac ego si compellar imagine, cuncta resigno:
Nec somnum plebis laudo, satur altilium, nec

Otia

richiſſant vous n'avez pas fait comme les Calabrois, qui preſſent leurs hôtes de manger leurs poires. Mangez donc, je vous en prie. J'ai aſſez mangé. Mais prenez-en au moins dans vos poches tant qu'il vous plaira. Je vous remercie. Vos petits enfans ne ſeront pas fâchés que vous leur portiez ces petits preſens. Je vous ſuis auſſi obligé que ſi je m'en retournois avec ma charge. Comme il vous plaira, on va les donner tout à l'heure à nos cochons. Le prodigue & le fou donnent ce qu'ils n'aiment point, & ce qu'ils mépriſent; & ces ſortes de gens ſont & ſeront toujours des ingrats. L'honnête homme, l'homme ſage eſt toujours prêt à donner aux gens de bien. Il connoît pourtant fort la difference qu'il y a entre l'argent & les lupins. Je vous promets auſſi que vous n'aurez jamais lieu de vous plaindre de ma reconnoiſſance. Mais ſi vous voulez que je ne vous quite jamais, rendez-moi donc les forces de ma jeuneſſe, mes cheveux noirs, mon doux parler, mon rire agréable, enfin la grace que j'avois à me plaindre à table de la fuite & des rigueurs de Cynare. Un renard affamé étoit entré un jour par un petit trou dans un grenier; après s'être bien rempli, il tâchoit de ſortir par le même trou, mais en vain, & tous ſes efforts étoient inutiles. La belete, qui vit ſa peine, lui dit en s'aprochant: Veux-tu te tirer de-là? tu repaſſeras par ce petit trou quand tu auras le ventre auſſi plat que tu l'avois quand tu es entré. Si c'eſt moi qu'on deſigne par cette image, je ſuis prêt à rendre tout. Car

je

Otia divitiis Arabum liberrima muto.
Sæpè verecundum laudasti: rexque paterque
Audisti coram, nec verbo parciùs absens:
Inspice si possum donata reponere lætus.
Haud malè Telemachus, proles patientis Ulyssei:
Non est aptus equis Ithacæ locus, ut neque planis
Porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ,
Atreide, magis apta tibi tua dona relinquam.
Parvum parva decent: mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
Strenuus & fortis, causisque Philippus agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter horam
Dum redit, atque foro nimiùm distare Carinas,
Jam grandis natu, queritur, conspexit, ut aiunt,
Adrasum quendam vacuâ tonsoris in umbrâ,
Cultello proprios purgantem leniter ungues.
Demetri (puer hic non lævè jussa Philippi
Accipiebat) abi: quære, & refer unde domo, quis,
Cujus fortunæ, quo sit patre, quove patrono.
It, redit, & narrat, Volteïum nomine Menam,

Præco-

je ne ſuis pas de ces gens qui, après avoir fait grand'chere, louent la ſimplicité des repas du peuple, & le tranquile ſommeil dont ils ſont ſuivis; & pour tous les treſors de l'Arabie, je ne renoncerois ni à ma pareſſe, ni à ma liberté. Vous avez ſouvent loué ma modeſtie & ma retenue; je vous ai toujours donné tous les noms qu'on peut donner à ſon bienfaiteur; & quand j'ai parlé de vous ailleurs qu'en votre preſence, j'ai toujours tenu les mêmes diſcours. Eſſayez preſentement ſi je pourai vous rendre ſans regret, & avec joie, ce que j'ai reçu de votre bonté. Le jeune Telémaque répondit fort bien à Ménelas, qui vouloit lui donner des chevaux: *Notre Ithaque*, lui dit-il, *n'eſt point du tout propre à nourir des chevaux; car il n'y a ni plaines, ni pâturages. Permettez donc, Seigneur, que je vous laiſſe ces preſens qui ſont plus à votre uſage.* Les petites choſes ſiéent bien aux petits. À l'heure qu'il eſt je ne ſuis plus entété de Rome, & je ne ſuis enchanté que des delices de Tarente, ou de l'oiſiveté de Tibur. Philippe, qui étoit auſſi grand Orateur que grand Capitaine, revenant un jour du Palais ſur les deux ou trois heures après midi, & ſe plaignant, comme déja vieux, du chemin qu'il y avoit de-là au quartier des Carines, où il logeoit, vit par haſard un certain affranchi qui ſe faiſoit tranquilement les ongles dans la boutique d'un barbier. Démétrius, dit-il à ſon valet, va demander à cet homme-là d'où il eſt, qui il eſt, quelle fortune il a, & qui eſt ſon pere & ſon patron. Le valet va, revient, & lui rapor-

Præconem, tenui censu, sine crimine notum,
Et properare loco & cessare, & quærere, & uti
Gaudentem parvisque sodalibus, & lare certo,
Et ludis, & post decisa negotia, Campo.
Scitari libet ex ipso quæcunque refers: dic
Ad cœnam veniat. Non sanè credere Mena:
Mirari secum tacitus: quid multa? benignè,
Respondet. Negat ille mihi? Negat improbus, & te
Negligit, aut horret. Vulteïum manè Philippus
Vilia vendentem tunicato scruta popello
Occupat, & salvere prior jubet. Ille Philippo
Excusare laborem, & mercenaria vincla,
Quòd non mane domum venisset, denique quòd non
Providisset eum. Sic ignovisse putato
Me tibi, si cœnas hodie mecum. Ut libet. Ergo
Post nonam venies: nunc i, rem strenuus auge.
Ut ventum ad cœnam est, dicenda tacenda loquutus,
Tandem dormitum dimittitur. Hic ubi sæpè
Occultum visus decurrere piscis ad hamum,

te que cet homme s'apelloit Vulteïus Ménas, qu'il étoit Crieur public, qu'il avoit peu de bien, qu'il vivoit ſans reproche, qu'il ſavoit travailler quand il le falloit, & ſe repoſer de même ; gagner quelque choſe, & s'en ſervir ; qu'il aimoit à vivre avec ſes égaux, à être dans ſon ménage, à voir les jeux, & quand ſes affaires étoient faites, à aller ſe promener dans le Champ de Mars. Il me prend envie, dit Philippe, de lui entendre conter à lui-même tout ce que tu me dis-là : va lui dire qu'il vienne ſouper chez moi. Le valet obeït ; Vulteïus ne peut le croire, & s'étonne en lui-même tout interdit. Enfin il répond qu'on lui fait trop d'honneur, & qu'il n'a garde de l'accepter. Le valet va faire ſon raport à ſon maître. Quoi ! dit Philippe, il me refuſe ? Oui il vous refuſe opiniâtrement, dit le valet ; & aſſurément ou il vous apréhende, ou il ne fait pas grand compte de vous. Le lendemain Philippe trouva ſon homme qui vendoit quelque méchante quinquaillerie à la populace. Il le prévient & le ſalue. Vulteïus s'excuſe d'abord ſur ſon travail, & ſur les aſſujetiſſemens de ſa profeſſion, de ce qu'il n'étoit pas allé le matin à ſa porte, & enfin il lui demande pardon de ne l'avoir pas aperçu le premier. Je vous pardonne, dit Philippe, à condition que vous ſouperez aujourd'hui chez moi. Je vous obéïrai, dit Vulteïus. Vous viendrez donc vers les quatre heures ; allez, faites vos affaires. L'heure venue, Vulteïus ne manque pas de ſe trouver au rendez-vous. Quand il eut bien mangé & fort longuement parlé à tort & à travers, l'heu-

Manè cliens & jam certus conviva, jubetur
Rura suburbana indictis comes ire Latinis.
Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. Videt ridetque Philippus:
Et sibi dum requiem, dum risus undique quærit,
Dum septem donat sestertia, mutua septem
Promittit: persuadet uti mercetur agellum.
Mercatur. Ne te longis ambagibus, ultra
Quam satis est, morer, ex nitido fit rusticus, atque
Sulcos & vineta crepat mera: præparat ulmos:
Immoritur studiis, & amore senèscit habendi.
Verùm ubi oves furto, morbo periere capellæ,
Spem mentita seges, bos est enectus arando,
Offensus damnis, mediâ de nocte caballum
Arripit, iratusque Philippi tendit ad ædes.
Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus,
Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris
Esse mihi. Pol, me miserum, patrone, vocares,
Si velles, inquit, verum mihi dicere nomen.
Quod te per Genium dextramque, Deosque Penates

Obsecro

re du coucher venue, on le congédia. Cela ſe répéta pluſieurs fois. Enfin quand Philippe vit que le poiſſon mordoit volontiers à l'hameçon, & qu'il avoit-là le matin un Courtiſan aſſidu, & le ſoir un convive ſûr, il le pria d'aller avec lui paſſer les fêtes Latines à une maiſon de campagne qu'il avoit près de Rome. Quand ils ſont-là, voilà Vulteïus qui ſe promene ſur un beau cheval, & qui ne peut ſe laſſer de louer le terroir & le climat de Sabine. Philippe le voit, & en rit de tout ſon cœur; & pendant qu'il ne cherche qu'à ſe delaſſer, & qu'à ſe faire un divertiſſement de tout, il lui donne ſept mille ſeſterces, promet de lui en préter autant, & lui perſuade d'acheter une petite maiſon près de la ſienne. Il l'achete. D'homme de ville (car il faut abréger le conte, & ne pas vous retenir trop longtems) il devient homme de campagne: il ne parle plus que de champs & de vignes; il plante des ormeaux, il ſeche ſur ſes pieds à force de travailler, & vieillit à vue, par l'envie d'amaſſer du bien. Mais lorſqu'on lui eut dérobé ſes brebis, que ſes chevres furent mortes de maladie, que les moiſſons eurent trompé ſes eſperances, & qu'on eut tué ſes bœufs à les faire labourer, au deſeſpoir de toutes ces pertes, ſur le minuit il prend un cheval de ſomme, & dans une colere furieuſe, il va tout droit à la maiſon de Philippe, qui le voyant ſi mal-propre, & ſi négligé: En verité, lui dit-il, Vulteïus, vous me paroiſſez trop dur pour vous-même, & trop épargnant. Parbleu, mon maître, répondit Vulteïus, vous pouriez bien me dire trop miſerable,

Obsecro & obtestor, vitæ me redde priori.
Qui simul aspexit quantùm dimissa petitis
Præstent, maturè redeat, repetatque relicta.
Metiri se quemque suo modulo ac pede, verum est.



ſi vous vouliez me donner mon veritable nom. Je vous ſuplie & vous conjure au nom de votre Génie, par votre main droite, & par ces Dieux Pénates, rendez-moi à mon premier métier. En effet Philippe voyant de combien ce qu'il avoit quité valoit mieux pour lui que le parti qu'il avoit pris, le fit retourner à l'heure même à ſa premicre condition. Il eſt juſte que chacun ſe meſure à ſon aune, & ſe chauſſe à ſon pied.



REMARQUES

SUR L'EPITRE VII.

HORACE écrit à Mécénas, pour s'excuser de ce qu'il est à Tibur plus longtems qu'il ne lui avoit promis. Il lui dit que le soin de sa santé l'empêche de retourner à Rome pendant les chaleurs de la Canicule ; & que si les neiges viennent, ce même soin l'obligera d'aller à Tarente, & qu'il ne se rendra près de lui qu'au printems. Il le loue de sa liberalité ; & il lui fait connoître qu'il n'a pas oublié que les bienfaits, dont il l'a comblé, meriteroient qu'il fût plus assidu auprès de lui : mais il lui represente qu'il n'est plus en âge ni en état de lui faire sa cour comme auparavant : & il lui déclare sans façon qu'il aimeroit mieux lui rendre tout ce qu'il a reçu de lui, que de n'avoir pas la liberté de vivre à sa fantaisie. Il embellit cela, à sa maniere, de deux ou trois contes fort plaisans. C'est une des plus belles Epitres d'Horace. Elle enseigne de quelle maniere on doit vivre avec les Grands. Il faut avoir pour eux toute l'assiduité & tous les égards qu'exigent l'amitié, le devoir & la reconnoissance, selon l'âge & l'état où l'on est. Mais un honnête homme ne reconnoît jamais des bienfaits par la perte de sa liberté. On cesse d'être vertueux, quand on cesse d'être libre. Horace étoit déja vieux, & c'est un de ses derniers ouvrages. Il faut que ses beautés soient bien grandes & bien sensibles, puisque Jule Scaliger en a été si frapé, qu'il a écrit, *septima Epistola adeo elegans est & adeo urbana, ut ad eas virtutes nihil addi posse videatur. Cette septieme Epitre est si élégante & si plei-*

pleine de politesse & d'urbanité, qu'il semble qu'on ne puisse rien ajouter aux beautés dont elle brille.

1 *Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum*] Quand Horace partit pour aller à Tibur sur la fin de Juillet, il promit à Mécénas qu'il ne seroit-là que cinq jours ; & il y a bien de l'aparence qu'il ne fit cette promesse que pour avoir la permission d'y aller. *Rure* pour *ruri*, ou *in rure*, à sa maison de campagne dans le pays des Sabins.

2 *Sextilem totum*] Tout le mois d'aout, qui étoit apellé *sextilis*, parceque c'étoit le sixieme mois de l'année qui commençoit par le mois de mars.

4 *Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti*] Mécénas souffroit qu'Horace se retirat à la campagne, dès qu'il étoit tant soit peu incommodé. Ce Poëte se sert de cela pour lui representer qu'il doit avoir la même bonté pour lui, quand il a peur de le devenir; & cette raison est fort bonne quand le danger est manifeste. Les chaleurs de la Canicule & toute l'automne sont fort dangereuses à Rome; & Horace tâchoit toujours d'aller passer ce tems-là dans le pays des Sabins, qui étoit montagneux & froid. Voyez l'Epitre XVI. où il parle de la situation de sa maison.

5 *Dum ficus prima*] Les premieres figues qui viennent au commencement d'aout.

**Calorque*] Les grandes chaleurs, les chaleurs de la Canicule.*

6 *Designatorem decorat lictoribus atris*] *Designatores* étoient des Huissiers qui marquoient les places dans les théâtres. Plaute dans le Prologue du *Pœnulus:*

Neu designator præter os obambulet,
Neu sessum ducat dum histrio in scenâ siet.

Que l'Officier qui marque les places ne se promene point à notre barbe, & qu'il ne place personne pendant que les Acteurs seront sur la scene.

Il y avoit de ces Officiers à toutes les cerémonies & à toutes les pompes publiques, pour régler la marche & le rang de chacun. Il y en avoit donc aussi un à tous les enterremens, pour régler la marche du convoi. Il y en avoit par conséquent aux jeux qu'on faisoit aux funerailles des personnes considerables. Donat sur les Adelphes: *Designatores qui ludis funebribus præsunt. Designator* étoit un des principaux Ministres de la Déesse Libitine ; & quand il alloit lever un corps, il étoit accompagné d'une troupe d'Officiers de funerailles, que Séneque apelle *Libitinarios*, comme les *Pollinctores*, *Vespillones*, *Ustores*, *Sandapilarii*, *Præficæ*, *&c.* Tous ces gens-là vétus de noir marchoient en pompe devant cet Officier, comme les Huissiers marchoient devant les Magistrats. Et c'est ce qui a fourni à Horace cette plaisante idée. Ces *Designatores*, c'est ce que nous apellons proprement aujourd'hui des *Crieurs* d'enterrement, qui marchent après le corps à la tête du convoi, & sont suivis d'une troupe de garçons vétus de noir; & ce n'est pas la seule chose que nous avons empruntée des Romains dans nos cerémonies. C'est le sens naturel de ce passage. Je sais bien que Fulvius Ursinus dans ses Notes sur les loix & les sénatusconsultes l'a expliqué autrement: & qu'il a cru que *Designator* étoit ici ce que la loi des 12 Tables a apellé *dominus funeris*. Voici la loi : *Præco funus indicito, dominus funeris in ludis accenso, lictoribus utitor. Que le Crieur public avertisse du jour du convoi, & s'il y a des jeux, que le maitre de l'enterrement ait un Huissier & des Licteurs.* Mais je crois qu'il y a de la difference entre *designator*, & *dominus funeris. Designator* étoit le maître des cerémonies, le Crieur public, *præco*: & *dominus funeris* étoit celui qui menoit le deuil, le plus proche parent du mort, ou celui qui tenoit sa place. Il étoit de la décence que ce personnage eût quelque marque de distinction.

7 *Dum pueris omnis pater*] Car cette saison est mor-

mortelle à Rome. C'est pourquoi Horace dit dans la VI. Satire du Livre II. *que c'est le principal revenu de la cruelle Libitine.*

Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.

On en a dit ailleurs la raison.

8 *Officiosaque sedulitas*] C'est-à-dire l'assiduité à faire sa cour aux Grands. *Officium facere*, faire sa cour.

Opella forensis] Horace apelle *opellam forensem*, tous les devoirs, toutes les affaires qui obligent ceux qui sont à Rome d'aller au Palais pour servir quelqu'un, pour cautionner ou pour solliciter pour lui, &c. On en peut voir un exemple dans la Satire VI. du Livre II. *Romæ sponsorem me rapis. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entrainer au Palais, afin que je sois caution.*

9 *Et testamenta resignat*] *Ouvre les testamens*, c'est-à-dire, *fait mourir* : car on n'ouvre les testamens qu'après la mort du testateur.

10 *Quòd si bruma nives*] Lambin prétend que ce *si* n'est point conditionel en cet endroit, & qu'il marque le tems : *si* pour *cum*, *quand*. Mais il n'a pas pris garde d'assez près à ce passage; quand le *si* est joint avec *quòd*, il ne peut jamais être que conditionel. Horace n'avoit dessein d'aller à Tarente qu'en cas qu'il neigeat; car les neiges rendent l'hiver rude & incommode. Mais si l'hiver étoit doux & beau, il avoit resolu de retourner à Rome.

Albanis agris] *Dans les champs d'Albe*, c'est-à-dire dans la campagne de Rome.

11 *Ad mare descendet vates tuus*] *Votre Poëte descendra vers la mer.* C'est-à-dire, il ira à Tarente, où les hivers sont toujours doux, & les printems fort longs; comme il le dit dans l'Ode VI. du Liv. II.

Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas. -----

*D'ailleurs l'air de la mer est toujours plus chaud que celui de la terre. Plutarque dans son Traité *du premier froid: l'hiver nous fait chercher*, dit-il, *les apartemens hauts & les plus éloignés de la terre, & l'été nous voudrions nous enfoncer dans son sein, & nous cherchons les salles basses. C'est pourquoi l'hiver nous cherchons les habitations qui sont près de la mer, & nous fuyons la terre à cause du froid; car nous mettons autour de nous l'air de la mer qui est chaud, & au contraire l'été à cause de l'excessive chaleur nous cherchons les lieux les plus éloignés de la mer, & plus avant dans les terres, parceque l'air y est rafraichi*, &c.*

Et sibi parcet] Il se ménagera, il s'épargnera. C'est-à-dire qu'il ne sera pas exposé à toutes les peines qu'il est obligé de prendre quand il est à Rome, & qui ruïnent sa santé. Le vieux Commentateur l'a expliqué, *il se garantira du froid, sibi parcet à frigore*: mais je ne suis pas de son avis.

12 *Contractusque leget*] Cruquius a mal expliqué ce passage: *il lira peu, il lira moins que de coutume*: car outre que cela n'est pas Latin, ce n'est pas là le sens. Pourquoi Horace liroit-il moins à la campagne qu'à Rome. Horace fait ici une image, & par ces mots, *contractusque leget*, il marque l'action d'un homme frilleux, qui se rapetisse, & qui se met presque le corps en double, *frigore duplicatus*, afin que le froid ait moins de prise sur lui. Et afin qu'on ne doute plus de la veritable signification de ce mot *contractus*, voici une autorité de saint Jerôme qui l'a pris dans le même sens. C'est dans l'Epitre LIII. où en parlant de Vigilantius, il dit, *& gravissimo frigore solus atque contractus Dormitantius vigilabit in lectulo.*

13 *Et hirundine primâ*] Car l'hirondelle paroît au commencement du printems. Hesiode:

Τόνδε μετ' ὀρθρογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδὼν
Ἐς φάος ἀνθρώποις, ἔαρος νέον ἱσταμένοιο.

Après

Après l'Arcture, la plaintive hirondelle, fille de Pandion, paroit aux hommes au commencement du printems.

14 *Non quo more piris vesci Calaber jubet hospes*] Le dessein d'Horace est de louer Mécénas de sa liberalité, & de lui faire connoître que quoiqu'il se tienne si longtems loin de lui, il n'a pourtant pas perdu le souvenir de ses bienfaits, &c. Mais comme cette matiere auroit été ennuyeuse, s'il l'avoit traitée serieusement, il se jette dans le badinage, & quitant tout d'un coup Mécénas, il joue une scene d'un Calabrois, qui veut donner à son hôte des poires qu'à son refus il doit donner à ses cochons. Ce dialogue est fort plaisant: Horace savoit bien que de faire rire les hommes, c'est le plus court chemin pour les apaiser. *Calaber*] Horace donne cela à un Calabrois, pour rendre le conte plus plaisant, en parlant lui-même ainsi de son pays. Car la Calabre faisoit partie de la Pouille Peucétienne, où étoit Vénuse. C'est pourquoi Martial apelle Horace *Calabrois*, & sa lire, *Calabram lyram*.

16 *Benignè*] *Bene* & *benignè* sont des mots dont on se servoit pour refuser quelque chose plus modestement. Les Grecs disoient de même, *καλῶς* & *ἐπαίνω*, *fort bien, je vous remercie.*

17 *Non invisa feres pueris munuscula*] Ceci est fondé sur une coutume des Anciens. Ceux qui donnoient à manger, offroient à leurs conviés ce qu'il y avoit de meilleur à table, afin qu'ils l'emportassent chez eux ; & on apelloit ces presens *apophoreta*. Saint Ambroise : *Qui ad convivium magnum invitantur, apophoreta secum reportare consueverunt. Ceux qui sont invités à un grand festin, ont accoutumé d'en remporter chez eux des plats tout pleins* &c.

20 *Prodigus & stultus donat quæ spernit & odit*] Ceux qui ne donnent que de leur superflu, ou que les choses qu'ils méprisent, peuvent bien être apellés *prodigues*, mais ils ne peuvent jamais être apellés *liberaux*. Le liberal est celui qui donne avec choix & avec jugement, & qui donne des choses

 dont

dont il connoît le prix, & qui ne lui sont pas indifferentes. Horace ne pouvoit jamais mieux louer la liberalité de son bienfaicteur que par cette image contraire.

21 *Hæc seges ingratos tulit*] Ces sortes de fous & de prodigues, qui donnent ce qu'ils méprisent, & dont ils ne se soucient point, ne font jamais que des ingrats, c'est-à-dire qu'on n'a aucune reconnoissance des presens qu'on en reçoit. Car la reconnoissance doit être proportionnée au bienfait, & ce qui est donné de cette maniere ne merite pas le nom de bienfait, ou tout au plus ne peut être apellé que le dernier des bienfaits. Ciceron a donné sur cela un précepte très judicieux & très solide dans son premier Livre des Offices: *Acceptorum autem beneficiorum sunt delectus habendi: nec dubium quin maximo cuique plurimum debeatur, in quo tamen imprimis, quo quisque animo, studio, benevolentiâ fecerit, ponderandum est. Multi enim faciunt multa temeritate quadam sine judicio, vel morbo, in omnes, vel repentino quodam, quasi vento, impetu animi incitati: quæ beneficia æquè magna non sunt habenda, atque ea quæ judicio consideratè, constanterque delata sunt. Il faut mettre de la difference entre les bienfaits que l'on a reçus: car on ne peut pas douter qu'on ne doive avoir plus de reconnoissance, selon que le bienfait est plus grand. Il faut pourtant examiner & peser, sur toutes choses, par quel esprit, par quelle inclination, & de quelle maniere obligeante on nous a fait un present; car une infinité donnent sans choix, sans jugement, par une espece de maladie, indifferemment à tout le monde, ou emportés par des mouvemens subits, comme par un vent impétueux. Et ces sortes de bienfaits ne doivent pas être estimés si grands que ceux qui viennent du jugement, de la reflexion, & d'une volonté constante & déterminée.*

22 *Vir bonus & sapiens dignis ait esse paratus*] Ce n'est pas liberalité que de donner à des gens indignes, c'est faire un mauvais usage de ses richesses; car la liberalité ne consiste pas à donner, mais à bien donner, *rectè dare*.

23 *Nec*

23 *Nec tamen ignorat quid distent æra lupinis*] Il connoît ce qu'il donne, & sait faire la difference entre le veritable argent, & les lupins dont les Comédiens se servoient au lieu d'argent. Plaute dans le *Pœnulus*, Acte III. scene II.

AGA. *Agite, inspicite: aurum est.* COL. *profectò, spectatores, comicum:*
Macerato hoc pingues fiunt auro in Barbariâ boves.

AGA. *Tenez, voyez, c'est de l'or.* COL. *Oui ma foi, Messieurs, c'est de l'or de comédie. C'est de cet or dont on se sert en Italie pour engraisser les bœufs.*

Il paroît aussi par un passage de Justinien dans le Code que les joueurs se servoient souvent de lupins au lieu d'argent; comme nous nous servons de jettons & de marques. C'est dans le I. Livre Cod. *de aleatoribus. Si quis sub specie alearum victus sit lupinis, vel aliâ quavis materiâ, cesset etiam adversus eum omnis exactio. Si quelqu'un a perdu au jeu des lupins ou d'autres marques, celui qui a gagné ne poura se les faire payer. Ces lupins étoient marqués à la marque de celui qui tenoit la bourse.*

24 *Dignum præstabo me etiam pro laude merentis*] Ce qui rend ce passage un peu difficile d'abord, c'est ce *pro* qui est séparé du participe: car voici la construction; *dignum præstabo me etiam laude promerentis.* Horace dit que du côté de la reconnoissance, il se rendra digne des louanges de son bienfaicteur. Ce sens me paroît beaucoup plus naturel que tous ceux qu'on a donnés à ce passage. Et je trouve que c'est faire violence au texte, que d'expliquer le mot *laude* par *liberalité.*

25 *Quòd si me noles usquam discedere*] Quoique la reconnoissance doive être toujours la même, on ne doit & on ne peut pas la témoigner toujours de la même maniere, & les assiduités, qu'on avoit quand on étoit jeune, on ne peut pas les

les avoir quand on eſt vieux. C'eſt pourquoi Horace dit hardiment à Mécénas que s'il veut qu'il ſoit toujours avec lui, & qu'il ne le quite jamais, qu'il lui rende donc ſes premieres forces, ſes cheveux noirs, les graces de ſa jeuneſſe, &c. Mais il n'a nullement en vue de lui reprocher par là qu'il a uſé ſes plus belles années près de lui, & qu'il a payé par là ſes bienfaits. C'eſt un ſentiment groſſier dont Horace étoit incapable.

26 *Forte latus*] Il lui redemande ſes forces pour pouvoir reſiſter à la fatigue des voyages, & des débauches d'une Cour fort dereglée.

Nigros anguſtâ fronte capillos] Le front petit étoit une beauté parmi Grecs & les Romains. On peut voir les Remarques ſur l'Ode XXXIII. du Livre I.

Inſignem tenui fronte Lycorida.

Lycoris dont le petit front augmente les charmes.

Mais je crois que c'étoit une beauté pour les femmes, & nullement pour les hommes. C'eſt pourquoi quand Horace dit, *rendez-moi mes cheveux noirs ſur mon petit front*, il veut faire entendre que dans ſa jeuneſſe il avoit une ſi grande quantité de cheveux noirs, qu'ils faiſoient paroître ſon front petit, & que dans ſa vieilleſſe ſes cheveux avoient blanchi & étoient tombés pour la plupart, ce qui avoit élargi ſon front.

27 *Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum*] C'eſt ce doux parler & ce rire agréable que Sapho joint dans cette belle Ode à ſon amie:

-------- κὴ πλασίον ἀδὺ φωνούσας ὑπακούει
Καὶ γελώσας ἱμερόεν. ------

Et qui vous entend parler avec tant de grace, & rire d'un air ſi charmant.

28 *Inter vina fugam Cynaræ mœrere protervæ*] Horace

Horace nous aprend aussi ailleurs qu'il étoit fort jeune quand il aimoit Cynare, comme lorsqu'il dit dans l'Ode I. du Livre IV.

Non sum qualis éram bonæ
Sub regno Cynaræ.

Je ne suis plus celui que j'étois sous le regne de la belle Cynare.

Et lorsqu'il se vante dans l'Epitre XIV. que Cynare l'avoit aimé sans interêt.

Quem scis immunem Cynaræ placuisse rapaci.

Cette passion ne dura pas méme longtems, parceque Cynare mourut fort jeune.

------ *sed Cynaræ breves*
Annos fata dederunt.

Mais les Destins n'ont accordé à Cynare que peu d'années.

Horace étoit donc fort propre alors à se plaindre agréablement à table des rigueurs d'une maitresse, &c.

Fugam] Peut-être qu'Horace parle ici de quelque départ de Cynare, qui l'avoit fort affligé: mais peut-être aussi que par ce mot il entend simplement ce badinage de jeunes filles qui, pour éviter les poursuites d'un amant, font semblant de fuir & de se cacher, pour se déceler ensuite ellesmêmes, si on ne les trouve pas assez tôt: comme il a dit dans ce passage de l'Ode IX. du Livre I.

Nunc & latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo.

Et Virgile:

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

29 *Fortè*

29 *Fortè per angustam tenuis vulpecula rimam*] Après qu'Horace s'est excusé sur son âge, de ne pouvoir plus faire sa cour à Mécénas comme auparavant, il prévoit bien que les Courtisans, peuple envieux & malin, ne manqueront pas de dire qu'il tient ce langage, parcequ'il est engraissé des biens que Mécénas lui a faits; mais que s'il étoit encore aussi maigre & aussi affamé que quand il vint à la Cour de ce Favori d'Auguste, son âge ne l'empêcheroit pas d'être fort assidu. Il fait donc parler ces Courtisans dans cet apologue, & il leur répond ensuite avec une liberté beaucoup plus estimable que la complaisance.

30 *Resperat in cumeram frumenti*] Horace n'est pas l'auteur de cet apologue; il l'a pris dans Esope, qui avoit dit du rat ce qu'Horace dit du renard; comme nous l'aprenons d'un passage de S. Jerôme, qui dit en quelque endroit: *Docet Æsopi fabula plenum muris ventrem per augustum foramen egredi non valere. La fable d'Esope nous aprend qu'un rat qui a le ventre plein ne peut sortir par un petit trou.* Mais comme les renards n'ont jamais mangé de bled, & que *cumeræ* sont de petits vaisseaux de terre ou de jonc, où les pauvres mettoient leur petite provision de bled, où par conséquent le renard ne pouvoit rien trouver qui lui fût propre, ce changement me paroît mal fait. J'ai bien de la peine à croire qu'Horace soit tombé dans ce defaut, quelque petit qu'il paroisse; & je suis persuadé qu'il avoit écrit,

Resperat in cameram frumenti.

Camera frumenti, c'est ce que Columelle apelle *horreum camerâ contectum*, un grenier en voute. *Neque me præterit seuem frumentis optimam quibusdam videri horreum*, &c. *Je sais bien qu'il y a des gens qui soutiennent que le lieu le plus propre à serrer le bled, c'est un grenier en voute, dont le sol à rez de chaussée*, &c. Ces greniers bas sont oposés à ceux

ceux que Varron apelle *granaria sublimia*, des greniers élevés qui sont au haut de la maison. Ce changement d'une seule lettre sauve toute la contradiction qui paroît dans ce passage. Le renard, qui n'auroit même pû aller à ces greniers hauts, alloit dans ce grenier bas, pour y chercher des fruits ou des poules, des pigeons & autres animaux que le bled y attiroit, *ou même du lard que l'on y serroit. M. Bentlei a aprouvé la premiere partie de ma Remarque : mais il n'aprouve pas le changement que j'ai fait de *cumera* en *camera*; car il ne croit pas qu'on puisse dire *camera frumenti*. En quoi je suis persuadé qu'il se trompe. *Camera* signifie un lieu vouté; on peut donc le dire d'un *grenier vouté*, & cela étant, *camera frumenti* est fort bien dit. Ce changement d'une seule lettre ruïne le changement que ce savant homme a voulu faire à cette fable. Il prétend qu'Horace n'a pu parler du renard; il ramasse beaucoup d'absurdités qu'il croit trouver dans cette fable, si on la donne au renard, & il soutient qu'Horace n'a pu parler que du rat, comme Esope; c'est pourquoi il a corrigé ce vers, & a lu *nitedula*, un rat des champs, au lieu de *vulpecula*, & il faut avouer que sa remarque est très savante, & qu'il donne à sa conjecture une vraisemblance très capable d'entrainer dans son sentiment. Cependant je ne suis point de son avis. Il est difficile de croire que de *nitedula* on a fait *vulpecula*. *Vulpecula* est dans tous les MSS. & dans toutes les éditions, & cette fable est citée par les Anciens sous ce nom. Isidore Orig. I. 39. *Ad mores spectat fabula, ut apud Horatium mus loquitur muri, mustela vulpeculæ.* Il ne faut donc rien changer au texte. Mais, dit-on, pourquoi Horace dit-il du renard ce qu'Esope a dit du rat? Je réponds que les Poëtes ont la liberté de changer les personnages des fables. C'est en vertu de ce privilége qu'Horace a pu dire du renard ce qu'Esope avoit dit du rat. Comme ce qu'ils avoient dit, l'un du renard & l'autre du rat, la Fontaine l'a dit de la belette.

Da-

Damoiselle Belette au corps long & fluet
*Entra dans un grenier par un trou fort étroit.**

* 31 *Pleno corpore*] M. Bentlei explique ce *pleno corpore*, le corps gras, d'où il prétend tirer une preuve convaincante qu'Horace n'a nullement parlé du renard, & qu'il a parlé du rat: car il eſt ridicule, dit-il, de penſer que le renard eût pu être aſſez longtems dans ce vaiſſeau ou dans ce grenier, pour s'y engraiſſer après y être entré maigre. Mais ce ſavant homme ſe trompe: *pleno corpore* eſt opoſé à *tenuis* du vers 29. qui ſignifie *le ventre vuide*, *le ventre plat*, & *pleno corpore*, ſignifie *le ventre rempli*, *le ventre rond.**

32 *Cui muſtella procul*] La belete n'étoit pas dans le grenier, elle paſſoit, ou plutôt elle venoit pour entrer par le même trou. *Procul* ſignifie *loin* & *près.* Il eſt ici dans le dernier ſens.

33 *Macra cavum repetes arctum*] Il dit ici *cavum* ce qu'il a apellé plus haut *rimam*, *une fente*, *un trou.*

34 *Hac ego ſi compellar imagine*] *Si l'on me deſigne par cette image*; c'eſt-à-dire, ſi l'on m'aplique cette fable. Car *image* ſignifie *fable.* On peut voir ce qui a été remarqué ſur la fin de la Satire III. du Liv. II.

-------- hæc à te non multum abludit imago.

Cette image ne vous reſſemble pas mal.

Cuncta reſigno] Je ſuis prêt à rendre tout ce qu'on m'a donné. Il n'y avoit que cela à répondre. Et bien loin que cette liberté dût offenſer Mécénas, au contraire elle étoit obligeante pour lui, en ce qu'elle l'aſſuroit qu'Horace ne s'étoit jamais attaché à lui par aucun motif d'interêt. Aujourd'hui parmi tous ceux que les Princes & les grands Seigneurs ont enrichis, on auroit peut-être bien de la peine à en trouver un qui eût le courage & la vertu de

dire

dire comme Horace: *Reprenez vos richesses, j'aime mieux ma liberté.* Ce Poëte avoit déja témoigné à Mécénas son humeur libre & desinteressée; car il lui écrivoit dans l'Ode XXIX. du Livre III. en parlant de la fortune:

Laudo manentem: si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit.

Si elle veut demeurer avec moi, j'en suis content; mais si elle bat des ailes pour se retirer, je lui rends sans peine tout ce qu'elle m'a donné.

On peut voir là les Remarques. Horace accomplissoit parfaitement ce précepte des Stoiciens, que Marc-Antonin nous a conservé: Ἀτύφως μὲν λαβεῖν· εὐλύτως δ᾽ ἀφεῖναι. *Recevoir sans orgueil, & rendre sans peine.*

35 *Nec somnum plebis laudo satur altilium*] Horace dit qu'il n'est pas de ces gens qui, quand ils sont saouls des meilleures viandes, & las de la bonne chere, parlent avec éloge de la frugalité des repas du peuple, & du tranquille sommeil dont ces repas sobres sont toujours suivis. Il veut dire par-là que l'amour du repos & de la liberté est en lui un sentiment naturel, dans la pauvreté comme dans les richesses; & que ce qu'il fait étant riche, il le feroit étant pauvre. Horace se contente d'oposer le sommeil à la bonne chere, parcequ'il accompagne toujours la sobriété.

Altilium] *Altiles*, sup. *aves*, des oiseaux engraissés en cage.

36 *Nec otia divitiis Arabum liberrima muto*] Il ne donneroit pas son repos & sa liberté pour tous les tresors du monde. En effet la liberté est preferable à tous les tresors. *Les richesses des Arabes*, c'est-à-dire les richesses de l'Arabie Heureuse, qui avoient passé en proverbe. Ces richesses venoient & de l'abondance du pays, & de ce que ce pays n'avoit été subjugué par les Romains que l'an de Rome DCCXXIX. On peut voir l'Ode XXIX. du Livre I.

Icci,

Icci, beatis nunc Arabum invides
Gazis.

Iccius, vous en voulez maintenant aux tresors de l'Arabie Heureuse.

37 *Sæpe verecundum laudasti*] Horace prend ici Mécénas même à témoin de son desinteressement & de sa reconnoissance. Vous - même, lui dit - il, vous avez souvent été forcé de louer ma moderation, en voyant que je donnois des bornes à votre liberalité Car c'est moi seul qui vous ai empéché de me combler de nouveaux bienfaits. (Voyez l'Ode XVI. du Livre III. & l'Ode I. du Livre V.) & pour ce qui est de ma reconnoissance, vous savez bien que je vous ai toujours donné tous les noms que l'on peut donner à son bienfaicteur & à son maître: & ce que j'ai dit devant vous, je l'ai dit en votre absence. Pour le reste, tout le bien que j'ai ne tient à rien, vous n'avez qu'à l'essayer, & vous verrez que je vous le rendrai avec autant de joie que j'en ai eu en le recevant de vous. Voilà le sens de ces trois vers.

Rexque paterque audisti coram] *Rex*, Roi, & *pater*, pere, étoient les noms que l'on donnoit à son patron & à son bienfaicteur.

38 *Nec verbo parciùs absens*] Car la veritable marque d'un esprit reconnoissant, c'est de tenir toujours le même langage & present & absent. *Præsens absensque idem erit*, comme dit Terence.

40 *Haud malè Telemachus, proles patientis Ulyssei*] Pour ne laisser aucun lieu à Mécénas de douter de la verité de ce qu'il vient de dire, qu'il est tout prêt à lui rendre le bien qu'il a reçu de lui, il se sert de la réponse que Telémaque fait dans le IV. Livre de l'Odyssée, v. 601. *& suiv.* à Ménelas qui lui vouloit donner des chevaux:

Ι'ππους δ' εἰς Ι'θάκην ἐκ ἄξομαι, ἄλλά σοι αὐτῷ
Ε'νθάδε λείψω ἄγαλμα· σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις

Εὐ-

Εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,
Πυροί τε, ζειαί τε, ἰδ' εὐρυφυὲς κρῖ λευκόν.
Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ δρόμοι εὐρέες, οὔτε τι λειμών.
Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο.

Je n'emmenerai point, dit-il, *vos chevaux à Ithaque; mais je vous les laisserai ici, car ils sont nécessaires à vos plaisirs. Vous commandez dans un grand pays, qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est nécessaire pour la nouriture des chevaux, croît abondamment: au lieu que dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages. Cette isle n'est propre qu'à nourir des chevres; & avec cela je l'aime encore mieux que les pays où l'on nourit des chevaux.*

L'aplication qu'Horace fait de cette réponse est fort sensible. Tibur ou Tarente, c'est son Ithaque, où tous les biens que Mécénas lui avoit donnés, lui étoient aussi inutiles que l'étoient à Telémaque les chevaux que Menelas lui offroit. Ce passage est fort beau, & la belle morale qu'Horace en tire meritoit bien que celui qui a traduit Homere, eût daigné lui faire grace, & le conserver dans sa traduction. Il n'en a pas mis un seul mot. En verité c'est abuser de la liberté qu'on a aujourd'hui de mal traduire, & de defigurer les plus excellens originaux.

41 *Non est aptus equis Ithacæ locus*] Ithaque, petite isle de la mer d'Ionie, à l'Orient de l'isle de Céphalonie. C'étoit un pays fort rude & fort dur, comme son nom même le témoigne. Car Ithaque fut ainsi nommée de l'Hébreu *Athac*, qui signifie *dur*, *intraitable*. Elle étoit toute pleine de rochers. Ciceron: *Ithacam in asperrimis saxulis, tanquam nidum, affixam.* Ithaque qui est comme un petit nid au milieu des rochers. *M. Bentlei a lu *non est aptus equis Ithace locus. Ithace*, comme en Grec Ἰθάκη, *non est locus aptus equis.* Cela me paroît meilleur que *locus Ithacæ.**

Ut

Ut neque planis porrectus spatiis, neque multa prodigus herbæ] C'est ainsi qu'Horace a traduit ce beau vers d'Homere :

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἂρ δρόμοι εὐρέες, οὔτέ τι λειμών.

Dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages.

43 *Magis apta tibi tua dona relinquam*] Il traduit ainsi ce vers,

------ ἀλλά σοὶ αὐτῷ
Ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα.

Je vous les laisserai ici pour vos plaisirs.

44 *Mihi jam non regia Roma*] Desormais, dit-il, je n'aime plus Rome, où l'on est obligé de faire de la dépense, & où par conséquent les richesses sont nécessaires. Rome est aujourd'hui pour moi ce que Sparte étoit pour Telémaque.

45 *Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum*] Il apelle Tibur, *vacuum*, vuide, pour *tranquile*, comme le sont d'ordinaire les lieux peu habités, & il apelle Tarente, *imbelle*, *peu belliqueux*, parceque les Tarentins étoient fort efféminés, & que Tarente étoit une ville où régnoient les delices & la volupté.

6 *Strenuus & fortis, causisque Philippus agendis*] Horace finit cette Epitre par un conte, qui prouve que la liberté est un très grand bien, puisque les hommes même les plus grossiers la preferent tous les jours aux richesses. On voit bien qu'il a pris plaisir à écrire ce conte; car il est plus long qu'aucun qu'il ait fait, & il est écrit aussi vivement & aussi naturellement qu'il est possible. Il ne se peut rien de mieux. Mécénas ne le lut pas sans rire de la justesse & de la naïveté de la comparaison.

Philip-

Philippus] C'eſt Lucius Marcius Philippus, dont il eſt tant parlé dans Ciceron. C'étoit un des plus grands Orateurs de ſon tems, & de plus, homme de grande qualité, de très grande conſideration. Il ſuffit de dire que c'étoit le beau-pere d'Auguſte, dont il avoit épouſé la mere, qui étoit Atia, fille de Julie ſœur de Ceſar. Horace en fait ici l'éloge en paſſant, pour plaire à ce Prince.

47 *Ab officiis*] De ſervir ſes amis, ou en plaidant lui-même, ou en ſolicitant pour eux, ou en ſe rendant leur caution, &c.

Octavam circiter horam] Vers la huitieme heure, c'eſt-à-dire vers les deux heures après midi.

48 *Atque foro nimiùm diſtare Carinas*] *Les Carines* étoient une partie du troiſieme quartier de Rome entre le mont Eſquilin, & le mont Celius. Par un paſſage de Tite-Live il paroît manifeſtement que ceux qui entroient à Rome par la porte Capene, paſſoient par les Carines, avant que d'arriver au mont Eſquilin. *Fulvius Flaccus portâ Capenâ cum exercitu Romam ingreſſus, mediâ urbe per Carinas Eſquilias contendit.* Ainſi il y avoit aſſez loin de la place Romaine au bout des Carines, qu'on laiſſoit à gauche pour aller du *forum Rom.* à la maiſon de Philippe, qui étoit au-deſſous ſur le mont Celius dans le ſecond quartier. Philippe avoit cette maiſon de ſa femme Atia, & c'étoit la même où Auguſte étoit né. C'eſt pourquoi Servius dit : *Auguſtus natus in lautis Carinis.*

50 *Adraſum quendam*] *Adraſus* ne ſignifie pas ici *un homme frais raſé*, un homme à qui l'on vient de faire la barbe, mais un affranchi; parceque c'étoit la coutume de faire raſer les eſclaves que l'on mettoit en liberté. Plaute dans la premiere ſcene de l'Amphitryon:

-------- quod ille faciat Jupiter
Ut ego hìc hodie raſo capite calvus capiam pileum.

Ce que fasse le grand Jupiter, afin qu'aujourd'hui, la tête rase, je puisse prendre le bonnet de la liberté.

Voilà pourquoi Pétrone dit de l'affranchi Trimalcion, *pallio coccineo adrasum incluserat caput: Il avoit caché sa tête rase dans un capuchon de pourpre.* Les esclaves étoient simplement tondus en rond, ce que les Grecs apelloient κείρεσθαι περιτρόχαλα. On s'étoit trompé à ce passage.

Vacuâ tonsoris in umbrâ] *Umbra*, pour une boutique, où l'on est à couvert du soleil. Les Grecs employent de même leur σκιὰ, *ombre.* *Vacua*, vuide, parceque c'étoit une heure où presque tout le monde étoit retiré.

51 *Cultello proprios purgantem leniter ungues*] Il n'y avoit que les petites gens qui se fissent eux-mêmes les ongles. Les honnêtes gens, les gens du monde se les faisoient faire par un valet de chambre, ou par un barbier. Plaute dans la IV. scene du II. Acte de l'Aulularia.

Quin ipsi pridem tonsor ungues dempserat:
Collegit, omnia abstulit præsegmina.

Bien plus, il ramassa & emporta toutes les rognures des ongles, que son barbier venoit de lui couper.

Les Dames se servoient pour cela de leurs femmes de chambre. Tibulle dans la IX. Elégie du Livre I.

Quid fuco splendente comas ornare, quid ungues
Artificis doctæ subsecuisse manu ?

Pourquoi peindre vos cheveux ? Pourquoi vous faire couper les ongles par une femme adroite ?

Porcia s'étant coupée un jour en se faisant les ongles, Brutus la gronda d'avoir fait l'office de sa femme de chambre. Voilà donc la marque d'un esclave

esclave, de se faire les ongles, & de se les faire dans la boutique même du barbier.

52 *Demetri, puer hic non lævè jussa Philippi accipiebat*] Le Latin dit, *Démétrius, ce valet n'exécutoit pas négligemment les ordres de Philippe.* Mais en notre langue, ces parentheses qui réussissent bien en Latin, ôtent toute la grace & toute la vivacité d'un conte, où nous ne voulons jamais rien voir de superflu, ni rien de ce que l'imagination du lecteur ou de l'auditeur suplée sans peine. C'est pourquoi je me suis contenté de mettre, *Démétrius, dit-il à son valet.*

53 *Unde domo*] *De quel pays?* Comme dans Virgile, *qui genus? unde domo?* Et ailleurs, *qui Cærete domo.* Et dans Suetone *P. Vitellius domo Nuceriâ.*

55 *Vulteium nomine Menam*] Philippe a fait demander quatre choses à cet afranchi: *unde domo*, d'où il est : *quis*, ce qu'il est, de quelle profession il est: *cujus fortunæ*, quelle fortune il a, s'il est pauvre ou riche: *quo sit patre quove patrono*, qui est son pere ou son patron. L'affranchi répond d'abord à la premiere & à la derniere de ces questions, en disant, *Vulteïum nomine Menam.* Car par ce nom propre *Menas* il fait voir qu'il est étranger, *Ménas* étant pour *Ménodorus*, ce qui est un nom d'esclave. Et par ce surnom, *Vulteius*, il fait voir qu'il est affranchi, parceque les affranchis prenoient toujours le nom de leurs maîtres. *Præconem* répond à *quis: tenui censu* répond à *cujus fortunæ.* Le reste est une louange.

56 *Præconem tenui censu*] Cet affranchi étoit Crieur public, comme le pere d'Horace; ainsi la comparaison ne pouvoit être plus juste.

* *Sine crimine notum*] *Qu'il étoit connu pour un homme sans reproche.* D'autres ont lu *sine crimine natum*; *né de parens honnêtes.* J'aime mieux la leçon reçue.*

57 *Et properare loco, cessare & quærere & uti*] Voilà un beau vers. *Loco* est pour *in loco*, *à propos*; comme *dulce est desipere in loco.* Et ce mot sert aux

quatre verbes. Car il y a un tems pour travailler, & un tems pour se tenir en repos; un tems pour amasser, & un tems pour jouïr de ce que l'on a amassé; comme Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *tempus acquirendi, & tempus perdendi.* Toutes ces choses sont bonnes, quand elles sont faites dans leur tems. C'est pourquoi le même Salomon ajoute, *cuncta Deus fecit bona in tempore suo.*

58 *Gaudentem parvisque sodalibus*] Il dit qu'il est content de vivre avec les gens de sa condition, & qu'il n'a pas l'entêtement de vouloir fréquenter ceux qui sont plus que lui. Le vieux Interprete a pourtant pris ici *sodales* pour la femme & pour les enfans: *sodalibus*, dit-il, *uxore & liberis*: mais je suis persuadé qu'il se trompe.

Et lare certo] Il dit qu'il a une maison & une retraite sûre, & qu'il n'est pas comme Ménius, dont Horace dit ailleurs:

Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret.

Un bouffon qui n'a ni feu ni lieu, & qui ne sait le matin où il soupera le soir.

* Ce sens est si naturel & si sensible que je ne comprends pas comment M. Bentlei a reçu dans son texte *& lare curto*, parcequ'il l'a trouvé dans quelque MS. *Lare curto*, pour *lare parvo, exiguo.* Je sais bien qu'on a dit *curta res, curta suppellex*; mais je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple de *curto lare.* On a dit *exiguo lare, angusto lare, parvo lare*, & jamais on ne dit *curto lare.* *

59 *Ludis*] Toutes sortes de spectacles.

Et post decisa negotia, campo] Quand il avoit fait toutes ses affaires, il aimoit à aller dans le champ de Mars, où les jeunes gens faisoient leurs exercices.

62 *Benignè respondet*] *Il répond, fort bien.* C'est-à-dire, *il vous remercie, il vous refuse.* On a parlé de ce mot sur le vers 16.

63 *Negat*

63 *Negat improbus*] *improbus*, méchant, pour *opiniâtre*.

Et te negligit aut horret] *Horrere* & *horror* se disent proprement de la crainte & du respect que l'on sent quand on aproche des choses saintes. Et comme les petites gens regardent les grands Seigneurs comme des Divinités, on a dit *horrere* & *horror* du respect qu'ils sentent, & du saisissement où ils sont quand ils les abordent: car ils sont tout interdits, & n'osent presque ni se remuer, ni parler.

65 *Vilia vendentem tunicato scruta popello*] *Popellus tunicatus*, le petit peuple, & les esclaves, qui ne portoient que la tunique sans robe. Car la robe étoit l'habit des hommes libres. Et un homme de condition n'auroit osé paroître à Rome en tunique sans robe. C'est pourquoi quand un Officier d'armée avoit manqué à son devoir, Auguste, pour le punir, le faisoit tenir debout tout le jour en tunique, sans ceinture, devant la tente du Géneral.

Vendentem] Ce Vulteïus étoit Crieur public; c'est pourquoi il semble que sa profession doit faire croire qu'il ne vendoit pas lui-même toutes ces vieilles ustenciles, mais qu'il les faisoit vendre, & qu'il presidoit à la vente. Et c'est ainsi que Torrentius l'a entendu. Mais quelle aparence qu'on employat un Crieur public à vendre des choses si méprisables ?

Scruta] *Scrutum* est un mot Grec, γρῦτον, qui signifie proprement toutes sortes de vieilles ferrailles & autres ustenciles, comme celles que l'on vend ici sur les quais & ailleurs. Lucilius :

Quidni? Et scruta quidem ut vendat, Scrutariu' laudat
Præfractam strigilem, soleam improbu' dimidiatam,

Pourquoi non? puisque les marchands de vieille ferraille louent bien leurs marchandises pour les vendre, & qu'ils vantent une étrille toute rompue, & un fer qui n'est plus que la moitié de ce qu'il étoit.

 Mais

Mais je crois que ce mot avoit une signification plus étendue, & qu'il signifioit toutes sortes de marchandises, comme celles que vendent les merciers & les quinqualiers: car le Scholiaste d'Aristophane nous aprend que les Anciens, au lieu de γρυτοπώλης, *scrutarius*, disoient ῥωποπώλης, *seplasiarius*, *mercier, quinqualier*. Et c'est dans ce sens-là que Sidonius Apollinaris a employé *scruta*, lorsqu'il a écrit dans le VII. Liv. de ses Epitres, *nunc quædam frivola, nunc ludo apta virgineo scruta donabat*.

66 *Occupat*] *Occupare*, prévenir, devancer. Pacuve dans sa piece apellée *Dulorestes : Is quis est ? qui te, ni tu illum occupas, leto dabit. Qui est cet homme-la? c'est celui qui t'ôtera la vie, si tu ne le préviens.* C'est ainsi qu'il faut lire ce passage qui est corrompu dans Nonius. Le même Auteur en raporte aussi un de Varron, qui est fort beau & fort corrompu. Je l'expliquerai & le corrigerai en passant: *Crede mihi, plures dominos servi comedêre quàm canes. Quòd si Actæon occupasset, & ipse priùs suos canes comedisset, & non negasset saltatoribus, in theatro fieret.* Je lis à la fin: *Is nunc nec esset saltatoribus in theatro fabula. Croi-moi, les valets ont plus mangé de maîtres que les chiens. Que si Actéon avoit prévenu ses chiens, & qu'il les eût mangés, il ne seroit pas aujourdhui sur nos théâtres le sujet des pieces de nos danseurs.*

67 *Et mercenaria vincla*] Les liens de sa profession, c'est-à-dire la nécessité où il étoit de faire le métier de quinqualier pour gagner sa vie, le métier de Crieur public ne lui donnant pas assez d'occupation.

68 *Quòd non manè domum venisset*] De ce qu'il n'étoit pas allé chez lui le matin pour lui faire sa cour avec les autres, comme c'étoit la coutume.

71 *Post nonam venies*] Après la neuvieme heure du jour ; c'est-à-dire après les trois heures du soir.

72 *Dicenda tacenda locutus*] Comme font d'ordinaire les gens grossiers, qui n'ont pas accoutumé de

de vivre avec les Grands. Ils disent tout ce qui leur vient dans la bouche, & parlent, comme nous disons, à tort & à travers.

73 *Hic ubi sæpe occultum visus, &c.*] Après ce premier repas Vulteïus fut fort assidu chez Philippe; il ne manquoit pas de lui faire la cour tous les matins, & de souper chez lui tous les soirs. Quand il eut donc pris goût à cette vie-là, & qu'il eut bien mordu à l'hameçon, on le pria d'aller à la campagne, &c.

75 *Certus conviva*] Un convive assuré, qui ne manque point, & qui a droit de venir sans être prié.

76 *Rura surburbana*] A une maison de campagne que Philippe avoit près de Rome dans le pays des Sabins, & fort voisine d'*Astura*, une des maisons de Ciceron, qui se plaint même de ce voisinage dans une de ses Lettres à Atticus, parcequ'il avoit été incommodé de ses visites, & que c'étoit un grand parleur. On peut voir la Lettre IX. du Liv. XII.

Indictis comes ire Latinis] Philippe ne pouvoit aller à la campagne que pendant les feries. *Latinæ indictæ*, les feries Latines, qui étoient apellées *indictæ* & *conceptivæ*, parcequ'elles n'étoient pas marquées à un certain jour, comme celles que l'on apelloit *statas*; qu'elles étoient mobiles, & que le Consul les publioit pour le jour qu'il avoit choisi. On celébroit ces fêtes sur le mont d'Albe, en mémoire du traité de paix qui avoit été fait par Tarquin le Superbe entre les Romains, les Herniques, les Volsques, & tous les peuples du Latium. Près de cinquante villes assistoient au sacrifice que l'on y faisoit à Jupiter d'un taureau, dont chacun emportoit sa part. Pendant ces fêtes, qui duroient quatre jours, Rome étoit presque deserte; c'est pourquoi, de peur que les voisins n'entreprissent alors quelque chose contre elle, on créoit un Gouverneur seulement pour le tems que duroient ces fêtes. Auguste dans une Lettre qu'il écrivoit à Livie,

vie, ſur le ſujet de ſon fils le jeune Tibere, qui fut enſuite Empereur : *In Albanum montem ire eum non placet nobis, aut eſſe Romæ Latinarum diebus. Cur enim non præficitur urbi, ſi poteſt fratrem ſuum ſequi in montem? Nous ne trouvons pas à propos qu'il aille au mont d'Albe, ni qu'il ſoit à Rome pendant les fêtes Latines. Car pourquoi ne le fait-on donc pas Gouverneur de Rome, s'il eſt capable de ſuivre ſon frere au mont d'Albe pour cette ſolemnité?*

77 *Impoſitus mannis*] *Manni*, de petits chevaux à deux mains : on s'en ſervoit & pour la ſelle & pour le carroſſe. Il en a été parlé ailleurs.

Arvum cœlumque Sabinum non ceſſat laudare] Comme un homme qui n'étoit jamais ſorti de Rome depuis qu'il y avoit été mené. Le climat de Sabine eſt un des plus heureux de toute l'Italie. Horace l'a aſſez loué dans ſes Odes. Ciceron compare ce pays-là aux vallées de Tempé, quand il écrit à Atticus : *Reatini me ad ſua Tempe duxerunt. Ceux de Réate me menerent à leur Tempé.* C'eſt là qu'étoit cet excellent terroir apellé *Roſeus Campus, Roſea rura,* où l'herbe croiſſoit aſſez dans une nuit pour cacher une perche qu'on y auroit laiſſée le ſoir : *in quo relicta pertica non appareret propter herbam*, comme dit Varron.

80 *Dum ſeptem donat ſeſtertia*] Quand les Latins ont dit *ſeſtertia* au neutre, ils ont toujours ſous-entendu *millia*. *Septem ſeſtertia* eſt donc ici pour *ſept mille ſeſterces*, qui font huit cents ſoixante quinze livres de notre monnoie.

83 *Ex nitido fit ruſticus*] *Nitidi*, les gens de ville, qui ſont toujours plus propres que ceux de la campagne.

84 *Sulcos & vineta crepat mera*] *Crepare*, parler ſouvent, parler à tous propos, &c.

Præparat ulmos] Il prépare des ormeaux pour les marier avec la vigne.

86 *Verùm ubi oves furto, morbo periere capellæ*] Comme les chevres s'écartent beaucoup plus que les brebis

brebis, il y a eu des gens qui ont cru qu'Horace devoit mettre,

Verùm ubi oves morbo, furto periere capellæ.

Mais il ne faut rien changer. Ces chevres ſont encore plus ſujettes à mourir de maladie que les brebis. C'eſt pourquoi Varron dit : *Capras ſanas ſanus nemo promittit, nunquam enim ſine febri ſunt. Perſonne de bon ſens ne garantit les chevres ſaines, car elles ont toujours la fievre.* Auſſi ne les garantiſſoit-on d'ordinaire que pour le jour de l'achat. Et une grande marque que les chevres ſont fort mal ſaines, c'eſt que la peſte ne manque jamais de ſe mettre dans les grands troupeaux, comme il arriva à Gaberius, Chevalier Romain, qui dans l'eſperance que chaque chevre lui raporteroit par jour un denier, eut un troupeau de mille têtes : mais au lieu du profit qu'il attendoit, *brevi omnes amiſit morbo*, il perdit tout ſon troupeau, qui en fort peu de tems mourut tout de maladie.

87 *Spem mentita ſeges*] On dit également bien *ſpem mentiri*, & *mentiri* tout ſeul, comme dans ce paſſage du Prophete Oſée, *& muſtum mentietur eis.* Et le vin leur mentira. C'eſt-à-dire trompera leurs eſperances, il n'y en aura pas une ſi grande abondance qu'ils eſperoient.

88 *Mediâ de nocte caballum arripit*] *Caballus* ſe dit ordinairement d'un cheval de charge, d'un gros cheval. C'eſt *equus ſagmarius*, un cheval de ſome, *ſagma*, *ſalma*, *ſoma*. *Arripit* marque la fureur où étoit Vulteïus.

90 *Scabrum intonſumque*] Depuis qu'il avoit acheté cette petite maiſon de campagne, il avoit laiſſé croître ſes cheveux ; car les ſoins & les occupations du ménage ne lui avoient pas laiſſé le tems de ſe raſer la tête : ainſi il avoit laiſſé perdre cette marque de ſa liberté. Et cela n'arrive jamais qu'on n'ait effectivement perdu la liberté même :

 car

car ce n'est pas être veritablement libre que de n'avoir fait que changer de fers.

91 *Durus ait, Vultei, nimis attentusque videris*] *Durus* regarde le travail & la fatigue, & répond au mot *scabrum* du vers précédent; & *attentus*, regarde le ménage & l'épargne, & répond à *intonsum*.

96 *Qui simul aspexit*] Il est fort naturel d'entendre ce *qui* de Philippe, qui s'étant fait rendre raison du dessein de Vulteïus, & ne pouvant pas nier que cet affranchi ne fût plus heureux dans sa premiere condition, lui accorde sa priere, & le renvoye comme il étoit venu Cependant quelques Interpretes prétendent que le conte de Vulteïus & de Philippe finit au vers précédent, & que ces trois derniers vers sont la morale qu'Horace en tire. De sorte que ce *qui* est entierement séparé, & est pour *quicumque*, tout homme qui, *&c.* Il y en a même qui prétendent qu'il faut lire *qui semel aspexit*, *&c.* On ne peut pas dire que ce sens-là ne fût fort bon; mais j'aime mieux l'autre, où il ne faut rien changer, * quoi qu'en dise M. Bentlei, qui pouvoit fort bien épargner sa remarque, après avoir lu celle-ci. * Celui qui soutient que *simul* est ici pour *similiter*, soutient une chose inouïe dans la langue Latine.

98 *Metiri se quemque suo modulo ac pede*] Cette sentence est si pleine de verité & de sagesse, qu'on dit qu'elle avoit été écrite au temple de Delphes par Chilon, en ces termes, que Pindare a employés dans sa seconde Ode des Pythioniques:

---------- χρὴ δὲ καθ' αὑτὸν αἰεὶ
Παντὸς ὁρᾷν μέτρον.

Il faut dans toutes choses se mesurer à sa propre mesure.

Les faux Apôtres dont saint Paul parle dans le X. ch. de la II. Epitre aux Corinthiens, & dont il designe l'orgueil & la vanité par ces paroles, ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες, *qui se mesurent eux-mêmes en eux-*

eux-mêmes, ne faiſoient pas ce qu'Horace dit ici; ils ne ſe meſuroient pas à leur propre meſure, mais à la meſure qu'ils empruntoient de la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, & que l'amour-propre rend toujours fauſſe. Il y a donc bien de la difference entre *ſe meſurer en ſoi-même*, & *ſe meſurer à ſa propre meſure*. La premiere meſure eſt celle des orgueilleux & des fous, & la derniere celle des ſages.

Verum eſt] *Il eſt vrai*, pour *il eſt juſte*, comme dans le vers 312. de la Satire III. du Livre II. La *verité* eſt ſouvent miſe pour la *juſtice*, & la *juſtice* pour la *verité*. * C'eſt ainſi qu'on lit dans l'Ecriture ſainte, que *toutes les œuvres de Dieu ſont vraies*, *omnia ejus opera vera*, c'eſt-à-dire, *juſta, recta*, juſtes, droites. *

NOTES

SUR L'EPIT. VII. LIV. I.

IL y a aparence, dit le P. Sanadon, que cette piece eſt de l'été de 731. quand Horace fut revenu de Velie ou de Salerne, où il avoit été prendre les eaux.

29 *Vulpecula*] Le P. S. a ſuivi M. Bentlei en liſant *nitedula*, que M. Cuningam a auſſi reçu. Cette correction étoit abſolument néceſſaire. Le renard, comme le P. S. le remarque, eſt naturellement ruſe; il s'écarte des lieux où il y a du monde; il ne mange point de blé: celui-ci fait tout le contraire; il entre ſotement dans une maiſon; il ſe foure dans un vaiſſeau plein de blé, il y demeure tranquilement pendant pluſieurs jours, & il ſe donne tout le tems

de devenir gros & gras, de maigre qu'il étoit. Ce ſont là, continue ce Pere, des abſurdités ſi palpables, qu'on ne peut raiſonnablement les mettre ſur le compte d'Horace. Il faut néceſſairement reconnoître ici un animal fort petit, propre à s'inſinuer dans les maiſons, ſans être aperçu, & qui puiſſe faire ſa nouriture de blé: or tout cela convient parfaitement bien au mulot, qui eſt une eſpece de petit rat champêtre. Le P. S. remarque de plus que St. Jerôme écrivant à Salvine, nous donne tout lieu de croire qu'Horace a mis *nitedula*, après Eſope. *Docet Æſopi fabula*, dit-il, *plenum muris ventrem per anguſtum foramen egredi non valere*. *Camera frumenti*, que M. Dacier propoſe de corriger, ſignifieroit *fornix frumenti*, & M. Bentlei a fait voir que l'un n'eſt pas plus Latin que l'autre. *Cumera*, au raport d'Acron, étoit un grand panier d'oſier, ou un vaiſſeau de terre, de la grandeur d'un tonneau, qui tenoit au moins cinq ou ſix boiſſeaux de blé.

31 *Pleno corpore*] C'eſt *le corps gras*, comme M. Bentlei & le P. S. l'ont expliqué, & cela eſt opoſé non ſeulement à *tenuis*, mais auſſi à *macra*. Dans Phedre, *facere multum corporis*, dit le P.S. ne ſignifie pas *ſe bien arrondir le ventre*, ce qui ſe peut faire en un ſeul repas; mais *s'engraiſſer*, ce qui demande une certaine continuité de tems.

52 *Non lævè*] M. Cunigam a lu *non lævus*, c'eſt-à-dire *dexter*, adroit, entendu, judicieux, & comme ce Pere, le remarque, Virgile a dit dans le même ſens *mens non læva*.

76 *Rura ſuburbana*] Cette maiſon de campagne de Philippe, dit le P. S. étoit aparemment aux environs d'Antemne ou de Collatie, à l'entrée de la Sabine, & à une ou deux lieues de Rome. M. Dacier, ajoute-t'il, nous jette ici bien à l'écart. Il juge que cette terre de Philippe étoit voiſine d'Aſture, maiſon de campagne de Ciceron; mais Aſture étoit dans une iſle de même nom ſur la côte des Volſques, à quarante-trois milles de Rome. Or il s'agit ici d'une terre voiſine de cette ville, *rura ſuburbana*, &

ſituée

ſituée dans le pays des Sabins, *arvum cœlumque Sabinum.*

96 *Qui ſimul aſpexit*] Le P. S. a mis *qui ſemel adſpexit.* La reſſemblance du commencement du v. 90. dit-il, a trompé les copiſtes & les Grammairiens, en leur donnant lieu de croire qu'il y avoit *ſimul* dans l'un & dans l'autre, & la foule des Editeurs a reçu cette leçon, qui ne ſauroit faire ici un ſens raiſonnable. Si l'on raporte *qui* à Vulteïus, il faut lire conſéquemment *rediit repetiitque* dans le vers ſuivant, contre l'autorité de tous les exemplaires. Monſieur Dacier, ajoute ce Pere, a ſuivi l'explication de Lambin qui donne les trois derniers vers à Philippe. Je ſuis ſurpris que ſa critique ne l'ait pas empéché de prendre un ſi mauvais parti. Philippe ſavoit bien où il en vouloit venir. Dès le commencement de l'hiſtoire, il paroît perſuadé qu'il étoit plus avantageux pour Vulteïus de reſter dans ſon premier état; il ne tâche de l'en tirer que pour faire mieux ſentir cette verité; il minute toutes ſes démarches pour engager peu à peu le bon homme, & il ſe fait un plaiſir de le voir donner dans le panneau, *videt ridetque Philippus.* Il n'avoit donc pas beſoin du diſcours de Vulteïus, pour faire une reflexion dont l'hiſtoire même ſupoſe qu'il étoit perſuadé longtems auparavant. Il ne s'agit plus ici de Vulteïus ni de Philippe. Horace prend la parole en ſon propre nom, & ces trois vers contiennent la moralité qu'il tire en géneral de l'hiſtoire qu'il vient de raconter. Au reſte, conclud le P. S. la leçon que j'ai ſuivie eſt de deux manuſcrits & de ſept excellentes éditions.

AD CELSUM

ALBINOVANUM.

EPISTOLA VIII.

CELSO, *gaudere, & benè rem gerere Albinovano,*
Muſa rogata refer, comiti ſcribæque Neronis.
Si quæret quid agam: dic multa & pulcra minantem,
Vivere nec rectè, nec ſuaviter: haud quia grando
Contuderit vites, oleamque momorderit æſtus:
Nec quia longinquis armentum ægrotet in arvis:
Sed quia mente minùs validus quàm corpore toto,
Nil audire velim, nil diſcere, quod levet ægrum:
Fidis offendar medicis, iraſcar amicis,
Cur me funeſto properent arcere veterno:
Quæ nocuere ſequar, fugiam quæ profore credam:
Romæ Tibur amem ventoſus, Tibure Romam.
Poſt hæc, ut valeat, quo pacto rem gerat & ſe:

Ut

A CELSUS ALBINOVANUS.

EPITRE VIII.

MA Muſe, allez, je vous prie, de ma part ſouhaiter toute ſorte de joie & de proſperité à Celſus Albinovanus, qui eſt à la ſuite de Tibere, & qui a l'honneur d'être Secrétaire de ce jeune Prince. S'il vous demande ce que je fais, dites-lui qu'avec toutes les belles choſes que j'ai dites, & toutes les grandes promeſſes que j'ai faites, je ne puis trouver les moyens de bien vivre, ni de vivre agréablement. Ce n'eſt pas que la grêle ait batu mes vignes; que le chaud ait tué mes oliviers; ni que j'aye dans des paturages éloignés des troupeaux malades: mais c'eſt qu'étant beaucoup plus infirme d'eſprit que de corps, je ne veux ni rien écouter, ni rien aprendre qui puiſſe me ſoulager; que j'ai un dégoût extrême pour mes plus fideles Medecins; que je me fâche tout de bon contre mes amis qui veulent me tirer d'une ſi funeſte léthargie; que je fuis ce qui me feroit utile, & cours après tout ce qui m'a été pernicieux; & qu'enfin je ſuis ſi inconſtant, qu'à Rome je ſouhaite d'être à Tibur, & dès que je ſuis à Tibur, il me tarde d'être à Rome. Après cela demandez-lui comment il ſe porte, comment il gouverne ſes affaires, & comment il ſe gouver-

ne

Ut placeat juveni, percontare, utque cohorti.
Si dicet, rectè : primùm gaudere, ſubinde
Præceptum auriculis hoc inſtillare memento :
Ut tu fortunam, ſic nos te, Celſe, feremus.



ne lui-mmée ; s'il eſt bien dans l'eſprit du Prince, & s'il eſt aimé de ſa Cour. S'il vous dit qu'oui, réjouïſſez-vous-en d'abord avec lui, & enſuite ſouvenez-vous de lui dire ce petit mot à l'oreille : Celſus, comme vous ſuporterez votre fortune, nous vous ſuporterons auſſi.



REMARQUES

Sur l'EPITRE VIII.

HORACE fait ici un portrait de lui-même, où la foiblesse & la misere des hommes sont bien naturellement peintes. Dans une santé parfaite, pendant le cours d'une fortune réglée & suivie, & ce qui est encore plus étonnant, avec presque toutes les lumieres de la sagesse, ils ne laissent pas de se trouver quelquefois abandonnés de leur raison, & d'être livrés en proie à une inquiétude dont ils ne connoissent pas le sujet, & à une inconstance continuelle, qui trouble tout le repos de leur vie. Voilà le sens de cette Epitre, par laquelle Horace verse dans le sein de Celsus la douleur qu'il a de se voir si malheureux, sans pouvoir trouver de remede. Le vieux Interprete prétend que ce n'étoient pas là les defauts d'Horace, & qu'il ne s'en accuse que pour pouvoir les reprocher à son ami. Horace étoit assurément très capable de cette politesse, dont il a donné des marques ailleurs. Mais en verité ce qu'il dit lui convient trop bien, & lui ressemble trop pour qu'on puisse croire que ce n'est là que le portrait de Celsus. Il seroit plus raisonnable de dire qu'en avouant lui-même sa foiblesse, & en déplorant les malheurs où elle le jette, il a en vue de corriger son ami des mêmes defauts qui le rendent malheureux. Cette Epitre fut écrite la même année que la troisieme, à Julius Florus. Horace avoit quarante-six ans.

1 *Celso*] Celsus Pédo Albinovanus. Voyez ce qui a été dit sur le 15. vers de la troisieme Epitre.

Gaudere & bene rem gerere] Il a exprimé le salut

lut que les Grecs mettoient à la tête de toutes leurs Lettres, χαίρειν καὶ εὐπράττειν. *gaudere, & benè rem gerere*, ſe rejouïr, & bien faire ſes affaires.

2 *Refer*] Il dit à ſa Muſe de raporter à Albinovanus le ſalut qu'Albinovanus lui avoit envoyé dans une Lettre qu'il lui avoit écrite.

Comiti ſcribæque Neronis] On apelloit *comites* ceux qui étoient de la Cour des Princes, ou de la ſuite des Officiers ou Magiſtrats qui alloient gouverner les provinces, ou conduire les armées ; & c'étoient ces Courtiſans qui compoſoient ce qu'on apelloit proprement *cohortem*. Catulle :

Piſonis comites, cohors inanis.

3 *Dic multa & pulcra minantem*] Comme un homme qui avoit entrepris d'écrire contre les vices, & de montrer aux hommes le chemin qu'ils devoient tenir pour être heureux. C'eſt le ſens de ce paſſage, qui prouve qu'Horace fait ſon portrait plutôt que celui de Celſus. Il a dit de même de lui dans la Satire III. du Liv. II.

Atqui vultus erat multa & præclara minantis.

Cependant vous aviez l'air d'un homme qui promettoit de grandes & de belles choſes.

Pulcra minantis, *philoſophica promittentis*, dit fort bien le vieux Commentateur. *Minari*, *menacer*, pour, *promettre*.

4 *Vivere nec rectè nec ſuaviter*] Voilà le plus déplorable état où l'on puiſſe être, de ne pouvoir ni bien vivre, ni vivre agréablement. *Rectè vivere*, *bien vivre*, c'eſt vivre ſelon les regles de la morale, & dans la pratique des vertus. *Vivere ſuaviter*, *vivre agréablement*, c'eſt vivre dans les plaiſirs, ſans reconnoître d'autres regles que ſes paſſions. Si les hommes pouvoient trouver le moyen de *vivre agréablement*, ſans s'aſſujettir à *bien vivre*, peut-être trou-

trouveroit-on des raiſons pour excuſer leur choix : mais en verité quand on renonce aux ſolides plaiſirs de la vertu, on ne doit pas eſperer de trouver longtems ſon compte dans les faux plaiſirs du vice. C'eſt une ſuite & une dépendance du *bien vivre* que le *vivre agréablement*.

Haud quia grando contuderit vites] Sous ces accidens ordinaires Horace comprend tout ce qui peut arriver de fâcheux ou pour la ſanté, ou pour la fortune. Car naturellement il ne devroit y avoir que ce qui nuit ou à l'une, ou à l'autre, qui pût cauſer des chagrins. Mais nous ſommes ſi malheureux, que quand toute la Nature ſemble agir de concert pour nous faire vivre en repos, nous nous livrons à nous-mêmes une cruelle guerre, & nous nous faiſons des chagrins ſans ſujet.

5 *Oleamque momorderit æſtus*] Le trop grand chaud eſt autant ennemi de l'olivier que le trop grand froid. Columelle, Liv. V. chap. VIII. *Nulla ex his generibus aut perfervidum, aut gelidum ſtatum cœli patitur. Aucune de ces eſpeces d'oliviers ne peut ſouffrir un climat ni trop froid, ni trop chaud.* Et Théophraſte dans le premier Livre des plantes: Ἐὰν γὰρ συγκαυθῇ, ἢ βρεχθῇ συναποβάλλει τὸν καρπόν. *Car s'il eſt touché du chaud ou de la pluie, il perd ſon fruit.*

6 *Nec quia longinquis armentum ægrotet in arvis*] *Longinquis in arvis*, dans des pâturages éloignés, comme dans la Calabre & dans la Lucanie, où les bergers menoient leurs troupeaux, l'été dans l'une, & l'hiver dans l'autre. On peut voir les Remarques ſur la premiere Ode du Livre V.

7 *Sed quia mente minùs validus quàm corpore toto*] D'un côté rien ne marque mieux la miſere de l'homme, que ces chagrins & ces inquiétudes qu'il ſe fait ſans aucun ſujet aparent, & très ſouvent au milieu de ſes proſperités les plus grandes. Mais d'un autre côté auſſi rien ne marque mieux ſa grandeur: car ces inquiétudes ſecretes & ces chagrins cachés ne viennent que de ce qu'étant né pour des biens veritables

tables & ſolides, il ne trouve en ce monde que de faux biens, qui loin de le contenter, lui donnent un dégoût dont il ſent les effets ſans en connoître la cauſe.

8 *Nil audire velim, nil diſcere quod levet agrum*] Voilà l'effet ordinaire des maladies de l'eſprit & du corps: on a en horreur les remedes, & on recherche tout ce qui eſt pernicieux, comme il le dit dans l'onzieme vers.

9 *Fidis offendar medicis, iraſcar amicis*] Par ces fideles Medecins dont il parle, il entend les anciens Philoſophes, qui dans leurs écrits ont donné aux hommes des remedes contre ces chagrins, en leur dévelopant tous les ſecrets de la Nature, en les muniſſant contre les frayeurs de la mort, & en leur faiſant connoître les biens dont ils doivent joüir dans une ſeconde vie.

10 *Cur me funeſto properent arcere veterno*] Ce *cur* dépend des verbes *iraſcar* & *offendar*. *Je ſuis faché de ce que, &c.* Horace apelle cette maladie *veternum*, parcequ'elle le tenoit dans un profond aſſoupiſſement, & dans une funeſte léthargie. Catulle l'apelle *ſtolidum veternum*, dans ces beaux vers *ad Coloniam*, où il explique admirablement ce que c'eſt que cette léthargie :

Talis iſte meus ſtupor, nil videt, nihil audit:
Ipſe quis ſit, utrum ſit, an non ſit, id quoque neſcit.
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote ſtolidum repentè excitare veternum,
Et ſupinum animum in gravi delinquere cœno,
Ferream ut ſoleam tenaci in voragine mula.

Tel eſt le ſot dont je te parle: il ne voit rien, n'entend rien; il ne ſait qui il eſt, il ignore même s'il eſt. C'eſt lui que je veux jetter de ton pont en bas, la téte la premiere, pour voir s'il poura tout d'un coup diſſiper cette ſtupide léthargie, & laiſſer dans la boue cette peſan-

pesanteur, comme une mule laisse son fer dans un bourbier.

12 *Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam*] C'est cette même légereté que son valet lui reproche dans la Satire VII. du Livre II.

Romæ rus optas, absentem rusticus urbem
Tollis ad astra levis. ------

Quand vous êtes à Rome, vous voudriez être aux champs; & quand vous êtes aux champs, votre inconstance vous porte à ne vouloir que le séjour de Rome, que vous élevez jusques au ciel.

Ventosus] Inconstant & léger comme le vent. Il dit de même dans l'Epitre XIX. *ventosæ plebis, de la populace inconstante.* Brutus dans une Lettre qu'il écrit à Ciceron, apelle Lépidus *ventosissimum*, très inconstant. En effet, Ciceron écrivant à Cassius sur le sujet de ce même Lépidus, dit: *scelus affinis tui Lepidi, summamque levitatem & inconstantiam. Vous connoissez sans doute le crime, & la grande légereté & inconstance de votre beau-frere Lépidus.* Je m'étonne que Cruquius ait pu se tromper à ce mot, en l'expliquant *glorieux, vain.*

14 *Ut placeat Juveni*] à Tibere Neron.

16 *Præceptum auriculis hoc instillare memento*] C'est une métaphore prise des liqueurs qu'on verse goute à goute, pour n'en rien laisser perdre.

17 *Ut tu fortunam, sic nos te, Celse, feremus*] Horace donne ici, en riant, un excellent précepte à Celsus, qui sans doute avoit quelque disposition à s'enorgueillir du crédit qu'il avoit dans cette Cour. Si ceux qui sont le mieux auprès des Princes vouloient connoître les sentimens qu'on a pour eux, ils n'auroient qu'à s'examiner bien eux-mêmes; car il est constant qu'on les hait ou qu'on les aime, selon le bon ou le mauvais usage qu'ils font de leur faveur.

Feremus] Ce même terme doit servir à *fortunam.*

Ut

Ut tu fortunam feres, comme tu ſuporteras ta fortune. En effet, il ne faut pas s'imaginer que la bonne fortune ſoit un fardeau fort léger; il eſt très difficile à porter, & il faut pour cela une vertu extraordinaire, comme Ariſtote l'a fort bien dit dans ſes Morales : ἄνευ μὲν ἀρετῆς ȣ̓ ῥᾴδιον φέρειν ἐμμελῶς τὰ εὐτυχήματα. *Sans la vertu il n'eſt pas aiſé de ſuporter comme il faut la bonne fortune.*

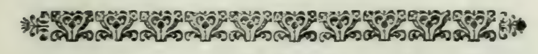


AD

CLAUD. NERONEM.

EPISTOLA IX.

Septimius, Claudi, nimirum intelligit unus,
Quanti me facias: nam quum rogat, & prece cogit,
Scilicet, ut tibi se laudare & tradere coner,
Dignum mente domoque legentis honesta Neronis:
Munere quum fungi propioris censet amici,
Quid possim videt, ac novit me valdiùs ipso.
Multa quidem dixi, cur excusatus abirem:
Sed timui, mea ne finxisse minora putarer,
Dissimulator opis propriæ, mihi commodus uni.
Sic ego, majoris fugiens opprobria culpæ,
Frontis ad urbanæ descendi præmia. Quòd si
Depositum laudas ob amici jussa pudorem,
Scribe tui gregis hunc, & fortem crede bonumque.



A CLAUDE TIBERE NERON.

EPITRE IX.

ASSUREMENT, mon Prince, s'il y a un homme au monde qui ſache parfaitement combien vous avez d'eſtime & de conſideration pour moi, c'eſt Septimius: car il ne ſe contente pas de me prier, il va juſqu'à me faire violence pour m'obliger à vous le recommander, & à lui procurer quelque accès auprès de vous. Il faut avouer auſſi qu'il eſt digne d'avoir quelque part à la bienveillance de Tibere, & d'être reçu dans la maiſon d'un Prince qui ſait ſi bien connoître & diſtinguer les honnêtes gens. Comme il eſt perſuadé que je ſuis auprès de vous ſur le pied de ces amis qui ont les premieres entrées, il voit & connoît mieux que moi ce que je puis. Veritablement j'ai dit tout ce que j'ai pu pour m'excuſer. Mais enfin j'ai apréhendé qu'il ne crût que je faiſois le modeſte en diſſimulant mon crédit, & que je n'étois bon que pour moi-même! Ainſi, pour éviter un ſoupçon ſi honteux, je ſuis devenu plus hardi qu'un bouffon & qu'un paraſite. Si vous ne trouvez pas mauvais que pour obéïr aux ordres de mon ami, j'aye pris cette liberté, je vous ſuplie de le recevoir chez vous, & de croire qu'il a toutes les qualités qui peuvent lui faire meriter cet honneur,

REMARQUES

SUR L'EPITRE IX.

ENTRE tous les devoirs de la vie civile, il n'y en a point où l'on ait besoin de tant de discrétion & de tant de prudence, que lorsqu'il s'agit de recommander un ami. Mille choses concourent à rendre la pratique de ce devoir très delicate & très difficile, surtout quand on a à écrire à de grands Seigneurs. Cette Lettre, qu'Horace écrit ici à Tibere, pour lui recommander Septimius, en est une preuve. Ce Poëte étoit assez avant dans les bonnes graces de ce jeune Prince, & la faveur même qu'il avoit auprès d'Auguste, lui donnoit quelque privilége. D'ailleurs il connoissoit & aimoit Septimius comme lui-même; & Septimius étoit d'une naissance distinguée & d'un merite connu. Cependant il écrit avec une très grande retenue; il fait connoître que cette Lettre lui a été arrachée par importunité, & il en demande pardon comme d'une liberté qu'il ne lui apartenoit pas de prendre. Mais en même tems il ne laisse pas de rendre justice à Septimius, & de satisfaire à tout ce que l'amitié exigeoit de lui. Cela réussit si bien, que Septimius eut beaucoup de part à la bienveillance de Tibere; & cette bienveillance servit ensuite à l'aprocher d'Auguste qui l'honora toujours de son affection. Cette Epitre fut écrite avant la troisieme, & dans le tems que l'on choisissoit ceux qui devoient suivre Tibere en Orient à son expédition contre les Parthes, ou peu de tems après son départ, l'an 733.

1 *Septimius*] C'est le même Titius Septimius dont

dont il eſt parlé dans l'Epitre III. & auquel Horace adreſſe l'Ode VI. du Livre II.

Claudi] C'eſt Claude Tibere Neron. Il étoit apellé *Claude*, parcequ'il deſcendoit de l'ancienne famille des Claudiens depuis Appius Clauſus, dont il eſt parlé dans Virgile, & qui fut enſuite nommé *Appius Claudius.*

Nimirum intelligit unus quanti me facias] Je m'étonne que ceux qui ont pris ce commencement de Lettre fort ſerieuſement, ne ſe ſoient pas aperçus qu'il eſt ridicule de cette maniere. En effet un homme comme Horace pouvoit-il écrire à un Prince comme Tibere: *Septimius connoît mieux que perſonne l'eſtime & la conſideration que vous avez pour moi.* Ces mots, *quanti me facias*, ſont un peu trop forts dans leur ſens naturel. Mais ce n'eſt pas la premiere fois que l'on n'a pas connu la raillerie d'Horace. Elle étoit pourtant ici aſſez ſenſible: car il n'y a pas un mot qui ne la faſſe ſentir. *Nimirum* & *intelligit*, & *unus &c.* ce ſont autant de termes de raillerie, & il ſeroit inutile de le prouver.

2 *Nam quum rogat & prece cogit*] Il me paroît qu'on s'eſt trompé, quand on a cru que ce *quum* & celui du cinquieme vers doivent marcher enſemble, & être liés par une conjonction qu'Horace a omiſe. Cela rendroit le paſſage obſcur & embaraſſé; & ce n'étoit pas là le defaut d'Horace; comme nous l'aſſure Quintilien. *Nam quum rogat & prece cogit*, ſignifie mot à mot, *car lorſqu'il me prie, c'eſt alors qu'il me force &c.* Il veut dire que les prieres de Septimius ne ſont pas modeſtes & retenues, comme les prieres doivent l'être; mais que c'eſt une veritable violence. La conjonction *&* ſe prend ici pour *etiam*; & de cette maniere le ſens me ſemble fort beau.

3 *Laudare*] Ce mot ne ſignifie pas ici *louer*, mais *recommander*, *faire connoître.*

Et tradere] C'eſt le propre terme pour dire *donner quelqu'un*, le placer, le faire entrer au ſervice

N 2 de

de quelque grand Seigneur, lui procurer ſon amitié; comme dans l'Epitre XVIII.

Fallimur, & quondam non dignum tradimus.

Nous nous trompons, & nous donnons quelquefois des gens indignes de l'honneur que nous leur procurons.

4 *Dignum mente domoque*] C'eſt ce qu'Horace ajoute à la priere que Septimius lui fait: car il ſeroit ridicule de penſer que ce fuſſent les paroles de Septimius même.

Legentis honeſta] *Legentis* n'eſt pas ici le participe du verbe *legere*, lire; mais de *legere*, choiſir. *Legentis honeſta*, *qui choiſit des perſonnes de merite, &c.*

5 *Munere cùm fungi propioris cenſet amici*] Horace excuſe ici en quelque maniere la violence dont Septimius a uſé, pour lui arracher cette Lettre de recommandation. Septimius s'eſt imaginé, dit-il, que j'ai l'honneur d'être ſur le pied de vos amis les plus familiers, & qui ont chez vous les premieres entrées; & ainſi il connoît mieux que moi-même le crédit que je puis avoir auprès de vous. C'eſt encore une raillerie.

Propioris amici] La coutume des Princes & des grands Seigneurs, de diſtinguer leurs Courtiſans par les differentes entrées qu'ils leur donnent chez eux, eſt fort ancienne. Séneque aſſure que C. Gracchus & Livius Druſus, Tribuns du peuple, en ſont les auteurs. *Apud nos*, dit-il dans le chapitre XXXIV. du VI. Livre des bienfaits, *primi omnium Gracchus & mox Livius Druſus inſtituerunt ſegregare turbam ſuam, & alios in ſecretum recipere, alios cum pluribus, alios cum univerſis. Parmi nous, Gracchus, & après lui Livius Druſus, ont commencé à ſéparer la foule de leurs Courtiſans, en recevant les uns en particulier, les autres avec pluſieurs, & les autres avec tout le monde.* Les premiers étoient apellés *primi amici*, & *primæ admiſſionis*, les amis de la premiere entrée; les ſeconds, *ſecundi amici*, & *ſecundæ admiſſionis*, les amis

de

de la seconde ; & les derniers, *inferiores amici*, & *ultimæ admissionis*, les amis qui n'avoient que les dernieres entrées. Cet usage qui avoit été longtems interrompu, fut rétabli par Tibere, qui, comme Suétone nous l'aprend, partagea sa Cour en ces trois classes, & apella la derniere la classe *des Grecs*, parceque les Grecs étoient des gens dont on faisoit alors peu de cas, & qui n'entroient que les derniers chez ce Prince. Quand Horace dit donc *propioris amici*, il veut dire *amici primæ admissionis*, d'un ami qui a les premieres entrées, & qui est admis dans le secret. Cette coutume se perdit encore après Tibere, fut renouvellée ensuite par d'autres Empereurs, & prit enfin de si fortes racines sous Constantin, qu'elle s'est toujours conservée depuis, & qu'il n'y a pas d'aparence qu'on la puisse perdre. Aussi est-il bien juste que les Princes ayent le même privilége & la même liberté que se donnent même les particuliers, de recevoir les gens chez eux à differentes heures, les uns plûtôt, les autres plus tard, selon qu'ils leur sont ou agréables ou nécessaires.

7 *Multa quidem dixi cur excusatus abirem*] Dans l'opinion où étoit Septimius, qu'Horace avoit beaucoup de crédit auprès de Tibere, il n'avoit pas tort d'exiger de lui une Lettre de recommandation. Mais Horace, qui savoit ce qui en étoit, avoit tort de l'accorder, s'il n'étoit pas assez bien auprès de ce Prince. C'est pourquoi après avoir excusé Septimius, il s'excuse aussi lui-même, en disant qu'il avoit resisté longtems avant que de la donner.

8 *Sed timui mea ne finxisse minora putarer*] Cette crainte d'Horace étoit fondée sur ce qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'étant si bien auprès d'Auguste, il ne fût pas un peu en faveur auprès de Tibere son beau-fils.

10 *Sic ego majoris fugiens opprobria culpæ*] Il n'y a rien de plus fâcheux à un honnête homme que de passer pour méchant ami, & pour un homme qui n'est bon que pour lui-même : il aime encore mieux s'exposer à passer pour trop hardi & pour importun.

11 *Frontis ad urbanæ deſcendi præmia*] Cette façon de parler me paroît aſſez extraordinaire & aſſez difficile, & je crois qu'Horace eſt le ſeul qui ait dit *deſcendere ad præmia urbanæ frontis*. Mais tâchons de l'expliquer. Comme les Grecs apelloient les bouffons *ἀστείους*, les Latins les apelloient de même *urbanos*. Plaute dans le Trinum. Act. I. ſcene II.

Nihil eſt profectò ſtultius, neque ſtolidius, &c.
Quàm urbani aſſidui cives, quos ſcurras vocant.

Il n'y a rien de plus fou ni de plus ſot que ces gens oiſifs qu'on apelle bouffons.

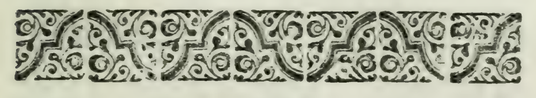
Et Horace dans l'Epitre XV.

--------- *urbanus cœpit haberi*
Scurra vagus. ----------

Suétone, en raportant un bon mot qui fut dit à Veſpaſien, écrit, *quidam urbanorum non infacetè. Un des bouffons de la Cour lui dit plaiſament. Frons urbana* eſt donc ici pour *frons ſcurrilis*, le front d'un bouffon; c'eſt-à-dire le front d'un homme *hardi, impudent*, & qui ne garde nulles meſures: car les bouffons ont toutes ces qualités. Et *deſcendere ad præmia frontis urbanæ*, c'eſt *imiter l'effronterie de ces gens-là*. C'eſt cette effronterie & cette impudence, *depoſitus pudor*, qu'il apelle *præmia urbanæ frontis*, la récompenſe & le prix d'un bouffon Car c'eſt là tout le partage des bouffons , que l'effronterie , qui ſe nourit & s'augmente par la pratique de ce bel art.

13 *Scribe tui gregis*] Recevez-le au nombre de ceux qui compoſent votre Cour. Il dit *ſcribe*, parceque ces amis & ces Courtiſans du Prince étoient écrits ſur ſon état. Cet état, qui étoit entre les mains du Secrétaire, tenoit lieu des brevets qu'on donne aujourd'hui.

Fortem crede bonumque] Ces deux mots renferment toutes les louanges qu'on peut donner à un honnête homme. C'eſt ce que les Grecs diſoient *καλὸν κ' ἀγαθόν*. NO-



NOTES

SUR L'EPIT. IX. LIV. I.

LE P. Sanadon met la date de cette piece à l'an 731. avant le départ de Tibere pour l'Orient.

2 *Rogat & prece cogit*] C'eſt-à-dire, ſuivant le P. S. *ita rogat ut cogat rogando.* Le *quum* de ce vers & celui du cinquieme doivent, dit-il, marcher enſemble.

5 *Propioris amici*] *D'un ami intime,* comme le P. S. l'entend. L'uſage des trois entrées auquel M. Dacier a recours, ne ſubſiſtoit point du tems d'Auguſte. puiſque de l'aveu même de ce ſavant Critique, ce fut Tibere qui le rétablit, après une longue interruption.



AD FUSCUM ARISTIUM.

EPISTOLA X.

URBIS *amatorem Fuſcum ſalvere jubemus*
Ruris amatores: hac in re ſcilicet unâ
Multùm diſſimiles, ad cætera penè gemelli.
Fraternis animis quidquid negat alter, & alter,
Annuimus pariter, vetuli notique columbi.
Tu nidum ſervas: ego laudo ruris amœni
Rivos, & muſco circumlita ſaxa, nemuſque.
Quid quæris? vivo & regno, ſimul iſta reliqui
Quæ vos ad cœlum effertis rumore ſecundo.
Utque ſacerdotis fugitivus, liba recuſo:
Pane egeo jam mellitis potiore placentis.
Vivere Naturæ ſi convenienter oportet,
Ponendæque domo quærenda eſt area primùm,
Noviſtine locum potiorem rure beato?
Eſt ubi plus tepeant hyemes? ubi gratior aura
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis,

Quum

A FUSCUS ARISTIUS.

EPITRE X.

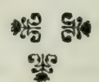
NOUS, qui n'aimons que la campagne, nous saluons de tout notre cœur Fuscus qui n'aime que la ville; en cela seulement fort differens, & dans tout le reste entierement semblables, & quasi jumeaux. Car comme deux veritables freres, nous avons tous deux les mêmes sentimens sur tout. Enfin nous sommes comme les deux vieux pigeons de la fable. Vous gardez le nid, & moi je vante les ruisseaux d'une campagne delicieuse, les rochers couverts de mousse, & les forêts. M'en demandez-vous la raison? C'est que je vis & que je suis plus heureux qu'un Roi, dès le moment que j'ai quité tout ce que vous autres gens de ville vous élevez d'une commune voix jusqu'aux nues; que comme un esclave, qui s'est enfui de la maison d'un Sacrificateur, je suis las de gâteaux, & qu'à l'heure qu'il est je demande à me nourir de simple pain, que je trouve beaucoup meilleur que les offrandes les plus somptueuses. *Mais raisonnons un peu, je vous prie.* S'il faut vivre conformément à la Nature, & qu'avant toutes choses il soit question de chercher une place à bien situer une maison, connoissez-vous de lieu plus propre qu'une belle campagne? Est-il ailleurs un lieu où les hivers soient plus doux, & où les frais Zéphirs prennent plus soin d'adoucir la rage de la Canicule,

Quum ſemel accepit ſolem furibundus acutum?
Eſt ubi divellat ſomnos minùs invida cura?
Deteriùs Libycis olet aut nitet herba lapillis?
Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum,
Quàm quæ per pronum trepidat cum murmure rivum?
Nempe inter varias nutritur ſylva columnas,
Laudaturque domus longos quæ proſpicit agros.
Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret,
Et mala perrumpet furtim faſtidia victrix.
Non qui Sidonio contendere callidus oſtro
Neſcit Aquinatem potantia vellera fucum,
Certius accipiet damnum, propiuſve medullis,
Quàm qui non poterit vero diſtinguere falſum.
Quem res plus nimio delectavêre ſecundæ,
Mutatæ quatient: ſi quid mirabere, pones
Invitus. Fuge magna: licet ſub paupere tecto
Reges & regum vitâ præcurrere amicos.
Cervus equum pugnâ melior communibus herbis
Pellebat: donec minor in certamine longo
Imploravit opes hominis frænumque recepit.

Sed

cule, & de moderer les fureurs du Lion, quand le ſoleil eſt une fois entré dans ce ſigne? Y en a-t-il où les ſoucis, qu'enfante l'envie, interrompent moins le ſommeil? Toutes les diverſes couleurs de votre marbre d'Afrique valent-elles notre gaſon, l'odeur & l'émail de nos prairies? & oſeriez-vous dire que l'eau qui coule malgré elle dans des tuyaux de plomb, pour aller abreuver les quartiers de Rome, vaille celle de nos ruiſſeaux, qui ſuivant leur pente, coulent avec un ſi doux murmure? Les beautés naturelles ont tant de pouvoir ſur nous, que vous tâchez de les imiter, en enfermant au milieu de Rome des forêts entieres entre les portiques de vos jardins, & que vous ne trouvez rien de plus beau qu'une maiſon à la ville, qui ait la vue ſur de vaſtes campagnes. Chaſſez la nature avec violence, elle reviendra pourtant toujours, & victorieuſe de vos efforts, elle chaſſera vos dégoûts vicieux & injuſtes. Le marchand qui ne connoît pas que la fauſſe pourpre d'Aquinum diſpute de l'éclat & de la beauté avec la veritable pourpre de Sidon, ne ſera pas aſſurément expoſé à faire des pertes ſi conſiderables, ni qui le touchent de ſi près, que l'homme qui ne ſait pas diſcerner le faux d'avec le vrai. Celui qui prend trop de plaiſir aux faveurs de la Fortune, n'en ſuportera jamais les revers avec fermeté. Et tout ce que vous admirerez, vous le quiterez avec peine. Fuyez donc les grandeurs. Sous un humble toît de chaume, on peut être plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois mêmes. Un jour le cerf chaſſoit d'un pâturage commun le cheval qui n'étoit pas ſi aguerri que lui. Après un long combat, le cheval

Sed postquam victor violens discessit ab hoste,
Non equitem dorso, non frænum depulit ore.
Sic, qui pauperiem veritus, potiore metallis
Libertate caret, dominum vehet improbus, atque
Serviet æternùm, quia parvo nesciat uti.
Cui non conveniet sua res, ut calceus olim,
Si pede major erit, subvertet; si minor, uret.
Lætus sorte tuâ vives sapienter, Aristi:
Nec me dimittes incastigatum, ubi plura
Cogere quàm satis est, ac non cessare videbor.
Imperat aut servit collecta pecunia cuique,
Tortum digna sequi potiùs quàm ducere funem.
Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ,
Excepto quòd non simul esses, cætera lætus.



plus foible implora le secours de l'homme, & reçut un mords de sa main. Mais après qu'il eut assouvi sa fureur, & qu'il se fut defait de son ennemi, il ne fut plus en son pouvoir de se defaire de l'Ecuyer qui le montoit, ni du frein qu'il avoit dans la bouche. Tout de même, celui qui craignant la pauvreté, a renoncé à sa liberté, plus précieuse que les richesses, portera toujours un maître, & sera toujours esclave, parcequ'il n'a pas su se contenter de peu. Quand le bien n'est pas proportionné à notre état, c'est comme un soulier qui blesse, s'il est trop petit, & qui nous fait broncher, s'il est trop grand. C'est pourquoi, Aristius, vous ferez fort sagement de vous contenter de ce que vous avez. Et je vous permets de me faire des reproches, quand vous me verrez tourmenter & perdre mon repos pour amasser plus de bien qu'il ne m'en faut. L'argent est notre tiran, ou notre esclave : or il est plus juste qu'il nous obéïsse que si nous lui obéïssions. Je vous ai écrit cette Lettre derriere le vieux temple de la Déesse des gens libres, & des paresseux, & n'ayant rien qui pût troubler ma joie, excepté que vous n'étiez pas avec moi.



REMARQUES

SUR L'EPITRE X.

HORACE aimoit tant la campagne, qu'il ne pouvoit ſe laſſer d'en parler, & d'en vanter le ſéjour. On a vu ce qu'il en a dit dans ſes Odes & dans ſes Satires. Il traite la même matiere dans ſes Epitres: car comme il ne perdoit point d'occaſion de quiter Rome, pour aller à ſa petite maiſon des Sabins, il recevoit ſouvent des plaintes de ſes amis, qui ne pouvoient ſouffrir ſes longues abſences; & par conſéquent il étoit ſouvent obligé de defendre ce goût qui le portoit à ſe retirer. Voilà ce qui a donné occaſion à cette Lettre, qui n'eſt qu'une réponſe aux plaintes de Fuſcus Ariſtius, entierement opoſé au ſentiment d'Horace, & qui n'aimoit que le ſéjour de Rome. Ce Poëte parle donc ici des avantages que la campagne a ſur la ville. Il fait voir que ce ſéjour eſt plus conforme à la nature, qui ne demande que des choſes ſimples, & un air pur. Il prouve même que ce goût-là eſt ſi naturel aux hommes, que quoiqu'ils tâchent de l'étouffer par l'avarice & par l'ambition, il ne laiſſe pas d'être toujours le plus fort, & de vaincre le mépris & le dégoût qu'ils ont pour la retraite, puiſqu'il les oblige à ſe faire à la ville une eſpece de campagne & de ſolitude, par les grands jardins & les grands bois qu'ils enferment dans leurs maiſons. Il inſinue enſuite que ce qui rend les villes ſi fréquentées, c'eſt l'aveuglement des hommes, qui ne ſachant pas diſtinguer le vrai d'avec le faux, preferent à leur liberté les moyens d'amaſſer des richeſſes. Ce qu'il accompagne d'un apologue très agréable, & qui vient admira-

admirablement à son sujet. Il exhorte sur cela Fuscus Aristius à se moderer, & à jouïr tranquilement de son bien, & il le prie, s'il veut reprendre quelque chose en lui, que ce ne soit pas le goût qu'il a pour la solitude, & qu'il attende à lui faire des leçons, quand il le verra se tourmenter pour devenir plus riche, & renoncer entierement à son repos. Il finit par une sentence très veritable, que les hommes sont toujours ou les maîtres ou les esclaves de leur argent, sans qu'il puisse y avoir aucun milieu. Voyons en détail toutes les beautés de cette Epitre. Horace n'étoit pas jeune quand il la fit.

1 *Urbis amatorem Fuscum*] C'est le même Fuscus Aristius, à qui il adresse l'Ode XXII. du Livre I. & qui lui joua le tour qu'il raconte dans la Satire IX. du Livre I.

---- ecce
Fuscus Aristius occurrit, mihi carus, &c.

Sur ces entrefaites arrive Fuscus Aristius, mon intime ami.

3 *Ad cætera penè gemelli*] *Gemellus* pour *similis*, *semblable*, parcequ'il n'y a rien qui doive naturellement être plus semblable que les jumeaux. Les Grecs ont dit de la même maniere *ἀδελφὸν*, *frere*, pour *ἶσον*, *pareil*. *Il n'est pas nécessaire de lire *at*.*

4 *Fraternis animis*] Cette expression vient du mot *gemelli* du vers précédent.

Quidquid negat alter & alter] Il faut répéter le verbe *negat*. La plus grande marque de l'amitié, c'est la conformité des sentimens, & l'union des volontés; & comme dit Saluste, *idem velle atque idem nolle, ea demum firma amicitia est*.

5 *Annuimus pariter, vetuli notique columbi*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *pariter vetulis notisque columbis*. *Pariter* dépend du verbe *annuimus*, & *vetuli notique columbi*, est une aposition, comme

parlent

parlent les Grammairiens. *Pariter columbis* n'eſt pas Latin, pour dire *comme des pigeons.*

Vetuli notique columbi] Comme deux pigeons vieux amis, & qui ſe connoiſſent depuis longtems. Il paroît certainement par ce paſſage, que la fable des deux pigeons, l'un caſanier, & l'autre voyageur, que la Fontaine a ſi bien contée, étoit connue de ce tems-là: car Horace y a fait alluſion. Le mot *vetuli* prouve qu'il étoit déja vieux quand il écrivit cette Lettre.

6 *Tu nidum ſervas*] *Tu gardes ton nid.* C'eſt-à-dire tu demeures dans ta maiſon que tu as à la ville, comme le pigeon caſanier demeuroit dans ſon nid. Cette opoſition, qui eſt entre Ariſtius & Horace, & les termes dont il ſe ſert, laiſſent-ils aucun lieu de douter que cette fable des deux pigeons, dont l'un garda ſon nid, & l'autre alla voyager, ne fût connue? A moins que de la conter tout du long, Horace ne pouvoit pas la mieux deſigner.

7 *Muſco circumlita ſaxa*] Les cailloux couverts de mouſſe verte, qu'on trouve ſur les bords des fontaines & des ruiſſeaux. C'eſt pourquoi Virgile apelle les fontaines *muſcoſi fontes.* Et Catulle dit :

Rivus muſcoſo proſilit è lapide.

Un ruiſſeau jaillit d'un rocher couvert de mouſſe.

8 *Quid quæris ?*] C'eſt une façon de parler dont on ſe ſervoit, quand on vouloit en peu de mots rendre raiſon de quelque choſe. Et elle répond à ce que nous diſons en notre langue, *que voulez-vous que je vous diſe? que voulez-vous ſavoir davantage?* Ciceron dans la I. Lettre du Livre à Atticus : *Verùm præclarè Metellus impedit & impediet. Quid quæris ? eſt Conſul, Φιλόπατρις &, ut ſemper judicavi, naturâ bonus. Mais Métellus l'empêche & l'empêchera toujours. Que voulez-vous que je vous diſe? il eſt Conſul,*

Conſul, il aime ſa patrie, & il m'a toujours paru d'un bon naturel.

Vivo & regno, ſimul iſta reliqui] C'eſt de cette forte perſuaſion que venoient ces deſirs impatiens de revoir ſa maiſon de campagne :

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis
Ducere ſolicitæ jucunda oblivia vitæ ?

O ma petite maiſon de campagne, quand te reverrai-je ? quand me ſera-t-il permis d'aller goûter tantôt dans la lecture des anciens Livres, & tantôt entre les bras du ſommeil & de l'oiſiveté, le delicieux oubli de cette vie fatigante & tumultueuſe ?

Satire VI. Livre II. Ce qu'il dit ici, qu'il vit & qu'il eſt Roi quand il eſt dans ſa petite ſolitude, eſt encore moins fort que ce qu'il dit dans la même Satire, lorſqu'il apelle les nuits qu'il y paſſe, & les repas qu'il y fait, des nuits & des repas des Dieux, *ô noctes cœnæque Deûm !* Il faut bien prendre garde que ces deux mots, *vivo & regno*, font tout le ſujet de cette Epitre, qui a deux parties. Dans la premiere, Horace prouve qu'il n'y a que la vie de la campagne qui ſoit une veritable vie. Et dans le ſeconde, il établit qu'il n'y a que la campagne où l'on jouïſſe d'une veritable liberté, qui eſt la royauté du Sage.

Simul iſta reliqui quæ vos ad cœlum effertis] *Iſta*, toutes les choſes qu'il comprend dans ces vers de l'Ode XXIX. du Livre III. où il dit à Mécénas :

Omitte mirari beatæ
Fumum & opes, ſtrepitumque Romæ.

Et ceſſez d'admirer la fumée, les richeſſes & le bruit de Rome.

9 Ru-

9 *Rumore ſecundo*] C'eſt-à-dire avec les acclamations & les aplaudiſſemens de tout le peuple. C'eſt ce que Ciceron dit *ſecundo populo.*

10 *Utque ſacerdotis fugitivus liba recuſo*] Horace veut dire qu'on a beau vanter la ville, elle lui étoit ce qu'étoient les gâteaux aux valets des Prêtres, leſquels n'étant nouris que de ces gâteaux, que l'on offroit aux Dieux, en étoient ordinairement ſi las, qu'ils s'enfuyoient ſeulement pour aller manger ailleurs du pain noir, qu'ils trouvoient mille fois meilleur.

11 *Pane egeo jam*] *Jam*, à l'heure qu'il eſt, à l'âge que j'ai. Comme le pain eſt meilleur que les gâteaux à un eſtomac vieux & uſé, de même la campagne eſt meilleure que la ville à un eſprit mûr qui eſt las du bruit & des affaires.

12 *Vivere naturæ ſi convenienter oportet*] Il va prouver ſa premiere propoſition, que la vie de la campagne eſt la ſeule qui puiſſe être apellée une veritable vie. Vivre convenablement à la nature, c'eſt choiſir tout ce qui peut lui être utile & la réjouïr, & rejetter tout ce qui peut l'affliger & lui être contraire. C'eſt ce que les Philoſophes apellent *convenienter congruenterque naturæ vivere.* Ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει. Diogene Laërce dans la Vie de Zénon. Et c'eſt ce qu'Horace dit ailleurs, *intra naturæ fines vivere*, vivre dans les bornes que la Nature preſcrit, c'eſt-à-dire, ſuivre toutes ſes regles, & ſavoir bien démêler ce qu'elle demande néceſſairement d'avec ce qu'elle ne demande point:

Quid latura ſibi, quid ſit dolitura negatum.

13 *Ponendæque domo quærenda eſt area primùm*] Car dans le deſſein de vivre conformément à la nature, le premier ſoin c'eſt celui de bâtir une maiſon commode. Heſiode dans ſon traité de l'agriculture, met enſemble ces trois choſes, labourer, planter & bâtir.

---- ὃς

----- ὃς σπεύδει μὲν ἀρόμμεναι ἠδὲ φυτεύειν
Οἶκόν τ' εὖ θέσθαι. ----

Qui se hâte de labourer, de planter, & de bien placer une maison.

Mais la maison est la premiere: Οἶκον μὲν πρώτιστα.

14 *Novistine locum potiorem rure beato*] Horace apelle *beatum rus*, une campagne heureuse, celle qui est, pour me servir des termes de Varron, *in boná regione, quæ bonum cœlum habeat & bonum solum; dans un bon pays, sous un bon ciel, & dans un bon fonds.*

15 *Est ubi plus tepeant hyemes? ubi gratior aura?*] Une campagne ne peut être apellée heureuse, si l'on n'y a de l'ombre l'été, & du soleil l'hiver, *æstate habeat umbram, hyeme solem.*

16 *Et rabiem Canis, & momenta Leonis*] Le Chien & le Lion sont deux constellations de dixneuf étoiles chacune. Le soleil entre dans le signe du Lion à la mi-juillet; & le Chien, dont la Canicule, autrement le Sirius, est une étoile, paroît six jours après. Manile les joint aussi ensemble dans ce beau passage du cinquieme Livre:

Quum verò in vastos surgit Nemeus hiatus,
Exoriturque Canis, latratque Canicula flammans,
Et rabit igne suo, geminatque incendia solis.

Mais lorsque le Lion de Némée fait voir sa vaste gueule, que le Chien se leve, & que la Canicule enflamée & pleine de rage aboye, & qu'elle redouble les ardeurs du soleil.

Les Anciens, tant Grecs que Romains, croyant que la Canicule contribuoit beaucoup à rendre les chaleurs excessives, lui faisoient des sacrifices pour l'apaiser. Et ces sacrifices ordinaires étoient des chiennes rousses. *Rutilæ canes immolantur, ut ait*

Ateius

Ateïus Capito, canario ſacrificio pro frugibus, deprecandæ ſævitiæ cauſſâ ſideris caniculæ. Feſtus.

18 *Eſt ubi divellat ſomnos minùs invida cura?*] *Invida cura*, les ſoucis qui naiſſent de l'envie, qui habite bien plus les villes que la campagne.

19 *Deteriùs Libycis olet aut nitet herba lapillis?*] Le plus beau marbre d'Afrique, dont les Romains ſe ſervent pour paver leurs planchers, n'eſt pas plus propre, ni plus agréable à la vue que le gaſon que la campagne fournit. Et le gaſon a cet avantage ſur le marbre, que dans le même tems qu'il plaît aux yeux, il contente auſſi l'odorat. Lucrece, en parlant des avantages que les habitans de la campagne ont ſur les habitans des villes, dit que s'ils n'ont pas des maiſons où l'on voye éclater l'or & l'argent, & où des ſtatues dorées tiennent des flambeaux pour éclairer durant la nuit, ils ont des choſes qui ſont plus de plaiſir :

Attamen inter ſe proſtrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, ſub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant :
Præſertim cùm tempeſtas arridet, & anni
Tempora conſpergunt viridantes floribus herbas.

Mais pourtant couchés tous enſemble ſur le tendre gaſon, le long d'un ruiſſeau, ſous les branches des arbres, ils ſont, ſans beaucoup de dépenſe, des repas delicieux, ſurtout quand la ſaiſon eſt riante, & que la Nature prend plaiſir à émailler les vertes prairies d'une infinité de fleurs.

Virgile a tâché d'imiter ce paſſage de Lucrece dans ſon Moucheron, & dans ſes Géorgiques : mais dans l'un & l'autre endroit on trouvera qu'en voulant ſurpaſſer ou égaler ſon Auteur, il a fait des efforts inutiles, & qu'il eſt demeuré bien au deſſous ; tant il eſt vrai que quelque eſprit que l'on ait, on a toujours du deſavantage à copier un original ſi parfait.

Lapillis

Lapillis] Il ſe ſert de ce diminutif, *lapillis*, parcequ'on tailloit le marbre en pluſieurs petits carreaux qu'ils peignoient de diverſes couleurs. * Ces marbres de diverſes couleurs ſont-ils à comparer à la verdure du gaſon & à l'émail des prairies? Ce vers eſt fort beau, cependant M. Bentlei voudroit bien le changer, & parcequ'il s'eſt malheureuſement ſouvenu de quelques paſſages des Anciens où il eſt parlé des tapis d'Afrique, *Alexandrina tapetia*, *Afra tapetia*, il croit qu'Horace avoit écrit,

Deterius Libycis olet aut nitet herba tapetis.

C'eſt abuſer de la critique; pourquoi changer ce qui eſt bien, & très bien *.

20 *Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum*] On ne boit à la ville que des eaux que l'on y conduit par des tuyaux de plomb ; & à la campagne on puiſe dans les ſources mêmes. Lequel eſt donc le plus agréable & le plus propre, ou de recevoir ces eaux des mains mêmes de la Nature, qui nous les preſente avec toute leur pureté; ou de les prendre des mains des hommes, qui ne nous les donnent qu'après les avoir tenues dans une longue captivité, qui les a très ſouvent alterées & corrompues?

Vicis] Les quartiers; car *vici* étoient proprement une portion de ce qu'on apelloit *regiones*. Et ils avoient des Commiſſaires qui étoient apellés *Vicomagiſtri*.

Tendit rumpere plumbum] Car l'eau en coulant dans ſes longs tuyaux, cherche toujours à ſe faire jour, & à ſortir de cette priſon. Ainſi ce n'eſt que malgré elle qu'elle va dans les villes : au lieu qu'à la campagne elle ſe donne elle-même, & ſe preſente avec toute ſa beauté.

21 *Quàm quæ per pronum trepidat*] Comme il a dit dans l'Ode III. du Livre II.

--------- & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Et

Et où une eau rapide se hâte de parcourir les détours de son lit tortueux.

Pronum rivum] Un ruisseau qui suit sa pente, qui descend. Il ne faut point du tout lire *planum.* Cette eau qui suit sa pente, *pronum rivum*, est oposée à celle que l'on mene par force dans les villes, & qui en chemin ne cherche qu'à rompre sa prison pour retourner dans son naturel.

22 *Nempe inter varias nutritur sylva columnas*] Ce mot, *nempe*, sert admirablement aux preuves de fait & d'autorité, contre lesquelles toute la chicane est inutile. Horace, après avoir marqué une partie des avantages que la campagne a sur la ville; que les hivers y sont plus chauds, & les étés plus frais; que l'envie y est moins connue ; que le gason est plus beau & plus commode que le marbre; & que les eaux y sont plus pures & plus saines; sans aller plus loin, prouve tout d'un coup sa proposition, en faisant voir que ceux qui preferent la ville à la campagne, tâchent cependant d'enfermer , s'il m'est permis de parler ainsi, la campagne dans la ville; puisqu'ils n'épargnent rien pour avoir à leurs maisons de grands jardins, où l'on voit des étangs, des prés, & des bois environnés de grands portiques à colomnes de marbre, &c.

Inter varias nutritur sylva columnas] Les Romains faisoient une excessive dépense pour avoir des jardins d'une grandeur prodigieuse, où il y eût des champs, des prés, des bois, &c. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode III. du Livre II. C'est de ces bois dont Horace parle à Lycé, quand il lui dit dans l'Ode X. du Livre III.

Audis quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulcra situm tecta remugiat
Ventis ?

N'entendez-vous point avec quel bruit ces vents mugissent

gissent à votre porte, avec quel bruit ils s'engouffrent dans les bois de votre jardin?

En cet endroit, *inter pulcra situm tecta*, peut être la même chose que dans cette Epitre, *inter varias columnas*. Car en ce tems-là les grands Seigneurs environnoient de grands portiques à colomnes, les bois de leurs jardins, comme cela paroît par ce passage. Cependant Tibulle a dit dans l'Elégie III. du Livre III.

Et nemora in domibus sacros imitantia lucos.

Et cette expression, *in domibus*, pouroit bien ressembler à celle d'Horace, *inter pulcra tecta* ; & en ce cas-là on pouroit s'imaginer que les Romains avoient au delà de leurs jardins des apartemens, où ils étoient conduits par des portiques à colomnes qui environnoient ces bois. C'est pourquoi Tibulle a dit *domos* ce qu'Horace apelle *tecta*. Car Théodore Marcile s'est assurément trompé, quand il a prétendu que dans tous ces endroits il est parlé des bois que quelques Romains avoient sur les toîts de leurs maisons, & contre lesquels Séneque déclame dans sa Lettre CXXII. *Non vivunt contra Naturam, qui pomaria in summis turribus serunt ? quorum sylvæ in tectis domorum, ac fastigiis nutant, inde ortis radicibus, quò improbè cacumina egissent? Quoi! ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui font des vergers sur le haut des tours? qui ont sur les toîts de leurs maisons des forêts qui poussent leurs racines, dans les lieux mêmes où on n'auroit autrefois osé souhaiter de leur voir porter leur téte?* Comment peut-on s'imaginer des bois, environnés de portiques à colomnes, sur les toîts des maisons? Assurément Marcile avoit oublié l'histoire que Vitruve raporte du Mathématicien Licinius, qui découvrit l'extravagance de la peinture d'une scene d'Apaturius Alabandin, en faisant voir au peuple qu'il est ridicule de mettre des porches sur des toîts. *Car qui a jamais vu*, dit-il, *que des colomnes soient posées sur les maisons ?*

Varias

Varias columnas] Des colomnes de marbre de diverſes couleurs, de marbre de Phrygie. Comme il a dit *varios lapides* dans la Satire IV. du Livre II.

24 *Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret*] Ce que font les gens entétés des villes, en enfermant de vaſtes campagnes dans leurs jardins, cela ſeul prouve que le goût de la campagne eſt naturel à l'homme. Son avarice, ſon ambition & les autres paſſions, dont il eſt rempli, combatent ce goût naturel, & le chaſſent ſouvent avec violence. Mais il revient toujours, & ſurmonte en quelque maniere ces malheureux dégoûts qui l'avoient chaſſé, & qui ſont contraints de le ſouffrir. Car on a beau faire, le naturel eſt invincible, on ne ſauroit le cacher, comme dit fort bien Pindare : ἄμαχον δὲ κρύψαι τὸ συγγενὲς ἦθος. Ceux qui preferent la ville à la campagne, le font par des mouvemens étrangers, qui les maitriſent ; & on peut les comparer à des arbres que l'on plie par force, & qui, dès que cette force ceſſe ou ſe relâche, retournent à leur premier pli. * *Expellas*, eſt fort bon & fort élégant, & il ne faut nullement recevoir *expelles*. *

25 *Et mala perrumpet furtim faſtidia victrix*] Le naturel reviendra à la derobée, & percera tous les dégoûts pernicieux qui l'avoient chaſſé, & qui lui avoient donné du mépris pour la campagne. Horace apelle *mala faſtidia* l'avarice, l'ambition, & les autres paſſions, qui ſont proprement des maladies qui corrompent l'ame, & qui la dégoûtent de tout ce qui lui eſt proprement bon. Torrentius, au lieu de prendre un ſi beau ſens qui ſe preſente ſi naturellement, a mieux aimé ſuivre quelques manuſcrits, où il y a :

Et mala perrumpet furtim faſtigia victrix.

Et il a trouvé à propos de joindre *mala* avec *natura*, qu'il explique *pervicax*, *callida*, opiniâtre, ruſée ; & pour *perrumpet faſtigia*, il prétend que c'eſt ce que nous diſons en notre langue, que ne pouvant entrer par la porte, il entrera par la fenêtre ou par

le

le toit. Mais pour peu que l'on examine cette explication, on la trouvera insoutenable, & entierement contraire au sens d'Horace.

26 *Non qui Sidonio contendere callidus ostro*] Voici la seconde partie de l'Epitre, où il prouve la seconde proposition, *regno*, qu'il regne quand il est à la campagne: car *régner*, c'est jouïr d'une entiere liberté Mais comme les hommes séduits par leurs passions prennent ordinairement le faux pour le vrai, il tâche d'abord de les guerir de ces préjugés vicieux, en leur faisant voir le dommage infini que ces préjugés causent. Et pour cet effet il se sert d'une comparaison tirée du négoce. Comme un marchand qui ne sauroit pas distinguer la fausse pourpre d'avec la veritable, se ruineroit assurément, à plus forte raison doit-on croire que celui-là se ruine, qui ne sait pas distinguer le vrai d'avec le faux.

Sidonio contendere callidus ostro] *Ostrum Sidonium*, la pourpre de Sidon, de Tyr. Il en a été assez parlé. On s'est trompé sur ce passage, quand on a prétendu que *contendere* signifie ici *conferre*, comparer; & qu'Horace dit que celui qui ne sait pas comparer la pourpre de Sidon avec celle d'Aquinum, &c. Quand *contendere* a cette signification, il est toujours suivi de la préposition *ad* ou *cum*: mais il est inouï qu'on ait jamais dit *contendere aliquid aliquo*, sans préposition. *Contendere* signifie ici disputer. Et Horace dit que celui qui ne sait pas qu'on fait à Aquinum une fausse pourpre qui dispute de la beauté avec la pourpre de Sidon, se ruinera assurément en achetant de la fausse pourpre pour de la pourpre veritable, &c.

27 *Aquinatem potantia vellera fucum*] Ce passage nous aprend que du tems d'Horace les marchands d'Aquinum contrefaisoient si bien la pourpre de Sidon, qu'ils la faisoient passer pour la veritable pourpre. Car dans tous les tems les marchands ont été ce qu'ils sont aujourd'hui. Et Ciceron a fort bien dit, *nil liberale unquam habuit officina.*

Vitruve enseigne dans son septieme Livre de quelle maniere on imitoit la veritable pourpre.

28 *Propiusve medullis*] C'est ce que nous disons en notre langue, *ni qui le touche davantage.* Les pertes que les hommes font, en achetant de la méchante marchandise pour de la bonne, sont des pertes qui se font hors d'eux, & qui sont par conséquent peu considerables. Mais les pertes qu'ils font en prenant le faux pour le vrai, sont des pertes qui se font en eux; c'est la meilleure partie d'eux-mêmes qu'ils perdent.

30 *Quem res plus nimio delectavere secundæ*] La Fortune, que les hommes adorent, a placé son trône dans les villes, & dans les Cours des Rois; c'est là où elle promet de distribuer ses faveurs à ceux que l'ambition portera à lui rendre hommage. Mais c'est là aussi où elle trompe tôt ou tard tous ceux qu'elle a attirés: car outre qu'elle vend toujours bien cherement ce qu'elle promet de donner, comme elle est l'inconstance même, elle ôte souvent le soir ce qu'elle a donné le matin; & ceux qu'elle avoit accoutumés à ses graces, n'ont plus la force de souffrir ses caprices ni ses changemens. Au lieu qu'à la campagne vous trouvez une fortune toujours égale qui dépend toujours de vous, & qui est toujours prête à vous donner plus que vous ne lui avez demandé.

31 *Quatient*] *commovebunt*, étonneront, abatront.

Si quid mirabere, pones invitus] Cela ne peut être autrement; il est impossible que les hommes quitent sans regret & sans desespoir les choses dont ils ont fait l'objet de leur adoration & de leur culte. Quelle folie donc de ne pas s'attacher toujours à des choses qui dépendent uniquement de nous?

32 *Licet sub paupere tecto reges & regum, &c.*] Il n'y a rien de plus vrai; dans une petite maison de campagne, loin de l'envie, & de l'ambition, on peut vivre plus heureux que les Favoris des Rois, & que les Rois mêmes. Témoin ce vieillard dont Virgile parle dans le IV. Livre des Géorgiques, lequel dans un

un petit coin de terre qui ne portoit ni bled ni vin, & qui n'étoit propre à nourir aucun bétail, égaloit pourtant par les biens de l'esprit, les richesses des Rois:

Regum æquabat opes animis.

34 *Cervus equum pugnâ melior communibus herbis*] Tout homme qui obéit à son ambition, ou à quelque autre passion dereglée, reçoit chez lui un maître, ou plutôt un Tiran, qui lui ôte le plus grand bien qu'il ait reçu de la Nature, qui est la liberté. Et c'est ce qu'Horace prouve par la fable du cheval & du cerf. Cette fable n'est pas de son invention; il l'a empruntée du Poëte Stesichore, qui s'en servit très à propos en parlant aux Hymeriens, sur ce qu'ils alloient établir des compagnies de Gardes à Phalaris qu'ils avoient élu leur Géneral. Pour leur representer donc la faute qu'ils faisoient, il leur dit : *Un cheval avoit autrefois un pré à lui seul. Un cerf y entra, & gâta toute l'herbe. Le cheval voulant se venger, alla trouver l'homme, & lui demanda si par son moyen il ne pouroit pas tirer vengeance de son ennemi. L'homme lui répondit que cela seroit aise, pourvu qu'il voulût recevoir un frein, & souffrir qu'il montat sur lui avec ses armes. Le cheval y consentit, reçut l'homme, & se vengea du cerf; mais il fut depuis ce tems-là l'esclave de celui qui l'avoit secouru. Prenez donc bien garde, Messieurs, que la même chose ne vous arrive, & qu'en voulant vous venger de vos ennemis, vous ne vous assujettissiez à un maître.* Horace a mis la fable à sa maniere, & y a changé ce qu'il a trouvé à propos. Phedre l'a aussi changée, car il a mis un sanglier au lieu d'un cerf, & un gué au lieu d'un pré. Mais c'est toujours le même sens; car c'est pour dire que les hommes, pour des choses de néant, tombent très souvent dans une dure servitude.

35 *Donec minor in certamine longo*] *Minor*, ἥττων, *inferior*, qui n'est pas si fort, qui est vaincu. Horace ajoute cette circonstance qui est très vraisemblable.

37 *Sed postquam victor violens discessit ab hoste*] *Violens* n'est pas ici une épithete, mais une raison. *Violens*, ce *violent*. En effet ce naturel impétueux & violent fut cause de son malheur. * Si M. Bentlei avoit bien senti la force & le grand sens de ce mot *violens*, il n'en auroit pas été choqué, & il auroit resisté à la tentation de lire,

Sed postquam victo sonipes discessit ab hoste.
Ou, *Sed postquam domito victor discessit ab hoste.*

Horace, dit-il, n'auroit pas rougi d'avoir fait l'un de ces deux vers. Je crois qu'il ne les avoueroit ni l'un ni l'autre. *

40 *Dominum vehet improbus*] *Improbus*, sans relâche. On peut l'expliquer aussi, *devenu homme de néant*, & de pire condition, puisqu'il n'a plus sa liberté, & qu'il obéit à ses passions. * Il faut bien se garder de lire *vehit*. *

42 *Cui non conveniet sua res*] Comme le corps est la mesure des habits, il le doit être aussi des richesses, de la même maniere que le pied est la mesure du soulier. Quand on dit que le corps est la mesure des richesses, on entend facilement que c'est ce qui convient à chacun, & ce que la Nature demande pour son entretien. Epictete s'est servi de la même pensée, qu'il avoit empruntée, comme Horace, des premiers Stoïciens. Μέτρον τῆς κτήσεως τὸ σῶμα ἑκάστῳ, ὡς ὁ ποὺς ὑποδήματος. Ἐὰν μὲν οὖν ἐπὶ τούτου στῇς, ἕξεις τὸ μέτρον, καὶ τὴν ἐπιβάτραν. Ἐὰν δ' ὑπερβῇς, ἀφῆκας ὡς κατακρημνοῦ σεαυτόν. οὕτω γίνεται ἢ καλάχρυσον ὑπόδημα· εἶτα πορφυροῦν, εἶτα κεντητόν. ὑπερεβῆ γὰρ τὴν χρείαν τοῦ ποδός. Τὸ αὐτὸ καὶ ἐπὶ τῆς κτήσεως· ἐὰν ὑπερεβῇ σῶμα, ὅρος οὐδείς ἐστι. *La mesure des richesses*, dit-il, *c'est le corps de chacun, comme le pied est la mesure du soulier. Si tu t'en tiens là, tu garderas la mesure; mais si tu passes, il faut nécessairement que tu tombes dans un abime qui n'a point de fond. Si tu ne t'en tiens pas à ton pied, tu auras des souliers dorés. Ensuite tu en auras qui seront tout de pourpre, & enfin*

tu en auras de brodés. Il en est de même des richesses; dès qu'on a une fois passé les bornes, & qu'on ne s'en tient pas à la mesure du corps, on ne trouve plus où s'arréter, il n'y a plus de fin.

44 *Lætus sorte tuâ*] Content de la portion, de l'heritage que la Nature vous a donné; car c'est ce que signifie proprement *sors*, ce qui tombe en partage à chacun.

Vives] Les futurs servent souvent pour les imperatifs: *vives*, tu vivras, pour *vive*, vis. Les Latins & les Grecs ont pris cela des Orientaux.

45 *Nec me dimittes incastigatum*] Au lieu de me gronder de ce que je prefere la campagne à la ville, reservez-vous a me gronder. quand vous verrez que je ne pratiquerai pas les conseils que je vous donne, & que ne me contentant pas du bien que j'ai, je tâcherai d'en amasser davantage.

47 *Imperat aut servit collecta pecunia cuique*] Il n'y a point de milieu, les richesses sont ou nos esclaves ou nos tirans. Séneque a profité de cet endroit, quand il dit dans son Traité de la vie heureuse: *Divitiæ apud sapientem virum in servitio sunt; apud stultum, in imperio. Les richesses sont esclaves chez le sage, & Reines chez le fou.* Il en est de même de toutes les passions. On peut voir les Remarques sur ce vers de la II. Epitre: *Qui nisi paret, imperat.*

48 *Tortum digna sequi potiùs quam ducere funem*] On s'est fort tourmenté pour trouver ce que c'est que *sequi funem*, & *ducere funem*, suivre la corde, & *mener la corde.* Mais ce n'est point du tout la corde dont Terence parle dans la VII. scene du IV. Acte des Adelphes, où Déméa dit à Micion:

Tu inter eas restim ductans saltabis.

Vous danserez avec elles, & ce sera vous qui menerez le branle.

Ce n'est pas non plus le Κόρδαξ des Grecs. C'est la corde dont il est parlé dans le 20. vers de la Satire VII. du Livre II.

 Qui

Qui jam contento, jam laxo fune laborat.

Cette corde, dis-je, que les enfans tenoient chacun par un bout, & avec laquelle ils tâchoient de s'entrainer les uns les autres. On peut voir là les Remarques. Cela convient parfaitement à ce passage. Les richesses ne doivent jamais entrainer le maître, c'est le maître qui doit entrainer les richesses. *Pecunia magis vinci debet quàm vincere, trahi quàm trahere. L'argent doit plutôt être vaincu que vaincre, être entrainé qu'entrainer.* Et c'est de cette corde qu'il faut entendre le *funis contentionis*, & *contentiosus funis*, dont parle Tertulien, surtout dans ce passage qui exprime admirablement ce jeu : *Sed non decet ultra de auctoritate Scripturarum ejusmodi funem contentiosum alterno ductu in diversa distendere. Mais sur l'autorité des Ecritures il ne faut pas davantage tirer à soi chacun à son tour cette corde de dispute & de contention.*

49 *Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ*] *Vacune* étoit le nom de la Déesse des hommes libres, & des gens oisifs. On prétend que c'étoit Diane, ou Cerès, ou Vénus, ou la Victoire. Mais Varron soutient que c'est Minerve, parceque l'étude de la sagesse est la chose du monde qui demande le plus de loisir. Elle étoit adorée particulierement dans le pays des Sabins; & elle avoit un temple & un bois, que Pline apelle *Vacunæ nemora*, sur le mont *Fiscellus*, près des sources de la riviere *Negra*, ou *Nar.* De la maison d'Horace on voyoit le derriere de ce temple, qui n'étoit plus que de vieilles mazures. C'est pourquoi il l'apelle *putre*; car son culte étoit abandonné, & il n'y avoit plus que les paysans, qui, après la recolte de leurs fruits, celébroient la fête au mois de décembre. Ovide dans le sixieme Livre des Fastes:

Nunc quoque cùm fiunt antiquæ sacra Vacunæ,
Ante Vacunales stantque sedentque focos.

Et

Et encore aujourd'hui quand on celebre la fête de l'ancienne Vacune, les paysans sont assis devant le foyer de cette Déesse.

Horace ne date sa Lettre de derriere le temple de Vacune, que pour insulter à son ami en badinant, & pour le faire souvenir par-là de la liberté & du grand loisir dont il jouïssoit à Tibur.

50 *Quòd non simul esses*] De ce que vous n'étiez pas ici avec moi, & qu'en renonçant à l'entêtement que vous avez pour la ville, vous ne veniez pas aprendre ici à avoir du goût pour la campagne.

Cætera lætus] *Cætera* est un accusatif. On sous-entend *quoad*, ou *ad*, qu'Horace a exprimé dans l'Epitre précedente, *ad cætera penè gemelli*; c'est ainsi que Tite-Live dit dans le I. Liv. *Ego virum cætera egregium secuta*; & ailleurs, *proximum regnum cætera egregium*.

NOTES

SUR L'EPIT. X. LIV. I.

3 *AD cætera*] Le P. Sanadon lit *at cætera*, après les meilleurs manuscrits & plusieurs habiles Commentateurs.

24 *Expellas*] Les premieres éditions & presque tous les manuscrits portent *expelles*, & le P. S. les a suivis, comme M. Bentlei.

37 *Victor violens*] M. Cuningam a corrigé *victor victo*, que l'on trouve dans une ancienne édition, & c'est la leçon que le P. S. a employée.

40 *Vehet*] Le P. S. lit *vehit*, après deux manuscrits & huit éditions.

48 *Tortum digna sequi &c.*] C'est une métaphore prise des bêtes que l'on conduit avec une corde, comme le P. S. l'a entendu

49 *Post fanum putre Vacunæ*] Le P. S. releve ici M. Dacier, qui place cette chapelle sur le mont Fiscellus, à soixante milles de la maison d'Horace.

AD

BULLATIUM.

EPISTOLA XI.

QUID tibi visa Chios, Bullati, notaque Lesbos?
Quid concinna Samos? quid Crœsi regia Sardis?
Smyrna quid, & Colophon? majora, minorane famâ?
Cunctane præ Campo & Tiberino flumine sordent?
An venit in votum Attalicis ex urbibus una?
An Lebedum laudas, odio maris atque viarum?
Scis, Lebedus quàm sit Gabiis desertior atque
Fidenis vicus: tamen illic vivere vellem:
Oblitusque meorum, obliviscendus & illis,
Neptunum procul è terra spectare furentem.
Sed neque qui Capuâ Romam petit, imbre lutoque
Aspersus, volet in cauponâ vivere, nec, qui
Frigus collegit, furnos & balnea laudat,
Ut fortunatam plenè præstantia vitam.

Nec,

A

BULLATIUS.

EPITRE XI.

QUE vous semble de Chio, Bullatius, & de la celebre Lesbos* ? Que dites-vous de la belle Samos, & de Sardis, où étoit le riche palais de Cresus ? Comment avez-vous trouvé Smyrne & Colophone ? Vous ont-elles paru au-dessus ou au-dessous de leur réputation ? Toutes leurs beautés ne sont-elles point à comparer aux beautés de notre champ de Mars, & de notre Tibre ? Souhaiteriez-vous de faire votre séjour dans quelqu'une des villes d'Attalus ? ou vous arrêteriez-vous à Lébédus, à cause de l'aversion que vous avez pour la mer, & pour les incommodités du voyage ? BULL. Savez vous ce que c'est que Lébédus ? HOR. Un bourg plus desert que Gabies & que Fidenes. BULL. Cependant je voudrois de tout mon cœur passer là ma vie, oublier mes parens, être oublié d'eux, & n'avoir d'autre plaisir que de voir de dessus le rivage toutes les fureurs de Neptune. HOR. Mais ni ceux qui venant de Capoue à Rome ont été bien mouillés & bien crotés, ne voudroient pourtant pas vivre toujours dans la premiere hotellerie qu'ils rencontrent; ni celui qui a souffert un grand froid, ne vante pas les fours & les bains, comme si c'étoient des lieux qui pussent faire passer une

Nec, si te validus jactaverit Auster in alto,
Idcirco navem trans Ægæum mare vendas.
Incolumi Rhodos & Mitylene pulcra facit, quod
Penula solstitio, campestre nivalibus auris,
Per brumam Tiberis, Sextili mense caminus.
Dum licet, & vultum servat Fortuna benignum,
Romæ laudetur Samos, & Chios & Rhodos absens.
Tu, quamcunque Deus tibi fortunaverit horam
Gratâ sume manu: nec dulcia differ in annum,
Ut quocunque loco fueris, vixisse libenter,
Te dicas. Nam si ratio & prudentia curas,
Non locus effusi latè maris arbiter, aufert:
Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt;
Strenua nos exercet inertia: navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hìc est,
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.



vie heureuse & tranquile. Quoi ! parceque vous aurez essuyé quelque grosse tempête en passant la mer, est-ce une raison pour vendre votre vaisseau au premier port où vous arrivez ? Mon cher Bullatius, si vous aviez l'esprit entierement gueri de vos passions, toute la beauté de Rhodes & de la charmante Mitylene seroit pour vous ce qu'un gros manteau est en été, un simple caleçon en hiver, au mois de janvier le Tibre, & le feu au mois d'août. Croyez-moi, pendant qu'on le peut, & que la Fortune est favorable, il faut vanter à Rome le séjour de Samos, de Chio, & de Rhodes. Venez donc profiter, & remercier cette Déesse des momens heureux qu'elle vous offre. Ne remettez pas à une autre année à jouir de ses faveurs. Venez, afin que vous puissiez dire qu'en quelque lieu que vous ayez été, vous y avez vécu content & avec joie. Car s'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que c'est la raison & la prudence qui guerissent seules nos chagrins, & non pas les lieux qui dominent sur une vaste mer ; s'il est vrai que ceux qui traversent l'Océan, changent de climat, & non pas d'esprit, toute la peine que nous prenons est inutile ; ce n'est qu'une laborieuse oisiveté. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez est ici comme là ; il est même à Ulubres, si vous avez un esprit tranquile & égal.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XI.

IL eſt quelquefois aſſez difficile de bien démêler le deſſein d'une Lettre. Mais ſon Auteur ne doit pourtant pas toujours être accuſé de l'obſcurité que nous y trouvons. Les Lettres ont cela de particulier, qu'elles peuvent en même tems être & fort intelligibles pour ceux à qui on les adreſſe, & fort embaraſſées pour les autres, ſurtout pour ceux qui les liſent dix-ſept cents ans après qu'elles ont été écrites. Ainſi ſans en rejetter la faute ſur Horace, nous pouvons fort bien trouver que le ſujet de cette Epitre eſt obſcur. Car quoique l'on ne ſe ſoit pas encore plaint de cette obſcurité, elle ne laiſſe pas d'être grande. Je ne ſais ſi je pourai la diſſiper. Voici ce qui m'a paru de plus vraiſemblable. Bullatius étoit un homme inquiet, qui pour quelque chagrin domeſtique étoit allé voyager, dans l'eſperance que le changement de lieu pouroit lui faire oublier le ſujet de ſes inquiétudes, & pour excuſer le long ſéjour qu'il faiſoit en Aſie, il diſoit hautement qu'il étoit las de la mer, & des fatigues d'un ſi long voyage. Horace lui écrit ſur cela pour le deſabuſer, & pour hâter ſon retour. Il ſe moque d'abord de cette excuſe lâche & frivole dont il ſe ſervoit. Il lui repreſente enſuite, que s'il avoit l'eſprit dans une bonne aſſiete, comme il le diſoit aparemment, & s'il avoit oublié ce qui s'étoit paſſé, tous les charmes des villes d'Aſie ne pouroient le retenir plus longtems, & qu'il aimeroit mieux venir jouïr à Rome des faveurs que la fortune lui offroit ; & enfin il lui fait valoit

valoir cette verité, que comme les hommes en quitant un lieu ne se quitent pas eux-mêmes, & se portent toujours avec eux, le changement de climat ne peut ni guerir leurs passions, ni les rendre heureux; que tout le mouvement qu'ils se donnent pour chercher ce bonheur, est entierement inutile, & que cette felicité se trouve également partout, puisqu'elle consiste à être le maître de son esprit, & à le rendre tranquile. Cela suffit pour détromper ceux qui ont cru que cette Lettre ne fut écrite qu'après le retour de Bullatius.

1 *Quid tibi visa Chios*] Chio, une des grandes isles de la mer Egée, entre Lesbos & Samos. C'étoit la patrie d'Ion le tragique, de Théopompe l'Historien, & je crois d'Homere même.

Bullati] Ce Bullatius n'est connu que par cette Lettre d'Horace. Je n'ai jamais lu son nom ailleurs.

Notaque Lesbos] Lesbos, aujourd'hui *Metelin*, nom qui lui est resté d'une de ses principales villes, apellée *Mitylene*. Cette isle est particulierement recommandable par la naissance du sage Pittacus, du Poëte Alcée, de Sapho, d'Arion, du Musicien Terpandre, & d'Hellanicus l'Historien.

2 *Quid concinna Samos*] Samos, aujourd'hui encore Samo, au-dessous de Chio, vis-à-vis d'Ephese. Horace l'apelle *concinna*, à cause de sa beauté & de sa fertilité. L'une & l'autre sont fort vantées par les Anciens, qui lui ont même apliqué ce proverbe, *φέρει καὶ ὀρνίθων γάλα*; *les poules y ont du lait*. C'étoit la patrie du Tyran Polycrate, de Pythagore, & de ce Créophyle qui logea autrefois Homere chez lui.

Quid Crœsi regia Sardis] Sardis, Capitale de la Lydie, & celebre par la Cour de Cresus. Elle n'est pas si ancienne que la guerre de Troye.

3 *Smyrna quid*] Ephese etoit apellée autrefois *Smyrne*: car dans ce vers du Poëte Callinas, *Σμυρναίους δ' ἐλέησον* *ayez pitié des Smyrniens*, il faut entendre les Epheliens. Mais la division s'étant mise

parmi les habitans d'Ephese, ceux qui étoient proprement apellés *Smyrniens*, se séparerent des autres, & allerent bâtir la ville apellée *Smyrne*, sur les bords du fleuve Hémus, dans un lieu qui étoit habité par les Leleges. La Smyrne d'aujourd'hui est à vingt stades de cette ancienne Smyrne.

Colophon] C'étoit encore une ville d'Ionie, sur le rivage de la mer, entre Ephese & Smyrne. Devant cette ville étoit le bois d'Apollon de Claros, si celebre par les oracles qu'on y rendoit. La cavalerie de Colophone étoit la meilleure de toute l'Asie. On dit qu'elle faisoit toujours pancher la victoire du côté du parti qu'elle soutenoit. Et de-là est venu le proverbe des Grecs & des Latins, *imponere Colophonem*, *mettre Colophone*, pour dire, achever heureusement une chose, en venir à bout. Xénophanès Physicien, qui avoit fait un poëme satirique, qu'on apelloit *Silles*, & Mimnerme, excelent joueur de flute, & meilleur faiseur d'élégies, étoient de Colophone.

5 *An venit in votum Attalicis ex urbibus una*] Une des villes d'Attalus, c'est-à-dire une des villes d'Asie, dont Attalus avoit été Roi, & qu'Attalus Philométor, le dernier de cette famille, avoit données aux Romains.

6 *An Lebedum laudas*] Lébédus, autre ville d'Ionie, à six-vingt stades au-dessus de Colophone, sur le bord de la mer. C'étoit le rendez-vous ordinaire des comédiens de tout le pays depuis l'Hellespont. Ils alloient là tous les ans, pour y celebrer des fêtes à l'honneur de Bacchus qui étoit leur patron.

7 *Scis Lebedus quàm sit Gabiis desertior*] Je ne crois pas que la langue Latine souffre que l'on dise, *scis quàm Lebedus sit desertior Gabiis*; au moins je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu d'exemple; & toutes les regles veulent qu'on dise, *scis quantò desertior sit, &c.* Je ne doute point qu'Horace n'ait écrit,

Scis Lebedus quid sit ?

comme

comme il y a dans quelques manuſcrits. Sur ce qu'Horace a demandé à Bullatius, s'il ſe plaiſoit à Lebédus, il feint que Bullatius lui répond : *Savez-vous ce que c'eſt que Lebedus ?* Et il répond lui-même: *Un bourg plus deſert que Fidenes & que Gabies* Bullatius continue : *J'aimerois pourtant mieux vivre là, &c.* Horace ſe ſert ſouvent de ces ſortes de dialogues, qui réveillent le Lecteur, & donnent de la grace au diſcours.

Gabiis deſertior atque Fidenis vicus] On ſait par Strabon que Lebédus étoit un lieu aſſez deſert plus des trois quarts de l'année, & qu'il n'étoit fréquenté que pendant que les comédiens y ſéjournoient pour jouer leurs pieces, & célébrer les fêtes de Bacchus. Et c'eſt pourquoi les Lebédiens les recevoient avec tant de joie. *Gabii* ſur le chemin de Préneſte, à vingt milles de Rome, & Fidenes, à-ſix milles, ſur le bord du Tibre, à l'embouchure du Teveron. L'une & l'autre avoient été autrefois des villes très conſiderables, & avoient tenu tête aux Romains. Mais ce n'étoient plus que de petits bourgs fort deſerts du tems d'Horace. Elles n'avoient pu ſe relever depuis qu'elles avoient été détruites par les Romains.

8 *Tamen illic vivere vellem*] C'eſt Bullatius qui répond, & qui dit, que quoique Lebédus ſoit plus deſert que Gabies, il aimeroit pourtant mieux vivre là qu'à Rome avec les ſujets de déplaiſir qu'il y avoit eus.

9 *Oblitusque meorum, obliviſcendus & illis*] Ce vers prouve aſſez que c'eſt Bullatius qui parle, & non pas Horace. Car Horace étoit étranger, & fils d'un affranchi qui n'avoit nuls parens. Ce vers ſert encore à faire conjecturer que Bullatius avoit reçu quelque déplaiſir de ſes parens, & que ce fut là ce qui lui rendit odieux le ſéjour de Rome.

10 *Neptunum procul è terrâ ſpectare furentem*] Car Lébédus étoit ſur le rivage de la mer. Ce ſentiment eſt admirablement bien peint au commencement du ſecond Livre de Lucrece :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius ſpectare laborem.
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed quibus ipſe malis careas quia cernere ſuave eſt.

Lorſque les vents agitent la mer, il eſt doux de voir de deſſus le rivage les peines de ceux qui ſont batus de la tempête: non pas que ce ſoit un plaiſir de voir quelqu'un en danger; mais c'eſt qu'il eſt bien agréable de voir à quels maux on n'eſt point expoſé.

11 *Sed neque qui Capuâ Romam petit*] Horace tourne ici en ridicule le prétexte frivole dont Bullatius ſe ſervoit, pour excuſer ſon ſéjour en Aſie. Car il diſoit qu'ayant été fort maltraité par la mer, il ne vouloit plus s'expoſer à la même fatigue. Horace lui dit que c'eſt juſtement comme ſi un homme qui auroit été mouillé ſur le chemin de Capoue à Rome, vouloit paſſer ſa vie dans la premiere hotellerie, pour ne pas s'expoſer à être mouillé une ſeconde fois; ou comme ſi un homme qui auroit eu froid, vouloit paſſer le reſte de ſes jours dans le premier four, ou dans les premieres étuves qu'il rencontreroit, &c.

14 *Ut fortunatam plenè præſtantia vitam*] Si le bonheur conſiſtoit à n'être pas mouillé, ou à n'avoir point froid, la premiere hotellerie & le premier four qui ſe preſenteroient, pouroient rendre heureux. Mais ſi cela eſt ridicule à penſer, il n'eſt pas moins ridicule de voir un Romain qui, pour s'épargner les fatigues du voyage, veut paſſer ſa vie loin de ſon pays.

15 *Nec ſi te validus jactaverit Auſter*] *Validus*, fort, violent. C'eſt le vent de Midi, qu'il apelle ailleurs *enragé*.

16 *Idcirco navem trans Ægeum mare vendas*] On n'a jamais vu perſonne qui pour avoir eſſuyé une tempête, vende ſon vaiſſeau au premier port où il aborde. Ce découragement ſeroit encore plus condamnable que l'opiniâtre perſéverance de ces marchands

chands avares, qui après plusieurs naufrages, ne laissent pas de faire radouber leurs navires pour se remettre en mer.

17 *Incolumi Rhodos & Mitylene pulcra facit*] Ce passage est assez obscur, parcequ'on ne voit pas bien la liaison qu'il a avec ce qui précede; & c'est ce qu'on a toujours négligé d'éclaircir. Après qu'Horace s'est moqué de la frivole raison de Bullatius, il prévient la seule chose qu'il pouvoit alléguer pour sa justification, qu'il ne pensoit plus au chagrin qu'il avoit eu; mais que la beauté des lieux le retenoit, & qu'il esperoit de vivre là plus heureux qu'à Rome. Et c'est ce qu'Horace combat, en lui faisant voir, que s'il étoit vrai qu'il eût l'esprit bien gueri, ni Mitylene, qui étoit la plus belle ville de Lesbos, ni toutes les beautés de l'isle de Rhodes ne seroient capables de lui faire oublier son pays. *Incolumis* est ici ce qu'il dit dans le dernier vers, *animus æquus*, un esprit tranquile, qui a surmonté tout ce qui pouvoit l'inquiéter & le chagriner.

18 *Pænula solstitio*] Rhodes & Mitylene, & les plus belles villes, sont aussi inutiles au Sage qu'un gros manteau est inutile en été. Horace veut dire que si Bullatius avoit l'esprit dans une bonne assiete, il ne feroit pas là un si long séjour. *Pænula*, en Grec φαινόλης, une espece de manteau que l'on prenoit contre la pluie & contre le froid. C'étoit proprement un manteau de campagne, & *lacerna* un manteau de ville. Le premier étoit plus long que l'autre. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des manteaux larges comme les nôtres; ils étoient comme ces mantelines de cuir que portent les Pelerins; & on les vêtoit, c'est à-dire qu'on passoit la tête par l'ouverture, & ils s'arrétoient sur les épaules.

Solstitio] Au solstice d'été, qui est environ le vingt-quatrieme de juin, le soleil étant au huitieme dégré du Cancer. On apelle les solstices, parceque le soleil semble s'arréter, & n'avancer davantage ni

vers

vers le Septentrion au solstice d'été, ni vers le Midi au solstice d'hiver.

Campestre nivalibus auris] *Campestre* étoit comme un tablier de lin, dont ceux qui faisoient leurs exercices tout nus dans le champ de Mars, se ceignoient, pour ne rien faire voir d'indécent. Vulcatius dans la Vie d'Avidius Cassius : *Processit nudus, campestri solo tectus. Il parut tout nu, & ceint seulement d'un tablier.* Saint Augustin dans le chap. XVII. du XIV. Liv. de la Cité de Dieu : *Porrò* campestria *Latinum quidem verbum est, & ex eo dictum quòd juvenes, qui nudi exercebantur in campo, pudenda operiebant ; unde qui ita succincti sunt, campestratos vulgus apellat.* Campestre, περίζωμα. *De campo* on a fait *campestre*, comme de *fano, fanestre*; de *lana, lanestre*, &c.

20 *Dum licet, & vultum servat Fortuna benignum*] Il l'exhorte à revenir à Rome, pendant qu'il le peut, que sa santé le lui permet, & que la Fortune lui est encore favorable. Il y a sans doute ici quelque chose que nous ne saurions deviner, & que nous entendrions fort aisément, si toutes les particularités de la vie de Bullatius nous étoient connues. Peut-être veut-il lui faire entendre que quelques affaires domestiques demandent son retour, afin qu'il puisse profiter des favorables dispositions où l'on continue d'être pour lui, & ne pas les laisser perdre. Peut-être aussi est-ce pour quelques avantages du côté de la Cour.

21 *Romæ laudetur Samos*] Comme s'il lui disoit : Je n'empêche pas que vous ne vantiez les beautés de ces isles; mais je veux que vous veniez les vanter à Rome.

22 *Tu quamcumque Deus tibi fortunaverit horam*] Il le presse de venir jouïr des faveurs que la Fortune lui offre, & de ne pas perdre pour une bagatelle , un bien qu'il ne retrouveroit peut-être jamais. Ce vers & le vers suivant ont été suspects à Cruquius, qui les croyoit suposés, parce, dit-il, qu'il s'agit ici d'un changement de lieu, & non pas d'un

d'un changement de tems. Mais il se trompe; il s'agit aussi d'un changement de tems, puisqu'Horace a déja dit, *dum licet*, & qu'il veut faire apréhender à Bullatius que s'il differe son retour, il ne retrouvera plus les choses dans un état si favorable.

24 *Ut quocumque loco fueris*] *Ut* pour *ita ut*. Horace veut faire cesser le chagrin que Bullatius avoit contre Rome, & obliger ce voyageur à se mettre en état de venir avouer qu'il peut vivre aussi heureux à Rome qu'en Asie : car le changement du lieu ne guerit pas les chagrins, & partout on est suivi de ses inquiétudes.

Scandit æratas vitiosa naves
Cura. ---------

25 *Nam si ratio & prudentia curas*] Il est certain que les hommes n'ont d'autre remede contre leurs chagrins que la raison & la prudence; il n'y a que ces vertus interieures qui puissent combatre & deraciner des maux interieurs: les changemens de lieu peuvent les suspendre pour un tems; mais après ce moment ils reviennent plus furieux & plus incurables.

26 *Non locus effusi latè maris arbiter*] *Un lieu arbitre de la mer.* C'est-à dire un lieu qui domine sur la mer. Cela est dit par raport à Lébedus, où Bullatius a dit qu'il aimeroit à passer sa vie, & à voir Neptune en fureur bouleverser les flots.

27 *Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt*] Pythagore avoit dit: Τόπων μεταβολαὶ οὔτε φρόνησιν διδάσκουσιν, οὔ τὴν ἀφροσύνην ἀφαιροῦνται. *Les changemens de lieu n'enseignent pas la sagesse, & n'ôtent pas la folie.* Eschines dit heureusement contre Démosthene: οὐ γὰρ τὸν τρόπον, ἀλλὰ τὸν τόπον μετήλλαξας. *Car tu n'as pas changé de mœurs, mais de lieu.* Au reste il me paroît qu'on a fait une faute considerable à ce passage, en le finissant à *currunt*, comme si le sens étoit entier & complet. Il y auroit de l'inconséquence

quence dans le raisonnement d'Horace, s'il disoit : *La raison & la prudence guerissent les chagrins*; *le lieu n'y contribue en rien : donc ceux qui passent les mers, changent de lieu, & non pas d'esprit.* Je dis que ce raisonnement n'est pas juste; car ceux qui changent de lieu, peuvent porter avec eux la raison & la prudence comme ceux qui n'en changent point. Ce qui a trompé tous les Interpretes, c'est qu'Horace a suprimé dans ce vers le *si* qu'il faut répéter nécessairement, en ponctuant le passage de cette maniere :

--------- nam si ratio & prudentia curas,
Non locus, effusi latè maris arbiter, aufert,
Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt,
Strenua nos exercet inertia.

Reprenez le *si* : *si cœlum. Si c'est la raison & la prudence qui chassent les chagrins, & non pas le lieu: si ceux qui changent de climat ne changent pas pour cela d'esprit, nous nous donnons une peine bien inutile, &c.*

De cette maniere la pensée est juste, & le sens fort beau. Mais afin qu'on ne trouve pas cette supression du *si* fort extraordinaire, on n'a qu'à voir l'Ode XVIII. du Livre III. où Horace l'a suprimé six fois, & où il fait dépendre douze vers d'un seul *si*. Et l'Ode XIV. du même Livre, où il y a encore un exemple bien remarquable de la même liberté.

28 *Strenua nos exercet inertia*] Ce *strenua inertia* est une expression très heureuse, pour dire une *peine inutile*, & comme qui diroit un *travail oisif* : & ce travail oisif, c'est ce qui suit, *navibus atque quadrigis petimus bene vivere. Nous cherchons le bonheur par mer & par terre.* C'est ce que le Philosophe de Chinon a dit à sa maniere, *travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant*. Séneque a voulu imiter ce mot, *strenua inertia*, dans le XII. chap. du I. Livre de la tranquilité de la vie, par

par *inquieta inertia*: mais *inquieta inertia* n'aproche pas de *strenua inertia*: il s'en manque bien. Cruquius & le vieux Commentateur s'étoient fort trompés en expliquant *inertia*, *stultitia*.

* 29 *Bene vivere*] C'est pour *beatè vivere*, vivre heureux, comme les Grecs ont dit, εὖ ζῆν. On trouve dans Ciceron, *bene vivere*, pour *faire bonne chere*, & comme nous disons, *bien souper*: mais c'est dans une occasion qui en détermine le sens *

Quod petis hic est] Voilà pourquoi il apelle *travail oisif*, la peine inutile qu'on prend d'aller chercher loin ce qu'on a si pres. Marc-Antonin a dit admirablement dans le Liv. X. *Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme les autres lieux, qu'on y est aussi bien & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & sur le rivage de la mer, &c.*

30 *Est Ulubris*] *Ulubræ* étoit un petit bourg près de Velitres, dans le Latium. Bullatius y avoit peut-être une maison, ou plutôt Horace a mis *Ulubres* pour un lieu sauvage & inhabité, où l'on peut être aussi heureux qu'ailleurs.

Animus si te non deficit æquus] *Animus æquus*, c'est *bonus animus*, un esprit que rien n'ébranle ni n'étonne, & que rien ne fait pancher d'aucun côté. C'est l'εὐθυμία des Grecs, dont Démocrite avoit fait un volume entier, & que Séneque a fort bien definie: *Animus qui semper æqualis secundoque cursu eat, propitiusque sibi sit, & sua lætus aspiciat, & hoc gaudium non interrumpat, sed placido statu maneat, nec attollens se unquam, nec deprimens.* Bette expression, *animus æquus*, est empruntée des balances, qui sont égales quand elles sont dans l'équilibre: & voici un passage de Ciceron qui le prouve manifestement. Il demande à Atticus s'il devoit partir pour se trouver à Rome le premier de janvier. *Magna res est: an probas, si ad Kalendas Jan. cogitamus? meus animus est æquus, &c. C'est une affaire très importante: aprouvez-vous que je me trouve là le premier de janvier? mon esprit ne panche d'aucun côte, pourvu que, &c.*

A D

AD ITIUM.

EPISTOLA XII.

FRUCTIBUS Agrippæ Siculis, quos colligis, Iti,
Si rectè frueris, non est ut copia major
Ab Jove donari possit tibi. Tolle querelas:
Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.
Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.
Si fortè in medio positorum abstemius herbis
Vivis & urticâ, sic vives protinus ut te
Confestim liquidus Fortunæ rivus inauret:
Vel quia naturam mutare pecunia nescit,
Vel quia cuncta putas unâ virtute minora.
Miramur si Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox:
Quum tu inter scabiem tantam, & contagia lucri,
Nil parvum sapias, & adhuc sublimia cures?
Quæ mare compescant causæ, quid temperet annum:
Stellæ sponte suâ, jussæne vagentur & errent:
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem:
Quid

A ITIUS.

EPITRE XII.

ITIUS, si vous faites un bon usage des revenus des biens qu'Agrippa possède en Sicile, & que vous tenez de lui, il n'est pas au pouvoir de Jupiter même de vous faire plus riche. Cessez donc de vous plaindre & de soupirer. Celui qui a les choses nécessaires, & qui en jouït, n'est nullement pauvre. Si vous êtes bien nouri, bien chaussé, bien vétu, & que rien ne manque à vos plaisirs, que pouroient ajouter à ces richesses les richesses des Rois? Que si d'avanture au milieu de cette abondance vous vivez d'herbes & d'orties, vous êtes aussi content que si la Fortune avoit fait couler tout d'un coup des ruisseaux d'or chez vous : soit parceque l'argent ne sauroit changer nos inclinations, ou parceque vous preferez la vertu à toutes choses. Après cela nous étonnerons-nous que Démocrite ait laissé ses biens en friche, & les ait abandonnés aux troupeaux de ses voisins, pendant que son esprit, dégagé des liens du corps, s'élevoit au-dessus des choses humaines, puisque nous voyons qu'au milieu des ordures qui regnent aujourd'hui, & de cet amour du gain, qui a infecté presque tous les esprits, vous n'avez aucune pensée terrestre, & que vous vous attachez encore à connoître les secrets merveilleux de la Nature? ce que c'est qui empêche la mer de franchir ses bornes; ce qui peut causer cette admirable variété des saisons : si les étoiles marchent par le propre mouvement de leur volonte, ou par les ordres d'un

Etre

Quid velit & possit rerum concordia discors:
Empedocles, an Stertinium deliret acumen.
Verùm seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas,
Utere Pompeio Grospho: & si quid petet, ultro
Defer: nil Grosphus nisi verum orabit & æquum.
Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.
Ne tamen ignores quo sit Romana loco res,
Cantaber, Agrippæ, Claudî virtute Neronis
Armenius cecidit: jus imperiumque Phraates
Cæsaris accepit genibus minor. Aurea fruges
Italiæ pleno diffudit copia cornu.



Etre ſuperieur qui leur a marqué leur route : ce qui fait dans la lune cette viciſſitude toujours égale de lumiere & d'obſcurité : que ſignifient & que peuvent ces principes des choſes toujours opoſés & toujours unis : lequel c'eſt qui a rêvé, de Stertinius, ou d'Empédocle, dans l'explication qu'ils ont voulu donner de l'accord de ces qualités contraires. Mais ſoit que vous égorgiez des poiſſons pour vos repas, ou que vous n'égorgiez que des poireaux & des oignons, je vous prie d'accorder votre amitié & votre protection à Pompeïus Groſphus. C'eſt un honnête homme, qui ne vous dira rien que de vrai, & ne vous demandera rien que de juſte. Les amis ſont à bon marché, quand il manque quelque choſe aux gens de bien. Avant que de fermer cette Lettre, il faut vous aprendre les nouvelles qu'on vient de recevoir. L'Eſpagnol eſt enfin entierement ſubjugué par Agrippa, l'Arménien par Tibere, & Phraate à genoux a reçu la couronne & le ſceptre des mains de ce jeune Prince. L'abondance a verſé dans toute l'Italie ſes plus riches treſors.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XII.

POUR bien entrer dans le ſens de cette Letre, & pour en connoître l'eſprit, il faut ſavoir que cet Itius, Fermier des Terres qu'Agrippa avoit en Sicile, étoit un homme fort avare, & qui, pour excuſer ſes épargnes, ſe plaignoit éternellement de ſa pauvreté. Horace le raille ſur cela agréablement par une eſpece de dilemme qu'il lui fait : Car lui dit-il, ou vous jouïſſez de votre bien, ou vous n'en jouïſſez pas: Si vous en jouïſſez, vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, vous êtes auſſi riche qu'un Roi; & ſi vous n'en jouïſſez pas, vous n'en êtes pour cela ni moins à votre aiſe, ni moins heureux, puiſque cette non-jouïſſance ne vient que du mépris que vous avez pour les richeſſes, & du cas que vous faites de la vertu. L'étude de la ſageſſe vous tient lieu de tout, & vous êtes ſur cela d'un ſi grand exemple, que nous ne devons plus admirer le deſintereſſement de Démocrite, qui aima mieux ſe donner à la philoſophie, que de conſerver ſon bien qu'il laiſſa en proie à ſes voiſins. Tout cela n'eſt qu'une ironie fondée ſur ce qu'Itius étoit effectivement Philoſophe, & qu'il avoit joint la connoiſſance de la phiſique à celle de la morale Après ces railleries, Horace lui recommande les interêts de Pompeïus Groſphus, & lui fait part des nouvelles importantes que l'on venoit de recevoir à Rome de l'entiere defaite des Eſpagnols par Agrippa; & du ſuccès des armes de Tibere, qui avoit remis Tigrane ſur le trône d'Arménie, & Phraate ſur celui des Parthes.

Parthes. Ce qui fait voir que cette Epitre fut écrite l'an de Rome 734. Horace étant âgé de quarante-six ans.

1 *Fructibus Agrippæ Siculis*] Il y a de l'aparence qu'après la defaite de la flote du jeune Pompée, près de Messine, Auguste donna à Agrippa, pour le récompenser de ses services, quelques terres en Sicile. Je ne sais même s'il ne lui donna pas le gouvernement de l'isle.

Quos colligis, Iti] C'est *Itius*, & non pas *Iccius*; & le même à qui il adresse l'Ode XXIX. du Liv. I. Itius avoit traité avec Agrippa des droits & des revenus qu'il avoit en Sicile, & qu'Auguste lui avoit donnés. Car Itius n'étoit ni l'homme d'affaires d'Agrippa, ni son Procureur.

2 *Si recte frueris*] *Si vous en jouissez bien.* C'est-à-dire, si vous ne vous refusez rien de ce qui vous est nécessaire, & qui vous fait plaisir. Car *frui* marque une jouïssance plus entiere & plus parfaite qu'*uti*, comme cela a été remarqué ailleurs.

Non est ut copia maior ab Jove donari possit] En effet un homme qui sait jouïr de son bien, & qui en tire de quoi satisfaire à ses besoins & contenter ses passions, est aussi riche qu'il peut être.

3 *Tolle querelas*] On aura beaucoup de peine à se tirer de ce passage, si l'on ne reçoit ce qui a été dit dans l'argument, qu'Itius se plaignoit toujours de sa pauvreté.

4 *Pauper enim non est cui rerum suppetit usus*] Car c'est la privation qui fait la pauvreté. Celui qui a, & qui jouït de ce qu'il a, ne peut jamais être apellé pauvre.

5 *Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis*] C'est ce que nous disons en notre langue, *si tu es bien nouri, bien chaussé & bien vétu.* Mais ce vers ne doit pas seulement être entendu de la nouriture, il embrasse aussi les plaisirs de l'Amour, & c'est à quoi se raporte le mot *lateri*. Car Horace a eu en vue ces beaux vers, que Plutarque attribue à Solon, & que l'on trouve aujourd'hui parmi les sentences du Poëte Théognis.

Ἴσον τι πλουτοῦσιν ὅτῳ πολὺς ἄργυρός ἐστι,
Καὶ χρυσὸς, καὶ γῆς πυροφόρου πεδία,
Ἵπποι θ' ἡμίονοί τῆς, καὶ ᾧ τὰ δέοντα πάρεστι,
Γαστρί τε καὶ πλευραῖς, καὶ ποσὶν ἁβρὰ παθεῖν.
Παιδός τ' ἠδὲ γυναικός. ὅταν δέ κε τοῖς δ' ἀφίκηται
Ὥρη, σὺν δ' ἥβη γίγνεσθαι ἁρμόδιος,
Ταῦτ' ἄφενος βροτοῖσι. ---------

Car ce'ſt ainſi qu'il faut lire ce paſſage: *Celui qui a quantité d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables, & de grands haras de chevaux & de mulets, n'eſt pas plus riche que celui qui a juſtement de quoi être bien nouri, bien chauſſé, bien vétu. Que ſi avec cela ils ont l'un & l'autre une belle maitreſſe, dont la jeuneſſe réponde à la beauté, voilà le comble des richeſſes.*

C'eſt-là le ſens d'Horace. Lambin a eu tort de chercher une autre explication.

7 *Si fortè in medio poſitorum*] Voilà la ſeconde partie du dilemme. C'eſt le contraire de ce qu'il a dit.

Abſtemius] Ce mot ſignifie proprement *qui ne boit point de vin.* Mais il ſe prend auſſi en géneral pour un homme ſobre qui mange peu.

8 *Et urticâ*] Les Anciens mangeoient l'ortie ſauvage, qu'on apelle l'ortie femelle, quand elle étoit fort tendre. Et non ſeulement ils la trouvoient agréable au goût, mais ils la croyoient un préſervatif contre les maladies. Le Medecin Phanias avoit fait un traité de ſes propriétés & de ſes vertus. On en mange encore aujourd'hui en certains lieux.

Sic vives protinus] Il n'eſt pas aiſé d'exprimer ici la force de ce *protinus.* Il ſignifie proprement *tout d'une ſuite, tout d'un train.* Et Horace veut dire, qu'il eſt perſuadé que quoiqu'Itius vive dans l'abſtinence, ſa vie eſt une ſuite de bonheur dont rien n'interrompt le cours. C'eſt une ironie.

Ut

Ut te confestim liquidus Fortunæ rivus inauret] Cet *ut* a trompé les Interpretes ; car il ne signifie pas ici *afin que* ; rien ne peut être plus éloigné du sens d'Horace. Mais il signifie *comme si*, & il est pour *ut si*, ou *quasi*, & cela est ordinaire aux Latins. Horace dit donc qu'Itius est aussi gai & aussi content pendant tout le cours de sa vie, qu'on est d'ordinaire dans le moment que l'on vient de recevoir de la Fortune quelque present considerable, & que l'on n'avoit pas attendu.

9 *Fortunæ rivus*] Cela me paroît remarquable, *un ruisseau de la Fortune*. Je ne me souviens pas de l'avoir lu ailleurs. Horace fait allusion aux fleuves qui rouloient l'or dans leurs eaux, comme le Pactole & le Tage.

10 *Vel quia naturam mutare pecunia nescit*] Comme on n'a point du tout compris le sujet de cette Lettre, on a fort mal expliqué ce vers. Horace fait semblant de croire que le contentement qu'Itius trouve dans sa frugalité, ou plutôt dans son abstinence, vient de l'une de ces deux raisons, ou parcequ'il est persuadé que les richesses ne peuvent pas changer le naturel des hommes, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas calmer leurs inquiétudes, & les rendre heureux ; ou parcequ'il est convaincu que quand bien elles pouroient contribuer en quelque maniere à leur bonheur, elles sont toujours moins estimables que la vertu. Mais l'une & l'autre de ces deux raisons sont également ironiques.

12 *Miramur si Democriti pecus edit agellos*] On accuse Horace d'avoir attribué à Démocrite ce qu'on a dit d'Anaxagore, que pour mieux vaquer à la contemplation des choses celestes, il abandonna son bien, & le laissa en proie aux troupeaux de ses voisins. Mais Ciceron est un bon garant d'Horace ; car il dit dans le cinquieme Livre *de finib. Democritus dicitur oculis se privasse : certè ut quam minimè animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deseruit incultos, &c.*

On dit que Démocrite se priva de la vue ; mais il est au moins bien certain qu'afin que son esprit fût plus libre, & moins détourné de ses méditations, il négligea son bien, & laissa ses terres en friche, &c. Démocrite étoit d'Abdere, ville de Thrace, & il vivoit environ quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur.

13 *Dum peregre est animus sine corpore velox*] Horace suit ici l'idée des Platoniciens, qui en parlant des fonctions de l'ame, s'expliquoient comme si dans la méditation elle se détachoit veritablement du corps pour s'élever au-dessus des choses terrestres, & pour s'aprocher des objets qu'elle veut envisager. C'est pourquoi Aristophane fait dire par Socrate, dans la III. scene du I. Acte des Nuées.

---------- οὐ γὰρ ἄν ποτε
Ἐξεῦρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα,
Εἰ μὴ κρεμάσας τὸ νόημα καὶ τὴν φροντίδα
Λεπτὴν καταμίξας ἐς τὸν ὅμοιον ἀέρα.

Il est vrai, je n'ai jamais bien pénétré les choses, que quand j'ai suspendu mon esprit, & mêlé mes pensées les plus deliées avec l'air le plus subtil.

Et dans la premiere scene de l'Acte second, pour se mieux moquer de la philosophie, il lui fait dire :

Μὴ νῦν περὶ σαυτὸν εἶκε τὴν γνώμην ἀεί.
Ἀλλ' ἀποχάλα τὴν φροντίδ' ἐς τῖς ἄερα,
Λινόδετον ἄσπερ μηλολόνθην τοῦ ποδός.

Ne retiens point ton esprit, donne-lui l'essor, laisse-le voler où il voudra, comme le haneton que les enfans attachent à un filet.

Mais tout le ridicule qu'Aristophane tâche de donner à cette opinion, n'empêche pas qu'elle ne renferme

renferme une verité très constante, que ce n'est qu'en se détachant de la matiere que notre ame peut connoître la verité.

Animus] Il y a de la difference entre *animus* & *anima* : *animus* est la principale & la plus noble partie de l'ame, c'est par lui que nous pensons; & l'on peut dire qu'il est à l'ame ce que l'ame est au corps. C'est le νοῦς ἐπιβήτωρ, *mens auriga*, comme dit Platon : au lieu que l'ame est le char & les chevaux que ce premier conduit. C'est pourquoi les Platoniciens & les Stoïciens apelloient *animum* τὸ ἡγεμονικόν. Cette difference n'est pas sensible en notre langue, qui employe également le mot *ame* pour exprimer & *animum* & *animam*, *l'ame* & *l'esprit*, comme les Grecs ont souvent compris l'un & l'autre sous le mot ψυχή.

Velox] Il fait allusion aux ailes que Platon donne à l'ame.

14 *Quum tu inter scabiem tantam & contagia lucri*] On a mal expliqué ce vers, comme si ces deux passions, l'amour du gain, & l'amour des belles choses, se trouvoient également dans Itius. Rien n'est plus contraire à la pensée d'Horace, qui dit simplement que l'exemple d'Itius est plus étonnant que celui de Démocrite, parcequ'Itius s'attache à l'étude de la philosophie au milieu d'un siécle corrompu, où l'on ne pense qu'à un gain sordide, qui infecte tous les esprits. *Scabies* & *contagia lucri* ne sont pas dans Itius, mais autour d'Itius. Ce sont les vices du siécle, & non pas les vices d'Itius. Mais il faut toujours se souvenir qu'Horace raille.

15 *Sublimia cures*] *Sublimia*, τὰ μετέωρα. les choses celestes. C'est ce qu'il explique dans la suite. On a vu dans l'Ode XXIX. du Livre I. qu'Itius avoit été fort attaché à la philosophie, & que l'envie d'aller à la guerre contre les Arabes, avoit un peu étouffé ce goût de l'étude. Mais enfin ce goût reprit le dessus.

16 *Quæ mare compescant causæ.*] Ce qui empêche

che la mer de passer les bornes qui lui sont marquées, & qui sont plus basses qu'elle:

Curvè suos fines altum non exeat æquor?

Comme dit Properce. C'est une question qui a exercé les Astronomes & les Physiciens. Mais leurs raisons ne satisferont jamais personne; & l'on sera toujours obligé de recourir au principe des Théologiens, que Dieu ayant ramassé les eaux qui couvroient toute la terre, & leur ayant marqué leur lieu, elles ne peuvent plus sans son ordre reprendre la place qu'elles ont quitée, & enfraindre la loi qui leur a été imposée par ce maître de l'univers.

Quid temperet annum] Ce qui fait la variété des saisons. C'est ce qu'il a dit dans l'Ode XII. du Liv. I. *Variisque mundum temperat horis; tempere le monde par des saisons differentes.*

17 *Stellæ sponte suâ, jussæne*] Si les planetes & les étoiles marchent par le mouvement de leur propre volonté, ou s'il y a un moteur qui leur donne ce mouvement; c'est-à-dire, s'il y a une Providence qui dirige les mouvemens des cieux, &c.

18 *Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem*] Ce vers se peut entendre des aparences ordinaires de la lune, qui ne luit point lorsqu'elle est dans la conjonction, parcequ'alors il n'y a que sa partie haute qui soit éclairée du soleil, & que sa partie basse, qui est tournée vers nous, n'en est point éclairée, & qui ne commence à luire qu'à mesure qu'elle s'en éloigne. On peut aussi l'entendre des éclipses de lune, lorsque l'ombre de la terre l'empêche de recevoir la lumiere du soleil: & ces éclipses sont plus ou moins grandes, selon que la lune est alors plus près de la terre, & qu'elle est plus ou moins enfoncée dans son ombre.

19 *Quid velit & possit rerum concordia discors*] Voilà une heureuse expression, *la concorde discordante*

dante des choses, pour dire les quatre élemens dont les qualités contraires nouriſſent & entretiennent tout. Ovide a dit de même dans le VIII. Livre des Métamorphoses,

-------- *& diſcors concordia fœtibus apta eſt.*

Et Manile:

----------- *Sitque hæc concordia diſcors.*

C'eſt ſur cela qu'un Ancien a dit, *que la guerre eſt la mere de toutes choſes:* πόλεμος ἁπάντων πατήρ. On peut voir l'admirable petit traité *de Mundo*, qu'on attribue à Ariſtote. Il y a un chapitre entier, διά τι ὁ κόσμος ἐκ τῶν ἐναντίων ἀρχῶν συνεστηκὼς, οὐ διαφθείρεται; *pourquoi le Monde étant composé d'élémens contraires ne perit point.*

20 *Empedocles, an Stertinium deliret acumen*] Empédocle, celebre Phyſicien de Sicile, qui vivoit quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur, & plus de quatre-vingts ans avant Ariſtote. Pour acorder les difficultés qu'il trouvoit à dire que les qualités contraires des élémens faiſoient ſubſiſter le Monde, il avoit imaginé une amitié & une haine qui venoient au ſecours de ces qualités contraires, & qui cauſoient l'union ou la diſſolution des corps. Voici ſes termes:

Ἄλλοτε μὲν φιλότητι συνερχόμεν' εἰς ἓν ἅπαντα
Ἄλλοτε δ' αὖ δίχα πάντα φορεύμενα νείκεος ἔχθει.

Quelquefois l'amitié joint enſemble tous les principes, & quelquefois la haine les diviſe & les deſunit.

C'eſt ce que Ciceron touche en paſſant, quand il dit dans ſon traité de l'amitié: *Agrigentinum quidem doctum quendam virum carminibus Græcis vaticinatum ferunt quæ in rerum*

naturâ, totoque mundo constarent, quæ moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam. On dit qu'un savant homme d'Agrigente a exposé dans ses vers, que toutes les choses qui sont dans la Nature, & qui ont du mouvement, sont unies par l'amitié, & dissipées par la discorde. Aristote a refuté ce sentiment. Mais Stertinius, c'est-à-dire les Stoïciens, pour se tirer d'embaras, avoient recours à la Providence, qui par une aplication continuelle entretenoit le Monde, & le faisoit subsister. Horace dit donc qu'Itius recherchoit laquelle de ces deux opinions étoit la plus probable.

21 *Verùm seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas*] *Seu pisces*, si tu manges des poissons, répond à la premiere partie du dilemme, *si rectè frueris*, si vous jouïssez bien, &c. Car les Anciens ne trouvoient rien de meilleur & de plus delicat que le poisson, qu'ils apelloient par excellence *obsonium*, à cause de sa delicatesse, comme le raportent Athénée & Plutarque. C'est ainsi que dans l'Andriene de Terence, Davus dit, *paululum obsoni*, en parlant des poissons qu'on avoit achetés pour le souper du bon-homme. Et voilà pourquoi Homére ne fait manger que de la viande à ses Heros, & jamais de poisson; parceque les Heros doivent mener une vie simple comme des Religieux. *Seu porrum & cæpe; si tu ne manges que des oignons & des porreaux*, répond à la seconde partie, *si fortè abstemius herbis vives & urticâ: si la sobriété vous porte à ne vous nourir que d'herbes & d'orties.* Et c'est ce qui prouve manifestement la division que j'ai faite de cette Letre, & le sens que je lui ai donné.

Trucidas] *Trucidare* ne se dit proprement que du meurtre des hommes. Horace l'employe en parlant des poissons, des oignons, des porreaux, parceque selon les dogmes de Pythagore, qu'Empédocle avoit mis en vers, & qu'on avoit pris trop grossierement, les ames des hommes passoient quelquefois, non seulement dans les animaux, mais encore dans les plantes mêmes. Voilà

là pourquoi Horace fait servir ce terme aux porreaux & aux oignons. Les Brachmanes, qui sont les Pythagoriciens d'aujourd'hui, ont encore la même superstition.

22 *Utere Pompeio Grospho*] C'est ce Grosphus à qui il adresse l'Ode XVI. du Livre II. d'où il paroît même qu'il étoit de Sicile, car il lui dit:

Te greges centum, Siculæque circùm
Mugiunt vaccæ. -----

Vous avez cent troupeaux de brebis qui paissent sur vos collines ; cent troupeaux de bœufs & de genisses de Sicile, qui mugissent dans vos prairies.

Le nom même de Grosphus témoigne assez qu'il étoit étranger: & pour le surnom qu'il portoit, il ne faut pas s'en embarasser; c'étoit le nom du patron, qui demeuroit ordinairement à ses affranchis. Ce Grosphus avoit été sans doute à un des Pompées; & c'est de là aparemment que venoient les affaires qui lui étoient survenues en Sicile, & le besoin qu'il avoit de la protection d'Itius pour recouvrer son bien, qui après la defaite du jeune Pompée, avoit été envelopé & compris dans ce qu'Auguste avoit donné à Agrippa.

24 *Vilis amicorum est annona*] Cette expression est heureuse, l'année est bonne pour acquerir des amis, quand il manque quelque chose aux gens de bien.

26 *Cantaber Agrippæ, Claudi virtute Neronis Armenius*] Agrippa defit & subjugua entierement les Espagnols l'an de Rome DCCXXXIV. & l'année précédente Auguste avoit envoyé en Asie Tibere, qui affermit Tigrane sur le trône d'Arménie, & remit Phraate sur celui des Parthes. Horace releve ici cette expédition d'Arménie comme une chose fort glorieuse. En effet on en fit des sacrifices à Rome. Cependant il est certain que Tibere ne fit rien de merveilleux, ni qui répondît a ce grand équipage de guerre: à son arrivée il trouva presque tout fait. Car

il trouva que les Arméniens avoient tué Artabaſe, & rétabli ſon frere Tigrane. Tibere ne fit donc que la cerémonie de placer Tigrane ſur le trône, & de lui donner le bandeau royal. Mais les Hiſtoriens releverent cette expédition comme une choſe très honorable. *Regnum Armeniæ Tigrani reſtituit, ac pro tribunali diadema i npoſuit.* Suétone chapitre IX. & Tacite parle encore plus avantageuſement: *Datus à Cæſare Armeniis Tigranes, deductuſque in regnum à Tiberio.* Je m'étonne que Velleïus n'ait pas relevé cette particularité.

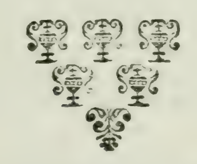
27 *Jus imperiumque Phraates*] Phraate reçoit le ſceptre & l'Empire des mains de Tibere. Aucun Hiſtorien n'a relevé cet évenement, ils n'ont tous parlé que de Tigrane. Horace s'explique pourtant d'une maniere bien préciſe, juſqu'à marquer la poſture de Phraate. Il n'y a nulle aparence que ce ſoit ici une flaterie d'Horace, & qu'il ait avancé une fauſſeté, qui n'auroit fait que lui attirer le mépris des Romains & d'Auguſte même. Il faut qu'il y ait quelque vuide dans l'Hiſtoire. Elle nous aprend ſeulement que l'an de Rome 730. Auguſte renvoya le jeune Phraate à ſon pere, afin qu'en échange ce Prince lui renvoyat les enſeignes Romaines. Phraate reçut ſon fils & ne renvoya pas les enſeignes. Mais l'an 733. Tibere ayant été envoyé en Orient, Phraate allarmé de ſa marche ſe hâta de lui envoyer les enſeignes, pendant qu'il étoit en Arménie. Voilà donc Phraate qui eſt dans ſon Royaume, & qui diſpoſe de tout en maître abſolu. Comment Tibere le rétablit-il donc ſur le trône? Cela eſt embaraſſant. Voici ma conjecture. Strabon nous aprend que dans le même tems que ce Prince renvoya les enſeignes à Tibere, il demanda une entrevue à Titius qui gouvernoit la Syrie, & que dans cette entrevue il lui remit entre les mains ſes quatre fils, les deux femmes des deux aînés, & quatre petits-fils, pour ſe mettre à couvert des révoltes & des féditions auſquelles il étoit expoſé. Il y a donc bien de l'aparence qu'il profita de l'occaſion du voiſinage de Tibere, & qu'il

qu'il voulut recevoir de ſa main le diadême pour ſe rendre plus reſpectable à ſes peuples, qui le verroient ſous la protection des Romains. * Il ne faut rien changer au texte *.

28 *Cæſaris accepit genibus minor*] Il décrit la poſture de Phraate, qui étant à genoux, reçut le diadême des mains de Tibere, qui étoit aſſis ſur une eſpece de trône ou de tribunal.

29 *Italiæ pleno diffudit Copia cornu*] Cette abondance & cette richeſſe commencerent en ce tems-là, mais elles augmenterent conſiderablement trois ou quatre ans après, car alors l'Empire Romain ſe vit dans l'état le plus floriſſant où il eût jamais été. On peut voir l'admirable deſcription qu'Horace en fait dans l'Ode V. du Liv. IV.

Copia] C'eſt ici une Déeſſe.





NOTES

Sur l'EPIT. XII. Liv. I.

Le P. S. s'accorde avec M. Dacier sur la date de cette piece.

7 *Herbis vivis & urticâ*] M. Dacier a traduit, *vous vivez d'herbes & d'orties*; sur quoi le P. S. remarque que c'est mettre sur le compte d'Horace une maniere de parler des plus ridicules. Un homme, ajoute le P. S. qui diroit, *j'ai mangé de la viande & du mouton, du gibier & de la perdrix, du poisson & du turbot*, s'exprimeroit-il correctement? Mais Horace se defend lui-même de ce mauvais langage: il a répété la même chose au v. 21. & ces deux endroits sont si conformes, que l'un est précisément l'explication de l'autre. Ici il dit *herbis vivis & urticâ*, & plus bas:

----- *Seu pisces, seu porrum & cæpe trucidas.*

Iccius se nourissoit d'herbes & de méchans poissons. Les herbes sont spécifiées par *porrum & cæpe*, & les poissons par *urticâ*. Ce poisson étoit un assez mauvais ragoût. Aussi n'y avoit-il que les pauvres gens qui en mangeassent. Aristote, Plaute, Pline & Juvénal en ont parlé. Rondelet & Gesner en distinguent plusieurs especes. Les meilleurs, ou plutôt les seuls que l'on puisse manger, s'apellent *colisanes* en Turquie, *cubaseaux* en Guyenne, & *urtigos* en Provence.

8 *Sic vives protinus, ut te*] *Ut* est ici pour *quamvis*, dit le P. S. & la pensée ne peut avoir de justesse

justesse sans cela. Les Interprétes s'y sont mépris, ajoute-t'il, & M. Dacier n'a pas mieux rencontré que ceux qu'il reprend.

20 *Empédocles*] M. Cuningam a corrigé *Empédocleum*, & il est persuadé que cette leçon est partie de la plume même d'Horace. Cette autorité, & encore plus la raison, dit le P. S. me l'ont fait recevoir dans le texte. La construction en devient plus correcte & plus uniforme, & il est à croire que quelque abréviation de copiste, ou quelque glose de Grammairien, a donné lieu de lire *Empédocles*, qui est la leçon ordinaire.

28 *Cæsaris accepit genibus minor*] Selon le P. S. Horace veut seulement dire qu'il n'y eut point de sorte de soumissions à quoi Phraate ne se réduisît, pour gagner Auguste, dont il redoutoit la puissance, & dont la protection lui pouvoit être d'un grand secours contre la révolte des Parthes ses sujets. Tacite s'est exprimé sur cela d'une maniere qui peut servir d'explication aux paroles d'Horace: *Phraates*, dit-il, *cuncta venerantium officia ad Augustum verterat, haud perinde nostri metu, quàm fidei popularium diffisus.* M. Dacier, ajoute le P. S. a pris les paroles d'Horace à la lettre: il prétend que *Cæsaris* doit s'entendre de Tibere, & que Phraate reçût veritablement de sa main le sceptre & l'Empire. Il est étonnant que Patercule, toujours disposé à flater Tibere, ait omis un fait aussi glorieux à ce jeune Prince; mais il n'est pas moins étonnant qu'il n'en reste pas le moindre vestige dans les autres Historiens. Sur cela le Commentateur ne craint point d'assurer qu'il faut qu'il y ait du vuide dans l'Histoire. Rien n'est plus commode que ce principe, conclud le P. S. C'est un moyen de faire passer les conjectures les plus frivoles pour des verités incontestables, sans qu'on puisse être obligé de produire ses garans.

AD

VINNIUM ASELLAM.

EPISTOLA XIII.

UT proficiſcentem docui te ſæpe diuque,
Auguſto reddes ſignata volumina, Vinni,
Si validus, ſi lætus erit, ſi denique poſcet;
Ne ſtudio noſtri pecces, odiumque libellis
Sedulus importes operâ vehemente miniſter:
Si te fortè meæ gravis uret ſarcina chartæ,
Abjicito potiùs, quàm quò perferre juberis
Clitellas ferus impingas, Aſinæque paternum
Cognomen vertas in riſum, & fabula fias.
Viribus uteris per clivos, flumina, lamas.
Victor propoſiti ſimulac perveneris illuc,
Sic poſitum ſervabis onus, ne fortè ſub alâ
Faſciculum portes librorum, ut ruſticus agnum:
Ut vinoſa glomos furtivæ Pyrrhia lanæ:
Ut cum pileolo ſoleas conviva tribulis.
Ne vulgò narres te ſudaviſſe ferendo Car-

MEMOIRE POUR

VINNIUS ASELLA.

EPITRE XIII.

SELON les longues & fréquentes leçons que je t'ai données avant ton départ, Vinnius, tu rendras à Auguste ces volumes bien cachetés, s'il se porte bien, s'il est en bonne humeur, & s'il les demande; de peur qu'en voulant me servir tu ne me déserves, & qu'un trop grand empressement ne fasse maudire l'ouvrage & l'Auteur. Si tu te trouves trop chargé d'un si gros paquet, jette-le plutôt en chemin que d'aller le jetter lourdement où tu as ordre de le porter, & que de faire par là tourner en risée le surnom que tu as eu de ton pere, & d'être le sujet des railleries des Courtisans. Sers-toi de toutes tes forces sur les montagnes, dans les gués, & dans les méchans chemins. Quand tu auras surmonté toutes ces difficultés, & que tu seras arrivé, souviens-toi de tenir ces livres de bonne grace, comme je t'ai montré. Ne les mets pas sous le bras, comme un paysan porte un agneau: comme tu as vu à la comédie l'ivrognesse Pyrrhia tenir la laine qu'elle a derobée: ou comme un convive de Tribu porte ses pantoufles & son bonnet, quand il va à un souper de confrerie. Surtout ne va pas dire étourdiment que

Carmina quæ possunt oculos auresque morari

Cæsaris. Oratus multâ prece, nitere porro,

Vade, vale: cave ne titubes, mandataque frangas.



que tu as bien ſué en portant des vers qui pouront occuper les yeux & les oreilles d'Auguſte. Va de ce pas, je t'en conjure, ne t'arrête pas davantage, pars, adieu. Prens bien garde de ne pas broncher, & de ne pas envoyer à vau-l'eau tous mes ordres.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XIII.

HORACE envoyoit à Auguste la premiere Lettre du second Livre:

Quum tot sustineas, & tanta negotia solus,

par un homme du pays des Sabins. Comme ceux qui n'ont jamais vu la Cour, font ordinairement tout de mauvaise grace & à contre-tems, quand ils aprochent des Princes, ce Poëte, pour prévenir ce ridicule, qui seroit tombé sur lui, & ne se fiant pas trop aux leçons qu'il avoit déja données à son Envoyé, & qu'il lui avoit fait répéter plusieurs fois, lui met en main des instructions par écrit afin qu'il les étudiat en chemin. Car ce n'est pas une Lettre, mais un Mémoire, une instruction qu'Horace donne lui-même à Vinnius; & ce n'est qu'une pure badinerie. Mais par cette badinerie Horace ne laisse pas de faire fort bien sa cour à Auguste, & de le divertir: car il savoit bien que ce Mémoire seroit vu du Prince. Sous la figure de ce villageois il a peint admirablement ceux qui étant accoutumés à une vie obscure, paroissent tout d'un coup à la Cour sans en connoître ni les mœurs ni les manieres: & il n'y a rien de plus naturel que ce portrait. Heinsius en avoit connu la beauté quand il a écrit dans son traité de la Satire: *Huc spectat venustissima illa ad Asellam epistola, quam cum libris suis ad Augustum mittit; in quâ lepidè umbraticorum mores, cùm principibus sistuntur, aut ad eos se conferunt, describit. C'est cette peinture de caracteres qu'Horace a eu en vue dans la charmante*

mante Lettre qu'il donne à Vinnius Asella, quand il l'envoye porter ses ouvrages à Auguste. Car il y décrit admirablement les manieres des gens obscurs, lorsqu'ils se presentent devant les Princes.

1 *Ut proficiscentem docui te sæpe diuque*] Ce n'est pas proprement une Lettre, c'est une instruction qu'Horace donne à Vinnius, afin qu'en la lisant il puisse se souvenir des leçons qu'il lui avoit données avant son départ; & cela est plus plaisant qu'une Lettre. On avoit fort mal expliqué ce vers.

Sæpe diuque] Horace avoit fait plusieurs leçons à ce Vinnius, & ces leçons avoient été fort longues.

2 *Augusto reddes signata volumina*] il lui recommande expressément de rendre à Auguste ses paquets bien cachetés: car un homme de village étoit fort propre à les laisser prendre & ouvrir, surtout à la Cour, où il y a toujours assez de gens qui ne laissent pas échaper l'occasion de se divertir de la grossiereté & de la simplicité d'un tel porteur.

Vinni] Il y avoit à Rome *gens Vinnia*, ou *Vinia*, la famille des *Vinniens* ou *Viniens*, comme il y a dans les médailles & dans les inscriptions. Mais je ne crois pas qu'elle fût du tems d'Auguste, elle est plus nouvelle. Ce Vinnius, dont Horace se sert, étoit, sans doute, un de ces cinq peres de famille qui composoient le petit hameau d'Horace, & dont il parle dans l'Epitre qui suit celle-ci. Le vieux Commentateur nous aprend que ce Vinnius s'apelloit *C. Vinnius Fronto.*

3 *Si validus, si lætus erit, si denique poscet*] C'est ce qu'il a dit dans la Satire I. du Livre II.

----- nisi dextro tempore Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem.

Les vers d'Horace n'iront jamais que fort à propos interrompre les grandes occupations de Cesar.

Car ce *dextrum tempus*, ce moment favorable pour les vers, c'est lorsqu'Auguste se porte bien, qu'il est de

de belle humeur, & qu'il les demande. Si l'une ou l'autre de ces conditions manque, Horace defend de les lui donner. Voyez les Remarques sur le 63. vers de la Satire III. du Livre I. & sur la premiere Epitre du Livre II. Il faut avoir pour tous ses amis les mêmes égards qu'Horace avoit pour Auguste. Ciceron en usoit de même avec Brutus, à qui il écrit: *Itaque ei præcepi quem ad te misi, ut tempus observaret epistolæ tibi reddendæ. Nam quemadmodum coram qui nos intempestivè adeunt, molesti sæpe sunt; sic epistolæ offendunt non loco redditæ. J'ai expressément chargé celui que je vous envoye de bien prendre son tems pour vous rendre cette Lettre. Car comme ceux qui nous abordent à contre-tems, sont très-souvent incommodes; de même les Lettres qu'on nous rend mal à propos, nous chagrinent & nous mettent de mauvaise humeur.*

4 *Odiumque libellis*] Car il n'y a rien qui rende l'Auteur & l'ouvrage si haïssables que les contretems.

5 *Operâ vehemente*] *Opera vehemens*, un empressement trop grand, & qui ne garde ni mesures ni bornes. Terence dans l'Heautontimorumenos, Acte III. scene I.

------- ah
Vehemens in utramque partem, Menedeme, es nimis.

Ah, Ménédeme, vous outrez tout, & vous passez d'une extrémité à l'autre.

6 *Si te fortè mea gravis uret sarcina chartæ*] Comme cette Lettre, *Quum tot sustineas*, étoit assez longue, elle étoit mise en plusieurs rouleaux; & Horace en parle comme d'un fardeau fort pesant qui pouvoit incommoder le porteur. Peut-être même que pour augmenter la plaisanterie, ce porteur étoit fort petit. Cela ne pouvoit pas manquer de faire rire Auguste qui railloit toujours, comme quand il lui écrivoit: *Vereri autem mihi videris ne majores libelli*

libelli tui sint quàm ipse es. Il semble que tu craignes que tes livres ne soient plus grands que toi.

8 *Clitellas ferus impingas*] *Ferus*. comme un âne sauvage. Horace fait allusion au surnom de Vinnius, qui s'apelloit *Vinnius Asella*, comme nous dirions *Vinnius l'Ane*

Asinæque paternum cognomen in risum vertas] Les surnoms tirés de l'âne étoient assez ordinaires chez les Romains La famille des Anniens avoit celui d'*Asella*; celle des Claudiens, celui d'*Asellus*; & celle des Semproniens avoit celui d'*Asellio*. Et de tout tems ces noms bisares ont donné lieu aux plaisanteries & aux équivoques des railleurs. Je n'en raporterai qu'un exemple tiré du XXIII. Livre de Tite-Live, que j'expliquerai en passant, parcequ'on ne l'a pas entendu. Claudius Asellus, General de la Cavalerie Romaine, se batoit un jour en combat singulier avec Jubellius Tauréa, qui commandoit la cavalerie de ceux de Nole, prés de Naples. Comme leurs chevaux étoient fort adroits, & qu'ils avoient un champ libre, les combatans évitoient tous les coups qu'ils se portoient, & leur combat ressembloit plutôt a un jeu qu'à une affaire serieuse. Tauréa dit au Romain: *Poussons nos chevaux dans ce chemin bas & étroit, où nous serons forcés de combatre de pied ferme.* Le Romain qui ne demandoit qu'à vuider la querelle, & à joindre son ennemi, poussa aussitôt son cheval; mais Tauréa, au lieu de le suivre, ne songea qu'à se tirer d'affaires par un bon mot: il lui dit en faisant allusion à son nom: *Minimè sis, cantherium in fossa*. c'est-à dire: *N'attens pas que je te suive, voilà mon âne dans le fossé.* Toutes les explications qu'on a données à ce passage sont froides, & n'expliquent nullement la raillerie de ce fanfaron.

10 *Viribus uteris per clivos*] Il continue la même plaisanterie, comme si ce petit homme étoit fort chargé de cet ouvrage, & comme si le voyage étoit fort long.

Flumina] En passant les gués.

Lamas

Lamas] *Lama* eſt un grand bourbier, qu'on apelloit auſſi *lacuna* & *luſtrum.* Ennius :

Sylvarum ſaltus, latebras, lamaſque lutoſas.

12 *Sic poſitum ſervabis onus*] *Sic poſitum*, en le tenant comme je t'ai montré. Il veut qu'il le tienne dans ſes bras. *Servabis*, tu le garderas juſques à ce qu'Auguſte te le demande. Ce térme répond á *poſcet* du troiſieme vers.

Ne forte ſub ala faſciculum portes librorum] Il ne veut pas qu'il porte ce paquet ſous l'aiſſelle. Cette delicateſſe me paroît remarquable; elle n'eſt pas mal fondée, & il n'eſt pas difficile d'en voir la raiſon.

14 *Ut vinoſa glomos furtivæ Pyrrhia lanæ*] Pyrrhia étoit le nom d'une ſervante qui dans une comédie de Titinius, deroboit des pelotons de laine. Et comme ce Vinnius avoit vu ſans doute pluſieurs fois cette piece, Horace le fait ſouvenir de cette image qui avoit aſſurément frapé ce villageois. Je crois que cette piece de Titinius étoit *Fullones*, les Foulons. * On dit *glomus, glomi,* maſculin, & *glomus, glomeris*, neutre. *

15 *Ut cum pileolo ſoleas conviva Tribulis*] Horace parle ici aſſurément *de tribulibus ruſticis*, des villageois qui étoient de la même Tribu. Quand ces bonnes gens alloient ſouper les uns chez les autres, ils ne manquoient jamais de porter ſous le bras des pantoufles & un chapeau; les pantoufles, pour s'en ſervir dans la maiſon du feſtin, ſelon la coutume dont il a été parlé ſur le vers 76. de la Satire VIII. du Livre II. Et le chapeau, pour le mettré ſur la tête à leur retour: car comme ils alloient ſouper quelquefois fort loin, & qu'ils ſe retiroient fort tard, ils avoient beſoin de ce chapeau pour ſe garantir des injures de l'air.

16 *Ne vulgo narres te ſudaviſſe ferendo*] Voilà un defaut ordinaire à ces ſortes de gens; pour ſe faire de fête, ils parlent inceſſament de la peine qu'ils

qu'ils ont prise, & des services qu'ils ont rendus. Cela est ridicule partout, & plus ridicule à la Cour.

17 *Quæ possunt oculos auresque morari*] Il faut remarquer ici la retenue & la modestie d'Horace. Il envoye ses vers à Auguste; cependant il ne dit pas que ses vers seront lus de ce Prince, mais qu'ils pourront être lus. Il l'espere mais il n'ose s'en assurer.

18 *Nitere porro*] *Niti* est marcher avec peine, & comme un homme chargé.

19 *Cave ne titubes*] Prens garde que tu ne bronches. Il lui parle comme à un âne qui bronche, & qui rompt ou casse les choses dont on l'a chargé.





NOTES

Sur l'Epit. XIII. Liv. I.

1 SÆpe diuque] Vinius, dit le P. Sanadon, étoit l'homme de confiance d'Horace, & son messager ordinaire pour la Cour. C'est le vrai sens de ce vers, ajoute-t'il, & il se presente si naturellement que je ne conçois pas comment M. Dacier n'y est point entré.

2 *Vinni*] Le P. S. lit *Vini*, après un vieux manuscrit, qui porte *Vinius Fronto, ad quem hæc scribit, patrem habuit Asinam cognomine.* .

3 *Si validus &c.*] Le P. S. remarque que Martial donne le même avis à Parténius, qu'il avoit chargé de presenter ses ouvrages à Domitien. C'est dans la VI. Epigrame du Liv. V.

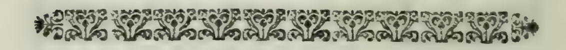
Admittas timidam brevemque chartam
Intra limina sanctioris aulæ.
Nosti tempora tu Jovis sereni,
Quum fulget placidus suoque vultu,
Quo nil supplicibus solet negare . . . .
Nec porrexeris ista, sed teneto
Sic, tanquam nihil offeras agasque.
Si novi dominum novem sororum,
Ultro purpureum petet libellum.

12 *Sic positum servabis onus*] Suivant le P. S. il ne faut pas séparer ceci de ce qui suit, comme M. Dacier l'a fait, & la construction entiere est, *servabis onus sic positum, ut ne librorum fasciculum portes sub alâ, quemadmodum rusticus agnum portat.* Quand Horace

Horace dit à Vinius de ne point mettre ce paquet ſous ſon aiſſelle, comme un payſan qui porte un agneau, il donne aſſez à entendre que ce bon homme n'étoit pas lui-même un ſimple payſan, comme quelques-uns l'ont cru.

14 *Ut vinoſa glomos*] On lit dans les manuſcrits *globos*, *glomos*, *glomus*, & *glomen*, dit le P. S. La derniere de ces differentes leçons eſt la pire de toutes: elle ne ſe trouve que dans un ſeul exemplaire, & l'on ne voit pas comment elle peut entrer dans l'analogie de la langue Latine. La troiſieme que j'ai ſuivie, ajoute ce Pere, paroît la ſeule vraie: elle eſt tirée de quatre manuſcrits & de trois des meilleures éditions, dont l'une eſt celle de Veniſe de 1509. & les deux autres ſont de M. Bentlei & de M. Cuningam. Les Latins ont dit *glomus*, *glomeris*, comme Priſcien nous l'aſſure au Liv V. & l'on trouve *glomere* dans Lucrece & dans Pline. Les deux premieres leçons, *globos* & *glomos*, peuvent fort bien être des gloſes que les copiſtes ont priſes pour le texte. Le dernier eſt d'une Latinité fort ſuſpecte, & l'on me feroit plaiſir, continue le P. S. d'en produire quelque exemple d'un bon Auteur.





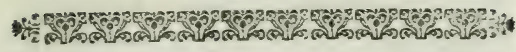
AD

VILLICUM SUUM

EPISTOLA XIV.

VILLICE ſylvarum & mihi me reddentis agelli,
Quem tu faſtidis, habitatum quinque focis, &
Quinque bonos ſolitum Bariam dimittere patres,
Certemus, ſpinas animone ego fortiùs, an tu
Evellas agro; & melior ſit Horatius, an res.
Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur,
Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis
Inſolabiliter, tamen iſtuc mens animuſque
Fert, & amat ſpatiis obſtantia rumpere clauſtra.
Rure ego viventem, tu dicis in urbe beatum.
Cui placet alterius, ſua nimirum eſt odio ſors.
Stultus uterque locum immeritum cauſatur iniquè.
In culpâ eſt animus qui ſe non effugit unquam.
Tu mediaſtinus tacitâ prece rura petebas,
Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas.

Me



A L'INTENDANT

DE SA MAISON.

EPITRE XIV.

INTENDANT de mes bois & de mon petit hameau, qui me rend à moi-même, & que tu méprises, quoiqu'il ait cinq feux, & qu'il envoye à Varia cinq bons Sénateurs, *quand il arrive dans le pays des affaires considerables* ; voyons qui sait le mieux arracher les épines, toi de tes champs, moi de mon cœur ; & lequel est en meilleur état ou ma terre ou moi. A l'heure qu'il est, je suis retenu ici par la piété & par la douleur de Lamia, qui pleure son frere, & qui ne peut se consoler de sa mort. Cependant mon cœur & mon esprit me portent à ma petite maison ; ils aiment à rompre leurs liens, & à franchir les barrieres qui les arrêtent. En un mot je ne trouve d'heureux que ceux qui vivent à la campagne, & toi, que ceux qui vivent à la ville. Quand nous regardons avec envie la condition des autres, c'est une marque bien sûre que la nôtre nous déplaît : mais nous sommes fous & injustes l'un & l'autre, d'accuser de nos dégoûts & de notre malheur un lieu qui n'en est nullement la cause. La faute vient de notre esprit, qui ne peut jamais se fuir lui-même. Quand tu étois chez moi à la ville le dernier de tous mes valets, tu faisois des prieres secretes pour devenir valet des champs: & presentement que tu es valet des champs, & le

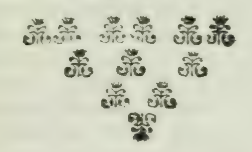
Me conſtare mihi ſcis, & diſcedere triſtem,
Quandocunque trahunt inviſa negotia Romam.
Non eadem miramur: eo diſconvenit inter
Meque & te: nam quæ deſerta & inhoſpita teſqua
Credis, amœna vocat, mecum qui ſentit: & odit
Quæ tu pulcra vocas. Fornix tibi & uncta popina
Incutiunt urbis deſiderium, video, & quòd
Angulus iſte feret piper & thus, ociùs uvâ:
Nec vicina ſubeſt vinum præbere taberna
Quæ poſſit tibi, nec meretrix tibicina cujus
Ad ſtrepitum ſalias terræ gravis: & tamen urges
Jampridem non tacta ligonibus arva, bovemque
Disjunctum curas, & ſtrictis frondibus exples.
Addit opus pigro rivus, ſi decidit imber,
Multâ mole docendus aprico parcere prato.
Nunc, age, quid noſtrûm concentum dividat, audi.
Quem tenues decuêre togæ, nitidique capilli:
Quem ſcis immunem Cynaræ placuiſſe rapaci:

le maître des autres, tu ſoupires après Rome, ſes ſpectacles & ſes bains. Pour moi je ſuis toujours le même, & rien n'égale ma douleur quand de maudites affaires m'entrainent à Rome. Nous n'admirons pas tous deux les mêmes choſes, voilà d'où vient la difference de nos ſentimens. Car ce que tu apelles des lieux ſauvages, deſerts & inhabités, ceux qui penſent comme moi les apellent des lieux delicieux, & ne peuvent ſouffrir ceux dont tu es charmé. Les Demoiſelles & le cabaret réveillent dans ton cœur le deſir de la ville, je le vois bien; & tu es au deſeſpoir de ce que le petit coin que tu habites porteroit plutôt du poivre & de l'encens que des raiſins; qu'il n'y a ni taverne voiſine où tu puiſſes aller boire; ni joueuſe de flute qui te faſſe part de ſes faveurs, & qui par ſes ruſtiques ſons t'excite à ſauter lourdement ſur la terre. Avec toutes ces miſeres, il faut encore travailler ſans relâche à des champs, qui depuis très longtems n'ont ſenti la bêche, avoir ſoin des boeufs qui reviennent du travail, leur donner leur ſaoul de feuilles. Et quand on penſe avoir quelques momens de repos & de loiſir, au moins pendant la pluie, il faut, malgré qu'on en ait, ſe mettre à faire des levées pour forcer un ruiſſeau à épargner une prairie trop expoſée à ſon cours. Ecoute donc preſentement la difference de nos raiſons. Moi à qui les habits magnifiques & les cheveux parfumés ne meſſéyoient pas autrefois; qui comme tu ſais, trouvai le ſecret de plaire à Cynare ſans le ſecours des preſens, & qui aimai à boire dès le matin cōme un autre, je n'aime plus aujourd'hui que de légers repas & un doux ſommeil le long d'un ruiſſeau ſur un gaſon verd. Ce n'eſt pas que j'aye honte de m'être diverti, mais c'eſt que j'en aurois de ne pas mettre

Quem bibulum liquidi mediâ de luce Falerni:
Cœna brevis juvat, & prope rivum ſomnus in herbâ.
Nec luſiſſe pudet, ſed non incidere ludum.
Non iſtic obliquo oculo mea commoda quiſquam
Limat, non odio obſcuro morſuque venenat:
Rident vicini glebas & ſaxa moventem.
Cum ſervis urbana diaria rodere mavis:
Horum tu in numerum voto ruis: invidet uſum
Lignorum & pecoris tibi calo argutus, et horti.
Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.
Quam ſcit uterque, libens, cenſebo, exerceat artem.



fin à mes divertiſſemens. Quand je ſuis à ma campagne, perſonne ne regarde avec envie les biens dont j'y jouïs ; & on ne les empoiſonne ni par les traits de la mediſance, ni par ceux d'une haine cachée. Mes voiſins rient de me voir remuer les mottes & les pierres dans mon champ. Pour toi tu aimes mieux venir ronger à la ville le petit ordinaire qu'on y donne au eſclaves ; tu ne ſouhaites que d'en venir augmenter le nombre. C'eſt-là l'objet de tous tes voeux ; & le premier de ces eſclaves, plus fin que toi, t'envie le bois, le cheval & le jardin dont tu diſpoſes. Le boeuf pareſſeux ſouhaite d'être à la ſelle, & le cheval de ſelle ne demande qu'à labourer. Mon avis eſt que chacun faſſe volontiers le métier qu'il ſait faire.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XIV.

HORACE avoit à sa maison de campagne un maître-valet, qui dégoûté d'un état qui avoit été longtems l'objet de ses desirs, soupiroit après sa premiere condition, qui étoit d'être à la ville le valet des autres esclaves. Ce Poëte, qui étoit retenu à Rome par un devoir aussi triste que pieux, & qui avoit autant d'impatience de retourner à la campagne, que son valet avoit d'envie de revenir à la ville, lui écrit cette Lettre pour le corriger de cette inconstance, dont il lui marque les causes; & pour lui faire honte de ce qu'il ose se trouver malheureux dans un lieu qui seul fait tout le bonheur de son maître, & qui lui redonne même la vie dont il ne jouït point ailleurs. Cette Lettre est fort belle, c'est proprement une louange de la vie champêtre, comme l'Epitre X.

1 *Villice sylvarum*] On a eu tort de croire que *villicus* étoit toujours le maître des valets de la campagne. *Villicus* est un terme vague, qui ne signifie qu'*intendant*, *gouverneur*, *maître*; & qui est toujours déterminé par ce qui suit. Catulle a dit *villicus ærarî* pour le Garde du tresor, l'Intendant des finances :

Villicus ærarî quondam, nunc cultor agelli.

Et Juvénal a dit *villicum urbis*, le Gouverneur de la ville, *Præfectum urbis*:

Pegasus attonitæ positus modò villicus urbi.

On

On trouve même dans les inſcriptions *villicus ab alimentis*, l'Intendant des vivres ; & *villicus à plumbo*, celui qui fournit le plomb. Voilà pourquoi Horace a ajouté *ſylvarum*, & *agelli*, pour faire entendre qu'il parloit à l'intendant de ſa maiſon de campagne, au maître-valet.

Et mihi me reddentis agelli] Dans l'Epitre X. il a dit qu'il ne vivoit que quand il étoit à ſa maiſon dans le pays des Sabins. On peut voir-là les Remarques.

2 *Habitatum quinque focis*] La maiſon d'Horace n'étoit pas ſeule, elle étoit accompagnée de cinq maiſons qui en dépendoient.

3 *Quinque bonos ſolitum Bariam dimittere patres*] Les Romains avoient établi dans chaque reſſort des Magiſtrats qui devoient connoître de tous les differens qui arrivoient dans les lieux qui leur étoient attribués. Et quand il y avoit des affaires conſiderables qui regardoient toute la communauté, ces Magiſtrats aſſembloient tous les Chefs de famille de leur reſſort, leſquels étoient autant de Sénateurs qui avoient leur voix. Voilà ce qu'Horace veut faire entendre, quand il dit que ſa petite maiſon envoyoit à Varia cinq Sénateurs : car la maiſon d'Horace étoit dans le territoire de Varia, petite ville entre cette maiſon & Tibur. Je ne vois pas pourquoi Théodore Marcile a mieux aimé expliquer ce paſſage, comme ſi Horace diſoit que ſa maiſon envoyoit aux marchés & aux foires de Varia cinq peres de famille.

Bariam] Il faut dire *Variam*. Car Varia étoit une petite ville dans le pays des Sabins, entre Tibur & la maiſon d'Horace, ſur le Teveron. Et la maiſon d'Horace étoit huit milles au-deſſus de Tibur, ſur la voie Valerienne.

Patres] Il apelle ces bons villageois *patres*, parceque c'étoient les Sénateurs que l'on apelloit au Conſeil de Varia.

4 *Spinas animone ego fortiùs an tu evellas agro*] Cette expreſſion eſt heureuſe en ce que le mot *épine* ne

ne sert pas moins à marquer les vices de l'ame que le mauvais naturel d'un champ.

5 Et melior sit Horatius, an res] *Res* est ici pour *ager*, à moins qu'Horace n'eût écrit *rus*, * comme Heinsius le prétendoit, * ce qui n'est pas nécessaire.

6 Me quamvis Lamiæ pietas & cura moratur] L. Ælius Lamia, dont il est parlé dans l'Ode XXVI. du Liv. I. venoit de perdre son frere Q. Ælius Lamia.

7 Fratrem mœrentis, rapto de fratre dolentis insolabiliter] Voilà un fort beau vers, & qui exprime admirablement l'affliction de L. Lamia. Son frere, qui venoit de mourir, étoit déja entré dans les charges. Car on voit encore de lui des médailles, qui marquent qu il étoit un des trois Intendans de la monnoie. Q. Ælius Lamia III. vir. A. A. A. F. F. C'est-à-dire *Ære, Argento, Auro Flando Feriundo.*

8 *Tamen istuc*] Quoique je sois retenu à Rome par un devoir très nécessaire, cependant je brule d'envie d'aller aux champs ; & toi que toutes sortes de raisons obligent de demeurer aux champs, tu meurs d'envie de revenir à Rome. C'est la force de ce *tamen*.

Mens animusque] Quand les Anciens ont dit *mens animusque*, & *mens animi*, ils ont voulu exprimer par-là toutes les facultés de l'ame. *Mens* regarde la partie superieure & intelligente; & *animus*, qui est pour *anima*, regarde la partie inferieure & sensible, la source des passions & du sentiment.

9 Et amat spatiis obstantia rumpere claustra] C'est une métaphore tirée des barrieres des lices: *rumpere claustra obstantia spatiis*, rompre, franchir les barrieres qui ferment la lice, & qui empêchent de courir. * Au lieu d'*amat*, M. Bentlei a lu *avet*, & je l'aime mieux, car *avet* marque le desir, & *amat* ne marque souvent que la constance. *

11 *Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors*] C'est une suite nécessaire : quand on porte envie à la condition d'autrui, on hait toujours la sienne ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'un autre aime ce que nous haïssons: car comme dit Publius Syrus .

Aliena

Aliena nobis, nostra plus aliis placent.

12 *Stultus uterque locum immeritum causatur*] Quand tu dis que ceux qui vivent à Rome, & que je dis que ceux qui vivent à la campagne, sont les seuls heureux, nous faisons sotement tous deux d'attribuer aux lieux une vertu qu'ils n'ont pas. Car ce n'est pas le lieu qui fait le bonheur des hommes; partout on peut être heureux & malheureux. On peut voir ce qui a été dit sur l'Epitre XI.

13 *In culpâ est animus qui se non effugit unquam*] Ces dégoûts que nous avons pour certains lieux, ne viennent pas des lieux mêmes, mais de notre esprit qui nous suit partout, & qui porte partout ses vices.

14 *Tu mediastinus tacita prece rura petebas*] Après avoir dit que c'est une folie d'esperer que l'on sera plus heureux dans ce lieu-là que dans celui-ci, il va montrer que l'on peut avoir pourtant des raisons de preferer un lieu à un autre: & par-là il fait voir la difference qu'il y avoit des raisons qui portoient ce maître-valet à souhaiter de revenir à Rome, à celles qui le portoient à lui preferer le séjour de la campagne. Cela est nécessaire pour l'intelligence de cette Epitre, dont on n'a fait voir ni la suite ni la liaison.

Mediastinus] Les Latins apelloient *mediastinos* les derniers des valets, ceux qui étoient obligés de se tenir toujours-là, pour recevoir les ordres des autres valets, & pour faire les fonctions les plus viles, comme porter du bois, puiser de l'eau, chaufer le bain, verser l'eau sur ceux qui se baignoient. C'est pourquoi *mediastinus* est souvent pris pour *aquariolus*. Le Glossaire, *mediastinus*, *præfusor*, προχύτης, περιχύτης, *mediastinus*, verseur d'eau Quand le grand Caton envoya son fils à l'armée, il lui donna ce précepte parmi plusieurs autres: *Ille Imperator, tu illi ac cæteris mediastinus. C'est ton Général, & tu es le dernier de ses valets*: pour lui dire qu'il devoit ne rien trouver au-dessous de lui, & obéir à tous les

ordres qui lui viendroient de ſa part, ou de la part de ſes Lieutenans.

Tacitâ prece rura petebas] Ce valet, qui étoit à Rome le dernier de tous les valets d'Horace, ſouhaitoit d'être envoyé à la campagne, pour être un peu mieux traité; mais cette condition lui paroiſſoit ſi fort au-deſſus de lui, qu'il n'oſoit la ſouhaiter qu'en ſecret.

15 *Nunc urbem & ludos & balnea villicus optas*] Preſentement que non ſeulement on t'a envoyé à la campagne, mais encore que tu y es devenu l'intendant & le maître, ce que tu n'aurois jamais oſé eſperer, &c. *Villicus:* il faut ſous-entendre *factus.* Il ſemble que Columelle a eu ce paſſage en vue, quand il a conſeillé aux maîtres de ne donner jamais l'intendance d'une maiſon de campagne à un valet accoutumé aux plaiſirs de la ville : *ne ex eo quidem ordine qui urbanas ac delicatas artes exercuerit. Socors & ſomniculoſum genus id mancipiorum otiis, campo, circo, theatris, aleæ, popinæ, lupanaribus conſuetum, nunquam non eaſdem ineptias ſomniat.* Ces ſortes de valets, dit il, ſont pareſſeux & endormis; accoutumés qu'ils ſont à l'oiſiveté, au champ de Mars, au cirque, au théatre, au jeu, au cabaret, aux lieux infames, ils ont toujours les mêmes ſotiſes dans l'eſprit.

16 *Me conſtare mihi ſcis*] Nous avons pourtant vu qu'on lui a reproché dans les Satires qu'il étoit inconſtant, & qu'il n'étoit pas plutôt parti d'un lieu qu'il vouloit y retourner. Mais ſans doute qu'en vieilliſſant Horace ſe corrigea de ce defaut; & c'eſt ce qui me perſuade qu'il étoit déja vieux, quand cette Lettre fut écrite.

18 *Non eadem miramur, eo diſconvenit inter meque & te*] La difference du goût des hommes, & de leurs inclinations, vient des differens objets qui les frapent, & qui excitent leurs deſirs. Mais ces deſirs viennent toujours de la même ſource, qui eſt l'admiration; & ils ſont bons ou mauvais, ſelon que cette admiration eſt juſte ou injuſte.

19) *Nam*

19 *Nam quæ deserta & inhospita tesqua*] *Tesqua* ou *tesca*, en Grec, δάσκια, sont proprement des lieux élevés, couverts de bois, & d'un accès difficile. Actius dans le Philoctete:

Quis tu es mortalis qui in deserta Lemnia
Et tesca te adportas loca?

Qui es-tu toi, qui viens dans ces deserts de Lemnos, dans ces lieux inaccessibles & inhabités?

Voyez Festus. Il faut se souvenir que la maison d'Horace étoit de tous côtés environnée de bois & de colines.

20 *Amœna vocat*] *Amœna* est l'épithete propre des lieux delicieux. Virgile:

-------- *Amœna vireta*
Fortunatorum nemorum.

De-là vient qu'on apelloit les lieux agréables *amœnia*: *amœnia*, αι άκ[illegible].

21 *Uncta popina*] *Uncta* est ici ou pour *riche*, *bien fournie*, où l'on étale beaucoup de viande; comme Juvenal a dit, *unctamque Corinthum*: ou pour mal-propre, sale; comme il a dit *uncta aqua*, dans la II. Satire du Livre II. de l'eau *sale*: & *unctis manibus* dans la Satire IV. du même Livre, *des mains grasses*, *mal-propres*. *Uncta popina* est, comme il a dit ailleurs, *immundis popinis*, & comme dans Lucilius:

Infamem, immundam turpemque odisse popinam.

24 *Nec vicina subest vinum præbere taberna*] Voilà pourquoi le valet apelloit ce lieu-là *inhospita*, desert & inhabité, parcequ'il n'y avoit pas de cabaret où il pût aller boire.

25 *Cujus ad strepitum*] *Strepitus* seul marque souvent un son dur & une harmonie grossiere, telle qu'on devoit l'attendre d'une menestriere de village, & de telles

telles gens. On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'Ode III. du Livre IV.

O *teſtudinis aureæ*
Dulcem quæ ſtrepitum, Pieri, temperas.

Divine Muſe, qui réglez les accords harmonieux de ma lire.

Salias terræ gravis] Cela exprime fort bien les danſes lourdes & peſantes des payſans, qui frapent rudement la terre, comme pour ſe venger de la peine qu'elle leur fait; comme il a dit dans l'Ode XVIII. du Livre III.

Gaudet inviſam pepuliſſe foſſor
Ter pede terram.

Si nos vignerons prennent plaiſir à ſauter de toute leur force ſur la terre, qu'ils prennent pour leur plus grande ennemie.

Et tamen urges] On a fort mal expliqué ce paſſage, & je n'ai pas vu un ſeul Commentateur qui ne s'y ſoit trompé. Car ce n'eſt point Horace qui parle; il ne fait que raporter les plaintes de ſon valet, dont c'eſt ici la ſuite. Ce valet dit que quoiqu'il n'ait à la campagne aucune des douceurs qu'on trouve à la ville, il eſt cependant accablé d'un travail très rude. *Urges arva*, tu ne ceſſes de travailler dans les champs, on te fait travailler ſans relâche.

27 *Jam pridem non tacta ligonibus arva*] C'eſt pour exagerer la peine qu'il a: car les terres qui n'ont pas été travaillées depuis longtems ſont plus fortes & plus dures que les autres.

28 *Disjunctum*] Le ſoir quand on delie les bœufs après le travail. Caton n'oublie pas de mettre entre les devoirs du *villicus* ce ſoin des bœufs: car il dit dans le chapitre V. *Boves maximâ diligentiâ curatos habeto.* On peut voir le III. chapitre du II. Livre de

de Columelle, où il enſeigne ce qu'il faut faire quand on delie les bœufs, *boves cùm ab opere disjunxerit.*

Strictis frondibus exples] Ils nouriſſoient les bœufs de feuilles d'ormeau, de peuplier, de figuier & de chêne, le plus longtems qu'ils pouvoient. Caton dans le chapitre XXX. *Bubus frondem ulmeam, populneam, querneam, ficulneam uſquedum habebis, dato.*

29 *Addit opus pigro rivus*] *Pigro*, c'eſt-à-dire *ceſſanti*, qui n'auroit rien à faire, ſi, &c. Ce valet ſe plaint de ce que le mauvais tems, le tems de pluie, en interrompant ſon travail ordinaire, ne lui laiſſe pourtant aucun loiſir: car alors au lieu de ſe repoſer, il faut empecher les ruiſſeaux d'inonder les prés, & les détourner par des levées. Et quand cela eſt fait, ſi la pluie continue, on trouve à faire mille autres choſes, qui, ſi elles étoient négligées, occuperoient les momens d'un beau tems que l'on peut mieux employer ailleurs. Virgile dans le I. Livre des Géorgiques:

Frigidus agricolam ſi quando continet imber, &c.

Et Caton dans le II. & le XXXIX. chapitre; *Ubi tempeſtates malæ erunt, quid fieri poſſit.*

30 *Multâ mole*] *Moles*, un mole, une levée pour empécher l'eau d'inonder ce que l'on veut conſerver.

31 *Nunc age quid noſtrûm concentum dividat*] Après avoir fait le portrait de ſon valet, il va faire le ſien, & marquer en quoi ils ſe reſſembloient autrefois, & en quoi ils ſont aujourd'hui ſi differens. *Concentus*, union, reſſemblance, conformité. On ne l'avoit point entendu.

32 *Quem tenues decuere togæ nitidique capilli*] Il y a ici une plaiſanterie que l'on n'a point du tout connue. C'eſt qu'Horace, pour rendre plus juſte la comparaiſon qu'il veut bien faire de ſon valet & de lui, commence ſon portrait par la premiere vie qu'il a menée dans ſes jeunes ans, & qu'il opoſe

à

à celle que ſon valet avoit menée à Rome. Ce valet avoit joué, hanté les cabarets, fréquenté les vilains lieux; & Horace avoit fait la même choſe, & l'on ne peut rien voir de mieux ſuivi que cette opoſition. Mais voici la difference qu'il y a dans la ſuite; le valet voudroit faire encore la même vie, & Horace y a entierement renoncé: le valet a oublié les maux qu'il a ſoufferts à Rome: & Horace ſe ſouvient des plaiſirs que la campagne lui a procurés. J'eſpere qu'on ne trouvera pas cette remarque inutile pour la parfaite intelligence de cette Lettre.

Tenues togæ] Des robes d'une étoffe très fine. Horace étoit fort propre, & même fort magnifique, comme on l'a déja remarqué ailleurs.

33 *Quem ſcis immunem Cynaræ placuiſſe rapaci*] Il paroît par ce paſſage, que ce valet étoit un ancien domeſtique d'Horace, qu'il avoit été même ſon confident, & que pour le récompenſer de ſes longs ſervices, Horace lui avoit donné l'intendance de ſa maiſon des champs. Il a été parlé de Cynare ſur l'Ode I. & ſur l'Ode XIII. du Livre IV.

34 *Mediâ de luce*] Comme il a dit ailleurs, *de medio potare die*. On peut voir les remarques ſur la premiere Ode du Livre I.

35 *Cœna brevis juvat*] Juſques-ici Horace & ſon valet ont été égaux; mais ils ſont bien differens dans la ſuite, en ce qu'Horace n'aime que les repas ſimples & courts, & que ſon valet ſoupire après les cabarets.

36 *Nec luſiſſe pudet, ſed non incidere ludum*] Nous avons été tous deux également débauchés, dit Horace, je n'en ai point de honte; mais j'en aurois de continuer la même vie, & tu ne me reſſembles pas.

37 *Non iſtic obliquo oculo*] L'Envie a toujours les yeux de travers; *obliquo lumine cernens*, Ovide dans le portrait qu'il fait de cette Déeſſe.

Mea commoda limat] *Limat*, *terit*, *deterit*; diminue, conſume, emporte, comme le vieux Commentateur l'a fort bien expliqué. Torrentius deman-

de

de comment on peut emporter, diminuer quelque chose avec les yeux. Je m'étonne qu'il ait fait cette demande, & qu'il ne se soit pas souvenu que c'étoit la superstition des Anciens, de croire qu'un œil envieux diminuoit ce qu'il regardoit, & qu'il en corrompoit la jouïssance.

38 *Non odio obscuro*] *Une haine obscure*, pour une haine cachée, qui est la plus dangereuse, surtout quand elle est déguisée sous le nom d'amitié; *& fallacibus blanditiis velatur*, & cachée sous des douceurs trompeuses. Ce qui a fait dire à un Ancien, *pejor odio amoris simulatio*.

39 *Rident vicini*] Une marque qu'on ne me porte point d'envie, c'est que mes voisins rient & sont ravis de me voir travailler comme eux.

40 *Cum servis urbana diaria rodere mavis*] *Diaria*, l'ordinaire que l'on donnoit tous les jours aux valets, *demensum*. Cet ordinaire étoit beaucoup plus petit à la ville qu'à la campagne: car on proportionnoit leur nouriture à leur travail. Voilà pourquoi Horace se sert du verbe *rodere*, ronger, qui marque non seulement la petite quantité, mais aussi la méchante qualité du pain qu'on leur donnoit à la ville. Horace fait voir à son valet le ridicule de ses souhaits.

41 *Invidet usum lignorum & pecoris tibi calo argutus*] Tu envies la condition de mes valets de ville, & mes valets de ville envient la tienne; car ils te trouvent fort heureux d'avoir bon bois pour te chauffer, bon cheval pour te porter, & bon jardin pour te bien nourir. C'est le sens de ce passage.

42 *Calo argutus*] Ce n'est pas ici le nom d'un vil esclave. *Calo* est le même que *calator*, *nomenclator*. un esclave qui se tenoit toujours près de son maître, pour lui dire les noms de ceux qui l'aprochoient, & pour faire ses messages: ainsi c'étoit l'esclave le plus consideré & le mieux traité de la maison. Horace fait voir par-là à son valet, que ce n'est pas un méchant galopin, un *mediastinus*, tel qu'il étoit autrefois, qui lui envie son bonheur, mais le

premier & le plus néceſſaire de ſes domeſtiques. *Argutus*, adroit, fin, ruſé.

43 *Optat ephippia bos piger*] Voilà ce qui reſulte de ce qu'il vient de dire, c'eſt que le bœuf voudroit être à la ſelle, & le cheval voudroit labourer. Le bœuf tient ici la place du *villicus*, du valet de campagne; & le cheval tient la place du valet de ville, du *calo argutus*.

Ephippia] C'eſt un mot Grec qui ſignifie la ſelle & la couverture d'un cheval, *ſtratum*. Horace fait ſans doute alluſion à des fables connues ſur le bœuf & ſur le cheval.

44 *Quam ſcit uterque, libens, cenſebo*] *Libens* ne ſe doit pas joindre avec *cenſebo*, mais avec *exerceat*. Il faut que chacun exerce de bon cœur, & ſans aucune répugnance, le métier qu'il ſait faire. Horace a pris ce vers dans les Guêpes d'Ariſtophane,

Ἔρδοι τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην

que Ciceron a traduit :

Quam quiſque norit artem, in hac ſe exerceat.

Et l'aplication qu'Horace en fait eſt d'autant plus heureuſe, que dans Ariſtophane, c'eſt auſſi la moralité d'une fable. Avant que de quiter cette Epitre, il eſt bon de prévenir un ſcrupule que certaines gens pouroient avoir ſur la maniere dont Horace écrit ici à un valet de campagne. Ce n'eſt guere la coutume que telles gens ſoient ſi bien inſtruits. On ſe tromperoit, ſi on raiſonnoit de cette maniere: les valets à qui l'on donnoit ces ſortes d'emplois, étoient ordinairement habiles. Columelle écrit en quelque endroit, qu'on peut employer à cela des ignorans, pourvu qu'ils ayent de la mémoire: *Poteſt etiam illiteratus, dummodo tenaciſſimæ ſit memoriæ, rem commodè adminiſtrare.* Ce qui ſupoſe qu'on y employoit d'ordinaire des gens lettrés. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur la Satire VI. du Livre II. & ſur

ſur l'Epitre II. du Liv. II. où il eſt parlé de l'érudition des eſclaves. * D'ailleurs dans cette Epitre il n'y a rien qui ſoit au-deſſus de la capacité de ce maître-valet, & l'on voit qu'Horace garde ici toute la vraiſemblance du caractere. Je ne crois pas qu'il ſoit ſi aiſé de juſtifier M. Deſpréaux, ſur l'Epitre qu'il adreſſe à ſon jardinier, à l'imitation d'Horace; car il y traite des matieres où aſſurément maître Antoine n'entendoit rien, & qui ſont fort au-deſſus de ſa portée.*



NOTES

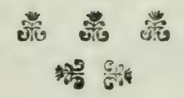
SUR L'EPIT. XIV. LIV. I.

3 BAriam] Tous les manuſcrits portent *Variam*, & cette leçon, que M. Dacier aprouve, eſt celle du P. Sanadon.

26 *Et tamen urges*] M. Dacier, dit le P. S. ſe plaint qu'on a fort mal expliqué ce paſſage, & qu'il n'a pas vu un ſeul Commentateur qui ne s'y ſoit trompé. J'ouvre Cruquius, continue ce Pere, & j'y trouve ces mots: *Hæc accipienda ſunt velut à villico ſcripta, aut Horatio nunciata in ſui laboris commendationem.* Je paſſe à Torrentius, & je lis: *Non quòd ita faceret villicus hoc addit Poëta, ſed quòd operam abſenti hero jactitans ita facere ſe mentiretur.* Je reviens enſuite à la découverte de M Dacier, qui dit que ce n'eſt point Horace qui parle, & qu'il ne fait que raporter les plaintes de ſon valet. On ſoupçonneroit peut-être, ajoute ce Pere, que ce ſavant Académicien n'a fait que traduire en François dans ſa note l'explication de ces deux Commentateurs. Mais je ſuis perſuadé qu'il auroit fait avant eux la même découverte, s'ils ne l'euſſent devancé d'un ſiecle entier; & je veux croire que s'il ne leur en a pas fait honneur, ce n'eſt que l'effet d'une diſtraction d'eſprit, un peu forte à la verité, mais que l'on pouroit cependant juſtifier par d'autres exemples.

42 *Calo*] M. Dacier, dit le P. S. prend ici *calo* pour *calator*; c'eſt-à-dire pour l'eſclave, dont les Anciens ſe ſervoient pour apeller ou aller chercher les uns & les autres; ou pour dire le nom des perſonnes à ceux qui étoient obligés de faire grand nombre de viſites, lorſqu'on aſpiroit à quelque charge. Cette explication eſt de Feſtus & du Scholiaſte; mais toute l'autorité du Grammairien & des deux Commentateurs

mentateurs ne ſauroit la juſtifier, ajoute le P. S. *Calo* pris en cette ſignification viendroit du Grec *caleo*, & devroit avoir la premiere ſillabe bréve, comme dans *calare*, *calator*, *calendæ*, &c. au lieu qu'elle eſt inconteſtablement longue ici & partout ailleurs. De plus Horace n'étoit point ſur le pied d'aſpirer aux charges, & n'avoit nul beſoin d'un pareil Officier dans ſa maiſon. De l'ancien ſubſtantif *cala*, dont Lucile s'eſt ſervi, pour dire *lignum*, *fuſtis*, *vallus*, du bois, un bâton, un pieu, les Latins ont fait le ſubſtantif *calo*, pour ſignifier un valet qui porte du bois, & c'eſt de cette ſorte qu'il faut l'entendre ici. Horace ajoute *argutus*, pour marquer que ſon porte-faix n'étoit pas un ſot; qu'il avoit de l'eſprit, & que quand il ſouhaitoit de devenir le fermier de ſon maître, c'étoit par choix & par eſtime pour cet emploi, preferablement à tout autre. J'ajoute à ce que je viens de raporter du P. S. que c'eſt ainſi que M. Dacier lui-même a entendu le mot *calo*, dans la Sat. II. Liv. I. v. 44.



AD VALAM.

EPISTOLA XV.

QUÆ sit hyems Veliæ, quod cœlum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio & qualis via (nam mihi Baïas
Musa supervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit invisum gelidâ quum perluor undâ
Per medium frigus. Sanè myrteta relinqui,
Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulfura contemni, vicus gemit, invidus ægris,
Qui caput & stomachum supponere fontibus audent
Clusinis, Gabiosque petunt & frigida rura.
Mutandus locus est, & diversoria nota
Præteragendus equus. Quò tendis? non mihi Cumas
Est iter aut Baïas, lævâ stomachosus habenâ
Dicet eques: sed equi frænato est auris in ore)
Major utrum populum frumenti copia pascat:

A VALA.

EPITRE XV.

IL y a déja quelque tems que j'ai renoncé aux bains de Baïes, parcequ'Antonius Musa m'a assuré qu'ils m'étoient inutiles ; & cela n'a pas laissé de m'attirer la haine de tout le bourg, quoiqu'il voye qu'au milieu du plus grand hiver je me baigne dans l'eau froide. Raillerie à part, il est certain que ses habitans ne peuvent souffrir qu'on quite leurs bois de mirtes, & qu'on méprise leurs eaux souffrées, qui ont la réputation de chasser cette humeur paresseuse qui assiége les nerfs & rend impotent, & qu'ils regardent de fort méchant œil les malades qui ont le courage d'aller prendre la douche à Clusium ou à Gabies, & dans tous ces pays froids. Pour les satisfaire, j'ai resolu de changer de lieu, & de passer ces hôtelleries que j'ai tant fréquentées. Mon cheval ne manquera pas d'en vouloir prendre le chemin. Où vas-tu ? lui dirai-je tout en colere, & en lui tirant la bride pour le faire tourner à gauche. Je n'ai dessein d'aller ni à Cumes, ni à Baïes: mais l'oreille du cheval est dans sa bouche, *il faut lui parler de la main. En un mot je ne m'accommode ni de Clusium, ni de Gabies.* Vala, dites-moi donc, je vous prie, quel est l'hiver de Velies, quel est le climat de Salerne ; quels hommes habitent ces deux pays, quel est le chemin le plus commode pour y aller, où vient le meilleur froment.

Collectosne bibant imbres, puteosne perennes
Dulcis aquæ; nam vina nihil moror illius oræ.
Rure meo possum quidvis perferre patique:
Ad mare quum veni, generosum & lene requiro,
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum: quod verba ministret:
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.
Tractus uter plures lepores, uter educet apros:
Utra magis pisces & echinos æquora celent,
Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti:
Scribere te nobis, tibi nos accredere par est.
Menius, ut rebus maternis atque paternis
Fortiter absumptis, urbanus cœpit haberi,
Scurra vagus, non qui certum præsepe teneret,
Impransus non qui civem dignosceret hoste;
Quælibet in quemvis opprobria fingere sævus;
Pernicies & tempestas barathrumque macelli,
Quicquid quæsierat, ventri donabat avaro.
Hic ubi nequitiæ fautoribus & timidis nil,
Aut paulum abstulerat, patinas cœnabat omasi

Vil

Quelles eaux y boit-on? des eaux de pluie, ou des eaux de ſource? car je ne fais pas grand cas de leurs vins. Quand je ſuis chez moi, je ne prens pas garde à celui qu'on me donne; mais quand je ſuis près de la mer, je veux un vin génereux & doux, qui chaſſe les ſoucis, qui en coulant dans mes veines, enrichiſſe mon eſprit d'eſperances, qui me fourniſſe de belles paroles, & qui me faſſe paſſer pour jeune auprès d'une maitreſſe de Lucanie. Où fait-on la meilleure chere? où trouve-t-on plus de lievres & de ſangliers? laquelle de ces deux mers nourit plus de heriſſons & plus de poiſſons? afin que de là je puiſſe revenir gros & gras comme un Courtiſan d'Alcinoüs. C'eſt à vous de m'inſtruire ſur tous ces articles, & à moi de ſuivre vos avis. Ménius, après avoir courageuſement mangé tous les biens que ſon pere & ſa mere lui avoient laiſſés, prit le métier de plaiſant. C'étoit un bouffon errant, qui n'avoit jamais de ratelier aſſuré. Quand il étoit à jeun, il ne diſtinguoit pas un citoyen d'avec un ennemi. Il n'y avoit point de calomnie atroce qu'il ne fût capable d'inventer contre qui que ce fût. S'il paſſoit dans une boucherie, c'étoit comme ſi le feu, ou ſi l'ennemi y avoient paſſé; tout ce qu'il attrapoit il le donnoit à ſon ventre, qui n'étoit jamais content: & quand il n'avoit pu rien arracher, ou qu'il n'avoit arraché que peu de choſe à ceux qui favoriſoient ſes vices, & qui le craignoient, il ſe contentoit de ventres & de tripes de brebis, en mangeoit autant que trois ours; & tout fier de cette ſobriété, il diſoit hautement qu'il falloit marquer les gloutons au ventre avec un fer chaud. Mais ce Ménius ſi

Vilis & agnini, tribus ursis quod satis esset;
Scilicet ut ventres lamnâ candente nepotum
Diceret urendos. Correctus Menius idem
Qudquid erat nactus prædæ majoris, ubi omne
Verterat in fumum & cinerem: non hercule miror,
Aiebat, si qui comedunt bona; quum sit obeso
Nil melius turdo, nil vulvâ pulcrius amplâ:
Nimirum hîc ego sum: nam tuta & parvula laudo:
Quum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Vos sapere & solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.



ſage & ſi ſobre, quand il trouvoit des morceaux plus friands, & qu'il avoit tout fricaſſé, je ne m'étonne pas, diſoit-il, s'il y a des gens qui mangent leur bien : car il n'y a rien de meilleur qu'une grive bien graſſe, & qu'une bonne pance de truie bien farcie. Voilà mon portrait au naturel: quand je n'ai rien de bon, je me contente d'un petit repas ſobre & tranquile, & je ſuporte cette miſere aſſez courageuſement ; mais ſi-tôt qu'il ſe preſente quelque occaſion de faire meilleure chere, tel que je viens de me dépeindre, je dis qu'il n'y a de ſages & d'heureux que vous autres riches, qui avez mis votre argent en belles terres de bon revenu.



REMARQUES

SUR L'EPIT. XV. LIV. I.

HORACE ayant été ſouvent aux bains chauds de Baïes pour ſon mal d'yeux, ſans en être ſoulagé; & Antonius Muſa, Medecin d'Auguſte, lui ayant ordonné les bains froids, il prit pendant quelque tems ceux de Cluſium & ceux de Gabies: mais comme il trouvoit ce pays-là trop froid & trop incommode l'hiver, il reſolut d'aller prendre les bains de la mer dans un lieu plus temperé; & avant que de ſe déterminer ſur le choix, il écrit à un de ſes amis nommé *Numonius Vala*, qui avoit éprouvé les bains de Velies & de Salerne dans la Lucanie: il lui demande des nouvelles de ces pays-là; & le prie de lui dire où l'hiver eſt le plus doux, & où l'on fait la meilleure chere. On ne ſauroit dire préciſément en quel tems cette Lettre fut écrite; on peut ſeulement conjecturer qu'elle le fut avant l'an de Rome DCCXXIX. Car après le funeſte accident qui étoit arrivé cette année-là au jeune Marcellus, que le même Antonius Muſa avoit tué par ſes bains froids, il n'y a pas d'aparence qu'Horace eût ſuivi ſi volontiers les ordonnances de ce Medecin. Il me paroît que cette Epitre eſt un des moindres ouvrages d'Horace; elle n'eſt recommandable que par le conte de Ménius, qui eſt fort ſimple & fort naïf.

1 *Quæ ſit hyems Veliæ*] *Velia* auparavant *Helia*, ville de la Lucanie ſur le bord de la mer, entre le Sinus Peſtanus & le Laüs Sinus. Elle fut bâtie par les Phocéens, environ dans le même tems que Marſeille, ſous le regne de Servius Tullius, comme cela paroît par ſes armes: car Velie avoit un lion comme Marſeille;

Marseille; & le lion étoit les armes des Phocéens. Mais il ne reste plus aucun vestige de Velies.

Vala] C'étoit C. Numonius Vala, ou, comme l'on écrivoit alors, Vaala, dont il reste encore des médailles. Il y en a une où l'on voit sa tête d'un côté, & au revers ce Vala qui attaque un retranchement, & à l'exergue *Vaala.* Ce qui fait voir que ce nom lui fut donné à cause de ce retranchement qu'il avoit forcé. *Vala* à *vallo.* Il ne fit pas si bien en Allemagne où il étoit Lieutenant de Quintilius Varus; car il abandonna son Géneral, passa le Rhin avec toute la cavalerie, & fut cause en partie de la perte des trois légions. Velleius, Liv. II. chap. CXIX.

Salerni] *Salernum*, ville des Picentins, au fond du Sinus Pestanus. Les Romains l'avoient fortifiée, pour tenir en bride les Picentins qui avoient pris le parti d'Annibal. Elle subsiste encore aujourd'hui.

2 *Quorum hominum regio*] Quoique la Lucanie & les Picentins fussent fort voisins de Vénuse, Horace pouvoit fort bien ne les pas connoître, parcequ'il étoit sorti fort jeune de son pays.

Nam mihi Baïas Musa supervacuas] Cette parenthese de douze vers rend le commencement de cette Epitre obscur & embarassé. Il semble qu'une Lettre demande quelque chose de plus simple & de plus suivi.

Baïas] Baïes, entre Naples & Cumes, près du lac Lucrin. Ce lieu-là étoit fort celebre par ses bains chauds, *& par ses étuves. Horace ne parle que des bains. Les étuves lui auroient été encore plus contraires que les bains.*

3 *Musa supervacuas Antonius*] Antonius Musa, Medecin d'Auguste, & frere d'Euphorbus Medecin du Roi Juba. Cet Antonius Musa eut le bonheur de guerir Auguste d'une maladie desesperée, où il avoit été abandonné des autres Medecins, & il le guerit en lui ordonnant les bains froids. Ce Prince le récompensa liberalement, lui donna le droit de

porter l'anneau d'or, & accorda aux Medecins toutes ſortes d'immunités & de priviléges. Le peuple de ſon côté, pour lui témoigner auſſi ſa reconnoiſſance, (car un Medecin qui tire d'un ſi grand danger un ſi bon Prince, ne rend pas un moindre ſervice à l'Etat qu'au Roi,) lui érigea une ſtatue près de celle d'Eſculape. Ce ſuccès rendit ce Medecin encore plus entêté de ſes bains froids, qui lui avoient procuré tous ces honneurs; il les ordonnoit pour toutes ſortes de maladies. Mais ſix mois après, ces bains froids, qui avoient ſauvé Auguſte, tuerent le jeune Marcellus, & décréditerent le Medecin.

Supervacuas] Car le mal d'Horace étant une ophthalmie ſeche, les bains chauds ne pouvoient que l'irriter & l'enflammer davantage en échauffant le ſang.

Et tamen illis me facit inviſum] Ce paſſage m'a paru aſſez difficile, & il ne ſera pas aiſé de l'entendre, ſi l'on ne ſuit mon argument. Horace dit que bien que ſon Medecin faſſe voir que les bains chauds lui ſont contraires, les habitans de Baïes ne laiſſent pas de ſe plaindre de lui de ce qu'il ne va plus prendre leurs bains; car ces ſortes de gens ſont ordinairement jaloux & injuſtes.

4 *Gelidâ cùm perluor undâ*] C'eſt ce qui fait la difficulté du paſſage, & l'on ne s'en eſt pas aperçu. Le ſens eſt: Les habitans de Baïes me haïſſent, lors même qu'ils voyent que je me baigne dans l'eau froide pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Et voilà en quoi conſiſte l'injuſtice; car ces bains froids devoient lui ſervir d'excuſe, & attirer plutôt la compaſſion que les reproches de ces habitans. Cela prouve qu'Horace s'étoit baigné dans l'eau froide avant que de penſer aux bains de Velies & de Salerne.

5 *Per medium frigus*] Antonius Muſa fut, je penſe, le premier qui s'aviſa d'ordonner les bains froids pour remede, & de les ordonner au milieu de l'hiver: car juſqu'à ce tems-là on n'avoit connu que les bains chauds. Après lui on ſe dégoûta bientôt d'un remede

remede si rude & si dangereux. Mais comme il n'y a rien de plus inconstant que la medecine, & qu'elle reprend dans un tems ce qu'elle avoit rejetté dans un autre, un certain Charmis, natif de Marseille, s'avisa de renouveller cette pratique sous le regne de Vespasien, & cette nouveauté fut si bien reçue, qu'on voyoit dans les lacs & dans les rivieres des vieillards tremblans au milieu des glaces. Hippocrate n'ordonnoit que des fomentations d'eau froide, ou tout au plus de verser cette eau sur la partie malade, quand le mal venoit d'un sang bilieux & chaud.

Sanè myrteta relinqui] Ce *sanè* dépend de ce qu'il vient de dire, *illis me facit invisum*, & c'est un adoucissement; s'ils ne me haïssent pas, au moins il est certain qu'ils se plaignent fort, &c. On s'y est trompé.

Myrteta] Les bois de myrtes qui étoient tout autour de Baïes, & qui contribuoient à rendre ce lieu-là si delicieux, qu'on n'y alloit pas moins pour le plaisir que pour la santé.

6 *Dictaque cessantem nervis elidere morbum*] Il apelle la goute *cessantem morbum*, parcequ'elle rend un homme impotent. Les bains de Baïes étoient fort bons pour ce mal, car ces eaux avoient beaucoup de souffre. *Est autem utilis sulphurata nervis. L'eau qui passe par le souffre est fort bonne aux nerfs.* Pline. Mais il faut distinguer: elle est bonne pour la goute causée par une humeur froide: mais la goute qui vient d'une humeur chaude, demande un remede contraire. C'est pourquoi Hippocrate dit qu'on apaise la douleur en versant de l'eau froide sur la partie malade.

7 *Sulfura*] C'est de l'eau qui passe par le souffre, & qui par conséquent est chaude.

8 *Qui caput & stomachum supponere fontibus audent*] Il décrit la maniere dont on se baignoit à Clusium & à Gabies. On s'asséïoit sous la source, & on recevoit sur soi toute l'eau qui tomboit. C'est ce que nous disons *prendre la douche*.

Audent] Car il faut beaucoup de resolution pour se baigner l'hiver dans l'eau froide, quand même il n'y auroit aucun danger.

9 *Clusinis*] *Clusium*, ancienne ville de Toscane, aujourd'hui *Chiusi*. C'étoit la demeure du Roi Porsenna.

Gabiosque] *Gabii*, village entre Rome & Préneste.

10 *Mutandus locus est*] Il veut changer de lieu, parcequ'il ne s'accommode pas de Gabies ni de Clusium, qu'il trouve trop froids l'hiver. Car cela ne doit point être entendu de Baïes.

Et diversoria nota præteragendus equus] Car pour aller de Rome à Salerne ou à Velies, Horace devoit passer près de Baïes, où il avoit logé fort souvent; & c'est pourquoi il feint que son cheval tourne à droit, pour aller dans les hotelleries où il avoit coutume d'aller.

11 *Quò tendis*?] Il parle de ce qui arrivera dans son voyage comme d'une chose presente. Son cheval veut tourner à droit pour aller à Baïes, & Horace lui demande, *quò tendis*? où vas-tu? Cela est plus naturel que de faire trouver sur le chemin un cabaretier qui demande à Horace, *quò tendis*? où allez-vous? & qui veut le mener à Baïes. La suite même prouve que c'est Horace qui parle à son cheval.

12 *Lævâ stomachosus habenâ*] En tirant, tout en colere, la bride du côté gauche. Le cheval tournoit à droit pour aller à Baïes, Horace le veut faire tourner à gauche pour prendre le chemin de la Lucanie. Il ne faut que se representer la situation des lieux.

13 *Sed equi frænato est auris in ore*] Il se tance lui-même de ce qu'il parle à son cheval. Mais je suis bien fou de ne pas me souvenir que l'oreille du cheval est dans sa bouche, & que pour le bien mener, la langue n'est pas si nécessaire que la main.

15 *Collectosne bibant imbres*] Les eaux ramassées

ſées ne ſont pas ſi ſaines que les eaux courantes, ſurtout l'hiver, & quand elles ont croupi longtems. Cela n'étoit pas indifferent pour Horace, que ſon mal d'yeux obligeoit à boire plus d'eau que de vin.

*16 *Dulcis aquæ*] C'eſt la veritable leçon. Horace n'auroit jamais mis *juges aquæ*, après *puteos perennes*. *

Nam vina nihil moror illius oræ] Il n'eſt parlé nulle part des vins de Salerne. Ceux de Lucanie étoient aſſez eſtimés, ſurtout ceux de Thurii & de Lagadica, près de Grumentum. Mais outre que ces vins-là n'étoient bons que pour les gens du pays, on n'en tranſportoit point à Velies, à cauſe de l'éloignement des lieux: & le vin de Velies ne pouvoit pas être bon, à cauſe des marais dont ce terroir étoit rempli.

17 *Rure meo quidvis poſſum perferre patique*] Il dit que quand il eſt à ſa campagne dans le pays des Sabins, il ſe contente du vin qu'on lui donne, quel qu'il puiſſe être; mais que lorſqu'il eſt près de la mer, comme à Tarente, ou ailleurs, il mépriſe les vins du pays, & ne peut ſouffrir que les vins Grecs, qui ont en même tems de la force & de la douceur.

18 *Generoſum & lene*] C'eſt-à-dire du vin Grec qui fût vieux, comme on en trouvoit d'ordinaire dans les ports de mer.

19 *Quod curas abigat, quod cum ſpe divite manet*] C'eſt ce qu'il a dit d'une autre maniere dans l'Ode XII. du Livre IV.

Spes donare novas largus amaraque
Curarum eluere efficax.

Un vin prodigue de nouvelles eſperances, & très efficace pour diſſiper les chagrins les plus cuiſans.

21 *Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ*]

Avant l'âge de quarante ans Horace étoit fort deréglé, & il n'étoit presque jamais sans quelque galanterie. L'on a pu voir des marques de ce dereglement dans ce qu'il dit lui-même dans quelques-unes de ses Satires.

Juvenem] Il faut sous-entendre *factum*, un vin qui le fasse trouver jeune. Car quoiqu'il ne fût pas encore vieux, il n'étoit plus dans cette fleur de jeunesse que l'amour demande.

22 *Tractus uter*] Ou celui de Velies, ou celui de Salerne.

24 *Phæaxque reverti*] Un veritable Phéacien, sujet d'Alcinoüs: car les Phéaciens passoient leur vie dans la bonne chere & dans les plaisirs. Voyez ce qui a été remarqué sur ce vers de la seconde Epitre:

---- Alcinoïque
In cute curandâ plus æquo operata juventus.

Le *Phægax* de Cruquius est ridicule.

25 *Scribere te nobis, tibi nos accredere par est*]Ce doit être le premier vers de l'Epitre dans l'ordre naturel de la construction. On peut voir un exemple pareil dans l'Ode IV. du Livre IV. Mais la grandeur & la majesté de l'Ode souffrent ces sortes de renversemens; au lieu que le stile d'une Epitre doit être plus naturel & plus suivi. Cette liberté n'est pardonnable qu'à un grand maître. J'ai pris un autre tour dans la traduction, & j'ai tâché d'écrire à peu près comme nous écririons aujourd'hui, autant que le texte l'a pu permettre.

26 *Menius ut rebus*] La Lettre étoit entierement finie au vers précédent; mais parcequ'elle auroit été trop seche, Horace l'enrichit d'un conte qu'il fait à sa maniere, sur ce qu'il a dit qu'à sa maison de campagne il se contente de ce qu'il trouve, mais qu'ailleurs il veut faire grand-chere & grand feu:

Rure

Rure meo possum quidvis perferre patique.

Et c'est ce qu'il y a de meilleur. *Ménius*, c'est le celebre débauché dont il a été parlé sur la premiere Satire du Livre I.

27 *Fortiter absumptis*] *Fortiter* est un mot de raillerie.

Urbanus] C'est-à-dire un plaisant, un bouffon. Il en a été parlé ailleurs.

28 *Scurra vagus*] Car il y avoit deux sortes de bouffons & de parasites; les uns qui se donnoient entierement à un maître; & les autres qui n'ayant point de maître assuré, se donnoient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & toujours à celui dont la cuisine alloit le mieux:

Hos major rapuit canes culina.

Certum præsepe] Horace apelle *præsepe*, crêche, la table des parasites; comme Plaute dans la I. scene du II. Acte du Curculio:

Tormento non retineri potuit ferreo
Quin reciperet se huc esum ad præsepim suam.

Des machines de fer n'auroient pu l'empécher de revenir à sa créche.

Les Grecs se sont servis de φάτνη dans le même sens.

29 *Impransus non qui civem dignosceret hoste*] Horace dit que quand Ménius n'avoit pas dîné, il étoit de si mauvaise humeur, qu'il ne distinguoit pas un citoyen d'avec un étranger, & qu'il médisoit de tout le monde. Car comme dit Plaute, *fames & mora bilem in nasum conciunt*: *la faim & la longue attente font monter la bile au nez.* De plus il falloit gagner son dîner par ses médisances & par ses bons mots. C'est le veritable sens de ce passage. Cependant comme tous les hommes ne s'arrêtent pas toujours à ce

qui eſt naturel, le ſavant Théodore Marcile a voulu donner à ce vers un ſens tout contraire. Il dit qu'*impranſus* ne ſignifie pas ici *qui n'a point dîné*, mais *qui a fort bien dîné*, & *qui eſt ſaoul*. En effet, ajoute-t-il, il n'y a rien de plus ſouple qu'un paraſite qui a faim, au lieu qu'un paraſite qui a bien dîné n'épargne perſonne. Ce qu'il apuye ſur ce paſſage de Plaute, dans la premiere ſcene des Captifs, où le paraſite Ergaſilus dit:

Prolatis rebus paraſiti venatici
Sumus: quando res redierunt, moloſſici
Odioſicique & multum incommodiſtici.

Pendant les vacations, dit-il, *nous autres paraſites nous ſommes ſouples & doux comme des chiens de chaſſe: mais quand les vacations ſont paſſées, nous ſommes des dogues fort hargneux & fort importuns.*

Mais ce paſſage de Plaute ne prouve rien en ſa faveur. Ce paraſite ne parle que de ce qu'ils font pendant l'abſence & après le retour de ceux qui ont accoutumé de les nourir; il ne parle nullement de ce qu'ils font avant ou après avoir mangé.

30 *Qualibet in quemvis opprobria fingere ſævus*] Horace a parlé de la médiſance de ce Ménius dans la III. Satire du Livre I.

Mænius abſentem Novium quum carperet ---

Ménius s'étant mis un jour à dire du mal de Novius.

**Fingere* eſt le propre terme, & il marque la fauſſeté des médiſances.*

31 *Pernicies & tempeſtas barathrumque macelli*] Horace apelle Ménius *la ruïne & la tempête de la boucherie*; comme Terence a dit de Thaïs; *fundi noſtri calamitas, la grêle qui ravage notre heritage.*

Et

Et il semble qu'il ait eu en vue un passage du Poëte Alexis, qui dans sa piece intitulée *le parasite*, décrit ainsi un grand mangeur:

Δειπνεῖ δ' ἄφωνος Τήλεφος, νεύων μόνον
Πρὸς τοὺς ἐπερωτῶντάς τι, ὥστε πολλάκις
Αὐτὸν κεκληκὼς τοῖς Σαμόθραξιν εὔχεται
Λῆξαι πνέοντα καὶ γαληνίσαι ποτέ.
Χειμὼν ὁ μειρακίσκος ἐστὶ τοῖς φίλοις.

Teléphus mange sans dire un seul mot, en faisant seulement signe de la tête à ceux qui lui demandent quelque chose. De sorte que ceux qui sont à table avec lui invoquent souvent les Dieux de Samothrace, & les prient que ce vent cesse de souffler, & qu'enfin le calme revienne: car ce jeune homme est une tempéte pour ses amis.

Comme Alexis apelle Teléphus *la tempête pour ses amis*, parcequ'il leur enlevoit ce qu'ils devoient manger, Horace apelle de même Ménius *la tempéte de la boucherie*, parcequ'il rafloit tout, & qu'on n'y trouvoit plus rien quand il y avoit passé. Mais en notre langue *la tempéte de la boucherie* est une expression fort dure & fort peu intelligible. C'est pourquoi j'ai été obligé de prendre un autre tour, & de dire la chose comme on la diroit aujourd'hui.

Macelli] Ce mot ne signifie pas proprement & à la rigueur la boucherie, mais le marché, dont la boucherie ne faisoit qu'une partie. Terence nous aprend mieux que personne ce que c'étoit que ce marché, *macellum*, quand il fait dire par Gnathon dans l'Eunuque, Acte II. scene III.

--- Interea loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt læti mi obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores, aucupes.

Nous arrivons au marché. Aussi-tôt je vois venir au - devant de moi, avec de grands témoignages de joie,

joye, tous les confiseurs, les vendeurs de marée, les bouchers, les traiteurs, les rôtisseurs, les pêcheurs, les chasseurs, &c.

32 *Ventri donabat avaro*] Un ventre avare, c'est-à-dire qui veut tout pour lui. * Il faut bien s'empécher de lire *donaret*.*

33 *Et timidis*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *tumidis*. *Timidis*, timides, parcequ'ils n'osent presque lui rien refuser, de peur d'essuyer les traits de sa langue. Car, comme dit saint Jerôme en quelque endroit, *singuli metuunt veredarium urbis offendere. Chacun craint d'offenser un homme qui court tous les jours toute la ville, & qui en est comme le messager.* Quand les grands Seigneurs ont donné chez eux un accès libre à ces sortes de gens, ils deviennent bientôt, au lieu de leurs bienfaicteurs, leurs tributaires; & on peut leur apliquer ce mot de Plaute :

Væ misero illi, cujus cibo iste factus est imperiosior.

Malheur à celui de qui le pain a rendu ce faquin si absolu & si insolent.

34 *Patinas cœnabat omasi vilis*] *Omasum*, le ventre des bêtes. C'étoit la viande ordinaire des pauvres.

35 *Et agnini*] Il faut lire *agninæ*, comme a lu le vieux Commentateur, *agninæ carnis*. Car la chair de brebis a été toujours moins estimée que celle de mouton. C'est pourquoi dans Plaute un parasite menace les bouchers, sur ce que pour un mouton ils tuent deux brebis. Car c'est ainsi que j'explique ce passage de la II. scene du IV. Acte des Captifs:

Qui locant cædundos agnos, & duplam agninam dabunt.

36 *Scilicet ut ventres lamnâ candente nepotum*] C'étoit la punition ordinaire des esclaves goulus; on

leur marquoit le ventre avec un fer chaud. Galien dans le VI. Livre de Placit. Hippocrat. & Platon: Ἐιώθασι καὶ νῦν ποιεῖν οἱ τοὺς ἁμαρτάνοντας οἰκέτας κατadικάζοντες, τῶν μὲν ἀποδιδρασκόντων τὰ σκέλη καίοντές τε καὶ καταcχάζοντες καὶ παίοντες: τῶν δὲ κλεπτόντων, τὰς χεῖρας, ὥσπερ καὶ τῶν γαστριμάργων τὴν γαστέρα, καὶ τῶν φλυαρούντων τὴν γλῶτταν. *Encore aujourd'hui ceux qui punissent les esclaves, brulent & scarifient les jambes des fugitifs, les mains des voleurs, le ventre des gloutons, & la langue des babillards.*

37 *Correctus Menius idem*] Les Commentateurs remarquent qu'il y a dans les manuscrits, *correctus Bestius idem.* Si c'est la veritable leçon, il faut croire que Bestius étoit un surnom qu'on avoit donné à Ménius, à cause de sa voracité: car Bestius étoit un nom Romain. Cruquius a fort mal pris ce passage, quand il a cru que Bestius étoit ici un personnage different. *Correctus*, cet homme si sage, si sobre, &c. *M. Bentlei a perdu toute la grace & tout le naturel de ce passage, en lisant *Corrector Bestius*, & en faisant de Bestius un homme different de Ménius.*

38 *Ubi omne verterat in fumum & cinerem*] Car la fumée & la cendre c'est tout ce qui reste des biens que consument les gloutons.

40 *Si qui comedunt bona*] *Comedere bona*, manger son bien, est toujours pris en mauvaise part, pour *consumere*, *decoquere*, & ce que Catulle apelle *devorare patrimonia*, & Ménandre, γῆν καταφαγεῖν. C'est pourquoi les Latins apelloient *comedum* & *comedonem* un débauché qui consumoit tout son bien.

41 *Nil vulvá pulcrius amplâ*] Les Anciens ne trouvoient rien de meilleur qu'un ventre de truie, qu'ils préparoient avec beaucoup d'art & de soin. Mais ils faisoient une grande difference entre le ventre d'une truie qui avoit été tuée pleine, & celui d'une autre qui n'avoit été tuée qu'après avoir fait ses cochons. Le premier étoit plus de leur goût, & ils l'apelloient *vulvam ejectitiam.* Ils faisoient aussi grand

grand cas de l'autre, quand la bête avoit été tuée le lendemain qu'elle avoit mis bas, surtout si c'étoit de sa premiere portée ; & ils l'apelloient *vulvam porcariam*. Et géneralement ils preferoient le ventre d'une vieille truie pleine à celui d'une jeune qui n'avoit jamais porté. C'est pourquoi Martial dit :

Te fortasse magis capiet de virgine porcâ,
Me materna sue gravida vulva capit.

Voyez Pline, Livre VIII. chapitre II. & Livre XI. chapitre XXXVII. Dans Athénée, Archestratus, excellent cuisinier, parle d'un ventre de truie confit dans le vinaigre & le cumin.

Γαστέρα καὶ μήτραν ἑφθὴν ὑὸς ἔντε κυμίνῳ
Ἐντ' ὄξει δριμεῖ. -----

42 *Nam tuta & parvula laudo*] C'est ce que son valet lui reproche dans la Satire VII. du Livre II.

------ Si nusquam es fortè vocatus
Ad cœnam, laudas securum olus, &c.

Si personne ne vous prie à souper, rien n'est comparable, dites-vous, à vos simples repas d'herbes, qu'accompagnent toujours la tranquilité & la sureté, &c.

Il apelle ici *tuta* ce qu'il a dit là *securum olus*.

44 *Unctius*] Plus exquis & plus abondant ; comme Catulle a dit *uncta patrimonia*.

45 *Quorum conspicitur nitidis fundata pecunia villis*] Le savant Heinsius a fait un long discours pour prouver qu'ici *nitidæ villæ* sont *prætoria, villæ urbanæ*, des maisons de plaisance ; & qu'Horace les opose à *villæ rusticæ*, qui étoient des maisons de revenu. Mais on ne peut rien imaginer de plus éloigné de la pensée d'Horace, qui ne faisant cas que du solide, & de ce qui pouvoit entretenir une bonne table, & faire manger

manger de bons morceaux, ne pouvoit jamais trouver heureux ceux qui avoient follement mis tout leur bien à des maisons superbes qui n'étoient que pour le plaisir. *Nitidæ villæ* sont des maisons de campagne propres & bien tenues, comme Virgile a dit *nitentes campos*, & *nitentia culta*. * Ciceron avoit dit de même *campos, collesque nitidissimos, viridissimosque*, dans la III. Verrine. * *Nitidæ villæ* est ici la même chose que dans Ennius *politi campi*, des champs bien cultivés, *diligenter exculti*; car *politus* est la même chose que *nitidus*. De-là on a dit *politiones agrorum*. La bonne culture des terres. Et Horace trouve heureux ceux qui ont mis leur argent à ces sortes de maisons, parceque cela ne manque jamais, & qu'on a toujours de quoi faire grand-chere.

46 *Fundata pecunia*] C'est parceque l'argent est fondé dans ces maisons, qu'on les a apellées *fundi*, *des fonds*; car l'argent est assuré sur cela comme sur des fondemens inébranlables.



N O-

NOTES

SUR L'EPIT. XV. DU LIV. I.

COmme les bains froids qui avoient gueri Auguste vers le milieu de l'année 731. mirent le jeune Marcellus au tombeau, quelques mois après, il est naturel, dit le P. Sanadon, de dater cette lettre du commencement de l'année, c'est-à-dire six ou sept mois avant la guerison d'Auguste.

4 *Gelidâ quum perluor undâ*] Suivant le P. S. cela ne supose point qu'Horace eût déja pris les bains froids à Clusium ou à Gabie, comme l'a cru M. Dacier. Il étoit seulement dans la resolution de les prendre, & il balancoit entre les eaux de Velie & celles de Salerne. *Perluor*, dit ce Pere, ne marque point ici une action passée, mais seulement la disposition presente où étoit Horace, & il a le même sens que *quum in eo sum ut perluar*.

6 *Dictaque cessantem*] M. Dacier, dit le P. S. trouve ici la goute, & des bains d'eau chaude qui avoient beaucoup de souffre. Je crois, continue ce Pere, qu'Horace a voulu nous donner des idées toutes differentes. Cette maladie paresseuse, *cessans morbus*, est toute maladie causée par une humeur pituiteuse, qui en opilant les nerfs y produit de l'engourdissement ou de la stupeur, & va même quelquefois jusqu'à priver la partie affectée de tout sentiment & de toute action, comme il arrive dans les apoplexies. Par *sulfura*, continue le P. S., j'entends des étuves où les vapeurs souffrées qui s'exhalent de la terre causent une chaleur seche, qui provoque la sueur. Celse, au Liv. II. chap. XVII. parle de ces étuves de Baïes d'une maniere si conforme à cet endroit d'Horace, qu'on diroit que le Medecin a voulu commenter le Poëte: *Siccus calor est, ubi à terrâ profusus cali-*

calidus vapor ædificio includitur, sicut super Baias in myrtetis habemus. Quand Horace dit *elidere*, ajoute le P. S. c'est une expression figurée qui signifie *dissoudre*, *dissiper*.

13 *Equi*] Le P. S. lit *equis*, après les meilleurs manuscrits & d'habiles Commentateurs, & c'est ainsi, dit-il, que les Latins ont coutume de parler.

17 *Quidvis*] Dan. Heinsius & M. Cuningam ont lu *quodvis*, & le P. S. a adopté cette leçon. Il ne s'agit ici que du vin, comme cela paroît par le vers précédent & par les trois suivans.

30 *Fingere*] Le P. S. a mis *figere*, après une des meilleures éditions. *Figere*, dit-il, s'éloigne peu de la leçon ordinaire, & convient mieux avec *sævus*.

32 *Donabat*] Le P. S. lit *donaret*, comme on le trouve dans trois éditions.

37 *Correctus Menius*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, en lisant *Corrector Bestius*. *Bestius* est de tous les manuscrits, & *corrector*, qui s'est conservé dans un fort ancien, a déja été rétabli dans le texte par trois Editeurs critiques. Cornelius Bestius, comme le remarque le P. S. étoit un homme connu de ce tems-là par la séverité de ses moeurs. Perse nous en donne la même idée qu'Horace, & l'opose aux Philosophes de la Grece.



A D

AD QUINTIUM.

EPISTOLA XVI.

Ne perconteris, fundus meus, optime Quinti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet olivæ,
Pomisne & pratis, an amictâ vitibus ulmo,
Scribetur tibi forma loquaciter, & situs agri.
Continui montes, nisi dissocientur opacâ
Valle: sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol,
Lævum discedens curru fugiente vaporet.
Temperiem laudes: quid si rubicunda benignè
Corna, vepres & pruna ferant? si quercus & ilex
Multâ fruge pecus, multâ dominum juvet umbrâ?
Dicas adductum propiùs frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus,
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hæ latebræ dulces, etiam (si credis) amœnæ

Inco-

A QUINTIUS.

EPITRE XVI.

POUR vous épargner la peine de me demander si ma terre me nourit de son bled, si elle m'enrichit de ses olives & de ses fruits, ou du revenu de ses vignes & de ses prairies, je vais, mon cher Quintius, vous en décrire au long la nature & la situation. C'est une longue chaine de montagnes qui sont coupées par un vallon fort couvert, de maniere pourtant qu'à sa droite il est éclairé du soleil levant, & à sa gauche il reçoit tous les rayons du soleil, lorsqu'il va se coucher dans l'onde. Vous seriez charmé de la douceur & de la bonté de son air. Mais que diriez-vous si vous voyiez ses buissons porter des cornilles & des prunes, & ses chênes fournir abondamment de la pâture aux troupeaux, & de l'ombre au maître? Vous croiriez voir, sans doute, le delicieux ombrage de Tarente qui se seroit aproché de Rome. Il y a de plus une source assez grosse pour fournir un ruisseau qui porte son nom. Ses eaux ne sont ni moins froides ni moins pures que celles de l'Hebre, qui baigne la Thrace; & elles ont encore cet avantage, qu'elles sont très saines. Cette solitude douce, & même si vous m'en croyez, delicieuse, conserve en santé votre ami pendant le dangereux mois de septembre. Pour vous,

Incolumem tib me præstant septembribus horis.
Tu rectè vivis, si curas esse quod audis.
Jactamus jampridem omnis te Roma beatum,
Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas:
Neve putes alium sapiente bonoque beatum:
Neu, si te populus sanum rectèque valentem
Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.
Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, et his verbis vacuas permulceat aures:
(Tene magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui consulit & tibi & urbi,
Jupiter :) *Augusti laudes agnoscere possis.*
Quum pateris sapiens emendatusque vocari,
Respondesne tuo dic, sodes, nomine? Nempe
Vir bonus et prudens dici delector ego, ac tu.
Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet, ut si
Detulerit fasces indigno, detrahet idem.

Pone,

vous, vous êtes heureux, ſi vous êtes veritablement tel qu'on vous croit. Il y a longtems que tout Rome parle de votre bonheur; mais je crains bien que ſur cela vous n'ajoutiez plus de foi aux autres qu'à vous-même; que vous ne vous imaginiez qu'il y a d'autres gens heureux que les Sages & les gens de bien; & que dans le même tems que le peuple vous aſſure que vous êtes en parfaite ſanté, vous ne cachiez une fievre interieure, juſqu'à ce que le friſſon vienne vous prendre au milieu du repas. Une mauvaiſe honte porte les fous à cacher leurs maux, & à les laiſſer ſans remede. Si quelqu'un venoit vous dire que vous avez gagné des batailles ſur terre & ſur mer, & qu'il voulût vous amuſer par ces paroles flateuſes : *Que Jupiter, qui en veillant à votre conſervation, veille au ſalut de Rome, laiſſe toujours douter ſi le peuple a plus d'amour pour vous que vous n'en avez pour le peuple*, vous ne manqueriez pas de reconnoître que ces louanges ne ſont dûes qu'à Auguſte. Mais quand vous ſouffrez d'être apellé ſage & homme de bien, dites-moi, je vous prie, oſez-vous répondre à ces beaux noms, & les prendre pour vous? QUIN. Sans doute, car j'aime comme un autre à paſſer pour honnête homme. HOR. Mais celui qui vous donne aujourd'hui ce beau titre, vous l'ôtera demain, s'il lui en prend fantaiſie, comme quand il a donné les faiſceaux à un homme indigne, il les lui ôte ſans balancer. Quitez cela, lui dit-il, cela m'apartient. Il faut les quiter, & ſe retirer tout triſte. Si ce même peuple s'aviſoit de

Pone, meum est, inquit. Pono, tristisque recedo.
Idem si clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat laqueo collum pressisse paternum:
Mordear opprobriis falsis? mutemque colores?
Falsus honor juvat, et mendax infamia terret,
Quem? nisi mendosum et mendacem? Vir bonus est quis?
Qui consulta patrum, qui leges juraque servat:
Quo multæ magnæque secantur Judice lites:
Quo responsore et quo causæ teste tenentur.
Sed videt hunc omnis domus & vicinia tota
Introrsum turpem, speciosum pelle decorâ.
Nec furtum feci, nec fugi, si mihi dicat
Servus: Habes pretium, loris non ureris: aio.
Non hominem occidi: non pasces in cruce corvos.
Sum bonus, & frugi: renuit, negat atque Sabellus.
Cautus enim metuit foveam lupus, accipiterque
Suspectos laqueos, & opertum miluüs hamum.
Oderunt peccare boni virtutis amore:
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.

m'apeller vouleur, de dire que je suis un infame, & de soutenir que j'ai étranglé mon pere de mes propres mains, serois-je fâché de ces calomnies? en changerois-je de couleur? Qui est celui qui se laisse flater par une fausse louange, ou épouvanter par une fausse calomnie, si ce n'est un esprit vicieux & faux? Qui est donc l'homme de bien? QUIN. Celui qui observe les décrets du Sénat; qui obéït aux loix & à la justice; que tout le monde prend pour l'arbitre de ses differens, & dont les avis & le témoignage ont tant de poids, qu'ils font toujours gagner les procès à ceux dont il à pris la defense. HOR. Oui! Mais ce même homme est connu dans son domestique & dans tout son voisinage pour un coquin qui se cache sous un beau masque. Si mon valet me disoit; Je ne vous ai point volé, & je ne me suis point enfui. Tu en seras bien récompensé, lui dirois-je, tu n'auras pas les étrivieres. Je n'ai tué personne. Tu ne seras pas sur une croix la pâture des corbeaux. Je suis homme de bien & d'honneur. C'est ce que je nie. Car le loup rusé craint les piéges, l'épervier craint les lacs, & le milan craint l'hameçon. Les gens de bien s'empêchent de tomber dans des crimes, par le seul amour de la vertu: & toi, tu ne te retiens que par la peur du suplice. Si tu pouvois esperer de te cacher, tu confondrois les choses saintes avec les profanes. Car lorsque de mille boisseaux de feves tu n'en prends qu'un, la perte est à la verité moins grande pour moi mais ton crime n'est pas moins grand. Cet homme de bien dont vous

Sit spes fallendi, miscebis sacra profanis;
Nam de mille fabæ modiis quum surripis unum,
Damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto.
Vir bonus, omne forum quem spectat & omne tribunal,
Quandocunque Deos vel porco vel bove placat:
Jane pater, clarè, clarè quum dixit, Apollo;
Labra movet, metuens audiri: Pulcra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.
Quo melior servo, quo liberior sit avarus,
In triviis fixum quum se dimittit ob assem,
Non video, nam qui cupiet, metuet quoque: porro
Qui metuens vivet, liber mihi non erit unquam.
Perdidit arma, locum virtutis deseruit, qui
Semper in augendâ festinat & obruitur re.
Vendere quum possis captivum, occidere noli:
Serviet utiliter: sine pascat durus, aretque:
Naviget ac mediis hyemet mercator in undis:
Annonæ prosit, portet frumenta penusque.

parlez, qui eſt l'oracle du bareau & des tribunaux les plus auguſtes, toutes les fois qu'il fait des ſacrifices aux Dieux, & qu'il a dit deux ou trois fois d'une voix haute: Pere Janus, Apollon, il ne fait enſuite que remuer les levres & marmoter, de peur d'être entendu: Belle Laverne, dit-il tout bas, donnez-moi toujours les moyens de me cacher; faites que je puiſſe toujours paſſer pour un homme juſte & ſaint: couvrez d'épaiſſes ténebres tous mes crimes, & mettez toujours au-devant de mes tromperies un nuage obſcur. Je ne vois pas comment un avare qui ſe courbe pour amaſſer un ſou, que les enfans ont cloué à terre au milieu de la rue, peut ſe dire plus libre & plus homme de bien qu'un eſclave. Car s'il deſire, il craint auſſi par conſéquent; & celui qui craint, à mon ſens, ne peut jamais être libre. Tout homme qui travaille ſans relâche, & qui s'accable de mille ſoins pour augmenter ſon bien, il a perdu ſes armes; il a lâchement quité le poſte de la vertu; *il n'y a rien de bon à en attendre, au lieu qu'un vil eſclave eſt encore bon à quelque choſe*; & vous n'êtes jamais réduit à la néceſſité de le tuer; vous pouvez le vendre, ou en tirer même du ſervice; il gardera vos troupeaux, il labourera vos terres, vous l'envoyerez trafiquer ſur mer pendant la plus rude ſaiſon de l'année; il contribuera à faire régner partout l'abondance, il amenera des vivres & des bleds. Enfin, *pour ne pas vous retenir plus longtems*, le Sage & l'homme de bien c'eſt celui qui a le courage de dire, *comme Bacchus dans la tragédie:* Penthée, Roi de Thebes,

Vir bonus & ſapiens audebit dicere: Pentheu,
Rector Thebarum, quid me perferre patique
Indignum coges? Adimam bona Nempe pecus, rem,
Lectos, argentum. Tollas licet. In manicis &
Compedibus ſævo te ſub cuſtode tenebo.
Ipſe Deus, ſimulatque volam, me ſolvet. Opinor,
Hoc ſentit: Moriar. Mors ultima linea rerum eſt.



bes, quelles indignités me ferez vous ſouffrir? Pen. Je t'ôterai tes biens. Bacc. Quoi! mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argent? vous pouvez les prendre. Pen. Je te tiendrai dans une dure priſon, je t'accablerai de chaines. Bacc. Un Dieu me viendra delivrer quand il me plaira. Hor. Il veut dire, à mon avis, je mourrai; la mort eſt la fin de toutes choſes.



REMARQUES

Sur l'EPITRE XVI.

QUINTIUS HIRPINUS avoit écrit à Horace, pour lui reprocher le long féjour qu'il faifoit à la campagne, & pour lui demander des nouvelles d'une maifon, où il fe trouvoit fi heureux. Horace lui décrit cette maifon en peu de mots; & profitant de cette occafion, il fe jette fur une matiere fort ferieufe & fort importante. Il fait voir que le veritable bonheur des hommes ne confifte pas dans l'opinion & dans le jugement des autres, mais dans le fentiment qu'ils en ont eux-mêmes, & dans la paix de la confcience, qui feule peut rendre heureux; ce qui prouve qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien. Il examine enfuite ce que c'eft que l'homme de bien: & après avoir refuté folidement des definitions qu'on en donne d'ordinaire, il établit qu'il n'y a d'homme de bien que l'homme libre, qui n'ayant ni crainte, ni defir, eft toujours le maître de lui-même, & toujours en état de braver les efforts des tirans. Tout ce qu'un grand Philofophe auroit pu dire en profe, Horace le dit ici en vers. Mais il n'y a peut-être jamais eu que Socrate & Platon qui l'euffent dit avec cette fineffe & cette politeffe qui regnent dans cette Epitre. La fcience & l'érudition y paroiffent fans leurs épines; & le fel Attique y eft répandu à pleines mains. Auffi Horace a particulierement imité Socrate, comme on le verra dans les Remarques. Jule Scaliger a fi peu compris les beautés charmantes de cette piece, qu'il a ofé écrire qu'Horace en décrivant fa maifon de campagne,

ſe jette témerairement & mal à propos dans des préceptes de philoſophie. *In ſextâ-decimâ, ubi rus deſcripſit, exilit temerè ad diſcutienda præcepta ſapientiæ.* Quelle malheureuſe critique!

1 *Optime Quinti*] C'eſt le même Quintius Hirpinus, à qui il adreſſe l'Ode XI. du Livre II. La famille des Quintiens étoit une des plus anciennes & des plus conſiderables de Rome, & elle avoit eu tous les plus grands emplois. Mais cette Epitre ſeule, & l'Ode dont je viens de parler, marquent aſſez que ce Quintius étoit un homme d'une très grande conſideration & d'un grand crédit.

2 *Arvo paſcat herum*] *Arva* ſont proprement des terres labourables, des terres à bled.

An baccis opulentet olivæ] *Opulentus* & *opulentare* ſe diſent proprement de ceux qui ont de grands revenus en fonds de terre: car ils viennent du mot *ops*, qui ſignifie la terre. Columelle a dit, en parlant des troupeaux: *Et eiſdem familiarem focum, menſamque pretioſis dapibus opulentent. Ils enrichiſſent leur foyer & leur table de mets exquis.*

3 *Pomiſne & pratis*] *Pomis* pour toutes ſortes de fruits. *Pratis*: les Anciens eſtimoient plus les prés que les terres labourables, parcequ'ils portent un revenu continuel qui n'eſt point ſujet aux tempêtes, qui ne demande aucun travail, & qui n'eſt d'aucune dépenſe. C'eſt pourquoi auſſi ils les ont apellés *prata*, pour *parata*; voulant dire qu'ils ſont toujours prêts à donner. Varron, Columelle.

4 *Scribetur tibi forma loquaciter*] Il dit qu'il lui va faire au long, *loquaciter*, la deſcription de ſa maiſon; cependant toute cette deſcription n'occupe que dix vers. C'eſt que dix vers ſont pour Horace ce que deux cents ſont pour les autres. Ceux qui font aujourd'hui des deſcriptions ſi longues & ſi ennuyeuſes, devroient profiter de cet endroit, & y aprendre à ſortir plutôt des lieux qu'ils nous décrivent. Pindare ſe vante en quelque endroit d'avoir enſeigné aux hommes à être courts dans leurs deſcriptions.

Forma] Varron a fort bien expliqué ce mot dans le VI. chapitre du Livre I. *Formæ duo genera sunt, una quam natura dat, altera quam sationes imponunt. Il y a deux formes de terroirs, l'une que la nature donne, & l'autre qui vient du travail. Horace ne parle ici que de la premiere.*

5 *Continui montes, nisi dissocientur*] Il ne faut que s'imaginer une longue chaine de montagnes interrompues par une vallée, qui les coupe de l'Orient à l'Occident. Ces montagnes les plus voisines de la maison d'Horace, étoient Ustica & Lucrétilis. La vallée s'apelloit aussi *Ustica*, du nom de la petite montagne qui la bordoit. Cruquius a fort mal pris ce passage.

6 *Sed ut veniens.*] Ce *sed* répond à *opaca.* Cette vallée n'est pas si couverte qu'elle ne reçoive le lever & le coucher du soleil.

7 *Lævum discedens curru fugiente vaporet*] C'est un des plus beaux vers que l'on puisse faire. *soit que l'on lise *discedens* ou *decedens* comme dans Virgile:

*Te, veniente die, te decedente canebat.**

Vaporare, échauffer.

8 **Rubicunda benignè*] Dans quelques MSS. il y a *benigni*, qui se raporte a *vepres.* Mais j'aime mieux *benignè.**

9 *Corna, vepres & pruna ferant*] *Corna* des cornilles; *pruna* des prunes de haie, des prunes sauvages. Ces fruits étoient fort considerables dans les montagnes, car on les confisoit; & les cornilles tenoient lieu d'olives. Columelle dans le chap. X. du XII. Livre : *Eodem tempore corna & pruna Onychina, & pruna sylvestria, nec minus genera pyrorum & malorum condiantur. Corna quibus pro olivis utamur.*

10 *Multâ fruge pecus*] On s'étonne qu'Horace ait apellé le gland *frugem*, qui est le nom que l'on a donné au bled. Mais les Anciens ont dit *fruges*

de

de toutes ſortes de fruits de la terre. Et les Juriſconſultes même ont mis de la difference entre *fruges* & *frumentum*. *Frumentum* eſt ce qui croît en épi & *fruges* tout ce qui a écorce ou gouſſe.

12 *Fons etiam rivo*] C'eſt la fontaine *Digentia*, qui donnoit ſon nom au ruiſſeau dont il parle dans l'Epitre XVIII. Il y avoit encore une autre fontaine apellée *Blanduſia*, qu'il décrit dans l'Ode XIII. du Livre III mais comme elle étoit plus petite que l'autre, Horace n'en parle point ici.

13 *Nec purior ambiat Hebrus*] *Ambire* ſe dit proprement des choſes qui environnent, qui vont autour. Horace s'en ſert ici en parlant de l'Hebre, pour marquer ſon cours tortueux : car il ſemble qu'il n'y ait point de partie de la Thrace qu'il ne veuille baigner.

14 *Infirmo capiti fluit utilis*] Il veut dire que cette eau étoit fort bonne pour rabatre les vapeurs; ou peut-être qu'il parle du bain ou de la douche qu'on donnoit à la tête.

Utilis alvo] Il veut dire qu'elle étoit bonne pour tenir le ventre libre. Des eaux froides comme celles-là ne pouvoient pas être bonnes pour la colique. C'eſt ainſi qu'il a apellé les mauves *ſalubres corpori*. Je me ſuis contenté de mettre dans la traduction , que ces eaux ſont fort ſaines; cela dit tout.

15 *Hæ latebræ*] On croit que ce *latebra* eſt un mot de mépris , dont Quintius s'étoit ſervi dans la Lettre qu'il avoit écrite à Horace ; comme s'il diſoit, *cette priſon*, *ce trou*. Mais c'eſt une conjecture ſans fondement. Horace a fort bien pu apeller ſa maiſon *latebræ*, cachette , parcequ'il y trouvoit une retraite, un azile contre les importunités, & les embaras qu'il eſſuyoit à Rome.

**Dulces*, *etiam* , *ſi credis amœnæ*] Car il y a bien de la difference entre *dulcis* & *amœnus*. Une retraite peut être douce & tranquile ſans être delicieuſe. , *amœna*. M. Bentlei s'eſt fort trompé.*

16 *Incolumem tibi me præſtant ſeptembribus horis*] On peut voir ce qui a été remarqué ſur ces vers de la Satire VI. du Livre II.

Nec mala me ambitio perdit, nec plumbeus Auſter,
Autumnuſque gravis, Libitinæ quæſtus acerbæ.

Je n'ai là aucune ambition dans la tête; je ne crains ni le dangereux vent de Midi, ni l'automne ſi nuiſible aux corps, & qui fait le principal revenu de la cruelle Libitine :

car c'eſt une ſuite & un effet de l'admirable ſituation de ſa maiſon.

17 *Tu rectè vivis, ſi curas eſſe quod audis*] Les paroles d'Horace ne ſont pas toujours liées, parcequ'il néglige les liaiſons, & qu'il ne ſe met pas en peine de faire des tranſitions douces; mais le ſens en eſt toujours fort lié & fort ſuivi. Car après avoir fait voir à Quintius, que dans ſa retraite il cherche plus ſa commodité, que les ſuffrages du peuple, il prend de là occaſion de l'exhorter à vivre de même, & à travailler beaucoup plus à ſe trouver, qu'à ſe faire dire heureux.

Si curas eſſe quod audis] Voilà un des plus beaux préceptes de la morale. Il ne faut pas ſe croire heureux parcequ'on nous eſtime tels, il faut voir ſi nous le ſommes veritablement; & pour cela il faut bien plus examiner ſa propre conſcience que les ſentimens d'autrui.

18 *Jactamus jampridem omnis te Roma beatum*] Le public ne juge que ſur des aparences, qui le plus ſouvent ſont trompeuſes. Mais notre propre cœur, quand nous voulons bien l'examiner, ne nous trompe point.

19 *Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de croire plutôt ce qu'on dit d'eux, que ce qu'ils en ſavent eux-mêmes. Ils ſe trouvent heureux quand tout le monde vante & admire leur bonheur:

bonheur : mais s'ils vouloient deſcendre dans leur interieur, & ſe conſulter, ils verroient qu'il y a bien de la difference entre être heureux dans l'opinion des autres, & l'être par ſon propre ſentiment.

20 *Neve putes alium ſapiente bonoque beatum*] Pour être heureux dans l'opinion des autres, il ſuffit d'avoir ce qu'on apelle les biens de la fortune : mais pour être heureux par ſon propre ſentiment, il faut avoir les biens de l'ame, & les qualités du cœur, & c'eſt ce que la Fortune ne donne point. *Alium ſapiente*, pour *alium à ſapiente*, autre que le ſage. Varron a dit de même, *quod eſt aliud melle*, qui eſt autre que le miel.

21 *Neu ſi te populus ſanum rectèque valentem*] Il compare ceux qui ſe trouvent heureux & ſages, parceque le public les trouve tels, à des malades qui ajoutent foi à ceux qui les aſſurent qu'ils ſont dans une ſanté parfaite, & qui dans cette confiance ſe mettent à table pour aſſouvir leur apétit deréglé; ils croyent ſe porter fort bien, cependant le friſſon vient tout d'un coup les ſaiſir au milieu du repas, & leur gueriſon en devient plus difficile. Cette comparaiſon eſt fort belle & fort juſte, elle eſt priſe de Socrate.

22 *Sub tempus edendi*] La faim qu'ils ont les porte à déguiſer leur mal, & à ſe tromper euxmêmes.

23 *Manibus tremor incidat unctis*] *Manibus unctis*, des mains encore graſſes ; c'eſt pour dire au milieu du repas.

25 *Stultorum incurata pudor malus ulcera celat*] Il n'y a rien de plus vrai; c'eſt une maudite honte qui empêche les hommes de découvrir leurs maux, & d'y chercher des remedes. Le public les trouve heureux, les trouve ſages ; & ils aiment mieux demeurer incurables, que de détromper le public.

Pudor malus] *Pudor*, *honte*, eſt un mot équivoque, qui eſt autant pris en bonne qu'en mauvaiſe

part ; car il y a une bonne & une mauvaiſe honte. Et comme dit l'Eccleſiaſte : *Il y a une honte qui produit l'endurciſſement & le péché , & une honte qui produit l'honneur & la gloire.* Voilà pourquoi Horace ajoute l'épithete *malus.*

25 *Si quis bella tibi terrâ pugnata marique*] Il n'y a point d'homme , s'il n'eſt entierement fou, qui prenne pour lui les louanges qu'on donne à un grand Prince, quand on parle de ſes victoires & de ſes exploits. Cependant ce n'eſt pas une moindre folie de ſe croire heureux & ſage, parceque le peuple nous trouve tels. Et ceux qui tombent dans ce dernier defaut, tomberoient auſſi dans l'autre s'ils n'aprehendoient plus le public qu'ils ne s'aprehendent eux-mêmes : mais , comme dit fort bien Pline, ils craignent la renommée , & ne craignent pas leur conſcience : accoutumés à ſe pardonner tout, ils ne veulent pas s'expoſer aux railleries du public, qui ne pardonne rien :

Compoſé monſtrueux de baſſeſſe & d'orgueil.

Horace ne pouvoit pas mettre dans un plus beau jour le ridicule dont il parle.

26 *Vacuas aures*] Des oreilles ouvertes à la flaterie.

27 *Tene magis ſalvum populus velit, an populum tu*] Ces deux vers ſont admirablement beaux ; ils ſont auſſi d'un très grand maître : car Horace les a pris du panégirique que Varius fit d'Auguſte ; ce Varius qui étoit en même tems ſi grand Poëte & ſi grand Critique.

28 *Servet in ambiguo Jupiter*] La louange que Varius donnoit ici à Auguſte , eſt la plus grande que l'on pouvoit jamais donner. En effet il n'y a rien de plus grand que de voir un Prince qui vit de maniere avec ſes Sujets, que l'on ne ſauroit diſcerner s'il a plus d'amour pour eux qu'ils n'en ont pour lui. Si cette louange étoit grande, elle n'étoit pas moins juſte, Auguſte la meritoit bien.

L'hiſtoire parle des grands biens que ce Prince fit aux Romains, & elle eſt pleine des marques d'amour & de reconnoiſſance que les Romains lui donnerent. Mais comme tout ce que les Sujets font pour leur Prince pendant leur vie peut être ſuſpect, & paroître l'effet de quelque paſſion intereſſée, je me contenterai de raporter une particularité qui me paroît à couvert de tout ſoupçon. C'eſt qu'on voyoit tous les jours des mourans qui par leur teſtament ordonnoient à leurs heritiers d'aller offrir dans le Capitole des victimes pour remercier Dieu *de ce qu'Auguſte leur ſurvivoit*; *quòd ſuperſtitem Auguſtum reliquiſſent*. Tous les honneurs qu'on lui a deferés ne valent pas cette marque de tendreſſe & de pieté qu'on lui a ſouvent donnée entre les bras de la mort, qui ne ſouffre jamais auprès d'elle ni la crainte, ni la flaterie, ni l'eſperance.

Qui conſulit & tibi & urbi] C'eſt-à-dire, *qui en veillant à votre conſervation, veille à la conſervation de Rome.* Car c'eſt la maniere dont les Romains s'expliquoient, en priant pour la proſperité d'Auguſte, ils croyoient prier pour celle de l'Empire. Voici un paſſage qu'on ne ſera pas fâché de lire. Quand le Senat & le peuple eurent donné charge à Meſſala de deferer à Auguſte le nom de *Pere de la patrie*, Meſſala parla en ces termes: *Quod bonum fauſtumque ſit tibi, domuique tuæ, Cæſar Auguſte, (ſic enim nos perpetuam felicitatem Reip. & læta huic precari exiſtimamus) Senatus te conſentiens cum pop. Rom. conſalutat patriæ Patrem. Veuillent les Dieux que ce que nous faiſons aujourd'hui, ſoit heureux pour vous & pour votre maiſon, Ceſar Auguſte, (car en faiſant cette priere, nous ſommes perſuadés que nous demandons pour cet Empire une éternelle felicité) Le Sénat d'un commun conſentement avec le peuple vous ſalue Pere de la patrie.* Auguſte, le viſage baigné de larmes, que la joie & la tendreſſe lui arrachoient, répondit: *Compos factus votorum meorum, Patres Conſcripti, quid aliud habeo Deos immor-*

immortales precari, quàm ut hunc consensum vestrum ad ultimum vitæ finem mihi perferre liceat. Après l'accomplissement de tous mes vœux, que puis-je demander aux Dieux immortels, que de me faire la grace de voir durer jusques au dernier jour de ma vie cette affection & cette union, qui vous portent à me donner aujourd'hui un titre si glorieux ? Que peut-on voir de plus tendre ? D'un côté le Sénat & le peuple ne prient que pour Auguste, & de l'autre Auguste ne prie que pour le peuple & pour le Sénat.

29 *Augusti laudes agnoscere possis*] Voilà une louange bien delicate & bien adroite.

30 *Quum pateris sapiens emendatusque vocari*] Si on vous apelloit vainqueur des Parthes, & maître de la terre & de la mer, vous refuseriez ces titres: mais lorsqu'on vous apelle sage, & homme qui suit les loix de la raison, vous ne faites pas difficulté de prendre cela pour vous; cependant cette derniere folie n'est pas moins grande que la premiere.

Sapiens emendatusque] *Sapiens*, sage, soit que cette sagesse vienne de la nature, ou de l'étude & du travail: mais *emendatus* marque une sagesse qui vient du travail seul, qui corrige & surmonte les vices, & qui par conséquent est très difficile à aquerir. L'Empereur Marc-Antonin a compris ces deux differentes sagesses sous ces deux mots, ὀρθὸς ἢ ὀρθούμενος, voulant dire qu'il faut être sage naturellement, ou le devenir par le travail & par l'étude.

31 *Respondesne tuo dic, sodes, nomine*] *Tuo nomine* n'est point un datif pour *tuo nomini*, comme on l'a cru; mais un ablatif; & il y a bien de la difference entre *répondre à son nom*, & *répondre en son nom*.

Nempe vir bonus & prudens dici delector] C'est Quintius qui répond à Horace ce qu'on répond ordinairement en ces occasions: *Chacun aime à passer pour homme de bien.* Mais Horace fait bien voir

voir le ridicule de cette réponse, qui consiste dans le mot *dici*. Ce n'est pas à passer pour homme de bien qu'il faut travailler, c'est à l'être: car comme dit fort bien Séneque, *quis prudens se ob aliena miratur? Qui est l'homme sage qui peut s'aplaudir des biens qui ne sont point en lui?* Le veritable homme de bien n'a aucune attention à ce qu'on dit & qu'on pense de lui; il est apliqué à faire son devoir, comme le pied l'est à marcher, l'œil à voir, & l'oreille à entendre. Mais voilà quel est le pitoyable aveuglement des hommes; ils veulent qu'on les croye, & qu'on les apelle saints, prudens, justes, &c. quoique cette bonne opinion qu'on a d'eux ne les rende pas tels, & ils n'ont pas le courage de se donner eux-mêmes veritablement ces noms, quoiqu'il dépende d'eux de se les donner justement, & de les conserver de même.

33 *Qui dedit hoc hodie, cras, si volet, auferet*] C'est la réponse qu'Horace fait à celle de Quintius. Si le peuple n'étoit pas inconstant, & que quand il est une fois prévenu pour quelqu'un, cela ne changeat jamais, on ne pouroit pas trouver si ridicules ceux qui travailleroient à passer dans son esprit pour gens de bien: car au moins cette bonne opinion, qu'ils lui donneroient d'eux-mêmes, quoique fausse, leur procureroit presque les mêmes avantages de la part du peuple, qu'une veritable vertu. Mais comme il n'y a rien de plus léger que le peuple, on est bien ridicule de faire quelque fondement sur ses opinions, qui ne viennent jamais que de son caprice.

35 *Pone, meum est, inquit,*] Voilà une heureuse aplication; la fausse vertu, dont nous nous piquons, est dans l'esprit du peuple, qui se trompe en notre faveur: elle n'est point du tout en nous; aussi lorsqu'il se détrompe, il use de cette vertu comme d'un bien qui lui apartient; il nous l'ôte comme il ôte les charges. Mais la veritable vertu est proprement en nous, & il ne dépend point du peuple de nous l'ôter, ni de lui faire prendre,

dre, quand il lui plaît, ou de lui faire quiter les marques de ſa dignité; comme il s'en explique dans l'Ode II. du Liv, III.

Nec ſumit aut ponit ſecures,
Arbitrio popularis auræ.

36 *Idem ſi clamet furem, neget eſſe pudicum*] *M. Bentlei met une virgule après *idem*: *Idem, ſi clamat*, & il le raporte à celui qui vient de dire, *pono, triſtiſque receào.* Mais cela fait quelque violence au texte & n'eſt pas ſi naturel. *Idem* eſt dit du peuple: *idem ſi clamat. Si ce même peuple s'aviſoit de* &c Et c'eſt Horace qui parle, & qui pour mettre ſa maxime dans un plus grand jour dit: *Quoi ſi ce même peuple ſi ſujet à ſe tromper m'apelloit voleur, infame*, &c. * S'il eſt honteux & ridicule de ſe réjouïr de paſſer fauſſement pour homme de bien: il ne l'eſt pas moins de s'affliger de paſſer injuſtement pour méchant homme; l'un & l'autre viennent d'un même principe, c'eſt-à-dire d'un eſprit vicieux & faux.

38 *Mutemque colores*] Cette expreſſion me paroît aſſez remarquable, *mutare colores*. Car les Latins diſoient ordinairement *mutare colorem* au ſingulier, comme nous diſons *changer de couleur*, & non pas *de couleurs*. Peut-être qu'Horace a voulu exprimer pluſieurs changemens, pluſieurs couleurs qui ſe ſuccedent les unes aux autres, comme cela arrive aſſez ſouvent. * C'eſt ainſi que Lucien a dit καὶ παρειαὶ ἦν ἐς μυρία τρεπόμενος χρώματα. *Mon viſage changeoit, & je devenois de pluſieurs couleurs*, comme M. Bentlei l'a fort bien remarqué.*

40 *Quem? niſi mendoſum & mendacem?*] La plupart des hommes ne ſauroient ſe perſuader que la crainte & la douleur d'une fauſſe infamie puiſſent venir d'un mauvais principe; cependant il n'y a rien de plus certain, elles viennent d'un eſprit vicieux & faux, qui ne ſait pas que le mal de la calomnie

calomnie tombe toujours sur celui qui la fait, & jamais sur celui qui la souffre. Tout le mal qu'on dit faussement de nous ne nous, nuit pas davantage que nuiroient au soleil ceux qui diroient qu'il est nuit en plein midi.

Mendosum & mendacem] *Mendosus*, vicieux, ignorant. Car il ne connoît pas la nature du veritable bien, qui dépendant toujours de nous, ne peut dépendre des autres. *Mendax*; menteur faux: parcequ'il donne au mensonge toute la force de la verité. Cela est remarquable, & on ne l'avoit pas expliqué. C'est sans doute par cette raison que Varron, le plus savant des Romains, a dit que l'infamie est liée dans le cœur du peuple :

Tertia pœnarum infamia,
Stans nexa in volgi pectore,
Fluctuanti intonsa coma,
Sordido vestitu, ore severo.

La troisieme des Furies c'est l'infamie, toujours liée dans le cœur du peuple : ses cheveux sont toujours épars & négligés, ses habits sales, son visage triste.

*Quand M. Bentlei après Cruquius a lu *& medicandum*, au lieu de *& mendacem*, il ne s'est pas servi de son bon esprit. Cela deshonore ce vers qui est très beau & d'un très grand sens. Cruquius n'est pas toujours bon à suivre *

Vir bonus est quis ?] C'est la demande qu'Horace fait à Quintius.

41 *Qui consulta patrum*] Voici l'opinion commune & l'idée generale que l'on avoit alors de l'honnête homme, de l'homme de bien. Elle paroît belle, mais elle est vicieuse, comme toute definition qui ne fait connoître que les dehors & l'exterieur d'un sujet. Horace imite ici les manieres de Socrate, qui fait toujours proposer d'abord l'opinion vulgaire, pour la refuter ensuite.

42 Se-

42 *Secantur*] *Finiuntur*, *deciduntur*, ſont finies, terminées.

43 *Quo reſponſore*] *Sur les avis, ſur les réponſes duquel, &c.* Il ne faut rien changer à ce paſſage. * Surtout la correction de Cruquius qui liſoit *quo res ſponſore*, eſt inſuportable : qui a jamais dit *quo ſponſore res & cauſſæ ſecantur?* M. Bentlei l'a pourtant ſuivi.*

Et quo cauſæ teſte tenentur] *Tenentur* pour *obtinentur*, ſont gagnées. Ciceron, *cauſam apud Centumviros non tenuiſſe.*

44 *Sed videt hunc*] C'eſt la réponſe d'Horace, qui refute la definition que Quintius vient de donner.

45 *Introrſum turpem*] Car le même homme qui obſerve les loix, & qui obéït aux décrets du Sénat, peut être d'ailleurs fort méchant & fort deréglé. La definition eſt donc fauſſe.

Specioſum pelle decorâ] *Pellis decora*, un beau maſque, comme il a dit dans la I. Satire du Livre II. en parlant de Lucilius :

Detrahere & pellem, nitidus quà quiſque per ora
Cederet, introrſum turpis. ----

Et ôter à chacun le maſque qu'il portoit pour cacher ſes ordures & ſes vices.

46 *Nec furtum feci, nec fugi, ſi mihi dicat ſervus*] Voici une comparaiſon fort juſte, & qui met dans tout ſon jour le ridicule de la definition. Un homme qui obſerve les loix, ſe met ſeulement à couvert des peines dûes à ceux qui les violent; comme un eſclave, qui n'eſt ni fugitif, ni voleur, évite ſeulement d'être puni. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent pas pourtant paſſer pour gens de bien par cette ſeule raiſon ; car leur motif peut être vicieux: en obéïſſant aux loix ils peuvent conſerver le deſir de les violer, & n'être retenus que par la crainte. **Dicat* pour *dicit*.*

49 *Sum*

49 *Sum bonus & frugi*] Cela ne s'ensuit pas, comme Horace le prouve fort bien.

Frugi] C'est un mot fort grave & fort étendu. Car sous le mot de frugalité les Anciens comprenoient la constance, la justice, la force & la temperance. En un mot *frugi* est oposé à *nequam*, & *frugalitas* à *nequitia*. Ciceron dans le troisieme Livre des Tuscul.

Renuit, negat atque Sabellus] Horace s'apelle lui-même *Sabellus*, parcequ'il étoit de Venuse, ville des Samnites. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces vers de la I. Satire du Livre II.

Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus,
Missus ad hoc, pulsis, vetus est ut fama, Sabellis.

Car Vénuse est sur la frontiere de ces deux provinces; & les vieilles chroniques disent que les Romains en ayant chassé les Samnites, &c.

50 *Cautus enim metuit foveam lupus*] Comme le loup, le milan & l'épervier, qui sont les animaux les plus carnaciers, s'empêchent de se jetter sur la proie, par la crainte des embuches qu'on leur tend, de même les hommes les plus vicieux s'empêchent souvent d'exécuter leurs mauvais desirs, par la crainte des suplices.

51 *Et opertum miluüs hamum*] C'est ainsi qu'il faut écrire *miluus*, & non pas *milvius*, qui est un mot inconnu aux Latins. De *miluüs*, *miluïna*, apétit dereglé. Ils auroient dit *miluiena*, s'ils avoient dit *miluius*; comme de *Lanius*, *Laniena*. Il paroît par ce passage qu'on chassoit au milan à la ligne, s'il est permis de parler ainsi. Car on cachoit un hameçon dans l'apât qu'on lui offroit.

52 *Oderunt peccare boni virtutis amore*] L'homme de bien fait pour l'amour de la vertu seule, ce que les méchans font par la seule crainte des loix, & l'amour de la vertu est si essencielle aux gens de bien, & si détachée de toutes sortes d'autres vues, qu'ils ne

ne laisseroient pas de faire le bien quand ils devroient en être punis ; & d'éviter de faire le mal, quelques récompenses que leurs mauvaises actions dussent leur attirer dans la suite.

53 *Tu nihil ad mittes*] Horace parle toujours à son esclave. Et de ce côté là nous sommes tous esclaves, comme Marc Antonin l'a fort bien reconnu, lorsqu'il se dit à lui même dans l'onziéme Livre: *Si tu t'empeches de commettre certains péchés, ton inclination ne laisse pas d'y etre portée, & tu ne t'en abstiens que par crainte, ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.*

In te] *Contre toi*, c'est-à-dire, *contre ta conscience*, ou *contre toi*, c'est-à-dire qui puisse faire tomber sur toi le châtiment que tu crains.

54 *Latendi*] pour *latendi* d'être caché.

Miscebis sacra profanis] *Miscere*, mêler confondre.

55 *Nam de mille fabæ modiis cum surripis unum*] Ce valet pouvoit répondre à Horace, qu'au moins quand de mille boisseaux de féves il se contente d'en voler un seul, il faut avouer qu'il n'est pas si grand voleur que celui qui auroit tout pris. Et c'est ce qu'Horace refute en disant, qu'à la verité la perte est moins grande pour le maître, mais que du côté du valet le crime est égal; car il n'a pris qu'un seul boisseau pour mieux cacher son larcin ; & si en prenant le tout il avoit pu esperer de se cacher aussi facilement, il ne s'y feroit pas épargné. Et cela est vrai. Mais les Stoïciens n'ont pas laissé d'abuser de ce raisonnement, lorsqu'ils ont voulu prouver par là l'égalité des péchés. Car, disoient-ils, celui qui a derobé des choux dans un jardin a péché; celui qui a tué ou calomnié son frere, a péché aussi; donc ils sont égaux. C'est, dit fort bien saint Augustin, comme si de ce qu'un rat est un animal à quatre pieds aussi bien qu'un élephant, & qu'une mouche a des ailes aussi-bien qu'une aigle, on vouloit conclure de là que l'aigle n'est pas plus grosse que la mouche, ni l'elephant plus gros que le rat. Les péchés qui viennent d'une même passion, peuvent

être

être égaux à certains égards; mais il y a une grande difference, par exemple, entre ceux qui viennent de la colere & ceux qui naiſſent de la cupidité. comme des Stoïciens plus ſages l'ont reconnu dans la ſuite.

56 *Damnum eſt, non facinus, mihi pacto lenius iſto*] Mot à mot: *La perte eſt plus petite de cette maniere pour moi; mais le crime n'eſt pas plus petit.* Il ne faut rien changer a ce paſſage; car *lene damnum*, *lene facinus* eſt auſſi Latin que *lenis ruina* & *lene tormentum*, dont Horace ſe ſert ailleurs.

57 *Vir bonus*] Horace explique ici un vice fort ordinaire à ceux qui paſſent fauſſement pour gens de bien: car ayant déja trompé le monde par une fauſſe vertu, ils veulent le tromper encore par une fauſſe dévotion. C'eſt pourquoi quand ils ſont dans les temples, ou qu'ils offrent des ſacrifices, ils font des prieres à haute voix pour être entendus; & quand ils ont aſſez prié de cette maniere pour donner bonne opinion de leur pieté ils font des prieres ſecretes toutes contraires aux premieres, & demandent un heureux ſuccès pour tous leurs mauvais deſſeins. Le but d'Horace n'eſt pas de blâmer les prieres à haute voix, ni les prieres baſſes; mais l'abus qu'on fait des unes & des autres, qui n'eſt peut-être encore aujourd'hui que trop commun.

Omne forum quem ſpectat] *Spectat*, regarde, pour *admiratur*, admire; comme dans l'Epitre VI.

Gaude quòd ſpectant oculi te mille loquentem.

Omne forum & omne tribunal] Car il y avoit pluſieurs lieux à Rome où l'on rendoit la juſtice, & pluſieurs differentes juriſdictions. C'étoient autant de differentes chambres.

59 *Jane pater clarè, clarè quum dixit Apollo*] Car Janus étoit le même qu'Apollon. Voyez les Remarques ſur la Satire VI. du Livre II.

Clarè, clarè] Perſe a traité cette même matiere avec

avec beaucoup de force, & il a eu ce paſſage d'Horace en vue, quand il a écrit:

Mens bona, ſama, fides, hæc clarè & ut audiat hoſpes.
Illa ſibi introrſum & ſub linguâ immurmurat, ô ſi
Ebullit patrui præclarum funus?

Un bon eſprit, de la réputation, de la bonne foi. Voilà ce qu'il dit à haute voix, afin qu'on l'entende: mais en lui-même il dit en marmotant: O ſi je pouvois bientôt faire un magnifique enterrement à mon oncle!

60 *Labra movet, metuens audiri*] C'eſt ce que Perſe apelle *introrſum & ſub linguâ immurmurat*. Car ces ſortes de gens ne font pas ces prieres dans un profond ſilence, mais en marmotant entre leurs dents, afin qu'on entende le bruit ſans entendre les paroles, & qu'on les voye toujours prier. Cet abus a fait qu'on a ſouvent condamné ces prieres baſſes, & qu'on a loué ceux qui prioient à haute voix: car c'eſt ce qui donna lieu à cé précepte de Pythagore, *μετὰ φωνῆς ἔυχεο*, *prie à haute voix*. Ce que Perſe dit *aperto vivere voto*, faire ſes vœux en public & à découvert. Mais comme ces hommes n'ont pas moins abuſé des prieres hautes que des baſſes, les dernieres valent encore mieux, pourvu qu'en les faiſant on ſe ſouvienne de ce précepte de Séneque: *Sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat: ſic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Vis avec les hommes comme ſi Dieu te voyoit. Parle avec Dieu comme ſi les hommes t'entendoient.* Auſſi Tertullien, dans ſon traité de l'oraiſon, dit, qu'il faut qu'elle ſoit plutôt un murmure, qu'une voix articulée. Et ſaint Jerôme dit en quelque endroit, *nam clamor in ſcripturis non eſt vocis, ſed cordis. Les cris, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, ne ſont point de la voix, mais du cœur. Non enim*

enim verbis, sed corde orandus est Deus. *Car Dieu doit étre prié du cœur, & non pas des levres.*

Pulcra Laverna] Laverna étoit la patrone des voleurs, & la même que l'on adoroit en Grece sous le nom de *Praxidica.* Voyez les Remarques sur Festus. Elle avoit un temple & un bois fort obscur dans la voie *Salaria.* On la joignoit ordinairement avec Mercure dans les prieres & dans les sacrifices qu'on lui faisoit. Elle ne favorisoit pas seulement les voleurs, mais aussi tous ceux qui vouloient que leurs desseins ne fussent pas découverts. Et en cela elle avoit pris le bon parti, pour avoir plus d'adorateurs que tous les autres Dieux ensemble

61 **Da justum sanctumque videri*] Il n'est nullement nécessaire de changer ces accusatifs en datifs & de lire *da justo sanctoque videri.* Cela rend le vers plus rude. *

63 *Quo melior servo, quo liberior sit avarus*] Il continue à déveloper les vices de ces gens qui n'ont que le masque de la vertu. Ils sont avares, & en cela ils sont plus esclaves que les esclaves mêmes, & que ceux que l'on a pris en guerre.

64 *In triviis fixum cùm se demittit ob assem*] Cet homme que le peuple prend pour un homme de bien, est un avare qui fait toutes sortes de bassesses pour amasser de l'argent. Tout lui est bon, jusqu'au gain deshonnête qu'Horace, avec beaucoup de raison, compare à une piece de fausse monnoie, que les enfans clouoient a terre, afin de tromper les passans qui se courboient pour l'amasser. Et c'est ce que Perse a imité dans la Satire V.

Inque luto fixum possis transcendere nummum.

Peux-tu, sans avoir envie de te courber, passer une piece d'argent qu'on a fichée dans la bouë?

Où Cornutus écrit: *Solent pueri, ut ridendi caussam habeant, assem in silice plumbatum affigere, ut qui viderint, se ad colligendum inclinent, nec tamen possint*

 avellere.

avellere. Quo facto pueri etiam adclamare solent, etiam. Les enfans, pour se faire rire, clouent à terre une fausse piece, afin que les passans se courbent pour la prendre, & qu'ils ne puissent l'arracher; surquoi ils crient: Et lui aussi. Cela est encore aujourd'hui fort commun.

65 *Nam qui cupiet, metuet quoque*] Il est impossible que le desir ne soit pas accompagné de la crainte: & la crainte est une passion incompatible avec la liberté. Tout homme donc qui desire, est esclave.

67 *Perdidit arma, locum virtutis deseruit*] Cette idée est belle & noble. Dieu nous a mis dans ce monde pour combatre toujours contre les vices, & pour livrer une guerre continuelle à nos passions. Celui qui succombe dans ce combat, est comme ces hommes lâches qui jettant bas les armes, quitent leur poste, & se livrent eux-mêmes à leur ennemi.

68 *Et obruitur*] Il se laisse accabler par les soins & par le travail; comme il a dit dans l'Epitre VII.

Immoritur studiis, & amore senescit habendi.

Il seche sur ses pieds à force de travailler, & vieillit à vue d'envie d'amasser du bien.

69 *Vendere cùm possis captivum, occidere noli*] Il faut bien que ce passage soit difficile, puisque tant de gens s'y sons trompés. Horace, après avoir dit qu'il ne voit pas que ce faux homme de bien, qui est un avare, soit plus libre que le plus vil esclave, reprend ici sa comparaison, & fait voir que ce vil esclave est même preferable à ce faux homme de bien: car on ne peut rien faire de ce dernier; au lieu que l'autre peut être utile en mille manieres, & il en prend Quintius lui-même à témoin: car en lui disant: *Ne vous avisez pas de tuer votre esclave lorsque vous pouvez le vendre*; c'est comme s'il lui disoit: N'est-il pas vrai que vous ne vous aviserez jamais de tuer votre esclave? Ou vous le vendrez, ou vous trouverez le moyen d'en tirer quelque utilité. Il gardera

vos

vos troupeaux, il labourera vos terres, il ira trafiquer, il ramenera des vaisseaux chargés de bled & de toutes sortes de vivres, &c. C'est le veritable sens.

70 *Sine pascat durus*] *Durus, laboriosus, attentus,* endurci au travail.

72 *Annonæ prosit*] *Prodesse annonæ*, & *levare annonam*, c'est-à-dire, faire qu'il y ait du bled en abondance, & que les vivres ne soient pas chers.

73 *Vir bonus & sapiens*] Après avoir refuté les fausses definitions de l'homme de bien, il établit que c'est celui qui craint plus la honte que la mort, comme il s'explique ailleurs:

Pejusque letho flagitium timet.

Mais au lieu d'en faire la definition, il produit tout d'un coup cet homme de bien dont il parle, & cela est d'un plus grand effet que n'auroit été la definition. Il y a là beaucoup de force & d'adresse. Il n'est pas question de disputer quel est l'homme de bien, mais de l'être; & l'exemple y mene plus droit que le precepte.

Pentheu, rector Thebarum] Cet homme de bien qu'Horace fait parler ici, c'est Bacchus, que Penthée Roi de Thebes méconnoît & menace au lieu de l'adorer. Et tout cet endroit est pris des Bacchantes d'Euripide, comme le vieux Interprete l'avoit fort bien vu. Voici le passage entier. Après que Penthée a bien menacé Bacchus, ce Dieu lui demande:

ΔΙΟΝΥΣΟΣ.

Εἰφ᾽ ὃ, τι παθεῖν δεῖ, τί με τὸ δεινὸν ἐργάσῃ;

ΠΕΝΘΕΥΣ.

Πρῶτον μὲν ἁβρὸν βόστρυχον τεμῶ σέθεν;

ΔΙΟΝ.

Ἱερὸς ὁ πλόκαμος. τῷ Θεῷ δ᾽ αὐτὸν τρέφω.

ΠΕΝΘ.

Ἔπειτα θυρσὸν τόνδε παράδος ἐκ χεροῖν.

ΔΙΟΝ.

Αὐτός μ᾽ ἀφαιροῦ. τόν δε Διονύσου φέρω.

ΠΕΝΘ.

Ειρκταῖσί τ' ἔνδον σῶμα σὸν φυλάξομεν.

ΔΙΟΝ.

Λύσει μ' ὁ δαίμων αὐτὸς ὅταν ἐγὼ θέλω.

BACCHUS.

Que faut-il que je souffre? quel mal me feras-tu?

PENTHE'E.

Premierement je te couperai ces beaux cheveux.

BACCH.

Ces cheveux sont sacrés, je les conserve pour un Dieu.

PENTH.

Donne-moi ce thirse que tu portes à la main.

BACCH.

Ote-le moi toi-méme. C'est le thirse de Bacchus.

PENTH.

Nous te retiendrons dans une prison étroite.

BACCH.

Le Dieu lui-même m'en délivrera quand je voudrai.

Mais Horace n'en a pris que les deux premiers & les deux derniers vers, qu'il a traduits presque à la lettre, en mettant seulement *bona*, les biens, au lieu de ces cheveux & de ce thirse, qui ne pouvoient jamais faire un bon effet ici, & qui ne sont bons que sur le théâtre.

75 *Indignum coges*] Il explique le δεινὸν d'Euripide par *indignum*. En effet il n'y a d'autre mal que ce qui est deshonnête & indigne: & par-là il est évident qu'il n'est pas au pouvoir des autres de nous faire du mal; αἰσχρῷ γάρ με ὐδεὶς περιβάλλει: *car personne ne peut nous forcer à faire rien de deshonnête*, comme dit fort bien le sage Empereur Marc-Antonin.

Nempe pecus, rem, lectos, argentum] Comme le mot *bona*, *biens*, est équivoque, ce n'est pas sans raison que Bacchus demande à Penthée, si les biens dont il parle ne sont pas les terres, les troupeaux, les meubles, l'argent, &c. car ce sont les seuls biens que les hommes nous peuvent ôter. Les autres biens,

biens, qui font les feuls veritables, dépendent toujours de nous-mêmes, & ne peuvent jamais être expofés à la violence & à l'injuftice des Tirans.

78 *Ipfe Deus fimulatque volam*] Dans Euripide, celui qui parle veut dire que Bacchus le delivrera, c'eft-à-dire qu'il fe delivrera lui-même quand il voudra. Et Horace donne une heureufe explication à ce paffage, en prenant ce Dieu pour la Mort, qui, quand nous ne pouvons nous delivrer nous-mêmes, vient enfin immanquablement à notre fécours. Mais Horace explique ce vers felon la maxime des Stoïciens, qui croyoient qu'il étoit du devoir de l'homme fage de fe donner la mort quand il le jugeoit à propos. L'injuftice & la lâcheté de cette maxime ont été reconnues par les plus grands Philofophes, Pythagore, Socrate, Ariftote, Platon, qui l'ont tous condamnée comme contraire, à la religion, & à la raifon même.

Me folvet] Proprement *me delivrera*: car il n'y a point de chaines qui tiennent contre la mort. Et c'eft par cette raifon que les Grecs delioient toujours les criminels dès qu'ils étoient condamnés. Car ils les regardoient dès ce moment comme des victimes fur lefquelles ils n'avoient plus aucun droit; & ils auroient cru faire une trés grande injuftice de les retenir dans leurs chaines.

79 *Mors ultima linea rerum eft*] C'eft une métaphore prife des courfes: car on apelloit *lineam* ce que les Grecs apelloient γραμμὴν & στάθμην, une ligne qu'on tiroit pour enfermer le lieu de la courfe, & pour en marquer le commencement & la fin. Euripide dans l'Electre:

Μή μοι τὸ πρῶτον βῆμ' ἐὰν δράμῃ καλῶς
Νικᾶν δοκείτω τὴν δίκην, πρὶν ἂν πέλας
Γραμμῆς ἵκηται, καὶ τέλος κάμψῃ βίου.

Que celui qui a heureufement commencé fa courfe, ne croye pas remporter le prix avant qu'il foit arrivé auprès de la ligne, & qu'il ait fourni la carriere de la vie,

 Et

Et dans l'Ion:

-------- *παρ' ὅιαν ἤλθομεν ςάθμεν βίον.*

mot à mot, *à quelle ligne de la vie ſommes-nous arrivez?* pour dire, *à quelle extremité avons-nous penſé nous porter?* Ce qui eſt aſſez remarquable.

NOTES

SUR L'EPIT. XVI. DU LIV. I.

Comme le nom d'Auguſte ſe trouve au 29 vers, le P. Sanadon juge avec raiſon que cette Epitre eſt poſterieure à l'année 727. où Octavien reçut ce nom.

3 *Et pratis*] Le P. S. lit *an pratis*, après d'habiles Critiques & un bon nombre de manuſcrits, comme la raiſon le demande.

40 *Et mendacem*] Le P. S a mis *medicandum*, que l'on trouve dans l'ancien ſcholiaſte, dans douze manuſcrits & dans ſix éditions. Ce terme, dit-il, aſſortoit fort bien avec les expreſſions méthaphoriques des vers précedens, *ſanum*, *valentem febrem* & *ulcera*, qui figurent les maladies de l'ame.

43 *Quo reſponſore*] Le P. S. a ſuivi ici Cruquius, M. Bentlei & M. Cuningam qui ont lu *quo res ſponſore*. Et voici ſes raiſons contre *reſponſor*. Eſt-il pour *arbiter*, dit-il, pour *juriſconſultus*, ou pour *Sponſor?* Si on lui donne le même ſens qu'*arbiter*, il ſera inutile, puiſqu'il ſe trouvera ſinonime de *teſtis* ou de *judex*, qui ſont déja dans la même phraſe. S'il ſignifie *juriſconſultus*, comment ſe peut-il faire que tant d'Auteurs Latins, pas même ceux qui ont écrit ſur le droit, ne l'ayent jamais employé dans ce ſens-

ſens-là ? M. Bentlei ajoute que reſtraindre la definition de l'honnête homme aux Juriſconſultes, ce n'eſt pas entrer dans la penſée du Poëte, qui l'étend à toutes les profeſſions; puiſque dans toutes les profeſſions il y a des gens qui obſervent les loix & les arrêts du Sénat, qui jugent avec intégrité ſur les affaires des particuliers, & dont le témoignage eſt un garant ſûr de la verité. Prendrons-nous *reſponſor* pour *Sponſor*, un répondant ajoute le P Sanadon? il reſtera encore à en trouver des exemples dans la bonne Latinité. D'ailleurs M. Bentlei a ſuffiſament juſtifié l'expreſſion d'Horace par un paſſage de Cornelius Nepos qui dit en parlant d'Atticus, *hic Sponſor omnium rerum fuit*, & il montre encore par un endroit de Perſe qu'il y a tout lieu de croire que ce Poëte a lu dans les manuſcrits de ſon tems comme on lit dans celui de Cruquius.

48 *Negat atque*] On trouve dans deux manuſcrits *negitatque*, & le P. S. a employé cette leçon après M Bentlei & M. Cuningam.

Sabellus] Le P. S. croit que *Sabellus* eſt ici pour *Sabinus*, comme on le diſoit quelquefois, & que c'eſt un nom general pour marquer les payſans de ce canton de la Sabine, où etoit la terre d'Horace.

61 *Da juſtum ſanctumque videri*] Les meilleurs manuſcrits & pluſieurs excellentes éditions portent *da juſto ſanctoque videri*, & c'eſt la leçon que le P. S. a ſuivie. Cette maniere de parler, comme il remarque, eſt ordinaire à Horace.

79 *Mors ultima linea rerum eſt*] Ce n'eſt pas à dire, dit le P. S. *la mort eſt la fin de toutes choſes*; comme le traduit M. Dacier, mais *la fin de tous les maux*. *Rerum* eſt ici pour *rerum malarum*, & Virgile, comme ce Pere le remarque, a dit dans le même ſens *feſſi rerum*, *ſunt lacrymæ rerum*, *trepidæ rerum*.

AD SCÆVAM.

EPISTOLA XVII.

QUAMVIS, Scæva, ſatis per te tibi conſulis, & ſcis
Quo tandem pacto deceat majoribus uti,
Diſce, docendus adhuc quæ cenſet amiculus: ut ſi
Cæcus iter monſtrare velit: tamen aſpice ſi quid
Et nos, quod cures proprium feciſſe, loquamur.
Si te grata quies & primam ſomnus in horam
Delectet, ſi te pulvis ſtrepituſque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo.
Nam neque divitibus contingunt gaudia ſolis:
Nec vixit malè, qui natus morienſque fefellit.
Si prodeſſe tuis, pauloque benigniùs ipſum
Te tractare voles, accedes ſiccus ad unctum.
Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret regibus uti,
Faſtidiret olus, qui me notat. Utrius horum
Verba probes & facta, doce: vel, junior, audi

Cur

A SCEVA.

EPITRE XVII.

SCEVA, quoique vous ſoyez très capable de vous conſeiller vous-même, & que vous ſachiez fort bien de quelle maniere on doit vivre avec les Grands, ne laiſſez pas de faire comme ſi un aveugle vouloit vous montrer le chemin; écoutez ce que penſe ſur cela votre ami, qui auroit encore beſoin de maître; & voyez ſi nous ne vous dirons pas des choſes qui meritent que vous vous les rendiez propres & dont vous puiſſiez vous ſervir. Si vous aimez le repos, & à dormir la graſſe matinée; ſi la poudre & le bruit des caroſſes vous bleſſent à un certain point, & ſi vous êtes incommodé du voiſinage d'une taverne, je vous conſeille de vous retirer à Ferentum. Car tous les plaiſirs ne ſont pas pour les ſeuls riches; & celui dont la vie & la mort ont été cachées, n'a pas mal paſſé ſes jours. Mais ſi vous voulez vous rendre utile à votre famille, & faire vous-même meilleure chere, & vous réjouïr, vous ferez la cour aux Grands. *Diogene dît un jour à Ariſtippe:* Si Ariſtippe ſavoit manger des herbes, il ne voudroit aucun commerce avec les Rois. Ariſtippe lui répondit: Si celui qui me reprend ſavoit vivre avec les Rois, il mépriſeroit les herbes. Dites-moi lequel de ces deux ſentimens vous aprouvez le plus;

Cur ſit Ariſtippi potior ſententia; namque
Mordacem Cynicum ſic eludebat, ut aiunt:
Scurror ego ipſe mihi, populo tu. Rectius hoc &
Splendidius multò eſt, equus ut me portet, alat rex.
Officium facio: tu poſcis vilia: verùm es
Dante minor, quamvis fers te nullius egentem.
Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res,
Tentantem majora ferè præſentibus æquum.
Contra quem duplici panno Patientia velat,
Mirabor vitæ via ſi converſa decebit.
Alter purpureum non expectabit amictum,
Quidlibet indutus celeberrima per loca vadet,
Perſonamque feret non inconcinnus utramque.
Alter Mileti textam cane pejus & angue
Vitabit chlamydem: morietur frigore, ſi non
Rettuleris pannum. Refer, & ſine vivat ineptus.
Res gerere, & captos oſtendere civibus hoſtes,
Attingit ſolium Jovis, & cœleſtia tentat:
Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.
Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
Sedit qui timuit ne non ſuccederet: eſto:

Quid?

ou, comme vous êtes plus jeune, écoutez ce qui me fait paroître celui d'Ariftipe plus raisonnable. Car on dit qu'il éludoit ainsi les railleries de ce mordant Cinique : Je fais le métier de bouffon pour moi, & toi, tu le fais pour le peuple. N'est-il pas mieux & beaucoup plus honorable d'avoir un bon cheval entretenu, & d'être nouri aux dépens du Prince ? Je fais ma cour, & tu vas de porte en porte demander de vieilles bribes ; mais tu es toujours soumis à celui qui te donne, quoique tu te vantes de n'avoir besoin de rien. Toute sorte de vie & d'état accommodoit Aristippe : il cherchoit à s'avancer, & savoit être content de l'état present de sa fortune : au lieu que celui que la patience arme d'un manteau qu'il met en double, ne sera jamais propre à mener la vie d'un Courtisan, ou ce seroit un fort grand miracle. Le premier n'attendra pas, pour sortir, qu'on lui donne un manteau de pourpre ; quelque méchant habit qu'il ait, il ira sans honte dans les lieux les plus fréquentés, & jouera également bien ces deux personnages. Au lieu que l'autre fuira un beau manteau de Milet, comme on fuit un chien enragé, ou un serpent : & il se laissera mourir de froid, si on ne lui rend ses vieux haillons. Rendez-les lui donc & le laissez dans sa sotise. Gagner des batailles, & mener en thriomphe au milieu de ses citoyens des ennemis vaincus, c'est ce qui aproche de la gloire de Jupiter, cela va jusqu'à la Divinite même. Ce n'est donc pas une louange méprisable que de plaire à ces hommes divins. Mais, comme dit le proverbe, il n'est pas donné à tous les hom-

Quid? Qui pervenit, fecitne viriliter? Atqui
Hîc est, aut nusquam, quod quærimus. Hic onus horret,
Ut parvis animis, & parvo corpore majus:
Hic subit, & perfert. Aut virtus nomen inane est,
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.
Coram rege suo de paupertate tacentes,
Plus poscente ferent. Distat, sumasne pudenter,
An rapias. Atqui rerum caput hoc erat, hic fons.
Indotata mihi soror est, paupercula mater,
Et fundus nec vendibilis, nec pascere firmus,
Qui dicit, clamat, victum date: succinit alter,
Et mihi dividuo findetur munere quadra.
Sed tacitus pasci si posset corvus, haberet
Plus dapis, & rixæ multò minus invidiæque.
Brundusium comes aut Surrentum ductus amœnum,

mes d'aller à Corinthe. Celui qui a craint de n'y pas réussir, s'est tenu en repos, voilà qui est bien. Mais celui qui en est venu à bout, a-t-il bien fait? A-t-il fait l'action d'un honnête homme, d'un homme de cœur? car voilà de quoi il s'agit: ce que nous cherchons est là, ou il n'est nulle part. Celui-là aprehende de toucher à un fardeau, qu'il trouve au dessus de ses forces & de son courage: celui-ci entreprend de le porter, & le porte effectivement. Il faut ou convenir que la vertu n'est qu'un nom frivole, ou avouer que l'honneur & la récompense sont dûes à celui qui tente & qui fait de nobles efforts. Quand on ne parle pas de sa pauvreté devant son Seigneur, on en reçoit plus de faveurs que quand on demande sans cesse. Il y a bien de la difference entre prendre modestement ce qu'on vous donne, & le ravir. Voilà le précepte le plus important, & qui est la source de tous les biens qu'on peut attendre de ce commerce. Celui qui dit: J'ai une sœur que je ne puis doter; j'ai sur les bras une mere fort pauvre; ma terre n'est ni en état d'être vendue, ni d'assez grand revenu pour me nourir; que fait-il autre chose que crier, donnez-moi de quoi vivre. Mais ce qu'il gagne par ses cris, c'est qu'il en attire un autre, qui, *comme font les gueux dans nos rues*, vient chanter ce refrain ordinaire: Donnez-moi ce pain. je lui en donnerai la moitié. Mais si le corbeau pouvoit manger & se taire, sa part en seroit plus grosse, & il n'auroit ni envieux ni concurrens. Celui qu'un grand Seigneur mene à Brindes, ou au delicieux Surentum, & qui se plaint des mauvais

Qui queritur ſalebras, & acerbum frigus, & imbres,
Aut ciſtam effractam, aut ſubducta viatica plorat,
Nota refert meretricis acumina, ſæpe catellam,
Sæpe periſcelidem raptam ſibi flentis: uti mox
Nulla fides damnis veriſque doloribus adſit.
Nec ſemel irriſus, triviis attollere curat
Fracto crure planum: licet illi plurima manet
Lacryma: per ſanctum juratus dicat Oſirin,
Credite: non ludo: crudeles, tollite claudum.
Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.



chemins, du froid & de la pluie, ou qui fait l'affligé, en feignant qu'on a enfoncé ſa male, & emporté ſon argent, imite les méchantes fineſſes des courtiſanes, qui verſent ſouvent des larmes pour une chaine qu'elles n'ont point perdue, ou pour un colier qu'on ne leur a pas pris; & qui font par-là qu'on n'ajoute plus foi à leurs pertes les plus veritables, & qu'on ſe moque de leurs veritables douleurs. Un voyageur qui a éte attrapé une bonne fois, & qui trouve dans les carrefours des grands chemins un mendiant qui a la jambe rompue, n'eſt pas tenté de l'aller ſecourir, quoique ce gueux verſe un torrent de larmes, & qu'en jurant par le ſaint Oſiris, il diſe: Croyez-moi, je ne me moque point; cruels, venez relever un pauvre eſtropié. Tout le voiſinage s'enroue a force de lui crier: A d'autres, cherche des gens qui ne te connoiſſent point.



REMARQUES

Sur l'Epit. XVII. Liv. I.

HORACE, en traitant des vertus morales, n'avoit garde d'oublier la *vertu civile*, qui en eſt une des principales & des plus nobles. Les Grecs l'apellent *ὁμιλητικὴν ἀρετὴν*, *la ſcience du monde* ; & elle conſiſte en deux choſes : l'une, à ſavoir, vivre avec les Grands ; l'autre, à ſavoir vivre avec ſes égaux : & comme le commerce avec les Grands eſt le plus difficile, & demande une plus grande ſuite de devoirs, Horace s'eſt attaché particulierement à en donner des préceptes dans cette Epitre, & dans l'Epitre ſuivante, qu'il adréſſe à Lollius. Mais avant que d'en venir aux préceptes, il examine avec beaucoup d'adreſſe laquelle de ces deux opinions doit être ſuivie, ou celle des Philoſophes Ciniques qui condamnoient cette vertu civile, & qui ne vouloient avoir aucun commerce avec les Grands ; ou celle des Cyrenaïques, qui vouloient qu'on fût également propre à vivre dans la ſolitude & à la Cour, dans la pauvreté & dans les richeſſes: & il ſe déclare avec raiſon pour les derniers, en faiſant voir qu'il n'y a rien de plus louable ni de plus glorieux que d'acquerir & de conſerver par ſon merite, la bienveillance des Grands; & que ceux qui veulent bien la mépriſer, ne le font que par la juſte defiance qu'ils ont d'eux-mêmes. Il faut beaucoup de bonnes qualités pour n'être pas malheureux dans un commerce ſi difficile & ſi delicat; & il n'en faut point du tout pour y renoncer comme ces Philoſophes Cyniques, La baſſeſſe de courage, la foibleſſe d'eſprit, l'impudence & la ſaleté tiennent lieu de merite, & ſont les ſeules qualités néceſſaires pour y réuſſir. Il n'y a rien dans cette

cette Epitre qui puiſſe nous faire conjecturer en quel tems elle fut écrite; mais il y a quelque aparence qu'Horace étoit déja vieux: car pour traiter avec tant de ſuccès, & d'une maniere ſi fine & ſi agréable, une matiere comme celle-ci, il faut une grande pratique & une longue experience. C'eſt ce qui me perſuade que cette Epitre & l'Epitre ſuivante ſont des derniers ouvrages d'Horace, & qu'ils ont été faits trois ou quatre ans avant ſa mort.

1 *Quamvis Scæva*] *Scæva* étoit le ſurnom de pluſieurs familles conſiderables de Rome; c'eſt pourquoi il eſt bien difficile, ou plutôt impoſſible de ſavoir qui étoit celui à qui Horace adreſſe cette Epitre. Le vieux Commentateur aſſure qu'il étoit Chevalier Romain. *Scæva* ſignifie la main gauche; & ce ſurnom étoit demeuré aux familles dont les Auteurs avoient été gauchers. *Scævinus*, *Lævinus*, & *Sc*[illegible] viennent de la même origine.

Per te tibi conſulis] C'eſt la plus grande louange qu'on puiſſe donner à un homme, que de lui dire qu'il n'a beſoin du conſeil de perſonne: car, comme dit Heſiode:

Οὗτος μὲν πανάριστος ὃς αὐτῷ πάντα νοήσειος,
Φρασσάμενος τά κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ᾗσιν
ἀμείνω.
Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πιθήται.
Ὃς δέ κε μήθ' αὐτῷ νοέῃ, μήτ' ἄλλον ἀκούων,
Ἐν θυμῷ βάλληται, ὅδ' αὐτῆς ἀχρήϊος ἀνήρ.

Celui-là eſt le plus habile qui prévoyant ce qui doit arriver, peut prendre conſeil de lui-même en tout. Au-deſſous de celui-là eſt celui qui peut ſuivre le bon conſeil des autres. Mais le dernier de tous eſt celui qui ne ſait ni ſe conſeiller ſoi-même, ni ſuivre les conſeils qu'on lui a donnés. Tite-Live n'a fait que traduire ce paſſage d'Heſiode, quand il a écrit: *Sæpè ego audivi milites eum primum eſſe virum, qui ipſe conſulat quod in rem ſit: ſecundum, eum qui benè monenti obediat:*

qui

qui nec ipse consulere, nec alteri parere scit, eum extremi ingenii esse.

2 *Majoribus uti*] *User des Grands*, pour dire, *vivre avec eux* : car ce commerce n'est qu'un usage. Et les Latins ont imité cela des Grecs, qui disent ; *χρῆσθαι πολίταις, χρῆσθαι φίλοις, uti civibus, uti amicis.*

3 *Docendus adhuc quæ censet amiculus*] Il est bon de remarquer ici la modestie d'Horace, Il dit de lui-même *docendus* ; il s'apelle *amiculum* & *cæcum*, & il n'employe pas le terme *docere*, mais *loqui*. C'est-là cette ironie qui lui étoit si familiere, & qu'il avoit imitée de Socrate.

4 *Cæcus iter monstrare velit*] C'est le proverbe, *μὴ τυφλὸν ὁδηγὸν, ne prens point d'aveugle pour guide.* Cruquius a voulu trop finasser, quand il a cru qu'Horace fait allusion aux statues qu'on mettoit dans les carrefours des routes pour montrer le chemin

5 *Proprium fecisse*] Le garder pour vous en servir, le convertir, comme on dit, en votre propre substance C'est une métaphore prise des viandes dont on se nourit. Et c'est une verité constante que lorsque nous suivons les conseils qu'on nous donne, nous les convertissons en notre propre suc, & que l'action est l'ouvrage de notre ame, comme la digestion celui de notre estomac.

6 *Si te grata quies*] Il déclare d'abord qu'il ne blâme point du tout la retraite & la solitude, & qu'il est persuadé qu'on y peut vivre heureux.

Et primam somnus in horam] *Si vous aimez à dormir jusqu'à la premiere heure*, c'est-à-dire *jusqu'à sept heures.* Ce passage est remarquable, pour dormir jusqu'à sept heures, il faut renoncer à la vie active, qui ne permet pas qu'on se leve si tard.

8 *Si lædit caupona*] Le bruit qu'on fait dans les cabarets & dans les tavernes de Rome.

Ferentinum ire jubebo] *Ferentinum*, un bourg fort desert dans le pays Latin, entre Anagnia & *Frusino.*

Ceux

Ceux qui le mettent dans la Toſcane, confondent *Ferentium* avec *Ferentinum*.

9 *Nam neque divitibus*] *Divites*, les riches ſont ici ceux qui vivent dans les villes au milieu du luxe & de l'abondance.

Contingunt gaudia ſolis] Dans Euripide, Ion prie Xuthus de le laiſſer vivre pour lui-même: car, dit-il, cela eſt tout égal, de vivre agréablement dans la grandeur, ou de vivre agréablement dans la petiteſſe. Les vers en ſont beaux.

Ἐᾶ δ' ἐμαυτῷ ζῆν, ἴση γὰρ ἡ χάρις
Μεγάλοισι χαίρειν, σμικρὰ θ' ἡδέως ἔχειν.

10 *Nec vixit male*] *Malè vivere*, être malheureux.

Qui natus moriensque fefellit] C'eſt le précepte d'Epicure, λάθε βιώσας, *cache ta vie*.

11 *Si prodeſſe tuis paulòque benigniùs ipſum*] Car dans la ſolitude on ne vit que pour ſoi; mais ſi on veut être utile à ſa famille, il faut renoncer à la retraite pour vivre dans le commerce des hommes.

12 *Accedes ſiccus ad unctum*] *Sicci*, les pauvres; *uncti*, les grands Seigneurs qui vivent avec éclat, & qui font une fort groſſe dépenſe.

13 *Si pranderet olus patienter*] Après qu'Horace a dit que chacun doit ſuivre ſon goût, & vivre conformement aux vues & aux deſſeins qu'il peut avoir; que celui qui aime le repos, & qui ne veut vivre que pour ſoi-meme, doit prendre le parti de la retraite; & que celui qui veut être utile aux ſiens, & vivre avec plus d'éclat, doit faire la cour aux Grands, tout d'un coup il introduit Diogene qui s'opoſe à cette déciſion, & qui condamne cette ſorte de commerce & de vie civile. Dans ces trois vers Horace ne fait que raporter mot à mot ce que Diogene dit un jour à Ariſtippe, & ce qu'Ariſtippe répondit à Diogéne. Le voici comme Laërce nous l'a conſervé. *Diogene lavant un jour des herbes, attaqua Ariſtippe qui paſſoit, & lui dit: Si tu ſavois manger des herbes, tu ne ferois pas*

pas la cour aux Rois. Ariſtippe repartit vivement: *Et toi, ſi tu ſavois faire la cour aux Rois, tu ne laverois pas des herbes.* Horace fait valoir admirablement cette réponſe d'Ariſtippe, & releve avec beaucoup d'adreſſe & de force les avantages qu'elle pouvoit lui fournir, pour prouver que la vie active eſt plus honnête que la vie oiſive & retirée.

Regibus uti] Dans l'aplication qu'Horace fait du mot de Diogene, & de la réponſe d'Ariſtippe, *reges* ſignifie ſimplement les grands Seigneurs, mais dans la bouche de Diogene, il ſignifie les Rois. Car il blâmoit Ariſtippe, de faire la cour à Denys le Tiran.

14 *Si ſciret regibus uti*] C'eſt la réponſe d'Ariſtippe.

18 *Mordacem Cynicum*] Diogene fut apellé *Cynique*, c'eſt-à-dire *chien*; parcequ'il flatoit ceux qui lui donnoient quelque choſe, qu'il aboyoit ceux qui ne lui donnoient rien, & qu'il mordoit les vicieux & les méchans.

19 *Scurror ipſe mihi, populo tu*] Ariſtippe répondoit à Diogene: Je fais la cour à Denys pour l'amour de moi, & toi tu fais la cour au peuple pour l'amour du peuple même; il ne t'en revient aucun profit; au lieu que je tire des avantages infinis de mon aſſiduité & de ma complaiſance. Mais il ne faut pas prendre cette réponſe d'Ariſtippe au pied de la lettre, comme s'il aprouvoit par-là qu'on ne s'attachat aux Princes & aux Grands que par des motifs d'interêt. Ce n'étoit point ſa penſée, il vouloit ſeulement faire voir à Diogene qu'un mendiant qui fait la cour au peuple pour avoir quelques miſerables reſtes, ne doit pas trouver mauvais qu'on s'attire ou de groſſes penſions, ou des emplois honorables.

Rectius hoc & ſplendidius] Heinſius aſſure qu'il y a dans une ancienne édition, & que Scaliger l'avoit marqué à la marge de ſon Livre: *Regibus, hoc & ſplendidius multò eſt.* Et il trouve à cela une grace merveilleuſe. Pour moi qui n'ai pas les yeux ſi fins, je ne découvre point cette grace, & je ſuis perſuadé qu'Ho-

qu'Horace avoit écrit *rectius hoc, &c.* Ce *regibus* embarasse, & on ne sait d'abord qu'en faire. Le sens qu'Heinsius lui donne n'a rien de naturel. D'ailleurs Horace veut dire deux choses; l'une, qu'il est plus raisonnable de vivre aux dépens du Roi qu'aux dépens du peuple; & l'autre, que cela est plus honnête, & plus glorieux.* Au reste M. Bentlei change tout le sens de ce passage par la differente ponctuation qu'il lui donne car il lit:

Scurror ipse mihi, populò tu : rectius hoc &
Splendidius multo est. Equus ut me portet, alat Rex,
Officium facio. Tu poscis vilia rerum
Dante minor.

Mais j'ose dire que s'il avoit bien consideré les termes il n'auroit pas changé la ponctuation réçue. Jamais Horace n'auroit employé ces termes graves *rectius , hoc & splendidius multo est,* pour louer l'action d'Aristippe qui faisoit le bouffon quoiqu'il ne le fit que pour lui; car il n'y a rien là de bien glorieux. Au lieu qu'il est très naturel de les joindre à ce qui suit, *equus ut me portet, alat rex*, car il est honorable d'avoir un cheval entretenu & d'être nouri par le Prince. Et *officium facio* est très bien oposé à *tu poscis vilia.* D'ailleurs le changement que ce savant homme fait au troisieme vers en lisant tu *poscis vilia. rerum*, est insuportable & gâte tout le sens.

20 *Equus ut me portet, alat Rex*] C'est le proverbe Grec, Ἵππος με φέρει, Βασιλεὺς τρέφει. *Un cheval me porte, & le Roi me nourit. J'ai bouche à Cour, & un cheval entretenu.*

21 *Officium facio, tu poscis vilia*] Aristippe faisoit sa cour à Denys sans lui rien demander. Ses services & son assiduité parloient pour lui. Mais Diogene demandoit impudemment au peuple. Voilà une grande difference entre ce porte besace & ce Courtisan.

Tu poscis vilia, verum es dante minor] Diogene avouoit

avouoit bien qu'il demandoit au peuple, il ne pouvoit pas le nier; mais il croyoit s'excuſer en diſant qu'il ne demandoit que des choſes viles, des reſtes, &c. Et c'eſt ce qui faiſoit encore plus contre lui: car s'il eſt vrai, comme on n'en peut pas douter, que celui qui reçoit eſt plus petit que celui qui donne; il eſt vrai encore qu'il eſt d'autant plus petit que les choſes qu'on lui donne ſont plus viles. D'ailleurs il y a là un ridicule fort ſenſible, qu'un homme qui fait profeſſion de n'avoir beſoin de rien, paſſe ſa vie à demander des choſes ſi mépriſables. On n'avoit pas mis dans ſon jour le ridicule de cette contradiction.

23 *Omnis Ariſtippum decuit color & ſtatus & res*] Voici d'autres raiſons qu'Horace ajoute, pour faire voir que les maximes d'Ariſtippe ſont preferables à celles de Diogene. C'eſt qu'Ariſtippe s'accommodoit à tout, & ſe trouvoit bien dans toutes ſortes d'états. Au lieu qu'il n'y avoit qu'un ſeul genre de vie qui fût propre à Diogene. Le portrait qu'Horace fait ici d'Ariſtippe reſſemble bien à celui que Diogene Laërce nous en a laiſſé. ἦν δ' ἱκανὸς ἁρμόσασθαι καὶ τόπῳ, καὶ χρόνῳ, καὶ προσώπῳ, καὶ πᾶσαν περίστασιν ἁρμονίως ὑποκρίνασθαι. *Il étoit très propre à s'accommoder au lieu, au tems, aux perſonnes, & à toutes ſortes de differens états.*

Color] On peut prendre ici *couleur* pour le genre de vie, comme dans la premiere Satire du Livre II.

Quiſquis erit vitæ, ſcribam, color.

En quelque état que je ſois, je ferai des vers.

Ou ſimplement pour *la couleur de l'habit*, & je l'aime mieux.

24 *Tentantem majora, ferè præſentibus æquum*] Il y a dans Iſocrate, στέργε μὲν τὰ παρόντα, ζήτει δὲ τὰ βελτίω. *Aime l'état où tu te trouves, & cherche pourtant à le rendre meilleur.* Mais comme il eſt très difficile, ou plutôt impoſſible qu'on

ſoit

ſoit content de ſa condition, quand on cherche à la changer, Horace a eu raiſon d'adoucir ce mot par un *ferè*, qui rend la choſe poſſible, & par conſéquent croyable: car on peut fort bien chercher à s'avancer, & n'être pourtant pas tout-à-fait mécontent de ſa condition; c'eſt ce que ſignifie *en être à peu près content*. Il faut ſe ſouvenir qu'Horace fait ſon portrait ſous celui d'Ariſtippe.

25 *Contra quem duplici panno patientia velat*] Horace fait alluſion aux Mimiambes du Poëte Cercidas, qui apelle Diogene διπλοείματον, *l'homme au double manteau*.

Ὁ βακτροφόρας, διπλοείματος, αἰθεροβόσκας.

Celui qui porte un bâton, le manteau en double, & qui n'eſt qu'un pur Sophiſte.

(Ce mot, αἰθεροβόσκας, pour dire cela en paſſant, doit être expliqué par ce paſſage d'Ariſtophane, qui dit *que les nuées nouriſſent les Sophiſtes.*) Il s'agit de ſavoir ce que c'étoit que ce double manteau, dont les uns attribuent l'invention à Diogene, & les autres à Antiſthene, ou à Cratès. Les Anciens apelloient une choſe *double* lorſqu'elle ſervoit à deux uſages. On pouroit donc croire que le manteau de Diogene fut appellé *double* par cette raiſon, car il lui ſervoit de manteau & de lit; mais ce n'eſt pas cela. Le manteau des Grecs étoit fort large, & ils relevoient les deux bouts de chaque côté, & les attachoient derriere les épaules par une agraffe, de maniere qu'on voyoit toute la tunique par devant. Les Philoſophes Cyniques, qui n'y cherchoient pas tant de façon, qui n'avoient jamais de tunique, & qui portoient le manteau ſur la chemiſe ſeule, s'aviſerent de doubler leur manteau, c'eſt-à-dire de le faire paſſer deux fois ſur l'épaule; & c'eſt ce qu'ils apelloient τρίβωνα διπλῶσαι, doubler ſon manteau, & ce manteau ainſi redoublé, ils l'apelloient διπλοΐδα. Hesychius, διπλοΐδα διπλουμένην χλανίδα ἐν τῷ φορεῖσθαι. *double manteau*,

manteau, un manteau qu'on redouble en le portant Et ce fut Antisthene même qui donna ce conseil à Diogene qui lui demandoit une tunique: Laërce: Διογένει χιτῶνα αἰτοῦντι προσέταξε πτύξαι θοιμάτιον. Voilà donc ce qu'Horace entend par *duplici panno*. Virgile, qui peint toujours si bien la nature, a dit de même *duplicem amictum* dans le V. Livre.

Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum.

Car il parle d'Entellus, que son grand âge obligeoit de porter ainsi son manteau en double. C'est une chose connue de tout le monde, que les Philosophes Cyniques ne portoient pas de tunique sous le manteau. C'est pourquoi Juvénal a dit que les Stoïciens ne differoient des Cyniques que par la tunique :

---- *& Stoïca dogmata tantùm*
A Cynicis tunica distantia. ----

Un homme n'avoit qu'à rénoncer à sa tunique, c'étoit un moyen très sûr de ne manquer de rien. Et c'est sur cela qu'est fondée cette épigramme Greque :

Ἑρμοδότου τόδε δόγμα τὸ πάνσοφον: εἴ τις ἀχαλκῶ,
Μηκέτι πεινάτω, θεὶς τὸ χιτωνάριον.

C'est un précepte très sage d'Hermodotus: si quelqu'un n'a point d'argent, qu'il quite seulement sa tunique, & il ne mourra plus de faim.

Patientia velat] Il faut écrire *Patientia* par une grande lettre, car c'est ici une personne. Le tour de ce vers est fort heureux.

26 *Mirabor vita via si conversa decebit*] Ce jugement d'Horace est certain. Il arrive très rarement qu'un homme qui s'est voué à la besace & qui a choisi les haillons, soit propre à vivre dans le monde,

&

& puisse avoir de la grace à porter de riches habits. Il a choisi le seul rôle qui lui étoit convenable.

27 *Alter purpureum non expectabit amictum*] Un homme du monde, comme Aristippe, accoutumé à la pompe, saura porter courageusement des haillons, quand la fortune l'y obligera : car il sait que le seul ornement digne des hommes c'est la vertu. Plutarque raporte, *qu'on admiroit Aristippe de ce que sous un vil manteau tout usé il conservoit la même dignité & la même grace que sous un manteau de Milet.* Et Platon lui dit un jour : *Tu es le seul qui puisses porter avec grace un méchant manteau & un manteau de pourpre.*

29 *Personamque feret*] Il saura jouer également ces deux rôles, celui de Philosophe pauvre, & celui de Courtisan. C'est une métaphore prise du théâtre.

30 *Alter Mileti textam*] Les Milesiens étoient les peuples les plus fameux de l'Asie pour la magnificence des habits; car la laine & la teinture de Milet étoient excellentes. C'est pourquoi Maxime de Tyr apelle les Milesiens Εὐειμονοῦντες, *très bien vétus.* Virgile celebre dans ses Géorgiques les laines de Milet :

------- *Milesia vellera Nymphæ*
Carpebant.

Les Grecs, qui étoient propres, faisoient venir de-là leurs étoffes. & c'étoient les habits qu'on portoit d'ordinaire à la Cour

Cane pejus & angue] Il ne se contente pas de dire qu'un homme comme Diogene fuira un manteau de Milet, il ajoûte qu'il le fuira plus qu'il ne fuiroit un chien enragé ou un serpent.

31 *Morietur frigore, si non retuleris pannum*] On ne peut rien voir de plus naturel que cette peinture. Horace n'a pas oublié un seul trait de l'orginal. Aristippe aiant mené Diogene aux bains, donna ordre qu'on prît son méchant manteau, & qu'on mît à la place un manteau de Milet. Diogene étant sorti du

bain, & ne trouvant que ce manteau magnifique, se mit à crier & à dire qu'il iroit plutôt en chemise. On fut obligé de lui rendre son manteau crasseux.

32 *Refer & sine vivat ineptus*] Il n'y a que cela à faire, il faut lui rendre son manteau, & le laisser vivre dans sa misere, puisqu'il s'y plaît; comme dit Horace dans la premiere Satire:

---- jubeas miserum esse, libenter
Quatenus id facit. ----

33 *Res gerere & captos ostendere civibus hostes*] Il va prouver que la vie active, la vie d'un homme qui cherche à acquerir la bienveillance des Grands, est plus honnête & plus glorieuse que la vie oisive d'un homme qui renonce à tout commerce, & qui n'a pas la moindre ambition. Et voici son raisonnement. Comme les Princes, qui gagnent des victoires & triomphent de leurs ennemis, sont presque égaux aux Dieux, & acquierent une gloire immortelle: de même, ceux qui par leur merite peuvent plaire à ces Princes, qui sont la plus veritable image des Dieux, s'élevent en quelque sorte au dessus des autres hommes. Horace fait ici sa cour à Auguste, & defend avec raison le parti qu'il avoit pris: car il se vante dans la premiere Satire du Livre II. que l'Envie sera forcée d'avouer qu'il a eu l'honneur de vivre avec les Grands:

Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
Invidia. ----

Res gerere se dit proprement de la gloire qu'on acquiert par les armes.

34 *Attingit solium Jovis, & cœlestia tentat*] C'est une expression fort noble pour dire que cette gloire égale presque la gloire des Dieux, & attire des honneurs presque divins. Aussi Dieu s'est nommé particulierement *le Dieu des armées.*

35 *Non ultima laus est*] C'est pour dire que c'est une

une des plus grandes louanges, & qu'elle vient après celle que meritent les grands Capitaines.

36 *Non cuivis homini contingit adire Corinthum*] C'étoit un proverbe Grec fort ancien:

Οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἔσθ' ὁ πλοῦς.

Il n'appartient pas à toutes sortes de gens d'aller à Corinthe.

On sait qu'il fut fait sur ce que Laïs, fameuse courtisane de Corinthe, vendoit ses faveurs si cherement, qu'il n'y avoit que les gens fort riches qui pussent y prétendre, Horace dit donc ici de la bienveillance des Grands ce que les Grecs disoient des faveurs de Laïs. Mais, si j'ose dire ma pensée, cette aplication ne me paroît pas assez noble pour son sujet, & j'y trouve quelque chose qui choque. Cependant Horace connoissoit fort bien toutes les bienséances, & les observoit fort bien. Ce vers n'auroit-il point été ajouté par quelqu'un qui, sur ce qu'Horace dit *que ce n'est pas une des moindres louanges de plaire aux Grands*, auroit fait cette difficulté, *non cuivis homini, &c.* pour dire que tout le monde ne peut pas y parvenir? La suite même semble prouver la supposition; car assurément *fecit-ne viriliter*, ne convient point à ceux qui à force d'argent obtenoient les faveurs de Laïs. Ce n'étoit pas-là une action de grand courage. Quoi qu'il en soit, le vers me déplaît, mais c'est peut-être ma faute.

37 *Sedit, qui timuit ne non succederet*] C'est la réponse de ceux qui voudroient excuser la vie oisive. *On a eu peur de ne pas réussir dans la vie active, & on a mieux aimé prendre l'autre parti.*

Esto] *Soit*, Horace reçoit l'excuse qu'on lui donne, car elle lui est favorable, & sert à son dessein. En effet si la crainte de ne pas réussir vous a fait renoncer à la vie active, il s'ensuit de là nécessairement que celui qui a eu le courage de l'embrasser, & qui a réussi, merite plus de louange que vous.

38 *Atqui hîc est, aut nusquam, quod quærimus*] C'est sur ces deux mots, *fecit-ne viriliter*, que roule toute la dispute; c'est delà que dépend la décision. Car si vous avouez, comme vous ne sauriez vous en empécher, que celui qui a embrassé la vie active, *a fait courageusement*, qu'il a fait l'action d'un homme de coeur, voilà notre cause gagnée. Nous meritons tout l'honneur, & la vie active est entierement preferable à la vie oisive & paresseuse.

39 *Hic onus horret*] Voici la preuve à laquelle on ne peut rien oposer. Diogene fuit la vie active qu'il trouve au-dessus de son courage & de ses forces. Et Aristippe ne croit pas que ce soit un fardeau trop pesant pour lui, il entreprend de le porter, & le porte.

41 *Aut virtus nomen inane est, aut decus & pretium*] C'est la décision qui resulte nécessairement de la preuve. Ou la vertu n'est qu'un vain nom, & qu'une chimere, ou bien il faut avouer que celui qui entreprend une chose louable & honnête, merite l'honneur & la récompense qui doivent suivre les bonnes actions: car la vertu n'est que la pratique des choses honnêtes; elle ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action.

42 *Rectè petit experiens vir*] *Experiens vir*; un homme qui essaye, qui tente, & que les difficultés ne rebutent point. *Rectè petit*, demande avec justice, cela lui est dû. Car, comme a fort bien dit Varron, *experientiam laus sequitur*.

43 *Coram rege suo de paupertate tacentes*] Voilà le procès fini. Horace ne s'attache dans la suite qu'à donner des préceptes; & comme il n'y a rien de plus dangereux pour ceux qui s'attachent aux Grands, que l'interêt & l'envie d'amasser du bien, il employe le reste de cette Epitre à munir Scéva contre ce defaut, & reserve les autres préceptes pour l'Epitre suivante, qui n'est que la suite de celle-ci. Ce qu'Horace dit, que ceux qui ne demandent rien ont plus que ceux qui demandent, me fait souvenir de ce que fit Archelaüs Roi de Macedoine. Un soir, comme il étoit à table, un Courtisan persuadé qu'à la Cour

il faut toujours demander, pria le Roi de lui donner la coupe d'or où il beuvoit. Le Roi commanda en même tems à un Officier de la donner à Euripide, qui étoit à table avec lui, & se tournant du côté de cet impudent demandeur: *Tu es digne*, lui dit-il, *de demander toujours, & d'être toujours refusé; mais Euripide, qui ne demande rien, est digne qu'on lui donne.*

Tacentes] Il ne faut faire parler que ses services & son assiduité, c'est assez demander que bien servir & se taire.

44 *Distat sumasne pudenter an rapias*] Horace apelle *prendre avec pudeur*, *sumere pudenter*, prendre ce qu'on donne de son pur mouvement; & *rapere*, ravir, prendre ce qu'on donne à nos prieres & à nos importunités, extorquer plutôt qu'obtenir. Horace etoit très propre à donner sur cela des préceptes; car c'étoit l'homme du monde le plus modeste & le plus desinteressé, & Mécénas lui avoit souvent donné occasion de mettre cette vertu en pratique.

45 *Atqui rerum caput hoc erat, hic fons*] C'est là le principal & la source de tout, que de savoir bien demander, & de connoître la difference qu'il y a entre prendre modestement ce qu'on nous donne, & le ravir par importunité. C'est le veritable sens de ce passage, où Lambin & Torrentius se sont fort trompés en l'expliquant que le principal but de celui qui s'attache à un grand Seigneur, est d'accommoder ses affaires, & de s'enrichir. Horace n'en dit pas un mot.

46 *Indotata mihi soror est*] Horace découvre ici toutes les méchantes finesses dont on se sert d'ordinaire pour demander quelque chose aux Grands. On fait des demandes obliques en parlant timidement du mauvais état de ses affaires, & de la peine que l'on a à subsister. Mais ces demandes obliques sont encore plus odieuses que les demandes directes, & Horace comprend tout cela sous le mot general *rapere*, ravir.

47 *Nec pascere firmus*] Qui n'est pas assez bon pour nourir son maitre: *firmus*, ἱκανός.

48 *Clamat, victum date : succinit alter*] Non seulement il demande. mais il provoque par-là les autres à demander aussi. Horace compare ces demandeurs aux pauvres des rues : dès que l'un a demandé quelque chose tout haut, il s'en presente en même tems un autre pour partager ce que l'on auroit donné au premier.

49 *Et mihi dividuo findetur munere quadra*] Ce sont les propres termes dont se servoient les mandians qui venoient au bruit qu'un autre avoit fait en demandant l'aumône, & qui demandoient la moitié de ce qu'on alloit donner au premier. Mais au lieu de *findetur*, il semble qu'il faut lire *findatur*, comme a lu Lambin, *mihi quadra findatur dividuo munere*; car c'est une priere, *qu'on me donne la moitié de ce pain* : à moins qu'on n'aime mieux le prendre pour une promesse que fait le pauvre d'en donner la moitié à son compagnon : *mihi findetur*. pour *findetur à me*. Et c'est le sens que j'ai suivi dans la traduction.

Quadra] C'est ce que les Romains apelloient *quadratum panem*, & les Grecs βλωμιαῖον. un pain ἔχοντα ἐντομὰς, *habentem incisuras*, comme parle Athénée c'est-à-dire un pain partagé en petits pains marqués par des lignes qu'on tiroit dessus en quarré. Cette maniere de paîtrir le pain est fort bien expliquée par Virgile dans son *Moretum*.

----------- Jamque subactum
Format opus, palmisque suum dilatat in orbem,
Et notat impressis æquo discrimine quadris.

Hesiode apelle ce pain τετράγλυφον, par la même raison. *Quadra* étoit aussi une petite assiete de bois que portoient ceux qui alloient récevoir leur pain dans les distributions publiques. C'est pourquoi le Glossaire explique *quadra, tessera* : car cette assiete étoit la marque à laquelle on reconnoissoit ceux qui devoient avoir part à cette distribution.

50 *Sed tacitus pasci si posset corvus*]. Il compare ces demandeurs & ces mandians à un corbeau, qui voyant

voyant de loin quelque proie, fond dessus avec de grands cris qui attirent les autres corbeaux, & l'obligent à partager avec eux ce qu'il auroit eu tout seul s'il avoit su se taire.

52 *Brundusium comes aut Surrentum ductus amœnum*] Les grands Seigneurs menoient ordinairement avec eux à la campagne, & dans leurs voyages, quelques-uns de leurs amis, comme Mécénas mena Horace à Brindes. Parmi ces amis il s'en trouvoit souvent qui, pour attraper quelque chose, se plaignoient des mauvais chemins, du froid, de la pluie, ou faisoient semblant d'avoir été volés. Horace met ces demandes obliques au nombre de celles dont il vient de parler, & les compare fort justement aux méchantes finesses des courtisanes; qui pour arracher quelque present à leurs amans, pleurent, & feignent d'avoir perdu quelque bijou.

Surrentum] Ville de la Campanie, sur le bord de la mer près du promontoire de Minerve.

53 *Salebras*] *Salebræ* sont proprement des fondrieres, des lieux enfoncés, rudes & inégaux, qu'on ne peut passer qu'en sautant. C'est pourquoi on leur a donné ce nom: car *salebra* vient de *salire*, comme *terebra* de *terere*.

55 *Nota refert Meretricis acumina*] Plaute a fort bien peint les mœurs des courtisanes dans la premiere scene du Truculentus.

Ita disciplina in ædibus est lenoniis.
Priusquam unum dederis, centum quæ poscat, parat:
Aut aurum periit, aut conscissa pallula est,
Aut empta ancilla, aut aliquod vasum argenteum,
Aut vasum aheneum aliquod, aut lectus dapsilis,
Aut armariola Græca, aut aliquod semper est
Quod pereat, debeatque amans scorto suo.

C'est la coutume & les mœurs des courtisanes. Avant que vous leur ayez donné une chose, elles se preparent à vous en demander cent. Ou elles ont perdu leur colier, ou leur manteau est déchiré, ou elles ont

 acheté

acheté une esclave, ou quelque piece d'argenterie, ou quelque vaisseau de cuivre, ou un lit magnifique, ou quelque cabinet de Grece. Enfin il y a toujours quelque chose qu'elles ont perdu, & que leurs amans leur doivent.

Ovide n'a pas oublié de parler de ces artifices dans son premier Livre de l'Art d'aimer:

Quid, cùm mendaci damno mœstissima plorat,
Elapsusque cavâ fingitur aure lapis?

Et quoi! lorsque toute triste elle pleure pour une perte quelle n'a point faite, & qu'elle feint qu'un diamant de ses pendans d'oreille est tombé?

Sæpe catellam, sæpe periscelidem] Torrentius croit que *catella* est ici une chiene. Je sai bien qu'en ce tems-là les femmes avoient de petites chienes, comme elles en ont encore aujourd'hui. Témoin cette femme, dont parle Lucien, laquelle donnoit sa petite chiene à porter à un Philosophe Stoïcien, qu'elle avoit dans sa maison; ce qui attira à ce Philosophe la raillerie du galand de cette femme, qui dit que de Philosophe Stoïcien il étoit devenu Philosophe Cynique. Je sais encore que les Dames de qualité avoient des esclaves en titre d'office, pour avoir soin de leurs chienes, & qu'elles apelloient *à cura catellæ*, comme cela paroît par les anciennes inscriptions. Mais Horace n'auroit jamais joint *catella* avec *periscelis*, une chiene avec une jarretiere: outre qu'il parle ici des pertes que les courtisanes font semblant d'avoir faites: & il n'est pas naturel qu'une femme fasse semblant d'avoir perdu sa chiene pour en avoir une autre. Assurément *catella* est ici *catenula*, une petite chaine, dont les femmes faisoient des brasselets, *armillas*: car à Rome les femmes & les hommes portoient des brasselets. C'étoit même un prix honorable que les Géneraux donnoient à ceux qui avoient bien fait leur devoir dans le combat. Tite-Live dans

dans le Livre XXXIX. *Quinctius, alter Prætor, suos milites catellis & fibulis donavit.* *Quinctius, l'autre Preteur, donna a ses soldats des brasselets & des agraffes.* Ce qu'il apelle ici *catellas*, il l'apelle ailleurs *armillas*: & ces agraffes étoient les agraffes mêmes des brasselets, que Capitolin apelle *copulas*.

56 *Periscelidem*] C'est ici proprement *des jarretieres*. En Italie comme en Grece les femmes galantes se piquoient d'avoir des jarretieres fort riches. C'étoit aussi un ornement des filles les plus sages, parce que leurs jambes étant découvertes dans les danses publiques, cela servoit à les faire paroître, & relevoit leur beauté. Au lieu d'une jarretiere, j'ai mis dans la traduction un collier, parceque les jarretieres des Dames ne sont pas aujourd'hui si magnifiques.

58 *Nec semel irrisus triviis attollere curat*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire dans le vers précédent, que quand ces menteurs ont fait de veritables pertes, ils ne sont jamais crus, & qu'on s'en defie toujours. Car, dit-il, un homme qui a été une fois attrapé par un gueux de grand chemin qui a fait semblant d'avoir la jambe rompue, n'a plus aucune pitié de celui qui est veritablement estropié. Horace parle ici d'une ruse de certains gueux, de certains voleurs de grand chemin, qui feignoient d'avoir une jambe rompue, afin d'attirer les passans & de les voler ensuite, Ciceron y fait allusion dans sa XIII. Philippique, où en parlant de Plancus, intime ami d'Antoine, & en jouant sur son nom, il dit : *Illud tamen verum quod in hoc Plano proverbii loco dici solet, perire eum non posse, si ei crura fracta essent; fracta sunt & vivit.* Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage, dont la grace ne peut être conservée dans une traduction. Ciceron veut dire que ce *Plancus*, qu'il apelle *Planus*, comme qui diroit *voleur de grand chemin*, justifie la verité de ce proverbe qu'on avoit fait de lui: *Ce voleur ne mourra point, quand même on lui rompra les jambes; car on les lui a rompues, & il vit.* C'étoit la coutume de rompre les jambes à ceux qu'on avoit mis en croix; & un certain Aqui-

la les avoit rompues à Plancus en le chaſſant de Palanza. C'eſt, à mon avis, le veritable ſens.

59 *Fracto crure Planum*] *Planus*, du Grec πλανὸς, qui ſignifie proprement un vagabond un charlatan, un impoſteur, un gueux qui court les grands chemins pour mandier ou pour voler, ou pour faire certains tours, comme ceux dont parle Athénée dans le XIV. Liv.

60 *Per ſanctum juratus dicat Oſirim*] Monſieur le Févre avoit raiſon d'ajouter *&*;

----- *Per ſanctum & juratus dicat Oſirim.*

Cet eſtropié jure par Oſiris, parceque c'étoit le patron des vagabonds, comme ayant lui-même fait le tour du monde: car *Oſiris* eſt le même qu'*Apis* & *Serapis*, c'eſt-à dire le Soleil. Théodore Marcile a eu tort de croire qu'on jure ici par Oſiris, parcequ'Oſiris étoit un Dieu ſans pitié, & qui puniſſoit très ſéverement.

61 *Tollite claudum*] C'étoit-le propre terme dont ſe ſervoient ces gueux qui faiſoient ſemblant d'être tombés ou de s'être bleſſés: *tollite.*

63 *Quære peregrinum*] Il fait alluſion à la réponſe ordinaire de ceux qui ſe defioient de ces gens-là, *tollat te qui non novit.* *Que celui qui ne te connoit pas te releve*, qui paſſa enſuite en proverbe, comme cela paroît par Quintilien Liv. VI. chap. III.

NOTES

SUR L'EPIT. XVII. LIV. I.

LE P. Sanadon croit que cette piece a eté écrite dans les dernieres années d'Horace, c'eſt-à-dire longtems après l'Epitre XVIII.

8 *Ferentinum*] Le P. S. releve ici M. Dacier ſur le

le parti qu'il a pris au ſujet de cette ville. Pline, Liv. III. ch. VIII. dit-il, met ſurement *Ferentinum* au nombre des villes de Toſcane. Suétone & Aurelius Victor ne l'apellent point autrement, & celle-ci eſt la ſeule qui convienne à la penſée d'Horace. Il conſeille à Scéva de ſe retirer dans un lieu deſert, éloigné du bruit des hôtelleries & des voitures. Or *Ferentinum* des Latins, conclud le P. S. étoit juſtement une ville de grand paſſage ſur le chemin Labican, au lieu que celle des Toſcans étoit écartée de toute route.

21 *Vilia verùm es*] M. Bentlei & M. Cuningam ont mis *vilia rerum*, que Lambin a trouvé dans un manuſcrit, & Cruquius dans deux autres; & le P. S. a adopté cette leçon.

23 *Color*] Le P. S. prend *color* pour l'habit & il croit que cela a raport à ce que Platon dit un jour à Ariſtippe: *Tibi ſoli & chlamidem ferre & pannoſum eſſe datum eſt.*

25 *Duplici panno*] Un manteau de groſſe laine, & auſſi épais que deux, comme le P. S. l'a entendu. M. Dacier, dit-il, a ramaſſé ici beaucoup de doctrine ſur le manteau des Grecs & ſur la *Diploïde* des Philoſophes Cyniques. J'ai pris la choſe plus ſimplement, ajoute-t'il, & il me paroît que je ſuis entré dans la penſée d'Horace, qui a voulu ſeulement donner l'idée d'un manteau de groſſe laine, *duplici panno*, pour l'opoſer au manteau de pourpre, *purpureum amictum.*

36 *Non cuivis homini*] Suidas, au raport d'Eraſme, dit que la difficulté d'aborder à Corinthe par mer donna lieu à ce proverbe. D'autres apliquent cela à Laïs. Mais outre que je crois, dit le P. S. que ce ſecond ſens du proverbe ſupoſe le premier, il ne ſauroit convenir à la penſée d'Horace, qui demande quelque choſe de plus noble. Ce qu'il dit deux vers après, *fecit-ne viriliter*, confirme mon explication, ajoute ce Pere. M. Dacier avoue que ce vers, *non cuivis homini &c.* lui déplaît, & il ſoupçonne qu'il a été ajouté au texte. Je n'en ſuis point ſurpris, conclud le P. S. En s'écartant du parti que j'ai ſuivi, on ne peut guere le réduire à une penſée ſerieuſe & digne d'Horace.

AD LOLLIUM.

EPISTOLA XVIII.

SI bene te novi, metues, liberrime Lolli,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.
Ut matrona meretrici dispar erit atque
Discolor, infido scurræ distabit amicus.
Est huic diversum vitio vitium prope majus,
Asperitas agrestis, & inconcinna, gravisque,
Quæ se commendat tonsâ cute, dentibus atris,
Dum vult libertas mera dici, veraque virtus.
Virtus est medium vitiorum, & utrinque reductum.
Alter, in obsequium plus æquo pronus, & imi
Derisor lecti, sic nutum divitis horret,
Sic iterat voces, & verba cadentia tollit,
Ut puerum sævo credas dictata magistro
Reddere, vel partes mimum tractare secundas.
Alter rixatur de lanâ sæpè caprinâ,
Propugnat, nugis armatus. Scilicet ut non
Sit mihi prima fides, & verè quod placet, ut non
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.

A LOLLIUS.

EPITRE XVIII.

SI je vous connois bien, Lollius, vous éviterez sur toutes choses de passer pour flateur auprès de ceux avec qui vous ferez profession d'amitié. Autant qu'une Dame vertueuse est differente d'une courtisane dans son port & dans ses habits, autant un ami est different du flateur. Mais il y a un vice oposé à celui-là, & qui, *si je l'ose dire*, est presque plus grand. C'est une grossiereté sauvage & importune, qui se fait valoir par une longue barbe, & par des dents noires, pendant qu'elle affecte de passer pour liberté toute pure, & pour veritable & sincere vertu. *Mais* la vertu est un milieu entre deux vices, également éloigné des deux extrémités. Le flateur, toujours enclin à une complaisance outrée & vicieuse, comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout, observe avec tant de soin le moindre clin d'œil de celui à qui il fait la cour, il répete avec tant d'affectation toutes ses paroles, & releve avec tant d'empressement ses bons mots, que vous croiriez que c'est un écolier qui répete sa leçon après son maître, ou un second acteur qui veut faire valoir le premier. Mais celui qui a le vice contraire, dispute sur un pied de mouche, armé de sotises il combat toutes vos raisons. Quoi! dit-il, est-ce que je n'en serai pas cru preferablement à tout autre? Est-ce que je ne dirai pas mes veritables sentimens sans garder aucunes mesures? La plus longue vie ajoutée encore à la mienne seroit un prix trop bas pour m'obli-

Ambigitur quid enim? Castor sciat an Docilis plus:
Brundusium Numicî melius via ducat an Appî.
Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat,
Gloria quem supra vires & vestit & ungit:
Quem tenet argenti sitis importuna famesque,
Quem paupertatis pudor & fuga, dives amicus,
Sæpè decem vitiis instructior, odit & horret:
Aut, si non odit, regit: ac, veluti pia mater,
Plus quàm se sapere, virtutibus esse priorem
Vult: & ait prope vera: Meæ (contendere noli)
Stultitiam patiuntur opes: tibi parvula res est.
Arcta decet sanum comitem toga: desine mecum
Certare. Eutrapelus cuicunque nocere volebat,
Vestimenta dabat pretiosa: beatus enim jam
Cum pulcris tunicis sumet nova consilia, & spes:
Dormiet in lucem: scorto postponet honestum
Officium: nummos alienos pascet: ad imum
Thrax erit, aut olitoris aget mercede caballum.
Arcanum neque tu scrutaberis ullius unquam:
Commissumque teges, & vino tortus & irâ.
Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes:

Nec,

ger à me rétenir. Et dequoi s'agit-il, je vous prie? C'eſt de ſavoir ſi le gladiateur Caſtor eſt plus habile que Docilis: ſi la voie de Numicius eſt plus courte & meilleure que celle d'Appius pour aller à Brindes. Celui qui ſe ruine auprès des femmes, celui qui ſe laiſſe dépouiller par le jeu, celui que ſa vanité oblige à faire plus de dépenſe que ſon bien ne le peut permettre, celui qui a une faim & une ſoif d'argent, que rien ne ſauroit remplir, celui qui a honte de la pauvreté, & qui la fuit par toutes ſortes de voyes; tous ces gens là ſont haïs des grands Seigneurs, ſouvent mille fois plus vicieux; ou, s'ils n'en ſont pas haïs, ils en ſont maîtriſés. Les grands Seigneurs ſont pour leurs amis ce que les bonnes meres ſont pour leurs enfans. Ils veulent qu'ils ſoient plus ſages qu'eux, & qu'ils ayent plus de vertu. Mes richeſſes, diſent-ils, & ils ont preſque raiſon, me permettent d'être fou, ne vous meſurez point à moi: Vous avez peu de bien: une robe étroite & courte eſt ſéante à un Courtiſan bien ſenſé. Ceſſez de vouloir m'imiter ou me ſurpaſſer. Quand Eutrapelus vouloit nuire à quelqu'un, il n'en ſavoit pas de meilleur moyen que de lui envoyer des habits magnifiques: car, diſoit-il, cet homme-là ſe croyant déja le favori de la Fortune, en prenant ces beaux habits, formera de nouveaux deſſeins, & concévra de nouvelles eſperances: il dormira juſqu'à midi: il preferera une courtiſane à tous ſes devoirs les plus honnêtes: il prendra le ſoin de faire profiter à ſes dépens l'argent de ſon voiſin, & il ſera enfin reduit à être Gladiateur, ou valet de jardinier, & menera au marché un cheval chargé d'herbes. Ne vous aviſez jamais de ſonder le ſécret de votre ami; & quand il vous l'aura

Nec, quum venari volet ille, poëmata panges.
Gratia ſic fratrum geminorum, Amphionis atque
Zethi, diſſiluit: donec ſuſpecta ſevero
Conticuit lyra: fraternis ceſſiſſe putatur
Moribus Amphion: tu cede potentis amici
Lenibus imperiis; quotieſque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta, caneſque,
Surge, & inhumanæ ſenium depone Camœnæ,
Cœnes ut pariter pulmenta laboribus emta.
Romanis ſolenne viris opus, utile famæ,
Vitæque & membris, præſertim quum valeas, &
Vel curſu ſuperare canem, vel viribus aprum
Poſſis; adde, virilia quod ſpecioſius arma
Non eſt qui tractet. Scis quo clamore coronæ
Prælia ſuſtineas campeſtria: denique ſævam
Militiam puer & Cantabrica bella tuliſti,
Sub duce qui templis Parthorum ſigna refixit,
Et nunc, ſi quid abeſt, Italis adjudicat armis.
Ac ne te retrahas, & inexcuſabilis abſis,
Quamvis nil extra numerum feciſſe modumque
Curas, interdum nugaris rure paterno.

ra confié, gardez-le même dans le vin & dans la colere. Ne louez jamais vos inclinations, ne blâmez jamais les inclinations des autres. Quand votre ami voudra aller à la chasse, n'ayez pas la fantaisie de faire des vers: c'est-là justement ce qui rompit l'amitié des deux jumeaux Zéthus & Amphion, jusques à ce que ce dernier eut renoncé à la lire; car on croit qu'Amphion céda enfin à l'humeur trop sévere de Zéthus. Imitez cette complaisance, rendez-vous de même aux desirs de votre ami, qui sont de doux commandemens pour vous; & toutes les fois qu'il menera à la campagne ses chiens, ses toiles, ses chevaux, levez-vous, quitez ce chagrin que vous donne une Muse farouche, & mettez-vous en état de manger du gibier que vous ayez acheté, comme les autres, par vos travaux. La chasse est un exercice de tout tems en usage chez les Romains; elle sert à la reputation, elle est bonne pour conserver la santé, & pour rendre le corps agile. Allez donc, surtout, puisque vous vous portez fort bien, & que vous pouvez disputer de la vitesse avec un lévrier, & de la force avec le sanglier le plus terrible. Ajoutez à cela que personne ne manie les armes avec plus de grace & d'adresse. Vous savez avec quelles acclamations vous soutenez tous les combats du champ de Mars. Enfin vous avez été à la guerre dans votre jeune âge, & vous avez servi en Espagne sous ce Chef qui a arrâché nos enseignes des temples des Parthes, & qui, si quelque coin du monde refuse encore de reconnoître ses loix, acheve de le soumettre par ses armes. Et afin que vous ne puissiez réculer ni avoir le moindre prétexte, souvenez-vous que quoique vous ayez toujours un fort grand soin de ne rien fai-

re

Partitur lintres exercitus: Actia pugna
Te duce per pueros hostili more refertur:
Adversarius est frater: lacus, Adria: donec
Alterutrum velox Victoria fronde coronet.
Consentire suis studiis qui crediderit te,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.
Protinus ut moneam (si quid monitoris eges tu)
Quid de quoque viro, & cui dicas, saepe videto.
Percontatorem fugito, nam garrulus idem est:
Nec retinent patulae commissa fideliter aures:
Et semel emissum volat irrevocabile verbum.
Non ancilla tuum jecur ulceret ulla, puerve,
Intra marmoreum venerandi limen amici:
Ne dominus pueri pulcri caraeve puellae
Munere te parvo beet, aut incommodus angat.
Qualem commendes, etiam atque etiam aspice, ne mox
Incutiant aliena tibi peccata pudorem.
Fallimur, & quondam non dignum tradimus. Ergo
Quem sua culpa premet, deceptus omitte tueri:
Ut penitus notum, si tentent crimina, serves,

re qui ne ſoit dans toutes les regles de la bienſéance, vous ne laiſſez pas, quand vous êtes à votre maiſon de campagne, de vous amuſer à de certains jeux. Une armée de jeunes gens ſe partage en deux bandes avec un nombre égal de vaiſſeaux ; vous vous mettez à la tête de l'un des partis, votre frere ſe met à la tête de l'autre ; le champ de bataille c'eſt votre lac qui ſert de mer Adriatique, & là vous repreſentez la bataille navale d'Actium, en combatant avec toute l'animoſité de veritables ennemis, juſques à ce que la victoire vienne couronner l'un ou l'autre. Celui qui ſera perſuadé que vous aprouvez ſes goûts, aprouvera à ſon tour les vôtres. Enfin pour vous donner tout d'un tems mes conſeils, s'il eſt vrai que vous en ayez beſoin, penſez ſouvent à ce que vous allez dire des autres, & à qui vous le dites. Fuyez l'homme curieux, car il eſt grand parleur ; & des oreilles toujours ouvertes ſont fort peu propres à rétenir les ſécrets qu'on leur a confiés. Quand une parole eſt une fois lâchée, il n'eſt plus tems de la rétenir. Ne prenez jamais de l'amour pour aucune eſclave qui ſoit dans la maiſon de votre ami, pour lequel vous ne ſauriez jamais avoir trop d'égards : car s'il vous la donne, il croira faire votre bonheur par ce petit preſent ; & il vous mettra au deſeſpoir s'il vous la refuſe. Avant que de récommander quelqu'un, penſez-y plus d'une fois, de peur que vous ne ſoyez bientot forcé de rougir des fautes d'autrui. Car très ſouvent nous y ſommes trompés, & nous donnons à nos amis des gens qui ne meritent nullement les places que nous leur avons procurées. C'eſt pourquoi ceſſez d'abord de protéger celui qui vous aura ſurpris, & dont les friponneries ſeront

Tuterisque tuo fidentem præsidio. qui
Dente Theonino quum circumroditur, ecquid
Ad te post paulo ventura pericula sentis?
Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet:
Et neglecta solent incendia sumere vires.
Dulcis inexpertis cultura potentis amici;
Expertus metuit. Tu, dum tua navis in alto est,
Hoc age, ne mutata retrorsum te ferat aura.
Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi;
Sedatum celeres, agilem gnavumque remissi:
Potores bibuli mediâ de nocte Falerni
Oderunt porrecta negantem pocula: quamvis
Nocturnos jures te formidare vapores.
Deme supercilio nubem: plerumque modestus
Occupat obscuri speciem, taciturnus acerbi.
Inter cuncta leges & percunctabere doctos,
Quâ ratione queas traducere leniter ævum:
Ne te semper inops agitet vexetque cupido,
Ne pavor, et rerum mediocriter utilium spes.
Virtutem doctrina paret, naturane donet:
Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum;

ront averées, afin que vous puissiez defendre contre la calomnie celui que vous connoitrez à fond, & mettre à couvert l'innocent dont vous êtes la seule esperance. Car lorsque la médisance s'acharne sur lui, ne sentez-vous pas le danger qui vous menace? Quand la maison de votre voisin brûle, vous y avez plus d'interêt que vous ne pensez, & les embrasemens qu'on néglige s'augmentent de maniere qu'on n'y sauroit plus aporter de remede. L'amitié des Grands paroît toujours douce à ceux qui ne l'ont pas éprouvée: mais celui qui la connoît, la craint. Pendant donc que vous voguez en pleine mer, & que le vent vous est favorable, empéchez qu'il ne change, & ne vous recule. Ceux qui sont tristes & serieux haïssent les enjoués, & les enjoués haïssent les tristes: les prompts ne sauroient souffrir les lents, & les lents ne sauroient vivre avec les prompts. Un debauché qui aime à boire jusqu'à minuit, vous trouvera insuportable si vous refusez un verre de sa main. Vous avez beau jurer que la nuit vous craignez les vapeurs du vin, *cela ne vous excuse nulement, vous êtes l'objet de sa haine.* Préparez-vous donc à dissiper les nuages de votre front. Le Sage passe souvent pour bourru, & le silence d'un homme discret est pris pour une rude censure. Sur toutes choses, & dans la lecture, & dans la conversation des Savans, tâchez d'aprendre par quels moyens vous pourez passer doucement vos jours, afin que vous ne soyez pas toujours agité par des desirs qui ne savent que nous rendre pauvres, & tourmenté par la crainte & par l'esperance des choses médiocrement utiles. Sachez si la vertu est un present de la Nature, ou le fruit de notre travail; ce qui a la force de diminuer les soucis; ce qui peut vous mettre bien

Quid purè tranquillet, honos, an dulce lucellum,
An secretum iter, et fallentis semita vitæ.
Me quoties reficit gelidus Digentia *rivus,*
Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus,
Quid sentire putas? Quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus: ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî.
Sit bona librorum & provisæ frugis in annum
Copia, ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ.
Hæc satis est orare Jovem, qui donat & aufert:
Det vitam, det opes, æquum mî animum ipse parabo.



bien avec vous même ; si la tranquilité se trouve ou dans les honneurs, ou dans les richesses, ou plutôt dans les sentiers d'une vie cachée Dès que je suis assez heureux pour régagner mon petit ruisseau de la Digence, dont l'onde glacée abreuve le bourg de Mandela toujours herissé de froid, quels sentimens croyez-vous que j'aye, & que pensez vous que je demande aux Dieux ? D'avoir toujours le bien que j'ai, & moins encore : de pouvoir vivre pour moi le tems qui me reste, si les Dieux veulent encore prolonger mes jours : de ne manquer jamais de livres, & de voir toujours une année de mon révenu devant moi, afin de n'être pas flotant dans l'attente d'une heure incertaine. C'est assez de demander à Jupiter les choses qu'il peut donner & ôter. Qu'il me donne la santé, qu'il me donne les richesses : car l'esprit tranquile, je ne l'attens que de moi.



R E-

REMARQUES

Sur l'Epitre XVIII.

CETTE Epitre n'eſt qu'une ſuite de la précédente, comme je l'ai déja dit. Horace continue d'y donner des préceptes de la vertu civile; & il les adreſſe à Lollius, qui avoit aſſurément beſoin de ces avis, ſur tout dans les engagemens qu'il venoit de prendre, ou qu'il alloit prendre à la Cour. Car cette Lettre fut écrite, ſans doute l'année qu'Auguſte le fit Gouverneur de ſon petit-fils Caïus Ceſar. C'étoit l'an de Rome DCCXLII. Horace étant âgé de cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans. On n'a qu'à ſe ſouvenir de ce qui a été dit de ce Lollius ſur l'Ode IX. du Livre IV. & ſur l'Epitre II. de ce même Livre, où je me ſuis éloigné du ſentiment du Cardinal Noris, qui vouloit que cette Epitre II. & celle-ci euſſent été écrites, non à ce Lollius, mais à ſon fils. Dans la Remarque ſur le 55. vers, on verra la raiſon ſur laquelle il apuie ſon ſentiment, & celle que j'ai de ne pas le ſuivre.

1 *Metues, liberrime Lolli*] Il apelle Lollius *liberrimum*, très libre, parcequ'en effet il diſoit ſes ſentimens avec tant de liberté, qu'il tomboit dans l'excès opoſé à la flaterie, qui eſt la rudeſſe & la groſſiereté. Et c'eſt juſtement le defaut dont Horace vouloit le corriger, comme nous le verrons dans la ſuite.

2 *Scurrantis ſpeciem præbere*] *Scurra* ſignifie un bouffon & un flateur; il eſt ici dans le dernier ſens, & il comprend celui que les Grecs apelloient κόλακα. un flateur outré, & ἄρεσκον, un Courtiſan qui contrefait l'ami.

3 *Ut matrona meretrici dispar erit*] On ne peut rien voir de plus juste que cette comparaison d'un flateur avec une courtisane, & d'un veritable ami avec une femme chaste & vertueuse. Autant que celle-ci est éloignée de la premiere, autant le veritable ami est éloigné du flateur. Si l'on prend la peine de parcourir les vices d'un flateur, on trouvera que ce sont les mêmes que ceux d'une courtisane; l'un & l'autre n'ont que leur plaisir & leur utilité en vue sans aucun égard pour l'honnêteté: de sorte que l'on peut fort bien apliquer au métier de la courtisane la definition que Platon fait de la flaterie, ὁμιλία ἡ πρὸς ἡδονὴν ἄνευ τοῦ βελτίστου. *un commerce de plaisir sans honneur:* où celle de Théophraste, *un commerce honteux, mais utile à celui qui le fait:* ὁμιλία αἰσχρὴ, συμφέρουσα δὲ τῷ κολακεύοντι. Tout de même, les qualités d'une femme chaste & vertueuse conviennent parfaitement au veritable ami. C'est pourquoi Aristote apelle la vertu, qui tient le milieu entre la rudesse & la flaterie, il l'apelle, dis-je, φιλίαν & σεμνότητα, *amitié* & *gravité*. Au reste je suis persuadé qu'Horace a pris l'idée de cette comparaison dans un passage du Phedre, où Platon met en même rang la courtisane & le flateur κόλακα καὶ ἑταίραν, qu'il apelle des animaux dangereux, mais agréables. Plutarque dans son excellent Traité, comment on poura discerner le flateur d'avec l'ami, a apellé de même l'amitié du flateur une amitié de courtisane, φιλίαν ἑταίρισαν; & il l'opose à la veritable amitié, qu'il apelle chaste & pudique, φιλίαν ἀληθινὴν καὶ σώφρονα.

4 *Discolor*] Horace se sert de ce terme, parceque les honnêtes femmes n'étoient pas habillées comme les courtisanes: celles-ci portoient des habits de toutes sortes de couleurs, que les autres ne portoient point.

Infido scurræ] L'infidelité est inséparable de la flaterie; c'est aussi en cela que le flateur ne ressemble pas mal à la courtisane; l'un & l'autre suivent la Fortune,

ne, & changent avec elle. C'eſt pourquoi Horace a dit dans l'Ode XXXV. du Liv. I.

At vulgus infidum & meretrix retro
Perjura cedit.

Mais l'infidele vulgaire, & la courtiſane, toujours perfide, ſe retirent.

On peut voir dans Plutarque le Traité que je viens de citer.

5 *Eſt huic diverſum vitio vitium prope majus*] Il n'y a point de vice qui n'ait ſon vice opoſé. Celui qui eſt opoſé à la flaterie, c'eſt la rudeſſe & la dureté; l'un peche par le trop, & l'autre par le trop peu de complaiſance: or ce dernier excès eſt en quelque façon plus vicieux, comme Horace le déclare ici: car il eſt plus facile de retrancher que d'ajouter; & l'on corrigera toujours plutôt le naturel d'un flateur que celui d'un homme dur & ſauvage: outre que ce dernier eſt bien plus incommode que l'autre dans la ſociété. Quoique cela ſoit vrai à cet égard, Horace ne laiſſe pas d'adoucir ſa propoſition en diſant *prope*. Car la flaterie eſt un ſi grand vice qu'il y auroit de la témerité à dire crument que la dureté eſt un plus grand vice encore. Il faut quelque inſinuation, quelque adouciſſement.

6 *Aſperitas agreſtis & inconcinna, graviſque*] Ce qu'Horace apelle ici *aſperitatem agreſtem*, les Grecs le nommoient αὐθάδειαν, qui eſt proprement le vice de ceux qui s'eſtimant trop eux-mêmes, contrediſent à tout, & condamnent tout ce que les autres font. C'eſt pourquoi Ariſtote les apelle δυσκόλους & δυσέριδας, *fâcheux* & *pointilleux*; & les compare fort juſtement à une enclume qui, ſans jamais céder, repouſſe toujours le marteau. Platon leur attribue τὸ ἄγριον καὶ ἀπηνὲς, *la ruſticité* & *la dureté*, c'eſt-à-dire *aſperitatem agreſtem*, comme Horace s'en explique. On voit donc ici, comme dans Ariſtote, les deux vices opoſés, ἄρεσκος ou κόλαξ,
le

le flateur; & *δύσερις* ou *αὐθάδης* le pointilleux, ou le méprisant. Entre ces deux extrémités est celui qu'Aristote apelle *ὁμιλητικὸν*. celui qui sait vivre, & en qui la gravité se trouve mêlée avec la douceur & la gayeté. Platon écrit dans la IV. Lettre, *que cette fierté méprisante est voisine de la solitude, αὐθάδεια ἐρημίας ξύνοικος*, parceque tout le monde fuit ceux qui tombent dans ce defaut. Et Plutarque a fort bien dit, *Οὐδὲ γὰρ ἀηδὴς ὁ φίλος, οὐδὲ ἄκρατος, οὐδὲ τῷ πικρῷ σεμνόν, ἡ φιλία καὶ αὐστηρῷ ἀλλ' αὐτὸ δὴ τοῦτο τὸ καλὸν καὶ τὸ σεμνὸν αὐτῆς, ἡδὺ καὶ ποθούμενόν ἐστι. παρὰ δ' αὐτῇ χάριτές τε καὶ ἵμερος οἰκί' ἔθεντο. L'ami ne doit être ni desagréable, ni dur; car l'amitié ne se rend point recommandable par la séverité & par la rudesse, mais par la grace & par la douceur; & c'est près d'elle, comme dit un Poëte, que les Graces & l'Amour ont fixé leur demeure.*

Inconcinna] *Cinnus* est proprement un mélange; *concinnus*, ce qui se mêle & s'ajuste bien avec une autre chose: *inconcinnus* est donc tout le contraire, ce qui ne peut ni s'ajuster ni compâtir, & cette épithete convient fort bien à une humeur sauvage qui blâme tout.

Gravisque] Incommode, importune, *δεινή*: car ce n'est pas ici *δεινὴ grave*, à moins qu'on ne l'entende d'une gravité vicieuse, comme ce mot *gravité* se prend quelquefois dans notre langue en mauvaise part.

7 *Quæ se commendat tonsâ cute, dentibus atris*] Ceux qui affectoient cette austerité sauvage, ne la temoignoient pas seulement par leur humeur; ils la faisoient paroître sur toute leur personne, en se négligeant extrêmement eux-mêmes; comme, par exemple, en ne se faisant la barbe qu'au ciseau, & en se laissant venir les dents noires. C'est le veritable sens de ce passage, que Torrentius a mal pris en l'expliquant d'un homme qui rase jusqu'à la peau, qui va jusqu'au vif, qui ne souffre aucun vice, & qui mord tout le monde sans qu'on puisse s'en garantir. Rien n'est plus éloigné du sens d'Horace.

8 *Dum vult libertas mera dici*] En effet il ſemble qu'il y ait une eſpece de vertu & de liberté à négliger ainſi ſon corps, & à ne ſe pas aſſervir à la tirannie des modes. Mais au fond cette négligence n'a que l'aparence de la vertu, dont elle n'eſt tout au plus qu'un accident, comme on l'a vu ailleurs.

9 *Virtus eſt medium vitiorum & utrinque reductum*] La vertu ne peut jamais conſiſter que dans la médiocrité, c'eſt-à-dire dans un juſte milieu qui ſoit également éloigné des deux extrémités: car elle ſe perd autant par l'excès que par le defaut. Mais cette médiocrité, ou ce milieu, n'eſt pas toujours le même pour tout le monde; car ce n'eſt pas un milieu de la choſe, comme dit fort bien Ariſtote, il ſeroit toujours égal; c'eſt un milieu par raport à nous: *μέσον δὲ, οὐ τοῦ πράγματος, ἀλλὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς*, & par conſéquent il change ſelon les perſonnes, les circonſtances & les occaſions. C'eſt le milieu Géometrique, qui eſt ſi vanté par les Anciens; au lieu que l'autre eſt le milieu Arithmétique, que Plutarque apelle *vil & populaire*. En un mot, ce qui ſeroit pour l'un le milieu entre deux vices, ne le ſeroit plus pour l'autre, & deviendroit même un vice, s'il étoit dans le même dégré: car l'égal peche par l'excès dans celui qui a beſoin de moins, & par le defaut dans celui qui a beſoin de plus. Voilà la doctrine d'Ariſtote & la veritable explication de ce paſſage d'Horace, qu'on avoit négligé d'éclaircir.

10 *Alter in obſequium plus æquo pronus*] *Obſequium* eſt proprement une douceur de mœurs, une complaiſance honnête; mais lorſqu'on la pouſſe plus loin qu'elle ne doit aller, elle dégénere en flaterie, qui eſt le vice qu'Horace combat; c'eſt pourquoi il dit *plus æquo*.

Et imi deriſor lecti] Mot à mot, *& qui ſe moque de ceux qui ſont aſſis au bas bout*, Voilà comme on a expliqué ce paſſage. Mais je ſuis perſuadé que ce n'eſt pas-là le ſens. Horace ne parle que du vice d'un ami flateur par raport au grand Seigneur qu'il flate. Or un homme peut flater ſon ami ſans railler ceux qui

qui sont assis à table au bas bout, c'est-à-dire les bouffons & les parasites, qui ont plus accoutumé de railler les autres que d'être raillés, outre qu'il n'est point question ici de ce qui se passe à table. Horace fait une proposition génerale, & pour rendre plus sensible & plus odieux le vice de cet ami flateur, il dit admirablement qu'en outrant la complaisance il tombe dans le defaut de ces bouffons de profession, qu'il apelle dans la Satire VIII. du Livre II. *imi convive lecti*, & ici *derisores imi lecti*, *bouffons assis au bas bout*. Car *derisor* est la même chose que plaisant, bouffon, flateur, parasite, &c. comme dans ce vers de Plaute, Capt. I.

Scio absurdè dictum hoc derisores dicere.

Je sais bien que les bouffons, les parasites diront que cela est absurde.

Et dans ce passage de l'Art Poëtique:

Derisor vero plus laudatore movetur.

Le flateur est plus ému que celui qui ne donne que de veritables louanges.

Et les bouffons, les parasites, sont apellés *derisores*, parceque leur métier est de se moquer même de ceux qu'ils mangent, & qu'ils font semblant de louer. Il y a sur cela un beau mot de Séneque dans sa Lettre XXVII. *Satellius Quadratus stultorum divitum adrosor, & quod sequitur arrisor, & quod duobus his adjunctum est, derisor.* Voilà pourquoi j'ai traduit, *comme ces bouffons qu'on met à table au bas bout.* Car il n'y a rien qu'un honnête homme doive plus éviter que de ressembler à ces gens-là.

v. 11 *Sic nutum divitis horret*] Il observe avec grand respect le moindre signe que fait le riche à qui il veut plaire, & qu'il fait semblant de craindre. Il a été assez parlé de la force de ce mot *horret* sur le vers

 64.

64 de l'Epitre VII. *Plutarque dans ſon Traité de l'éducation des enfans a fort bien dit des flateurs, *ad nutum divitum vivunt*; *κόλακες, οἱ πρὸς τὸ τῶν πλουτίων ζῶντες.**

12 *Sic iterat voces, & verba cadentia tollit*] Horace met dans ce portrait du flateur des traits qui ont échapé à ceux qui ont fait avant lui des caracteres. Celui-ci eſt un des plus naturels. Car on ne peut rien voir de plus plaiſant qu'un flateur, qui, pour faire admirer ce que ſon maître dit, répete ſes propres mots, & releve ceux qui tombent, c'eſt-à-dire ceux auſquels on ne prend pas garde; car c'eſt ce que ſignifie proprement *verba cadentia*. Et Horace a pris cette expreſſion d'un beau paſſage d'Ariſtophane dans les Guêpes, où le Chœur dit aux ſpectateurs:

------- *νῦν*
Μὲ τὰ μέλλοντ' εὖ λεγέσθαι
Μη πέσῃ φαύλως χάμαζ' ἐυλαβεῖθε.

Preſentement donc, Meſſieurs, prenez bien garde que tout ce qu'on va vous dire de beau, ne tombe malheureuſement à terre.

13 *Ut puerum ſævo credas dictata magiſtro reddere*] Horace ne pouvoit rendre cette action du flateur plus ſenſible que par l'image d'un écolier qui repete en tremblant ce que ſon maître vient de lui dicter. C'étoit la coutume des Régens de dicter les leçons à leurs écoliers, comme Horace dit qu'Orbilius lui dictoit les vers de Livius Andronicus:

------ *memini quæ plagoſum mihi parvo*
Orbilium dictare. ------

Et c'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot que Ceſar dit de Sylla, qui ſe démettoit de la Dictature: *Eum neſcire litteras qui Dictaturam deponeret. Que c'étoit un mauvais Regent puiſqu'il ceſſoit de dicter.* Il joue

joue ſur l'équivoque du mot *dicter*, qui eſt un terme de Régent & de Souverain.

14 *Vel partes mimum tractare ſecundas*] Voici une autre image. Ce flateur qui obſerve & tâche de faire paroître ſon maître, eſt comme un comédien, un mime qui a le ſecond rôle, & qui tâche de faire paroître celui qui a le premier. *Mimus qui tractat ſecundas partes* eſt *mimus ſecundarum partium*, un acteur qui a le ſecond rôle, & qui ſe rabaiſſe exprès pour ſervir de luſtre à l'acteur principal; comme il a été remarqué ſur le 46. vers de la IX. Satire du Liv. I. Mais pour juger de la beauté & de la juſteſſe de cette image, il faudroit ſavoir mieux que nous ne le ſavons aujourd'hui de quelle maniere jouoient ces ſeconds acteurs; car il paroît par ce paſſage & par beaucoup d'autres, qu'ils imitoient le premier acteur, auquel ils ſervoient comme d'aide. C'eſt pourquoi Séneque dit, en parlant d'un homme qui avoit pris le parti d'aplaudir à tout ce que Celius diroit: *Optimum judicavit quidquid dixiſſet ſequi & ſecundas agere. Il jugea que le meilleur étoit de ſuivre tout ce qu'il diroit, & de jouer le ſecond rôle.* Or j'avoue que je ne conçois pas bien de quelle maniere cela pouvoit ſe faire ſans fatiguer le ſpectateur, & je ne ſuis point du tout content de ce que l'on a écrit ſur cette matiere; car on ne touche point aux difficultés. Au moins ſuis-je bien perſuadé que la circonſtance, que Suétone raporte dans le LVII. chapitre de la Vie de Caligula, en parlant de ces ſeconds acteurs, qui pour imiter le premier, ſe mirent tous à vomir du ſang, & en inonderent la ſcene, nous déplairoit fort aujourd'hui, & laſſeroit la patience la plus opiniâtre & la plus conſtante. Pour ſe faire une idée de ces ſeconds acteurs, il faut s'imaginer qu'ils étoient comme ce valet qu'on voit aux Danſeurs de corde, qui répete tous les tours que fait ſon maître, & toutes les paroles qu'il dit, & les répete groſſierement & en ridicule pour faire paroître celui qui joue le premier rôle, & pour faire rire le ſpectateur. C'étoit préciſément

ment la même chose. Mais il ne faut pas croire que cela se fît dans toutes les pieces. Cela ne se pratiquoit que dans les Mimes, où ces seconds & troisiemes acteurs pouvoient être d'un grand secours pour faire entendre tout ce que faisoit & que disoit le premier. Voilà pourquoi Horace dit *aut mimum partes, &c.*

15 *Alter rixatur de laná sæpe capriná*] Comme il a fait le portrait du flateur, il va le faire de celui qui a le vice oposé, c'est-à-dire du fâcheux, du pointilleux, dont il a été parlé sur le 6. vers. Et l'on ne peut rien voir de mieux peint que ce caractere d'un homme qui se fâche de tout, qui s'opose à tout, qui contredit à tout, & qui n'est jamais du sentiment des autres. Théophraste l'avoit fait avant lui dans le chapitre XVI. Mais Horace a pris un autre chemin. On peut dire que le premier, en marquant tous les principaux traits de cet original, n'a eu en vue que son siecle & son pays; au lieu qu'Horace, en ne marquant que de certains traits légers, a fait un caractere reconnoissable partout & dans tous les siecles.

De lanâ caprinâ] C'étoit un proverbe Latin, *sur la laine de chevre*, pour dire *sur rien:* car les chevres n'ont point de laine, mais du poil.

16 *Propugnat nugis armatus*] Il ne faut point démonter ce mot *propugnat*, pour en faire *pugnat pro nugis*; cela perd toute la grace de ce passage, qui consiste dans ce mot. *nugis armatus*, armé de sotises & de bagatelles. *Propugnat* est ici un verbe absolu, *il s'opose à tout, il dispute sur tout.*

Scilicet ut non sit mihi prima fides] L'amour propre est inséparable de ce caractere: dès qu'un homme a fait profession de franchise & de liberté, il veut être cru preferablement aux autres.

17 *Et verè quod placet ut non acriter elatrem*] Cet homme croit qu'il n'y a point d'emportement qui ne lui soit permis, parcequ'il parle avec franchise, & ne dit que ce qu'il sent. Et il ne fait aucune difference ni des tems, ni des lieux, ni des sujets qu'on traite, ni des personnes avec qui on les traite. Mais la raison se trouve bien rarement du côté de ceux

qui

qui font tant de bruit, & l'on peut apliquer à ces disputeurs outrés ce que Quartilla dit dans Petrone:

Et qui non jugulat, victor abire solet.

Celui qui n'égorge pas les gens, sort d'ordinaire victorieux.

18 *Pretium ætas altera sordet*] Cette expression est heureuse, *encore une vie ajoutée à la mienne me paroitroit une recompense trop vile.* C'est-à-dire que pour la plus longue vie il ne voudroit pas ne pas dire ses sentimens. C'est ce que nous disons, *j'aimerois mieux mourir*: car chaque langue a ses manieres.

19 *Castor sciat an Docilis plus*] Voilà un sujet bien important, & qui merite bien que l'on s'échauffe. Il s'agit de savoir qui est le plus habile de Castor ou de Docilis, qui étoient deux gladiateurs de ce tems-là, ou plutôt deux comediens: car le mot *sciat* conviendroit peut-être mieux à ceux-ci qu'aux autres.

20 *Brundusium Numicî melius via ducat an Appî*] Il faut lire comme le vieux Commentateur, *Minuci*, & non pas *Numici*. Il y avoit deux chemins qui menoient de Rome à Brindes; le chemin Appien, qui avoit été pavé par le Censeur Appius, & le chemin Minucien, qui avoit été fait par Minucius Augurinus Intendant des vivres. Le premier passoit par Terracine, Formies, Sinuesse, le long de la mer; & le dernier prenoit par le haut, passoit par les montagnes des Sabins, & traversoit le pays des Marses, des Samnites, & la Pouille Peucétienne. Ciceron parle de cette voie Minuciene dans la VI. Lettre du IX. Livre à Atticus: *Cohortesque sex, quæ Albæ fuissent, ad Curium viâ Minuciâ transisse. Que les six Compagnies, qui étoient à Albe, étoient allé se rendre à Curius par le chemin Minucien.* Ces Compagnies étoient dans Albe du

pays des Marses, près du lac Fucin, & par conséquent elles ne pouvoient prendre d'autre chemin que le chemin Minucien. La porte par laquelle on sortoit pour prendre ce chemin, étoit aussi apellée *Minucia*, de ce même Minucius Augurinus, en l'honneur duquel le peuple avoit érigé un bœuf doré, pour reconnoître le service qu'il avoit rendu à la République en découvrant les desseins de Melius, qui pour se faire Roi, tâchoit de corrompre le peuple en lui faisant des largesses de bled dans un tems de famine. Tite Live, Livre IV.

21 *Quem damnosa Venus, quem præceps alea nudat*] Il passe à d'autres préceptes, & il fait connoître à Lollius que les débauchés, les joueurs, les glorieux, les avares, & ceux qui rougissent de la pauvreté, sont odieux aux Grands. Si Lollius avoit su profiter de ces avis, il ne seroit pas tombé dans le desespoir qui le porta à se tuer luimême.

Præceps alea] C'est une belle épithete; le jeu qui précipite les hommes dans des abimes dont ils ne peuvent jamais se tirer.

22 *Gloria quem supra vires & vestit & ungit*] Il y a de l'imprudence à un homme qui est attaché à un Prince, ou à quelque autre grand Seigneur, de faire plus de dépense que son bien ne le peut permettre; quand il auroit assez de bien pour y fournir, il faut toujours qu'il fasse en sorte que pour les habits, pour les équipages & pour la table, on puisse reconnoître le maître d'avec le valet.

An quodcumque facit Mæcenas te quoque verum est,
Tanto dissimilem, & tanto certare minorem?

Plaute a fort bien dit dans le Prologue du Marchand:

Nec pol profecto quisquam sine grandi malo,
Præquam res patitur, studuit elegantiæ.

Ja-

Jamais personne ne se jette dans la propreté & dans la magnificence, plus que son bien ne peut le permettre, qu'il n'en reçoive un préjudice considerable.

Ungit] Sous ce mot sont comprises les essences, les parfums, & la table même.

23 *Quem tenet argenti sitis importuna famesque*] Car cette soif d'argent doit être toujours suspecte. Ce fut cela particulierement qui perdit Lollius; car il prit à toutes mains, & pilla ses provinces.

24 *Quem paupertatis pudor & fuga*] Quand on a tant de honte de la pauvreté, & qu'on la trouve si terrible, il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'éviter; & un grand Seigneur ne doit pas attendre beaucoup d'amitié d'un homme si lâche.

Dives amicus, sæpe decem vitiis instructior, odit & horret] C'est une verite constante, que la ressemblance fait l'amitié; cependant Horace nous assure ici qu'un grand Seigneur, qui a toutes sortes de vices, hait ces mêmes vices, & de moindres encore dans son ami, & cela est vrai. L'amitié vient toujours de la ressemblance de la vertu, & ne peut jamais venir de la ressemblance du vice, laquelle produit ordinairement la haine: car dans le vice regne toujours l'amour propre, qui ne peut souffrir que les autres ayent les mêmes plaisirs que nous. D'ailleurs les grands Seigneurs, qui veulent jouir des infames plaisirs de leurs debauches, sont souvent bien aises de cacher leurs vices sous les vertus de leurs amis; & on peut justement leur apliquer ce que Ciceron dit en un autre sens dans le Traité de l'Amitié, sect. XXII. *Sed plerique perversè, ne dicam impudenter, amicum habere talem volunt, quales ipsi esse non possunt. Mais plusieurs ont l'injustice, pour ne pas dire l'impudence, de vouloir avoir des amis tels qu'ils ne sauroient être eux mêmes.* Voilà un grand avantage que la vertu a sur le vice, d'être aimée par les vicieux, comme par les vertueux; au lieu que le vice est souvent l'objet de la haine des uns & des autres.

26 *Aut si non odit, regit*] Si les grands Seigneurs ne haïssent pas entierement leurs amis pour leurs vices, ils prennent de là occasion de les régenter, & d'exercer sur eux leur tirannie.

Ac veluti pia mater plus quàm se sapere] Voilà une plaisante comparaison : comme une mere pieuse & chaste veut que sa fille soit encore plus vertueuse qu'elle, s'il est possible ; tout de même, un grand Seigneur vicieux veut que ses amis soient plus sages que lui. Il est aisé de voir qu'Horace a voulu faire une comparaison ironique pour le ridicule.

28 *Et ait prope vera*] Il est bon de remarquer la sagesse & la justesse d'Horace dans ce jugement. Quand un grand Seigneur dit que ses richesses lui permettent d'être fou, Horace nous aprend que cela est presque vrai. Il ne dit pas que cela est vrai, mais presque vrai ; c'est-à-dire que cela n'est vrai qu'en un certain sens : car il n'est pas plus permis à un riche qu'à un pauvre d'être fou ; mais quand un riche & un pauvre ont la même folie, le riche n'est pas si fou que le pauvre, parceque si ses richesses n'autorisent pas sa folie, elles la souffrent.

29 *Stultitiam patiuntur opes*] Les richesses ne se contentent pas de souffrir la folie, elles la font naître & l'entretiennent. C'est pourquoi Aristote dit que le riche est fou. Et Isocrate, que la folie & l'intemperance sont les compagnes inséparables des riches.

30 *Arcta decet sanum comitem toga*] *Comes*, un homme qui s'attache à un grand Seigneur, à un Prince, & qui est de sa Cour. Ces gens là doivent avoir des robes moins amples & moins magnifiques que leur maître. C'est comme il a dit dans l'Epitre VII. *Parvum parva decent.* Car la robe est ici pour tout, pour les habits, les bâtimens, la table, l'équipage, le train. * Le précepte qu'Horace donne ici est plein de sens. C'est le même que Parménion donnoit à *Philotas* son fils, qui étoit si plein de

de vanité & faiſoit une ſi grande profuſion de ſes richeſſes, que dans ſa table, dans ſes habits, dans ſon train & dans tout ſon équipage il contrefaiſoit la grandeur & la magnificence d'un Prince. Ce ſage Courtiſan lui dit un jour, *mon fils, fais-toi plus petit.* *

Deſine mecum certare] Comme il a dit dans la Satire III. du Livre II. *tanto certare minorem.*

31 *Eutrapelus*] C'eſt Volumnius, intime ami de Ciceron, & qui avoit tant d'eſprit, tant de fineſſe, & tant de goût pour les railleries & les plaiſanteries, qu'il en acquit le ſurnom d'Eutrapelus ; & que Ciceron lui écrivoit, que dans ce genre il ne craignoit que lui ſeul, & mépriſoit tous les autres. *Urbanitatis poſſeſſionem, amabo, quibuſvis interdictis defendamus, in quâ te unum metuo, cæteros contemno.* Ce même Volumnius aiant un jour écrit à Ciceron ſans mettre le ſurnom *Eutrapelus*, Ciceron lui écrivit que d'abord il avoit pris ſa Lettre pour une Lettre de Volumnius le Sénateur, mais qu'enſuite la fineſſe & le ſel de ſes railleries & de ſon urbanité le détromperent, & lui firent connoître qu'elle venoit de lui. *Deinde eutrapelia litterarum fecit ut intelligerem tuas eſſe.* Où il eſt aiſé de voir que par le mot *eutrapelia*, qui en Grec ſignifie *plaiſanterie*, il fait alluſion au ſurnom de Volumnius, qui eſt *Eutrapelus*, c'eſt-à-dire *railleur, plaiſant* ; comme dans ce beau paſſage de Théognis :

Νῦν δ' τὰ τῶν ἀγαθῶν κακὰ γίγνεται ἐσθλὰ κακοῖσιν
Ἀνδρῶν, γίγνονται δ' εὐτραπέλοισι νόμος.

Aujourd'hui les maux, qui arrivent aux gens de bien, font plaiſir aux méchans, & ſervent de ſujet de chanſon aux railleurs,

Cuicumque nocere volebat, veſtimenta dabat pretioſa]

osa] C'étoit une plaiſanterie d'Eutrapelus, qui diſoit qu'il falloit donner à ſes ennemis de belles robes, etant bien aſſuré qu'avec ces belles robes ils changeroient bientôt d'inclinations, & que ce ſeroit infailliblement leur perte : *dabat* il donnoit pour *il conſeilloit de donner*.

33 *Cum pulcris tunicis ſumet nova conſilia*] Il n'y a rien de plus certain que ce jugement d'Eutrapelus. La plupart des hommes changent d'inclination & de vie en changeant d'habit. Dès qu'ils ſe voyent un peu propres, ils ne penſent plus qu'à leur plaiſir, & ils font comme le Gripus de Plaute, lequel ayant trouvé un treſor, renonce pour amais à ſa pêche, & ne penſe qu'à faire grande chere, qu'à ſe promener, & qu'à bâtir.

34 *Scorto poſtponet honeſtum officium*] Une courtiſane lui fera oublier tous les devoirs d'un honnête homme. Car c'eſt ce que ſignifie *honeſtum officium* : cultiver ſes amis, les ſervir, être bon citoyen, &c.

35 *Nummos alienos paſcet*] Cela eſt heureuſement dit, *il nourira les écus des autres* : car les interêts ſont la nouriture qui nourit & fait croître le principal. Ceux qui ont lu *nummos alienos poſcet*, ont gâté le paſſage.

Ad imum Thrax erit] Comme on eſt devenu riche tout d'un coup, on redevient auſſi pauvre tout d'un coup, avec cette difference pourtant, que la Fortune ne nous laiſſe jamais dans le même etat où elle nous a pris, & qu'elle nous fait toujours tomber beaucoup plus bas. Et la raiſon en eſt bien évidente.

36 *Thrax erit*] C'eſt-à-dire, il ſera gladiateur. On apelloit *Thrace* une eſpece de gladiateurs qui étoient armés d'un bouclier qu'on apelloit *parma*, & d'une épée en forme de faux, apellée *harpé* & *ſica*; & c'étoient proprement les armes des peuples de Thrace, d'où étoient venus ces premiers gladiateurs : c'eſt pourquoi on a dit *Threcidicis pugnare*, combatre avec cette épée & ce bouclier. Les Thra-

ces

ces combattoient ordinairement contre les Mirmillons. Horace parle plutôt ici des Thraces que des autres gladiateurs, parcequ'ils étoient les plus infames & les plus décriés, & qu'on les louoit ordinairement pour des meurtres & des assassinats.

Aut olitoris aget mercede caballum] S'il n'est pas assez fort & assez adroit pour être gladiateur, il sera valet de jardinier, pour aller vendre des herbes au marché.

37 *Arcanum neque tu scrutaberis ullius unquam*] Il n'y a rien de plus mal-honnête que de vouloir savoir les secrets de nos amis : si nous voulons les garder, c'est une charge ou un soin ; & si c'est à dessein de nous en prévaloir & de les trahir, c'est une noire perfidie. On ne doit pas moins se defier d'un homme qui nous demande notre secret que de celui qui voudroit garder notre argent. * M. Bentlei a lu *illius* au lieu de *ullius*. *Illius*, dit-il *potentis amici*. Mais le raport est trop éloigné. Il ne faut rien changer. Le précepte est géneral. Horace dit ici *ullius*, comme il dit plus bas *aliena studia* *.

38 *Commissumque teges*] Quand nos amis veulent nous faire des confidences, c'est à nous à les récevoir, & à leur être fideles. Le Poëte Anaxandrides a fort bien dit sur ce sujet ;

Ὅστις λόγους γὰρ παραθήκην λαβὼν
Ἐξεῖπεν, ἄδικός ἐστιν ἢ ἀκρατὴς ἄγαν.
Ὁ μὲν διὰ κέρδος, ἄδικος, ὁ δὲ τοῦτο δίχα,
Ἀκρατής. Ἴσως δὲ γ' εἰσὶν ἀμφότεροι κακοί.

Celui qui, après avoir reçu le dépôt du secret, le revele, est ou injuste, ou foible. Celui qui le fait pour en profiter, est injuste, & celui qui le fait sans cette raison est foible. Mais l'un & l'autre sont également méchans.

Lollius auroit été heureux s'il avoit profité de cet avis. Il paroît par l'Histoire qu'il manque de fide-

fidelité pour le jeune Prince qui avoit été confié à sa conduite, & dont il connoissoit tous les secrets. *Quo tempore*, dit Vellejus, *M. Lollii perfida & plena subdoli ac versuti animi consilia per Parthum indicata, Cæsari fama vulgavit.* Mais j'avertirai en passant que la ponctuation de ce passage est vicieuse, car l'Historien n'a pu vouloir dire, *que la perfidie de Lollius aiant été divulguée par le Parthe, la renommée la porta ensuite aux oreilles de Cesar.* Mais il a voulu dire, *que le Parthe ayant découvert la perfidie de Lollius à Cesar, le bruit s'en répandit ensuite.* Il faut donc lire, *per Parthum indicata Cæsari, fama vulgavit.*

Et vino tortus & irâ] Quand quelqu'un garde le secret dans le vin & dans la colere. il est assez éprouvé, & l'on doit être persuadé qu'on peut lui confier sa vie :

----- Scias
Tum jam ipsum habere posse tuæ vitæ modum :

pour me servir des paroles de Terence dans un autre sens. Horace fait allusion ici à ce qu'il dit dans la Poëtique, que les grands Seigneurs avoient accoutumé d'éprouver leurs amis par le vin, pour voir s'ils étoient dignes de leur amitié :

Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero, quem perspexisse laborent
An sit amicitia dignus. -------

39 *Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes*] Comment ne devroit-on pas pratiquer ce précepte avec les Grands, puisqu'on doit le pratiquer avec ses égaux ? comme le bon-homme Simon dit de Pamphile dans l'Andriene :

---- Facilè omnes perferre ac pati
Cum quibus erat cumque una, iis se dedere,
Eorum obsequi studiis, adversus nemini.

Il

Il avoit une complaiſance extrême pour tous ceux avec qui il étoit d'ordinaire, il ſe donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient, & ne contrediſoit jamais.

40 *Nec quum venari volet ille, poëmata panges*] Il n'y a rien que l'on doive plus éviter avec les grands Seigneurs, que les contretems ; & il n'y a rien où l'on manque plus ſouvent. Vouloir faire des vers lorſque le grand Seigneur que nous ſervons veut aller à la chaſſe ; c'eſt, comme dit Théophraſte, vouloir aller en maſque, & mener les violons chez ſa maitreſſe quand elle a la fievre, & qu'elle eſt fort mal.

41 *Gratia ſic fratrum geminorum Amphionis atque Zethi diſſiluit*] Zéthus & Amphion étoient jumeaux, fils de Jupiter & d'Antiope. Leurs inclinations furent ſi differentes que Zéthus s'adonna à avoir ſoin des troupeaux, & Amphion s'attacha à la muſique. Mais comme Zéthus étoit d'un naturel dur & ſauvage, il ne pouvoit ſouffrir la lire d'Amphion, & il lui en fit ſi ſouvent la guerre, qu'Amphion fut enfin obligé d'y renoncer. Euripide avoit écrit au long la querelle de ces deux freres dans ſon Antiope, que nous n'avons plus : mais Platon nous en a heureuſement conſervé quelques reſtes dans ſon Gorgias, où Calliclès, exhortant Socrate à quiter la philoſophie pour la rhétorique, ſe ſert des mêmes raiſons que Zéthus diſoit à Amphion, pour l'obliger à quiter la muſique. Pacuve avoit traduit cette piece d'Euripide ; de ſorte que ce differend des deux freres étoit une choſe fort connue aux Romains.

42 *Donec ſuſpecta ſevero conticuit lira*] *Severo*, dur, ſauvage comme un bon campagnard. C'eſt pourquoi le vieux Commentateur explique *ſevero, ruſtico*. Properce dit de même *durum Zethum*. Et Pacuve le repréſente comme un homme emporté qui parle durement, & qui employe les menaces :

Minita-

Minitabiliterque increpare dictis sævis incipit.

43 *Fraternis cessisse putatur moribus Amphion*] Cette particularité n'étoit marquée ni dans la piece Greque, ni dans la piece Latine; car cela ne faisoit rien au sujet, & auroit été mal placé. C'est pourquoi Horace dit *putatur*, qu'on croit qu'Amphion céda enfin à son frere; car le doux cede toujours à l'emporté, & le sage au fou.

44 *Tu cede potentis amici*] Si un frere est obligé de céder à son frere, à plus forte raison un inferieur à son superieur.

45 *Lenibus imperiis*] Les prieres des Grands, & leurs volontés, sont des commandemens honnêtes & doux, mais qui ne doivent pas être moins absolus & moins suivis que des ordres.

46 *Ætolis onerata plagis*] L'Etolie étoit une province de Grece, où il y avoit beaucoup de sangliers, & où l'on fit cette celebre chasse du sanglier, Calydonien qui fut tué par Meléagre. Voilà pourquoi Horace apelle ici ces toiles *Ætolas*, d'Etolie.

47 *Et inhumanæ senium depone Camœnæ*] *Senium*, c'est-à-dire *odium*, importunité, chagrin, mauvaise humeur. *Camœna inhumana*, *Muse inhumaine*, c'est-à-dire une Muse *sauvage*, *farouche*, qui rompt le lien de la société, & qui choque l'humeur des autres.

49 *Romanis solenne viris opus, utile famæ*] Saluste apelle pourtant la chasse *une occupation d'Esclave*, *servile officium* ; mais ce n'est que par comparaison & par raport à l'excellence de l'esprit. Car d'ailleurs il est certain que la chasse a toujours été fort estimée par les Romains. Pline dans le Panégirique : *Olim hæc experientia Juventutis, hæc voluptas erat : his artibus futuri duces imbuebantur, certare cum fugacibus feris, cursu ; cum audacibus, robore ; cum callidis, astu: nec mediocre pacis decus habebatur submota campis irruptio ferarum, & obsidione quadam liberatus agrestium labor. C'étoit autrefois l'exercice & le plaisir de la Jeunesse. Les plus*

plus grands Capitaines avoient fait cet aprentissage de disputer de la vitesse avec les bêtes les plus légeres, de la force, avec les plus courageuses, & de la finesse avec les plus rusées. Et c'étoit avoir acquis une gloire considérable au milieu de la paix, que d'avoir delivré les champs de l'insulte des bêtes, & d'une espece de siege le travail des laboureurs,

54 *Prælia sustineas campestria*] Les combats qu'on faisoit dans le Champ de Mars. Car ces exercices n'étoient pas seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour les gens avancés en âge & en dignité, Dans la Satire VI. du Liv. II. Horace fait entendre qu'il s'exerçoit dans le Champ de Mars avec Mécénas dans un tems où ils n'étoient plus jeunes.

Luserat in campo fortunæ filius . . .

55 *Militiam puer & Cantabrica bella tulisti*] Voici la raison que le savant Cardinal Noris donne pour prouver que Lollius, à qui Horace écrit, n'étoit pas celui qui avoit déja été Consul, mais son fils. Lollius, dit-il, à qui Horace parle, avoit suivi Auguste contre les Cantabres. Or ce Prince faisoit la guerre contre ces peuples l'an de Rome DCCXXVIII. & cette même année Lollius le pere fut envoyé en Galatie, où il commanda en qualité de Propréteur. Tout cela est vrai, mais la conséquence que ce grand homme en a tiré, que ce ne peut donc pas être celui à qui Horace écrit, ne me paroît pas juste. Lollius accompagna Auguste au premier voyage qu'il fit contre les Cantabres, l'an de Rome DCCXXVI. Cette guerre dura près de quatre ans; car Auguste ne revint à Rome qu'en DCCXXIX. l'année de son X Consulat. C'est pourquoi Horace a mis *bella*, & non pas *bellum*. Ce ne fut qu'après cette expédition qu'Auguste envoya Lollius en Galatie sur la fin de DCCXXVIII. ou au commencement de DCCXXIX. comme Dion l'écrit formellement, Liv. LIII. *Cette guerre finie*, dit-il, *Amyntas étant mort , Auguste ne donna pas*

le

le royaume à ses enfans, mais il le fit province Romaine. Ainsi la Galatie commença à être gouvernée par un Prefét, (un Propréteur.) Tout cela s'ajuste parfaitement & ne laisse aucun doute.

Puer] Lollius étoit encore assez jeune quand il suivit Auguste en Espagne, pour être apellé *puer* : car *puer* se disoit souvent de gens au-dessus de trente ans. Il pouvoit même être plus jeune; car quoiqu'il eût é é Consul en 73 . trois ans après la guerre d'Espagne, il pouvoit avoir eu une dispense d'âge.

56 *Sub duce qui templis Parthorum signa refixit*] Sous Auguste, qui quatre ans après son retour d'Espagne, obligea Phraate à lui renvoyer les enseignes que les Parthes avoient prises à Crassus & à Antoine, & tous les prisonniers qu'ils avoient faits. On releva cette particularité comme une victoire signalée, & les Poëtes, peuple toujours flateur, en parlerent comme si Auguste lui-même, les armes à la main, & à la tête de ses troupes, avoit arraché ces enseignes des temples de ses ennemis. Voiez l'Ode XV. du Livre IV.

57 *Et nunc, si quid abest, Romanis adjudicat armis*] Horace écrivoit sans doute cette Lettre l'an de Rome DCCXLII. dans le tems qu'Auguste avoit envoyé Tibere contre les peuples de la Pannonie, & Drusus contre les Sicambres : car c'étoit là ce qui empéchoit alors le temple de Janus d'être entierement fermé; & comme c'étoit très-peu de chose, Horace pour faire sa cour, dit comme en doutant, *si quid abest ; si quelque petit coin du monde refuse encore de se soumettre.* Ce tour est bien fin & bien flateur pour Auguste. * Cela suffit pour faire voir qu'il ne faut pas recevoir le changement que M. Bentlei a fait à ce passage en lisant :

Sub duce qui templis Parthorum signa refigit,
Nunc, & si quid abest &c.

En raportant ce *nunc* à *refigit*, comme si cette Epitre

tre avoit été écrite l'année même qu'Auguste obligea Phraate à lui renvoyer ces enseignes. Ce savant homme est bien malheureux; la seule fois qu'il s'est avisé de vouloir assigner un tems à un des Ouvrages d'Horace, il s'y est trompé. Car cette Epitre ne fut écrite que quatre ou cinq ans après, & lors-qu'Auguste achevoit de soumettre ce qui refusoit de lui obéir, comme je l'ai assez prouvé.

**Italis adjudicat armis*] *Armis* est ici un mot essenciel, & rien n'est plus mal imaginé ni plus contraire au sens d'Horace que de vouloir corriger *arvis*. Auguste *adjudicat armis*, ajoute par la force de ses armes; *Italis*, pour *Romanis*, *aux Romains* tout ce qui ne s'est pas encore soumis. *

58 *Ac ne te retrahas, & inexcusabilis absis*] On n'a point connu le raport & la dépendance qu'a ce vers avec ce qui précede. Horace revient à son sujet qui est la chasse ; & afin, dit-il à Lollius, que vous n'ayez aucun sujet de refuser d'aller à la chasse quand on voudra vous y mener, & que vous ne puissiez avoir aucune defaite valable, vous vous souviendrez que quand vous êtes à la campagne, vous representez quelquefois des batailles navales avec votre frere. Or quand on represente des batailles navales, on est encore en état de chasser, & rien ne vous en dispense. * M. Bentlei a tort d'avoir lu *abstes* pour *absis*. *

59 *Quamvis nil extra numerum fecisse modumque*] Il dit ceci pour adoucir ce qu'il va dire des amusemens de Lollius: car il se souvient qu'il parle à un homme qui avoit été Consul dix ans avant qu'il lui écrivît cette Lettre. Il y a là beaucoup de bienséance & de politesse; mais il y a de plus beaucoup d'adresse, en ce qu'il fait sa cour à Auguste pour son ami, en faisant voir qu'un homme de l'âge, de la dignité & de la gravité de Lollius, qui ne faisoit rien qu'avec poids & mesure, ne dédaignoit pas de faire des jeux pour representer

ſenter le combat naval d'Actium qui avoit été ſi glorieux à ce Prince.

61 *Actia pugna te duce per pueros*] Après la defaite d'Antoine à la bataille d'Actium, Auguſte, pour conſerver la mémoire d'une victoire qui lui avoit aſſuré l'Empire, inſtitua un tournoi, qu'on celebroit de cinq en cinq ans le premier jour d'aout, & qu'on apelloit *le combat d'Actium.* Mais Lollius, qui avoit une terre près du lac Lucrin, au lieu de repreſenter ce combat par un tournoi, le repreſentoit par un combat naval qui lui reſſembloit beaucoup mieux. Lollius faiſoit Auguſte, & ſon frere faiſoit Antoine. Ce n'étoit pas une choſe deſagréable pour Auguſte, de voir qu'un homme comme Lollius, qui avoit été Préteur & Conſul, ſe mettoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui repreſentoient ces jeux. Cela eſt plus fin qu'on n'avoit cru.

63 *Adverſarius eſt frater*] Votre frere fait Antoine.

Lacus, Adria] Le lac Lucrin, qui eſt près de votre maiſon, repreſente la mer Adriatique, où ce fameux combat fut donné.

64 *Velox victoria*] *Velox* eſt ici pour *alata*, qui a des ailes.

65 *Conſentire ſtudiis ſuis qui crediderit te*] Il eſt ridicule d'entendre ceci d'Auguſte. Horace revient à ſon ſujet, & il dit à Lollius, que le grand Seigneur qui verra qu'il a de la complaiſance, & qu'il eſt toujours prêt de le ſuivre à la chaſſe quand l'envie le prend d'y aller, aura à ſon tour la même complaiſance pour lui, & louera ſes amuſemens, ſes vers.

66 *Utroque tuum laudabit pollice ludum*] Cette expreſſion eſt empruntée de l'arene Quand les gladiateurs combattoient, ſi les ſpectateurs preſſoient les pouces enſemble en joignant les deux mains, & entrelaçant les doigts, c'étoit une marque de faveur ; le vainqueur donnoit la vie au vaincu. Mais s'ils tournoient les pouces en déjoignant les mains

mains, c'étoit un ſigne de haine, & il n'y avoit plus de quartier. Voilà ce que l'on apelloit *primere policem*, preſſer le pouce, c'eſt-à-dire *favoriſer*; ce qu'Horace dit *laudare utroque pollice*, & *vertere pollicem*, tourner, renverſer le pouce, pour dire condamner. Juvenal :

Munera nunc edunt, & verſo pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.

On donne preſentement des ſpectacles, & quand le peuple tourne le pouce, on tue tout pour lui plaire.

Le Poëte Prudence en parlant des Veſtales, qui aſſiſtoient à ces combats de gladiateurs, écrit :

Et quoties victor ferrum jugulo inſerit, illa
Delicias ait eſſe ſuas, pectuſque jacentis
Virgo modeſta jubet converſo pollice rumpi.

Et toutes les fois que le vainqueur plonge le fer dans la gorge du vaincu, elle s'écrie que ce ſont ſes delices, & en tournant les pouces, cette vierge modeſte ordonne qu'on égorge ce malheureux.

Premere pollicem, preſſer, joindre les pouces, c'eſt ce que Glycere dit dans Menandre, *δακτύλους πιέζειν. τοὺς δακτύλους ἐμαυτῆς πιέζουσα ἦν ἄν κροτάλίζῃ τὸ θέατρον.* *En preſſant mes doigts lorſque le theâtre aplaudit.* C'eſt pourquoi Pline écrit dans le XXVIII. Liv. de ſon Hiſtoire: *Pollices, cùm faveamus, premere etiam proverbio jubemur.* On a donc eu tort de croire que *premere pollicem* étoit ce que nous faiſons en mettant le pouce ſur le troiſieme doigt, & en le faiſant tomber avec quelque bruit ſur le ſecond.

67 *Protinus ut moneam*] *Protinus* ſignifie proprement ce que nous diſons, *tout d'une ſuite, tout d'un train, porro tenus.*

68 *Quid, de quoque viro, & cui dicas ſæpe videto*] Excellent précepte pour ceux qui vivent à la Cour

Cour; avant que d'ouvrir la bouche il faut bien penſer & de qui on parle, & devant qui on parle. car comme dit Salomon dans le chapitre XIII. de ſes Proverbes : *Qui inconſideratus eſt ad loquendum, ſentiet mala. Celui qui parle inconſiderément, s'attirera du mal.* Et dans le Chapitre XVIII. *Os ſtulti contritio ejus, & labia ipſius ruina animæ ejus, La bouche du fou eſt ſa perte, & ſes levres la ruine de ſon ame.* Non ſeulement il ne faut pas dire du mal de ceux qui ſont au-deſſus de nous, mais il n'en faut pas même penſer, ſelon ce beau mot de l'Eccleſiaſte, chapitre X. *In cogitatione tuâ Regi ne detrahas, & in ſecreto cubiculi tui ne maledixeris diviti: quia & aves cœli portabunt vocem tuam, & qui habet pennas, annunciabit ſententiam. Ne médis point de ton Prince dans ta penſée, & ne dis point de mal du grand Seigneur dans ton cabinet bien fermé: car les oiſeaux des cieux raporteront ce que tu auras dit, ce qui a des aiſles decouvrira tes ſentimens.* Marc-Antonin a dit ſur cela dans ſon VIII. Livre: Μηκέτι σου μηδεὶς ἀκούσῃ καταμεμφομένου τὴν ἐν αὐλῇ βίον· μηδὲ σὺ σεαυτοῦ. *Que perſonne ne t'entende plus blâmer la vie de la Cour ; & ſur cela ne t'écoute pas toi même.* * M. Bentlei ſéparoit ce *quid* de *quoque*: *quid, de quoque viro* pour *& de quo viro.* Mais *de quoque viro* pour *de quo viro* eſt inouï. *Quid de quoque viro*, comprend aſſez les deux, & ce qu'on dit & de qui on le dit. *

69 *Percontatorem fugito nam garrulus idem eſt*] *Percontator*, πολυπράγμων, tout homme curieux eſt ordinairement grand parleur, & un homme ſecret n'eſt jamais curieux. C'eſt pourquoi, Sophocle a fort bien dit, Μὴ πάντ᾽ ἐρεύνα, πολλὰ γὰρ λάλειν κακόν. *Ne ſois point curieux, car c'eſt une mauvaiſe choſe de tant parler.*

70 *Nec retinent patulæ commiſſa fideliter aures*] C'eſt la raiſon de ce qu'il vient de dire, que tout homme curieux eſt parleur. Car, dit-il, des oreilles toujours ouvertes pour entendre les ſecrets des autres, ſont auſſi toujours ouvertes pour les laiſſer ſortir:

ſortir: κλεῖθρον γὰρ οὐδὲν, comme dit Sophocle, *il n'y a rien qui les retienne.* Il eſt comme le Parménon de Terence, *plenus rimarum, hac & illac perfluit.*

71 *Et ſemel emiſſum volat irrevocabile verbum*] Une parole, quand elle eſt une fois dite, ne peut non plus ſe retenir qu'une pierre quand elle eſt lâchée: car c'eſt la comparaiſon dont Ménandre ſe ſervoit dans ces beaux vers:

Οὔτ' ἐκ χερὸς μεθέντα καρτερὸν λίθον
Ῥᾷον κατασχεῖν, οὔτ' ἀπὸ γλώσσης λόγον.

72 *Non ancilla tuum,* &c. *Intra marmoreum venerandi limen amici*] Horace defend à ceux qui vont chez les Grands, ou qui ſont dans leur maiſon, d'aimer aucune de leurs eſclaves. Et peut-être qu'il avoit en vue ce qui étoit arrivé à Virgile, qui étant devenu amoureux d'Alexandre; qui étoit à Pollion, ou, ſelon d'autres, à Ceſar; & de Cébes & d'Aleria, qui étoient à Mécénas; & l'un & l'autre lui ayant fait ce preſent, il fut obligé de leur en témoigner toute ſa vie une fort grande reconnoiſſance.

74 *Ne dominus pueri, Munere te parvo beet aut incommodus angat*] Voici les raiſons dont Horace ſe ſert pour faire paſſer ſon précepte. Elles ſont priſes de l'amour propre & de l'interêt. Le grand Seigneur, dit-il, vous donnera ſon eſclave, ou ne vous la donnera pas. S'il vous la donne, vous lui en avez plus d'obligation que le preſent ne vaut, & cela vous tient lieu d'autre choſe. Et s'il ne vous la donne pas, il vous met au deſeſpoir, & vous lui devenez ſuſpect. Mais aujourd'hui ces raiſons ne valent rien pour nous, il y en a de plus ſolides & de plus vraies : car ſans avoir même aucun égard pour la religion, l'honnêteté ſeule veut que tout ce qui eſt à nos amis nous ſoit ſacré. Auſſi les Grecs n'ont pas craint de dire:

Ἴσον θεῷ σου τοὺς φίλους τιμᾶν θέλε.

Honore tes amis comme les Dieux.

76 *Qualem commendes etiam atque etiam adſpice*] Il n'y a rien où l'on doive être ſi reſervé & ſi retenu que lorsqu'il s'agit de recommander & de donner quelqu'un à nos amis; car outre qu'il eſt difficile d'aſſurer quelque choſe d'un autre, l'homme eſt naturellement ſi changeant, qu'on a toujours ſujet de craindre, & qu'il peut auſſi-tôt empirer qu'amender. C'eſt pourquoi Platon envoyant le Philoſophe Helicon à Denys le Tyran, lui écrit: *Je vous dis cela en tremblant; parceque je parle d'un homme, qui n'eſt pas à la verité un méchant animal, mais un animal changeant. Et dans cette crainte & dans cette defiance, je ne me ſuis pas contenté de m'entretenir avec lui, je m'en ſuis informé à tous ſes concitoyens; il n'y en a pas un qui ne m'en ait dit du bien: mais examinez-le vous-même, & prenez bien garde à vous.* Voici ſes derniers mots, qui ſont bien remarquables: σκόπει δὲ καὶ αὐτὸς, καὶ εὐλαβοῦ. Il y a des occaſions où une recommandation de cette nature ſeroit dure, & choqueroit l'amitié; mais on peut aſſurer qu'elles ſont rares, & à moins qu'un long uſage ne nous ait fait connoître les gens, le plus ſûr eſt de ſe mettre en état de pécher de ce côté-là. Lollius lui-même en eſt une preuve. Dans le tems qu'Horace écrivoit cette Lettre, il n'y avoit perſonne qui n'eût répondu de Lollius à Auguſte; cependant la ſuite verifia qu'on ſe ſeroit fort trompé, & que qui l'auroit donné à ce Prince, auroit eu toute ſa vie ſujet de s'en repentir.

Ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem] Car les fautes de ceux que nous avons donnés à nos amis, retombent en quelque maniere ſur nous; comme cela arriva à Xénocrate, qui avoit recommandé à Polyperchon un homme qui lui demanda dès le premier jour un talent. Polyperchon le lui donna, & écrivit en même tems à Xénocrate de prendre mieux garde une autre fois à ceux qu'il recommanderoit.

79 *Quem ſua culpa premit deceptus omitte tueri*] L'a-

L'amitié & la charité veulent qu'on s'interesse pour son ami, & qu'on le defende pendant que sa faute n'est pas averée ; mais dès qu'elle l'est, elles demandent qu'on cesse de le soutenir.

80 *Ut penitus notum, si tentent crimina, serves*] En effet, si vous ne laissez pas de paroître pour un homme qui est veritablement coupable, votre protection deviendra inutile à un innocent qui sera en bute à la calomnie. Afin donc de pouvoir sauver celui-ci, il faut abandonner celui-là. *Crimina*, les calomnies, les médisances. * M. Bentlei n'a point du tout connu la suite du raisonnement d'Horace. C'est pourquoi il a lu *at* pour *ut*. Ce qui gâte tout le sens de ce passage.*

*81 *Tuterisque tuo fidentem præsidio*] M. Bentlei a lu *fidenter*, *hardiment*, *avec confiance*, *sans hesiter*. Mais *fidentem* est meilleur, & la raison en est sensible. *

82 *Dente Theonino cum circumroditur, ecquid*] Théon étoit un calomniateur, dont les médisances avoient donné lieu au proverbe, *dens Theoninus*.

Circumroditur] Etre rongé, être déchiré par la calomnie. Les grecs ont dit de même παραφάγειν & περιτρώγειν.

Ecquid ad te post paulo ventura pericula sentis] Ce n'est pas seulement la charité qui doit nous porter à defendre les innocens contre la calomnie, mais aussi l'amour propre, & notre propre interêt.

84 *Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet*] Il compare justement la calomnie à un embrasement auquel tous les voisins sont interessés, & à qui il faut couper chemin, si l'on veut s'en garantir.

86 *Dulcis inexpertis cultura potentis amici*] Les grands Seigneurs sont environnés d'un éclat qui trompant la plupart des gens, leur fait croire qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être de leurs amis, & les empêche de reconnoître que ce qu'ils apellent amitié n'est de leur côté qu'une dure servi-

tude. Mais pour peu qu'on les ait pratiqués, ou qu'on ait pris la peine d'étudier leurs mœurs & leurs manieres, on dit à la grandeur, comme à une mer calme, mais souvent orageuse: *Miseri quibus intentata nites. Malheur à ceux qui se laissent attirer par votre bonace sans vous connoître.* Qui ôteroit à la plupart des Grands leur or, leur argent & toute leur magnificence, il ne leur resteroit que l'orgueil, le luxe, la mollesse & l'emportement, qualités fort incommodes pour ceux qui les aprochent. Aussi l'Auteur de l'Ecclesiastique dit fort bien: *Si tu vas avec les Grands, prends bien garde à toi, car tu marches avec ta ruine: cum subversione tuâ ambulas.* Mais les malheurs qui arrivent de ce commerce, ne viennent pas toujours des vices des Grands; on en trouvoit du tems d'Horace, comme on en trouve encore aujourd'hui, que leurs vertus élevoient autant au-dessus de leur naissance, que leur naissance les avoit élevés au-dessus des autres hommes. Ces malheurs viennent le plus souvent des vices de ceux qui suivent la grandeur, & qui se fourrent à la Cour sans aucune des qualités necessaires pour y réussir, ou plutôt avec des qualités toutes contraires. Et c'est sur cela qu'Horace donne ici ses avis à Lollius. Car il n'étoit pas assez méchant Courtisan pour écrire contre les Grands, & pour vouloir lui donner de l'aversion pour un petit-fils d'Auguste.

87 *Tu dum tua navis in alto est*] Pendant que le vent vous est favorable, & que vous jouïssez des bonnes graces du Prince Ce passage prouve que cette Epitre ne fut écrite, que vers le tems de l'engagement de Lollius, & qu'elle est adressée à Lollius le pere, dont la faveur ne faisoit alors qu'augmenter.

88 *Hoc age, ne mutata*] Apliquez tous vos soins à vous maintenir, & à empêcher que le vent ne change. Pour cet effet souvenez-vous des préceptes suivans: *Oderunt hilarem tristes, &c.*

91 *Potores bibuli mediâ de nocte Falerni*] Il ne se contente pas de dire *potores*, il ajoute *bibuli*, pour dire de grands buveurs: car *bibuli* ne doit pas être joint

joint avec *Falerni*. Il ſert d'épithete à *Potores*. *Potor* de lui-même ne marque aucun excès, c'eſt ordinairement l'épithete qui le détermine. *Bibulus* eſt celui que nous apellons *biberon*, qui aime à boire. Horace ne laiſſe aucun doute là-deſſus, puiſqu'il s'apelle lui-même *bibulum Falerni*, dans l'epitre XIV. du Livre I.

Quem bibulum liquidi mediâ de luce Falerni.

*Et c'eſt ce même vers qui a porté M. Bentlei à corriger celui-ci & à lire de même,

Potores liquidi mediâ de luce Falerni.

Car il trouve ridicule de joindre *bibuli* à *potores*. Et il ſoutient qu'on ne peut pas dire *mediâ de nocte*, pour *uſque ad mediam noctem*, juſqu'à minuit.*

92 *Porrecta negantem pocula*] Celui qui avoit bu le premier donnoit le verre à ſon voiſin, qui le donnoit de même à celui qui le ſuivoit, & on faiſoit la ronde de cette maniere.

Quamvis nocturnos jures te formidare vapores] Il n'y a point de raiſon de ſanté qui tienne, il faut faire comme eux, ou ſe reſoudre à en être haï.

94 *Deme ſupercilio nubem*] Les Grecs & les Latins ont apellé nuage ces rides qui paroiſſent ſur le front, au-deſſus des ſourcils, quand quelque choſe nous déplaït ou nous afflige. Car comme les nuages obſcurciſſent le ciel, de même ces rides obſcurciſſent le front & le rendent triſte. Dans l'Hippolyte le Chœur dit de Phedre : ϛυγνὸν δ' ὀφρύων νέφος αὐξάνεται. *Le triſte nuage de ſes ſourcils s'augmente.* Et Sophocle dans l'Antigone :

Νεφέλη δ' ὀφρύων ὕπερ αἱματόεν
Ῥέθος αἰσχύνει τέγγουσ' εὐῶπα παρειάν.

Le nuage épais qui eſt au-deſſus de ſes ſourcils,

 trau-

trouble son visage, & fait couler sur ses joues un torrent de pleurs.

C'étoit particulierement de cette séverité triste qu'Horace vouloit corriger Lollius, comme nous l'avons vu dans le sixieme vers.

Plerumque modestus occupat obscuri speciem] *Obscurus*, obscur, ne signifie pas ici un homme *caché, impénétrable*, mais un homme *sévere, triste.* Dans une Cour où regne la débauche, la modestie passe pour tristesse & pour séverité.

95 *Taciturnus acerbi*] *Acerbus*, un homme dur, fâcheux, rébarbatif, qui condamne tout, qui s'opose à tout. C'est ainsi que Théophraste dans le portrait qu'il fait de ce même caractere, dit que quand ce fâcheux se trouve à un festin, *il ne veut ni chanter, ni danser, ni réciter les vers qu'on lui demande.*

96 *Inter cuncta leges & percunctabere doctos*] Il ne faut pas se contenter de lire, il faut aussi voir les gens savans, & converser avec eux. Cette double étude est également nécessaire, parceque l'une suplée au defaut de l'autre.

98 *Ne te semper inops*] Lollius avoit déja donné dès ce tems-là des marques de ces mouvemens & de ces inquiétudes que l'avarice & l'ambition ne manquent jamais de causer. Mais les avis d'Horace lui furent entierement inutiles.

99 *Ne pavor & rerum mediocriter utilium spes*] C'est un très beau vers. La crainte & l'esperance accompagnent toujours le desir. Horace apelle *mediocrement utiles* toutes les choses qui sont l'objet de l'avarice & de l'ambition, parcequ'elles sont d'une moyenne nature, comme dit Platon, qu'elles ne sont utiles par elles-mêmes, & qu'elles ne sont bonnes qu'à proportion de la bonté de l'esprit de celui qui s'en sert : comme dit Chrémes dans l'Heautontimorumenos, I. III.

Atque hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet;

Qui

Qui uti scit, ei bona; illi qui non utitur rectè, mala.

Il est vrai que toutes ces choses sont comme est l'esprit de ceux qui les possedent: elles sont des biens pour ceux qui savent s'en servir, & des maux pour ceux qui n'en font pas l'usage qu'ils en devroient faire.

100 *Virtutem doctrina paret, naturane donet*] C'a toujours été un sujet de dispute entre les Philosophes anciens. Les uns ont soutenu que la vertu venoit de la nature; & les autres, qu'on l'aqueroit par l'étude & par le travail, & que c'étoit une science qu'on pouvoit aprendre par regles. Mais les uns & les autres se sont fort trompés. Ceux qui ont si hautement relevé la puissance de la Nature, n'ont pas assez connu son infirmité & sa corruption; & ceux qui ont tout donné à notre étude, aveuglés par leur orgueil, n'ont point vu les égaremens ausquels nous sommes sujets, quand nous suivons nos propres lumieres. Platon a parfaitement connu l'erreur de ces deux propositions, & il établit très solidement dans son Ménon, que la vertu est un don de Dieu. Quand il dit en quelques endroits qu'elle naît avec nous, cela n'est point contraire a la verité qu'il enseigne; car il ne parle alors que par raport à l'ame, où Dieu a versé les semences de la vertu. Mais ces semences doivent être cultivées & entretenues par l'étude, par la priere & par le travail, qui avec le secours de la grace, nous fortifient dans nos foiblesses, & nous mettent en état de nous delivrer de la tirannie des passions.

101 *Quid minuat curas*] Ces trois vers ne sont que pour exprimer les differens effets d'une même chose: car ce qui a la force de guerir nos soucis, a en même tems celle de nous rendre tranquiles, & de nous remettre bien avec nous mêmes. Il n'est question que de savoir ce qui peut produire ces

effets, ou les honneurs, ou les richesses, ou la retraite, ou la Cour, ou la vertu, ou la volupté. Et cela n'est pas bien difficile à connoître.

Quid te tibi reddat amicum] Il n'y a que le vice qui puisse nous rendre ennemis de nous-mêmes, & par conséquent il n'y a que la vertu qui puisse nous reconcilier avec nous.

102 *Quid purè tranquillet*] Ce n'est pas sans raison qu'Horace ajoute *purè*, *ce qui peut nous tranquiliser purement.* Car il y a une tranquilité fausse qui peut bien tromper les hommes pour quelque tems, mais qui ne peut jamais les satisfaire. Telle est la tranquilité que donnent les richesses, les honneurs, la réputation, les emplois, & tout ce qu'on apelle la vanité du monde. Mais une tranquilité pure, c'est-à-dire qui ne laisse aucun aiguillon de desir, de crainte, ou d'esperance, il n'y a que la vertu qui la puisse donner.

103 *An secretum iter, & fallentis semita vitæ*] Une vie retirée & cachée, selon ce précepte, λάθε βιώσας, *cache ta vie.* Ce n'est pas le dessein d'Horace de dégoûter Lollius de son emploi, & de le porter à quiter la Cour pour aller vivre dans la retraite; cela seroit imprudent, mal-honnête, & contraire même à ses sentimens. Son but est de lui faire concevoir que si le veritable bonheur ne se trouve que dans la retraite, il ne doit avoir d'autre but dans son emploi; & par là il lui veut faire adroitement entendre qu'il doit moderer son ambition & son avarice, puisque dans une vie retirée les richesses & les honneurs sont plutôt un fardeau incommode, qu'un secours dont on ait besoin.

104 *Me quoties reficit*] Au lieu de décider méthodiquement de ce qui peut rendre tranquile, il se contente de se donner pour exemple, & de rendre simplement compte de l'experience qu'il fait. Et cela est bien plus fort & plus décisif que toutes les raisons, dont les plus fortes ont souvent besoin d'emprunter le secours & l'autorité des exemples.

emples. Tout est admirable dans cette Epitre, mais surtout les quinze derniers vers.

Reficit] Le refait de toutes les fatigues de la ville & de la Cour, *le rend à lui-même*, comme il dit ailleurs, *mihi me reddentis agelli*; & rétablit sa santé, *incolumem præstant septembribus horis.*

Gelidus Digentia rivus] C'est le ruisseau dont il parle dans l'Epitre XVI.

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus.

On veut que ce soit le ruisseau qu'on apelle aujourd hui *rivo del sole.*

105 *Quem Mandela bibit*] Mandela étoit, sans doute, le hameau où étoit la maison d'Horace, ce hameau qui n'étoit que de cinq feux.

Rugosus frigore pagus] Car le froid rend les champs ridés & herissés, & l'hiver étant la vieillesse de l'année, il fait sur la campagne le même effet que la vieillesse fait sur les vieillards dont Lucilius a dit, *rugosi passique senes*, des vieillards ridés & fanés.

106 *Quid sentire putas? quid credis, amice, precari?*] Que croyez-vous que je pense dans un lieu si sauvage? que croyez-vous que je demande aux Dieux? Des honneurs, des richesses, de la réputation, du credit? & que je me tourmente pour avoir une maison plus agréable? Point du tout. Voilà pourtant ce qui occupe les gens du monde, & ce qui trouble tout leur repos. Cette interrogation fait ici un bon effet, après la peinture affreuse de sa maison de campagne. Cela est ingénieux & vif.

107 *Sit mihi quod nunc est, etiam minus*] Voici une peinture bien naturelle de l'état où Horace s'étoit mis pour jouïr de la tranquilité qu'il cherchoit. Il se contentoit de son bien, & fort éloigné d'en desirer davantage, il consentoit même de perdre ce qu'il avoit de superflu; il ne demandoit qu'à vivre pour lui-même, si les Dieux avoient resolu de prolonger ses jours, & pour pouvoir toujours cultiver son esprit,

prit, ne dépendre de perſonne, & n'être jamais dans l'incertitude, il vouloit des livres, & des proviſions pour une année; c'eſt ce qu'il demandoit aux Dieux, n'attendant que de lui-même cet eſprit égal & tranquile qu'il faut avoir pour jouïr de ces avantages. Voilà une morale aſſez bonne pour un Païen; j'oſerai dire même que ſi l'on en excepte le dernier article, elle feroit honte à beaucoup de Chrétiens d'aujourd'hui. Examinons-en ſéparément tous les articles.

Ut mihi vivam, quod ſupereſt ævi, ſi quid &c.] Quand on ſouhaite de pouvoir vivre pour ſoi-même, ce ſouhait peut ſeul troubler la tranquilité de la vie, ſi l'on apréhende trop la mort. Voilà pourquoi Horace ajoûte, *ſi quid ſupereſſe volunt Dii, ſi les Dieux veulent qu'il me reſte encore du tems à vivre*, laiſſant aux Dieux le ſoin d'abréger ou d'alonger ſes jours & n'ayant ſur cela aucune inquiétude.* *Ut* depend de *precari*. M. Bentlei liſoit *&*.*

109 *Sit bona librorum*] On nous veut faire remarquer ici qu'Horace met les livres avant les vivres; mais je ne ſais ſi l'on doit faire grand fondement ſur une preference que la meſure & la grace du vers ont pu ſeules donner. Il ſuffit de ſavoir qu'Horace aimoit fort l'étude, & que ſans les livres, la vie lui auroit été plutôt une peine qu'un plaiſir. Il étudioit ſur tout les livres Grecs, comme il paroît par ſes ouvrages.

Et proviſæ frugis in annum copia] Il a dit dans les Odes, qu'il ne faut avoir aucun ſouci du lendemain, & vivre, comme on dit, au jour la journée. Et ici il ſe met en peine non ſeulement pour le lendemain, mais pour une année entiere. Il ſemble qu'il y ait là quelque eſpece de contradiction. Il n'y en a pourtant aucune. Dans les Odes, Horace parle du peu d'attachement que l'on doit avoir pour la vie; il faut être toujours prêt à en ſortir, & croire que chaque jour porte cet ordre, Et ici il parle du ſoin des choſes néceſſaires à ſon entretien. Quoiqu'il fût diſpoſé à mourir tous les jours, il vouloit pourtant

tant avoir devant lui tout ce qu'il faloit pour une année: car, comme dit Hesiode, *ce qui est dans la maison ne fait aucun mal, & ce qui n'y est pas en peut faire. Il est bon de trouver chez soi toutes les choses nécessaires, & c'est un grand chagrin que d'avoir besoin de celles que l'on n'a pas en son pouvoir.* Les vers sont beaux.

Οὐδὲ τὸ γ' ἐν οἴκῳ κατακείμενον ἀνέρα κήδει.
Οἴκοι βέλτερον εἶναι, ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρηφι.
Ἐσθλὸν μὲν παρεόντος ἑλέσθαι, πῆμα δὲ θυμῷ
Χρηΐζειν ἀπεόντος.

Voilà jusqu'où alloit la sagesse des Païens. Et c'est cette sagesse que JESUS CHRIST condamne dans le VI. chapitre de saint Matthieu, lorsqu'il enseigne à ses Disciples à ne pas s'inquiéter du lendemain: *Ne vous mettez donc point en peine, & ne dites point: Où trouverons-nous dequoi manger, dequoi boire, & dequoi nous vêtir? comme font les Païens, qui recherchent toutes ces choses; car votre pere sait que vous en avez besoin, &c. C'est pourquoi ne vous souciez point du lendemain, car le lendemain se souciera de ce qui le regarde; à chaque jour suffit sa peine.* Mais comment ce soin ne seroit-il pas pardonnable aux Païens qui n'avoient qu'une idée confuse de la Divinité, puisque nous-mêmes qui avons reçu de Dieu un ordre si exprès & une promesse si solemnelle, nous ne laissons pas d'être toujours si inquiets pour l'avenir, que rien ne peut ni nous mettre en repos, ni nous satisfaire?

110 *Ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ*] Belle expression, *pour n'être pas flotant dans l'attente d'une heure douteuse*, c'est-à-dire, que l'on ne sait si l'on passera bien ou mal, ou si elle arrivera ou n'arrivera point. Cette raison étoit fort bonne pour un Païen, qui ne s'assuroit pas bien de son Dieu, & qui ne connoissoit point de Providence, ou qui la connoissoit mal. Mais elle seroit très mauvaise pour un Chrétien; c'est vouloir ne plus dépendre de Dieu, & s'en defier.

111 *Hæc satis est orare Jovem qui donat & aufert*] Torrentius a eu raison de soûtenir qu'il faut lire comme dans quelques manuscrits; *quæ donat & aufert. Il suffit de demander à Jupiter les choses qu'il donne & qu'il ôte.* Horace distingue les choses que l'on doit demander à Dieu d'avec celles que l'on ne doit attendre que de soi-même; & nous allons voir l'erreur de cette opinion.

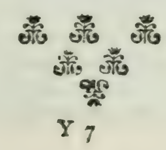
112 *Det vitam, det opes*] Horace vient de dire qu'il ne demande à Dieu que le bien qu'il a, & moins encore. Et ici il dit, *det opes*, qu'il me donne les richesses. N'y a-t-il point là de contradiction? Point du tout. Il apelle *opes*, richesses, tous les biens, quelque médiocres qu'ils soient, quand ils suffisent pour nous nourir.

Æquum mi animum ipse parabo] Il dit qu'il ne faut demander à Dieu que la vie & les richesses, qui sont les seuls biens qui dépendent de lui; & que pour le bon esprit, *animus æquus*, il ne faut l'attendre que de soi-même. Ce n'étoit pas seulement le sentiment des Stoïciens, c'étoit celui de tous les Païens, si nous en croyons Cotta, que Ciceron fait parler de cette maniere dans le III. Livre de la Nature des Dieux: *Atque hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates, vineta, segetes, oliveta, ubertatem frugum & fructuum, omnem denique commoditatem, prosperitatemque à Diis se habere, virtutem autem nemo umquam acceptam Deo retulit. Nimirum rectè: propter virtutem enim jure laudamur, & in virtute rectè gloriamur: quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus. C'est le sentiment de tous les hommes, que les biens exterieurs, les vignes, les champs, les oliviers, l'abondance des fruits & des moissons, enfin toutes les commodités & les prosperités de la vie, leur viennent de Dieu. Mais jamais personne n'a cru recevoir de lui la vertu: & avec raison; car on ne nous loue que de la vertu, nous ne nous glorifions que de la vertu; ce qui n'arriveroit point, si elle étoit un don de Dieu, & non pas un bien qui vînt de nous-mêmes.* Et revenant encore à la charge, il s'exprime

prime plus fortement: *Judicium hoc omnium mortalium est fortunam à Deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam. C'est le jugement de tous les hommes, qu'il faut demander à Dieu la fortune, & prendre chez soi la sagesse.* Ces expressions sont trop fortes pour pouvoir jamais être expliquées favorablement. On pouroit, peut-être dire qu'il y a des vertus qui sont en notre puissance, & pour la pratique desquelles la Nature suffit en quelque maniere, surtout quand elle est aidée par la loi & par la raison. Mais de prétendre que la vertu, c'est-à-dire la sagesse, vienne de nous, & qu'il dépende de nous d'avoir ce bon esprit dont Horace parle, c'est le plus grand de tous les aveuglemens & l'impiété la plus outrée. Dieu est l'Auteur de tout le bien que nous faisons, & ce qui ne vient point de lui, est un mal. C'est lui qui nous donne le vouloir & l'action, selon son bon plaisir. A proprement parler, la Nature, quelque éclairée qu'elle soit, ne peut seule faire aucun bien; & il est si peu vrai que tous les Païens fussent du sentiment de Cotta, qu'il y a toujours eu des gens qui ont soutenu le contraire, & non seulement des Philosophes, mais des Poëtes. Cette verité est répandue dans tous les ouvrages d'Homere; & voici sur cela un beau passage de Callimaque, à la fin de l'Himne à Jupiter:

> Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν,
> Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο· δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον.

Ni les richesses ne peuvent rendre les hommes heureux sans la vertu, ni la vertu sans les richesses. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richesses & la vertu.



NOTES

SUR L'EPIT. XVIII. LIV. I.

SUIVANT le P. S. c'est au jeune Lollius que cette Epitre est adressée, le même pour qui la seconde de ce même Livre a été faite, & il en met la date à l'année 734. ou Lollius le fils âgé de vingt-quatre ans pouvoit être en Orient dans une des armées d'Auguste.

7 *Quæ se commendat tonsâ cute*] C'est précisément le contraire de la pensée d'Horace, comme le P. S. le remarque, & c'est ici une de ces occasions où la raison est en droit de corriger les manuscrits. Il a donc lu *commendat quæ se intonsâ cute*, comme au v. suiv. *dici mera*, après les manuscrits.

15 *Rixatur*] Muret & M. Cuningam ont corrigé *rixator* & le P. S. a employé cette leçon.

19 *Docilis*] M. Cuningam a corrigé *Dolichos*, & le P. S. l'a suivi, parceque les comédiens étoient étrangers pour la plupart, & que *Dolichos* convient en cela fort bien avec *Castor*.

20 *Minuci via*] Car c'est ainsi que le P. S. lit, & que M. Dacier lui-même dit qu'il faut lire. Mais ce Pere le convainc ici de bien des fautes. M. Dacier attribue ce chemin à Lucius Minucius Augurinus, qui en 315 découvrit au Sénat les desseins de Spurius Melius pour parvenir à la royauté. C'est-à-dire qu'il fait faire le chemin de Minucius 127. ans avant celui d'Appius, qui fut incontestablement le premier de tous, & qu'il le fait conduire à travers des pays que les Romains ne possédoient point encore. 2. Il pretend que la porte *Minucia* ouvroit sur le chemin de Minucius. Or cette porte étoit fort éloignée du chemin,

chemin, puiſqu'il y a toute aparence qu'elle étoit dans le neuvieme quartier de Rome entre le Tibre & le Capitole. 3 Il ajoute que cette porte fut apellée *Minucia*, du nom de Lucius Minucius Augurinus, & Feſtus nous aſſure que ce nom lui ſut donné à cauſe qu'elle étoit proche de la chapelle & de l'autel du Dieu Minucius.

37 *Ullius*] Le P. S. lit *illius*, après deux manuſcrits, & quatre de nos meilleurs Critiques.

46 *Ætoliis*] Un manuſcrit porte *Æoliis*, & le P. S. a reçu cette leçon.

54 *Suſtineas*] Le P. S. a mis *ſuſtentes*, comme M. Cuningam, ſur l'édition de Caen de 1480.

56 *Refixit*] On trouve dans preſque tous les manuſcrits, & dans les plus anciens *refigit*, au raport de M. Bentlei, & le P. S. a employe cette leçon, qui porte la date préciſe de cette piece.

57 *Et nunc, ſi quid abeſt*] Le P. S. a ſuivi ici M. Bentlei, en liſant *nunc & ſi quid abeſt*, & raportant *nunc* à *refigit*; & cela eſt conforme aux meilleurs exemplaires.

58 *Abſis*] Le P. S. a encore ſuivi ici M: Bentlei, en liſant *abſtes*.

80 *Ut*] Le P. S. a encore ſuivi M. Bentlei, en liſant *at*, comme au v. ſuiv. *fidenter*, après un manuſcrit.

91 *Bibuli mediâ de nocte*] M. B. a mis *liquidi media de luce*, & le P. S. l'a encore ſuivi. *Luce* ſe trouve dans un manuſcrit, & *liquidi* dans quelques autres.

93 *Vapores*] Tous les manuſcrits ont *tepores*, & le P. S. a reçu cette leçon.

107 *Ut mihi*] Le P. S. lit *& mihi*, après quelques manuſcrits, & comme M. Bentlei & pluſieurs autres ſavans Critiques.

112 *Æquum mî animum ipſe*] Un excellent manuſcrit porte *animum mihi ego ipſe*, & le P. S. a employé cette leçon.

AD MÆCENATEM.

EPISTOLA XIX.

PRISCO si credis, Mæcenas docte, Cratino,
Nulla placere diu, nec vivere carmina possunt,
Quæ scribuntur aquæ potoribus: ut malè sanos
Adscripsit Liber Satyris Faunisque Poëtas,
Vina ferè dulces oluerunt mane Camœnæ:
Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.
Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda. Forum, putealque Libonis
Mandabo siccis, adimam cantare severis.
Hoc simul edixit, non cessavêre Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.
Quid? Si quis vultu torvo ferus & pede nudo,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem,
Virtutemne repræsentet moresque Catonis?
Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua,
Dum studet urbanus, tenditque disertus haberi.

A MECENAS.

EPITRE XIX.

SAVANT Mécenas, ſi vous en croyez le vieux Cratinus, tous les vers faits par les beuveurs d'eau ne ſauroient ni plaire, ni vivre longtems. Depuis que Bacchus a enrôlé les Poëtes avec ſes Faunes & ſes Satyres, les Muſes ont ſenti la vendange dès le matin. Les louanges qu'Homere donne à cette liqueur ſont aſſez voir la paſſion qu'il a eue pour elle. Le pere Ennius même n' jamais chanté les grands faits d'armes qu'après avoir bu. *Et voici la loi expreſſe de Bacchus :* J'ordonne le bareau & le commerce aux ſobres ; je defends les vers à ces gens ſéveres & refrognés. Après cet arrêt ſi formel, les Poëtes jour & nuit n'ont ceſſé de boire. Et quoi ! ſi quelqu'un s'aviſoit d'imiter Caton par un regard farouche & ſauvage, en allant nuspieds, & en portant, comme lui, une petite robe craſſeuſe, auroit-il pour cela les mœurs & la vertu de Caton ? Hyarbitas voulant paſſer pour homme éloquent & pour fin railleur, s'attacha juſtement à imiter les railleries piquantes de Timagene, & mal lui en prit. Les originaux, qui ne peuvent être imités que par leurs vices, ſont dangereux. Si par haſard j'allois devenir pâle, tous ces Poëtes boiroient de la ciguë & du cumin. O Imitateurs, ſot bétail, animaux eſclaves, que vos empreſſemens & vos vacarmes ont ſouvent ému ma bile, qu'ils m'ont ſouvent réjouï !

je

Decipit exemplar vitiis imitabile. Quôd si
Pallerem casu, biberent exsangue cuminum.
O imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe
Bilem, sæpe jocum vestri movere tumultus!
Libera per vacuum posui vestigia princeps:
Non aliena mec pressi pede. Qui sibi fidit
Dux regit examen. Parios ego primus ïambos
Ostendi Latio, numeros animosque sequutus
Archilochi, non res & agentia verba Lycamben.
Ac, ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos & carminis artem:
Temperat Archilochi Musam pede mascula Sapho,
Temperat Alcæus: sed rebus & ordine dispar,
Nec socerum quærit quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.
Hunc ego, non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem
Ingenuis oculisque legi manibusque teneri.
Scire velis, mea cur ingratus opuscula lector
Laudet ametque domi, premat extra limen iniquus?
Non ego ventosæ plebis suffragia venor,

Im-

je suis le premier qui sans guide ai ouvert un chemin dans un pays inconnu. Je n'ai point marché par des routes fréquentées. Celui qui se confie *justement* dans ses forces est toujours à la tête de l'essaim. J'ai fait voir le premier aux Romains les nombres & l'esprit d'Archiloque, sans m'attacher ni à ses sujets, ni à ses expressions, si funestes à Lycambe. Et afin que vous ne ceigniez pas mon front d'une couronne moins honorable, parceque j'ai craint de changer les tons & les mesures de ses vers, je me vanterai que j'ai adouci la Muse d'Archiloque par les doux accens de Sapho, & par ceux d'Alcée; que je n'ai derobé à ce grand Poëte ni son ordre, ni ses sujets, & qu'on voit dans mes ïambes Archiloque qui ne cherche ni à réduire son beau-pere au desespoir, ni à nouer dans ses Satires pleines de bile & de fiel, un fatal cordon à sa maitresse. Je suis le seul Chantre qui ai entrepris de donner aux Romains cet Archiloque. En produisant ainsi des choses nouvelles, je me plais à me voir dans les mains des honnêtes gens. Voulez vous savoir pourquoi un Lecteur ingrat & injuste déchire en public mes ouvrages qu'il louë & cherit en particulier? C'est que par des repas & par des presens de quelque vieille robe, je ne tâche pas de gagner les suffrages du peuple inconstant. C'est que je ne vais pas entendre lire les ouvrages de nos beaux-esprits, & leur lire à mon tour les miens, pour me venger de l'ennui qu'ils m'auroient donné. C'est que je ne vais pas faire des brigues dans les Tribus des Grammairiens, & les saluer dans leurs chaires. Voilà d'où vient leur chagrin. Si je leur dis

que

Impensis cœnarum, & tritæ munere vestis.
Non ego nobilium scriptorum auditor & ultor,
Grammaticas ambire tribus & pulpita dignor.
Hinc illæ lacrymæ. Spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare, & nugis addere pondus,
Si dixi, rides, ait: & Jovis auribus ista
Servas: fidis enim manare Poëtica mella
Te solum, tibi pulcer. Ad hæc ego naribus uti
Formido: & luctantis acuto ne secer ungui,
Displicet iste locus, clamo: & diludia posco.
Ludus enim genuit trepidum certamen, & iram:
Ira truces inimicitias, & funebre bellum.



que mes écrits ne meritent pas d'être lus dans de si nombreuses Assemblées, & que j'aurois honte de donner ce poids à des bagatelles, & de leur faire tant d'honneur: Vous vous moquez, me disent-ils, & vous les reservez pour les oreilles de Jupiter; car vous êtes bien persuadé que c'est vous seul qui pouvez former ce miel poëtique, & vous n'êtes pas mécontent de vous, Sur cela je crains de m'abandonner à mon humeur critique; & pour n'être pas déchiré par les ongles de ce peuple irrité, & pour me tirer d'intrigue, je crie de toute ma force, que le champ de bataille me déplaît, & que je demande du tems. Car le jeu a produit les débats & la colere; la colere, l'inimitié; & l'inimitié tous les malheurs de la guerre.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XIX.

VOICI une Satire qu'Horace fait contre les Poëtes de son tems, qui sous prétexte que Bacchus étoit le Dieu de la poësie, & que les plus anciens & les meilleurs Poëtes avoient aimé le vin, prétendoient en buvant les égaler en merite; & en imitant seulement leurs vices, avoir toutes leurs vertus. Horace montre le ridicule de ces sortes d'imitations. Il fait voir que ceux qui ont une juste confiance en leurs propres forces, imitent les Anciens sans se rendre esclaves de leur génie; & qu'en suivant leurs pas, ils marchent comme des hommes libres qui auroient eux-mêmes ouvert & marqué cette route, si on ne les avoit precédés. Sur quoi il ne fait pas difficulté de donner pour exemple la maniere dont il a imité Alcée & Archiloque, Il découvre ensuite la cause de la malice de ces mêmes Poëtes, qui en public déchiroient ses vers, & en particulier ne pouvoient se lasser de les louer & de les lire. Et il finit en les raillant, & en se moquant de la maniere méthodique dont ils traitoient leurs sujets. Cette Epitre est d'un très-bon goût. Il seroit difficile de dire en quel tems elle fut écrite; mais il est sûr qu'Horace étoit déja vieux.

1 *Prisco si credis, Mæcenas docte, Cratino*] Il a été parlé du Poëte Cratinus sur la IV. Satire du Livre I. Il aimoit tant le vin, qu'Aristophane dans sa comédie intitulée, *la Paix*, dit qu'il mourut de douleur, de voir un tonneau rompu, & tout le vin versé. Voici le passage qui est fort plaisant. Mercure

cure demande des nouvelles de Cratinus à Trygeüs le vigneron :

> ΕΡ. Τί δὲ Κρατῖνος ὁ σοφός ἐστιν ; ΤΡ. Ἀπέθανεν
> Ὅτ' οἱ Λάκωνες ἐνέβαλον. ΕΡ. Τί παθών; ΤΡ. ὅ τι;
> Ὡρακιάσας, οὐ γὰρ ἐξηνέσχετο,
> Ἰδὼν πίθον καταγνύμενον οἴνου πλέων.

MER. *Que fait le sage Cratinus ?* TR. *Il mourut lorsque les Lacédémoniens vinrent assiéger la ville.* MER. *Eh de quoi mourut-il ?* TR. *De quoi ? de douleur, n'ayant pas la force de voir un tonneau rompu ; & le vin versé.*

2 *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt*] C'est sans doute quelque vers de Cratinus, qu'Horace traduit ici. Comme les hommes veulent toujours pallier leurs vices, & chercher des prétextes pour les excuser, Cratinus disoit qu'il ne buvoit du vin que pour donner à ses vers ce génie & ce feu , qui sont nécessaires pour les faire vivre, & que n'ont jamais les vers qui sont faits par des buveurs d'eau. Epicharmus étoit sur cela de même avis que Cratinus ; car il écrit : *Un buveur d'eau ne fera jamais un bon dithyrambe.*

> Οὐκ ἔστι διθύραμβος αἴχ' ὕδωρ πίῃ.

Il est certain que le vin a la vertu d'échauffer non seulement le corps, mais aussi l'ame, comme dit Platon, & qu'il y a des gens qui étant sobres , ont l'imagination froide & figée ; & quand ils ont bu, elle s'échauffe & s'évapore comme l'encens par la chaleur du feu. Mais ce n'est que l'usage moderé du vin qui produit cet effet, Quand on passe les bornes, l'imagination, au lieu d'en être aidée, en est étouffée ; & il y a bien de la difference entre boire & s'enivrer.

3 *Ut malè sanos adscripsit Liber Satyris Faunisque Poëtas*]

Poëtas] *Depuis que Bacchus a mis les Poëtes avec ses Faunes & ses Satyres.* Heinsius prétend que c'est par l'invention du poëme satirique, auquel Bacchus presidoit; & qu'Horace veut dire que depuis que ce poëme a été inventé, Bacchus a mêlé les Poëtes avec ses Satyres. Mais il n'y a rien de plus mal imaginé, Horace parle en géneral de la poësie, il ne pensoit point du tout au poëme satirique, quand il écrivoit:

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum ? -------

Bacchus, où m'emportez-vous après m'avoir rempli de votre esprit ?

Sans aucun égard à l'invention du poëme satirique, les Poëtes ont été mêlés avec les Faunes & les Satyres. C'est pourquoi il dit dans la premiere Ode:

--------- *me gelidum nemus,*
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo.

La fraîcheur des forêts, & les danses légeres des Nymphes avec les Satyres, me séparent du peuple. Quand Horace dit donc : *Depuis que Bacchus a mêlé les Poëtes avec ses Satyres*; c'est pour dire, *depuis qu'il y a des Poëtes.* * Car Bacchus n'est pas moins le Dieu des Poëtes que le Dieu des Faunes & des Satyres. * Pourquoi aller chercher un sens si obscur & si éloigné quand il s'en presente un si clair & si naturel? Mais ce n'est pas la seule faute qu'on ait faite à ce passage, on en a fait une autre en prenant ce vers pour les paroles d'Horace qui se moque des poëtes. Car ce sont au contraire les paroles de Cratinus & des autres Poëtes qui tâchent de s'excuser, * & la suite même le prouve. *

6 *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus*] On ne peut pas douter que ce ne soit une des raisons de Cratinus, qui avoit fait une piece exprès pour prouver

ver qu'Homere avoit aimé le vin. Et il le prouvoit par les louanges que ce Poëte lui donne fréquemment dans ses vers, car il l'apelle ἡδὺν & μελιηδέα *doux & doux comme le miel*; ἡδύποτον, *doux à boire*; ἐυήνορα, *génereux, qui donne de la force*, ἔυφρονα, *qui réjouït l'esprit*, & enfin θεῖον ποτὸν, *une boisson divine*. Et il apelle la vigne ἡμερίδα, *douce, bienfaisante*, parceque son fruit adoucit les mœurs & corrige la rudesse & la secheresse de l'esprit. Et, pour dire cela en passant, ce sentiment d'Homere est si vrai & si géneralement reçu que Ciceron reproche à Antoine dans sa XII. Philipp. que la rudesse de ses mœurs & la ferocité de sa nature ne pouvoient être adoucies par le vin; car sa cruauté naturelle, & la ferocité de son temperament avoient surmonté la force & la vertu de cette liqueur. Le passage est remarquable: *Cujus acerbitas morum, immanitasque naturæ, ne vino quidem permista temperari solet: tu cùm multis detrimentis illum affecerit vinum, quemadmodum omnes facit, qui copiosius bibant, quod bonum in se illud habet, propter sævissimum ingenium Antonii, nullum ei commodum afferre potuerit, vicit enim diritas illius, & feritas morum vini ipsius vim.* C'est dans cette même vue que Virgile à dit *mitem uvam*.

7 *Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma*] C'est une nouvelle raison que les Poëtes du tems d'Horace ajoutoient à celle de Cratinus. Si nous avions tous les ouvrages du bon homme Ennius, nous y trouverions, sans doute, tout ce qui a donné lieu de dire cela de lui.

8 *Forum putealque Libonis*] Toute la difficulté de ce passage consiste à savoir qui parle. Les uns prétendent que c'est Cratinus, ou Ennius; les autres, que c'est Horace. Et pour cet effet dans le dixieme vers, au lieu de lire *edixit*, ils corrigent *edixi*. Et enfin Heinsius soutient que c'est Mécénas, & qu'il faut lire *edixti*. Mais tous ces sentimens me paroissent mal fondés. Je voudrois bien savoir quel droit Mécénas, Cratinus, Ennius où Horace pouroient a-

voir de trancher ici du Législateur, & de donner des édits & des ordonances. Qui ne voit que cela n'apartient qu'au Dieu de la poësie? Tous ces Interpretes n'ont pas pris garde que ceci n'est que la preuve de ce qui a été avancé au troisieme vers, *ut malè sanos adscripsit Liber, &c, Depuis que Bacchus a enrôlé les Poëtes avec ses Faunes & ses Satyres.* Car en même tems on raporte l'édit de Bacchus, par lequel il avoit fait cette association; & on se contente d'en raporter le commencement. C'est donc Bacchus qui parle; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Poëtes le font parler comme un Préteur qui entrant en année, proposoit un édit qui contenoit le formulaire de ses jugemens. Et c'étoit là son stile: *Pacta servabo, judicium dabo: causâ cognitâ edi jubebo.* Voilà toute la plaisanterie de ce passage, qui avoit été fort bien dévelopée par Monsieur du Bois de Limoges, savant Critique, dont il a été parlé ailleurs.

Putealque] Il a été assez parlé du *puteal* sur le 35. vers de la VI. Satire du Livre II. * Ce qui est fort plaisant c'est d'entendre Bacchus parler du *puteal*, si longtems avant que le *puteal* existat. * Bacchus veut dire que ceux qui ne boivent point, ne doivent pas se mêler de faire des vers, & qu'ils ne sont propres qu'à aller au bareau & devant le Préteur, parcequ'on faisoit ces sortes d'affaires le matin à jeun. * M Bentlei s'est infinement trompé dans tout ce qu'il a dit sur ces passages *

9 *Adimam cantare severis*] *Aux séveres*, c'est-à-dire aux gens tristes, à ceux qui n'aiment pas à se réjouïr.

10 *Hoc simul edixit*] Horace reprend la parole, & fait voir le ridicule de ces Poëtes. qui sous prétexte que le Dieu de la poësie veut que les Poëtes s'échauffent & s'égayent par un peu de vin, & que les anciens Poëtes l'ont aimé, passoient les jours & les nuits à boire & à s'enivrer.

12 *Quid? si quis vultu torvo ferus*] Croire ressembler aux grands Poëtes en buvant comme eux, c'est

c'eſt prétendre; avoir la vertu & les mœurs ſéveres de Caton en imitant ſeulement ſon exterieur. C'eſt une grande louange pour Caton. J'avois toujours cru que ce paſſage devoit être entendu, non de Caton d'Utique, mais de ſon biſaïeul Caton le Cenſeur; car il avoit une mine fort ſevere, & une grande auſterité de mœurs; il travailloit aux champs tout nu, & il avoit d'ordinaire de méchans habits fort uſés. Il écrit lui-même que ſa plus belle robe n'avoit jamais couté plus de neuf écus. Je fondois cette opinion ſur ce qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'Horace eût voulu ſi fort exalter la vertu de Caton d'Utique, & s'expoſer par là à deplaire à Auguſte. Mais un de mes amis, homme d'un goût très fin & très delicat, a diſputé ſur cela contre moi avec tant de force, que contre le ſort ordinaire des diſputes, depuis l'ongtems en poſſeſſion de ne rien perſuader, il m'a entrainé dans ſon ſentiment. Horace a-t-il craint d'offenſer Auguſte quand il a apellé la mort de Caton d'Utique, *nobile letum,* lorſquil l'a repreſenté ſeul invincible au milieu de l'Univers vaincu, & qu'il a donné à ſon courage une épithete pleine de nobleſſe & de force:

Et cuncta terrarum ſubacta
Prater atrocem animum Catonis.

Je me ſuis encore confirmé dans cette opinion, en reliſant tous les endroits où Horace parle de l'un ou de l'autre de ces deux Heros. Quand il parle de Caton le Cenſeur, il a ſoin de le deſigner par des épithetes ou par des choſes qui le font reconnoître. Il l'apelle *priſcus*, *ancien* ou *intonſus, qui n'a pas les cheveux faits*; ou il le joint avec Ennius. Au lieu que lors qu'il parle de Caton d'Utique il l'apelle ſimplement *Caton,* comme c'eſt l'uſage quand on parle de gens qu'on a vus ou pu voir. Ce qu'Horace dit ici convient parfaitement à ce dernier, car il avoit un viſage ſi ſévere qu'il aprochoit du farouche; il alloit le plus ſouvent nus-pieds & ſans tunique, & il n'étoit

toit pas plus propre en habits qu'un simple soldat, comme Plutarque le raporte. On ne sera pas fâché de trouver ici l'éloge que Velleius en a fait, éloge qui est au dessus de tous les panégiriques, & qui apuie merveilleusement l'idée qu'Horace en veut donner: *Caton*, dit-il, *homme très ressemblant à la vertu même; dont la nature aprochoit plus de celle des Dieux que de celle des hommes; qui n'a jamais fait le bien pour paroître l'avoir fait, mais parcequ'il n'étoit pas en lui de faire autrement; qui n'a jamais trouvé raisonnable que ce qui étoit juste, & qui exempt de tous les vices des hommes a toujours eu la fortune en son pouvoir*, Un homme fait comme celui-là meritoit bien de presider dans les enfers à l'assemblée des Justes. Et c'est ce qui pouroit persuader, contre la remarque de Servius, que Virgile dans ce vers:

--------- *his dantem jura Catonem*,

a parlé de Caton d'Utique, & non pas de Caton le Censeur.

Et pede nudo] Il y avoit une loi de Lycurgue, qui ordonnoit expressément aux Spartiates d'aller toujours nus-pieds; & à Athenes ceux qui se piquoient de mener une vie plus austere que les aures, ne portoient jamais de souliers que lorsqu'il faisoit grand froid, ou qu'ils avoient à passer par des chemins fort rudes. Et c'est ce que les premiers Romains imitoient. Clément d'Alexandrie dit en quelque endroit, qu'il est séant à un homme d'aller nus-pieds, excepté quand il est à la guerre: car, dit-il, c'est être presque lié que d'être chaussé: καὶ γὰρ πως ἐγγὺς τὸ ὑποδεδέσθαι τῷ δεδέσθαι.

13 *Exiguæque togæ simulet textore Catonem*] Caton d'Utique, aussi-bien que Caton le Censeur, étoit si ennemi de toute sorte de superfluité, qu'il retranchoit absolument tout ce qui passoit le nécessaire; ce qui donna souvent lieu à ses ennemis de prendre pour une marque d'avarice ce qui n'étoit qu'un effet de son abstinence. Il est certain que Théophraste dit

dit que c'eſt le propre d'un avare *de porter les robes plus courtes que ceux qui les portent courtes*, Mais cette maxime n'eſt pas toujours vraie. Caton portoit ſes robes fort courtes, parceque les robes longues & trainantes ne conviennent point aux hommes laborieux, & qu'elles ſont preſque toujours la marque d'un naturel lâche & efféminé, comme il a été remarqué ſur ce vers de l'Ode IV. du Livre V. *cum bis ter ulnarum toga*, avec cette robe de ſix aunes.

Simulet textore Catonem] On veut que *textor* ſoit ici pour *textura*, comme il a mis ailleurs *tonſor* pour *tonſura*. Mais outre que cela eſt dur & ſans exemple, il fait encore un faux ſens: car il ne s'agit pas de la façon de l'étoffe, de l'état auquel elle ſortoit des mains de l'ouvrier; mais de la façon de la robe, & de l'état auquel Caton la portoit. C'eſt pourquoi il faut lire *teſquore* pour *textore*, & c'eſt ainſi que j'ai vu cité ce paſſage, *Teſquor* c'eſt ῥύπος, *ſaleté*. Horace dit deux choſes; la premiere, que la robe de Caton étoit fort courte, & la ſeconde, qu'elle étoit ſale, comme étant portée trop longtems, Théocrite a dit de même d'Hercule:

Εἵματα δ' οὐκ ἀσκητὰ μέσας ὑπερήνυτο κνήμας.

Il portoit une robe qui ne lui alloit que juſqu'à mi-jambe, & qui n'étoit pas trop propre.

15 *Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua*] Cette conſtruction ſeroit équivoque ſi elle n'étoit déterminée par le ſens; mais cela n'empêche pas quelle ne ſoit vicieuſe. Horace a voulu dire, *lingua Hyarbitæ æmula Timagenis rupit Hyarbitam*. *Hyarbitas creva en voulant imiter les railleries de Timagene.* Timagene étoit un Rhéteur d'Alexandrie, qui ayant été pris par Gabinius, fut mené à Rome, où le fils de Sylla l'acheta & l'affranchit. Il fut d'abord cuiſinier, enſuite porteur de chaiſe, & après cela Rheteur, Ceſar l'honora de ſa bienveillance; mais comme c'é-

toit un très grand railleur qui ne ménageoit personne, & qui parloit avec trop de liberté, il ne conserva pas longtems ses bonnes graces. Cesar le chassa, & lui defendit l'entrée de son palais. Piqué de cet affront, il brula l'histoire qu'il avoit faite de la vie de ce Prince. Séneque fait de lui ce portrait, *homo acida lingua, & qui nimis liber erat, disertus, & dicax, à quo multa improbè, sed venustè dicta*, *C'étoit un homme piquant & trop libre, mais éloquent & fin railleur. Il a dit quantité de bons mots, mais tous fort piquans, & qui emportent la piece.* Plutarque en parle dans son Traité comment on poura discerner le flateur d'avec l'ami. *Timagene*, dit-il, *qui d'ailleurs n'avoit jamais dit une parole franche, perdit les bonnes graces de Cesar, parcequ'à table & à toutes les promenades, il railloit publiquement cet Empereur, non pas pour rien de serieux ni d'utile, mais seulement pour faire rire les Courtisans, tirant de l'amitié qu'on lui témoignoit un prétexte de plaisanter & de médire.* Car voilà le veritable sens de ce passage, qu'Amiot a très mal traduit. Horace veut donc dire qu'Hyarbitas se perdit en voulant imiter Timagene par l'endroit qui étoit le moins imitable en lui, & qui avoit causé sa perte. En un mot Hyarbitas imitoit ce que Timagene avoit de mauvais, & non pas ce qu'il avoit de bon. C'est le sens de ce passage qu'on n'avoit point bien expliqué. L'histoire d'Hyarbitas m'est entierement inconnue,

17 *Decipit exemplar vitiis imitabile*] Cela est perfaitement bien dit. Il n'y a rien de plus trompeur qu'un modele qui a des vices qui peuvent être imités; plus il est excellent, plus il est dangereux. Car il est naturel aux hommes de se tromper sur cela, & de croire que quand ils ont tous les vices du modele qu'ils ont pris, ils en ont aussi les vertus. *Imitabile* n'est pas ce que nous disons *imitable*, ce mot est trop équivoque en notre langue, & se prend plus souvent en bonne qu'en mauvaise part. C'est *qui peut être imité*; car il y a des vices dont l'imitation n'est pas trop facile. Dans Homere, Théocrite

&

& Virgile, il y a des defauts que peu de gens auroient la force d'imiter aujourd'hui.

Quod si pallerem casu biberent exsangue cuminum] Comme on dit des disciples de Porcius Latro, qui pour imiter la pâleur que leur maître avoit contractée par ses veilles & par ses travaux, burent du cumin, qui a la vertu de rendre pâle. Pline dans le chapitre XIV. du Livre XX. *Verumtamen omne pallorem bibentibus gignit. Ita certè ferunt Porcii Latronis, clari inter magistros dicendi, adsectatores similitudinem coloris studiis contracti imitatos.* Voilà des gens bien avancés. ils sont aussi pâles que leur maître, ils sont donc aussi savans.

19 O *imitatores, servum pecus*] Horace ne condamne pas l'imitation; car il n'y a rien de plus louable: mais il condamne l'imitation basse & servile, quand on n'imite que ce que les autres ont de facile ou de vicieux, ou qu'on ne fait que renverser leur ordre, & changer quelques mots. Car comme dit Séneque: *Multi sunt qui detracto verbo, aut mutato, aut adjecto putant se alienas sententias lucrifecisse. Il y a beaucoup de gens qui en retranchant, en changeant, ou en ajoutant un mot, croyent avoir acquis & gagné légitimement le travail des autres.* Cassius Séverus comparoit ces imitateurs aux voleurs qui changent les armes de la vaisselle qu'ils ont volée, en mettent d'autres, & la vendent ensuite comme si elle étoit à eux.

20 *Tumultus*] Il est malaisé, ou plutôt impossible de rendre ce *tumultus* en notre langue par un seul mot; car il est plein de force, & il a une signification fort étendue. Il signifie non seulement les empressemens, les affectations, les soins que ces méchans Poëtes prennent d'imiter les autres, de s'enrichir de leurs dépouilles, & de se faire valoir par là, mais aussi le bruit & le vacarme qu'ils faisoient en se donnant les uns aux autres des louanges qu'ils ne meritoient point du tout.

21 *Libera per vacuum posui vestigia princeps*] Horace se vante ici, que sans autre guide que lui-même,

il a ouvert aux Romains un chemin qui leur étoit inconnu, & que bien loin d'être imitateur, comme ses ennemis le lui reprochoient en récriminant, il étoit original.

22 *Qui sibi fidit*] Ce n'est pas ceux qui ont de la confiance en leurs propres forces; car on trouve tous les jours des étourdis & des témeraires qui y ont tant de confiance, qu'ils croyent être plus habiles qu'Homere, Théocrite, Virgile, &c. mais ceux qui y ont une juste confiance. C'est pourquoi j'ai ajouté *justement*; car c'est le sens d'Horace.

23 *Dux regit examen*] C'est une métaphore prise des abeilles, ausquelles il compare les Poëtes; comme quand il dit: *Ego apis Matinæ more modoque, &c.*

Parios ego primus ïambos] *Les ïambes de Paros*, c'est-à-dire les ïambes d'Archiloque, qui étoit de l'isle de Paros; comme il paroit par ce vers de Moschus, qui dit à Bion mort:

Σὲ πλέον Ἀρχιλόχοιο ποθεῖ Πάρος.

Paros vous pleure plus que son Archiloque.

Il vivoit vers la XXVIII. Olympiade, c'est-à dire six cents soixante & six ans avant Jesus-Christ. Je n'ai pas exprimé dans la traduction ces *ïambes de Paros*, parce que cela n'est pas agréable en notre langue, & que le reste dit tout.

Primus] Horace n'auroit jamais dit qu'il étoit le premier qui eût imité en Latin la poësie d'Archiloque, si quelque autre l'avoit fait avant lui; car il se seroit exposé à la risée de tout le monde, qui se seroit moqué de sa vanité. Cependant Jule Scaliger dans le VI. Liv. de sa Poëtique n'a pas laissé de lui reprocher qu'il se glorifioit d'une chose qui ne lui apartenoit pas, & que Catulle avoit imité avant lui avec succès cette sorte de poësie: *Hos enim Parios ïambos Romanos ab se primo factos temerè gloriatur. Quis enim nescit à Catullo id antea felicissimè factitatum?*

tum ? Voilà le reproche le plus mal fondé, & la censure la plus imprudente que l'on ait jamais vue. Catulle a fait des hendécasyllabes, des ïambes purs, des scazons, & autres sortes de vers; mais il n'y a de lui aucune piece qui ressemble le moins du monde aux Poësies d'Archiloque, ni aux Epodes d'Horace, où ce Poëte a particulierement imité ce Poëte Grec, *O seri studiorum !*

24 *Numeros animosque sequutus Archilochi*] Voilà en deux mots la difference qu'il y a entre la bonne & la vicieuse imitation. Celui qui fera des éclogues & des idiles, comme Théocrite & Virgile, ne sera pas pourtant apellé imitateur, si en suivant les nombres & les mesures de ces Poëtes, il suit aussi leur esprit, leur enthousiasme, leur élévation. Mais il sera franc imitateur, s'il traite les mêmes sujets, & dans les mêmes termes, un peu changés ou transposés. Le genre de poësie est une chose publique qui apartient à tout le monde; mais la matiere que chaque Poëte a traitée, & les termes qu'il a employés, sont à lui, on ne peut les prendre, sans être non seulement imitateur, mais voleur & plagiaire. Caton d'Utique, dans les vers qu'il fit contre Scipion, tâcha d'atraper toute l'âpreté & toute l'amertume des ïambes d'Archiloque, *numeros animosque sequutus Archilochi*; mais il ne prit ni ses reproches, ni ses injures, *non res & agentia verba Lycamben.* Souvent on trouve le sécret de faire des poëmes, où l'on ne prend ni l'esprit, *nec animos*, ni les sujets, *nec res*, ni les paroles, *nec verba*, des Anciens, & qui n'ont rien d'ancien que le titre, & alors on ne merite ni le nom d'imitateur, ni celui d'Auteur.

25 *Lycamben*] Voyez les Remarques sur ces vers de l'Ode VI. du Livre V.

Qualis Lycambæ spretus infido gener.

Tel qu'Archiloque qui sut si bien se venger de la perfidie de Lycambe.

26 *Ac ne me foliis ideò brevioribus ornes*] De peur que vous ne ceigniez ma tête de feuilles plus courtes, c'est-à-dire, de peur que vous ne me donniez une couronne moins honorable, parceque je n'ai rien voulu changer dans les nombres & dans les vers d'Archiloque, &c. Il fait allusion à la couronne qu'on apelloit *tonsam* & *tonsilem*; parcequ'on la tondoit au ciseau, pour la distinguer de la couronne non tondue où on laissoit les feuilles entieres. Cette derniere étoit plus honnorable que l'autre; car c'étoit la couronne d'Apollon, comme on lit dans une épigramme Greque:

> Αὐτὸς δ' ἀτμήτοιο κόμας ἀπεθήκατο δάφνας
> φοῖβος.

Phœbus quita sa couronne de laurier non tondu.

Voilà pourquoi Virgile dit qu'il ne prendra qu'une couronne *tondue*, lorsque faisant les fonctions de Grand Prêtre, il portera ses offrandes dans le temple qu'il promet de bâtir à Cesar, au III. Liv. des Géorgiques :

> *Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ*
> *Dona feram.*

Et dans le V. de l'Enéïde, il ne donne que cette même couronne à cette troupe d'enfans qu'Ascagne conduit :

Omnibus in morem tonsâ coma pressa coronâ.

28 *Temperat Archilochi Musam pede mascula Sapho*] On a expliqué ces deux vers comme si Horace disoit qu'il ne s'est pas contenté de faire des poëmes en vers ïambes, comme Archiloque, qu'il en a fait encore d'autres en vers saphiques, & d'autres en vers alcaïques. Mais ce n'est pas là le sens. Horace veut

veut dire qu'il a adouci & temperé les vers d'Archiloque par ceux de Sapho & d'Alcée & qu'en mêlant ainsi ces trois genres de poësie, il en a fait un quatrieme qui étoit inconnu avant lui. Tâchons de rendre celà plus sensible. La Muse d'Archiloque étoit si violente, si emportée, & si pleine d'amertume & de fiel qu'elle réduisoit à se pendre ceux qu'elle attaquoit. Horace imite ce Poëte, il prend ses mesures; ses nombres, il saisit son enthousiasme, son élévation ; mais il ne prend ni son fiel, ni son amertume, Que fait-il donc? il tempere cette Muse, c'est à-dire cette violence, cet emportement, en la mêlant avec la douceur de Sapho & avec celle d'Alcée, qui étoient moins piquans, & moins emportés, mais qui n'étoient ni moins grands ni moins sublimes. Ainsi en imitant la Muse d'Archiloque, il la change, sans l'affoiblir, & par-là il merite une aussi belle couronne que celle que l'on donnoit a ce Poëte Grec. * Il faut donc faire ainsi la construction de ce vers : *Mascula Sapho temperat pede Musam Archilochi*: la mâle Sapho tempere, adoucit par ses mesures la Muse, la poësie d'Archiloque : mais M. Bentlei est d'un autre avis ; il fait autrement la construction de ce passage. Il veut qu'Horace dise, *Sapho temperat Musam pede Archilochi. Sapho tempere, adoucit sa Muse par les mesures d'Archiloque, & Alcee aussi.* Car, dit-il, Sapho & Alcée ont mêlé dans leurs vers les mesures d'Archiloque. Mais j'ose dire que ce ne peut être le sens d'Horace qui n'auroit jamais dit que Sapho & Alcée adoucissent leur Muse par les vers d'Archiloque, puisqu'Archiloque étoit plus violent & plus emporté qu'Alcée & que Sapho. Le violent ne tempere pas le doux, c'est le doux qui tempere le violent. Si nous avions tous les ouvrages d'Archiloque, de Sapho & d'Alcée, ils pouroient nous conduire à une intelligence plus parfaite de tout ce qu'Horace dit ici. *

Mascula Sapho] *La mâle Sapho*, c'est-à-dire dont la poësie n'a rien que de mâle & de fort. On a expliqué ce mot d'une autre maniere ; mais il n'y a pas

d'aparence qu'Horace ait voulu dire ici une injure à Sapho. Je n'ai pas exprimé ce *maſcula* dans la traduction, parceque notre langue ne s'accommode pas beaucoup des épithetes, & que pour le rendre beau il auroit fallu faire un long circuit, qui n'auroit pas été agréable.

29 *Sed rebus & ordine diſpar*] On a eu tort de raporter ceci à Alcée; il faut le joindre avec ce qui ſuit, *ſed rebus & ordine diſpar, nec ſocerum quærit, &c.* Car Horace parle toujours d'Archiloque, & il dit que veritablement il n'a rien changé dans les vers & dans les meſures d'Archiloque, pour ce qui regarde l'art de la poëſie; qu'il a ſeulement temperé & adouci ſes vers par le mêlange de ceux d'Alcée & de Sapho; mais que pour les ſujets & l'ordre avec lequel Archiloque les avoit traités, ſa Muſe n'a rien où l'on puiſſe reconnoître ſon original. Elle ne réduit ni un beau-pere, ni une fiancée à s'aller pendre de deſeſpoir, comme celle d'Archiloque. C'eſt le vrai ſens de ce paſſage qu'on n'avoit pas bien éclairci. Ma traduction le fait aſſez entendre. * M. Bentlei explique pourtant cet *ordine diſpar* d'une autre maniere, en le raportant à Alcée. Il prétend que cet ordre dont Horace parle ne doit être entendu que de l'ordre dans lequel il a placé le vers d'Archiloque, par exemple, ce vers dactylique,

Arboribuſque comæ,

dont Archiloque eſt l'inventeur. Horace l'a mis après un vers hexametre comme dans l'Ode VII. du Livre IV.

Diffugere nives redeunt jam gramina campis
Arboribuſque comæ.

Au lieu qu'Archiloque le met toujours après un ïambe. Mais je ne ſaurois croire qu'Horace diſe une ſi petite choſe; car ce n'eſt pas une grande merveille d'avoir mis avant le vers dactylique un vers hexametre

tre

tre au lieu d'un ïambe. Après avoir dit *rebus*, *les sujets*, il est hors de doute que cet *ordre* doit être entendu de la suite & de la maniere dont ces sujets étoient traités. *

31 *Nec sponsæ laqueum*] Cette fiancée d'Archiloque é-oit apellée *Neobulé*, fille de Lycambe. On en a vu l'histoire ailleurs.

32 *Hunc ego*] Il parle d'Archiloque, & non pas d'Alcée, le doute qu'on a eu là-dessus ne vient que de la faute qu'on a faite sur *rebus & ordine d'ispar*.

Non alio dictum priùs ore] Car avant Horace, personne ne s'étoit avisé d'imiter en Latin la poësie d'Archiloque.

34 *Ingenuis oculisque legi, manibusque teneri*] Il se contente d'être lu par les honnêtes gens, comme il a dit dans la X. Satire du Livre I. ----- *nam satis est equitem mihi plaudere.*

Car je ne veux que l'aplaudissement des Chevaliers.

Les autres ne connoissoient pas le prix de ses vers; ou, s'ils le connoissoient, ils avoient la malice de ne lui pas rendre en public la même justice qu'ils lui rendoient en particulier.

35 *Ingratus opuscula Lector*] Un Lecteur ingrat qui ne reconnoît pas publiquement le plaisir qu'on lui fait, & qui le dissimule, *Opuscula*, mes petits ouvrages. Horace parle ainsi par modestie. Mais en notre langue, *mes petits ouvrages*, me paroît une expréssion bien basse pour Horace, c'est parler en écolier. Voilà pourquoi j'ai mis simplement, *mes ouvrages*.

36 *Premat extra limen iniquus*] *Premat*, blâme, attaque, censure, foule aux pieds. L'injustice dont Horace parle ici n'est pas inconnue à notre siecle. On y voit assez de gens qui savent admirablement décrier des ouvrages dont ils tâchent de profiter eux-mêmes, & qu'ils étudient dans leur cabinet.

37 *Non ego ventosæ plebis suffragia*] Horace se moque ici agréablement de la sote vanité de certains Poëtes de son tems, qui, pour faire louer leurs vers, donnoient de grands repas, & faisoient des presens de robes, de manteaux, comme ceux qui pretendoient aux Charges, achetoient par leurs largesses les suffrages du peuple.

38 *Impensis cœnarum*] *Impensa* est quelquefois un terme de cuisine, qui signifie l'assaisonnement, tout ce que l'on employe à accommoder les viandes, *cibos impensarum varietate conditos*, comme parle Arnobe. On lit de même dans Apicius, *indes impensam præscriptam. Vous y mettrez l'assaisonnement susdit* ; & *impensa in leporem*, l'assaisonnement du lievre. Mais Horace n'a pas dit *impensis cœnarum* dans ce sens-là. *Impensæ* signifie ici une grande dépense, de grands frais ; & si l'on y prend bien garde, on trouvera que cette derniere signification a donné lieu à l'autre.

Et tritæ munere vestis] *Et en faisant present d'une robe usee.* Par ce mot, *usée*, Horace marque la bassesse & l'indignité de ceux dont ces Poëtes briguoient les suffrages. Perse a dit de même en parlant à un de ces méchans Poëtes :

----- Calidum scis ponere sumen
Et comitem horridulum tritâ donare lacernâ.

Tu sais faire servir des viandes bien chaudes, & donner un manteau usé à un complaisant frilleux.

39 *Non ego nobilium Scriptorum auditor & ultor*] Ce vers presente deux sens. Je vais les expliquer l'un & l'autre, afin qu'on puisse choisir. Dans le premier Horace dit qu'il ne va pas écouter ces fameux Ecrivans, lorsqu'ils lisent leurs ouvrages ; ni leur lire en même tems les siens, pour se venger par là de l'ennui qu'ils lui auroient donné ; comme Juvénal a dit,

Semper

Semper ego auditor tantum, numquamne reponam?

Quoi, ferai-je toujours le métier d'auditeur, & ne me vengerai-je jamais ?

Ainsi *nobilium scriptorum* est une ironie. Dans l'autre sens, *nobilium scriptorum auditor & ultor*, est la definition d'un grand Critique accoutumé à lire les bons Auteurs, & à les venger des insultes des ignorans qui décrient leurs ouvrages, ou pour faire paroître meilleur ce qu'ils font, ou pour empécher qu'on ne reconnoisse les vols qu'ils ont faits. Horace dit donc: Moi qui suis accoutumé à lire & à venger les plus grands Ecrivains, je ne vais point faire la cour aux Grammairiens dans leurs écoles, &c. Le premier sens me paroît le plus naturel & le plus beau. Il y a plus de sel & plus de finesse, & par conséquent il est plus digne de la Satire. La suite même le détermine manifestement.

40 *Grammaticas ambire tribus, & pulpita dignor*] Horace se moque ici de la bassesse & de la lâcheté de ces méchans Poëtes, qui alloient faire la cour aux Grammairiens dans leurs classes, afin qu'ils donnassent la vogue à leurs ouvrages en les faisant lire à leurs écoliers.

41 *Hinc illæ lacrymæ*] C'est une façon de parler proverbiale, pour dire, voilà d'où vient leur rage, leur desespoir.

Spissis indigna theatris] Il arrivoit souvent que ces lectures se faisoient dans les temples & dans les théâtres. Mais *spissa theatra* peut signifier simplement ici des assemblées nombreuses, comme celles qu'on voyoit dans les théâtres & autres lieux publics.

42 *Scripta pudet recitare & nugis addere pondus*] Ce n'est pas ce qui empéchoit Horace de lire ses vers en public; il connoissoit trop le prix de ses ouvrages. On en peut voir la veritable raison dans la Remarque sur le 23. vers de la Satire IV. du Livre I. *Vulgo recitare timentis.*

43 Ri-

43 *Rides, ait*] *Ait*, le premier venu me dit, *&c.*

Jovis auribus] Pour les oreilles de Jupiter, c'eſt-à-dire pour les oreilles d'Auguſte.

45 *Tibi pulcer*] C'eſt un proverbe dont on ſe ſert quand on parle à un homme trop amoureux de lui-même. Les Poëtes veulent ſe moquer de la bonne opinion qu'Horace avoit de ſes vers.

Ad hæc ego naribus uti formido] Heinſius prétend quil faut ponctuer ce paſſage de cette maniere:

---------- *ad hæc ego: naribus uti*
Formido. ----------

& que *naribus uti formido* eſt la réponſe qu'Horace fait à ces Poëtes en leur diſant, *qu'il ne veut pas s'expoſer à leur critique.* Joſerai dire non ſeulement que ce n'eſt pas le ſens, mais encore que cela ne ſeroit pas Latin; car *naribus uti* ſe dit toujours de ceux qui critiquent, & ne peut jamais être dit de ceux qui ſont critiqués. Horace dit au contraire qu'il ne répond rien aux fades railleries de ces Poëtes, & qu'il craint de s'abandonner à ſon humeur moqueuſe de peur d'être batu. *Naribus uti*, c'eſt ce que Perſe dit *naribus indulgere*, s'abandonner à ſon eſprit moqueur, ne le pas retenir, lui donner l'eſſor.

46 *Luctantis acuto ne ſecer ungui*] C'eſt une raillerie ſur ce qu'Horace n'étoit pas naturellement trop courageux, & que les méchans Poëtes ſont ordinairement fort coleres. La partie n'étant donc pas égale, il prend le parti de ſe retirer.

47 *Diſplicet iſte locus clamo, & diludia peſco*] Horace veut ſe tirer du mauvais pas où il ſe trouve. C'eſt pourquoi il ſe ſert de cette méchante defaite d'un poltron qui n'a garde de refuſer le combat, mais qui demande ſeulement à changer de lieu, & à differer. *Diludia* étoit proprement le terme, le delai que l'on donnoit à un gladiateur pour le faire combatre, *dilatio ludorum*; & le congé

que

que le gladiateur avoit cependant jusqu'au jour du combat, étoit apellé *missio*, qui n'étoit un congé que pour un tems. Surquoi j'expliquerai en passant un passage de Pétrone, qui a été mal expliqué. *Tunc fortissimus Gnython ad virilia sua admovit novaculam infestam, minatus se abscissurum tot miseriarum caussam: inhibuitque Tryphæna tam grande facinus, non dissimulatâ missione.* Tryphene voyant que Gnython alloit se priver d'une chose à laquelle elle prenoit quelque interêt, empécha un si grand malheur, en lui donnant congé, & en lui faisant entendre que c'étoit un congé pour un tems; car elle vouloit le reserver pour d'autres occasions.

48 *Ludus enim genuit trepidum certamen & iram*] Horace, par cette gradation, veut sans doute se moquer de ces méchants Poëtes, qui employoient ridiculement les figures dont ils se servoient: & il semble qu'il ait eu en vue un passage d'Epicharme, qui disoit dans une de ses comédies:

--------- A. ἐκ μὲν θυσίας
Θοίνη, ἐκ δὲ θοίνης πόσις ἐγένετο. B. Χάριεν
γέ μοι.
A. Ἐκ πόσιος ἦ κῶμος, ἐκ κώμου δ' ἐγένετο
θυανία.
Ἐκ δὲ θυανίας δίκη ἐγένετ', ἐκ δίκης δὲ κα-
ταδίκη.
Ἐκ δὲ καταδίκης πέδαι τε καὶ σφάκελοι καὶ
ζημία.

A. *Le sacrifice a produit le festin, le festin la buverie.* B. *C'est ce qui me plait.* A. *La buverie a produit le badinage, le badinage l'emportement, l'emportement le procès, le procès la condamnation, & la condamnation enfin a produit les fers, les tortures & les amendes.* On lit presque la même gradation, ἐποικοδόμησιν, dans les Guêpes d'Aristophane.

49 *Ira truces inimicitias*] Un Ancien a apellé la colere le *seminaire de la haine.* *Et nunquam in iram exardescat animus, quòd est seminarium odii.*

NOTES

SUR L'EPIT. XIX. LIV. I.

10 *EDIXIT*] Le P. Sanadon lit *edixi*, après cinq manuſcrits & deux des meilleures éditions. Horace étoit ſeul l'Auteur de cet édit, comme il paroît dans ſes Odes.

13 *Exiguæque togæ ſimulet textore*] Ceci doit s'entendre de Caton d'Utique, comme l'a remarqué le P. S. *Textor* pour *textura*. M. Dacier voudroit qu'on lût *teſquore*. Mais outre que l'on ne peut aporter de bonne preuve de ce changement, dit le P. S. trois raiſons doivent abſolument le faire rejetter. Premierement il n'eſt apuyé ſur aucun manuſcrit, ni ſur aucune édition avant Muret. Secondement *teſquor* eſt un mot de nouvelle fabrique, qui ne paroît dans aucun bon Auteur. Troiſiemement cette ſaleté que l'on attribue à Caton, eſt encore une choſe inouie; il étoit modeſte, ſimple & négligé dans ſes habits, mais il n'étoit point malpropre.

15 *Hyarbitam*] Le P. S. a mis *Jarbitam*. Ce ſot émule de Timagene étoit un Maure nommé *Cordus*; dit-il. On ſait qu'Jarbas rival d'Enée fut Roi de Mauritanie. Notre Poëte a donc mis *Jarbita*, pour Maurus. *Hic Jarbita*, dit le Scholiaſte, *Maurus regione fuit Cordus, qui dum Timagenem, poſt convivium & inter pocula declamantem; vellet imitari, invidiâ quodammodo ruptus eſt.*

Lingua] Le P. S. lit. *cœna*, après pluſieurs manuſcrits L'explication du Scholiaſte, dit-il, conduit naturellement à cette leçon; & donne lieu de croire qu'il l'a trouvée dans ſon exemplaire.

17 *Quod ſi*] Trois manuſcrits portent *proh! ſi*, & le P. S. a employé cette leçon, qui eſt plus poëtique.

19 *Ut*

19 *Ut mihi sæpe bilem, sæpe jocum*] On trouve dans un manuscrit *ut mihi bilem; ut mihi sæpe jocum,* & le P. S. comme M. Cuningam, a reçu cette leçon, qui a beaucoup plus d'élégance que l'autre.

26 *Folii brevioribus*] Moins durables, comme le P. S. l'a rendu. Cette explication a, ce me semble, dit-il, quelque chose de plus naturel que celle de Cruquius & de M. Dacier, qui trouvent ici une allusion à cette espece de couronne que l'on apelloit *tonsa* & *tonsilis*.

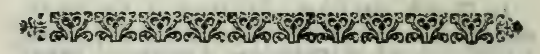
32 *Hunc ego non alio &c.*] Le parti qu'a pris M. Dacier est insoutenable, dit le P. S. Ceci ne sauroit se raporter à Archiloque. Lorit, Bade, M. Baxter & M. Bentlei, ont fort bien vu qu'Alcée est le seul dont Horace ait voulu parler dans ce vers. Il vient de dire qu'il avoit été le premier des Romains qui eût imité en Latin les ïambes d'Archiloque, & il seroit ridicule de répéter la même chose huit ou neuf vers après. Quand il dit *Latinus fidicen*, il marque non seulement qu'il étoit Poëte lirique, mais encore que celui qu'il avoit imité, l'étoit aussi: ce que l'on ne peut pas dire d'Archiloque, qui n'a jamais été mis au nombre des Poëtes liriques. Cette raison deviendra sensible, continue le P. S. si l'on examine attentivement les expressions d'Horace. Ici il dit qu'il est devenu le premier Poëte lirique des Romains, en imitant Alcée:

Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen;

Et dix vers plus haut il s'est contenté de dire qu'il a montré le premier aux Latins des ïambes à la façon d'Archiloque:

. . . . Parios ego primus ïambos
Ostendi Latio.

Il est à remarquer que, quoi qu'Horace n'ait pas moins imité Sapho qu'Archiloque & Alcée il ne dit point cependant d'elle, comme des deux autres, qu'il avoit été le premier des Romains qui eût osé marcher sur ses pas. La raison de cette difference, c'est que Catulle & quelques autres Poëtes de Rome avoient fait des vers Saphiques avant Horace.



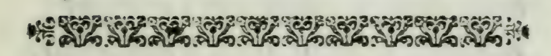
AD

LIBRUM SUUM.

EPISTOLA XX.

VERTUMNUM *Janumque, liber, spectare videris;*
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus.
Odisti claves, & grata sigilla pudico:
Paucis ostendi gemis, & communia laudas,
Non ita nutritus. Fuge quo discedere gestis.
Non erit emisso reditus tibi. Quid miser egi?
Quid volui? dices, ubi quis te læserit: & scis
In breve te cogi, quum plenus languet amator.
Quod si non odio peccantis desipit augur,
Carus eris Romæ donec te deserat ætas.
Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi
Cœperis, aut tineas pasces taciturnus inertes,
Aut fugies Uticam, aut unctus mittêris Ilerdam.
Ridebit monitor non exauditus: ut ille
Qui malè parentem in rupes protrusit asellum

Ira-



A

SON LIVRE.

EPITR XX.

MON Livre, il me ſemble que tu as l'œil tourné du côté de Vertumne & de Janus ; il te tarde ſans doute d'être expoſé en vente paré & poli par les mains des Soſies : tu hais d'être enfermé ; & ce qui fait le plaiſir des enfans bien nez, d'être toujours ſous la garde de leur pere, c'eſt ce que tu ne peux ſuporter : tu es au deſeſpoir de n'être vu que de peu de perſonnes, & tu ne trouves rien de ſi beau que la clef des champs. Ce n'eſt pas là l'éducation que je t'ai donnée ; va, fui où tu as tant d'envie d'aller. Il n'y aura plus de retour pour toi quand tu ſeras une fois parti. Qu'ai-je fait malheureux ? qu'ai-je ſouhaité ? diras tu, quand quelqu'un t'aura fait quelque affront. Et tu ſais dès le moindre dégoût que tu me donnes, quel traitement tu reçois de moi-même qui t'aime ſi tendrement. Que ſi la haine que m'inſpire preſentement pour toi la faute que tu as faite, ne m'aveugle dans mes prédictions, tu ſeras aimé & couru à Rome pendant que tu y auras les graces de la nouveauté. Mais ſi-tôt que tu commenceras à être avili par le commerce du peuple, tu ſeras reduit ou à ſervir de pâture aux vers dans la pouſſiere d'un cabinet, ou à t'enfuir à Utique, ou à accompagner bien proprement les drogues que nos Marchands envoyent à Lerida. Alors celui dont tu as mépriſé les avis, rira de tout

Iratus. Quis enim invitum servare laboret?
Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet extremis in vicis balba senectus.
Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures,
Me libertino natum patre, & in tenui re
Majores pennas nido extendisse loquêris,
Ut quantum generi demas, virtutibus addas.
Me primis urbis belli placuisse domique:
Corporis exigui, præcanum, solibus aptum:
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.
Fortè meum si quis te percontabitur ævum,
Me quater undenos sciat implevisse decembres,
Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno.



tout ſon cœur, & fera juſtement comme le bon homme *de la fable*, qui ne pouvant empécher ſon âne d'aller ſur le bord d'un précipice, l'y jetta lui-méme tout irrité. Car qui eſt-ce qui veut prendre la peine de ſauver & bètes & gens malgré qu'ils en ayent? Je vois auſſi dans tes deſtinées que tu pouras bien vieillir dans quelques quartiers éloignés, en enſeignant aux enfans les élémens de notre langue. Si cette bonne fortune t'arrive, tu ne manqueras pas de dire à tes auditeurs, dès que la chaleur du ſoleil en aura augmenté le nombre, qu'étant né d'un pere affranchi & fort pauvre, je n'ai pas laiſſé de m'élever au deſſus de ma condition. Par ce moyen tu donneras à la vertu ce que tu ôteras à la naiſſance. Tu leur diras auſſi que j'ai eu l'honneur de plaire à ceux qui étoient les premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix; que j'étois petit, blanc avant l'âge; que je ſouffrois le ſoleil ſans en être incommodé; que j'étois d'une humeur fort prompte, mais qu'on apaiſoit facilement. Et ſi par hazard quelqu'un te demande mon âge, tu diras que j'ai eu quarante-quatre ans accomplis au mois de décembre de l'année que Lollius a eu Lépidus pour Collegue dans ſon Conſulat.



REMARQUES

SUR L'EPITRE XX.

HORACE mit cette Epitre à la tête d'un Recueil de quelques-uns de ses vers qu'il rendit publics à l'âge de quarante-quatre ans. Car ses ouvrages parurent à diverses fois, & dans un autre ordre que celui où nous les avons aujourd'hui. Il parle à ce recueil comme à un enfant qui, las d'être sous la main & sous la conduite de son pere, veut secouer ce joug trop rude, & avoir, comme on dit, la clef des champs. Ce pere lui represente les dangers où il s'expose; & enfin ne pouvant le retenir, il lui donne quelques ordres, & le laisse aller.

1 *Vertumnum Janumque, liber, spectare videris*] Il y avoit dans la place Romaine, au bout de la rue Toscane, une statue du Dieu Vertumne, & une autre du Dieu Janus. Tout cet endroit-là étoit environné de boutiques de Libraires & autres marchands. C'est pourquoi Horace dit à son Livre qu'il regarde Vertumne & Janus, pour dire qu'il souhaite de devenir public, comme nous dirions aujourd'hui qu'il regarde la rue saint Jaques & la grand' Sale du Palais.

2 *Scilicet ut prostes Sosiorum*] Les Sosies etoient deux freres, les plus fameux Libraires de Rome. Et en ces tems-là le métier de Libraire & celui de Relieur n'étoient pas differens; c'étoit une même personne qui écrivoit les Livres, qui les relioit, ou, pour mieux dire, en assembloit les feuilles & les rouleaux, & qui les vendoit. *Bibliographus*, *Bibliopegus*, ou *Compactor*,

Compactor, ou comme Ciceron l'apelle, *Glutinator*, & *Bibliopola* n'étoient qu'un.

Pumice mundus] Les Libraires ſe ſervoient de la pierre de ponce pour polir les feuilles de parchemin ſur leſquelles ils écrivoient les Livres qu'ils vendoient. Les feuilles devoient être polies du côté où l'on écrivoit, afin qu'on eût la facilité d'écrire : & le revers, le côté où l'on n'écrivoit point, devoit auſſi être poli, afin qu'en dévelopant le Livre ou rouleau, la main ne ſentît rien de rude, & que ce côté-là pût être plus facilement mis en couleur ; car on le peignoit de rouge, de jaune, &c. Juvenal dans la VII. Satire :

-------- atque idèo croceâ membrana tabellâ
Impletur. -------

Membrana tabellâ croceâ, c'eſt-à-dire une feuille de parchemin qui a le revers jaune. La pierre de ponce ſervoit encore à unir & polir les deux côtés du rouleau, les deux tranches, celle du haut & celle du bas qu'Ovide apelle *frontes*.

Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

Elle ſervoit auſſi à polir la peau que l'on mettoit pour couvrir le rouleau, & au dos de laquelle on écrivoit le titre du Livre, en lettres d'or, & avec des ornemens tels qu'on vouloit. Cette peau n'étoit pas de la grandeur du rouleau, & c'étoit à cette peau que tenoient les couroies dont on l'attachoit.

3 *Odiſti claves & grata ſigilla pudico*] Les peres & les meres gardoient leurs enfans avec tant de ſoin, qu'ils ne ſe contentoient pas de fermer à clef la porte de leur apartement, ils la cachetoient, afin qu'ils fuſſent plus en ſureté, & c'eſt à quoi Horace fait alluſion.

4 *Communia laudas*] *Communia*, les lieux publics. Ce mot eſt remarquable.

5 *Fuge quo diſcedere geſtis*] Je ne ſais pas à quoi

le vieux Commentateur a pensé quand il a expliqué ceci, *devita conspectum hominum, ne redeas deterior. Fui le commerce des hommes, de peur que tu ne reviennes pire que tu n'es.* Ce n'est point du tout là le sens ; au contraire Horace dit tout en colere, *va où tu as tant d'envie d'aller.* * Mais au lieu de *discedere* M. Bentlei a lu *descendere*, parce, dit-il, qu'il s'agit ici du champ de Mars qui étoit un lieu bas où l'on alloit en descendant, comme il le prouve par plusieurs exemples. Horace lui même a dit dans la I. Ode du Liv. III.

---------- hic generosior
Descendat in campum petitor.

Mais ce n'est pas une raison de changer le texte. Ce Livre d'Horace ne vouloit-il qu'aller au champ de Mars & n'avoit il pas l'ambition, d'aller dans les autres quartiers de Rome & ailleurs ? *

7 *Et scis in breve te cogi, ubi plenus languet amator*] Un savant Critique a expliqué cet endroit. *Et tu sais bien que tu cours risque d'etre rebuté lors qu'un Lect ur est sou & dégouté de ta lecture.* Et il pré tend qu'ici *in breve cogi* est ce que Terence dit *in angustum cogi*, être mis à l'étroit, être en danger, dans l'Heautontim.

Ita hac re in angustum nunc meæ coguntur
Copiæ. ----

Mais il s'en faut beaucoup que ce ne soit la même chose. On ne doit pas non plus recevoir l'explication de Porphyrion, qui dit que *in breve cogi* est pour *non totum legi, n'étre pas lu tout entier.* Pour bien entendre ce passage, il faut avoir devant les yeux la forme des Livres des Anciens, qui n'étoient que des rouleaux, qu'on ne pouvoit lire qu'en les deroulant, en les déployant, de sorte que quand on tenoit un Livre, dont on étoit las on ne se donnoit pas la peine de le déveloper tout entier, au contraire on le rou-

loit

loit plus ſerré. Et c'eſt ce qu'Horace apelle *in breve cogi, étre mis en petit volume*. Car il peint par là ce qu'on faiſoit naturellement quand on étoit ſou d'un Livre; on le rouloit, lioit & garotoit comme pour le condamner par-là à n'être jamais ouvert. Mais ce n'eſt pas là la plus grande difficulté de ce paſſage, elle conſiſte à ſavoir comment Horace peut dire à ſon Livre, qui n'eſt encore jamais ſorti de ſes mains, *ſcis in breve te cogi, tu ſais qu'on te met en petit volume*. Comment ce Livre peut il avoir fait cette experience, puiſqu'il a toujours été ſous la clef, & qu'il n'a été vu que de très peu de gens? Il y a ici une modeſtie d'Horace, dont je m'étonne qu'on ne ſe ſoit point aperçu. *Amator*, c'eſt Horace même, qui dit à ſon Livre: Tu ſais que moi qui t'aime tendrement, je ſuis pourtant quelquefois ſi las de toi, que je te roule en petit volume, comme ſi je ne voulois jamais te voir. Quel traitement peux-tu donc attendre des étrangers, puiſque tu es traité de cette maniere par ton propre pere? Il y a là plus de ſel qu'on n'avoit cru. * M Bentlei a beau ſe moquer de ce raffinement & de ceux qui lui aplaudiront. Que ne combatoit-il la difficulté que j'ai propoſée? *

9 *Quod ſi non odio peccantis*] *Odio tui peccantis, ſi la haine que ta déſobéiſſance me donne pour toi, ne m'aveugle point*. Car on eſt ſujet à ſe tromper quand on eſt dans la paſſion.

10 *Donec te deſerat ætas*] *Ætas* eſt ici pour *flos ætatis*, la jeuneſſe. Horace reproche aux Romains qu'ils n'aimoient les vers que pendant qu'ils étoient nouveaux; comme Homere dit dans le premier Livre de l'Odyſſée, que les hommes aiment naturellement les chanſons nouvelles:

Τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι
Ἥ τις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

Car les hommes aiment beaucoup plus les chanſons qu'ils n'ont pas encore entendues.

Et Pindare dans la IX. Ode des Olympioniques:

---------- αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων νεωτέρων.

Louez le vin vieux, & la fleur des chansons nouvelles.

11 *Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi*] Car en ce tems-là il n'y avoit que les gens de qualité & les riches qui pussent achéter les Livres nouveaux, parceque d'abord les manuscrits étoient fort chers, le peuple ne les avoit que longtems après & lors qu'on avoit eu le loisir d'en multiplier extrémement les copies.

13 *Aut fugies Uticam*] Le Libraire t'envoyera à Utique, afin que tu divertisses les Afriquains: car les Libraires envoyoient dans les provinces éloignées les Livres qu'ils ne pouvoient débiter à Rome. Les Libraires de Paris connoissent bien le prix de cette ressource, & ce n'est que dans cette confiance qu'ils impriment tant de méchans ouvrages. La Province ne manque presque jamais de consoler le pauvre Auteur, & de dédommager le ttop hardi Libraire.

Aut unctus mitteris Ilerdam] Le mot *unctus*, *gras*, semble marquer qu'Horace prédit à son Livre qu'il servira à enveloper les épiceries & les drogues que les marchands de Rome envoyoient en Espagne: car ils faisoient un grand commerce à Ilerda, aujourd'hui *Lerida*. Ce sens-là me paroît trés naturel; cependant au lieu de *unctus* on a lu *vinctus*, & l'on a pretendu qu'Horace vouloit dire à son Livre qu'il serviroit à faire les envelopes des Lettres, que l'on apelloit *opistographa*. Car comme les Livres des Anciens n'étoient écrits que d'un côté, on se servoit des feuilles des méchans Livres pour en faire les envelopes des Lettres, afin d'épargner le papier: & comme on cachetoit les Lettres avec de la soie, Horace a employé le mot *vinctus*, qui signifie

nifie *lié, garoté*. Mais ce dernier ſens me paroît trop recherché, & je le crois faux. Pourquoi Horace auroit-il plutôt parlé de Lérida que d'une autre ville? Les Romains n'écrivoient-ils qu'à Lerida?* Le ſens que M. Bentlei a donné à ce *vinctus* n'eſt pas meilleur. Il veut qu'il ſignifie *invitus*, malgré toi, & mis en paquets par les Libraires qui t'envoyeront dans les pays étrangers parcequ'ils ne pourront te vendre à Rome. Les raiſons dont il apuie ſon ſentiment ſont trop plaiſantes: *unctus* eſt la veritable leçon.

15 *Qui malè parentem in rupes protruſit aſellum*] Il fait alluſion à une fable fort connue dans ce tems-là, & que nous n'avons plus. Un homme voulant empecher ſon âne d'aller ſur le bord d'un précipice, & l'âne s'opiniâtrant à ſuivre toujours le même chemin, l'homme le pouſſa dans cet abime d'où il avoit inutilement voulu l'éloigner.

17 *Ut pueros elementa docentem*] Les Romains faiſoient aprendre le Latin à leurs enfans avec beaucoup de ſoin. Car c'eſt une erreur de croire qu'on ne doit pas leur enſeigner leur langue, parce qu'elle leur eſt naturelle: l'experience juſtifie que la nature ſeule ne ſuffit pas pour bien parler. Horace prédit donc à ſon Livre; que dans ſa vieilleſſe il montreroit aux enfans les premiers élémens de la langue. Mais ce qu'il ne voyoit que dans un tems éloigné lui arriva avant ou très peu de tems après ſa mort. Car le Grammairien Quintus Cécilius d'Epire avoit déja commencé dès ce temslà a lire aux enfans les Poëtes nouveaux; c'eſt pourquoi il fut apellé le pere nouricier des Poëtes.

Epirota tenellorum nutricula vatum.

18 *Extremis in vicis*] Dans les quartiers les plus éloignés, c'eſt à-dire dans les écoles les plus viles où il n'y auroit que de petits Régens & des enfans du peuple. Car les bonnes ecoles étoient d'ordinaire dans les beaux quartiers. Comme celle de

Leneiius étoit dans les Carines, près du temple de la Terre, & de la maison de Pompée. Torrentius explique *extremis in vicis*, au bout des quartiers, c'est à dire dans les carrefours, où étoient d'ordinaire les petites écoles, afin qu'elles fussent plus fréquentées, & que les peres, en se promenant, pussent voir de quelle maniere on instruisoit leurs enfans. Le premier sens me paroît meilleur, Horace veut mortifier son Livre.

19 *Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures*] Comme les écoles étoient d'ordinaire dans les lieux bas, dès que le soleil étoit un peu haut, beaucoup de gens y alloient chercher le frais, & entendre en même tems la lecture des Poëtes. Voilà pourquoi Horace dit, *quand la chaleur du jour t'aura donné plus d'auditeurs*.

20 *Me libertino natum patre*] Ceci est fondé sur la coûtume des Grammairiens, qui avant toutes choses, instruisent leurs auditeurs de la condition, de la fortune, en un mot, de la vie des Auteurs qu'ils leur expliquent.

Libertino] *Libertinus* est l'esclave qui a été affranchi. On peut voir les Remarques sur l'Ode XXXIII. du Liv. I. & sur la VI. Satire du Livre I.

In tenuire] Comme il a dit de son Pere dans la Satire VI. *Qui macro pauper agello, qui n'ayant qu'une petite métairie*.

21 *Majores pennas nido extendisse loqueris*] Cette expression est simple & noble. Horace se compare à un oiseau qui étant devenu plus grand que ceux de son espece ne le sont d'ordinaire, ne peut plus tenir dans son nid. Mais cette image ne seroit pas agréable en notre langue, quoique nous employions heureusement des figures empruntées des oiseaux.

22 *Ut quantum generi demas, virtutibus addas*] Voilà un beau vers. Quand on dit qu'un homme est de basse naissance, si l'on ajoute qu'il a du merite, on lui donne plus qu'on ne lui ôte. La Nature

ture avoit fait naître Horace pour être sergent comme son pere, ou Crieur public; & ses vertus le firent devenir l'ami des plus grands Seigneurs, & d'Auguste même.

23 *Me primis urbis belli placuisse domique*] *Primis belli domique, aux premiers de Rome & pour la guerre & pour la paix.* C'est-à-dire aux plus grands Capitaines, & aux plus grands Politiques; comme Terence a dit de lui-même dans le Prologue des Adelphes :

Eam laudem hic ducit maximam cùm illis placet
Qui vobis universis & populo placent :
Quorum opera in bello, in otio, in negotio
Suo quisque tempore usu'st sine superbiâ.

Il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent à vous, Messieurs, & à tout le peuple Romain, & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la Republique en géneral & à chacun en particulier, des services considerables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.

24 *Corporis exigui*] Il étoit fort petit, c'est pourquoi Auguste l'apelloit *homuncionem*, le petit homme.

25 *Irasci celerem, tamen ut placabilis essem*] Horace ne se fait nullement tort en avouant ce defaut; car le plus souvent c'est la marque d'un fort bon naturel, comme Aristote l'a remarqué dans le IV. Livre de ses Morales. C'est pourquoi Ciceron écrivant à Atticus, dit, *irritabiles animos esse optimorum sæpè hominum, & eosdem placabiles. Les meilleures gens sont souvent les plus coleres & les plus faciles à apaiser.*

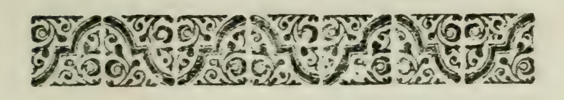
27 *Me quater undenos sciat implevisse decembres*] Horace étoit né le 8 du mois de decembre de l'an de Rome DCLXXXVIII.

28 *Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno*] L'an de Rome DCCXXXI. Auguſte fut nommé Conſul avec Lollius pour l'année ſuivante; mais Auguſte, qui étoit alors en Sicile, ayant refuſé le Conſulat, il y eut deux concurrens pour remplir ſa place, Lépidus & Silanus. Leurs brigues remplirent Rome de deſordre & de diſſention. Cependant Lollius étoit ſeul Conſul; mais enfin Lépidus fut préferé à ſon rival avec aſſez de peine. Depuis donc le mois de décembre de l'an de Rome DCLXXXVIII. juſques au mois de décembre de l'an DCCXXXII, il y a juſtement quarante-quatre ans accomplis. Horace entra dans ſa quarante-cinquieme année dans le mois de décembre qui vit Lollius partager l'honneur du Conſulat avec ſon Collegue Lépidus.

Duxit] La faveur & la protection de Lollius contribua entierement à rendre le parti de Lépidus plus fort que celui de Silanus. Voilà pourquoi Horace s'exprime ici comme ſi Lollius l'avoit effectivement choiſi. C'eſt toute la fineſſe qu'il faut entendre à ce paſſage. Ceux qui ont voulu qu'il y eût quelque ordure cachée ſous ce mot *duxit*, ont pris plaiſir à corrompre la choſe du monde la plus innocente par des ſoupçons très ridicules & très mal fondés.



N O-



NOTES

SUR L'EPIT. XX. DU LIV. I.

5 LE P. Sanadon a ſuivi ici M. Bentlei, en liſant *deſcendere*. Cette leçon qui ſe trouve dans une édition de 1478. & qui eſt celle de Bade, de M. Cuningam & de M. Baxter, eſt auſſi celle de tous les manuſcrits.

7 *Ubi quis*] Le P. S. lit, *ubi quid*, qui ſe trouve dans tous les manuſcrits.

8 *Amator*] Un Lecteur paſſionné, comme le P. S. l'a entendu. Quand M, Dacier, dit-il entend par *amator* Horace lui-même, il n'a pas fait reflexion que le Poëte auroit fort mauvaiſe grace de nous dire d'un ton ſerieux, dans la preface de ſes pieces morales, qu'il étoit amateur de ſes productions, qu'il les liſoit, qu'il en étoit plein.

13 *Unctus*] Cinq excellentes éditions ont ramené *vinctus*, qui s'eſt conſervé dans tout ce qu'il y a de manuſcrits, au raport de M. Bentlei, & le P. S. l'a employé.

19 *Sol tepidus*] Ce n'eſt point la grande chaleur du jour comme M. Dacier l'a expliqué, dit le P. S., mais plutôt une chaleur tiede & moderée, lorsque le ſoleil venant à baiſſer, l'air commence à ſe rafraîchir. C'étoit le tems où l'on ſortoit de chez ſoi, & où les gens de lettres s'aſſembloient les uns chez les autres, dans les bibliotheques, ou aux promenades publiques, pour lire les ouvrages qui paroiſſoient de nouveau.

24 *Sali-*

24 *Salibus aptum*] *Que j'aimois les chaleurs de l'été*, Comme le rend le P. S. On peut remarquer en bien des endroits de ses ouvrages, dit ce Pere, qu'il étoit fort sensible au froid, & qu'il aimoit les pays chauds.

FIN DU HUITIEME TOME.



